PS AB – Kerr

SHL
WITHDRAWN

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

Tous droits de traductions et de reproductions
réservés pour tous pays.
(Imprimé en France.)

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR

J.-M. CARRÉ
PROFESSEUR A LA SORBONNE

M. BATAILLON
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

21e ANNÉE — 1947

SHL
WITHDRAWN

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/revue-de-litterature-comparee_1947_21

ROBERT CHALLES
INSPIRATEUR DE RICHARDSON ET DE L'ABBÉ PRÉVOST

Un compte rendu du livre de Cl. Engel sur l'abbé Prévost en Angleterre [1] a déjà paru dans cette Revue. Entre mainte nouveauté, l'auteur montre que Prévost s'est inspiré d'une romancière anglaise aujourd'hui oubliée, Penelope Aubin, dont la traduction des *Illustres françaises*, œuvre de Robert Challes, lui semble avoir fourni le nom et comme une première esquisse de *Manon*. Continuant cette recherche nous avons signalé en passant que Mrs Aubin fut aussi à l'origine de la mystérieuse *Pamela* dont Richardson avait toujours dissimulé la source. Qu'on nous permette de compléter maintenant ce compte rendu et d'exposer ici les résultats d'une enquête dont nous étions loin à cette époque de soupçonner les rebondissements imprévus [2].

I. — Penelope Aubin et Pamela.

Fille d'un officier français exilé, Mrs Aubin est la romancière du refuge protestant de Londres et de la guerre d'Irlande, où de si nombreux réfugiés français luttèrent contre les troupes de Louis XIV venues soutenir Jacques II en 1689 [3]. Elle ouvre ainsi la voie aux romans de l'abbé Prévost qui s'inspirèrent des mêmes thèmes. Mais elle est née à Londres et, à demi anglicisée, écrit en anglais. La préface

1. *Figures et aventures du XVIIIe siècle. Voyages et découvertes de l'abbé Prévost*, par Claire Eliane Engel. Préface de Paul Hazard, Editions « Je Sers », Paris, 1939 (compte rendu paru en janvier 1940).
2. Cette enquête nous fut demandée par M. Paul Hazard qui faisait appel aux chercheurs dans sa préface ci-dessus indiquée.
3. Engel, *op. cit.*, p. 120-122.

de son premier roman, *The Life of Mme de Beaumont*, raille la pauvreté et le mauvais anglais des étrangers, ses anciens compatriotes, et dédie l'histoire morale qui suit aux « true-born English and antient Britons ». Au rebours des nombreux réfugiés, qui, écrivains français, deviennent les propagandistes des idées et de la littérature anglaises en France et en Europe, elle va donc jouer en Angleterre un rôle disproportionné à son talent, en y vulgarisant la littérature française contemporaine.

C'est en 1727 qu'elle traduisit l'œuvre de Robert Challes.

Les Illustres Françaises, Histoires véritables où l'on trouve dans des caractères particuliers et fort différents un grand nombre d'exemples rares et extraordinaires des belles Manières, de la Politesse et de la Galanterie, des Personnes de l'un et de l'autre sexe, de cette Nation, sous le titre : *The Illustrious French Lovers, being the histories of the Amours of several French Persons of quality in which are contained a great number of excellent Examples and rare and uncommon accidents ; shewing the Polite Breeding and gallantry of gentlemen and ladies of the French Nation. Written originally in French and translated into English by Mrs Aubin* [1].

Le titre français pourrait faire attendre un roman romanesque du genre traditionnel, prétexte à conversations galantes. Les précieuses des salons bourgeois du XVIIe siècle prétendaient plus ou moins au rang d'Illustre par telle ou telle de leurs qualités qui les distinguaient de leurs pareilles. Mais la division du livre en histoires successives nettement séparées, l'apparente aux recueils de nouvelles d'un Boccace ou de Marguerite de Navarre [2].

R. Challes avait conscience de son originalité et il distinguait ainsi son livre de tous ceux qui l'avaient précédé :

> Presque tous les romans ne tendent qu'à faire voir par des fictions que la vertu est toujours persécutée, mais qu'enfin elle triomphe de ses ennemis, en supposant néanmoins comme eux

1. London, 2 vol.

2. La 1re édition contient 7 histoires : 1. Histoire de M. des Ronais et de Mlle Du Puis ; 2. Histoire de M. de Contamine et d'Angélique ; 3. Histoire de M. de Terny et de Mlle de Bernay ; 4. Histoire de M. de Jussy et de Mlle Fenouil ; 5. Histoire de M. des Prés et de Mlle de l'Epine ; 6. Histoire de M. des Frans et de Sylvie ; 7. Histoire de M. Du Puis et de Mlle de Londé.

que la résistance que leurs Héros ou leurs Héroïnes apportent à la volonté de leurs Parens en faveur de leurs Maîtresses ou de leurs Amans soit en effet une action de vertu. Mon roman ou mes histoires, comme on voudra les appeler, tendent à une morale plus naturelle, et plus chrétienne puisque par des faits certains on y voit établie une partie du commun de sa vie [1].

Et dégageant ensuite dans sa Préface la leçon particulière à chaque récit, il esquisse un petit traité de morale pratique, qui plut beaucoup à Mrs Aubin. Elle le traduisit soigneusement et c'est là que nous fûmes arrêtés par ces quelques lignes illustrant le second récit :

In Madame de Contamine's history [2] he (R. Challes) shews that a wise and virtuous maid may both hope and pretend to the greatest advantages and gain a husband of superior quality and *fortune* by her virtue and prudent conduct.

Il nous parut surprenant que l'on pût ainsi résumer l'esprit de Paméla quinze ans à l'avance. Cela nous fit lire le récit bien que sans grand espoir. Trop de sources possibles ont été jusqu'ici découvertes, la plus grande prudence s'imposait.

L'histoire d'Angélique ressemble à celle de Paméla par plus d'un trait. De petite noblesse, sa famille fut si appauvrie par la mort de son chef qu'on dut placer la fille dès l'âge de huit ans chez Mlle du Puis qui la traite comme sa propre enfant et lui apprend à tenir les comptes de la maison. A la mort de Mlle du Puis, Angélique va servir chez une jeune fille de son âge, Mlle de Vougy, et reçoit les mêmes leçons qu'elle, complétant ainsi son éducation mondaine à l'instar de Paméla. Mlle de Vougy a une protectrice : Mme de Contamine, chez qui elle se rend fréquemment pour solliciter une faveur qu'elle ne peut obtenir. M. de Contamine, son fils, tire parti de ces visites pour tenter de corrompre Angélique qui chaque fois accompagne sa maîtresse. Et l'histoire se déroule avec ses tentatives et ses échecs, un peu comme celle de Paméla. Apprenant qu'Angélique soigne avec dévouement sa mère malade, Contamine offre d'assurer à celle-ci tous les soins nécessaires et l'aisance matérielle, proposition sem-

1. Préface des *Illustres Françaises*.
2. L'héroïne est alors mariée à M. de Contamine.

blable à celle de M. B. à Paméla. Angélique disparaît un jour pour aller rejoindre sa mère à la campagne. Contamine finit par l'y retrouver, mais convient, pour la rassurer, de ne jamais la voir qu'avec sa permission expresse. En des circonstances différentes, c'est là encore une convention formelle entre M. B. et Paméla durant l'emprisonnement de cette dernière dans le lointain domaine du Lincolnshire où règne Mrs Jewkes. Enfin, tel Mr B., Contamine hésite longuement avant d'être vaincu par Angélique. Et quand celle-ci enfin triomphe, l'opposition sévère de Mme de Contamine rappelle celle de lady Davers, sœur de M. B.

Mais il reste de substantielles différences. Et nous n'aurions pas songé à poursuivre nos recherches si un passage particulier n'eût attiré notre attention. Angélique attend sa maîtresse chez Mme de Contamine et le fils de celle-ci l'abordant lui dit :

There is nothing so pleasing to me, fair Creature, than to see you here so often. You are very unkind, Sir, she said, to oblige my Lady to come so many times to obtain a favour you might so easily procure her ; and were I in her place I should not act *so much below my character*. Perhaps said he, *pleased at the greatness of her spirit* some other person has more interest in my heart than your Lady, whom I would not deny anything to ; and 'tis for their Sakes I keep her in suspence, that I may have the pleasure of seeing them. At these words she blushed : Then, Sir, said she, it is your place to wait on her, or them, at her own apartment in the Palace, and not oblige her to follow you. Suppose I should visit you There, said he, will you be willing ? No, Sir, said she, Visits from a man of your Fortune and quality to me would be prejudicial to both ; for it would *blast my Reputation and demean you* and I would not admit of it on any Terms. Then, said he, I will make your Lady continue her Visits hither, for I cannot live without seeing you. Sir, said she, do not rally me thus ; tho' Fortune has placed me in a Sphere below my Birth, and below your notice, yet I do not use to be insulted or made a jest of. By my Soul, said he, I adore you and love you beyond all Women ; and to convince you, tell me but a way by which I may continue to be blessed with the sight of you, and I will this Day procure your Lady the Favour she desires and end her sollicitations there. To try you, Sir, said she, and serve my Lady, bring the order from your Mother to the Farmer, that we desire, this Day to the

Palace, and the obligation will engage her, if you desire it, to admit of your visiting her there where you will not miss of seeing me. But alas, said he, I cannot speak to you. Here, said she, you never shall do it more ; for I am now *so terrified least somebody should make observations on our conversation that I resolve never to repeat it* [1].

Le ton de ce petit dialogue rappelle étrangement les lettres où Paméla raconte les tentatives de Mr. B. Contamine est le grand seigneur parlant à une servante, « Pleased at the greatness of her spirit », il n'en devient que plus amoureux d'elle. Timide, celle-ci rougit en défendant sa dignité de femme et déjà sa fierté n'a d'égale que le souci de sa réputation. « I could not act so much below my character » et « I am now so terrified least somebody should make observations that I resolve never to repeat it » pourraient être des phrases de Paméla.

Ce passage n'est que fugitif. Contamine se transforme ensuite en un héros respectueux de roman. Mais en comparant Penelope Aubin à Robert Challes, on voit qu'à cet instant précis la première a fait œuvre personnelle. Le ton général de l'histoire, l'une des moins originales de Challes, est chez lui celui d'une conversation mondaine où l'esprit de repartie joue le principal rôle et ménage à loisir les transitions nécessaires. Le privilège de son sexe permet à Angélique, d'une vertu dépourvue de pruderie, de parler d'égale à égal à Contamine, malgré le rang inférieur qui l'oblige à subir de pareils assauts. Et c'est Contamine qui rougit en amoureux timide et non Angélique lorsque celui-ci fait directement allusion à l'intérêt qu'il lui porte. Poussée par la nécessité de raccourcir un texte trop long, Penelope Aubin a grossi les traits et esquissé une psychologie féminine qui semble avoir trouvé écho chez Richardson.

Publiée en 1740, *Pamela* fut en effet composée, nous dit son auteur, entre le 10 novembre 1739 et le 10 janvier suivant. Or, la publication posthume en 1739, du dernier roman de Mrs Aubin, *The Life of Charlotta du Pont*, provoqua un vif renouveau d'intérêt pour cette romancière, et la même année parurent successivement une deuxième édition des

1. *The Illustrious French Lovers*, 2e éd., 1739, p. 70-71.

Illustrious French Lovers, et des *Œuvres complètes* en trois volumes, sous le titre : *A collection of Entertaining Histories and Novels designed to promote the Cause of Virtue and Honour Principally Founded on Facts and Instructive incidents* [1].

On se rappelle comment deux éditeurs, Rivington et Osborne, ayant depuis longtemps demandé à Richardson d'écrire des lettres « on the useful concerns of common life », celui-ci se serait d'abord mis à la tâche sans enthousiasme, quand un jour, une vieille histoire entendue quelque 25 ans auparavant lui revenant en mémoire, il pensa qu'en écrivant un roman par lettres :

> the story, if written in an easy and natural manner, suitably to the simplicity of it, might possibly introduce a new species of writing that might possibly turn young people into a course of reading different from the pomp and parade of romance writing and dimissing the improbable and marvellous, with which novels generally abound, might tend to promote the cause of religion and virtus [2].

Mais Rivington, éditeur de *Pamela*, est un de ceux qui publient *The Illustrious French Lovers*. La deuxième édition dut paraître entre *The Life of Charlotta du Pont* et les *Œuvres complètes*, c'est-à-dire dans la seconde partie de l'année 1739. N'est-il pas surprenant que Richardson ait attendu le 10 novembre pour écrire ensuite en deux mois un roman aussi long que *Pamela* ? Il faut lui supposer, comme on l'a fait, une fécondité d'imagination extraordinaire. De son propre aveu, l'histoire vécue, entendue quelque vingt-cinq ans auparavant, fut insuffisante à déterminer sa vocation de romancier. « That was owing to the occasion », nous dit-il.

La lecture des *Illustrious French Lovers* n'a-t-elle pas été la révélation qui le conduisit du recueil de lettres morales au roman par lettres ? Il avait là de précieux éléments d'intrigues, des types esquissés et surtout une leçon morale merveilleusement adaptée à son dessein. C'est alors seulement qu'il dut faire appel à d'autres souvenirs, aussi bien litté-

1. Cette édition n'est pas au British Museum, mais elle est annoncée au 2e volume des *Illustrious French Lovers* (1739) et elle fut consultée par Baker qui nous en fournit le titre (*History of the English Novel*, t. III, p. 125).
2. *Correspondance de Richardson, éditée par Mrs Barbauld.* Introduction, p. 69.

raires que personnels. Son compte rendu de la genèse de *Pamela* ne pèche que par omission, procédé commode pour calmer les scrupules. Le 26 janvier 1748, ne se trahit-il pas dans une lettre à Aaron Hill [1] en précisant :

For twenty years I had proposed to different Persons (who thought the subject too humble for them) that of *Pamela*...

La lettre est de 1747 : la première édition des *Illustrious French Lovers* de 1727. Richardson, l'ayant lue, a pu être frappé du parti qu'on pouvait en tirer. Les exigences de ses éditeurs, en 1739, attirèrent à nouveau son attention sur l'utilisation possible du recueil que l'un d'entre eux republiait à cette date.

II. — Robert Challes et Manon Lescaut.

Telle était notre hypothèse primitive. Mais la lecture des autres contes allait bientôt élargir cette perspective. Mlle Engel signale que Penelope Aubin, sentimentale, transforme la première histoire et esquisse le portrait d'une Manon coquette et d'un amant trompé dont les plaintes rappellent un instant des Grieux. Mais ce prénom de soubrette donné pour la première fois à une héroïne de roman n'appartient pas en propre à Mrs Aubin, qui en généralise l'emploi. Robert Challes nous présente l'amante de Mr des Rosnais comme étant Manon du Puis et, dans la préface de la 2e édition, il doit se défendre contre l'accusation de vulgarité en alléguant la consécration que l'usage ancien donne à un tel prénom. C'est donc à lui qu'appartient l'innovation.

Les ressemblances entre certains détails de *Manon Lescaut* et l'*Histoire de M. Des Prés et de Mlle de l'Epine* [2] se retrouvent aussi dans le texte de Robert Challes auquel en revient l'honneur. Comme le père de des Grieux, celui de des Prés fait arrêter son fils, mineur, pour le séparer d'une femme dont on ne veut à aucun prix dans la famille. Ce fils

1. Citée par Dobson *English Men of Letters* : *Richardson*, p. 27.
2. Le cinquième récit : ressemblances soulignées par Mlle Engel et que Champfleury, le critique et conteur réaliste ami de Sainte-Beuve, signalait déjà dans son étude sur *L'aventurier Robert Challes* (Cf. *Le Réalisme*, Paris, 1857).

est emmené à Saint-Lazare, où de charitables missionnaires le réconfortent comme le bon Supérieur consolera plus tard des Grieux dans la même prison.

Mais surtout voici qu'en abordant le sixième récit [1], omis par C. E. Engel, grande fut notre surprise de découvrir, à mesure que nous avancions dans notre lecture, l'histoire d'une passion irrésistible pour un objet apparemment indigne, racontée en des termes dont la chaleur et la vivacité rappelaient étrangement des Grieux. En saisissant contraste avec le reste du recueil, le récit tout à coup s'anime, triomphant de toutes les faiblesses, redites et longueurs, que l'on déplore ailleurs. Nul doute pour nous, après les traits communs des premier et cinquième récits, que celui-ci n'ait été lu par l'abbé Prévost. Qu'on en juge.

Le héros des Frans fait la connaissance de Sylvie au baptême d'un enfant trouvé [2] et, dès qu'il la voit, naît un irrésistible amour :

> Je la quittai tellement changé et pensif que je ne me connaissais pas moi-même. Mon amour n'a pas augmenté depuis [3].

> Peut-être se fût-il mieux gardé s'il l'avait mieux connue.

> Sylvie était dissimulée, changeant naturellement de visage et de discours avec autant de promptitude qu'aurait pu faire la meilleure comédienne après avoir bien étudié son rôle [4].

Mais « elle paraissait toute sincère ; elle était double, inconstante, volage, aimant les plaisirs, surtout ceux de l'amour » et « hardie jusqu'à l'effronterie » [4]. Des Frans la revoit, oublie tout pour elle, et renonce à une charge lucrative, offerte par ses oncles, bien que sa mère le presse d'accepter ; mais il lui faudrait quitter Paris et sa maîtresse.

Bientôt, c'est la première épreuve. Deux lettres anonymes parviennent à des Frans et à sa mère, dénonçant Sylvie

1. *Histoire de des Frans et de Silvie.*
2. Autrefois les sœurs qui les recueillaient priaient souvent un homme d'assez bonne apparence de bien vouloir être le parrain de l'un d'eux pour qu'il fît ensuite à l'enfant un joli cadeau. Objet d'une telle sollicitation, des Frans se choisit une commère parmi les jeunes femmes qui assistaient au même service que lui et c'est ainsi qu'il fait la connaissance de Sylvie.
3. *Les Illustres Françaises*, édit. 1737, La Haye, t. II, p. 99.
4. *Id.*, t. II, p. 98.

comme une dangereuse intrigante. Elle n'en voudrait qu'à la richesse de des Frans, actuellement mineur, mais héritier d'une grosse fortune, et tenterait à cette fin de se faire passer pour la fille d'un gentilhomme pauvre : Rouvière. De la bouche même de ce dernier, qui ne le connaît pas, des Frans se voit confirmer la réalité du marché conclu par Sylvie et l'infâme condition mise par Rouvière à rendre ce service. Rendu furieux par cette révélation, des Frans se précipite chez Sylvie malgré l'heure tardive, car il veut l'accabler de son mépris. Celle-ci se jette à ses pieds, toute en larmes, et il lui dit :

Que voulez-vous, perfide, laissez-moi sortir. Contentez-vous que je retienne mon ressentiment et ne me porte pas aux extrémités qui me seraient permises. — Non, Monsieur, me dit-elle en me serrant une jambe de toute sa force et m'empêchant de me débarrasser d'elle, vous ne sortirez point que vous ne m'ayez écoutée ; je vous demande cette grâce au nom de ce que vous avez de plus cher. — Hé, que me direz-vous, lui dis-je ? Prétendez-vous que je croie encore vos impostures ? Espérez-vous justifier la plus lâche et la plus noire trahison qui ait jamais été tramée ? — Non, Monsieur, me répondit-elle, je ne me justifierai point, j'avoue que j'ai tort, mais au moins l'explication de tous mes crimes me fera paraître moins criminelle... — Je jetai les yeux sur elle dans ce moment ; je me perdis. Elle était encore à mes pieds dans un état à désarmer la cruauté même, toute en pleurs, le sein à demi découvert, ses longs cheveux défaits la recouvrant toute [1]... Sa beauté naturelle que cet état humilié rendait encore plus touchante, enfin mon étoile qui m'entraînait ne me firent plus voir que mon amour et l'Idole de mon cœur. Le puis-je dire sans impiété, elle me parut une seconde Madeleine ; j'en fus attendri, je la relevai, je lui laissai dire tout ce qu'elle voulut. Je ne lui prêtai aucune attention, je n'étais plus à moi. J'étais déchiré de mille pensées qui se formaient l'une après l'autre dans mon esprit et qui se détruisaient mutuellement ; ou plutôt j'étais dans un état d'insensibilité qui, tout vivant que j'étais, ne me laissait pas plus de connaissance qu'à un homme mort. Enfin j'en revins, mais n'étant pas d'accord avec moi-même je lui dis que je reviendrais le lendemain, que mon esprit serait plus tranquille [2] ...

1. Ils sont plus longs qu'elle d'un pied et elle doit monter sur une chaise pour se faire coiffer.
2. *Illustres Françaises*, p. 122-123.

Rappelons ici Manon rendant visite à des Grieux dans son couvent, après l'avoir entendu en Sorbonne. A quelques différences près [1], on retrouve les mêmes exclamations : « Perfide Manon ! Ah perfide ! perfide ! » le même aveu de culpabilité de l'héroïne, suivi de l'interrogation angoissée : « Que prétendez-vous donc ? m'écriai-je encore... », les mêmes démonstrations d'amour de la coupable, et enfin cette demi-insensibilité qui envahit un instant le héros devant un aussi brusque changement :

Elle m'accabla de mille caresses passionnées, elle m'appela par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondis encore qu'avec langueur. Quel passage en effet de la situation tranquille où j'avais été aux mouvements tumultueux que je sentis renaître. J'en étais épouvanté...

Mais la passion de des Frans, plus impétueuse, déjà romantique, doit triompher de haute lutte. Il exprime les mêmes remords que des Grieux, dans un langage semblable, mais ces remords sont moins fugitifs :

La certitude que j'avais de ma propre faiblesse que je venais d'éprouver devant cette fille, le retour de mon cœur contre toute apparence, le peu de solidité que je connaissais dans mes résolutions pour ce qui la touchait, la honte d'un retour si indigne, tout cela joint à mes propres réflexions me mit dans un état si languissant que je me faisais à moi-même horreur et pitié tout ensemble. La fièvre me prit et je restai malade du corps et de l'esprit [2].

A sa convalescence il se croit guéri comme des Grieux à Saint-Sulpice. Il promet donc à sa mère de rompre avec Sylvie, mais commet l'imprudence de la revoir. Il la retrouve pâle et défaite. La compassion réveille sa tendresse et il oublie sa résolution.

Bien loin de lui dire les duretés que j'avais préméditées, je ne songeai plus qu'à la consoler. Quelle bassesse, quelle faiblesse ! J'essuyai les pleurs que je faisais répandre ; je la priai d'en arrêter le cours, de pardonner les duretés que je lui avais dites aux premiers transports d'une colère dont je n'avais pas été le maître.

1. En particulier dans la qualité du style.
2. *Illustres Françaises*, t. II, p. 124.

Une manière si tendre et si respectueuse contre ce qu'elle en attendait la remit un peu [1]...

Et Sylvie de raconter son histoire pour se justifier. Fille naturelle du marquis de Buringe elle fut mise par lui aux enfants trouvés. Mais par testament il chargea une parente, Mme de Cranves, de la rechercher et de l'élever comme sa propre fille. C'est dans cette maison que plus tard le maître d'hôtel Valéran la pousuivit de ses assiduités, allant jusqu'à tenter de la violer [2]. D'une indulgence surprenante, Sylvie pardonne chaque fois les pires offenses de ce vilain de mélodrame dont les interventions amènent toujours les pires catastrophes comme celles du frère de Manon. A la mort de Mme de Cranves, il fit accuser de vol un nommé Garreau qui se serait enfui avec Sylvie, emportant les bijoux de sa maîtresse, et celui-ci meurt en prison des mauvais traitements infligés par les exempts lors de son arrestation [3]. Cette accusation est fausse. Sylvie n'est coupable que d'avoir voulu passer pour la fille de Rouvière. Encore était-ce pour cacher sa naissance illégitime et jamais, proteste-t-elle, ni Mme Morin ni elle n'ont envisagé un instant d'accepter l'odieux marché. Elle ajoute ces dernières paroles pour détourner la colère de des Frans, qui soupçonne la Morin d'avoir joué le rôle d'entremetteuse, mais cette fourberie naturelle ressemble à s'y méprendre aux stratagèmes de Manon qui finissent par conduire des Grieux au Châtelet. Des Frans ne s'y est pas trompé lorsque au plus fort de sa colère il menaçait Sylvie et la Morin de la potence [4].

Après ce long récit, Sylvie veut s'éloigner, les yeux gros des larmes qu'elle s'efforçait de retenir, mais qui paraissaient malgré elle... Des Frans l'arrêta, et la remit sur son siège, lui baisa les mains qu'il tenait et pleura comme elle sans pouvoir lui dire un seul mot :

Son adieu m'avait pénétré, je restai longtemps dans la posture où j'étais. Nous avions l'un et l'autre le cœur si serré de douleur

1. *Illustres Françaises*, t. II, p. 126.
2. Tentative qui rappelle étrangement celle de Mr B. dans *Pamela*.
3. Comparer ce vol de bijoux à la fuite de Manon et de Des Grieux avec le collier et l'argent des deux G. de M...
4. Des Frans était mineur, il y avait tentative de subornation.

que nos yeux seuls avaient du mouvement dans nous. — Que voulez-vous, me fit-elle enfin ? Pourquoi me retenez-vous ? Que ne sortez-vous ? — Eh ! le puis-je, lui dis-je [1].

Il finit cependant par la quitter, mais ne se décide pas à rompre. Tel des Grieux après la visite de Tiberge, il redevient la proie de sa destinée malgré ses remords qui ne l'ébranlent point :

Que faire contre mon étoile ? Son influence m'entraînait. Je m'abandonnai à ma destinée, ce ne fut pas sans remords. Le moyen de cacher à ma mère mes nouvelles résolutions, si opposées à celles que je lui avais témoignées ? Le moyen de lui justifier ma demeure à Paris et mon retour vers Sylvie ? Goûterait-elle sa justification comme moi ? le moyen de me conserver avec mes proches après tant de changements de volonté arrivés coup sur coup ? ces réflexions me firent honte mais ne m'ébranlèrent pas [2] ...

Des Frans retourne vers Sylvie. Jouant de la passion de Valéran, celle-ci fait venir ce dernier chez elle. Il avoue ses machinations, que Des Frans caché dans la pièce écoute avidement. Dominant son tempérament violent, celui-ci le laisse partir, mais il révèle ensuite de telle façon à Rouvière la malice de Valéran son complice, que ce dernier est tué deux jours après en pleine rue d'un coup d'épée, fin comparable à celle du frère de Manon.

Pour se concilier sa mère, Des Frans accepte ensuite une mission à Rome. Au retour d'un second voyage il est attaqué et dévalisé près de Grenoble. Un Père Carme vient alors à son aide et Sylvie lui envoie l'argent nécessaire à son retour. Un mariage secret a lieu. Les deux époux vivent ensuite séparés en deux maisons communiquant par leurs jardins et une ruelle déserte. C'est pourquoi, pendant une longue absence de des Frans, son ami Gallouin, ignorant son mariage, poursuit Sylvie de ses assiduités et triomphe d'elle. Des Frans revient, surprend sa femme avec Gallouin, mais ne peut se résoudre à la tuer :

Je jetai les yeux sur ce sein que j'idolâtrais. Toute ma fureur

1. *Illustres Françaises*, t. II, p. 145-146.
2. T. II, p. 147.

m'abandonna, je n'écoutai plus ma rage que pour plaindre mon malheur. Peut-on être capable d'une telle faiblesse [1] ?

Cependant, l'injure était trop sensible pour qu'il en restât là et il résolut d'enfermer Sylvie dans un « cachot au pain et à l'eau et de lui faire goûter un supplice d'autant plus cruel qu'il serait long... [2] »

Mais il ne peut soutenir longtemps ce rôle. Sentant qu'il va se laisser attendrir, il enferme sa femme dans un couvent poitevin et part pour l'Italie. A Grenoble, la fièvre l'arrête. Il envoie chercher le bon Père Carme auquel il raconte son histoire. Celui-ci l'exhorte au pardon et réussit à le convaincre. Enfin remis, au bout de quatre mois, des Frans repart pour le Poitou avec le Père Carme. Sylvie est morte deux jours avant son arrivée. Sans le bon religieux, des Frans se serait suicidé. Sa douleur redouble sur la tombe de Sylvie. Il lui fait élever un magnifique monument et fonde au couvent tout ce que son zèle peut lui inspirer. Puis il retourne à Grenoble avec le Père Carme. Mais la monotonie de la vie recluse le décourage et il s'en va vainement chercher la mort en Hongrie, puis en Portugal.

Nous arrêterons ici l'histoire comme le voulait Champfleury, qui en faisait un chef-d'œuvre, réduite à ces limites. Chemin faisant nous avons trouvé dans le Père Carme un autre Tiberge, et la dramatique mort de Sylvie évoque aussi celle de Manon.

D'un bout à l'autre du roman, la passion dont souffre des Frans a le même caractère fatal que celle de des Grieux dont il rappelle si étrangement l'accent. Et la mystérieuse Sylvie, l'adorable trompeuse, a la même fourberie instinctive que Manon, le même amour des plaisirs, le même caractère enjoué.

L'abbé Prévost quitte l'Angleterre pour la Hollande en septembre 1730. Après trois semaines passées à Amsterdam, il se rend à La Haye où il fait la connaissance de la courtisane Lenki Eckhardt [3], avec qui il dépense ses ressources à un rythme tel qu'en janvier 1733 il doit prendre la fuite devant

1. T. II, p. 201.
2. T. II, p. 202.
3. Cf. le livre de C. E. Engel à ce sujet.

ses créanciers et retourner en Angleterre où, criblé de dettes à nouveau, il en sera réduit à commettre un faux qui faillit l'envoyer à la potence. Si *Manon* fut bien publiée, comme il semble, en 1731 [1], ne serait-ce pas parce que la passion naissante de son auteur pour une fille qu'il devait savoir indigne lui rappela alors invinciblement l'*Histoire de des Frans et de Silvie*, au point de lui faire dessiner la prophétique figure de des Grieux ? Son chef-d'œuvre deviendrait ainsi, sous couleur de roman moral, le plus beau plaidoyer qu'on ait jamais écrit pour justifier avant la lettre tous les excès auxquels va nous conduire une passion qu'on sait irrésistible.

III. — Les Illustres Françaises et Clarissa Harlowe.

Sylvie n'a pourtant de trompeuse que l'apparence. Quand des Frans la tient enfermée dans le Poitou, elle ne cesse de protester de son amour. Plutôt que de vivre au couvent séparée de son mari, elle demande à retourner dans sa prison, forçant ainsi notre admiration. Comment expliquer cette contradiction ? Robert Challes ne nous révèle le secret de son héroïne que dans l'*Histoire de M. du Puis et de Madame de Londé*, qui fait suite à celle de des Frans. Mais alors du Puis la justifie si bien de sa faute qu'il en fait pour ainsi dire une héroïne toute nouvelle et la transforme en une victime de la perfidie des hommes comme le sera plus tard *Clarissa Harlowe*. Du Puis et son ami Gallouin ne comptaient plus leurs succès féminins. Celui-ci, en particulier, joignait aux douces paroles une connaissance approfondie des charmes qui assurent une facile victoire. C'est ainsi que Sylvie succomba envoûtée par le charme magique de son propre collier, qu'il avait réussi, par ruse, à tremper dans son sang et dans celui de sa belle.

Ne jugeons point avec trop de sévérité cet artifice. Une simple transposition nous ramène à *Clarisse*. Sylvie a une dame de compagnie, la Morin, qui ne la quitte jamais. Pour se débarrasser d'elle, Gallouin lui fait absorber un narcotique. La dose est trop forte, elle en meurt, mais Richardson se souviendra du procédé puisque Lovelace triomphe ainsi de

1. Cf. Henri Harisse : *L'abbé Prévost. Histoire de sa vie et de ses œuvres*, Paris, 1896.

la résistance obstinée de sa compagne. A la faveur de cette volte-face, la morale de l'histoire de Sylvie se rapproche étrangement de celle de Clarisse, comme nous le montre la préface de Mrs Aubin :

M. des Frans's melancholy Story is an advertisement to all Womankind to be ever upon their guard, and the more Beauty and Merit a Woman has, the more doubtful and cautious she must be of giving any opportunity to the faithless sex, who always plot the Fair one's Ruin...

Mais des Frans, dira-t-on, n'est pas un Lovelace. Par certains de ses traits on peut le comparer à lui, pourtant, car il est doué aussi d'une double nature comme Sylvie. Emporté, violent, il résiste difficilement aux multiples passions qui l'assaillent, et ce sera tantôt l'amour et tantôt la vengeance qui régneront dans son cœur. L'amant soumis, l'amant « ensorcelé », comme il le dit lui-même, devient brusquement pour un temps le plus impitoyable des bourreaux, après avoir surpris Sylvie dans les bras de Gallouin. Mais surtout il a pour ami le libertin du Puis, dont l'histoire, inséparable de la sienne, forme avec elle une sorte de diptyque qui fit tout le succès des *Illustres Françaises.*

Pour en montrer l'importance, il nous suffira de préciser que les cinq premiers contes des *Illustrious French Lovers* sont condensés dans le tome I en 257 pages. *The History of Mr des Frans and Silvia, or the Cruel Husband and Innocent Adultery,* occupe à elle seule 147 pages du tome II, *The History of Mr du Puis and M*me *de Londé, or the Chaste Wife and the Libertine Lover* en prend à son tour 140, ne laissant qu'une cinquantaine de pages à la dernière histoire. Or le portrait du libertin du Puis, ami du séducteur Gallouin, fournit un admirable complément à celui du cruel des Frans. « Son caractère », nous dit le *Journal littéraire de la Haye,* de mai-juin 1713, « est si scélérat à l'égard des femmes que celles qui s'en instruiront pourraient en tirer de justes sujets de méfiance pour se garder de la fourberie de leurs amants si, lorsque le cœur est pris, la réflexion pouvait conserver le reste ». Ne voilà-t-il pas un héros conçu dans l'esprit même de Lovelace ? Le *Journal de la Haye* admire par ailleurs « la sincérité, l'esprit, la générosité, la tendresse parfaite de

Sylvie de Buringe ». « Plein de respect, d'estime et d'admiration pour elle, on n'entendra », nous dit-il, « qu'avec une surprise extrême l'infidélité où son mari la surprend : et malgré cette faute on sera d'autant plus sensible à ses malheurs que son caractère, en tout admirable, ramène aux premiers sentiments d'estime et d'admiration qu'on avait conçus pour elle. Caractère vraiment héroïque et des plus touchants que j'aie vus ». On ne saurait mieux évoquer la figure elle aussi héroïque de Clarisse, ni souligner le parti que l'on pouvait tirer d'un tel contraste avec le libertin du Puis. Ce qui ne manqua pas de faire le génie dramatique de Richardson, qui l'accentua encore en rassemblant mille traits épars. Ainsi naquit Lovelace inspiré à la fois par des Frans, Gallouin et du Puis.

Le caractère de ce dernier paraît bien avoir été le point de départ. Après plusieurs aventures pendables, et parfois d'assez mauvais goût, du Puis en arrive à son intrigue avec Célénie. Celle-ci a une sœur aînée, comme Clarisse. Il fait demander la main de la cadette en présence de cette sœur, provoquant ainsi le profond dépit de l'aînée. Et chaque fois qu'il va voir ensuite Célénie, la jalousie de l'aînée accuse la cadette de faire des avances à son prétendant, situation semblable à celle de Clarisse. Il s'y mêle aussi en passant une question de dot, et c'est également l'opposition de sa famille qui amène Célénie a céder aux sollicitations de son impatient amant. Il n'est point jusqu'à l'image du frère impérieux de Clarisse, second chef de famille, qui ne soit esquissée chez Robert Challes. Mais c'est le propre frère de du Puis qui joue ce rôle, et contre qui il se battra sauvagement en duel au nom de son amour. On voit ici la supériorité de Richardson. Ce qui l'attire indéniablement chez du Puis, ce qu'il nuancera sans se lasser pour tenir ses lecteurs en haleine, c'est cette psychologie du séducteur qui ne cesse de jouer avec ses victimes comme le chat avec la souris. Ecoutons du Puis commencer l'histoire de ses aventures avec Célénie : « Pour celle-là », nous dit-il, « je l'aimai d'assez bonne foi pour vouloir l'épouser, mais mon dessein ne dura que jusqu'à la conclusion entre elle et moi, après quoi je ne songeai plus au sacrement ». Ainsi en va-t-il de Lovelace avec Clarisse dès que celle-ci a commis l'imprudence de s'enfuir avec

lui. Il se jouera désormais, comme du Puis, des infortunes de son amante.

Ici, nous retrouvons des Frans, des Frans le cruel, qui, après la faute de Sylvie, la séquestre sans pitié. Que ce soit là un épisode central qui fascina littéralement Richardson, on n'en peut guère douter. Dès son premier roman de *Pamela*, il semble qu'on en décèle l'influence. Quand des Frans fait venir Sylvie dans le Poitou et l'emprisonne après lui avoir coupé les cheveux, il ne lui laisse ni bas ni souliers, précaution qui rappelle celle de Mrs Jewkes, geôlière de Paméla. Trois mois durant, il la tient ainsi, tandis qu'elle le prie d' « abréger par une mort prompte des malheurs plus grands que la mort elle-même », sentiment que partage un instant Paméla. On sait tout le parti que tira Richardson de cet emprisonnement dans l'histoire de Clarisse. Pourtant la séquestration de celle-ci à Londres par Lovelace est difficilement concevable, puisque Clarisse, qui correspondait avec le dehors, pouvait prévenir des amis ou la justice. Le cruel amant de Sylvie a pris toutes les précautions nécessaires au contraire, et le récit de ses exploits rappelle certains faits divers que l'on peut encore lire de nos jours. La supériorité cette fois est du côté de Robert Challes. Il semble que Richardson n'ait pu résister à la tentation d'exploiter à nouveau ce thème pour en tirer son plein effet, quelles qu'en puissent être par ailleurs les invraisemblances.

Car dès cet instant la psychologie de Lovelace se rapproche étrangement de celle de des Frans. Il n'a point à se venger d'honneur outragé et pourtant il s'écrie le lundi soir 12 juin :

O Jack, the rage of love, the rage of revenge is upon me. By turns they tear me ! The progress already made, the women's instigations... the power I shall have to try her to the utmost, and still to marry her, if she be not brought to cohabitation... let me perish, Bedford, if she escape me not now !

Jusqu'au bout il hésitera comme des Frans entre l'amour et la vengeance, mais en machiavélique libertin et non en amant outragé. Ce qu'il ne pardonne pas, c'est le dédain de la famille Harlowe, c'est l'orgueil de Clarisse elle-même. On finit par avoir le sentiment que ce machiavélisme dépasse les bornes, qu'il est inhumain, irréel. A nouveau, Ro-

bert Challes est plus près de la vérité, plus humain. Mais l'art lui a manqué.

Ce qu'on a le plus admiré dans *Clarisse*, c'est la grandeur d'une héroïne qui, malgré ses faiblesses, triomphe à la fin de toutes les embûches et de son misérable séducteur. Elle commit la faute de s'enfuir, mais elle a su magnifiquement la racheter et demeure ainsi en exemple. N'est-ce pas justement l'héroïsme que le *Journal de la Haye* reconnaît en Sylvie ? Nous avons vu quel artifice employa Gallouin pour arriver à ses fins malgré elle, et comment une simple transposition nous ramène au cas de Clarisse. Dorénavant, Sylvie n'aura qu'une pensée : se racheter par la constance de son amour, par une fidélité jusqu'à la mort. Lorsque des Frans l'eut enfermée dans un couvent, elle s'interdit toute communication avec l'extérieur et se laissa mourir de chagrin, comme Clarisse. Richardson seul tire longuement parti de cette fin, mais la foi de Sylvie ennoblit si bien ses derniers moments, qu'au reçu d'une lettre de sa victime, Gallouin se fait moine à son tour, comme Bedford, ami de Lovelace, décide de réformer sa vie devant la grandeur d'âme de Clarisse. Cette conversion finale du pécheur sous l'influence de la femme qu'il aime se retrouve dans l'*Histoire de Mr du Puis et de Mme de Londé* comme dans *Pamela*. Rencontre au moins suggestive, si elle peut s'expliquer par de semblables nécessités psychologiques et le parallélisme de l'évolution historique.

Allons plus loin encore. On s'est demandé pourquoi, en dépit du vœu quasi unanime de ses lecteurs, Richardson a voulu faire mourir Clarisse. Sa prédilection pour des procédés de roman noir n'est pas seule en cause. Ni à notre avis son admiration pour l'histoire de Sylvie. Nous ne devons pas oublier que Richardson est, avant tout, un romancier didactique. Ce qu'il goûte le plus dans les *Illustres Françaises*, c'est que chaque histoire vient à l'appui d'une morale particulière. Il remanie les incidents, les nourrit de son expérience, leur donne un tour plus dramatique, et les enrichit d'une psychologie fouillée, mais il ne perd jamais de vue sa démonstration. Or, l'un des grands principes de Robert Challes, illustré spécialement par l'*Histoire de Mme de Jussy*, c'est que

when a young lady has once had the weakness to yield to a Lover, she ought to repair her fault by keeping the promise she has made to him, of being only his, even to death ; and by her Constancy to her first engagement, show that, it was no vitious Inclination that induced her to oblige him but only Love, and the entire confidence she had in him ; which, if he proves a Villain to her, will make her pitied, and him scorned and despised.

Conséquence de ce principe, aussitôt que Clarisse se voit déshonorée par son propre amant, il ne lui reste plus d'autre issue que la mort.

Cette influence didactique nous paraît d'autant plus certaine que *Clarisse* continue sur ce point la tradition de *Pamela*. Le titre exact du second roman de Richardson est : *Clarissa or the History of a young Lady, comprehending the most important concerns of private life, and particularly showing the distresses that may attend the misconduct both of parents and children in relation to marriage.* Que l'on compare ces termes à la préface des *Illustres françaises* et l'on verra que celle-ci recouvre le même champ, et qu'elle montre les mêmes ambitions.

Monsieur des Rosnais 's story makes appear, nous dit Mrs Aubin, that if parents would act with regard to their children as Monsieur du Puis did with his daughter, they would always be honoured and respected by them.

Et plus loin :

Monsieur et Madame de Terny's story makes appear how greatly parents are to blame who go to force their children to do things contrary to their inclinations...

Si l'on ajoute à ces passages les diverses morales déjà citées de l'histoire d'Angélique, de celle de Sylvie, ou de Mme de Jussy, il ne reste plus aucun doute. La volonté d'écrire une sorte de somme de morale pratique anime également les deux auteurs. C'est ici leur lien essentiel. *Pamela* fut un galop d'essai. Le succès de sa tentative détermina Richardson à pousser plus avant. Il lui suffit pour cela de puiser dans toute la série des *Illustres Françaises*. Elles seules expliquent la surprenante volte-face qui le conduisit de l'égoïste Pamela

à l'héroïque Clarisse, comme le soudain épanouissement de son génie.

IV. — Rencontres et influences.

L'œuvre d'un conteur français presque totalement inconnu serait-elle donc à l'origine de trois romans aussi célèbres que *Manon Lescaut*, *Pamela* et *Clarissa Harlowe* ? Cela paraît si peu vraisemblable qu'un sourire d'incrédulité s'esquisse. Et cependant une telle influence confirme simplement ce que les historiens du roman français et anglais ont unanimement reconnu : à savoir que les romanciers du XVIIIe siècle ont mainte fois puisé leur inspiration dans de petits conteurs aujourd'hui oubliés, comme le firent souvent les plus grands dramaturges. Robert Challes n'a pas eu la chance d'inspirer un nouveau Shakespeare. Seul, en 1763, Collé fit représenter une pièce intitulée *Dupuis et Desronais*, tirée de son premier conte. Mais pourquoi serait-il de prime abord impossible que son œuvre ait été utilisée par l'abbé Prévost et par Richardson ?

Il fut bien servi par les circonstances. Lorsque les *Illustres Françaises* parurent à la Haye, chez de Hondt, en 1713, quoique le *Journal Littéraire de la Haye* leur ait immédiatement consacré, dans son premier numéro, un article élogieux dont nous avons cité plus haut quelques extraits, le livre n'eut d'abord qu'un assez faible retentissement. La seconde édition ne sortit qu'en 1721. Elle fut suivie d'au moins huit autres jusqu'en 1780 [1], mais à intervalles de plus en plus grands après 1731. Le maximum de popularité se place aux alentours de 1725. Or, à cette époque, l'influence d'Addison et de Steele et des historiettes morales du *Spectator* (1711-1712) était encore dans toute sa fraîcheur. De Foe venait de publier son *Robinson Crusoé* (1719), bientôt suivi d'une série de romans réalistes moralisants, qui marquèrent l'avènement de la littérature bourgeoise puritaine. Tout un groupe d'écrivains secondaires contribua au succès

1. 1re éd. 1713, La Haye, 2 vol. in-12 ; 2e éd. 1721, Compagnie des Libraires, Paris, 3 vol. in-12 ; 3e éd. 1723, id., 4e éd. 1725, Paris, 4 vol. ; 5e éd. 1731, Gosse et Néaulmes, La Haye, 2 vol. ; 6e éd. Néaulme, Utrecht, 1737 ; 7e et 8e éd., Néaulmes, la Haye et M.M. Rey, Amsterdam, 1748 ; 9e éd. 1750, M.M. Rey ; autres éd. 1775 et 1780, la dernière à Lille.

de la littérature morale qui triomphera dans les vingt années qui suivirent, au théâtre, avec le *London Merchant*, de Lillo (1731), et dans le roman, avec Richardson. C'est parmi eux que, sans beaucoup de succès, mais à juste titre, on avait jusqu'ici recherché la source possible de *Pamela*. Or, grâce à Penelope Aubin, c'est justement dans ce groupe que *The Illustrious French Lovers* occupent désormais une place de choix. G. F. Singer [1] et après lui Ernest Baker [2] ont déjà signalé les romans de Mrs Aubin. Avec un certain flair, Singer accorde même un relief particulier à l'un d'entre eux : *The Life of the Countess de Gondez*, dont le dessein moral nettement affirmé s'accompagne d'un usage assez fréquent de lettres faisant corps avec le texte. Mais ni l'un ni l'autre ne soupçonne l'importance des *Illustrious French Lovers*. Pas plus qu'avant C. E. Engel on ne s'était penché avec une suffisante patience sur les résultats du séjour de l'abbé Prévost à Londres [3], où il a fréquenté assidûment les protestants réfugiés parmi lesquels vivait Mrs Aubin.

Il est vrai que la personnalité de Prévost était formée lorsqu'il franchit la Manche. A trente et un ans il faisait déjà figure d'auteur avec les deux premiers tomes de ses *Mémoires et Aventures d'un Homme de Qualité*. Mais cet ecclésiastique en rupture de ban éprouva immédiatement une profonde sympathie pour les malheurs de ses anciens compatriotes qui l'accueillaient à bras ouverts. Il s'enthousiasma pour leur fière résistance, et à l'exemple de Penelope Aubin, l'atmosphère anglaise qui pénètre ses œuvres ultérieures se colore de multiples aventures de réfugiés et du récit douloureux de leurs épreuves. Homme de lettres et romancier, il devait naturellement s'intéresser à ses confrères d'Angleterre. Or les deux auteurs dont C. E. Engel retrouve principalement la trace dans les œuvres de Prévost sont Daniel de Foe... et Mrs Aubin, à titres sensiblement égaux. Ce qui l'attire le plus chez cette dernière ne serait-il pas qu'il partage ses admirations ?

Mlle Engel nous signale en effet que dans le premier tome

1. *The Epistolary Novel*, Philadelphia, 1933.
2. *History of the English Novel*.
3. A l'exception de *Mysie I. E. Roberston* qui a retrouvé la trace de la condamnation de Prévost à Londres.

de *Cleveland*, le prototype de la grotte romantique Rumney Hole est emprunté à *The Life of Mme de Beaumont*, de Mrs Aubin. Mais qui suggéra son décor à celle-ci ? Son roman paraît en 1721. En 1719, *Robinson Crusoe* était publié à Londres, la même année qu'une traduction à grand succès de *Télémaque*. Or, les aventures de ce dernier commencent par une visite à la grotte de Calypso, et le roman de Mrs Aubin par la découverte d'une grotte ignorée du pays de Galles où se cache une belle jeune fille dont le héros tombe amoureux. La grotte est aménagée pratiquement comme la demeure à demi souterraine de Robinson, mais en fonction du goût et des exigences féminines de l'auteur. Détail pittoresque, le héros qui veut observer la jeune fille sans être vu monte pour cela dans un arbre, comme Robinson dans son île.

Ce ne sont point là simples coïncidences. L'héroïne et sa mère restent quatorze ans dans leur solitude robinsonienne et M. de Beaumont a de longues aventures en Moscovie, tel Robinson dans la suite de ses voyages. Le second roman de Mrs Aubin : *The Nobles Slaves or the Lives and Adventures of two Lords and two Ladies Who were shipwrecked and cast upon a desolate island...* (1722), se range à nouveau parmi les innombrables imitations de *Robinson* publiées à cette époque. Et en 1721, elle éditait une traduction bilingue de la *Doctrine des Mœurs*, de Gomberville, livre « recommended for the instruction of youth, especially those of the highest quality », car il fut « composed by a great man (Gomberville) for the instruction of a young monarch whose fame has since spread itself over the whole world » (Louis XIV). Le frontispice de l'ouvrage ne laisse aucun doute sur la volonté d'exploiter à nouveau le succès de *Télémaque*. Un ecclésiastique en longue robe pose la main droite sur l'épaule d'un adolescent vêtu à l'antique, de l'index gauche il lui montre Minerve veillant sur lui. Dans une seconde gravure, placée entre Minerve et Vénus, le jeune homme est mis en demeure de choisir entre la carrière des armes et l'amour.

Ainsi le *Télémaque*, admiré de Prévost, mêle son influence à celle de *Robinson*. Quand Mrs Aubin déclare aux lecteurs de

1. *The Doctrine of Morality or a View of Human Life according to the Stoick Philosophy*, rééditée en 1726, sous le titre : *Moral Virtue Delineated*.

Mme de Beaumont « In this work I have aimed at pleasing and at the same time encouraging virtue in my readers » — Addison n'est pas seul en cause ; Fénelon pénètre le roman moral anglais à ses débuts. Parallèlement à l'odyssée robinsonienne, il introduit une forme nouvelle d'odyssée chrétienne romanesque, moins visionnaire que celle du *Pilgrim's Progress* de Bunyan, et qui nous mène aussi à Richardson. Mais c'est par son adaptation des *Illutrious French Lovers* que Mrs Aubin a vraiment jeté un pont entre le roman français et le roman anglais. Robert Challes n'a pu inspirer *Manon Lescaut*, *Pamela* et *Clarissa Harlowe* que parce que l'abbé Prévost et Richardson puisaient en fait à une même source anglaise, bien que le premier ait presque certainement connu aussi l'original français.

Nous entendons à nouveau s'élever ici une objection. Nombre de critiques, et des meilleurs, tiennent en effet l'histoire de Manon Lescaut et du Chevalier des Grieux, pour une autobiographie à peine déguisée [1]. Prévost ne s'est-il pas réfugié tout jeune chez les Bénédictins à la suite de « la malheureuse fin d'un engagement trop tendre » ? Ne s'est-il pas ensuite enfui de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés lorsqu'il reconnut « que ce cœur trop vif était encore brûlant sous la cendre » et ne cesserait de l'être ? Tout son livre respire la sincérité et doit à cette effusion du cœur son caractère exceptionnel. C'est là une belle explication, trop belle pour être tout à fait vraie. Le seul fait que *Manon Lescaut* préfigure deux ans à l'avance l'histoire de ses malheurs avec Lenki Eckhardt ne suffit-il pas à nous mettre en garde ? Les recherches de C. E. Engel sur les sources anglaises de l'abbé Prévost ont montré que la vérité et le mensonge sont tellement mêlés dans ses écrits, qu'il sait si bien parer ses inventions de tous les attributs de la réalité, et cela du ton le plus convaincu du monde, qu'on ne peut tirer aucune conclusion biographique certaine de ses œuvres apparemment les plus sincères. Ne nous laissons pas prendre à de simples procédés de composition communs à tous les romanciers d'alors, mais qu'il emploie avec un art supérieur [2].

1. Voir en particulier *Harisse*, déjà cité.
2. Voir plus loin l'étonnante parenté entre le genre *Mémoires* et celui du *roman* à ses débuts, et, pour plus de détails : *The History of the English Novel* de Baker.

N'est-il pas révélateur que l'abbé Prévost soit le seul auteur de l'époque qui nous ait transmis une courte notice biographique sur Mrs Aubin ? Il la connaissait assez pour la critiquer, comme il fait des écrivains qu'il utilise le plus volontiers. *The Illustrious French Lovers* paraissent quelques mois avant son arrivée. Il semble tout d'abord n'y prêter pas grande attention, non plus qu'à Mrs Aubin. En réalité, il accumule les informations sur l'Angleterre et termine déjà l'*Homme de Qualité*, en le promenant dans tout le sud du pays. Dans *Cleveland*, l'influence des protestants français de Londres devient évidente, et parmi eux celle de Mrs Aubin. C'est tout au début du premier volume que Miss Cleveland, cherchant un refuge contre les entreprises meurtrières de Cromwell, se voit offrir par une amie Mrs Riding, un asile qui n'est autre que « Rumney Hole ». Or le dernier volume des *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité* où paraît *Manon Lescaut*, comme une histoire détachée, sans aucun rapport avec le reste du récit, est contemporain de *Cleveland*. Nous savons bien que la mode était alors à la littérature morale. Mais quand l'abbé Prévost, dans sa préface, déclare vouloir écrire une histoire morale à l'aide de simples faits tirés du commun de la vie, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il reproduit les arguments et le ton même de son devancier. Nous avons vu par ailleurs les multiples ressemblances entre les *Illustres Françaises* et *Manon*. La violente passion d'un des Frans s'édulcore, il est vrai, en des Grieux, et la seconde partie de *Manon* se transforme en un drame de lent avilissement qui rappelle étrangement *Moll Flanders*, elle aussi déportée en Amérique. Mais la mort de celle-ci, devenue enfin amante fidèle, et le rôle final de Tiberge, nous ramènent à des Frans et Sylvie et donnent à penser que l'impulsion première vient bien de Robert Challes. En admettant même que *Moll Flanders* ait réellement fourni l'inspiration profonde de la seconde partie, ne reviendrons-nous pas de la sorte aux deux grandes sources signalées par C. E. Engel : Daniel de Foe et Mrs Aubin ? Celle-ci donnait elle-même l'exemple d'un pareil éclectisme, alors habituel. Mis par elle sur la trace du conteur français, l'abbé Prévost a dû pourtant lire directement son œuvre, car plus on relit l'histoire de Sylvie, plus on a l'impression d'entendre avec

des Frans l'écho des plaintes de des Grieux. C'est la même limpidité de style, où transparaît la sincérité du sentiment, la même chaleur, le même accent de sincérité, qui distinguent ce récit parmi les *Illustres Françaises*, comme *Manon Lescaut* se détache des autres œuvres de l'abbé Prévost. D'où vient cet étonnant parallélisme, c'est ce qu'une étude de Robert Challes nous fera peut-être entrevoir.

V. — Robert Challes et les origines du roman bourgeois.

Qui est donc ce Robert Challes ? Si l'on en croit les renseignements qu'il nous fournit, et que Prosper Marchand reprend dans son *Dictionnaire Historique*[1], il est né à Paris, en 1659. Fils d'un garde du corps d'Anne d'Autriche, neveu d'un receveur général des finances du Bourbonnais, il se réclame plus volontiers de la noblesse d'épée que des gens de robe qu'il dédaigne, mais il n'en est pas moins un bourgeois caractéristique du grand siècle. A neuf ans on l'envoie au collège de la Marche, sous le régent Barbier, apparenté aux Jansénistes. Il s'y lie d'amitié avec le futur marquis de Seignelay, fils de Colbert. Puis il fait ses études de droit, débute chez un avocat, mais la mort de son père en 1681, et l'année suivante un duel malheureux où il tue son homme, l'obligent à s'expatrier et à chercher fortune outre-atlantique. C'est alors qu'il part pour le Canada, où il est intéressé aux affaires de la compagnie des pêches sédentaires de l'Acadie. Il rentre en France dès l'année suivante, et Seignelay le nomme écrivain du roi à la marine, sorte de comptable commissaire aux vivres sur les bateaux royaux. Il a trouvé là le métier qui lui plaît, où il manie à l'occasion l'épée comme la plume, et où ses qualités d'ordre et d'économie pourront donner toute leur mesure.

Pendant vingt-quatre ans il parcourt désormais l'ancien et le nouveau monde. En 1683-84, il est en Espagne et au Portugal. En 1687, on le retrouve au Canada, où il fit en tout quatre voyages. Prisonnier des Anglais, il est emmené à Boston puis en Angleterre où il rencontre Saint-Evremond. Il participe ensuite au débarquement français en Irlande en

1. Paris 1758-59.

1689, et reprend la mer pour son long voyage aux Indes et au Siam en 1690-91. Il tombe finalement en disgrâce et il est rendu à la vie de terrien en 1707, puis, bientôt après, exilé à Chartres pour avoir, dit-on, prononcé des paroles imprudentes contre la bulle *Unigenitus*[1]. Il se console en employant sa retraite à écrire les *Illustres Françaises* (1713) et ses *Mémoires* (1716). Il complète ensuite son *Journal d'un voyage aux Indes Orientales* en 1690-91, écrit primitivement à la demande du marquis de Seignelay, et qui paraît en 1721. Il mourut vers 1720 sans avoir connu le succès.

C'était pourtant un curieux homme. Quand ses *Mémoires*, jusque-là inédits, furent publiés en 1931, par Amédée Augustin-Thierry, qui en devait la communication à G. Hanotaux, on eut soudain la révélation de l'extraordinaire vitalité et de la clairvoyance de quelques-uns de ces bourgeois qui, autour de Colbert et Seignelay, firent la fortune de Louis XIV et ne cessèrent de s'élever contre les erreurs de la fin de son règne. Telle surtout la Révocation de l'édit de Nantes, mais aussi le recours constant aux émissions de rentes sur l'Hôtel de Ville, à la vente de charges inutiles, aux billets de monnaie, dont la dépréciation gênait considérablement le commerce, et enfin, l'imprévoyante politique des blés, et cet opiniâtre refus de reconnaître la nécessité d'une politique de peuplement qui eût fait de la Nouvelle-France une rivale invincible de la Nouvelle-Angleterre. Il dénonce avec tant d'audace les « partisans » et agioteurs, dont il raconte nommément les rapines, qu'il ne put jamais trouver un éditeur. Thierry le compare à un Dangeau qui aurait vécu loin de la cour. Encore faudrait-il reconnaître que sa virulence et l'acuité de sa vision l'élèvent d'un degré, le rapprochant tant soit peu de Saint-Simon.

Cette verve vengeresse s'explique, il est vrai, par l'atmosphère de 1716, où l'on faisait la chasse aux anciens « partisans » et Robert Challes est sensible aux modes passagères dont il espère tirer profit. Il retouche ainsi le *Journal d'un voyage aux Indes* à l'époque où l'épanouissement du système de Law remettait à la mode les grandes compagnies à charte et les aventures coloniales. Mais il reste toujours lui-même,

1. 1713, lancée par le pape contre les Jansénistes.

et rien n'est plus révélateur à cet égard que son *Voyage*. Avec une certaine affectation, il y étale son caractère : sa brutalité envers ceux qui offensent son point d'honneur, ou empiètent sur ses prérogatives ; son penchant pour les « collations » arrosées de vins délectables ; son amour des femmes, seulement retenu par la crainte de la « contagion » ; sa haine d'Esculape et du clergé régulier ; sa prédilection pour les histoires gaillardes ; sa prolixité enfin, qui complète admirablement le portrait d'un bourgeois libertin, querelleur, et quelque peu vantard.

Si l'on veut comprendre à quel point Pascal peut être l'auxiliaire de ces libertins dès le XVIIe siècle, qu'on lise Robert Challes. Il a connu l'extraordinaire fortune de s'éveiller à la vie intellectuelle au moment où nos grands classiques brillaient de toute leur jeunesse. Sa pensée et son style en ont gardé la marque ineffaçable. Polyeucte complète pour lui saint Augustin et saint Bernard, Molière et Boileau appuient les jugements de son bon sens, mais Pascal fut toujours son auteur favori et il a lu plus de vingt fois les *Provinciales*, nous dit-il. Contre les Jésuites, tout-puissants, grâce à leur casuistique, Pascal ne l'aide pas seulement à faire triompher l'instinct rigoriste du laborieux bourgeois, mais aussi le mépris des subtilités de l'école, redonnant contre Descartes ses droits à la religion du curé de village, le ramenant aussi directement au scepticisme de Montaigne, à une religion naturelle qui, déjà, s'appuie sur l'observation précise de la nature.

Ses voyages ont évidemment contribué à cette évolution, comme ses contacts avec l'épicurien Saint-Evremond, ou avec les milieux hollandais. Il sent même quelque peu le fagot de ce fait et, comme tant d'autres relations de ce genre, le *Voyage aux Indes* s'orne d'une profession de foi — ici en la métempsychose — attribuée justement à un ami hollandais. Ce n'est pas un athée, mais un hérétique, et rien ne reflète mieux le désarroi où les querelles religieuses ont plongé les âmes vers la fin du siècle que le spectacle de ce libertin fanfaron croyant à la démonologie et aux philtres d'amour. Les puissances du mal lui en imposent encore. Mais il croit surtout en la fatalité, une fatalité qui n'est autre que la prédestination janséniste... et calviniste, car il a des amis dans

les deux camps. Il la nomme souvent son « étoile », sa mauvaise étoile, car cette croyance s'est enracinée en lui, par suite de son impuissance à résister à ses passions, aux « bourrasques » de l'âme, qu'il avoue avoir fait le malheur de sa vie. C'est ainsi que les « bontés » de M. de Seignelay ne lui ont servi à rien « en partie par ma faute », nous dit-il dans ses *Mémoires*, « et aussi à cause de la malheureuse influence de l'étoile sous laquelle je suis né ».

Ecoutons la même plainte dans la bouche de des Frans amoureux de la trompeuse Sylvie : « Sa beauté naturelle que cet état humilié rendait encore plus touchante, enfin mon étoile qui m'entraînait ne me firent plus voir que mon amour et l'Idole de mon cœur » ; et plus loin : « Que faire contre mon étoile ? Son influence m'entraînait. Je m'abandonnai à ma destinée, ce ne fut pas sans remords ». Sans vouloir inférer de l'histoire de des Frans et de Sylvie rien de précis sur la vie privée de Robert Challes, on voit à quel point le tempérament de des Frans s'identifie à celui de son créateur, comme des Grieux incarnera plus tard l'abbé Prévost. C'est pourquoi la plainte de des Frans fait si étrangement écho à celle de des Grieux. Produits du même tempérament, les deux récits reposent sur une même expérience personnelle, jaillissent d'une même conviction profonde. Après tous les témoignages qui précèdent, comment croire que l'abbé Prévost soit demeuré insensible à ce rapprochement au moment précis où il faisait la connaissance de la dangereuse Lenki Eckhardt ?

On vient de voir quelle atmosphère incita Robert Challes à écrire ses *Mémoires* et à publier son *Journal d'un Voyage aux Indes*. Il est moins facile de déterminer ce qui lui fit écrire les *Illustres Françaises*. Subit-il en partie l'influence de Fénelon ? Celle d'une sage maîtresse comme il arrive à son héros du Puis et à l'exemple du grand roi lui-même ? Ou parvenu au seuil de la vieillesse, fit-il de salutaires réflexions sur l'échec de sa vie aventureuse ? Il déclare en effet avoir écrit ses *Mémoires* pour apprendre aux jeunes gens, « par sa propre expérience, dans quels malheurs peuvent les précipiter leurs passions trop écoutées, la chaleur de leur sang, et leur amour-propre », ce qui expliquerait tout aussi bien la naissance des *Illustres Françaises*. Car les *Histoires*, les *Mémoires*, le *Journal*, tout se tient. Partout nous retrouvons le même

bourgeois prolixe qui ne se lasse point de se raconter, mêlant les scènes dont il fut témoin à celles où il fut acteur, allant perpétuellement du reportage plus ou moins sensationnel à la chronique mondaine plus ou moins scandaleuse. C'est le type achevé de ces *mémorialistes* dont le rôle fut si grand dans la naissance du roman moderne et dont on retrouve l'influence jusque chez Penelope Aubin et chez l'abbé Prévost [1]. Romancent-ils des épisodes d'histoire contemporaine, ou font-ils au contraire passer leurs inventions romanesques pour des « Histoires véritables », comme Robert Challes nomme les siennes ? bien fin souvent qui en décidera. La valeur des *Illustres Françaises*, c'est que le sujet de l'étude est cette fois la vie intime de la bourgeoisie du temps vue par un homme de cette trempe.

Dans sa préface des *Mémoires*, Amédée Augustin-Thierry déclare que le Challes des *Illustres Françaises* ne sait pas composer « et se perd en digressions aussi fastidieuses qu'inutiles », que « comme écrivain c'est un galefretier », à la phrase « lourde, tortueuse, alambiquée », et que son prétendu réalisme est surtout fait de ses indécences. Ce jugement cavalier ignore un peu trop délibérément l'évolution des genres littéraires. La prolixité est incontestablement le faible de Robert Challes. L'art lui fait également défaut. Mais sa phrase de « galefretier » n'est pas dépourvue d'envolée, et nous avons vu que l'histoire de Sylvie surpassait ici les meilleures pages des *Mémoires*. En réalité, ce style familier, débraillé même, à l'occasion, fait tout simplement partie des règles du genre. C'est ainsi, croit-on, que doit parler la vérité sans fard.

Autrement précieux est le témoignage manuscrit de la marquise d'Argenson, que nous avons retrouvé à la bibliothèque de l'Arsenal, épinglé à un exemplaire de l'édition de M. M. Rey de 1748 : « Ce livre a été fort connu ; peut-être la manière dont il est écrit aura pu dégoûter de nos jours de cette lecture. Il y a dans la plupart des histoires de l'intérêt, mais en effet, cet ouvrage est si mal écrit, si bourgeoisement, d'un ton si abominable, que je ne suis pas étonnée qu'on n'ait pas le courage d'aller jusqu'au bout. Il faut être véri-

1. Cf. en particulier Courtilz de Sandras, et le Comte Hamilton.

tablement amateur de romans. Il est un peu dans le genre et le ton des *Contemporaines*, avec plus d'intérêt pour tout dans celui-ci ». Les *Contemporaines* de Restif de la Bretonne ayant été publiées en 1780, on voit que la popularité de Challes est à peu près passée à cette date, si le rapprochement s'impose encore entre les deux conteurs. Ce qu'on reproche alors, avant tout, aux *Illustres Françaises*, c'est leur ton bourgeois opposé à la sentimentalité de l'époque. Rien ne montre mieux le chemin parcouru par le roman depuis Furetière, ni à quel point le style s'est écarté du familier, du quotidien presque trivial qui marqua tout d'abord la réaction contre le roman romanesque.

Cette volonté de style familier s'affiche dans les *Illustres Françaises*, par l'emploi fréquent de dialogues qui, sous la plume de Penelope Aubin, rendent déjà un son Richardsonien. Elle s'étend aux noms propres et prénoms, car Challes déclare vouloir combattre la manie bourgeoise de singer sur ce point les grands seigneurs. Certaines de ses héroïnes s'appelleront donc Manon, ou encore Charlotte, et il mettra également en scène une demoiselle Fenouil ainsi qu'une demoiselle Grandet. Son réalisme ne craint aucun détail. A lire les descriptions d'appartements, de vaisselle, de bijoux, de vêtements d'homme et de femme, ou même les principaux portraits de ses héroïnes, on ne peut s'empêcher d'évoquer la manière des maîtres hollandais et flamands, que Challes a certainement connus et aimés. Les coutumes et soucis quotidiens du bourgeois d'alors, nul ne les peint plus fidèlement que lui : jeux de société et cagnottes, collations chez les traiteurs et limonadiers, célébrations de fêtes chômées et d'anniversaires, rencontre de jeunes gens et jeunes filles, souvent au baptême d'un enfant trouvé ; souci de bien paraître, d'autre part : pour les filles, de trouver un bon parti ; pour les hommes, d'acquérir une charge qui leur permette de faire figure dans le monde. Tout cela revit devant nous, et explique l'intérêt que les connaisseurs ont toujours porté à ce recueil.

Les *Illustres Françaises* ne sont pourtant pas que des contes réalistes. Le titre complet de ces « Histoires véritables », déjà cité plus haut, nous invite expressément à y trouver « un grand nombre d'exemples rares et extraordi-

naires des belles Manières, de la Politesse et de la Galanterie, des Personnes de l'un et l'autre sexe, de cette Nation... » Après le Segrais des *Nouvelles Françaises* et le Subligny de la *Fausse Clélie*, Challes entreprend en effet de traiter ce qu'on appelait alors « la galanterie » sous « des noms français et selon les usages modernes de la nation française ». Chaque récit illustre la qualité particulière à l'héroïne : chasteté, constance, amour... et les auditeurs et auditrices interrompent de temps en temps le narrateur pour se livrer à de subtils commentaires psychologiques. Tout ce beau monde se retrouve à la fin, comme il se doit, à la cour du grand roi, dispensateur de toutes les faveurs.

Mais Challes n'est pas un courtisan. Mal au fait des usages de la cour, il ne connaît guère mieux la Ville, comme on disait alors, ce Paris où il ne faisait que de courtes apparitions. La Province, par contre, lui est familière, et particulièrement le Dauphiné et le Poitou. S'il « pose la scène de toutes les histoires à Paris, elles ne s'y sont pas toutes passées », nous déclare-t-il lui-même, « les Provinces m'en ont fourni la plupart ». C'est évidemment là sa grande originalité. D'où peut-être le didactisme qui a remplacé chez lui l'ironie d'un Furetière, et plus probablement le caractère contradictoire qui fait des *Illustres Françaises* un ouvrage type de transition, où la bourgeoisie provinciale tend à se substituer aux modèles galants jusqu'ici reconnus.

On ne s'étonnera point que le prénom romanesque d'Angélique fasse équilibre à la familiarité de celui de Manon. Robert Challes écrit-il un roman ou des histoires ? Lui-même refuse d'en décider, abandonnant ce soin à ses lecteurs.

Nous retrouvons ce double aspect plus nettement encore chez Richardson, à qui Penelope Aubin semble avoir frayé le chemin. Lui aussi nous offre « exemples rares et extraordinaires... de galanterie » dans une œuvre par ailleurs toute réaliste. Telle Angélique, la paysanne Paméla illustre la vertu de chasteté. Cette vertu romanesque est accentuée à ce point chez Clarisse par la sensibilité féminine et l'éducation puritaine de son créateur qu'elle en sera littéralement la victime, allant ainsi plus loin en ce sens qu'aucune autre héroïne de Robert Challes. Elle brille également par sa constance inébranlable comme Sylvie, et plus dramatiquement

encore que cette dernière, elle s'oppose face à Lovelace, à une tradition libertine dont on retrouve, avec du Puis, les origines gauloises.

Challes vise ouvertement à remplacer l'ancienne morale courtoise des romans romanesques par une morale, dit-il, « plus naturelle et plus chrétienne, puisque par des faits certains on y voit établie une partie du commun de la vie ». Mais à la manière des romans traditionnels, ses histoires continuent en fait à rouler sur la résistance que les héros et les héroïnes apportent « à la volonté de leurs Parens, en faveur de leurs Maîtresses ou de leurs Amans ». Il y introduit simplement un réalisme et un sens moral pratique alors nouveaux, car « la Morale qu'on peut en tirer est d'autant plus sensible qu'elle est fondée », nous dit-il, « sur des faits certains », c'est-à-dire tirés de la vie réelle. Voilà ce qui, précisément, attire Richardson. C'est parce qu'il veut atteindre à ce même équilibre entre la morale courtoise et ce que nous appellerons désormais morale bourgeoise qu'il s'intéresse à Robert Challes au point d'illustrer après lui les mêmes thèmes, et de se limiter comme lui, au cours des interminables volumes de *Clarisse*, à ne traiter que « the distresses that may attend the misconduct both of parents and children in relation to marriage ». Et ce sont les *Illustres Françaises* qui lui ont fourni tous les éléments dont il composera à cet effet son inoubliable famille Harlowe.

Car l'histoire de du Puis et de Célénie se complète de mille autres traits qui forment autant de précédents étonnamment suggestifs. Clémence de Bernay, par exemple, est une fière jeune fille. Ses parents l'ont mise au couvent pour que sa sœur aînée reçoive une plus forte dot. Elle fait heureusement un héritage [1] qui la libère, et devrait lui permettre de se marier. Mais elle est alors l'objet d'une suspicion nouvelle dans sa famille [1] et finit par s'enfuir avec son amant pour échapper à un prétendant qu'on veut lui imposer au lieu et place de Terny qu'elle aime [1]. D'un bout à l'autre du récit c'est une lutte d'orgueil entre elle et sa famille, comme entre Clarisse et les siens. On sait que, maudite par son père, Clarisse se trouve peu à peu acculée au désespoir et à la mort

1. Comme Clarisse.

après son déshonneur. Mlle de l'Epine connaît un sort plus cruel encore. Enceinte, elle se voit brutalement repoussée par sa mère et meurt à l'hôpital, parce que celle-ci craint de déplaire au juge des Prez, père de l'amant de sa fille, et de perdre ainsi un important procès dont dépend toute sa fortune [1].

On ne pouvait illustrer de façon plus réaliste la douloureuse et parfois tragique résistance que les héros et héroïnes « apportent à la volonté de leurs Parens, en faveur de leurs Maîtresses ou de leurs Amans ». Ce tableau d'une bourgeoisie française, où les préjugés de la noblesse de robe fraîchement acquise s'ajoutaient à la légitime fierté d'un rang social atteint par un effort obstiné, a évidemment frappé Richardson, qui fit à son tour de l'orgueil « the family fault » des Harlowe. Il ne visait probablement, comme dans *Pamela*, qu'à donner une leçon de morale pratique. Mais sous l'influence des *Illustres Françaises*, l'impitoyable peinture des Harlowe, jointe au protrait idéalisé d'une héroïne, rivale de toutes les « illustres amantes » du temps passé, a fait du roman de *Clarisse* l'annonciateur de la récolte du sentiment contre l'avarice et l'orgueil d'une société corrompue.

Là encore, Robert Challes a montré le chemin. Il va même beaucoup plus loin en ce sens que Richardson. Le réformateur impénitent des *Mémoires* et du *Journal* fait déjà prononcer à du Puis un long plaidoyer pour l'amour libre. Chez lui la morale naturelle soutient et déborde la morale chrétienne. On a souvent disputé, qui, de l'abbé Prévost ou de Richardson, l'emportait dans l'esprit de Rousseau quand il écrivit *la Nouvelle Héloïse*. Celui-ci ne semble pas connaître les *Illustres Françaises*. Mais on voit qu'il nous faut désormais remonter jusqu'à Robert Challes pour trouver l'origine de cette protestation passionnée contre les règles étroites d'une société tyrannique où, sous le couvert de l'autorité paternelle, l'argent et la naissance étaient les principaux obstacles au libre choix des jeunes gens. Cette influence est surtout due à l'*Histoire de des Frans et de Silvie*, ce récit à demi autobiographique dont Prévost et Richard-

1. Si l'on voulait une preuve qu'il a bien lu cette histoire, on en trouverait une assez amusante dans le fait que Mlle de l'Epine correspond avec son amant, comme Clarisse avec Lovelace, au moyen du pot de fleurs placé sur le mur du jardin.

son ont tour à tour suffisamment senti l'exceptionnelle chaleur pour en tirer chacun ce qui correspondait le mieux à son tempérament. C'est à la même histoire qu'il nous faut attribuer, dans *Manon* comme dans *Clarisse*, la peinture d'une passion tout à la fois apparemment coupable et innocente, qui porte en elle son propre châtiment, même lorsque l'héroïne réussit à triompher par sa vertu. C'est par cet aspect-là que Robert Challes a contribué à faire passer dans le roman français et anglais le souffle brûlant de la *Phèdre* raciniene : « La vertu ne m'a jamais abandonnée et pourtant je suis criminelle », dit Sylvie. « Mon Dieu, continua-t-elle avec un torrent de larmes, par quel charme se peut-il que ces contrariétés soient effectivement dans moi ? Hélas ! qu'il est bien vrai que les enfants sont souvent punis des iniquités de leurs parents. Je porte toute la punition que m'a donnée la naissance [1]. »

Henri Roddier.

1. Ne pas oublier que Sylvie est enfant illégitime. Robert Challes, par ailleurs, est grand admirateur de *Phèdre*.

KLÉARISTA,
IDYLLE ÉCOSSAISE

A quel moment Leconte de Lisle a-t-il senti naître en lui son amour de la Grèce antique ? Les poèmes grecs parus dans la *Phalange* de 1845 à 1847 attestent une période de préparation, d'initiation antérieure ; mais le jour, le livre, peut-être le tableau qui a ouvert aux yeux du jeune créole la première, peut-être la plus belle vision, nous est inconnu. Pour toute la période qui va de son établissement en Bretagne jusqu'à son retour à l'Ile Bourbon, depuis 1837 jusqu'en 1843 — et même jusqu'en 1848 — les renseignements précis nous manquent. Cette première vision, il ne l'a pas due à Louis Ménard, quoique dans la suite les deux hommes aient exercé l'un sur l'autre une influence importante [1]. On sait qu'à partir de 1840, la Grèce antique a commencé à jouir d'une très grande vogue dans la poésie française [2]. Sainte-Beuve, qui excellait à marquer les plus légers changements de climat littéraire, marquait ce renouveau d'hellénisme dans un article de 1843 [3]. Victor de Laprade menait alors le chœur ; Banville, Louis de Ronchaud, A. Houssaye le suivaient ; et c'est, semble-t-il, dans cette atmosphère d'enthousiasme général que Leconte de Lisle a composé ses premiers poèmes grecs. Il les a remaniés plus tard, et surtout il a considérablement grossi au cours de longues années cette œuvre d'inspiration hellénique, œuvre qui reste aujourd'hui l'une des plus remarquables que nous ayons.

1. Voir Henri Peyre, *Louis Ménard*, New Haven, 1932, pp. 479-483.
2. Jean Ducros l'a noté dans ses articles de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, de 1916 et 1917 : *le Retour de la Poésie française à l'Antiquité Grecque* (réimprimé Paris, Colin, 1918). Henri Peyre a apporté depuis des précisions plus exactes (*Louis Ménard*, p. 480 ; *Bibliographie critique de l'Hellénisme en France*. New Haven, 1932, pp. 34, 90-91, etc.)
3. *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1843.

La valeur esthétique de tous ces poèmes grecs n'est guère douteuse ; on a pu toutefois élever des doutes sur leur valeur « scientifique ». Certains l'ont prônée à l'excès [1] ; les contemporains du poète en ont été surtout éblouis. D'autres, plus récents, et qui n'ont plus eu à redouter l'éclair intimidant du fameux monocle, ont conçu et même osé émettre, à l'égard de cet hellénisme, des objections qui, naguère, eussent paru blasphématoires. C'est ainsi que pour Charly Clerc la poésie de Leconte de Lisle laisse « une impression de Grèce-musée... Des dieux pétrifiés, des mythes primitifs auxquels on fait dire la désespérance éternelle ou la résignation épouvantée, des répliques en plâtre de la galerie alexandrine... » [2] ; tandis qu'aux yeux de Fernand Desonay, cet hellénisme est un hellénisme « sentimental » [3] et surtout esthétique. « Pour avoir négligé l'âme antique, pour n'avoir été qu'un bel artiste de la forme extérieure, Leconte de Lisle... n'a pas réussi à vivifier son œuvre grecque, qui reste artificielle... mais, ajoute-t-il, dans artificielle il y a bien aussi le mot art [4]. »

Remarquons tout de suite que le poète ne nous semble avoir jamais affiché à cet égard des prétentions exagérées ; nous n'oublions ni les fameuses préfaces ni l'orthographe des noms propres, faite pour dérouter les lecteurs non initiés. Sans doute, il a voulu faire œuvre savante ; mais il a très tôt reconnu, d'un ton de tristesse résignée, que « nous avons perdu le chemin de Paros ». Il savait mieux que personne, lui qui souffrit pendant de longues années l'épreuve de la pauvreté, que jamais il ne lui avait été donné de fouler la terre des dieux, ni même la Sicile ; il n'ignorait pas que, pour les évoquer dans des poèmes, il serait bien forcé d'avoir recours à des livres et puis... de deviner. Mais il ne saurait s'agir, dans la petite enquête que nous faisons ici, de traiter une question qui appellerait tout un volume. Nous voulons simplement examiner un aspect de cette question, à un moment assez précis de l'évolution du poète, c'est-à-dire vers 1862 et peut-être dans les quelques années qui suivirent. Car, malgré les réserves que l'on peut faire, touchant les

1. « Il est parfois plus grec que la Grèce, écrivait Gautier... l'hellénisme de Leconte de Lisle... jaillit directement des sources. »
2. *Le Génie du Paganisme*, Paris, 1926, p. 77.
3. *Le Rêve hellénique chez les Poètes parnassiens*. Paris, 1928, p. 294.
4. *Ibid.*, p. 311.

poèmes grecs de la première période, nous avons l'impression qu'à partir de 1855 ou de 1858 les *Poésies complètes* de 1858 renfermaient cinq nouveaux poèmes grecs) son hellénisme s'est considérablement épuré, précisé, raffermi ; et que dès ce moment, Leconte de Lisle fut vraiment un maître en la matière. Et c'est pourquoi nous nous étonnons de voir sortir de sa plume, en 1862, un poème sicilien dont l'hellénisme, au sens ordinaire du mot, nous paraît très suspect ; un poème d'une unité de ton, d'une suavité, d'une harmonie extraordinaires, mais qu'il nous semble s'être amusé à composer d'éléments recueillis dans une terre bien éloignée de la Sicile : l'Ecosse.

Kléarista est l'un des poèmes helléniques les mieux connus. Paru dans la *Revue contemporaine* du 15 octobre 1862, avec *Péristéris*, *Symphonie*, *le Retour d'Adônis* et *Héraklès solaire* [1] (la *Revue* se donnait vraiment ce jour-là un luxe d'hellénisme), il n'a pris place dans les *Poèmes antiques* qu'en 1874, avec *Paysage* (qui était nouveau en ce moment) et *Thestylis*, qui avait paru dans la même *Revue contemporaine* le 15 août 1862 [2]. Joseph Vianey en a été vivement frappé. Il le classe parmi les poèmes qui « n'ont pas, à proprement parler, de sources » et où « l'imitation de Théocrite... est tout indirecte... » ; et cependant, ajoute-t-il, « je ne sais si ce n'est pas dans ceux-ci que le bucoliaste syracusain eût le mieux reconnu la Sicile et les Siciliennes. C'est *Thyoné* et *Glaucé*, deux poèmes symétriques... C'est *Klytie*... C'est la *Source*... C'est surtout *Thestylis*, *Kléarista* et *Paysage*, trois étonnantes visions de Sicile [3]. »

Or Fernand Desonay, dans la belle étude qu'il a consacrée à l'hellénisme de Leconte de Lisle, a jeté sur la couleur locale de *Kléarista*, sur le caractère sicilien de l'héroïne et du paysage, quelques doutes inquiétants. « Kléarista, pourquoi serait-elle plus Sicilienne d'autrefois que... Provençale d'aujourd'hui, — par exemple ? » demande-t-il [4]. Le paysage où elle « s'en vient par les blés onduleux » n'a vraiment

1. Nous tenons à remercier notre ami, le Dr R. W. Ladborough, d'avoir bien voulu consulter pour nous certains articles de revue qui ne nous étaient pas immédiatement accessibles.

2. Voir G. H. Lestel, *Tableau chronologique des Œuvres poétiques de Leconte de Lisle* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1925).

3. *Les Sources de Leconte de Lisle*. Montpellier, 1907, p. 329.

4. *Op. cit.*, p. 241.

rien de caractéristique. Mais elle possède au moins un trait exceptionnel. Alors que toutes les autres héroïnes grecques de notre poète sont « d'une beauté impersonnelle, uniformément vague » [1], « Kléarista seule (c'est Jean Ducros qui le note) a une physionomie personnelle avec ses noirs sourcils arqués sur ses yeux bleus » [2].

Voici ce que, pour notre part, nous voudrions ajouter : si son portrait est si curieusement précis, c'est que le poète a eu, pour peindre cette jeune fille, parmi tant d'autres « vierges... au corps de neige, aux bras d'albâtre, aux épaules de marbre, au col d'ivoire, aux pieds d'argent, et dont flotte, en boucles harmonieuses, la chevelure d'or » (pour citer le malicieux résumé de Desonay), un modèle précis ; et ce modèle n'est ni grec, ni provençal, il est écossais.

Sae flaxen were her ringlets,
Her eyerbrows of a darker hue,
Bewitchingly *o 'er arching*
Twa *laughing een o 'bonnie blue...*
Such was my Chloris' bonnie face,
When first her bonnie face I saw ;
And aye my Chloris' dearest charm,
She says she lo'es me best of a' [3].

Telle est apparue aux yeux de Burns l'une de ces filles «aux cheveux de lin» qui ont inspiré à Leconte de Lisle la plus célèbre de ses *Chansons écossaises* [4]. Mais — puisque les ressemblances ne s'arrêtent pas là — relisons *Kléarista.*

Kléarista s'en vient par les blés onduleux
Avec ses noirs sourcils arqués sur ses yeux bleus,

1. *Op. cit.*, p. 250.
2. *Le Retour de la Poésie française à l'Antiquité grecque.* Paris, 1918, p. 87.
3. *She says she lo'es me best of a'* (*The Poetical Works of Robert Burns.* Oxford, 1911, p. 548).
A. Angellier, dans son beau livre : *Robert Burns. Sa Vie et son Œuvre* (1892), donne de ce morceau la version suivante :

Ses boucles étaient comme le lin,
Ses sourcils, d'une teinte plus sombre,
Malicieusement surmontaient
Deux yeux rieurs d'un joli bleu (t. II, p. 182).

Noter que a description des yeux dans *Kléarista*, fondée évidemment sur de Wailly (voir plus loin), est plus près de Burns qu'Angellier.
4. Cinq (sur six) de ces *Chansons écossaises* (dont *La Fille aux cheveux de lin* ont paru dans les *Poèmes antiques* de 1852.

Son front étroit coupé de fines bandelettes,
Et, sur son cou flexible et blanc comme le lait,
Ses tresses où, parmi les roses de Milet,
On voit fleurir des violettes.

Elle « s'en vient par les blés » — autre trait précis — parce que Burns avait encore évoqué l'image d'une jeune fille « comin' thro' the rye [1] ». Le reste de cette première strophe est de pure convention. « Les roses de Milet » sont une expression toute faite ; on les retrouve dans *les Eolides*. Poursuivons notre lecture.

L'Aube divine baigne au loin l'horizon clair ;
L'alouette sonore et joyeuse, dans l'air,
D'un coup d'aile s'envole au sifflement des merles ;
Les lièvres, dans le creux des verts sillons tapis,
D'un bond inattendu remuant les épis,
Font pleuvoir la rosée en perles.

Ce tableau n'est pas spécialement caractéristique ; on pourrait se croire aussi facilement en France ou en Grande-Bretagne. Il est vrai que tous les animaux en question habitent la Sicile et paraissent dans la littérature grecque. Le merle, qu'on admirait beaucoup, revient souvent dans les épigrammes descriptives de l'*Anthologie grecque* ; Théocrite lui-même en parle. Le lièvre y paraît moins fréquemment. Mais l'alouette — que nos poètes anglais ont chantée à l'envi — y est curieusement négligée. C'est que les Grecs l'aimaient beaucoup moins [2] que cette bruyante cigale dont le « chant » étonne autant qu'il charme nos oreilles de septentrionaux. Théocrite en fait mention deux fois, dans la VIIe Idylle et dans la Xe, mais en passant : aucune épithète et

1. *Poetical Works*, éd. cit., p. 491. Noter que dans son adaptation de *Annie* (*Poèmes antiques*, 1852 ; édition définitive, p. 301), Leconte de Lisle avait écrit :

Et moi, j'allai trouver Annie
Dans les sillons d'orge et de blé.
Oh ! les sillons d'orge et de blé !

2. Voir d'Arcy W. Thompson, *A Glossary of Greek Birds*. New edition. Oxford, 1936, pp. 164-7. On l'appelait κόρυδος, κορυδαλλις, etc. Il s'agit plus souvent de l'alouette huppée que de l'alouette des champs (notre « Skylark », la « Laverock » de Burns), moins commune dans les pays méditerranéens. « The Lark's song was apparently not appreciated in antiquity, » fait observer le P^r^ D'Arcy Thompson (p. 166).

nul éloge spécial [1]. Dans le IXe livre de l'*Anthologie Palatine*, parmi tant d'épigrammes descriptives d'oiseaux, d'animaux et d'insectes, nous ne trouvons qu'une seule mention de l'alouette dans le n° 380, où l'auteur anonyme saisit l'occasion de la déprécier [2].

Si les Grecs s'intéressaient d'une manière si tiède à cette merveilleuse petite créature, Burns, en revanche, semble lui avoir voué un culte particulier. On entend s'égrener ses notes joyeuses dans maint poème et mainte chanson des *Œuvres poétiques*. Voici dans *My Nannie's Awa*, « l'alouette qui s'élève des rosées de la prairie pour avertir le *berger* de l'*aube* grise... »

> Thou lav'rock that springs frae the dews of the lawn,
> The shepherd to warn o' the grey-breaking dawn [3].

Leconte de Lisle a lu la traduction de ces vers, parce qu'il s'est justement inspiré de *My Nannie's Awa* dans *Nanny* [4]. L'alouette n'y paraît pas ; la scène est transportée sur les collines où « le courlis siffleur » fait entendre comme une note plus locale et plus mélancolique. Mais, en supprimant l'alouette ici, il la gardait pour l'utiliser ailleurs. Pour *La Fille aux cheveux de lin*, chanson qui a été suggérée par deux ou trois poèmes de Burns, il a inventé ce refrain :

> L'amour, au clair soleil d'été,
> Avec l'alouette a chanté [5].

Reprenons *Kléarista*. C'est un tableau de l'aube ; or, c'est l'aube en particulier que Burns aime à faire chanter ses alouettes.

> The waken'd lav'rock warbling springs,
> And climbs the early sky,

1. *Hésiode, Hymnes orphiques, Théocrite, etc.* Traduction nouvelle par Leconte de Lisle. Paris, s. d., pp. 183 et 195. « Mais que les moissonneurs commencent au chant de l'alouette, et ne cessent que lorsqu'elle s'endort... » (X, 50). A noter que ἐγειρομένῳ κορυδαλλῷ signifie « au réveil de l'alouette ».

2. « Si l'alouette peut chanter comme un cygne, si les hiboux osent rivaliser avec les rossignols, si le coucou prétend avoir la voix plus douce qu'une cigale (vers qui révèle bien le goût antique), alors mo ije peux égaler Palladios ».

3. Ed. cit., p. 567.

4. *Poèmes antiques*, pp. 297-298.

5. *Ibid.*, pp. 299-300.

Winnowing blithe his dewy wings
In morning's rosy eye [1].

Inutile d'insister : le fait est clair. Quant au lièvre, il est bien, pour un poème sicilien, suffisamment « grec » ; seulement c'est dans la vallée du Nith, chez Burns, — et à l'aube — que *ce* lièvre a secoué les gouttes de rosée :

When purple morning starts the *hare*
To steal upon her early fare,
Then through the *dews* he maun repair [2].

Nul doute aussi que l'auteur des *Hurleurs* et des *Jungles*, qui savait si bien rendre les joies et les douleurs de l'animal, n'ait été frappé par les beaux vers *On seeing a wounded Hare limp by me*, vers qui se terminent par ce quatrain :

Oft as by winding Nith, I, musing, wait
The sober eve, or hail the cheerful dawn,
I'll miss thee sporting o'er the dewy lawn,
And curse the ruffian's hand, and mourn thy hapless fate [3].

Si bien que, sans vouloir trop appuyer sur des détails, nous dirons simplement ceci : il n'y a, certes, rien dans *Kléarista* qui détonne, absolument. Mais tous ces traits de « couleur locale », qui ne paraissent ni spécifiquement siciliens, ni grecs, seraient mieux à leur place dans la mystérieuse « Ile des Albioniens » dont les Grecs eux-mêmes avaient recueilli le bruit lointain.

*
* *

Dans les strophes suivantes, plus personnelles, Leconte de Lisle compare la jeune fille à l'Aube, dont elle n'est peut-être que le symbole.

Sous le ciel jeune et frais, qui rayonne le mieux,
De la Sicilienne au doux rire, aux longs yeux,
Ou de l'Aube qui sort de l'écume marine ?

1. *Now Spring has clad the grove in green* (Ed. cit., pp. 571-2). Voir p. e. aussi *To a Mountain Daisy* (p. 74), *Lament of Mary Queen of Scots*, où le merle figure avec l'alouette (p. 126), *Phillis the Fair* (pp. 516-517).
2. *When Rosy May comes in wi' flowers* (Ed. cit., p. 433).
3. *Ibid.*, p. 137. Encore l'aube et la rosée!

Qui le dira ? Qui sait, ô lumière, ô beauté,
Si vous ne tombez pas du même astre enchanté
Par qui tout aime et s'illumine ?

Du faîte où ses béliers touffus sont assemblés,
Le berger de l'Hybla voit venir par les blés
Dans le rose brouillard [1] la forme de son rêve.
Il dit : — C'était la nuit, et voici le matin ! —
Et plus brillant que l'Aube à l'horizon lointain,
Dans son cœur le soleil se lève.

Jean Ducros, s'inspirant d'une page de Max Muller, voyait dans ces vers l'interprétation d'un mythe primitif. Les anciens disaient : « Le soleil s'est levé » quand nous disons : « J'aime » ; « le soleil s'est couché » quand nous disons : « J'ai aimé » [2].

Desonay trouve l'explication du passge tout simplement « dans l'amour du poète créole pour le soleil de ses jeunes années » [3]. Leconte de Lisle a été surtout, à ses yeux, le chantre de la lumière et de la beauté. « Ajouterai-je enfin, dit-il, que pour le pur artiste amoureux de la beauté idéale, cette beauté ne se peut concevoir que dans le rayonnement de la lumière ?

« Cet amour du soleil dans les *Poèmes antiques* paraît bien l'indice le plus sûr de l'inspiration toute bourbonienne de ces paysages pseudo-helléniques, qui n'ont de grec que le vocabulaire onomastique et, çà et là peut-être, l'un ou l'autre détail emprunté » [4].

«... Inspiration toute bourbonienne de ces paysages pseudo-helléniques » — sur ce point nous nous permettrions de n'être point d'accord avec le critique : car, à feuilleter encore les *Songs and Ballads*, on trouve des impressions presque identiques à celles du « berger de l'Hybla ».

Sous le ciel jeune et frais, qui rayonne le mieux,
De la Sicilienne..... ou de l'Aube ?

1. Cp. Burns, *In morning's rosy eye.*
2. *Op. cit.*, p. 111.
3. Nous acceptons cette vue. Leconte de Lisle ne s'est pas montré très féru de symbolique. Il aimait et respectait infiniment Louis Ménard ; il a appris chez lui certaines leçons générales, surtout certains sentiments, certaines attitudes ; mais l'herméneutique de son ami le touchait médiocrement : les conclusions de Henri Peyre nous paraissent à ce propos définitives (Voir *Louis Ménard*, pp. 482-483, 490-497). Leconte de Lisle a été surtout et toujours poète.
4. Desonay, *op. cit.*, pp. 241-247.

Pour Burns aussi les yeux de sa maîtresse, qu'il aime à regarder « à l'aube », rivalisent avec « le glorieux soleil ». On lit dans *The Charming Month of May*, chanson qu'il faudrait citer tout entière :

Lovely was she, *by the dawn*,
Youthful Chloe, charming Chloe,
Tripping o'er the pearly lawn,
The youthful, charming Chloe.

The feather'd people you might see,
Perch'd all around, on every tree,
In notes of sweetest melody,
The hail the charming Chloe ;

Till, painting gay the eastern skies,
The glorious sun began to rise,
Out-rivall'd by the radiant eyes
Of youthful, charming Chloe [1].

Ce n'est pas toute l'inspiration de *Kléarista*, mais c'en est la principale et peut-être le véritable point de départ. Le portrait de l'héroïne, pris dans *She says she lo'es me best of a'*, est venu ensuite ; puis le poète a inséré l'alouette, les merles et les lièvres. Ajoutons que le cri du berger :

C'était la nuit, et voici le matin

ressemble assez à certains cris de Burns, comme :

Such thy morn ! did I cry,
Phillis the fair [2].

et encore

My love is like the sun [3]...

vers qui, rapproché du dernier vers de *Kléarista*, nous paraît expliquer la comparaison de ces deux strophes du poème français sans qu'on ait besoin de chercher ailleurs des gloses savantes.

Nous voici donc en présence d'un poème qui, on l'a vu, s'inspire tout entier de Burns. Tout ce qui reste d'hellénique

1. Ed. cit., pp. 552-553.
2. *Phillis the fair*. Ed. cit., p. 516.
3. *The winter it is past*. Ed. cit., p. 491.

dans *Kléarista* réside dans les noms propres. Qu'on les change, qu'on supprime les « fines bandelettes », et l'on aurait tout simplement une vision d'Écosse :

> Marguerite s'en vient par les blés onduleux...
> Du faîte où ses béliers touffus sont assemblés,
> Le berger de l'Arran voit venir par les blés
> Dans le rose brouillard la forme de son rêve...

Les critiques ont eu donc raison, *jusqu'à un certain point*, dans le jugement qu'ils ont porté sur les paysages grecs de Leconte de Lisle. A des reconstructions vraiment savantes, le poète préfère parfois son rêve. Dans *Kléarista*, du moins, rien n'accuse une véritable influence hellénique, rien ne trahit, par exemple, une connaissance de Théocrite. Et pourtant, au moment même où il composait *Kléarista*, Leconte de Lisle connaissait très bien le poète syracusain ; il avait publié en 1861 une traduction des *Idylles* [1]. Le caractère rustique, parfois rude, de ses paysannes, le réalisme de ses peintures, l'impression de *choses vues* dans les menus détails caractéristiques — tout cela lui était familier et il ne tenait qu'à lui de l'imiter.

On sait d'ailleurs qu'il s'était déjà inspiré de Théocrite dans *Hylas* et dans quatre nouveaux poèmes helléniques parus dans les *Poésies complètes* de 1858.

Mais, dira-t-on, de Théocrite à Burns la distance n'est pas grande. Le poète écossais lui-même ne s'est-il pas plu à rendre hommage au père de la poésie bucolique ?

> But thee, Theocritus, wha matches ?
> They're no herd's ballats, Maro's catches...
>
> In this braw age o' wit and lear,
> Will nane the shepherd's whistle mair
> Blaw sweetly in its native air
> And rural grace ;
> And wi' the far-fam'd Grecian share
> A rival place [2] ?

1. Accompagnée d'une préface où il expose ses théories à l'égard des traductions. Voir H. Peyre, *Bibliographie critique de l'Hellénisme...*, p. 167.
2. *Poem on Pastoral Poetry*. Ed. cit., p. 275. Pour ceux qui ne sont pas familiers

Oui, répond le poète ; il y a Allan Ramsay ; et il fait son éloge. Il y a aussi, ajoutons-nous, Robert Burns. C'est bien sa voix que nous écoutons dans *Kléarista* [1]. Et c'est pourquoi Kléarista eût dû s'appeler Jeanne ou Marguerite. En la faisant « rayonner » sous le ciel sicilien, Leconte de Lisle n'a pas obéi à un simple caprice de l'imagination ; il n'est pas interdit de penser qu'il a joué au monde lettré un tour légèrement humoristique.

III

En d'autres termes, il n'était pas, du moins cette fois, la dupe de son hellénisme. Il savait très bien à cette époque brosser des paysages siciliens de couleurs bien autrement vraisemblables. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à relire, parmi les poèmes helléniques qui voisinent avec *Kléarista* dans les *Poèmes antiques* de 1874, *Thestylis* (qui est de 1862)

avec ce dialecte (qui est une langue littéraire) nous proposons la version suivante :

Mais toi, Théocrite, qui peut t'égaler ?
Ce ne sont pas ballades de bouvier que les chants de Virgile.
Dans ce beau siècle plein d'esprit et de savoir
Personne ne fera-t-il plus entendre le pipeau du berger,
Doucement, dans son air natal
Dans sa grâce rurale
Et en face du Grec si célèbre
Prendre une place rivale ?

1. L'influence de Burns est-elle allée plus loin que *Les Chansons écossaises* et *Kléarista* ? L'*Eglogue* des *Etudes latines* rappelle vaguement le duo amoureux de *O Philly, happy be that day* (Burns, pp. 554-556). Mais Gallus et Cynthia sont des amants distingués, cultivés, certainement riches. Ils n'ont pas beaucoup en commun, hormis une passion sincère et partagée, avec les petits paysans de Burns ; au surplus, l'expression de leurs sentiments nous paraît assez antique. Ce sont de beaux poèmes, l'un et l'autre, mais très différents de ton.

Pourtant, dans les *Bucoliastes* (qui sont de 1862, comme *Kléarista*), on retrouve des traces très marquées de Burns. Ce chant alterné s'inspire dans son ensemble de la VIIIe Idylle de Théocrite, quoique le sentiment en soit assez différent. Mais la cruelle qui fait désespérer le chevrier trop tendre est « la fille au noir sourcil ». (Kléarista, ou plutôt Chloris) et dans les vers suivants :

Quand, aux feux du matin, s'envole l'alouette
Du milieu des sillons de rosée emperlés,
Je ne l'écoute plus ; mes esprits sont troublés ;
Mais, pour te ranimer, ô nature muette,
Il suffit d'une voix qui chante dans les blés.

nous reconnaissons tout de suite la « lav'rock » de *My Nannie's Awa* et la scène des *Rigs o'Barley* ou de *Comin' thro' the Rye*. Or, si ces traits, encadrés dans un poème vraiment hellénique (dont le sentiment rappelle un peu celui du *Jeune Malade*), ne détonnent point, c'est que l'inspiration même de Burns, sa sensibilité, sa vision, étaient très proches de celles des Grecs, et que le monde pastoral qu'il décrivait avait des affinités réelles avec la Sicile de Théocrite ; si bien que l'étude de l'influence de Burns rentre vraiment dans une étude de l'Hellénisme de Leconte de Lisle. C'est là une question que nous reprendrons ailleurs.

et *Paysage* : tous deux des évocations de la Sicile. Or, quoi qu'en dise M. Desonay, le décor de *Thestylis* donne tout à fait l'impression des bords de la Méditerranée, et cette impression ne dérive pas seulement des noms d'animaux et de plantes, ou des jeunes chevriers joueurs de flûtes : elle tient à des notations plus subtiles et plus nombreuses. Quant à *Paysage*, c'est bien, admettons-le, un rêve de l'âge d'or, et Leconte de Lisle préférait souvent ses rêves aux exactes vérités archéologiques ou géographiques ; mais ces vérités sont-elles violées ici ? Le site n'est pas indiqué : on est probablement près d'Ahragas, car le poète décrit

> Quelques nobles béliers aux luisantes toisons
> Grandis sur les coteaux fertiles d'Agrigente...

Le caractère sculptural des personnages et des groupes, qui semblent s'être figés dans des attitudes graves ou nobles, rentre tout à fait dans le goût hellénique. Nous pourrions aller plus loin ; mais sans vouloir nous séparer trop de de M. Desonay, dont les pertinentes analyses et mainte page savante et spirituelle nous ont beaucoup instruit, nous croyons pouvoir affirmer que dans la période de sa maturité, à partir de 1860 ou 1862, Leconte de Lisle savait peindre des paysages siciliens, sinon des paysages grecs [1], qui n'étaient pas factices.

Kléarista, on l'a vu, fait exception parmi ces poèmes. La vision plastique, si marquée dans *Paysage*, fait presque entièrement défaut ici. Les roses de Milet et le nom de l'Hybla, qu'on sent placés sans conviction, n'éveillent guère d'échos. Heredia, qui s'est souvenu de *Kléarista* en composant son *Esclave*, en a peut-être tiré meilleur parti quand il a dessiné le

> golfe aux belles lignes
> Où l'Hybla plein de miel mire ses bleus sommets.

Mais le disciple a pris son décor au sérieux, tandis que, bien des années auparavant, le maître avait agi plaisamment, sans doute, sachant bien qu'en offrant aux lecteurs de la

1. Les poèmes qui évoquent la Grèce proprement dite ne rentrent pas dans le cadre de cette étude.

Revue contemporaine [1] cette vision de Sicile, il leur donnait réellement une idylle écossaise.

Chose curieuse, les pays du Nord ont exercé sur l'âme de Leconte de Lisle un attrait qui, jusqu'à un certain point, est allé grandissant. Celui qui avait si longtemps éprouvé la nostalgie de l'Ile Bourbon, qui avait si souvent évoqué des paysages tropicaux, a fini par écrire un jour : « J'aurais dû naître et vivre au fond de quelque fiord de Norvège, dans un perpétuel brouillard, comme les phoques dont je partage les goûts et les mœurs. » Cette boutade nous laisse, nous l'avouons, très sceptique. Un séjour un peu prolongé dans l'un de nos pays du Nord eût vite fait de mettre le chantre du soleil d'accord avec ce spirituel marquis de Custine qui, après s'être aventuré en Écosse, opina que les meilleurs voyages dans ce pays étaient ceux qu'on faisait chez soi, au coin du feu, avec un volume de Walter Scott. Et c'est là, si nous ne nous trompons pas, ce qui a été, dans l'histoire intellectuelle de Leconte de Lisle, le « Sésame, ouvre-toi » ! pour tout le Septentrion. Le charme qu'offraient à ses yeux toutes ces histoires de nornes, de jarls, de skaldes et de bardes — histoires merveilleusement contées, mais auxquelles il lui arrive de donner un accent théâtral — était un charme livresque que lui avaient dispensé les *Waverley Novels*.

Ce fut, si l'on en croit la tradition, dans un pensionnat de Saint-Denis, à l'Ile Bourbon, que le jeune garçon serait tombé sur les premiers romans de Scott ; sa mère, dans la suite, lui en aurait acheté la série entière [2], ou du moins ceux qui avaient paru jusque-là en traduction. L'amour des paysages écossais, éveillé d'abord par ces romans, peut-être aussi par les poèmes narratifs de Scott, a dû le prédisposer à goûter Burns, dès qu'une traduction de ce dernier le rendit accessible. Or, pour prendre contact avec Burns, les Français cultivés n'avaient pas eu besoin d'attendre la version en quelque sorte classique de Léon de Wailly. Amédée Pichot,

1. Cette version primitive a été légèrement modifiée dans la suite. Aux vers 8-9 on lisait, en 1862:

D'un coup d'aile, en chantant, l'alouette dans l'air
S'enlève au sifflement des merles.

Au vers 21, on lisait : La forme de son plus beau rêve.
Voir Edmond Eggli, *Leconte de Lisle : Poèmes choisis*. Manchester, 1943, p. 120.
2. Voir le livre du Colonel Staaf, *La Littérature française*, vol. IV, 1884, p. 815.

traducteur de Scott, avait probablement fait le pèlerinage d'Ayr ; dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse* (1825) il avait, en tout cas, parlé de Burns avec une large et belle compréhension [1]. De plus, des *Morceaux choisis de Burns*, traduits par James Aytoun et J.-B. Mesnard, avaient été publiés en 1826 : des exemplaires de ces livres ont pu se trouver à la bibliothèque de la ville de Saint-Denis. Quoi qu'il en soit, nous inclinons à adopter l'avis de Vianey qui écrit que « lorsqu'en 1843, Léon de Wailly publia une traduction complète et très remarquable des poésies de Robert Burns [2], Leconte de Lisle en fut certainement un des premiers lecteurs et il en demeura sans doute un des plus fidèles [3]. Rappelons que de 1834 à 1845, Leconte de Lisle était de retour à l'Ile Bourbon et que ce fut d'ailleurs à cette période qui va de 1843 à 1848 qu'il s'initiait probablement aux splendeurs de l'Hellade et s'enflammait en même temps pour les rêveries fouriéristes. Pendant ces années de formation, peu connues, mais très importantes, il a bien pu apprendre à goûter l'étonnante variété et la fraîcheur des poèmes de Burns. Dans tous les cas, il est certain que Burns lui était devenu familier entre 1848 et 1892. Sur les six *Chansons écossaises* qui figurent aujourd'hui dans les *Poèmes antiques*, cinq avaient paru dans la première édition : seule la *Chanson du Rouet* (*Poèmes et Poésies*, 1855) est postérieure.

Il n'est pas question ici d'étudier ce petit groupe de chansons sur lesquelles on n'a pas dit le dernier mot [4]. On aurait tort de les considérer comme des imitations. Ce sont des œuvres très artistiques, parfois assez personnelles, et qui s'inspirent plus largement de Burns qu'on ne l'a dit jusqu'ici. Il est même surprenant qu'Auguste Angellier, ce poète si admirablement renseigné sur tout ce qui concerne la poésie écossaise, les ait passées sous silence. Mais il suffit d'examiner un peu attentivement l'œuvre de Leconte de Lisle pour de-

1. Voir L. A. Bisson, *Amédée Pichot : A Romantic Prometheus*. Oxford, 1942, pp. 299, 313-314.
2. Charpentier, 1843 : Delahays, 1857. Voir Angellier, *op. cit.*, t. II, p. 415.
3. Vianey, *op. cit.*, p. 217.
4. Dans son article sur les *Sources anglaises de Leconte de Lisle* (*Mercure de France*, 1er juillet 1922), R. de Nolva ne parle ni de Burns ni des *Chansons écossaises*. Burns n'est pas, après tout, une source anglaise.

viner que, du moins entre 1848 et 1862, il avait beaucoup pratiqué celle de Burns ; qu'il connaissait peut-être les *Poésies complètes* d'un bout à l'autre. Une plus longue enquête devrait un jour le montrer. Nous nous contenterons ici, à propos de la belle Sikeliote (ou Écossaise), chantée par Leconte de Lisle, de l'avoir annoncée ; et d'avoir contribué ainsi à jeter quelque jour nouveau sur un poète qui nous est cher.

A. Lytton Sells.

SUR RUSKIN ET PROUST

Quelques études ont paru déjà sur les rapports de Ruskin et de Marcel Proust[1]. La plus ancienne, à notre connaissance, est celle de M. Guy de Pourtalès, dans le volume d'essais qu'il publia, en 1925, sous le tire : *De Hamlet à Swann.* Puis viennent deux articles du critique anglais J. Murray, le premier en français, dans le *Mercure de France* de 1926 ; le second en anglais, dans la *Nineteenth Century* de 1927. En 1930, M. Roche étudiait *Proust as a translator of Ruskin*, dans les *Publications of the Modern Language Association of America.* Si la brève note de M. Roche nous apparaît assez décevante, quand elle affirme que Proust s'est acquitté de ses traductions de Ruskin comme d'un pensum, et quand elle dénie toute influence profonde de Ruskin sur Proust, les travaux de MM. de Pourtalès et Murray se recommandent, eux, par des mérites divers. Peut-être certaines parties de l'étude de M. de Pourtalès demeurent-elles un peu obscures, mais nombreux sont, dans ces pages, les rapprochements suggestifs. On souhaiterait seulement que le critique les eût, sur certains points, précisés. Quant aux deux études de M. Murray, elles offrent, sans nul doute, ce que l'on a écrit de plus complet sur les rapports du grand esthéticien anglais et de l'auteur d'*A la recherche du temps perdu.* M. Murray pose avec précision les problèmes essentiels et donne à chacun d'eux une réponse en général satisfaisante. Nous n'allons donc point, dans les pages que l'on va lire, redire ce que d'autres ont fort bien dit avant nous. Nous ne considérerons que quelques aspects d'un sujet qui, pour être limité, n'en est pas moins assez complexe.

La période qu'on peut appeler ruskinienne de la vie de Marcel Proust débute à l'extrême fin du XIXe siècle, vers 1897. Il est

1. L'étude que l'on va lire était écrite bien avant la publication, dans *Pyrénées* (janvier-février 1944), de l'essai important que M. Henri Lemaître a composé sur *Proust et Ruskin.*

probable que Proust fut initié à Ruskin par le beau livre de Robert de la Sizeranne, *Ruskin et la religion de la beauté*, paru précisément en 1897. Dans les *Souvenirs sur Marcel Proust* évoqués par Robert Dreyfus, on lit en effet cette déclaration de Proust : « J'ai pris Ruskin à la Sizeranne, à combien d'autres, à la célébrité » [1]. Ruskin meurt au début de 1900 et c'est au lendemain de sa mort, en février 1900, que Proust donne au *Figaro* sa première étude — très brève encore — sur l'auteur des *Pierres de Venise*. La ferveur ruskinienne paraît à son comble, chez Proust, en cette année 1900. Il se met à traduire — non sans peine, car il savait assez mal l'anglais — un des ouvrages du maître : *La Bible d'Amiens* ; il publie deux études sur Ruskin, l'une au *Mercure de France*, l'autre dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Sa traduction de *La Bible d'Amiens*, copieusement annotée, paraît en 1904. Mais déjà un autre ouvrage de Ruskin le sollicite : *Sésame et les Lys*. Un long essai sur la lecture, publié en 1905 dans *La Renaissance latine*, servira d'ample préface à la traduction de ce second livre, traduction parue en 1906. Enfin, c'est en 1907 que le *Figaro* publia le dernier article de Proust inspiré en partie par Ruskin. Ainsi donc la période ruskinienne occupe environ dix années de la vie de Proust : dix années au cours desquelles d'ailleurs l'intérêt pour Ruskin ne demeure pas toujours égal. C'est surtout entre 1900 et 1903 que Proust « ruskinise » ; c'est alors qu'il le juge « un des plus grands écrivains de tous les temps et de tous les pays » [2]. En 1904 déjà, dans le *Post-scriptum* qui termine la préface de sa traduction de *La Bible d'Amiens*, il semble moins enthousiaste ; il commence à faire certaines objections à la pensée du maître. Et surtout, il dit clairement que « cette passion, un peu factice au début, si profonde ensuite, qu'il eut pour la pensée de Ruskin », est morte. « C'est quand Ruskin est bien loin de nous que nous traduisons ses livres et tâchons de fixer dans une image ressemblante les traits de sa pensée » [3]. Dans une lettre de 1906, citée par

1. R. Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Paris, Grasset, 1926, p. 222.
2. *La Bible d'Amiens*. Traduction de Proust, aux éditions du *Mercure de France*, p. 85. On sait que Proust a republié ses études sur Ruskin, en y apportant quelques modifications, dans ses *Pastiches et Mélanges*.
3. *La Bible d'Amiens*, p. 94.

Mme de Clermont-Tonnerre, il écrit : « Oui, mon amour pour Ruskin dure. Seulement quelquefois rien ne le refroidit comme de lire Ruskin » [1].

Pourtant ces années ruskiniennes sont, dans la carrière de Proust, plus importantes qu'elles ne le paraissent peut-être à première vue. Elles furent une étape dans la découverte qu'il fit de lui-même et il semble bien que l'œuvre essentielle de Proust romancier, *A la recherche du temps perdu*, ait pris naissance à l'époque où Proust consacrait à Ruskin les études qui nous occupent ici [2].

Un observateur superficiel aurait beau jeu de noter entre Ruskin et Proust, avant tout, surtout, des différences. Rien de plus facile que de les opposer l'un à l'autre : Ruskin, puritain, biblique, moralisateur, prophète d'une rénovation sociale et religieuse ; Proust, juif par sa mère, indifférent aux choses de la foi, mondain, observateur impitoyable et sans illusions des mœurs du grand monde; Ruskin, grand voyageur, courant chaque année la France, la Suisse et l'Italie, avec une santé, qui, plutôt faible dans sa jeunesse, se raffermit plus tard et lui permet d'atteindre le bel âge de 81 ans ; Proust, malade dès l'enfance, pouvant à peine supporter une promenade à la campagne [3], n'ayant jamais vu l'Italie (Venise) qu'une fois, en 1900, passant les dernières années de sa vie au lit et mourant à 51 ans. On poursuivrait sans beaucoup de mal ce parallèle, mais aussi sans aucun fruit.

Il est plus difficile de déterminer, entre Proust et Ruskin, les ressemblances, ces affinités profondes qui font que, dans

1. E. de Clermont-Tonnerre. *Robert de Montesquiouet Marcel Proust*, Paris, Flammarion (1925), p. 148. Dans la même lettre, Proust avoue qu'il ne connut jamais de ferveur pour *Sésame et les Lys* : « C'est, à mon avis, le plus mauvais ouvrage de Ruskin ».

2. Il est assez amusant de retrouver dans *Du côté de chez Swann*, lorsque le narrateur rêve d'un prochain séjour à Venise, plusieurs citations de Ruskin. Proust met ces textes entre guillemets, sans en nommer l'auteur. Ils sont empruntés soit aux *Stones of Venice*, soit à un développement sur Giorgione, dans les *Modern Painters*. (Voir *Du côté de chez Swann*, édition en un volume, *Nouvelle Revue française*, 1919, p. 355. Le remarquable ouvrage de Feuillerat : *Comment Marcel Proust a composé son roman*, contient, p. 218-221, de précieuses indications sur la part de Ruskin dans la formation du chef-d'œuvre de Proust.

3. Dans l'*Hommage à Proust*, publié par la *Nouvelle Revue Française*, en janvier 1923, Georges de Lauris évoque le souvenir émouvant des visites faites par Proust — avec quelles précautions pour sa santé ! — à certains monuments de la France moyenâgeuse.

la vie intellectuelle, comme dans l'amitié ou dans l'amour, on se prend de passion pour un être, pour les manifestations de sa pensée et les nuances de sa sensibilité. Il y a, bien sûr, et visibles à tout le monde, des similitudes de préoccupations et de goûts artistiques, qui jetèrent, sans doute, un pont entre ces deux esprits. Je n'y insiste pas : cela est trop évident. Proust a été attiré vers Ruskin et son œuvre, parce que cette œuvre, consacrée à l'art, à la beauté des cathédrales de France ou de villes comme Venise et Florence, répondait à des questions qui le passionnaient lui aussi. Mais cet attrait superficiel n'explique pas ce que l'admiration, l'amour de Proust pour Ruskin eut, dans la période la plus fervente, de véritablement passionné et de presque dévotieux. Dans « les accents de [sa] foi et de [son] amour » [1], comme il écrit lui-même, se perçoivent des résonances plus intimes, plus secrètes aussi. Et il en est ainsi non seulement dans le cas particulier, mais pour chacun de nous, lorsque nous nous éprenons de quelque grand artiste. Dans l'œuvre que nous aimons, — non pas toujours dans la pensée qu'elle exprime, mais plus profondément dans la sensibilité qu'elle révèle, « le fond des idées étant toujours, selon Proust, l'apparence et la forme de la réalité » [2], — dans une telle œuvre, nous nous découvrons nous-mêmes ; nous sentons ou pressentons plus ou moins consciemment que, l'artiste s'exprimant comme il le fait, si cette expression ébranle en nous quelque chose de personnel et de profond, c'est le signe qu'entre lui et nous il existe des ressemblances psychologiques, qui sont la raison véritable de notre admiration et de notre amour. Presque en tête de sa Préface à *La Bible d'Amiens*, Proust écrit :

> Personne n'est original, et fort heureusement pour la sympathie et la compréhension, qui sont de si grands plaisirs dans la vie, c'est dans une trame universelle que nos individualités sont taillées. Si l'on savait analyser l'âme comme la matière, on verrait que, sous l'apparente diversité des esprits, aussi bien que sous celle des choses, il n'y a que peu de corps simples et d'éléments irréductibles, et qu'il entre dans la composition de ce que nous

1. *La Bible d'Amiens*, p. 95.
2. *Id.*, p. 80.

croyons être notre personnalité des substances fort communes et qui se retrouvent un peu partout dans l'univers » [1].

Cette remarque profonde eût réjoui Sainte-Beuve, qui songeait à une histoire naturelle des esprits. Si nous cherchons à nous servir de la méthode qu'elle suggère, pour dégager quelques-unes au moins de ces « substances communes» à Proust et à Ruskin, ou si l'on veut, pour montrer, de Ruskin à Proust, la continuité de cette « trame universelle », nous serons amenés à établir entre l'esthéticien anglais et son admirateur français des points de contact psychologiques vraiment significatifs.

Dans ses *Praeterita*, Ruskin note à différentes reprises, comme un trait essentiel de sa nature, son goût de l'observation patiente, précise, méticuleuse, des objets. Enfant, il passait ses journées dans un grand jardin ; il n'éprouvait aucun désir de cultiver les fleurs, de les soigner, mais la passion de les regarder, de découvrir le secret de leur structure, « in no morbid curiosity, but in admiring wonder » [2]. Plus tard, lors d'un de ses premiers voyages sur le continent, étant un jour dans la forêt de Fontainebleau, où il ne trouvait alors rien d'admirable, il se mit, nonchalamment, à dessiner un tremble. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son travail, il se sentait plus d'entrain. Il lui semblait que les belles lignes des branches demandaient à être dessinées et venaient comme se placer d'elles-mêmes sur sa feuille de papier :

More and more beautiful they became, as each rose out of the rest, and took its place in the air. With wonder increasing every instant, I saw that they « composed » themselves, by finer laws than any known of men. At last, the tree was there, and everything that I had thought before about trees, nowhere [3].

Enfin, tirant d'une expérience aussi révélatrice que celle que nous venons de rapporter un conseil pédagogique, Ruskin écrit, dans les *Mornings in Florence* :

1. *La Bible d'Amiens*, p. 18.
2. *Praeterita*, G. Allen, London, t. I, p. 75.
3. *Id.*, t. II, p. 111-112.

... a deeper result of his [Giotto's] resolve to look at things as they were, was his getting so heartily interested in them that he couldn't miss their decisive moment. There is a decisive instant in all matters ; and if you look languidly, you are sure to miss it. Nature seems always, somehow, trying to make you miss it. « I will see that through », you must say, « without turning my head » ; or you won't see the trick of it all. And the most significant thing in all his work... is his choice of moments [1].

Proust fit à maintes reprises, croyons-nous, une expérience psychologique semblable à celle que relatent les trois textes que nous venons de citer. Il était doué, lui aussi, de cette étonnante capacité d'observation, d'absorption, pourrait-on dire, au sein de la chose observée. Les témoignages concordent à ce sujet : ceux des amis de Proust comme celui de sa servante. C'est celle-ci qui a rapporté à Stephen Hudson que Proust :

si, par exemple, le soleil venait de réussir dans un coin de la chambre un éclairage qui lui plût... ou qu'il colorât d'une teinte fantastique un objet quelconque, alors ses regards pouvaient y rester fixés une heure et davantage, et il ne permettait plus, même la nuit venue, que l'objet fût enlevé [2].

C'est Reynaldo Hahn, un des intimes de Proust, qui nous a raconté cette promenade dans un jardin et nous a montré Proust arrêté devant des rosiers :

Je le retrouvai à la même place, regardant fixement les roses. La tête penchée, le visage grave, il clignait des yeux, les sourcils légèrement froncés comme par un effort d'attention passionnée... Je sentais qu'il m'entendait venir, qu'il me voyait, mais qu'il ne voulait ni parler ni bouger... Que de fois, par la suite, j'ai assisté à des scènes similaires ! que de fois j'ai observé Marcel en ces moments mystérieux où il communiait totalement avec la nature [3] !

Dans *A la recherche du temps perdu*, Proust analyse de tels

1. *Mornings in Florence*, édition américaine, J. W. Lovell Company, New York, p. 28.

2. Cité par E. R. Curtius, dans son *Marcel Proust*, Paris, Editions de la Revue Nouvelle (1928), p. 93.

3. *Hommage à Proust*, publié par la *Nouvelle Revue Française*, 1er janvier 1923, p. 39-40.

états de contemplation, lorsque, par exemple, il évoque les aubépines du côté des Méséglise, raconte la fameuse promenade aux trois clochers, ou décrit, près de Balbec, trois arbres dressés sur l'horizon. Dans les trois cas, il y a, de l'objet contemplé à l'esprit du contemplateur, comme une sorte d'appel, d'exigence de compréhension, de même que, chez Ruskin, les branches de l'arbre de Fontainebleau semblent demander à être dessinées. Dans le cas des trois arbres, qui « semblaient [lui] demander de les emmener avec [lui], de les rendre à la vie » [1], l'expérience est avortée, en ce sens qu'elle n'aboutit pas immédiatement à la création artistique (création que représente, chez Ruskin, le dessin qu'il fait du tremble de Fontainebleau). Mais dans l'autre promenade, à l'appel mystérieux des trois clochers, Proust se mit à écrire. Cette fois, l'expérience a abouti. Le petit texte composé sur-le-champ est l'équivalent du dessin de Ruskin. Chez l'un et l'autre artiste, on remarque une exaltation croissante, et, dans la joie de la création, le sentiment d'une sorte de délivrance et d'une mise en place, en ordre, des éléments jusque-là confus de la vision.

Un passage des *Modern Painters* nous révèle un autre point de contact entre les dispositions psychologiques de Ruskin et celles de Marcel Proust. Ruskin, traitant de ce qu'il appelle l'« accidental association », étudie « the accidental connection of ideas and memories with material things ». Il note que cette association d'idées est d'ordinaire involontaire et, le plus souvent, si vague, qu'aucune image distincte n'est suggérée par l'objet. Un exemple aussitôt illustre cette remarque :

Let the eye but rest on a rough piece of branch of curious form, during a conversation with a friend, rest, however, unconsciously, and though the conversation be forgotten, though every circumstance connected with it be as utterly lost to the memory as though it had not been, yet the eye will, through the whole life after, take a certain pleasure in such boughs which it had not before, a pleasure so slight, a trace of feeling so delicate as to leave us utterly unconscious of its peculiar power, but undestroyable by any

1. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs.* Edition en un volume. *N. R. F.*, 1918, p. 248.

reasoning, a part, thenceforward, of our constitution, destroyable only by the same arbitrary process of association by which it was created [1].

La lecture de ces lignes d'une admirable subtilité dut remplir de joie Marcel Proust. Comment n'y aurait-il pas retrouvé ce qu'il portait en lui, ce qui est au centre vital de son œuvre : cette « mémoire involontaire » que réveille, dès les premières pages de *Swann*, la petite madeleine plongée dans la tasse de thé ?

Les rapprochements que nous venons de faire suffisent peut-être à expliquer que, pendant plusieurs années, Proust ait consacré une part essentielle de son labeur à faire connaître Ruskin en France. Mais l'admiration, l'enthousiasme, n'excluent pas, chez Proust, la liberté de jugement, et les études qu'il a mises en tête de *La Bible d'Amiens* et de *Sésame et les Lys* demeurent singulièrement indépendantes, sur plusieurs points, à l'égard des doctrines du maître anglais. Le respect, la piété pour le génie de Ruskin sont sans cesse exprimés, mais Proust marque fort bien aussi par où il se sépare des idées du grand vieillard britannique. Certes, il se plaît à cette fusion souvent délicieuse, en Ruskin, du familier avec le sublime, de l'humour le plus charmant avec l'accent prophétique. Il va même, comme tout fervent de Ruskin, jusqu'à lui pardonner ses tics, ses manies ; en mai 1905, par exemple, il écrit à un ami, à propos de Gobineau : « Ce qu'il dit d'Hérodote est du pur Ruskin (autre vieux fou charmant)... » [2] Mais, d'autre part, Proust distingue très nettement entre le Ruskin religieux et le Ruskin artiste. A Robert de la Sizeranne, qui définit la pensée de Ruskin « la religion de la beauté », Proust objecte que « la principale religion de Ruskin fut la religion tout court » [3] (et cette mise au point paraît tout à fait justifiée). La religion de Ruskin, Proust ne la partage pas, mais il en comprend la grandeur. Il va même, au centre de sa Préface à *La Bible d'Amiens*, jusqu'à admettre ce qui ne paraît guère admissible : c'est que le sentiment religieux, tout en dirigeant, chez Ruskin, le sentiment esthé-

1. *Modern Painters*, Everyman's Library, t. II, p. 188-189.
2. R. Dreyfus, *op. cit.*, p. 168.
3. *La Bible d'Amiens*, p. 54.

tique, n'aurait en rien altéré l'appréciation artistique. Ce n'est que dans le post-scriptum de cette préface, c'est-à-dire à une date où Proust semble déjà à demi dépris de Ruskin, qu'il articule contre celui-ci le reproche d'idolâtrie artistique :

> Tout au fond de lui-même, au moment même où Ruskin prêchait la sincérité, il y manquait... non en ce qu'il disait, mais par la manière dont il le disait... Les doctrines qu'il professait étaient des doctrines morales et non des doctrines esthétiques, et pourtant il les choisissait pour leur beauté [1].

Ces divergences de vues sur certains points ne sont pas d'ailleurs l'essentiel. Proust ne discute guère les idées du maître anglais. Tout ce qu'il a écrit au sujet de Ruskin témoigne d'une connaissance précise du modèle et d'une documentation sérieuse. Toutefois on serait déçu, si l'on allait chercher, dans les Préfaces à *La Bible d'Amiens* et à *Sésame et les Lys*, avant tout des renseignements précis sur Ruskin et un exposé objectif de sa doctrine. Proust nous donne quelque chose de beaucoup plus personnel. Ce serait sans doute aller trop loin que de prétendre qu'il ne découvre dans Ruskin que ce qu'il y met ; mais il est permis, croyons-nous, d'affirmer qu'il se sert de Ruskin pour dire une part de lui-même. S'il a été séduit par la pensée et la sensibilité de Ruskin, c'est qu'il se découvrait avec elles, au plus obscur de lui-même, de profondes affinités. Au fur et à mesure qu'il étudia et médita Ruskin, il vit non seulement se préciser l'image du maître admiré, mais sa propre nature psychologique, en ses tendances les plus personnelles. Et, nous parlant de Ruskin, il a retenu certains traits qui l'avaient particulièrement frappé ou attiré et qui dessinent à la fois la figure du maître et celle du disciple de plus en plus émancipé. Il en va de Proust étudiant Ruskin comme de ces peintres de génie s'appliquant à copier une œuvre d'un grand artiste qu'ils admirent : Manet devant Velasquez ou Goya, van Gogh devant Delacroix. C'est bien l'œuvre d'un autre qu'ils reproduisent, et cependant ce n'est plus elle. La personnalité

. *La Bible d'Amiens*, p. 80.

du copiste, même alors qu'il a cru être fidèle, transparaît, rayonne, envahit toute la toile.

On peut se demander, à propos de Proust, jusqu'à quel point il eut la volonté consciente de s'exprimer ainsi à travers Ruskin. Le problème est délicat. Il nous est en effet impossible de nous remettre exactement dans la perspective « historique » de la pensée proustienne, à la date où il écrivait ses préfaces à Ruskin. Quelque effort que nous fassions, nous ne pouvons oublier la suite de la destinée de Proust. Nous savons ce qu'elle fut à partir de 1906 ; nous savons qu'elle se couronne par la création d'un chef-d'œuvre considérable ; ce chef-d'œuvre, *A la recherche du temps perdu*, nous l'avons lu, médité. Et de connaître ce que fut dans son ensemble, dans son accomplissement, la destinée de l'écrivain, nous amène à découvrir, dans l'être qu'il était entre 1900 et 1906, toutes sortes d'intentions, de tendances que nous voyons réalisées plus tard, mais dont lui-même, à cette date, n'était pas, sans doute, aussi pleinement conscient. Eternelle illusion de l'histoire ! Nous y introduisons (et nous ne pouvons autrement) une finalité explicative, qui entraîne la déformation inévitable d'un « présent » historique autant dire impossible à saisir.

Quoi qu'il en soit de ce problème à peu près insoluble, voyons quels aspects de sa pensée Proust laisse déjà entrevoir — plus même qu'entrevoir parfois — dans ses deux Préfaces à Ruskin. Il nous semble que, si l'on s'en tient à l'essentiel, ces aspects peuvent se ramener à trois.

D'abord, Proust apparaît déjà très préoccupé des problèmes de la mémoire, et cette préoccupation va croissant de la préface à *La Bible d'Amiens* à celle de *Sésame et les Lys*. On sait qu'il a pourvu le texte de *La Bible d'Amiens* d'abondantes notes, destinées à confronter avec ce texte d'autres passages de Ruskin offrant avec lui de proches ou lointaines analogies. Ainsi, écrit Proust, « j'ai essayé de pourvoir le lecteur comme d'une mémoire improvisée »[1] ; mais, ajoute-t-il presque immédiatement (et ici passent déjà l'accent et l'idée centrale des premières pages de *Swann*, en même temps

1. *La Bible d'Amiens*, p. 10.

que l'opposition entre la mémoire volontaire et la mémoire involontaire) :

> Aux paroles de *La Bible d'Amiens* ces échos ne répondront pas sans doute, ainsi qu'il arrive dans une mémoire qui s'est faite d'elle-même, de ces horizons inégalement lointains, habituellement cachés à nos regards et dont notre vie elle-même a mesuré jour par jour les distances variées. Ils n'auront pas, pour venir rejoindre la parole présente dont la ressemblance les a attirés, à traverser la résistante douceur de cette atmosphère interposée, qui a l'étendue même de notre vie et qui est toute la poésie de la mémoire.

Dans la préface de *Sésame et les Lys*, il ne s'agit plus seulement pour Proust de confronter Ruskin avec lui-même et de nous rendre ainsi sensible une grande pensée dans ce que Bergson appellerait sa « durée ». Proust ici s'inspire des réflexions de Ruskin sur la lecture pour nous proposer un ensemble d'idées très personnelles, rattachées toutes à l'évocation des « journées de lecture » de son enfance. Dans ces pages exquises, on le voit abandonner le rôle de pur critique ; il nous ouvre le livre de sa propre mémoire ; mais, ce faisant, c'est le Proust romancier qui soudain nous est révélé. M. Benjamin Crémieux a pu dire, avec raison, que cette préface de *Sésame et les Lys* était « à la base de l'œuvre de Proust ». En effet, plusieurs des thèmes essentiels du chef-d'œuvre y apparaissent. Ainsi donc, dès 1904 ou 1905, grâce à Ruskin (en partie du moins), Proust s'avançait sur la voie qui devait le conduire — à travers quels renoncements et quelles victoires aussi ! — à la composition de sa grande œuvre.

Le second aspect de la pensée proustienne qui s'est précisé à la lumière de Ruskin, c'est son réalisme esthétique. Nous prenons ici le terme de réalisme dans son acception philosophique, impliquant l'existence, dans l'absolu, au delà de notre monde matériel, d'une « réalité éternelle, intuitivement perçue par l'inspiration » [1]. Ce réalisme, chez Proust, se limite strictement à l'ordre esthétique et s'exprime par des affirmations comme celles-ci :

1. C'est Proust lui-même qui parle : *La Bible d'Amiens*, p. 55.

La Beauté ne peut pas être aimée d'une manière féconde, si on l'aime seulement pour les plaisirs qu'elle donne. Et de même que la recherche du bonheur pour lui-même n'atteint que l'ennui, et qu'il faut pour le trouver chercher autre chose que lui, de même le plaisir esthétique nous est donné par surcroît, si nous aimons la Beauté pour elle-même, comme quelque chose de réel existant en dehors de nous et infiniment plus important que la joie qu'elle nous donne [1].

Ainsi donc, l'expérience esthétique n'est pas seulement source de bonheur, exaltation de la sensibilité, mais véritablement contact « avec une vérité » [2]. « Le plaisir esthétique est précisément celui qui accompagne la découverte d'une vérité [3]. » Et Proust d'affirmer encore : « La matière est réelle, parce qu'elle est une expression de l'esprit [4] ». De telles pensées sont au centre de l'esthétique de Proust, au plus intime de son expérience vitale. On sait avec quel sérieux — et aussi avec quelle magie verbale — il les a exposées dans certaines pages d'*A la recherche du temps perdu.* Qu'on se rappelle, entre autres, l'épisode de la mort de Bergotte, ou, lors de la soirée chez Mme de Saint-Euverte, les réflexions dont l'auteur accompagne la merveilleuse analyse des sentiments de Swann, à l'audition de la phrase fameuse de la sonate de Vinteuil. Evoquant « ces riches possessions dont se diversifie et se pare notre domaine intérieur », Proust écrit :

Peut-être les perdrons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au néant. Mais tant que nous vivons, nous ne pouvons pas plus faire que nous ne les ayons pas connues, que nous ne le pouvons pour quelque objet réel... Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre rêve est-il inexistant. Mais alors nous sentons qu'il faudra que... ces notions qui existent par rapport à lui ne soient rien non plus. Nous périrons, mais nous avons pour otages ces captives divines, qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable. Swann n'avait donc pas tort de

1. *La Bible d'Amiens*, p. 54-55.
2. Curtius, *op. cit.*, p. 22-23.
3. *La Bible d'Amiens*, p. 83.
4. *Ibid.*, p. 56.

croire que la phrase de la sonate existât réellement. Certes, humaine, à ce point de vue, elle appartenait pourtant à un ordre de créatures surnaturelles et que nous n'avons jamais vues, mais que malgré cela nous reconnaissons avec ravissement, quand quelque explorateur de l'invisible arrive à en capter une, à l'amener, du monde divin où il a accès, briller quelques instants au-dessus du nôtre [1].

En constatant qu'à travers tout le grand roman de Proust n'apparaît aucune inquiétude religieuse, on a le plus souvent affirmé — et M. Murray en particulier — que notre auteur aboutissait au nihilisme total, à une vision des choses ramenées en définitive au néant. C'est, croyons-nous, exagéré. Sans doute, son réalisme esthétique s'affirme-t-il plus franchement dans les Préfaces de Ruskin et à l'époque où il se trouve plus directement sous l'influence du maître anglais. Cependant, jusqu'à la fin de sa vie, — et un texte comme celui que nous venons de citer le prouve clairement— Proust a continué d'exprimer, par intermittences, si l'on veut, sa foi en un monde supérieur. Et s'il subsiste chez lui quelque chose de solide, quelque croyance à quoi l'être puisse se raccrocher dans l'éternel écoulement des apparences, c'est cette affirmation ou ce pressentiment d'une réalité mystérieuse, que l'artiste réussit à nous communiquer comme une sorte de « message divin ».

De là,chez Ruskin d'abord, chez Proust ensuite, le respect dont ils entourent les véritables artistes — et c'est le troisième aspect que nous voulions brièvement signaler. L'artiste donc n'invente pas ; il fait mieux : il découvre. Il nous révèle quelque chose de ce monde avec lequel son génie lui permet de communiquer. Dans la préface de *Sésame et les Lys*, Proust a écrit :

Le suprême effort de l'écrivain comme de l'artiste n'aboutit qu'à soulever partiellement pour nous le voile de laideur et d'insi-

1. *Du côté de chez Swann*, éd. en un volume, p. 319. — On n'a pas encore relevé, je crois, la parenté d'accent entre certaines phrases de Proust et certaines cadences de Renan. Il y aurait là un sujet d'étude. Proust — et surtout dans sa jeunesse — dut beaucoup aimer Renan. Sa pensée — dans l'introduction à *la Bible d'Amiens*, par exemple — porte la trace de cette influence.

gnifiance qui nous laisse incurieux devant l'univers. Alors, il nous dit : « Regarde... Regarde ! Apprends à voir » ! [1]

Et, dans l'étude sur la *Bible d'Amiens* :

C'est le pouvoir du génie de nous faire aimer une beauté que nous sentons plus réelle que nous, dans ces choses qui, aux yeux des autres, sont aussi particulières et aussi périssables que nous-mêmes [2].

Nulle part la foi de Proust en la réalité d'une beauté soustraite à toute contingence périssable et son admiration pour l'artiste qui nous la fait connaître n'apparaissent plus vivantes que dans les pages, trop peu connues encore, de la préface à *La Bible d'Amiens*, où l'écrivain a raconté le pèlerinage qu'il fit à la cathédrale de Rouen, après la mort de Ruskin. Il souhaitait voir une minuscule figure, sculptée au portail des Libraires, et qui, dessinée par Ruskin, avait inspiré un émouvant passage des *Seven Lamps of Architecture*. Non sans peine, il découvrit le petit personnage ; alors un sentiment l'envahit, de reconnaissance pour Ruskin, pour cet « homme pour qui il n'y a pas de mort, pour qui il n'y a pas d'infini matériel, pas d'oubli » et qui, devant cette multitude de statues, s'était écrié : « Ceux qui ont vécu vivront, la matière n'est rien ». Et :

la petite figure a revécu et retrouvé son regard... Elle aura ressuscité, contre toute espérance, de cette mort qui semble plus totale que les autres, qui est la disparition au sein de l'infini du nombre et sous le nivellement des ressemblances, mais d'où le génie a tôt fait de nous tirer aussi [3].

A la fin de cette même préface, Proust formule un dernier hommage à Ruskin :

Quoi qu'il en soit, il aura été un de ces « génies » dont même ceux d'entre nous qui ont reçu à leur naissance les dons des fées ont besoin pour être initiés à la connaissance et à l'amour d'une nouvelle partie de la Beauté. Bien des paroles qui servent

1. *Sésame et les Lys*, p. 34.
2. *La Bible d'Amiens*, p. 92.
3. *Ibid*, p. 72-73.

à nos contemporains pour l'échange des pensées portent son empreinte, comme on voit, sur les pièces de monnaie, l'effigie du souverain du jour. Mort, il continue à nous éclairer, comme ces étoiles éteintes dont la lumière nous arrive encore, et on peut dire de lui ce qu'il disait à la mort de Turner : « C'est par ces yeux, fermés à jamais au fond du tombeau, que des générations qui ne sont pas encore nées verront la nature » [1].

On aime que l'hommage final de Ruskin à Turner soit ainsi reporté par Proust sur la tombe de Ruskin. Mais cette page émue, ne pouvons-nous pas, à notre tour, la dédier en hommage à Proust lui-même ? Ne fut-il pas, en effet, un de ces hommes qui ne conçurent pas la beauté seulement « comme un objet de jouissance fait pour charmer la vie, mais comme une réalité infiniment plus importante que la vie, pour laquelle il [a] donné la sienne » ? [2]

CHARLY GUYOT.

1. *La Bible d'Amiens*, p. 77.
2. *Ibid.*, p. 55.

RILKE ET VAN GOGH

Il y a eu, le 27 juillet 1940, cinquante ans juste que Vincent Van Gogh a mis fin à ses jours, dans les verdures d'Auvers immortalisées par Daubigny. Van Gogh peintre intéresse l'historien de la littérature : non pas seulement par ses lettres à son frère [1], ces lettres frustes, gauches, mais passionnantes comme un drame ; mais encore par l'influence qu'il a pu exercer sur un certain nombre d'écrivains — entre autres Rainer Maria Rilke. Dans la vie nomade de Rilke, Van Gogh ne représente qu'un épisode ; mais un épisode nullement indifférent, surtout si nous laissons le poète lui-même en faire le récit.

*
* *

Le 2 décembre 1906, Rilke écrit, de Naples, à sa femme. Il est parti, un ou deux jours avant, de Munich où il s'était rendu aussitôt après sa brouille passagère avec Rodin, et il est en route pour l'île de Capri où une généreuse protectrice, Mme Faendrich, lui offre asile pour l'hiver. Pour se distraire pendant les longues heures de chemin de fer, il a emporté les *Lettres* du « pauvre Vincent », et c'est tout obsédé par la « vision unique, indivisible » du peintre que le poète écrit les lignes suivantes, — un authentique Van Gogh :

A l'angle d'une des noires enclaves qui partent de la Via Roma (la longue, étroite grande rue qui monte au musée), j'ai vu hier l'éventaire d'un marchand de citronnade. Les piquets, le toit et le fond de sa petite tente étaient bleus (d'un bleu agité, qui se dégradait vers le vert de certaines amulettes turques et persanes). C'était le soir, et les lampes accrochées face à la paroi du fond

1. *Lettres de Vincent Van Gogh à son frère* (Paris, Grasset).

portaient nettement tout le reste en avant, pour ainsi dire des couleurs : brune — le brun terreux des récipients d'argile, — le jaune — jaune de chacun des citrons, — et enfin le rouge plat, vitreux, sans cesse virevoltant, de plusieurs bocaux grands et petits, pleins de poissons dorés. Effet vigoureux, certes, trop franc peut-être, mais néanmoins très remarquable. Van Gogh y serait revenu. Mais peut-être vois-je tout cela parce que j'ai lu ses lettres dans l'édition complète que je me suis procurée à Munich avant de partir et qui fut ma plus chère compagne de voyage ; elles sont vraiment belles, manquant de maturité sur bien des points, mais indiciblement sérieuses, indiciblement touchantes et, pour des peintres, comme une bonne voix secourable.

Pour des peintres, mais pour des lyriques aussi...

Puis le silence, jusqu'à l'été suivant. A la fin du mois de mai 1907, Capri et la « villa aux roses » ont épuisé leurs prestiges sur l'hôte de la baronne Faendrich ; et de nouveau Paris — ce Paris qui, l'automne d'avant, « cherchait à se débarrasser de lui comme un cheval de son cavalier », — l'attire plus que jamais et bientôt l'a repris. A peine y est-il depuis huit jours qu'il part en pèlerinage à la collection Moreau-Nélaton, nouvellement installée au Louvre. Dans sa lettre — compte rendu du 7 juin à sa femme (élève de Rodin comme on sait), un mot admiratif pour Manet, moins pour Carrière, puis les Van Gogh. Ce qui l'y frappe ? L'acharnement vraiment héroïque de cet homme à *exprimer*, — dût-il faire violence à la peinture elle-même — faire éclater les limites de l'art. « Avec lui, s'écrie-t-il, c'est du *jamais peint* qui est entré dans l'art. Manet et lui ont voulu à toute force que ce fût *peignable* » ; et il répète par deux fois : « le fût, le fût ».

Mais justement, poursuit-il dans la même lettre, il a eu l'occasion de voir, chez Bernheim, le célèbre *Café de nuit* ; cette triste salle d'estaminet, vue

aux heures tardives, déserte et comme avec des yeux qui ont veillé... La manière dont il a représenté l'atmosphère vieillotte des lampes (par cercles concentriques tracés autour des suspensions et se fondant peu à peu dans l'espace), cela n'est plus depuis longtemps de la peinture, mais un résultat obtenu de force à l'aide de couleurs, et qui écrase : devant cela, on se sent vieillir, faner, tomber de sommeil et désespérer.

*
* *

Tel fut le premier contact du futur auteur de *Malte* avec les toiles bouleversantes de Van Gogh. Le second ne se produira que l'automne d'après. Après un été passé dans une solitude inimaginable, mais merveilleusement féconde, le créateur des *Nouveaux Poèmes* voit cette solitude rompue, le 2 octobre, par la rencontre inopinée, au restaurant, d'une amie peintre, Mathilde Vollmœller :

Cela m'ennuyait presque de la rencontrer, avoue-t-il à sa femme, car je me sentais précisément malade et je serais volontiers rentré dans mon trou. Mais voici qu'au cours de la conversation, elle a parlé de reproductions de Van Gogh dont elle a rapporté d'Amsterdam un plein carton, et elle m'a demandé si je ne voulais pas venir les voir. J'ai consenti. Alors, elle m'a proposé la fin d'après-midi qui lui allait le mieux. J'ai pris sur moi pour m'y rendre, mais la réalité, le calme, le confort d'une autre vie, la possibilité d'entendre parler un autre et soi-même après tant de solitude, la gâterie d'une tasse de thé : tout cela a eu le meilleur effet sur moi. Mais, bien entendu, surtout les reproductions de ces œuvres infatigables et touchantes...

Notre poète avait été tellement conquis par cet album feuilleté chez son amie qu'il avait demandé à celle-ci la permission — bien vite accordée, on s'en doute, — d'emporter chez lui tout le carton. Il y avait là, nous le savons par la seconde lettre qui part à l'adresse de Clara dans cette même journée du 2 octobre, vingt reproductions de peintures, dessins et lithographies de la période « pré-française », donc de l'époque belgo-hollandaise (avant mars 1886) :

Des arbres en fleur,comme seul Jacobsen en a fait ; des plaines où des personnages, çà et là, se meuvent, au lointain ; et derrière eux, tout recule toujours vers l'intérieur de la feuille comme pour ressortir quelque part au delà, en s'illuminant tout à fait à l'extrême. Ou bien, un vieux cheval, un vieux cheval tout à fait fourbu, et qu'on ne plaint pas ni qui n'est tout à fait sans reproches ! Il est là, simplement, avec tout ce qu'on a fait de lui et tout ce qu'il s'est laissé devenir lui-même. Ou bien, un jardin et un parc, vus et dits eux aussi sans le moindre parti pris, sans or-

gueil ; ou simplement des choses, une fois une chaise, la plus ordinaire qui soit : et pourtant, combien y a-t-il, dans tout cela, de ces « saints » [1] que dans cette même lettre, il se promettait et se proposait pour bien plus tard !

Rilke, dans cette phrase obscure, fait-il allusion à la lettre datée « novembre 1888 » où Vincent écrit : « Si nous pouvons tenir le siège, un jour de victoire viendra pour nous ? »

En tout cas, il a rapporté, le lendemain, « le cœur lourd », le carton à son aimable prêteuse. Et de signaler à Clara l'impression profonde que lui a laissée une notice d'une dizaine de lignes au plus, mais excellente, qu'il a trouvée en tête des vingt fac-similés.

Quelle biographie, s'exclame-t-il, que celle de ce cher enthousiaste en qui revivait un peu de saint François ! Je m'étonne de sa gloire rapide.

Et, pensant à lui-même toujours, il continuait :

Hélas ! que de choses il avait liquidées et liquidées ! Son portrait par lui-même, dans le carton, a l'air miséreux et tourmenté, désespéré presque, mais point cependant jusqu'à la catastrophe : comme un chien qui est malheureux. Et il nous tend son visage, et l'on voit de façon palpable qu'il est malheureux jour et nuit. Toutefois, dans ses tableaux (*L'Arbre fleuri*), la pauvreté déjà s'est enrichie : une grande splendeur, venue du dedans. Et c'est ainsi, en pauvre, qu'il voit tout ; il n'est que de comparer ses *parcs*. Il les dit avec le calme et la simplicité qu'il faut pour de pauvres gens, pour qu'ils soient à même de comprendre ; il ne s'attarde pas à la profusion répandue sur les arbres — comme si c'était là, déjà, de la partialité. Il n'est d'aucun côté, il n'est pas du côté des parcs ; son amour pour tout cela va droit à l'anonymat et c'est de cette façon qu'il l'a caché. Il ne le montre pas, il l'a. Et vite, il l'arrache de lui-même pour le mettre dans son travail, dans le plus intime, le plus incessant de son travail ; vite, et sans que personne l'ait vu ! Tel on le sent, dans ces quarante feuilles...

La résonance de ce contact se prolonge quelques jours encore. Puis — n'oublions pas que nous avons affaire à un poète,

1. Ces « choses » glorieuses dans leur modestie, représentent pour Van Gogh (lisez : Rilke lui-même) ce que représentent les Saints pour le catholique qui rêve de les voir face à face dans l'au-delà.

un artiste, un nomade — voici surgir devant Van Gogh un autre astre de la Peinture. Dès la lettre du 8 octobre, Cézanne éclipse le frère de Théo. Cézanne monte au zénith; et Vincent pourrait répéter : « Afin qu'il croisse, il faut que je m'efface. » Une mention encore, le 17 octobre. Bernheim a montré à Rilke, dans sa galerie, plusieurs toiles, et Rilke a revu le *Café de Nuit* :

Je t'ai déjà parlé, mande-t-il à sa femme, de la *veille* pleine d'art de ce café, dans les rouges vineux, du jaune des lampes, des verts profonds et complètement taris, avec les trois glaces dont chacune enferme un vide différent... mais il y aurait encore beaucoup à dire ...

Bernheim lui a montré encore « un parc ou une allée de parc municipal, à Arles », un « portrait d'homme » dans les jaunes et jaunes verts, puis,

l'un des paysages qu'il [Van Gogh] ajournait toujours et tout de même repeignait sans cesse : soleil couchant, jaune et orangé, entouré de ses rayons, figurés par des fragments de cercles jaunes puis, par contre, plein de rebellion, bleu, bleu, bleu, le penchant de collines incurvées, séparées du crépuscule par un ruban de vibrations apaisantes, (un fleuve ?) lequel, transparent sur fond vieil or, laisse entrevoir obliquement, sur le tiers antérieur du tableau, un champ et des gerbes debout, liées en bottes.

Sans doute *La Moisson*, de 1889. Mais l'enthousiasme a tiédi, on le sent bien.

* * *

Simple météore que Van Gogh, donc, dans la vie intellectuelle de Rilke. Mais, si l'on peut dire, météore *utile*. A en croire le plus érudit rilkéen de France, M. Angelloz, « Van Gogh est un de ceux qui ont aidé Rilke à se libérer de l'envoûtement rodinien, à se trouver et à prendre confiance ». Nous ne serons pas absolument de cet avis. Que l'auteur de *L'Homme à l'oreille coupée* ait aidé le poète à se trouver, à prendre confiance, nul doute. Mais il nous semble qu'au lieu d'émanciper le poète de ce que M. Angelloz appelle avec

raison l'envoûtement rodinien, il a, bien au contraire, prolongé sur lui l'influence du grand sculpteur.

Au fond, M. Angelloz en convient lui-même, il y a beaucoup moins influence réelle que rencontre. « L'influence ne crée rien, elle éveille ». Ce mot de Gide, évoqué par M. Angelloz, s'applique à merveille ici.

En présence du phénomène « Rodin » — car Rodin représente pour lui l'Inattendu, le Prodigieux, — Rilke, provincial et dilettante, s'aperçoit que l'art est conquête perpétuelle, réalisable uniquement par le travail. N'est-ce pas cela même qu'il va retrouver chez Van Gogh — et tout de suite après chez Cézanne ? A ce moment encore (4 octobre 1907), il se sent « si peu sûr de son travail », si loin du « toujours-pouvoir-travailler » ! Et tout comme il a, de Rodin, appris à se mettre à l'ouvrage *même sans inspiration*, tout pareillement il fait gloire à Van Gogh d'avoir su — même quand il perdait contenance » (il pense ici aux crises de folie), —« se conserver du travail derrière sa contenance, de sorte qu'une chute hors de ce travail était impossible ». Plus clairement, il ajoute, quelques lignes après :

> Van Gogh était capable de peindre un intérieur d'hôpital [1] et de peindre à ses jours de suprême angoisse les objets les plus angoissés. Comment, sans cela, eût-il pris le dessus ?

C'est bien cela : une leçon de volonté, celle-là même que lui a donnée le Moïse de la sculpture moderne. Besogner, sans s'occuper de ses « dispositions » du jour, de sa santé même, voilà aussi bien le message de Rodin que celui de « ces travaux infatigables et touchants » (les œuvres de Van Gogh « d'où ressortait si directement l'obligation de se porter bien et de faire la même chose » ; traduisons : de ne pas s'écouter et, à tout prix, quoi qu'il arrive, de poursuivre). Ainsi Van Gogh pendant ses accès à l'asile de Saint-Rémy ; ainsi Cézanne restant « sur le motif » pendant qu'on enterre sa mère.

Rilke, aussi bien, n'est-il pas, comme son modèle, un Germain assoiffé de lumière latine ? Et ne sont-ils pas, par là, tous deux « Européens » ? N'a-t-il pas tâtonné, comme lui ?

1. V. la *Salle à l'hôpital d'Arles*, de 1889.

Ne s'est-il pas cru, lui aussi, une vocation sociale, par exemple au moment (1896) où il édite à ses frais et distribue aux pauvre ses *Chicorées sauvages* ? Tous deux sont, comme l'Europe entière à l'époque, imbibés d'évangélisme tolstoïen. Et tous deux, après, s'aperçoivent que le meilleur évangélisme consiste tout bonnement — pour l'un à peindre, pour l'autre à faire de beaux vers. C'est là leur « Mission » ; Rilke prononce le mot dans sa lettre à Clara du 3 octobre 1907.

Une fois de plus, Rilke se mire lui-même dans l'œuvre du bon Vincent. L'expérience artistique poussée à fond — jusqu'à la mort : Van Gogh se suicide, Rilke finit d'usure prématurée — ; « véritable chapelet à égrener, dit le poète magnifiquement, pour nous prouver à nous-même, rien que par notre persévérance, l'unité et la sincérité de notre vie ». (24 juin 1907.)

Lui aussi, l'auteur des *Nouveaux Poèmes*, va se planter devant son chevalet — par exemple devant les chevaux de bois du Luxembourg ou les gazelles du Jardin des Plantes. Il faut qu'il soit, intérieurement, illuminé par son modèle ; ainsi Van Gogh, tellement « imprégné » qu'il est incapable, dans ses lettres, de parler d'autres sujets. Cela fait, et comme le portraitiste du *Père Tanguy* ou du *Facteur Roulin*, il dira en toute simplicité, avec une ingénuité franciscaine, avec un calme franciscain, ce qu'il veut dire. Et par « calme », l'un et l'autre entendent l'absence de tout parti pris, la description objective. Ils aiment, tous deux, tellement les choses, « les choses de Dieu », qu'ils estiment qu'on lira cet amour dans leur représentation — en apparence froide — de l'objet. Leur « splendeur intérieure », à ces âmes de feu, rayonnera d'elle-même, précisément parce qu'elle se cache. Même extérieurement, ils se ressemblent : du moins par cet air « de chien malheureux », cette modestie triste et désabusée qui frappait Rilke dans un des portraits de peintre par lui-même !

Un seul point par où ils diffèrent. Rilke n'aime pas, chez l'infatigable correspondant de Théo, cette manie de montrer sans cesse les coulisses de son métier. Trop de technique dans ses lettres ! Que ne s'est-il contenté, ce pauvre Vincent, de nous offrir ses résultats, et non la façon dont ils furent acquis !

« Nous savons trop ce qu'il a voulu, su, éprouvé» (21 octobre 1907). Bien au-dessus de ces confidences — superflues — Rilke place la rude réponse du sublime grognon que fut Cézanne, quand on lui demandait son secret : « Je vous répondrai par des tableaux ». Et parlant d'un confrère de Cézanne, il l'appelle « un peintre qui écrit, donc qui n'était pas peintre ». Rilke lui-même ne sera-t-il pas le premier à tenir soigneusement clos son atelier ?

* * *

Cette passion pour Van Gogh a donc, dans la carrière artistique de Rilke, une signification, et une signification purement littéraire.

Ce n'est pas de la peinture que j'étudie, avoue-t-il le 18 octobre 1907 devant ces toiles, car je reste, malgré tout, fort incertain en face des tableaux ; je n'apprends que mal à distinguer les bons des moins bons et je confonds sans cesse des œuvres de jeunesse avec des œuvres de plus tard. C'est le changement de front (*Wendung*) de cette peinture dont j'ai pris conscience, parce que je l'avais moi-même atteint dans mon travail ou que je l'avais, en quelque sorte, approché, préparé sans doute de longue date à cet événement duquel dépendent tant de choses.

Saurait-on mieux dire, voir plus clair en soi ? Comme Nietzsche, comme tant d'autres, c'est lui-même, c'est son Moi que notre poète cherche et trouve dans le Non-Moi, que ce Non-Moi soit un sculpteur ou un peintre, Rodin, Cézanne ou Van Gogh. A ces « solitaires de l'esprit » la vie tend des miroirs où ils se découvrent et même se façonnent. Rilke, lyrique, repère chez l'auteur de l'*Arbre fleuri*, une façon de regarder, mieux encore une *Weltanschauung* analogue à la sienne. A ce titre, le chapitre que nous venons d'esquisser relève assurément de la littérature comparée [1].

Robert Pitrou.

1. Cet article a été écrit au printemps de 1940, avant les publications parues en Allemagne, en Suisse et dans les pays anglo-saxons sur R. M. Rilke

NOTES ET DOCUMENTS

VICO E BOUHOURS

Fra quelle *Correzioni, miglioramenti ed aggiunte*, che il Vico stese nel 1731 per una nuova edizione della *Scienza nuova* e di cui parecchie non comparvero nell'edizione terza ed ultima dell'opera, si legge un lungo passo, nel quale l'autore a proposito dell' « ingegno », facoltà che si sviluppa prima della riflessione e di cui i popoli giovani sembrano particolarmente dotati, ricorda le molte invenzioni fatte nel Medio Evo, « a'tempi barbari ritornati », « da idioti o da barbari », e conclude il discorso con le seguenti parole :

« Da sì grave ragionamento, che tratta del ricorso delle nazioni, fuori ogni nostro proposito, esce di fianco la risposta al libro del Francese il quale con tanta sicurezza porta questo problema in fronte : *Se l'altre nazioni d'Europa abbiano pregio d'ingegno.* Forse ciò avviene, perchè, gl'ingegni delle nazioni sono come quelli de' terreni, i quali, lunga età incolti, poi coltivati, danno frutti maravigliosi per grandezza, buono succo e sapore, e poi con la lunga e molta coltivazione gli rendono piccioli, poco sostanziosi e sciapiti ? e che perciò da' latini la facoltà ritruovatrice della mente umana fu detta » *ingenium* », quasi « *ingenitum* », che sia « *natura* », come dissero « *ingenium caeli* », « *ingenium soli* » ; e tanto non si acquista e migliora che s'infievolisce e disperde con la coltura della scienze e dell'arti ? [1] »

Chi è quel Francese ? E quale è il libro che porta « con tanta sicurezza » il titolo indicato dal Vico ? E infine che relazione vi è tra il pensiero svolto in questo passo e il problema proposto dall'autore francese e risolto implicitamente dal « grave ragionamento » vichiano ? Il Nicolini, nel suo commento alla *Scienza nuova* dichiara che, nonostante le sue ricerche, non è riuscito a

1. G. B. Vico, *La Scienza nuova* giusta l'edizione del 1744 con le varianti dell'edizione del 1730 e di due redazioni intermedie inedite, a cura di F. Nicolini, Bari, Laterza, 1928, vol. II, p. 208.

rintracciare il libro in questione [1] : vero è che il Vico ha citato, se non mi inganno, come un libro il saggio del Padre Bouhours, *Le bel esprit*, che fa parte degli *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* [2], anzi, per essere più esatti, quella parte di quel saggio, in cui i due interlocutori, un po' scherzosamente, un po' sul serio discutono dello spirito presso i diversi popoli e nei diversi tempi.

« — Il faut... que vous confessiez, dit Ariste, que le bel esprit est de tous les pays et de toutes les nations, c'est-à-dire que, comme il y a eu autrefois de beaux esprit grecs et romains, il y en a maintenant de français, d'italiens, d'espagnols, d'anglais, d'allemands même, et des moscovites. — C'est une chose singulière, qu'un bel esprit allemand ou moscovite, reprit Eugène, et, s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'apparaissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal Du Perron disait un jour, en parlant du Jésuite Gretzer : *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*, comme si c'eût été un prodige qu'un Allemand fût spirituel.

— J'avoue, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y est plus languissante et plus morne pour parler ainsi. — Avouez plutôt, dit Eugène, que le bel esprit, tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéraments grossiers et les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta-t-il, que tous les Septentrionaux soient bêtes. Il y a de l'esprit et de la science en Allemagne, comme ailleurs, mais enfin on n'y connaît point notre bel esprit, ni cette belle science qui ne s'apprend point au collège et dont la politesse fait la principale partie ; ou, si cette belle science et ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue et avec qui on ne fait point d'habitude.

1. « Il lettore può ben immaginare che non ho risparmiato ricerche per identificare e rintracciare il libro indicato dal V. : ma purtroppo sono costretto, almens per ora, a lasciare un'altra lacuna (G. B. Vico, *La Scienza nuova*, ecc. corredata da note storiche a cura di F. N., Bari, Laterza, 1913, vol. II, p. 355 n. 3). « Il Nicolini sta attendendo ad una nuova edizione delle sue note : ma ha pubblicato solo quelle dei due primi libri (*Fonti e riferimenti storici della seconda Scienza nuova* in *Atti della Accademia pontaniana*, vol. 59 (1929), p. 137-43), tra le quali non sono comprese quelle alle *Correzioni, miglioramenti* ecc. di quei libri.

2. Ho davanti l'edizione parziale, della *Collection des chefs-d'œuvre méconnus*, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, par le Père Bouhours, introduction et notes de René Radouant, Paris, Bossard, 1920.

Je ne sais même si les beaux esprits espagnols et italiens sont de la nature des nôtres. Ils en ont bien quelques qualités et quelques traits, mais je doute un peu qu'ils leur ressemblent tout à fait, et qu'ils aient précisément le caractère si propre à notre nation qu'il est presque impossible de le trouver hors de France, soit que cela vienne en partie de la température, du climat, soit que notre humeur y contribue pour quelque chose, soit enfin que ce soit l'étoile de la nation française d'avoir présentement ce beau tour d'esprit que les autres peuples n'ont pas.

— Je m'étonne, repartit Ariste, en riant, qu'un homme qui craint tant de se mettre mal avec les Grecs et avec les Romains s'attire sur les bras, de gaîté de cœur, les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonais, les Moscovites et toutes les autres nations de la terre ! Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainsi le procès de tous les étrangers. Pour moi, comme je n'aime guère à dérider, ni à fâcher personne, j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nulle part, et je n'ai garde d'être plus chagrin que le poète satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naissent partout.

Je sais bien, qu'il y a des pays plus spirituels que d'autres, que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grèce la plus fertile en beaux esprits et je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'ensuit pas que les autres pays soient aussi stériles que vous dites, et enfin il n'en est pas des esprits comme de l'or et des pierreries, que la nature n'a formés qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve sous les climats froids et chauds aussi bien que sous les climats tempérés, parmi les nations barbares comme parmi les nations polies. [1] »

Queste pagine, nonostante la conclusione del prudente Ariste, avevano a suo tempo provocato vivaci proteste fuori di Francia : fra l'altro, per rispondere ai giudizi offensivi di Eugène, il tedesco Cramer aveva composto un ponderoso volume intitolato *Vindiciae nominis Germanici contra quosdam obtrectatores Gallos* (Berlino, J. M. Rudiger, 1694), [2] e questa polemica, insieme con le pagine degli *Entretiens* erano state ricordate del Marchese Orsi

1. Ed. citée, pp. 280-283.

2. Su questo episodio e sul altri scritti tedeschi contro il Bouhours cfr. G. Doncieux, *Un jésuite homme de lettres au XVIIIe siècle : Le père Bouhours*, Paris, Hachette, 1886 ,p. 124-125.

nelle sue *Considerazioni* (1703) sull'altra opera del Bouhours, *La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, e, dopo di lui, da altri letterati, come il Manfredi e il Muratori [1], che con lui si proposero di difendere la letteratura italiana dalle censure dei critici francesi. Si spiega perciò più facilmente l'errore del Vico il quale, come ci ha insegnato il Nicolini, è incorso più di una volta nelle sue citazioni in consimili errori, ed è in questo caso stato indotto ad elevare a dignità di libro le due pagine del Bouhours dal ricordo delle discussioni che avevano suscitato. La sua citazione anzi ci fa pensare che egli avesse presente, mentre scriveva non tanto il discorso del Bouhours, quanto il passo de l'Orsi, in cui si allude a quell'argomento e che sarà bene qui referire.

Eristico. — È famoso quel dialogo, che tratta del *Bello spirito...* anche per aver dato occasione alla severa risposta d'un erudito alemanno, che se ben nascose il suo nome, fu per quanto sento Gian Federico Cramer. Il dubbio ivi proposto dall'autor medesimo della maniera di ben pensare : *Se nella Germania o in altre regioni settentrionali possano allignar begl'ingegni*, obbligò il Tedesco a far conoscere che provveduta era la propria nazione non solo di dottissime penne, ma di pungenti eziandio, proverbiando il suo avversario di quella presuntuosa opinione per cui si credono i Cinesi d'esser sopra gli altri privilegiati dalla natura, e d'aver eglino soli due occhi in fronte a differenza di tutto il resto del mondo.

Filarete. — Forse non tanta occasione aveva di corrucciarsi il Tedesco sì perchè il dubbio medesimo promosso dal Francese s'estende ancora sopra gli Italiani e gli Spagnoli ; e sì perchè finalmente il risolve, giudicando che ogni angolo della terra sia capace di produrre un qualche valent'uomo [2].

Da questo passo, come si vede, il Vico ha desunto anche quel titolo : « *Se l'altre nazioni d'Europa abbiano pregio d'ingegni* » : non aveva scritto l'Orsi che il dubbio propostosi dall'autore francese era *Se nella Germania o in altre regioni settentrionali possano allignar begl'ingegni* e aggiunto poi che il suo dubbio s'estendeva anche « sopra l'Italiani e gli Spagnoli » ?

1. *Considerazioni del* Marchese G. G. Orsi *sopra la Maniera del ben pensare ne' componimenti del P. D. Bouhours*, Modena, Soliani, 1735, vol. I, p. 682 ; L. A. Muratori, *Della perfetta poesia italiana*, Milano, Soc. tip. dei classici italiani, 1821, vol. I, p. 48.

2. *Considerazioni...*, ecc. vol. cit., p. 15-16. Il corsivo è nel testo.

Non per questo si può escludere che il Vico avesse letto anche gli *Entretiens* del Bouhours : certo aveva letto del Bouhours, *La manière de bien penser* stampata insieme con le *Considerazioni* dell' Orsi, e questa stessa sua citazione ci dimostra come vivo fosse ancora in lui nel 1731 il ricordo delle discussioni che nel primo decennio del secolo si erano avute in Italia intorno all'opera del gesuita francese. Le aveva seguite fin dall'inizio, se agli anin 1704-1706 va riportata quella citazione dell'opera dell'Orsi, che egli fa nelle *Istituzioni oratorie*, e se, come risulta da quella stessa citazione, la redazione che conosciamo delle *Istituzioni* o almeno di quella parte delle *Istituzioni* in cui si discorre dell'Orsi, appartiene a quegli anni[1] : l'Orsi infatti vi è ricordato come un dottissimo anonimo,— *doctissimus anonymus italus in observationibus ad Galli itam anonymi librum inscriptum* : *L'arte di ben pensare* ecc. [2] ; ma egli poteva dirsi ancora tale dopo che nella polemica coi giornalisti di Trévoux aveva abbandonato il velo dell'anonimo (velo del resto molto trasparente per i suoi amici dell'Italia settentrionae e per gli stessi suoi contradditori di Francia ? Avrebbe tralasciato il Vico di fare, davanti ai suoi scolari, onorevole menzione

1. La nostra congettura permetterebbe perciò di fissare la date approssimativa delle *Institutiones*. Un'altra redazione manoscritta, che porta la date del 1738, è posseduta da Benedetto Croce, che ne ha data notizia nella *Critica* (a. XVI, p. 151 sgg.).

2. G. B. Vico, *Opere complete* illustrate da G. Ferrari, vol. VII, Napoli, Morano, 1865, p. 96. — Il Sorrentino (*La retorica e la poetica di G. B. Vico*, Torino, Bocca, 1927, p. 86-87) scrive : « Chi sia l'anonimo italiano e chi l'anonimo francese parrebbe non facile identificare al prima vista sia perchè in tutte le opere del V. mancano allusioni al riguardo, sia perchè non poche sono le polemiche metterarie del tempo » ; ritiene però che i due libri accennati dal V. si possano identificare e lettere in rapporto con una polemica lunga e accesa (la polemica Orsi-Bouhours) « aggiungendo, dopo altre considerazioni : « Che V. chiami anonimi l'uno et l'altro si può spiegare ammettendo che a lui nel tempo che scriveva non fosse ancora arrivato il testo completo dell'uno e dell'altro e neppure quello delgi altri polemisti... Ed è logico inveroche il V. non potesse aver sotto'cchio tutto quanto si scrisse sull'argomento, poiché se ne raccolsero due volumi molto grossi a Modena nel 1735, tanto più che... di certi studi o di certe novità critiche l'autore della *Scienza nuova* aveva un vago sentore, rinchiuso nella solitudine del suo penserio ». Ora queste, ed altre, considerazioni del Sorrentino cadono di fronte alla semplice constatazione che la citazione del Vico è esattissima, poichè l'opera dell' Orsi è stata pubblicata anonima nella prima edizione (*Considerazioni sopra un famolso libro franzese intitolato « La manière de bien penser »*, Bologna, Pisarri, 1703) : che poi il Vico ignorasse i successivi sviluppi della polemica è inesatto, poichè, come si vedrà, egli conobbe certo la lettera del Manfredi pubblicata con le altre, prima che nella raccolta del 1735, nel 1707 ; del tutto falsa poi l'immagine di un Vico « rinchiuso nella solitudine del suo pensiero » e ignaro degli studi dei tempi suoi, e strana l'affermazione che della polemica Orsi-Bouhours « noi non sappiamo se il V. comprendesse tutta la portata ».

del nome di quel gentiluomo letterato e protettore di letterati, acclamato campione dell'onore d'Italia, se, quando faceva quella lezione sulle acutezze, avesse letto, oltre le anonime *Considerazioni* pubblicate nel 1703, le lettere dell'Orsi à Mme Dacier (1705 e 1706) e le *Lettere di diversi Autori a proposito delle Considerazioni del Marchese Gian Gioseffo Orsi sopra il famoso libro Francese ecc.*, pubblicate nel 1707 ?

Quel che ora più ci importa, nel Vico non venne meno l'interesse per quella polemica : nè soltanto egli conobbe tutti quegli scritti pubblicati dopo le *Considerazioni*, ma ne riprese gli argomenti e volle far sentire anche la sua voce in quella discussione, che aveva avuto la sua prima origine in qualche giudizio del Padre Bouhours sui nostri poeti. Lo fece in quell' orazione *De nostris temporis studiorum ratione* (letta nel 1708 e pubblicata nel 1709), che, mentre affronta il problema posto dalla *Querelle des Anciens et des Modernes*, non dimentica quella minore *Querelle* italo-francese, collegata per certi rispetti alla prima : chi legge le pagine in cui si tratta dell'eloquenza e del danno che all' eloquenza arrecano i moderni metodi di studio, ritroverà infatti tutti i motivi essenziali di quella polemica, diluiti dagli altri letterati italiani in discorsi troppo diffusi e commisti a troppa pedanteria. Anche il Vico difende, con la letteratura e la lingua d'Italia, le ragioni dell' eloquenza e della poesia, compromesse dalle pretese di un angusto razionalismo : anch' egli si mantiene, in questa difesa, su di un terreno prevalentemente retorico, e, come il Bouhours in un altro dei suoi *Entretiens*, quello sulla lingua francese, e come i suoi critici italiani, l'Orsi, il Manfredi, il Muratori, discorre dei caratteri rispettivi delle lingue italiana e francese, che le rendono più o meno adatte alla poesia e all' eloquenza [1]. Osserva, ad esempio, che la lingua francese abbonda di nomi di sostanze e perciò è poco atta al parlar metaforico, che non ammette varietà nella costruzione del discorso e ardite trasposizioni di parole [2], che non conosce se non due sedi d'accenti ed

1. G. B. Vico, *Le orazioni inaugurali, il De italorum sapientia e le polemiche* a cura di G. Gentile et F. Nicolini, Bari, Laterza, 1914, p. 94-96.

2. « *Indidem* [*Galli*] *verba invertere nequeunt* » ; cfr. Muratori, *Perfetta poesia*, éd. cit., vol. III, p. 252) : « Può parere altresì che quella lingua abbia appetto alla nostra minore armonia e maestà ; che sia difetto in essa quel non potere allontanarsi dall'ordine naturale... »

è perciò anche nell'accentuazione meno varia dell'italiana [1] : mentre è « *omnis sublimis ornatique dicendi characteris impos* », essa è però, a suo giudizio, « *tenuis patientissima* » e, poichè ricca di vocaboli astratti, « *rerum semper summa perstringit* » ; « *Quare didascalico dicendi generi aptissima est, quia artes scientiaeque summa rerum genera persequuntur* ». La differente indole dei due popoli non è del resto indicata dai due vocaboli, coi quali essi significano la facoltà di congiungere « *apte et feliciter* » cose lontane, « *ingegno* » ed « *esprit* » ? Quel termine « *esprit* » (oggetto, si ricordi, dell' *Entretien* del Bonhours), sembra al Vico caratteristico : infatti i Francesi « *mentis vim quae compositione existit, re simplicissima notant, quod subtilissimae eorum mentes non compositione, sed tenuitate cogitationum excellant* » ? Non a caso è stato dato ai Francesi, « *uni in orbe terrarum* » di ritrovare la nuova critica, « *quae tota spiritalis videtur* », e l'analisi, « *quae mathemaseos subiectum omni prorsus corpulentia exuit* » ; essi vi erano preparati dall'indole stessa della loro lingua, se è vero che « *linguis ingenia, non linguas ingeniis formari* » [2]. Ben diversa è la lingua italiana : e dalla natura della loro lingua, gli Italiani devono sentirsi incoraggiati a giovarsi di tutte le possibilità che essa offre alla eloquenza e alla poesia e non ricercare invece nei loro scritti unicamente quella esattezza e secchezza del dire, che si conviene solo a certi generi di scritti e che non può rappresentare, per degli Italiani in special modo, l'unico ideale retorico: « *Nos vero lingua praediti, quae imagines semper excitat ; unde Itali pictura, sculptura, architectura, musica omnibus orbis terrarum nationibus praestiterunt, quae, actuosa semper, auditorum mentes in res longe dissitas et remotas vi similitudinem transfert... linguam quibus partibus potissimum beatissima est, non excolemus* ? »

Così il Vico elaborava in una forma sua gli spunti offertigli dagli scrittori, che lo avevano preceduto, dal Muratori, fra gli

1. « *Duas dumtaxat voculationum sedes, ultimam et penultimam habent : et ubi nos ad ultimam tertiam acuimus, ii accentum in penultimam transferunt ; quod nescio quis tenue et subtile sonat ; quibus rebus ii nec amplis periodis, vel grandibus numeris apti sunt.* » Considerazioni analoghe fa nella pagina citata il Muratori, per il quale però la lingua francese non ha due accenti, ma uno solo, e che ritiene, anch'egli, un difetto la mancanza di parole sdrucciole : « E finalmente [può parere] non meritar lode quell'essere privadi parole brevi o sdrucciole, con cui i Greci, i Latini e gl'Italiani variano cotanto e rendono sì armoniosi i loro ragionamenti ».

2. Ricordo qui che il Vico tornerà più tardi nella *Scienza nuova* sui caratteri della lingua francese e tenterà in una degnità (la XXI) di spiegarli storicamente (*Scienza nuova*, ed. cit., vol. I, p. 80-81).

altri, il quale aveva dedicato due capitoli della *Perfetta poesia* (1706) a discutere l'*Entretien* del Bouhours sulla lingua francese [1] : accoglieva anche qualche giudizio sul gusto del Francesi moderni, espresso dal Manfredi nella lettera all'Orsi (la migliore di quella raccolta) come risulta dal confronto di questi passi :

Manfredi.	Vico.
Ed infatti egli si conosce troppo bene dall'opere critiche de' Franzesi in materia poetica dalle lodi che danno ad alcuno fra loro poeti e dal biasimar che fanno alcuni altri, quali siano le prerogative, ch'essi principalmente apprezzano nella poesia e per le quali la reputano buona e perfetta. Voi non gli sentirete per lo più parlare d'altro che di semplicità, di naturalezza, di verità, di delicatezza ee di altre simili virtù dello stile [2].	Atque hinc factum, quod ubi nos nostros oratores laudamus quod diserte, explicate, eloquenter dicant, ii laudant suos quod vera cogitarint..... ..... Cum haec igitur omnia ita sint, eloquentiae suae linguae parem ab una sententiarum veritate tenuitateque, et deducta ordinis virtute, commendant.

Quel che il Manfredi ha osservato della poesia, il Vico lo ripete per l'eloquenza : ed anche le osservazioni del Manfredi sulla propensione dei Francesi per une poesia, assai vicina alla prosa e la diffidenza per le immagini e i costrutti della più elevata poesia lirica, riecheggiano in quella sua affermazione : « *Sed, ut eadem lingua omnis sublimis ornatique characteris impos, sic tenuis patientissima est* ».

Del resto questa partecipazione del Vico alla polemica sui libri del Bouhours, svoltasi fra i letterati italiani e i giornalisti di Trévoux, se è stata dimenticata degli studiosi della *Querelle* italo-francese [3], non sfuggì ai contemporanei ; la rilevava l'anonimo

1. *Perfetta poesia*, libro III, capp. IX e X, vol. III, p. 172-236.

2. *Considerazioni...*, ecc. vol. cit., p. 692.

3. F. Foffano, *Una polemica letteraria nel Settecento*, in *Ricerche letterarie*, Livorno, 1898, p. 313-332 ; A. Boeri, *Una contesa letteraria franco-italiana nel secolo XVIII*, Palermo, 1900 ; Maugain, *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de* 1657 *à* 1750 *environ*, Paris, 1909, p. 255-263 ; G. Toffanin, *L'eredità del Rinascimento in Arcadia*, Bologna, Zanichelli, 1923 (i capp. sull'Orsi, sul Manfredi, sul Muratori, sul Vico, ecc.) ; M. Fubini, *Studi sulla critica letteraria nel Settecento*, Firenze, Civiltà moderna, 1934, p. 66-74 e *passim*.

recensore del *Giornale dei letterati*, forse Apostolo Zeno, autore di una delle lettere all'Orsi, il quale dopo aver dato dell'orazione vichiana una lunga recensione, ritornava in un secondo articolo sull'argomento, per far notare qualche punto di particolare importanza e fra l'altro questo :

Che i Trevolziani, quantunque l'autore qui non li nomini, prendono un abbaglio grandissimo intorno alla maniera di ben pensare, credendo essi che sia il medesimo : sottigliezza e acutezza d'ingegno ; e che i Francesi hanno sopra tutte le nazioni del mondo il pregio di sottili e delicati, ma non già di acuti e d'ingegnosi [1] ».

Evidentemente, lo scrittore si compiaceva per l'adesione del professore napoletano a quella polemica, condotta quasi esclusivamente da letterati emiliani e veneti, dall'Orsi e dai suoi amici [2].

Il Vico avrebbe sviluppato con genialità nella sua speculazione posteriore, quello che, fra confusioni e incertezze, era il motivo vitale di quella polemica, la definizione e la difesa dei caratteri peculiari della poesia [3] : per quanto grande però sia la distanza fra il pensiero della sua maturità e le mal sicure affermazioni dei letterati italiani suoi contemporanei, non è senza interesse il sapere che quelle pagine hanno a suo tempo attratto la sua attenzione e offerto occasione e stimolo al suo pensiero. Ma un altro, motivo degno di considerazione vi era anche in quegli scritti,

1. I due articoli sono stati ristampati in appendice al citato volume *Orazioni inaugurali* ecc. ; il passo citato è a pag. 287. La partecipazione del Vico alla polemica non è stata invece rilevata dall'autore della lunga recensione del *De studiorum ratione*, pubblicata nel *Journal de Trévoux* (febbraio 1712, p. 356).

2. Estranei a quella cerchia sono soltanto il fiorentino Salvini e Monsignor Fontanini, che scrissero due brevi lettere come atto di ommaggio all'Orsi ; nel secondo episodio della polemica, quello iniziato con la lettera del Montani, intervenne un napoletano, ben noto al Vico, l'orientalista Biagio Garofalo.

3. « La difesa dei diritti della fantasia e della libertà poetica contro le conseguenze dell'intellettualismo e del neo-classicismo francese forma il fondo della grande polemica Orsi-Bouhours... Il medesimo motivo è in generale negli altri contrasti di quel tempo dei letterati italiani contro i francesi (B. Croce, *Storia dell' età barocca in Italia*, Bari, Laterza, 1929, p. 221) ». È significativo, a questo proposito, che il Muratori nei due capitoli citati sulla lingua italiana, non si limiti a difendere la nostra lingua dalle censure del Bouhours, ma dimostri il pericolo insito nelle dottrine del Bouhours, così diffidente verso ogni arditezza di linguaggio, così pronto a lodare le Muse francesi per la loro saggezza : « A troppo grandi strettezze e ad uno stile poco elegante e poco sollevato si ridurrebbe la prosa nonchè la poesia de' francesi medesimi quando non fosse in altra maniera che nella divisata dal dialogista permesso ai francesi di usar le metafore (*op. cit.*, vol. cit., p. 193) » : è anche significativo che gli italiani (il Manfredi prima e poi il Martello) prendessero le difese della poesia del Ronsard contro le censure del classicismo di Francia per rigioni simili a quelle che ispireranno ai romantici la rivendicazione di quella poesia.

in quelli del Bouhours come dei suoi contradditori, voglio dire l'interesse per i caratteri delle diverse nazioni, per le loro varie attitudini, per il differente gusto artistico [1].

Quell' interesse assume, è vero, negli uni e negli altri, un carattere prevalentemente passionale ed è anzitutto una manifestazione della nascente coscienza nazionale : ma era pure, per quanto incerto, desiderio vero di conoscenza. E un tale desiderio si può scorgere anche in quella questione sull' « ingegno » e l' « esprit » presso i diversi popoli, di cui il Vico si ricordò dopo tanti anni e a cui credette di poter dare una risposta appropriata. Quale ? Evidentemente che tutte le nazioni d'Europa « hanno pregio d'ingegno », e più particolarmente che, come dimostrano le molte invenzioni da lui ricordate, in tutte l'« ingegno », ossia la facoltà inventrice, che il Vico distingue dalla riflessione, ha avuto il suo massimo sviluppo verso la fine della barbarie medioevale : così era stato anche nell' età eroica della Grecia, durante la quale, « innanzi di provenirvi i filosofi », erano state ritrovate « non solo la cose necessarie alla vita, ma l'utili, le comode, le piacevoli ed infino alle superflue del lusso » [2]. Il Bouhours invece si era limitato ad affermare che uomini d'ingegno si trovano sotto qualsiasi clima « parmi les nations barbares comme parmi les nations polies ». Voleva il Vico nella sua risposta spiegare anche le ragioni del diverso carattere delle nazioni e della loro civiltà ? Quelle diversità, oggetto di tante dispute, erano per lui il segno del differente grado di sviluppo raggiunto dalle singole nazioni; lo spirito poetico, il vigore dell « ingegno » in tutte le sue manifestazioni andavano, a suo credere, ricercate di preferenza presso quelle nazioni, che ancor serbavano i caratteri della giovinezza, mentre presso altre la prevalenza della riflessione doveva di necessità rendere quelle doti meno vive o meno diffuse. Ma questa risposta, che è affatto opposta allo spirito delle pagine del Bouhours, se risulta da tutta l'opera vichiana, non è formulata esplicitamente in quel passo delle *Correzioni, miglioramenti e aggiunte* alla seconda *Scienza nuova*.

Mario Fubini.

1. Su questo aspetto di quelle polemiche si vedano le pp. di P. Hazard, *La crise de la conscience européenne* (1680-1715), Paris, Boivin, 1935, t. II, p. 209-214, 218.
2. *Scienza nuova*, ed. cit., vol. I, p. 213.

AUTOUR D'UNE PHRASE D'ALGAROTTI

Francesco Algarotti, fervent admirateur du Corrège, écrivait à Antonio Maria Zanetti, le 20 février 1759, à propos de la *Madone de Saint Jérôme* qu'il appréciait particulièrement : « Mi perdoni il divino ingegno di Raffaello se guardando a quel dipinto, io gli ho rotto fede e sono stato tentato di dire in segreto al Correggio: Tu solo mi piaci »[1]. Le passage a retenu dernièrement l'attention de la critique, car, décrivant, dans sa lettre de Modène, la *Nuit* du même peintre, le Président de Brosses s'écrie de son côté : « O Dieu ! quel tableau ! je ne puis jamais y songer sans exclamation. Pardon, divin Raphaël, si aucun de vos ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci. Vous avez votre grâce à vous, plus noble, plus décente ; mais celle-ci est plus séduisante. Vous savez combien je vous admire, combien je vous estime ; laissez-moi aimer l'autre de tout mon cœur » [2]. Il y a, entre les deux passages, une évidente similitude, et c'est ce qui a fait dire à Mme S. de Vito Battaglia que le magistrat bourguignon s'était approprié, en l'appliquant à un autre tableau, l'observation du critique italien [3]. Seulement semblable hypothèse se heurte à une impossibilité d'ordre chronologique. Avec autant d'agrément que de science, M. Francesco Maria Salvi a montré, dans une étude traduite par Mlle Henriette Martin [4], que de Brosses n'avait pu s'inspirer d'Algarotti pour la bonne raison que sa lettre de Modène avait été écrite au plus tard en 1755.

Mais cette constatation ne suffit peut-être pas à résoudre le problème. Nous sommes persuadé, pour notre part, que le Président a trouvé les éléments de sa fameuse apostrophe dans le *Traité de la Peinture et de la Sculpture* de Jonathan Richardson, ouvrage très répandu au XVIIIe siècle parmi les voyageurs d'Italie et les amateurs d'art [5]. En effet, au cours d'une dissertation sur l'unité d'action en peinture, le théoricien anglais s'exclame : « Divin Raphaël ! Pardonnez-moi la liberté que je prends de dire qu'en cette rencontre je ne puis approuver cette pièce surpre-

1. *Opere del conte Algarotti*, édition Coltellini, 1764-1765.

2. *Lettres d'Italie* (Editions du Raisin, Dijon, 1928), II, 310.

3. S. de Vito Battaglia, *Correggio, bibliografia* (Roma, 1934), p. 28 et 38.

4. *Une question de priorité : Algarotti ou de Brosses ? Revue des études italiennes*, octobre-décembre 1937, p. 375-381.

5. Cette version française, publiée à Amsterdam en 1728, est la traduction des ouvrages suivants : *An Essay on the Theory of Painting* (1715), *An Essay on the whole Art of Criticism in Relation to Painting* et *An Argument in behalf of the Science of a Connoisseur* (1719), *An Account of some of the Statues and Bas-Reliefs, Drawings and Pictures in Italy, France, etc., with Remarks by Richardson the Elder and the Younger* (1722).

nante de la *Transfiguration....* » [1]. Reprenant la question au troisième volume [2], il se sert d'une formule analogue : « Je demande pardon au grand Raphaël, écrit-il, de ce que j'ose ici faire une critique... » N'est-ce pas là, avec plus de lourdeur dans l'expression, l'idée et le mouvement même de la phrase que le Président applique à la *Nuit de Noël* ? D'autre part, dans un développement sur l'art corrégien, où de Brosses a pu faire ample récolte de suggestions, nous lisons cette appréciation : « Raphaël est extrêmement grand et sublime ; et avec cela, il a une grâce qui ressemble à celle des meilleurs Anciens. Mais ni lui, ni aucun autre maître qui a jamais été, ne *surprend* autant que le Corrège » [3]. Et le théoricien anglais de comparer longuement la « grâce » du Corrège avec celle de Raphaël [4]. Qu'on veuille bien relire la page du Président de Brosses, on verra le voyageur français noter l'effet de surprise sur lequel insiste Richardson et établir une comparaison avec la *Délivrance de Saint Pierre* dont il a vraisemblablement puisé l'idée dans le *Traité de la Peinture* [5].

Ainsi cette page charmante, d'un sentiment presque moderne, finement analysée par Mlle Bezard [6] et M. F. M. Salvi, apparaît à la lumière des textes comme une mosaïque composée avec beaucoup de goût et d'à-propos. Il n'y a rien là qui doive nous étonner : le malicieux épistolier est coutumier du fait [7]. Relisons, pour ne citer que cet exemple, les lignes qu'il consacre à un *Saint Michel* du Guide [8]. Comparaison avec Raphaël, critique de l'expression des personnages, tout cela se trouve déjà chez Richardson. « Il a l'air tout à fait céleste, écrit entre autres ce dernier en parlant de l'archange, mais il aurait dû être composé de force et d'autorité, comme celui du tableau de Raphaël que le Roi de France a sur le même sujet, au lieu qu'il a le regard aussi doux et aussi bénin que celui d'un ange qui accompagne la Vierge à son Assomption » [9]. Et de Brosses de répéter, démarquant l'auteur anglais : « La figure de saint Michel est tout à fait angélique ; mais c'est d'un angélique du Guide, qui a toujours plus de douceur que d'au-

1. *Traité de la Peinture*, I, 1re part., 44.
2. *Ibid.*, III, 625.
3. *Ibid.*, II, 291-292.
4. Voir aussi III, 678-679.
5. *Ibid.*, III, 396-397.
6. *Le Président de Brosses et le Corrège ou l'amateur enthousiaste. Etudes italiennes*, juillet-septembre 1934, p. 211-215.
7. Cf. R. Michéa. *Le Président de Brosses en Italie. Les sources de son érudition et de son esprit, Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1934.
8. *Lettres d'Italie*, II, 44-45.
9. *Traité de la Peinture*, III, 568.

torité. Quelle sublimité, mon Dieu ! et quelle beauté angélique, tout à fait charmante et sévère, que celle du saint Michel de Versailles ! Le Guide avait un tout autre talent pour les sujets gracieux que pour les sujets de force. » Et l'on pourrait multiplier les rapprochements de ce genre entre le *Traité de la Peinture* et la partie artistique des *Lettres d'Italie.*

Au total, il paraît matériellement impossible que de Brosses, dans son épître de Modène, ait utilisé la lettre d'Algarotti à Zanetti. Très vraisemblablement, et pour les raisons que nous venons d'indiquer, c'est à Richardson qu'il a eu recours. Dans ce cas, faut-il persister à voir entre les deux textes un rapport de dépendance, et, pour expliquer leur similitude, conclure qu'Algarotti s'est souvenu du Président bourguignon ? C'est peut-être imprudent tant qu'on n'aura pas d'autres preuves plus palpables d'une action exercée par ce dernier sur le premier. Sans doute, les deux écrivains se sont rencontrés et ont eu l'occasion d'échanger des idées sur l'art et la littérature. Mais M. Salvi lui-même estime que l'analogie des jugements exprimés peut difficilement être le résultat de discussions antérieures, quelque peu lointaines. Le comte Algarotti aurait-il donc connu le manuscrit et Charles de Brosses grâce à ses relations amicales avec des personnages français ? L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, encore que nous ayons quelques réserves à faire sur cette façon de concevoir les choses. Mais n'est-i pas plus simple de supposer que les deux écrivains ont été influencés par une source commune ? Une étude plus approfondie des écrits d'Algarotti, particulièrement de son *Saggio sopra la pittura*, apporterait peut-être sur ce point d'utiles précisions. De toute façon, il paraît difficile de tirer une présomption valable d'une unique concordance d'expression. Sait-on jamais si l'on se ne trouve pas en présence d'une attitude traditionnelle, d'un « cliché » plus ou moins largement répandu à cette époque dans les milieux artistes ? Nous avons même quelques raisons de croire qu'il en est ainsi.

R. Michéa.

UN TÉMOIGNAGE ALLEMAND SUR LA MÈRE D'ANDRÉ CHÉNIER EN 1777

« Personnalité intéressante et un peu énigmatique », nous dit M. Dimoff, la mère d'André Chénier ne mérite-t-elle pas qu'on recueille le peu qui ait été dit sur la mère d'un grand poète ?

Si tout, dans les lignes qui suivent, n'est pas d'un égal intérêt, du moins « la belle Grecque », dans son appartement du Marais, 8, rue de la Culture-Sainte-Catherine, nous est-elle présentée, par un visiteur étranger, comme une vivante démonstration de tout ce qu'un hellénisme non livresque pouvait offrir de séduisant et d'inédit.

Heinrich Sanders, professeur au Gymnase de Carslruhe, numismate et voyageur, est, le 5 juin 1777, présenté à Mme Chénier par d'Ansse de Villoison, le plus complaisant, le plus officieux des hellénistes. Il a consigné ses impressions dans un livre assez curieux par ailleurs pour la démonstration du « cosmopolitisme » du XVIIIe siècle [1].

« *Madame Chénier.* Encore une figure singulière. Une Grecque « en plein Paris, née à Constantinople, qui parle grec, lit d'an- « ciens poètes grecs, parle bien français, quoique lentement, « sait peu d'anglais, apprend l'allemand : en somme, une femme « de grande intelligence. Son mari, M. Chénier, est consul du roi « de France à Tunis [2] : nous n'avons vu que son portrait. Elle « a une fille déjà grande, mais qui ne sera l'égale de sa mère ni « de corps, ni d'esprit. »

« Mme Chénier est encore vêtue à la grecque, de la façon la « plus naturelle, tout à fait comme s'habillaient les Vestales « romaines. Un vêtement de dessous blanc, une tunique de même « couleur, qu'un ruban bleu serre à la taille. Un corsage de den- « telles, aux épaules une chaînette d'argent, sur le sein gauche « une chaîne d'or et, sous le ruban, du même côté, des glands « d'argent pendillant à des cordons argent et noir : le ruban bleu « y est attaché, et elle jouait avec ces ornements. »

« Elle porte à peu près les cheveux comme nous les lui avions « vus à Strasbourg [3], serrés par un ruban gris et blanc, qui pend « assez bas en arrière ; dans le haut étaient piquées des aigrettes « et une petite plume d'autruche. Sur les côtés des nattes tressées « avec quelques boucles libres, et de grands pendants d'oreilles « au-dessus et au-dessous de l'oreille. Sa fille était vêtue exacte- « ment comme elle. »

L'auteur semble s'excuser ici de cette description de costume : « Cela aussi, dit-il, appartient au récit de voyage d'un natu-

1. *Heinrich Sander's Beschreibung seiner Reisen durch Frankreich, die Niederlande, Holland, Deutschland und Italien...* Leipzig, 2 vol. 1783, pp. 154 et ss.

2. Erreur singulière, mais explicable : c'est pour le Maroc que Louis Chénier s'était embarqué le 12 avril précédent.

3. Du 12 au 15 avril, Sander avait commencé, non sans un peu de malveillance, une description de Strasbourg. Malade jusqu'en juillet dans cette ville, il était retourné à Carlsruhe pour en repartir l'année suivante, en avril.

« raliste. C'est pourquoi j'ai donné tant d'attention à tous les « détails : j'en pourrais dire plus long encore sur sa toilette... » Puis, il reprend son récit, et prononce ici le nom du savant helléniste à qui il devait son introduction auprès de la belle Mme Chénier ; ici, la présence d'un helléniste convaincu tel que Villoison [2] permet à l'exotisme charmant de l'hôtesse une démonstration comme André et Marie-Joseph devaient souvent, dans le privé, en goûter.

« A ma grande joie, elle déféra au vœu de M. Villoison et au « mien, et nous chanta, tout à fait à la grecque, une ode d'Ana- « créon avec sa fille, puis une autre toute seule. Cette déclamation « était d'une rare harmonie et d'une douceur impossible à ex- « primer. Mme Chénier lisait le grec comme moi — car elle me « demanda de lui faire entendre ma manière de lire — et nous « fîmes ainsi une épreuve de lecture et de traduction comparées : « à part qu'elle prononçait αχαρβη *Acarvi*, sa lecture ne diffé- « rait pas de la mienne. Elle me montra la traduction française « des *Idylles* de Gessner par Huber et me demanda si elle était « fidèle et bonne. Je lus le *Tableau du Déluge* jusqu'au bout [1], « trouvai la traduction fidèle en général, aisée, satisfaisante ; « seulement par-ci par-là une paraphrase correspondait à un mot « seul de l'allemand. Nous tombâmes d'accord que c'était là « l'une des plus belles pièces du recueil. La *Mort d'Abel*, confessa- « t-elle, l'avait souvent fait pleurer : elle regrettait de ne pas « comprendre parfaitement l'allemand ; et je crois qu'elle m'eût « pris sans hésiter pour maître en cette langue, si un mauvais ou « un bon génie (j'ignore lequel) ne m'eût éloigné de Paris... »

Après cette démonstration, quelques précisions et détails plus particuliers :

« Mme Chénier dit qu'à Corfou, à Céphal (Céphalonie), dans « toutes les îles vénitiennes on parlait un grec excellent. Elle « me montra tous les costumes des Grecs, dans les diverses îles, « dans des peintures représentant aussi le Grand Seigneur à che- « val, en audience, à l'entrée des sultanes le retrouvant pour le « café ; une audience du sultan du Maroc, ses chevauchées sous « une ombrelle, l'interprète prosterné jusqu'à ce qu'il ait le droit « de parler. Ensuite sa propre famille, peinte de sa propre main ; « une noce à Tunis, le fiancé à cheval, et ses amis auprès de lui « avec des fusils...»

Elle avait aussi, note le voyageur, les bustes de « savants »

1. Cf. F. Baldensperger, *Gessner en France*, dans le 4e volume des *Etudes d'Histoire littéraire*.

anciens et modernes pour orner ses salons : on voudrait savoir quel *hero-worship* opérait ainsi sur ses jeunes enfants.

Et, pour finir, une démonstration chorégraphique :

« Elle eut la complaisance de danser avec sa fille une danse « grecque fort belle, mais fatigante, et parfaitement adaptée à « un costume long et flottant. »

N'est-ce point là, entre une visite émerveillée à la manufacture des Gobelins et une soirée au Tivoli Vauxhall, « où la presse du public est inimaginable », un délicieux intermède d'exotisme hellénisant que le voyageur est invité à déguster ? Et ne regrette-t-on pas que le jeune André, ce jour-là, n'ait pas faussé compagnie au collège de Navarre.

F. Baldensperger.

UN EMPRUNT DE GAUTIER A HOFFMANN

Parmi les mélodies de Gabriel Fauré, il en est une, *opus* 4 du premier recueil, qui a été composée sur un poème, d'ailleurs assez banal, de Théophile Gautier [1] : la *Chanson du pêcheur*, chant de tristesse, vrai *Lamento* [2] dont le refrain berceur obsède :

Ah ! sans amour s'en aller sur la mer !

Ce *Lamento*, écrit par Gautier en 1830, fut recueilli dans les *Poésies diverses*. Il a été inspiré, nous apprend René Jasinski [3], par la mort de « la Cydalise », dans le célèbre logement de l'impasse du Doyenné où Camille Rogier, l'ami du poète et son heureux rival, travaillait à l'illustration des *Contes* d'Hoffmann, pour la traduction d'Egmont, qui parut en 1836. Mais je ne crois pas qu'aucun lecteur ait jamais fait remarquer que le refrain de cette chanson a été fourni à Gautier par un conte d'Hoffmann.

Gautier avait certainement lu, dans la première livraison des *Contes* publiés par Loève-Veimars à partir de 1829, *Marino Falieri*, traduit plus tard sous le titre de *Doge et dogaresse* et d'*Annunziata*. Saint-Marc Girardin avait étudié ce conte dans les *Débats* dès juillet 1829 [4]. Le 3 décembre de la même année, une

1. Fauré a interprété trois autres poèmes de Gautier : *Les matelots*, *Seule* et *Tristesse*.
2. C'est le titre, et la *Chanson du pêcheur*, le sous-titre.
3. Dans son édition des *Poésies complètes* de Gautier. Firmin-Didot, 1932.
4. L'article figure dans les *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, 1835.

chronique de *Figaro* le signalait à l'attention des lecteurs ; et Gautier lui-même le citera dans l'étude qui figure en tête d'une nouvelle traduction des *Contes fantastiques*, celle de Xavier Marmier, qui parut en 1843.

Il en a tiré le soupir qui sert au pêcheur de refrain à sa triste chanson :

Ah ! sans amour s'en aller sur la mer !

Mais il en a complètement changé la signification.

Dans le conte d'Hoffmann, le vieux Marino Falieri promène sur la mer sa jeune et brune épouse, Annunziata. Cette fille de dix-neuf ans s'est laissé épouser par le doge, sans éprouver pour lui d'autres sentiments que le respect et la soumission. Courtisée par les riches patriciens de Venise, elle reste insensible à leurs assiduités. Mais elle sera troublée, un peu plus tard, par l'amour d'Antonio, auquel elle a jadis sauvé la vie. Le jeune homme a réussi à pénétrer comme rameur dans la gondole où le vieux doge caresse Annunziata, et, lui montrant du large la place Saint-Marc et les vieux palais de Venise, fait parade de sa grandeur : « Eh bien ! Annunziata, n'est-il donc pas beau de se promener sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer ? »

« Au moment où le doge prononçait ces paroles, une musique éloignée se fit entendre, et une douce et belle voix d'homme s'éleva au-dessus du bruit des vagues, et chanta ces paroles :

Ah ! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non può consolare. »

Echo narquois aux paroles du vieillard, couplet satirique que, suivant l'usage italien, les nobles ou les bateliers de Venise adressent à la jeune épouse du vieux doge.

Ah ! sans amour
S'en aller sur la mer
Avec l'époux de la mer
Ne saurait consoler.

C'est la chanson à laquelle Gautier fait allusion dans *Partie Carrée* : « La chanson vénitienne, dans son admirable mélancolie, dit qu'il est triste de s'en aller sur la mer sans amour » [1].

1. Cité par R. Jasinski. *Introduction* aux *Poésies Complètes*, p. XLVI.

Gautier n'a retenu que les deux premiers vers du couplet satirique pour en tirer une élégie.

Il feint que le pêcheur qui se lamente a perdu celle qu'il aimait, comme lui la Cydalise :

Ma belle amie est morte :
Je pleurerai toujours...
La blanche créature
Est couchée au cercueil...
Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul...

et par trois fois soupire :

Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour s'en aller sur la mer !

On voit le sens particulier qu'ont pris les vers d'Hoffmann. Ils ne signifient plus : « Les satisfactions de l'orgueil ne peuvent compenser le manque d'amour », mais : « Comme il est triste à un pêcheur d'avoir perdu celle qu'il aime, et d'aller sur mer sans amour ! » Il est vrai d'ailleurs que la chanson maligne plonge Annunziata dans une profonde mélancolie, et que par là Gautier rejoint encore Hoffmann.

Emprunt léger, qu'on nous pardonnera d'avoir exposé un peu longuement [1], mais indiscutable, étant donné les dates et l'identité des textes.

Ainsi deux vers d'Hoffmann, ou cités par Hoffmann, chantant dans sa mémoire, ont été développés par Gautier dans un sens tout personnel, et lui ont servi à pleurer la morte qu'il aimait.

Ajoutons qu'avant d'inspirer Gabriel Fauré, ce poème a été mis en musique par H. Monpou, qui l'intitula : *Sur la mer*, en donnant comme indication : « Andante simple et mélancolique ». Une gravure décore la livraison musicale que nous avons eue entre les mains. Elle ne rappelle pas plus la mer Adriatique que le poème de Gautier ne rappelle le conte d'Hoffmann. Tandis que, par une intuition remarquable, la mélodie de Fauré, sur les mêmes paroles, est non seulement « émouvante », mais, comme le fait remarquer Jankéléritch, « nettement italianisante » [2].

Léon Guichard.

1. Gautier doit bien davantage à Hoffmann. Nous vous proposons de le montrer dans une étude d'ensemble.

2. *Les mélodies de Gabriel Fauré*, Plon, 1938.

CHRONIQUE

La vogue du roman américain en France. — La vogue considérable du roman américain en France, marquée par de nombreuses traductions et des études d'ensemble ou partielles, n'a pas manqué d'attirer l'attention de la critique d'Outre-Atlantique [1]. Ainsi F. W. Dupee, dans un intéressant article de *Partisan Review*, paru dans la livraison de printemps 1946, note le succès de Faulkner, de Hemingway, de Caldwell et de Steinbeck, comme celui de Saroyan et de Katherine Anne Porter dans des proportions moindres. Il constate la sympathie parfois enthousiaste que leur témoignent des hommes tels que Gide, Malraux ou Sartre. Se référant à un article de *Confluences*, il remarque ce qui nous plaît dans le nouveau roman américain : son atmosphère de franchise et de fraîcheur, la vie qui y circule, sa méthode inédite de connaître et de sentir.

Nos amis américains ont toutefois l'impression que nos jugements ne sont pas toujours sans parti pris. Nous ferions parfois, d'après eux, intervenir des raisons politiques, tel Malraux, qui voudrait voir une culture *atlantique* répondre aux besoins d'une France faible et isolée. Mais F. W. Dupee reconnaît que ces raisons ne sont pas les plus profondes. Le thème des droits irréconciliables de l'individuel et du social préoccupe certains de nos jeunes écrivains ; cet intérêt serait dû au roman américain, d'après un article de H. J. Kaplan, paru précédemment dans la *Partisan Review*. N'est-ce point, par exemple, ce que Jean-François Ricard découvre chez Faulkner ? F. W. Dupee se demande pourtant si nous n'interprétons pas trop subtilement les œuvres américaines qui ne sont pas toujours si explicites. D'autre part, sont-elles pour nous des agglomérats de données vivantes ou des œuvres d'art ? Ainsi Sartre paraît opposer, pour rejeter l'esprit classique, l'absence d'éloquence et l'anti-intellectualisme de

1. Les réactions de la littérature française en présence du même phénomène sont enregistrées au moins partiellement dans la suggestive enquête que M. Jean Desternes mène dans le quotidien parisien *Combat* (janvier-février 1947). A sa question, *Que pensez-vous de la littérature américaine*, de nombreux écrivains ont répondu. Le club « Maintenant » a institué en février un débat : *Pour ou contre le roman américain*.

Faulkner à la clarté et à l'intellectualisme de Proust. En fin de compte, F. W. Dupee ne considère pas cette vogue excessive du roman américain en France comme une victoire intrinsèque de ses compatriotes, mais plutôt comme un symptôme de la crise du goût et de la raison qui se manifeste en France. Il est certain que nos romanciers avaient péché par excès de cérébralité et d'analyse psychologique : le roman américain les remet, brutalement, physiquement, en face de la nature.

Crise du goût? peut-être. Crise de l'esprit critique, certainement. Sans doute, dans cette revue dont le but essentiel est de reprendre maintenant les contacts perdus avec le reste du monde, nous ne pouvons que nous féliciter du succès dont jouissent chez nous les productions étrangères. Mais nous voudrions voir, dans la diffusion des œuvres qu'on nous révèle, souvent à grand orchestre, un peu plus de discernement et de sens littéraire. Traducteurs et éditeurs sont responsables d'une inflation désordonnée qui accable et désoriente le public. On a un peu trop l'impression que, pour notre malheur, on choisit au petit bonheur. Cela n'est bon ni pour le prestige de la littérature étrangère qu'on prétend nous faire connaître (et qui souvent échappe à ces simplifications tapageuses), ni pour notre littérature nationale qui n'a pas encore pris l'habitude d'obéir à des mots d'ordre et qui a revêtu d'ailleurs, dans la vie clandestine de la résistance, une couleur si personnelle. Nous savons que la littérature française doit périodiquement à ces grandes marées venues de loin un limon fertilisateur, qu'elle s'est souvent rajeunie, tonifiée, renouvelée au contact de l'étranger, mais ce n'est pas une raison pour nous embourber. Il s'agit, avant tout, de *bien choisir* et de *bien traduire*. La France y gagnera autant que l'Amérique.

J.-M. C.

La littérature comparée au Canada français — L'enseignement de la littérature comparée n'est pas encore organisé dans les universités canadiennes françaises. Aussi le nombre des études parues demeure-t-il restreint. En dehors du *Conte fantastique au XIXe siècle* de M. Guichard, « thèse d'Université », qui tient surtout de la nomenclature, nous ne trouverons guère à mentionner que le *XVIIe siècle* de l'écrivain suisse Gonzague de Reynold (ouvrage publié à Montréal) pour les rapprochements qu'il suggère entre le « classique » et le « baroque », et peut-être la thèse de M. Trudel, en deux volumes, sur l'*Influence de Voltaire au Canada*, dans la mesure où l'on peut considérer la littérature canadienne et la littérature française comme deux littératures séparées ;

M. Trudel a tout au moins le mérite de souligner que les rapports entre les deux pays n'ont jamais été entièrement interrompus, contrairement à l'opinion courante, et que l'Angleterre ou les Etats-Unis ont servi de relais aux ouvrages de notre dix-huitième siècle mis en vente, avant 1850, à Montréal ou à Québec.

Cependant, parmi les travaux en cours à l'Université Laval de Québec, plusieurs se rattachent à la littérature comparée. M. Jean Bernier prépare une thèse sur *Gœthe et Barrès* ; le R. F. Mizaël, une thèse sur *Victor Hugo et la littérature anglaise* ; nous relevons des « thèses d'Université » — la différence avec la thèse de doctorat proprement dite étant la même qu'en France — sur *Les Romans américains d'inspiration canadienne française* (R. P. Gauthier), sur *Chateaubriand et Echevarria* (M. Snow), sur *Charles Du Bos interprète des littératures étrangères* (Sœur Marie-Magdalen, sur *Newman et l'abbé Bremond* (Sœur Marie-Patricis) ; quant à l'étude des relations entre pays de langue française, elle comporte une thèse de M. Marc Perron sur l'*Influence de Lamennais au Canada*, une autre, du R. F. Robert, sur l'*Influence de Louis Veuillot au Canada*, et une thèse d'Université de M. Harry Smith sur *Garneau et les écrivains français*. Cet inventaire qui ne concerne qu'une seule université témoigne d'un intérêt croissant pour les études comparatistes.

Auguste Viatte.

Romain Rolland et les influences étrangères. — M. Angelloz a fait, le 16 novembre 1946, devant la « Société d'études germaniques », une conférence sur *Romain Rolland et l'Allemagne*. Nous y avons appris que la *Société des Amis de Romain Rolland* s'était attachée à réunir la correspondance du grand écrivain et que son journal, fidèlement tenu pendant des années, existait maintenant en plusieurs exemplaires qui seraient destinés aux grandes bibliothèques du monde. Les lecteurs des *Etudes germaniques* où paraîtra la communication de M. Angelloz seront sans doute intéressés par l'indication complémentaire suivante.

Dans un intéressant volume intitulé *The Pre-war biographies of Romain Rolland and their place in his work and the period* (Oxford University Press), M. Ronald A. Wilson a publié, en appendice, deux lettres inédites de Romain Rolland où celui-ci revendique son originalité par rapport à Nietzsche et à Carlyle.

... Je n'ai commencé à connaître Nietzsche qu'après que mes drames de la Renaissance (les plus « Uebermenschen ») étaient écrits. A Rome, Malwida von Meysenbug ne m'avait parlé de lui qu'en termes très vagues et affectueux qui ne m'avaient laissé

aucune impression nette (elle n'a jamais vu en lui que l'auteur de l'*Origine de la Tragédie*, un wagnérien dévoyé ; elle se refusait à le suivre hors de l'enceinte de Bayreuth). C'est à mon retour de Rome à Paris que j'ai commencé de lire, vers 1892, les premiers articles en France sur le vrai Nietzsche des « lions qui rient » ; et je n'ai pas cherché à le connaître de plus près : car j'étais déjà, comme d'autres amis français du temps, dans un même courant d'esprit. Nous n'avions pas besoin de Nietzsche. L'*Uebermensch* flottait dans l'air du temps. Nietzsche n'a point fait l'air du temps : il en est sorti ; il en a seulement été la fleur la plus éclatante.

Quant à Carlyle, j'ai lu en traduction son livre : *Des Héros*, peu avant 1900, quand une partie de mon théâtre de la Révolution était déjà écrite et représentée. Là encore, il n'y a pas eu d'influence, mais sympathie, parce que justement j'y retrouvais la même soif de l'héroïsme qui me possédait.

En général, les critiques se trompent en attribuant aux livres une influence prépondérante sur la formation d'une âme. Si cette âme vaut jamais quelque chose, elle le doit à son propre fonds, à ses profondes aspirations. Et celles-ci naissent et se développent le plus souvent par réaction contre les conditions de l'époque qui entourent l'enfance et l'adolescence du jeune garçon et qui l'oppressent. Il en a été ainsi de moi. Il me fallait, contre un monde qui m'étouffait, bander mes énergies, souffler en moi et autour de moi l'héroïsme. Et tout naturellement j'ai cherché mon appui partout où je pouvais l'espérer, chez les vivants (Tolstoï, Ibsen) et chez les morts (Beethoven, Michel-Ange, la musique de Wagner). J'ai dû beaucoup à Rome où j'ai vécu plusieurs années, à sa sérénité héroïque, à l'Italie de la Renaissance, à son torrent d'*Uebermenschheit*. Je vous assure que, quand on a bu à cette source d'énergie, on n'a plus besoin des leçons de Nietzsche (qui, lui-même, s'y est baigné). Et n'oubliez pas une influence qui a dominé toutes les autres, en moi, avec celle de Beethoven : le théâtre de Shakespeare. Je m'en suis nourri depuis l'enfance ». (29 juin 1936).

... « Un mot encore sur Schiller. De très bonne heure je me suis détaché de lui. Le vrai Schiller ne me plaît point tout à fait. L'idéalisation dont on l'a emmailloté trompe sur son vrai caractère que j'estime moins sincère, moins droit et moins viril que celui de Gœthe » (19 février 1937).

J.-M. C.

Alfonso Reyes à l'U. N. E. S. C. O. — Alfonso Reyes est revenu à Paris à la fin de 1946 comme délégué du Mexique à

l'U. N. E. S. C. O., toujours ardent aux missions de liaison spirituelle qu'il considérait naguère comme le complément naturel de ses missions diplomatiques.

A-t-il parfois la nostalgie des années de Madrid et de Paris ? des années de Rio de Janeiro et de Buenos-Aires, où il publiait *Monterrey* à lui tout seul ? Cet étonnant « courrier littéraire d'Alfonso Reyes » si riche de vues et d'informations sur les lettres ibériques, si pénétré d'attachement filial à l'humanisme européen, portera témoignage de cette époque où un grand écrivain pouvait donner au service de l'esprit humain la forme d'un jeu sérieux, très personnel et totalement libre.

Depuis le retour de Reyes au pays, retour qui a coïncidé avec l'entrée de notre humanité dans un âge de fer, cet homme courageux s'est adapté aux grandes tâches qu'il était seul capable d'assumer. Le *Colegio de Mexico*, très libre fondation internationale d'enseignement supérieur, dont les publications sont déjà bien connues au dehors, vit par son initiative et sous sa présidence. Grâce à son autorité et à sa puissance de sympathie, l'émigration espagnole de 1939 n'est pas restée dispersée et inefficace au sein de la vie mexicaine. Elle s'est mêlée à cette vie, qu'elle a stimulée de façon féconde. Le Mexique vit des années d'intense fermentation intellectuelle, d'activité éditoriale sans précédent. Les historiens de la littérature universelle interrogeront plus tard sur cette époque de l'Amérique Latine l'admirable revue qui s'intitule *Cuadernos Americanos*, et que, depuis 1942, publie à Mexico, tous les deux mois, un comité d'écrivains et de savants où les immigrés ont une belle place. On ne pourra faire l'histoire de cette époque sans rencontrer Alfonso Reyes à chaque pas.

M. B.

Benedetto Croce et la Critica. — Nous sommes heureux de saluer les *Quaderni della Critica*, nouvelle forme que Benedetto Croce donne à sa glorieuse revue. Croce, à 81 ans, garde son activité intellectuelle intacte, et ne se laisse pas accaparer par la politique active à laquelle il n'a pu refuser ses services après la chute du fascisme. Il vient de publier deux volumes sur des écrivains peu connus de la Renaissance

Dans les Universités. — M. Jean-Marie Carré a donné, au Cours de vacances organisé par le *British Institute* à l'Université de Manchester, du 12 juillet au 1er août 1946, un cours intitulé : *Aspects des interactions littéraires au XIXe siècle.* Dans son

cours public à la Sorbonne, pendant l'hiver 1946-1947, il a examiné *L'image de l'Allemagne dans la littérature française* (1800-1940).

Sous les auspices du British Institute, le poète Robert Speaight a fait, le 25 novembre 1946, à la Sorbonne, une conférence intitulée : *The French Revolution and English Romantic poetry.*

Le Pr F. C. Greenn, de l'Université de Cambridge, a fait, à la Sorbonne, le 9 décembre, sous les auspices de « l'Association des professeurs de langues vivantes », une conférence sur *Stendhal et l'Angleterre.*

Dans la série des conférences organisée à la Sorbonne par l'U. N. E. S. C. O., M. L. Massignon, professeur au Collège de France, en a consacré une le 5 novembre 1946, à l'*Influence de l'Islam sur les littératures de l'Occident.*

Au cours de la séance de rentrée à l'Université de Paris, le 12 décembre, M. H. Carrington Lancaster, professeur à l'Université Johns Hopkins, a reçu le diplôme *honoris causa.*

M. A. Pauphilet, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, et M. A. Jolivet, professeur à la Sorbonne, ont fait une série de conférences, le premier dans les universités suédoises, le second dans les universités danoises, à la fin de l'année 1946.

M. Floris Delattre, professeur à la Sorbonne, a fait, le 20 décembre, sous les auspices de « l'Association des professeurs de langues vivantes », une conférence intitulée : *Shakespeare, Giraudoux et la Guerre de Troie.*

M. Daniel Mornet, professeur à la Sorbonne, a fait son cours public sur *Les grands courants du goût et de la pensée en Europe au XVIIIe siècle.*

M. Z. L. Zaleski professeur à l Université de Varsovie, étudie, dans un cours à l'Institut catholique, *La position européenne du romantisme polonais.*

M. Marcel Bataillon, professeur au Collège de France, fait un de ses cours sur les développements portugais de l'humanisme chrétien du XVIe siècle (*Les Jésuites dans la vie religieuse et culturelle du Portugal jusqu'à la réunion à l'Espagne*). L'autre est consacré à des *Recherches sur le développement du théâtre espagnol : Comedia et romancero.*

Il a fait les 3 et 4 février deux conférences à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles : *Des bergers d'Encina aux paysans de Lope de Vega.*

Cours de littérature comparée.

A Paris : voir numéro précédent.

A Lyon (Hiver (1946-47) : *Les nouveaux « Mal du siècle » dans les littératures européennes. — Le cosmopolitisme littéraire au début du XIXe siècle. — Les formes nouvelles du roman en Europe au XVIIIe siècle.*

A Strasbourg : *Les influences étrangères dans l'œuvre de Vigny. — Les éléments européenns de la philosophie de Victor Hugo.*

Revues. — Nous avons plaisir à remercier ici les *Comparative Literature Studies*, éditées en Angleterre par MM Marcel Chicoteau et Kenneth Urwin, qui ont assuré pendant plus de cinq ans l'intérim de la *Revue de Littérature comparée* ; nous saluons, d'autre part, avec sympathie l'apparition des *French Studies*, dirigées par un comité de professeurs anglais, présidé par A. Ewert et éditées chez Blackwell, à Oxford. Quant à la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, elle a, comme la nôtre, revu le jour et nous lui souhaitons de poursuivre, avec le même succès que naguère, sa féconde et solide carrière.

Travaux en cours. — 1° *Thèses inscrites en* 1946 *à l'Université de Paris pour le doctorat d'Université* :

M. Rothmann : *L'individualisme héroïque, Nietzsche, Ibsen et B. Shaw.*

M. A. Mossop : *Remy de Gourmont et son influence en Angleterre.*

M. Goldgar : *W. B. Yeats et le symbolisme français.*

Miss E. Godstine : *L'influence et la notoriété de Proust en Angleterre.*

M. P. Lalouette : *Trois aspects de la littérature française à l'île Maurice au XXe siècle : Poètes, romanciers et polémistes.*

Mlle Sidonis : *O. W. de Milosz : Le Lithuanien, l'écrivain français, le cosmopolite*

2° *Thèses en voie d'achèvement* (*Doctorat d'Université*) :

M. M. Morand, de Brown University, achève sa thèse : *Une femme de lettres britannique sur le continent à l'époque romantique : Lady Morgan* (1775-1859).

M. Augée travaille à sa thèse intitulée : *Le roman de guerre dans les littératures française, allemande et italienne, après* 1914.

M. Edw. Greene, de l'Université d'Alberta, achève sa thèse sur *T. S. Eliot et la France.*

M. Edouard Tellier termine sa thèse sur *Byron et Chateaubriand.*

Mlle Denise Chast a terminé sa thèse sur *Eugenio de Castro et le symbolisme français.*

Mlle Balsiger achève pour l'Université de Berne une thèse sur *Clemenss Brentano et l'Italie.*

3° *Doctorats d'Etat* :

M. C. Astre, professeur agrégé des lettres, prépare une thèse de doctorat (complémentaire) sur l'*influence de Th. de Quincey sur la littérature française.*

Mle Ida Frandin, professeur au Lycée Fénelon, prépare une thèse de doctorat (thèse principale) sur *Barrès et l'Orient.*

Mlle Kataoka prépare une thèse (complémentaire) sur *Gœthe et Stendhal.*

Mlle Mia I. Gerhardt prépare une thèse sur *Le genre pastoral dans la littérature européenne de l'Occident.*

M. Jean F. A. Ricci prépare une thèse (complémentaire) intitulée : *L'histoire de Cardenio et Celinde dans le théâtre allemand, Gryphius, Arnim, Immermann.*

M. Jean Ivanov prépare une thèse de doctorat (principale) sur *Winckelmann et l'esthétique européenne au XVIIIe siècle.*

4° *Mémoires de Diplômes d'Etudes Supérieures en préparation à Paris* :

M. Wallner, élève de l'Ecole normale supérieure : *Les invités français de Catherine II.*

M. Desmoulins, élève de l'E. N. S. : *La technique du roman chez Rousseau, Richardson et Laclos.*

M. Guicharneaux, élève de l'E. N. S. : *Les caractères français dans les romans de Heury James.*

M. Taha Hussein, élève de l'E. N. S. : *Le thème de Salomé dans la littérature moderne occidentale.*

M. Bellonay, élève de l'E. N. S. : *L'humanisme de Chesterton.*

Mlle Schierer, élève de l'E. N. S. de Fontenay-aux-Roses : *Romain Rolland et l'Allemagne.*

M. J. Marc : *Barrès et l'Allemagne d'après les derniers Cahiers.*

Mle Ethévenaux : *Giraudoux et l'Allemagne.*

Mlle Edelmann : *Thomas Mann et la France.*

Commission internationale d'histoire littéraire moderne. — La Commission Internationale d'Histoire Littéraire Moderne, fondée au Ve Congrès des Sciences Historiques en 1928, alimentée par le fonds Carnegie et rattachée à la Commission des

Sciences Historiques, reprend son activité interrompue depuis 1939 par la guerre.

Un bureau provisoire a été constitué, ayant pour président d'honneur M. Benedetto Croce, pour président M. Fernand Baldensperger, de l'Institut de France, pour vice-présidents M. Paul Van Tieghem, chargé de conférences à la Sorbonne, MM. Folkierski et Zaleski, professeurs à l'Université de Varsovie, pour Secrétaire général M. Charles Dédéyan, professeur à l'Université de Lyon et pour secrétaire général adjoint M. Markovitch, professeur à l'Université de Belgrade. Les autres membres du bureau sont : MM. Jean-Marie Carré et Raymond Lebègue, professeurs à la Sorbonne, MM. Bataillon, professeur au Collège de France, M. Munteanu, professeur à l'université de Bucarest. L'U. N. E. S. C. O. est représenté par M. Jean-Jacques Mayoux et M. Jean Thomas, qui participent aux séances.

Le but de la Commission est, comme on le sait, de grouper les historiens de la littérature, d'encourager leurs recherches et de leur permettre de se rencontrer dans des Congrès internationaux où sont discutées les méthodes de travail et les grandes questions littéraires. Ainsi ont eu lieu, avant la guerre, les Congrès de Budapest, d'Amsterdam, de Lyon qui se sont occupés respectivement des périodes, des genres et des styles, en littérature.

La Commission a déjà publié en 1937 *Le Répertoire chronologique des littératures modernes*, sous la direction de M. Paul Van Tieghem. Elle songe à un *Répertoire des termes de la langue littéraire* et à des résumés périodiques des travaux publiés dans les langues slaves.

Le prochain Congrès prendra place en 1948, vers Pâques, à Paris et aura pour thème : « *La Littérature moderne et les mouvements politiques et sociaux.* » Plusieurs universitaires et hommes de lettres éminents ont promis leur participation.

D'autre part, l'organe de la Commission sera désormais la *Revue de Littérature comparée* ; comme *Hélicon* avant 1939, elle rendra compte de l'activité de la Commission et de ses Congrès.

Fondée dans le but de favoriser la coopération internationale, la Commission désire voir s'accroître le nombre de ses membres par l'adhésion de toutes les universités. Elle songe à désigner dans chaque pays un délégué chargé de grouper et de représenter les historiens de la littérature moderne aup ès du bureau.

Le bureau espère l'adhésion de nombreux universitaires à ce programme et leur participation au Congrès de Paris en 1948.

Toutes communications et toutes demandes de renseignements devront être adressées à M. Ch. Dédéyan, 27, rue de la Ferme, Neuilly-sur-Seine.

BIBLIOGRAPHIE
LIVRES ET PÉRIODIQUES

Cette bibliographie qui n'a pas la prétention d'être exhaustive, s'est efforcée de signaler les principaux ouvrages et articles parus ou connus en France depuis la libération.

Théorie.

1. Baldensperger (F.). Solidarité internationale et littérature comparée, *Compar. Liter. Studies*, 1945, vol. XVI.
2. Hytier (J.). *Les arts de la littérature*, P. Charlot, 1946.
3. Du Bos (Ch.). *Qu'est-ce que la littérature* ? [suivi d'un hommage à Ch. Du Bos]. P. Plon, 1945.
4. Paulhan (J.). La rhétorique était une société secrète, *Temps modernes*, mars 1946.
5. Paulhan (J.). Un rhétoriqueur à l'état sauvage ou la littérature considérée comme un faux, *La Nef*, Juil. 1946.
6. Prévert (J.). Paroles, *Le calligraphe*, P. 1946.
7. Magny (Cl. E.). *Les sandales d'Empédocle*, Neuchâtel, 1946.
8. Peyre (H.). *Writers and their critics, a study of misunderstanding*, Cornell Univ. Pr. 1944.
9. De la R.-M. (M.). Comparatisme et intuition, *Compar. Lit. Stud.* 1946, vol. XIX.

Genres littéraires.

10. Merleau-Ponty (M.). Le roman et la métaphysique, *Cahiers du Sud*, 1945, nº 270.
11. Pons (C.). Position du roman américain, *Cahiers du Sud*, 1945, nº 274.
12. Magny (Cl. E.). Roman américain et cinéma, *Poésie* 45.
13. Hazard (P.). Sur le goût du théâtre, *Compar. Lit. Stud.* 1945, vol. XIV-XV.
14. Etiemble (R.). De la critique, *Temps moderners*, oct. 1946.
15. Giraud (V.). *La critique littéraire*, P. Aubier, 1946.

16. Dieguez (M. de). D'une évolution de la critique littéraire, *Suisse contemporaine*, nº 11, Lausanne, nov. 1946.

17. Caillois (R.). La poésie moderne, *Table ronde*, nº 2, 1946.

18. Kanters (R.). Recherche de la tragédie, *Confluences*, 1946, nº 10.

19. Arnold (P.). *Frontières du théâtre*, P. Le Pavois, 1946.

20. Russell (T. W.). *Voltaire, Dryden and heroic Tragedy*, N.-Y., 1946.

21. Waelhens (A. de). Notes sur le roman existentialiste, *Essais et études universitaires*, P. La nouv. éd., vol. II, 1946.

Motifs, thèmes et types.

22. Arnoux (L.). The Sheperd's symbol in French culture. *French Folklore Bull.*, juin 1945.

23. Mackey (W. F.). Yeats's debt to Ronsard on a « Carpe diem » theme, *Compar. Lit. Stud.*, 1945, vol. XIX.

24. Edelman (N.). *Attitudes of 17th century France toward the Middle Ages*. Oxford, 1946.

25. Gide (A.). *Thésée*, Gallimard, 1946.

26. Audisio (G.). *Ulysse ou l'intelligence*, Gallimard, 1946.

27. Farjon (E.). *Ariadne and the bull*, London, Michael Joseph, 1946.

28. Larochette (J.). *Les exploits de jeunesse du Cid de Guilhem de Castro et le Cid de P. Corneille* (Traduction de la pièce espagnole, introduction et notes), Bruxelles, Lebègue, 1945.

29. Lindsay (J.). The Norse hero in the English 18th Century, *The Norseman*, sept.-oct. 1946.

30. Sazonova, (J.). The German in Russian literature. *American Slavic and East European Review*, IV, nos 8-9, 51-79.

31. Valéry (P.). *Mon Faust*, Gallimard, 1946.

32. Fauchery (P.). Mon Faust, *Action*, sept. 1946.

33. Baldensperger (F.). Retour faustien à la poésie, *Une semaine dans le monde*, 14 sept. 1946.

34. Renéville (R. de). Le Faust de P. Valéry, *La Nef*, oct. 1946.

35. Maulnier (Th.). Le Faust de Valéry, *Hommes et Mondes*, nov. 1946, nº 4.

36. Plisnier (Ch.). La légende d'Ulenspiegel, *La Nef*, mars 1946.

37. Wilson (H. A.). Rivers and waters in literature, *Contemp. Rev.*, oct. 1946.

38. Carré (J.-M.). Le Rhin et la littérature française, *Le Rhin, Nil de l'Occident*, Les ordres de Chevalerie, 1946.

39. Las Vergnas (R.). Le Rhin et les littératures anglo-américaines, *ibid.*

40. Van Duinkerken et J. Tielrooy. Le Rhin et la littérature néerlandaise, *ibid.*

41. Schwab (L.). Le Rhin et la littérature allemande, *ibid.*

Relations générales.

42. [L'esprit européen], numéro spécial de *La Nef*, consacré aux rencontres internationales de Genève, nov. 1946, exposés de Julien Benda, Georges Bernanos, Karl Jaspers, Denis de Rougemont, Stephen Spender ; commentaires de J. Amrouche, Robert Aron, Maurice Druon, M.-P. Fouchet, J. Guéhenno, Jean Lescure, Merleau-Ponty, Marcel Raymond, André Rousseaux, Jean Wahl, etc.

43. Farrar (C. P.) and Evans (A. P.). *Bibliography of English translations from medieval sources*, New York, 1946.

44. Ruëgg (W.). Cicero und der Humanismus. *Formale Untersuchungen über Petrarca und Erasmus*. Zurich, 1946.

45. Hall (V.). *Renaissance literary criticism : a study of its social content*. New York, 1945.

46. Daniells (R.). Baroque form in English literature. *Univ. of Toronto Quart.* XIV (1945), 393.

47. Wilson (H. S.). Meanings of Nature in Renaissance literature. *Journal of the History of Ideas*, oct. 1941.

48. Baldensperger (F.). Court de Gébelin et l'importance de son *Monde primitif*. Mélanges Huguet, Paris, 1940-45.

49. Bammate (H.). *Visages de l'Islam*, Lausanne, Payot, 1946.

50. Henriot (E.). L'apport de l'Islam à l'Occident, *Le Monde*, oct. 1946.

51. Dufrenoy (M. L.). *L'Orient romanesque en France* (1704-1789), t. I, Montréal, Beauchemin, 1946.

52. [Orient-Occident]. Nombreux articles relevant de cette rubrique dans la revue égyptienne : *Valeurs*, éditée à Alexandrie par Etiemble (8 cahiers échelonnés entre avril 1945 et décembre 1946), articles de Supervielle, Hussein Faouzi, Taha Hussein.

53. Hazard (P.). *La pensée européenne au XVIIIe siècle de Montesquieu à Lessing*, Boivin, 3 vol. 1946.

54. Kemp (R.). La grande fièvre du XVIIIe siècle, *Nouv. Litt.*, 7 nov. 1946.

55. Rousseaux (A.). La pensée européenne au XVIIIe siècle, *Le Littéraire*, 23 nov. 1946.

56. Henriot (E.). La pensée européenne au XVIIIe siècle, *Le Monde*, 27 nov. 1946.

57. Engel (Cl. E.). La pensée européenne au XVIIIe siècle, *Gazette de Lausanne*, 7 déc. 1946, et *Curieux*, Genève, 12 déc. 1946.

58. Saurat (D.). Spiritual attitudes in Spenser, Milton, Blake and Hugo, *Compar. Lit. Studies*, 1945, vol. XIII-XIV.

59. Lough (G.). *L'esprit des lois* in a scottisch University in the eighteenth Century [Cours de James Beattie], *Compar. Lit. Stud.*, 1945, vol. XIII.

60. Engel (C. E.). English novels in Switzerland in the XVIIIth Century, *Compar. Lit. Stud.*, 1945, vol. XIV-XV.

61. *Russkaia literatura i Frantsia* (La littérature russe et la France), t. I et III : gros volumes collectifs publiés par l'Académie des Sciences, t. I, 762 p., 1937 ; t. III, 996, p., 1939.

62. A. Anixt. Sotsialny : Roman b sovremennoi Anglu. *Znamia*, 1945, n° 1.

63. Piron (M.). *Les lettres wallonnes contemporaines*, Tournai, 1944.

64. Bronarski (A.). L'Italie et la Pologne à travers les siècles. *La Concorde*, Lausanne, 1944.

65. Netchkina (M.). *Voltaire et la Société russe*, Moscou, 1944.

66. Urwin (K.). Urugoyan Literature and Europe, *Compar. Lit. Stud.*, 1945, vol. XVI.

67. Huysmans (C.). A propos de chansons populaires [Belgique-Hollande], *ibid.*, 1945, vol. XVI.

68. Guiette (R.). Les relations littéraires [entre la Belgique et la France], *La Nef*, oct. 1946.

69. Koninckh (A. W.). Les relations littéraires entre la Belgique et la France, *ibid.*

70. Strich (F.). *Gœthe und die Weltliteratur*, Berne, 1946.

71. Eyrignoux (L.). M. Klinger, S. Butler et le problème de l'argent, *Langues modernes*, 1946, n° 4.

70. Reichart (W. A.). Baron von Gumppenberg, Emily Forster and Washington Irving, *Mod. Lang. Notes*, mai 1945.

72. Wilson (E.). Deux rescapés, Malraux et Silone, *Choix*, 1946, n° 12.

73. Fayer (M. H.). *Gide, Freedom and Dostoievsky*, Middleburg, 1946.

74. Daniels (H. G.). *Out of Tauchnitz* [Rétrospective des publications Tauchnitz sur le continent], *Spectator*, 20 déc. 1946.

Influences italiennes.

75. Fink, Z. S. Venice and English political thought in the XVII th Century. *Mod. Philol.*, novembre 1943.

76. Fstellheimer (J.). G. Fenton's History of Guicciardini and Holinshed's *Chronicles of* 1587. *Mod. Lang. Quart.*, VI (1945), 285.

77. Siegel (P. N.). The Petrarchan sonneteers and neo-platonic love. *Studies in Philology*, XLII (1945), 164.

78. Clements (R. J.). Desportes and Petrarch. *Romanic Rev.*, XXXVI (1945).

79. Merrill (R. V.). Du Bellay's *Olive* LXII and the *Rime diverse. Mod. Lang. Notes*, LX (1945), 527-530.

80. Ball, R. H. Cintio's *Epitia* and *Measure for Measure. Elizabethan Studies... in honor of G. F. Reynolds.*, 1945.

81. Townsend (F. L.). Sidney and Ariosto. *P. M. L. A.*, mars 1946.

82. Beall (Chandler). *La fortune du Tasse en France*, Univ. of Oregon, 1942.

83. Gilbert (A. H.). Milton quotes from Petrarch. *Mod. Lang. Notes*, LX (1945), 196.

84. Kohler)E.). Lope de Vega et Giraldi Cintio, *Publ. de la Fac. des L. de Strasbourg, Mélanges* 1945, fasc. 105.

85. Tuzet (H.). *Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme* (1802-1848), P. Boivin, 1946.

86. Ezban (S.). Gamaliel Bradford et Leopardi. *Italia*, XXII (1945).

87. Cotten (L. A.). Leopardi and *The City of dreadful Night. Studies in Phil.*, XLII (1945).

88. Boppe (R.). Stendhal à Rome, P. *Horizons de France*, 1945.

89. Tosi (G.). G. d'Annunzio et Georges Hérelle, *Essais et Etudes Univ.*, La nouv. éd., vol. II, 1946.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

90. Pons (E.). Fielding, Swift et Cervantes, *Studia neophilologica*, XV, nº 3, Upsal, 1942.

91. Hoffman (L. M.). Irving's use of Spanish sources in *The Conquest of Granda Hispania*, XXVIII (1945).

92. Larrieu (R.). Que devient la poésie espagnole ? *Langues Mod.*, 1946, nº 2. — Que font les prosateurs espagnols ? *ibid.*, nº 5.

92 *bis.* Campa (A. L.). *Spanish folk-poetry in New Mexico.* Albuquerque, 1946.

93. Johnson (H. L.). A recent French adaptation of *La Estrella de Sevilla. Romanic Rev.*, XXXVI.

94. Fucilla (J. G.). A classical theme in Lope de Vega and Marino. *Mod. Lang. Notes*, XL, 1945.

95. Valéry (P.). Gabriela Mistral, *Rev. de Paris*, fév. 1946.

96. Ocampo (V.). Lettre d'Argentine, Gabriela Mistral et le Prix Nobel, *Confluences*, 1946, nº 10.

Influences françaises.

97. *Histoire de la littérature française* (en russe). Dir. V. N. Jirmounski, A. N. Tolstoi, A. A. Smirnov, Publ. de l'Ac. de Moscou, 1946.

98. Savard (J.). L'étranger et la culture française, *Esprit*, juin-juillet 1945.

99. Cayeux (C. de). Présence française à l'étranger, *Esprit*, juin-juillet 1946.

100. Frappier (J.). La Chastelaine de Vergi, Marguerite de Navarre et Bandello, *Mélanges Strasbourg*, 1945. Cf. 84.

101. Dédéyan (Ch.). *Montaigne chez ses amis anglo-saxons*, 2 vol. Boivin, 1946.

102. Mandach (A. de). *Molière et la comédie de mœurs en Angleterre*, La Baconnière, Neuchâtel, 1946. — The first translation of Molière in the world [hollandaise]. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XXI-XXII.

103. Urwin (K.). A French Refugee in 18th Century Ireland (*Compar. Lit. Stud.* 1945, vol. XVII).

104. Duchêne. *La renommée de La Fontaine en Russie*, 1944 (Rens. fourni par le Centre France-U. R. S. S.).

105. Horsley (P. M.). Aaron Hill, an English translator of *Mérope*, *Compar. Lit. Stud.*, 1944, vol. XII.

106. Price (L. M.). The relation of Baculard d'Arnaud to German literature, *Monatshefte für deutschen Unterricht*, XXXVII, 1945.

107. Valk (B.). Béranger en Russie, *La littérature internationale*, 1945, nº 2.

108. Goudzin (N.). La Révolution française et la littérature russe, *La littérature soviétique*, Moscou, 1946 (nºs 3, 4, 5, 6 et suiv.).

109. Golovachenko (Y.). Madame Bovary au théâtre Kamerny, *ibid.*, nº 6.

110. Moussinac (L.). Le théâtre en U. R. S. S. *Connaissance de l'U. R. S. S.*, P. 1946.

111. Anon. La littérature française en U. R. S. S. *Temps modernes*, mars 1946.

112. F. Pessis. Frantsuzskaia literatura v gody vojny [La litt. fr. pendant la guerre], *Znamia*, 1945, nº 11.

113. Brzewskowski (J.). L'héritage romantique et la littérature contemporaine en Pologne, *Dossiers*, P. Janin, 1946.

114. Lamartine. Correspondance avec Liszt. *Table ronde*, 1946, nº 2.

115. Carrière (J. M.). Unnoticed translations of Balzac in American périodicals, *Mod. Lang. Notes*, avril 1945.

116. Mahieu (R. G.). *Sainte-Beuve aux Etats-Unis*, Princeton, 1945.

117. Bonning (W. A.). Andrés Bello's imitations of V. Hugo, *Hisp. Rev.*, XIII, 1945.

118. Zagorski (V.). A. Hertzen et Michelet, *La Pensée*, nº 6, 1946.

119. Eyban, (S.). Maurice Baring et la France. *P. M. L. A.*, LX, (juin 1945).

120 Grant (R. P.). The poetry of F. Coppée and G. Nâjèra. *Hisp. Rev.*, XIII (1945).

121. Breitburg (J. M.). Romain Rolland et Gorki, *Novy Mir*, 1945, nº 1.

122. Schoell (Fr.). *Léo Ferrero et la France.* La Concorde, Lausanne, 1945.

123. Dahlström (C. E. W. L.). Strindberg's « Naturalistika Sorgespel » and Zola's naturalism. VI. *Fröken Julie* : conclusion. *Scandin. Studies*, XVIII (1945).

124. Niess (R. J.). Zola's. *L'Œuvre* and *Reconquista* of Gamboa. *P. M. L. A.*, juin 1946.

125. Lalou (R.). Ch. Morgan et la France, *Langues modernes*, 1945, nº 2.

126. Vordtriede (W.). Direct echoes of French Poetry in Stephan George's works, *Mod. Lang. Notes*, nov. 1945.

127. Lewis (D.). « Le cimetière marin » traduit en anglais. *Choix*, 1946, nº 10.

128. Valéry (P.). Préface au *Voyage* de Ch. Morgan, P. 1946.

129. Morgan (Ch.) et Bowen (E.). François Mauriac vu par deux écrivains anglais, *Echo*, nº 3, oct. 1946.

130. Skinner (O.) et Kimbrough (E.). *Our hearts were young and gay* [Voyage à Paris en 1927], Dodd, 1942.

131. Elliot (P.). *The last time I saw Paris*, Random House, 1945.

132. Guérard (A. J.). La jeunesse française, *La Nef*, sept. 1945. — *Maquisard*, Longman, 1946.

133. L. G. L'édition suisse pendant la guerre, *Esprit*, sept. 1945.

134. Gaudemar (P. de). Le mouvement de *Transformation* [ses relations avec le mouvement personnaliste], *Esprit*, juil. 1946.

135. Crouzet (J. P.). *Poésie au Canada*, P. Didier, 1946.

136. Arnavon (C.). *Les débuts du roman réaliste américain et l'influence française*. Cahiers des langues modernes, I, Didier, 1946.

137. [Littérature française contemporaine], numéro spécial de *Partisan Review*, Spring, 1946. Traductions d'œuvres d'A. Camus, J.-P. Sartre, A. Malraux, P. Valéry, J. Paulhan, art. de Cl. E. Magny : *French literature since* 1940.

138. Rhodes (P.). *How the French Writers kept going*, *Virginian Quarterly Review*, Automne, 1945.

139. Numéro spécial de *Poetry*, octobre 1945, Chicago.

140. Miller (Henry). *Rimbaud*, New Directions Annual, N. Y., 1946.

141. Fowlie (W.). *Arthur Rimbaud*, New Directions, N. Y., Aug. 1946.

Influences anglaises.

142. Fellheimer (J.). Michele Léoni's *Venezia Salvata*, The first Italian translation of Otway's Tragedy, *Italia*, XXII, 1945.

133. Rudwin (M.). Shakespeare en France. *Shakespeare Association Bull.*, XX (1945), 110-117.

143. Blum (Eug.). Shakespeare in the U. R. S. S. *Shakespeare Association Bull.*, XX (1945), 99.

145. Koht (H.). Shakespeare and Ibsen. *Journ. of Eng. and Germ. Phil.*, LXV (1945).

146. Lefranc (A.). *A la découverte de Shakespeare*, P. A. Michel, 1945.

147. Cazamian (L.). *L'humour de Shakespeare*, P. Aubier, 1945.

148. Van Tieghem (P.). Shakespeare devant la critique continentale au XVIIIe siècle, *Essais et études universitaires*, 1945, n° 1.

149. Horsley (P.). George Keate and the Voltaire-Shakespeare controversy, *Compar. Lit. Stud.*, vol. XVI, 1945.

150. Touchard (P. A.). Shakespeare à la scène, *Esprit*, mai 1945.

151. Iuzovski (I.). Hamlet, *Novy Mir*, 1945, n° 7.

152. Engel (Cl. E.). Shakespeare in Switzerland in the xviiith Century, *Compar. Lit. Stud.* 1945, vol. XVII-XVIII.

153. Bentley (N. E.). *Hudibras's* Butler abroad [en 1670]. *Mod. Lang. Notes*, LX (1945), 254.

154. Hammer (C. Gr.). Gœthe's estimate of O. Goldsmith. *Journ. of Eng. and Germ. Phil.*, XLIV (1945).

155. Jourda (P.). Témoignages sur le roman noir. *Mélanges Huguet.* Paris, 1940-45.

156. Eggli (E.). Quelques suggestions de Lady Morgan à Mérimée et à Vigny, *Compar. Lit. Stud.* 1945, vol. XI-XII.

157. Rops (D.). William Blake, *Rev. de Paris*, nov. 1945.

158. [*Le Romantisme anglais*), numéro spécial de *Lettres* (5 et 6), 1946. Présenté par A. Silvain et R. Kanters.

Etudes de P. Van Tieghem, L. Cazamian, P. Messiaen (*Burns*), L. Lemonnier (*Chatterton*), R. Las Vergnas (*Blake*), H. Read (*Le remords de Wordsworth*), J. Audard (*Le modernisme de Coleridge*), R. Desaise (*Le Daïmonisme de Byron*), J. Catel (*Shelley, poète de l'eau*), N. Miserez (*Shelley et la permanence de la vie*), J. Middleton Murry (*Beauté en toutes choses-Keats*), T. Arnold (*Théâtre et romantisme*), J. Vagne (W. *Scott immobile*), R. Lalou (*Le romantisme d'Emily Brontë*), R. Delince (*T. L. Beddoes l'exilé*) et F. Dumont.

Textes de S. T. Coleridge, Byron, Shelley, Keats, C. R. Maturin, W. S. Landor.

159. Kohlsmkaia (O.). Iohn Keats, *Oktiabr.* 1945, nº 10.

160. Lemonnier (L.). *Les poètes romantiques anglais*, Boivin, 1945.

161. Hoog (A.). Emily Brontë ou les relations du ciel et de l'enfer, *La Nef*, oct. 1946.

162. Lemonnier (L.), *Dickens*, A. Michel, 1946.

163. Alain. *En lisant Dickens*, Gallimard, 1945.

164. Houtchens (C. W.) and Lawrence (H.). Contributions of early American Journals to the study of Ch. Dickens, *Mod. Lang. Quart.* VI, 1945.

165. Pugey (C. A.). *Peter Pan*, féerie tirée du roman de J. M. Barrie, *Ecrits de la France*, 1946.

166. Seillière (E.). Les premiers contacts directs de Taine avec l'Angleterre, *La Grive*, Mézières, avril 1946.

167. Whiting (B. J.). The English proverbs of Stephane Mallarmé, *Romanic Rev.*, XXXVI, 1945.

168. Bonnerot (L.). Ch. Du Bos interprète spirituel de la littérature anglaise, *Résurrection*, Didier, Toulouse, 1946.

169. Eyrignoux (L.). Le 90e anniversaire de Bernard Shaw, *Langues Modernes*, 1946, nº 6.

170. [*Aspects de la littérature anglaise de* 1918 *à* 1944], numéro spécial de *Fontaine* (1945).

Publié par Miss Kathleen Raine et M.-P. Fouchet.
Etudes de E. M. Forster (*Vingt ans de littérature anglaise*), Stephen Spender (*La poésie anglaise entre les deux guerres*), D. W. Brogan (*La littérature politique anglaise*, 1918-1943), E. Bowen (*Le roman anglais*), A. Huxley (*D. H. Lawrence*), S. Gilbert (*James Joyce*), H. Read (*Henry James*), M. Beerbohm (*Lytton Strachey*), V. S. Pritchett (*H. G. Wells*), N. Nicholson (*G. B. Shaw*) et V. Wolff (*Une aventure londonienne*), O. Sitwell (*Lettre à mon fils*), Col. T. E. Lawrence (*Lettres*), J. Conrad (*Premières nouvelles*), R. Lehman (*Un songe d'hiver*), K. Mansfield (*Le Pessimiste*) et autres textes de G. B. Shaw, E. Waugh, W. B. Yeats, Roy-Campbell, L. Binyon, Ed. Blunden, W. de la Mare, W. H. Auden, W. Plomer, H. G. Wells, D. H. Laurence, D. Garnett, L. Strachey, R. West, Ant. White, Wynd. Lewis, R. Hillary, Gr. Greene, Chr. Isherwood.
Poèmes de Th. Hardy, T. S. Eliot, W. B. Yeats, Roy Campbell, L. Binyon, Ed. Blunden, W. de la Mare, W. H. Auden, G. Barker, A. E. Housman, W. Empson, L. Mac Neice, C. Day Lewis, S. Sassoon, D. Gascoyne, R. Graves, K. Raine, Ch. Madge, G. Masefield, S. Spender, E. Sitwell, Dyl. Thomas, A. Comfort, etc...

171. Gros (L. G.). T. S. Eliot, *Cahiers du Sud*, nº 274, 1945.

172. Saillet (M.). Le meurtre dans la cathédrale, *Fontaine*, nov. 1945.

173. Wallette (J.). Aldous Huxley réformateur, *La Nef*, oct. 1945.

174. Gaillard (P.). « Le fleuve étincelant » de Ch. Morgan, *La Pensée*, 1945, nº 3.

175. Hackett (C. A.). La poésie anglaise contemporaine, *Confluences*, 1946, nº 6.

176. Verney (A.). Optique de la littérature anglaise contemporaine, *La Nef*, déc. 1945.

177. Engel (Cl. E.). *Profils anglais*, La Baconnière, Neuchâtel, 1946.

Influences germaniques.

178. Loomis (C. G.). Martin Opitz in seventeenth Century England. *Mod. Lang. Quart.* VI, 1945.

179. Kliger (S.). The «Goths» in England : an introduction to the Gothic vogue in eighteenth Century aesthetic discussion, *Mod. Phil.*, XLIII, 1945.

180. Atkins (St.). Sir Herbert Croft and German literature, *Mod. Lang. Quart.* juin 1944.

181. Delp. (W. E.). Gœthe's Tasso in the light of Chekov. *Compar. Lit. Stud.* 1945, vol. XII.

182. Mc Clain (W. H.). Gœthe as R. Rolland's *Compagnon de route. Germ. Rev.*, XIX (1945).

183. Schreiber (C. F.). Carlyle's Gœthe mask. *Yale University Gazette*, XVIII (1945).

184. Michéa (R.). *Le voyage en Italie de Gœthe*, Aubier, 1945.

185. Tonnelat (E.). Paradoxe sur Herder, *Etudes german.*, 1946, nº 1.

186. Peck (L. F.). An adaptation of Kleist's *Die Familie Schroffenstein* [M. G. Lewis, 1903]. *Journ. of Eng. and Germ. Phil.*, XLIV (1945), 9.

187. Andler (Ch.). *L'œuvre lyrique de Heine*, ouvrage posthume présenté par G. Bianquis, *Etudes Germaniques*, 1946, nº 3.

188. Suarés (A.). Pour un portrait de Henri Heine, *Fontaine*, avril 1946.

189. Prahl (A. J.). Bayard Taylor in Germany. *German Quart.*, XVIII (1945).

190. [Hölderlin]. Traduction et commentaire de poèmes et de lettres de Hölderlin, *Fontaine*, nº 54, Eté 1946.

191. Monnerot (J.). Nietzsche et la contradiction, *Confluences*, 1945, nº 5.

192. Masson (R.). La théorie de la nouvelle selon Th. Storm, *Langues modernes*. 1946, nº 6.

193. [La question allemande], numéro spécial de *Fontaine*, nov. 1945. Articles de Stephen Spender (L'Allemagne et l'Europe), Pierre Emmanuel (Hölderlin et l'histoire), A. Béguin (Procès de l'Allemagne), E. Morin (Situation des intellectuels allemands de l'opposition au nazisme), etc.

194. Camus (A.). *Lettres à un ami allemand*, Gallimard, 1945.

195. Angelloz (J. F.). E. Jünger, apôtre de la paix, *Etudes germaniques*, 1946, nº 3.

196. Astorg (B. d'). A. Koestler, prix Nobel 1960, *Esprit*, oct. 1946.

197. Brionne (M.). Ni zéro, ni infini, *Esprit*, mai 1946.

198. Funck-Brentano, Le zéro et l'infini, *Renaissances*, juin 1946.

199. Richard (J. P.). Le zéro et l'infini, *Fontaine*, avril 1946.

200. Lentin (A.), Le zéro et l'infini, *La Pensée*, 1946, nº 8.

201. Merleau-Ponty, Le yogi et le commissaire, *Temps modernes*, oct. nov. 1946.

202. Wahl (J.). Le monde, l'amour, la parole chez Rilke, *Fontaine*, Eté, 1945.

203. Wahl (J.). Sur un poème inédit de Rilke, *Deucalion*, 1946, nº 1.

204. Betz (M.). Introduction des Lettres à Benvenuta, de Rilke, *Saisons* 1946, nº 2.

205. Klossowski (P.). R. M. Rilke et les Elégies de Duino [critique du livre de Romano Guardini : *Zu R. M. Rilkes Deutung des Daseins*], *Critique*, 1946, nº 5.

206. [Présence de Kafka), numéro des *Cahiers du Sud*, mars-avril 1945 (traductions et articles de M. Lecomte, P. Klossowski, F. Léger, etc.).

207. Micha (R.). Le fantastique kafkain sur le plan de l'art, *L'Arche*.

208. Girard (A.). Kafka et le problème du Journal intime, *Critique*, 1946.

209. Brod (Max). *Franz. Kafka. Souvenirs et documents*, Gallimard, 1945.

210. Fauchery (P.). Faut-il brûler Kafka ? [enquête]. *Action*, mai, juin, juill. 1946.

211. Reiman (P.). Kafka voulait être brûlé, Lettre de Prague, *Action*, 27 déc. 1946.

Influences helvétiques.

212. Kohler (P.). Le rôle intellectuel de la Suisse française. Dans : *Périodes et Problèmes*. Lausanne, 1943.

213. Bray (R.). Au temps des *Jésuites* et du *Prêtre*. Michelet et les libéraux vaudois. *Mélanges Huguet*, Paris, 1940-45.

214. Buenzod (E.). C. F. Ramuz, *Cahiers du Sud*, janv. 1945, nº 269.

Influences néerlandaises.

215. Sanchez y Escribano (F.). *Los Adagia de Erasmo en la philosophia vulgar de Juan de Mal Lara*, N. Y. 1945.

216. Zielens (L.) et Gevers (M.). *Regards sur la littérature néerlandaise* [précédant une traduction de *Hilde* d'Anne de Vries] Stock, 1945.

Influences scandinaves.

217. Benson (Ad.). Gustavus Vasa on the foreign stage. *Scandinavian Studies*, XVIII (1944), 115.

218. Id. Colonial Americans applauded Gustavus Vasa. *The American Swedish Monthly*, XXXVI (1942), p. 13.

219. Swann (A. W. S.). Gustavus Vasa again [pour la pièce de W. Abbott]. *Scandinavien Studies*, XVIII (nov. 1945), 307.

220. Koch Macleod (V.). The influence of Ibsen on Joyce, *P. M. L. A.*, Sept. 1945.

221. Balthazar (H. von). Kierkegaard et Nietzsche, *Dieu vivant*, 1946, nº 1.

222. Gravier (M.). *Tegnèr et la France*, Aubier 1943.

223. Maury (L.). *L'amour et la mort d'Ernst Ahlgrén*, Stock, 1945.

224. Jolivet (A.). Henrik Wergeland, *Etudes german.* 1946, nº 1.

Influences slaves.

225. Schoell (Fr.). *Patrimoine polonais*, 2 vol., La Concorde, Lausanne, 1944 et 1945.

226. Czachowski (K.). La littérature en Pologne libérée, *Poésie* 46, nº 32.

227. Wellisz (L.). Reverberations of Mickiewicz's genius in America. *Bull. of the Polish Institute of Arts and Sciences in America*, III, 483.

228. Nobilis, (Sister M.). Sienkiewicz and the American Poles. *Sodalis* (Michigan), déc. 1944.

229. Struve (G.). *Histoire de la littérature soviétique*, éd. du Chêne, 1946.

230. [*La Russie face à l'Occident*]. Suite tirée du *Journal d'un écrivain* de Dostoievsky. Lausanne, La Concorde, 1945.

231. Wilczkowski (C.). Grands thèmes et messages de la littérature russe, éd. *Rev. des Jeunes*, 1945.

232. Plisnier (Ch.). Prise de vue de la littérature soviétique, *Esprit*, mai 1945.

233. Mazon (A.). Le patrimoine littéraire de l'Union soviétique, *Connaissance de l'U. R. S. S.*, Paris, Hier et aujourd'hui, 1946.

234. Rais (E.). Note sur la poésie soviétique, *Esprit*, mai 1946.

235. Thorgevsky (I.). *De Gorki à nos jours. La nouvelle littérature russe.* P. La Renaissance, 1945.

236. Troyat (H.). *Pouchkine*, 2 vol. Albin Michel, 1946.

237. Némirowski (I.). *Vie de Tchékov*, A. Michel, 1946.

238. Triolet (E.). *Maiakowski, poète russe*, Ed. Seghers, 1946.

239. Baldensperger (F.). La part de la Russie dans l'acceptation française du subconscient en littérature *P. M. L. A.*, mars 1946.

240. Pope (J. C.). Prufrock and Raskolnikov, *American Literature*, XVII (1945).

241. Dournès (P.). *Comment lire Dostoievsky* [avec bibliographie des traductions et de la critique], Paris, « Aux étudiants de France », 1945.

242. Gronicka (A. von). Thomas Mann and Russia. *Germ. Rev.*, XX (1945).

243. Manning (C. A.). Taras Schevchanko as a world poet. *Ukrainian Quarterly*, I (1945), 105.

244. Grappin (J.). Un fragment inédit de « La guerre et la paix », *Confluences*, 1946, nº 9.

245. Williams (A. M.). An English critic appraises Russian war poets. *Daily Worker*, 4 janv. 1945.

Influences nord-américaines.

246. Rubin (V.) i Karintsev (N.). Obzor sovremennoj amérikanskoj i angliiskoj dramaturgü (Panorama des littératures dramatiques américaine et anglaise), *Novy Mir.*, nº 7, 1945.

247. [*Ecrivains et poètes des Etats-Unis*] numéro spécial de *Fontaine*, Alger, 1943 et (réaugmenté), Paris, 1945.

Préfaces de Jean Wahl, André Gide, Julien Green, Denis de Rougemont. — Avertissement de M.-P. Fouchet. *Essais et Récits* de T. S. Eliot, E. Hemingway, J. Steinbeck, W. Faulkner, H. Miller, W. Carlos Williams, G. Stein, W. Saroyan, F. Prokosch, Erskine Caldwell.

Poèmes de R. Frost, A. Crapsey, H. Hagedorn, W. Carlos Williams, Wallace Stevens, T. S. Eliot, Sara Teasdale, Robinson Jeffers, Conrad Aiken, Lola Ridge, A. Macleish, H. Gregory, L. Bogan, C. Sandburg, M. Van Doren,

A. Tate, R. Hillyer, H. Phelps Putnam, J. Crowe Ranson, E. E. Cummings, Hart Crane, Langston Hughes, F. Prokosch, M. Moore, J. Agee, Kenneth Patchen, J. Laughlin, Vachel Lindsay

avec notes conjointes et notices bibliographiques.

248. [*Langage et littérature américains*], numéro spécial de *L'Arbalète*, automne 1944. Présenté par Gertrud Stein.

Dorothy Baker (Le jeune homme à la trompette), E. Caldwell (L'homme de Dieu), D. H. Clarke (Autobiographie de Frank Tarbeaux), P. Cheney (Le môme vert-de-gris), E. Hemingway (C'est aujourd'hui vendredi), H. MacCoy (On achève bien les chevaux ?), W. Edmonds (La résurrection de S. Moon), W. Faulkner (Wash), Hurston (La calebasse de Jonas), H. Miller (Mona), D. Runyon (Lily de Saint Pierre), Wm Saroyan (Amour, amour, Parmi les pauvres, Déjà tombé amoureux d'une naine, Moi sur la terre, Comme le soleil, Chère Greta Garbo), N. West (miss Lonelyhearts), Thornon Wilder (Le ciel est ma gare d'arrivée), Th. Wolfe (Point de porte), R. Wright (Le départ de Big Boy, préface de Paul Robson).

249. [*Romanciers américains contemporains*], nº 1 des *Cahiers des Langues modernes*, 1946.

Préface d'Et. Gilson. — *Etudes et traductions* (Les débuts du roman réaliste américain et l'influence française, par C. Arnavon, Th. Dreiser, par L. Landré ; O. Rölvaag, par J. Simon ; Upton Sinclair, par M. Le Breton ; Sherwood Anderson, par G. Fontanet ; Sinclair Lewis, par J. Loiseau ; Thornton Wilder, par Chamaillard ; Hemingway, par R. Las Vergnas ; J. Steinbeck, par R. Lalou ; St-Vincent Benét, par G. Connes ; L. Bromfield, par S. F. Charrot ; W. Faulkner, par A. M. Soulac ; W. Saroyan, par M. Soulas ; Tendances du roman américain moderne, par J. L. Brown ; Les romanciers américains devant le public et la critique des Etats-Unis, par M. K. Spears ; Bibliographie.

250. *U. S. A.* [*Mythes, situations, hommes*], numéro spécial des *Temps modernes*, 11-12, sept. 1946.

Témoignages américains (19) et français (6), présentés par J.-P. Sartre.

251. Guérard (A.). Le roman américain depuis 1939, *Langues modernes*, 1945, nº 2.

252. Brown. Les lettres américaines en 1944, *Esprit*, mars 1945.

253. Jarlot (G.). Der amerikanische Roman, *Wort und Tat*, Innsbruck, sept. 1946, nº 2.

254. Mendelsohn (H.). Walt Whitman, *Novy Mir*, 1945, nº 5.

255. Coindreau (M.). *Aperçus de la littérature américaine*, Gallimard, 1946.

256. Boll (E.). Ch. Dickens and W. Irving, *Mod. Lang. Quart.* V, 1944.

257. Pacey (W. C. D.). W. Irving and Ch. Dickens, *Americ. Liter.* XVI, 1945.

258. Castelneau (J.). *Edgar Poe* (avec bibliographie), Taillandier, 1945.

259. Jones (P. M.). Poe, Baudelaire and Mallarmé, *Mod. Lang. Rev.*, XXXIX, 1945.

260. Jones (R. S.). The influence of E. A. Poe ou Paul Valéry prior to 1900, *Compar. Lit. Stud.* 1946, vol. XXI-XXII.

261. Maquet (J.). Sur Melville, *Critique*, 1946, nº 3-4.

262. Cournot (M.). Essai sur Melville, *L'Arche*, août-sept. 1946.

263. Pouillon (J.). W. Faulkner, un témoin, *Temps modernes*, oct. 1946.

264. Ricard (J. F.). Les romans de Faulkner en France. *Confluences*, 1945, nº 1.

265. R. T. E. Hemingway ou la jeunesse du monde. Extraits et commentaires. *Confluences*, 1945, nº 2.

266. Magny (C. Edm.). Introduction à la lecture de Dos Passos, *Poésie* 46, nº 32.

267. Vallette (J.). Steinbeck bifrons, *La Nef*, avril 1946.

268. Id., Erskine Caldwell : plan de son œuvre, *La Nef*, août 1946.

269. Fluchère (H.). *Tropique du Cancer*, préface à la traduction du roman de H. Miller, publiée d'abord dans les *Cahiers du Sud*, 1945, nº 273.

270. Bataille (G.). L'inculpation de Henry Miller, *Critique*, 1946, nº 3-4.

271. Id., La morale de Miller, *Critique*, 1946, nº 1.

272. Grenier (R.). H. Miller ou l'obsession du panthéisme, *Temps modernes*, mai 1946.

273. Blanchot (M.). De Lautréamont à Miller, *L'Arche*, juin 1946.

Influences africaines et orientales.

274. Paden (W. D.). Tennyson and Persian Poetry once more, *Mod. Lang. Notes*, LX, 1945.

275. Decreus (J.). Paul Claudel et le Nô japonais. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XIX.

276. Delavignette (R.). L'accent africain dans les lettres françaises (De Bakary Diallo à Leopold Sedar Senghor), *La Nef*, nov. 1945.

277. Guy-Luc (S.). Rimbaud à Java, *France-Asie*, 15 juillet 1946.

278. Tran Van Tung. *Poésie d'Extrême Orient*, Grasset, 1945. *L'Annam, pays du rêve et de la poésie*, Susse, 1945. — *Chants du dragon d'or*, Susse, 1945.

TRADUCTIONS RÉCENTES

Etant donné le nombre extraordinairement élevé des traductions françaises d'ouvrages étrangers parues depuis la libération, la Revue *croit utile d'ouvrir ici une rubrique nouvelle sous laquelle seront indiquées les principales traductions d'œuvres littéraires (à partir de* 1943). *On ne trouvera ci-dessous que les traductions de l'anglais et du russe. Les numéros suivants indiqueront les autres.*

Littérature anglaise.

XVIe-XVIIIe siècles.

Sidney (Sir Ph.). *Astrophel et Stella*, trad. Ch.-M. Garnier, Aubier, 1943.

Shakespeare. *Troilus et Cressida*, présenté et traduit par A. Digeon, Aubier 1943.

Id., *Le marchand de Venise*, présenté et traduit par F. C. Danchin, *ibid.*, 1943.

Congreve. *Le train du monde*, présenté et traduit par A. Digeon, Aubier, 1943.

Sterne. *Voyage sentimental*, par A. Digeon, *ibid.*, 1944.

Blake. *Poèmes choisis*, par M. L. Cazamian, *ibid.*, 1944.

Godwin (W.). *Les aventures de Caleb Williams*, adaptées par N. Baudy, Bordas, 1945.

XIXe-XXe siècles.

Carroll (Lewis). La vision des trois T. *Fontaine*, 1945. — Poèmes, éd. Seghers, 1945.

Coleridge. *Vingt-cinq poèmes*. Trad. d'Hangest, Aubier, 1945.

Clewes (Howard). *Angle mort*, éd. du Pavois, 1946.

Coates (P.). Tant va la cruche à l'eau, *Renaissances*, juin 1946.

Conrad (J.). Toiles d'araignées et fils de la vierge. Trad. G. Jean-Aubry, *Cahiers du Sud*, 1945, nº 271.

Id., *Captifs*, tr. Jean-Aubry, *La Nef*, sept. 1945.

Id., *Le miroir de la mer*, Gallimard, 1946.

Cronin (A. J.). *Les clés du royaume*, Genève. — *Les vertes années*, éd. de la Paix, 1946.

Cross (V.). *La pécheresse repentante*, Genève, éd. Mont-Blanc, 1946.

Grellhorn (H.). *Liane*, Laffont, 1946.

Golding (L.). *La rue des magnolias*, Albin Michel, 1946.

Graves (Rob.). *Madame Milton*, éd. du Pavois, 1946.

Greene (Graham). Le rocher de Brighton, *Poésie* 46, nºs 32 et suiv.

Greenwood. *L'équipe dans la tourmente*, Julliard, 1946. — *Mr Bunting*, id., 1946.

Eliot (T. S.) [cf. 171-172], *Meurtre dans la Cathédrale*, éd. du Seuil, 1946. — Trois poèmes, *Fontaine*, fév. 1946.

Holtby (W.). *Province anglaise*, Julliard, 1946.

Huxley (A.) [cf. 173]. *L'art de voir*, Payot, 1945. — *L'Eminence grise*, Charlot, 1945. — L'avenir du passé, *Rev. de Paris*, 1945, nº 2. — Le bouquet Tillotson, *Rev. de Paris*, 1945, nº 9. — *L'éternité retrouvée*, Plon, 1946. — *Dépouilles mortelles*, La Jeune Parque, 1946. — Le meilleur tableau, *Saisons*, 1946, nº 2. — L'Olivier, *Table ronde*, 1946, nº 2.

Lawrence (D. H.). *Réflexions sur la mort d'un porc-épic*, éd. *Confluences*, 1946.

Lawrence (D. H.). Herman Melville, *Esprit*, mai 1946.

Lehmann (Rosam.). *L'enfant de la bohémienne*, Plon, 1946. Cf. aussi *Rev. de Paris*, août 1946.

Maugham (Somerset). *Les vacances de Noël*. Ed. de Paris, 1946.

Maurier (G. du). *Peter Ibbetson*, Gallimard, 1946.

Mansfield (K.). *Le cahier de notes*, Stock, 1945. — Poèmes, *La Nef*, déc. 1945.

Morgan (Ch.). [Cf. 174]. *Le voyage*, Grasset, 1946. — *Reflets dans un miroir*, Stock, 1946. — L'artiste dans la société, *Rev. de Paris*, juin 1946.

Morgan (E.) et Mc Cullough (M.). *La maison de l'archange*, Laffont, 1946.

Newman. *Œuvres Philosophiques*, trad. S. Jankélévitch, Aubier, 1946.

Priestley (J.-B.). *Adam au clair de lune*, Maréchal, 1946.

Quincey (Th. de). La malle anglaise, *Confluences*, 1945, nº 4.

Shaw (Bernard). *Genève*, Aubier, 1945.

Sitwell (Ed.). *Chanson verte*, poèmes, éd. *Confluences*, 1946.

Spender (St.). Journal de septembre 39, *L'Arche* 1945, n° 10. — *Le cactus ardent*, Le Sagittaire, 1946. — Pensée dans un avion, *Temps Modernes*, oct. nov. 1946.

Thackeray. *Le livre des snobs*, trad. Las Vergnas, Aubier, 1945.

Toynbee (Ph.). *Barrières*, La Jeune Parque, 1946.

Warner (Rex). *L'aérodrome*, éd. Fontaine, 1946. — *Pourquoi ai-je tué* ? éd. Fontaine, 1946.

Wells (H. G.). A fin de Course, *Table ronde*, 1946, n° 1. — *Dolorès*, éd. Les deux rives, 1946.

Woolf (Virg.). *Entre les actes*, Charlot, 1945. — *La maison hantée*, Charlot, 1945. — La robe neuve, *L'Arche*, 1945, n° 8.

Thomas (Dylan). La colline aux fougères, *Cahiers du Sud*, n° 275. — Poème en octobre, *Lettres*, Genève, 1946, n° 5. — Perspective sur la mer, *L'Arche*, août 1946.

Littérature américaine.

Toutes les traductions publiées à l'usage de l'Europe, par les *Overseas editions*, dont on trouvera le catalogue aux « Services d'information américains ».

Butler (G.). *Les mains pures*, Presses de la cité, 1946.

Bromfield (L.). *Le delta sauvage*, Stock, 1946.

Caldwell (E.). *Un pauvre type*, Gallimard, 1946.

Dos Passos (J.) [Cf. 266]. *La grosse galette, ibid.*, 1946. — *Bilan d'une nation*, éd. du Pavois, 1946.

Faulkner (W.) [Cf. 263-264], *Pylone*. Gallimard, 1946.

Hawthorne (N.). *La lettre écarlate*, La nouvelle édition, 1946.

Hemingway (E.) [Cf. 265]. *En avoir ou pas*, Gallimard, 1946. — *Dix Indiens*, ibid., 1946. — *Pour qui sonne le glas* ? Zoolnay, 1945.

James (H.). *Daisy Miller*, 1946.

Melville (H.) [Cf. 261-262]. *Le campanile*, éd. Fontaine, 1946. — *Les îles enchantées*, Gallimard, 1946.

Miller (Henry) [Cf. 269-272]. *Tropique du Cancer*, Denoël, 1946. — *Tropique du Capricorne*, éd. du Chêne, 1946. — *Le printemps noir*, Gallimard, 1946. — *L'obscénité et la loi de réflexion*, Fontaine, oct. 1946.

Poe (E.). *Trois manifestes* [dont *Le principe poétique*, *L'Essence du vers*, trad. Lalou], Charlot, 1946.

Porter (C. A.). *L'arbre de Judée*, éd. du Pavois, 1946.

O'Neill. *Le singe velu*, Stock, 1945.

Rawlings (M. K.). Jody et le faon, *La Nef*, oct.-nov. 1945.

Saroyan (W.). *Quarts, moitiés, trois quarts de notes et notes entières*, Fontaine, juin 1945. — Soixante-dix mille Assyriens (extrait), *Cahiers du Sud* 1945, n° 273. — *L'audacieux jeune homme au trapèze volant*, Le Sagittaire, 1946. — *Les acrobates*, Stock, 1946.

Steinbeck (J.). [Cf. 267]. Les chrysanthèmes, *Rev. de Paris*, janv. 1946.

Winsor (Kathleen). *Ambre*, éd. du Pavois, 1946.

Littérature russe.

Assanov (N.). *Terre d'Oural*, Laffont, 1946.

Beck (Al.). *La chaussée de Volokolanisk*, Bordas, 1946.

Belaceff-Scherbinsky. *Post-scriptum*, éd. du Pavois, 1946.

Biely (A.). Christ est ressuscité, poème, *Table ronde*, 1946, n° 2.

Chmelov (I.). *Les voies célestes*, éd. du Pavois, 1946.

Cholokov (M.). *Terres défrichées*, Hier et aujourd'hui, 1946.

Dostoievsky. *Niétochka Niezanov*, Gallimard, 1945.

Ehrenbourg (I.). *Le destin du capitaine Volkhov*, éd. Fontaine, 1946.

Emelianova (Nina). *Le chirurgien*, éd. du Pavois, 1946.

Gogol (N.). *Tarass Boulba*, P. Ardent, 1945. — *Contes fantastiques*, éd. La Boétie, Bruxelles, 1946. — *La veillée de la Saint-Jean*, Mercure, 1945.

Gorki (M.). *La mère*, Hier et aujourd'hui, 1945. — *Le métier des lettres*, La nouvelle édition, 1946. — *Les déchus*, Mercure, 1946. — *De la poésie* : Trois lettres, *L'Arche*, juin 1946.

Grosmann (W.). *Le peuple qui survit*, La Centaine, 1946.

Guermann (Y.). *Nos amis*, Corréa, 1946.

Kalinine (A.). *Le cosaque tchakane*, Lugdunum, Lyon, 1946.

Lermontof. *Le Héros de notre temps*, éd. L. M. 1946.

[Poètes soviétiques] : Bagritski, Alebnicov, Svietlov, Rylencov, Tikonov, Mandelstam, Ivanov, Simonov, *Esprit*, mai 1946.

[Sept poètes de la révolution russe] : Essenine, Maiakowsky [cf. 238], etc. Ed. de la Lucarne, Toulouse, 1945.

Pouckhine. *Doubrovski*, éd. L. M. 1946.

Prichvine (M.). *La racine de vie et autres récits d'un chasseur russe*, Payot, 1946. — L'arabe noir, *Saisons*, 1946, n° 2.

Remizov (A.). *La maison Bourkov*, éd. du Pavois, 1946. — So-

lomonie le possédé, *Confluences*, 1945, n° 5. — *Sentiers vers l'invisible*, éd. du Chêne, 1946. — Chinois, *La Nef*, déc. 1946.

Soloviov (L.). *Nikouline, marin russe*, Laffont, 1945. — *Quelqu'un troubla la fête*, Nagel, 1946.

Tolstoi (I.). *Enfance*, suivi de *Souvenirs d'enfance*, éd. du Chêne, 1945. — *Adolescence et jeunesse*, ibid., 1946.

Tolstoi (Al.). *Les récits d'Ivan Soudarev*, Hier et aujourd'hui, 1945.

Tourgueniev (I.). *Tchertopkhanov*, Payot, 1946. — *Premier amour*, éd. du Chêne, 1946.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Paul Hazard. — **La Pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing.** Tomes I-II et un vol. de Notes et Références. Paris, Boivin, 1946.

La Pensée européenne au XVIIIe siècle n'est pas à proprement parler un ouvrage posthume. Il exprime très exactement les vues définitives de l'auteur, qui a même corrigé les épreuves des premières feuilles : celui-ci nous l'écrivait avec un mélange significatif de satisfaction et de tristesse, quelque quinze jours avant sa mort. Si bien que, pour nous, Paul Hazard est présent derrière chaque ligne de son livre, de cette ineffable présence essentielle que seuls les grands morts peuvent connaître. Il est là, avec son sourire et sa sagesse, prompt à relever nos remarques et prêt à y répondre, plus vivant que jamais.

Après la *crise de conscience* que l'Europe avait subie aux environs de 1700, et dont Paul Hazard avait retracé les vicissitudes et les péripéties, il y a douze ans, dans un mémorable ouvrage [1], on aurait eu plaisir à rencontrer, dans cette suite, une œuvre de certitudes. Il n'en est rien. La bataille continue et s'aggrave. Pierre Bayle et les *free thinkers* avaient déjà instruit le cas du christianisme, amplement, mais dans le silence relatif de leur cabinet. Or, le XVIIIe siècle nous fait assister, selon le titre de la première partie de la *Pensée européenne*, à un véritable *procès du christianisme*, à une sorte de procès en cour d'assises, devant l'énorme affluence d'un public européen bruyant à souhait et vivement intéressé, parmi les cris vengeurs des accusateurs et la faible défense des accusés. L'attaque se fait plus vive et gagne de proche en proche tous les milieux. Les hétérodoxes de l'âge précédent avaient créé, à l'endroit des vérités acquises en religion comme en politique, un état d'esprit d'irrespect qui s'arme maintenant de satire et devient agressif. Paul Hazard rend compte rapidement des formes les plus voyantes de cette satire univer-

1. Sur cet ouvrage, la *Crise de la Conscience européenne* (1680-1715), voir notre compte rendu, *Revue de Littérature Comparée*, avril-juin 1935, p. 364-378.

selle — le burlesque et la caricature ; les étonnements insidieux des voyageurs exotiques, cette nombreuse descendance d'Usbek le Persan jusqu'au Chinois de Goldsmith et au delà ; les mordantes expériences des nouveaux utopistes qui emboîtent le pas à Gulliver-Swift et refont le monde sur nouveaux frais, etc. L'aperçu pourrait s'étendre à une foule de pamphlets de toute farine, impliquer une large partie de l'œuvre de Voltaire, faire appel à la comédie et à la farce, de Lesage à Beaumarchais, et au roman, de Lesage à Restif. A quoi bon ? Tout est *critique* dans ce siècle, et on le savait. Il suffisait d'en décrire les armes les plus ingénieuses, celles-là précisément qui ont pénétré le plus profond dans l'opinion.

Des tâches plus ardues attendent le chercheur. Il lui faut, à force de resserrer et de pousser l'enquête, ramener à l'unité les mobiles qui inspirent cette immense clameur, dégager les ressorts de cette vaste négation. C'est ainsi qu'apparaît en plein jour la notion de *bonheur* — instinct, recherche, fondement d'une morale, d'une métaphysique, d'une science et d'une hygiène tout à la fois — qui ne cessera de tourmenter le siècle. D'ordre strictement matériel et terrestre, le bonheur tend à devenir tout l'homme, à épuiser le contenu de l'humain tout entier, qu'il s'agisse de l'individu ou du corps social. Vers cette fin en soi tout converge, à commencer par la philosophie, laquelle, ayant perdu le sens de l'absolu et des valeurs spirituelles, ayant abandonné toute ambition d'atteindre l'être, renonce à la métaphysique, se fait servilement utilitaire et se rétrécit à la taille de l'homme matériel. Il y aura désormais des vérités utiles et des vérités inutiles, comme si la vérité n'était pas, au fond, une et indivisible : « On convient généralement, écrit Shaftesbury en 1725, qu'il n'y a de vérités importantes que celles qui contribuent à nous rendre heureux... »

De cette fin unique et si ardemment souhaitée, la *raison* est l'unique moyen. Non plus la raison cartésienne, laquelle tenait de l'intuition et s'attaquait résolument aux grands problèmes ontologiques ; mais une raison sans ailes, propre tout au plus à discerner, à interpréter et à classer les faits d'observation, à les vérifier par l'expérience, réduite somme toute au rôle d'un juge d'instruction, doublé d'un archiviste. Ainsi comprise, la raison cesse, à vrai dire, d'être l'instrument de la connaissance pour devenir celui de l'intérêt, de la seule vérité « utile », du bonheur terrestre. A croire d'Holbach, elle n'est que « la connaissance de ce qui nous est utile ou nuisible », ou bien « la faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeler, de pressentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire ou de

nous procurer ceux qui peuvent servir à la conservation de notre être et à la félicité, seul but de toutes nos actions soit corporelles soit mentales... » (1772 et 1774). Quand on pense que Descartes attribuait à la raison le pouvoir de distinguer le vrai du faux, on voit bien le glissement et on mesure la distance et, tout compte fait, la chute... Bayle est passé par là, et Locke — un Locke étrangement rapetissé d'ailleurs, et Wolff, pétrifié dans ses rigueurs de bon administrateur des facultés de l'âme. On s'explique sans peine, dans ce climat, l'échec d'un Vico, autrement pénétrant et profond.

Et l'on comprend aussi pourquoi ces candidats au bonheur par la raison s'en prennent à *Dieu* et à la *révélation*. Tout d'un coup, Dieu leur apparaît comme un ennemi personnel qu'il faut abattre. N'est-il pas la négation vivante du bonheur immédiat que l'on recherche ? Ne se dérobe-t-il pas à toute entreprise de la raison lockienne et utilitariste ? Entre cette raison et la foi, il y a une incompatibilité irréductible. Voltaire le proclame, à sa manière simplificatrice et grossissante, dans le *Dictionnaire philosophique* : « La foi consiste à croire, non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. »

C'est donc au Dieu des Chrétiens qu'on s'en prendra, au Dieu de tous les chrétiens, catholiques ou réformés. D'Holbach l'affirme sans ambages en 1756, et mieux encore Voltaire, qui engage à « mépriser également Calvin et saint Augustin » (à Mme du Deffand, 1764). Il y a dans cette guerre atroce des épisodes saisissants et qui font scandale, comme la terrifiante palinodie du curé Meslier, ce défroqué posthume, qui a toute sa vie administré des sacrements dont il se moquait éperdument ; comme l'Allemand Edelmann, d'abord pasteur, qui dénonce Luther et l'Église, prêche le culte de la raison sur les grands chemins et finit par découvrir Spinoza, avec ravissement.

Le feu gagne tour à tour l'Angleterre, la France, l'Allemagne. En Angleterre, toute une légion de déistes bataille ferme — Toland et Collins, et Tindall qui, en 1730, prouve clair comme le jour que l'Évangile est l'expression de la loi naturelle, ou n'est rien. Les Français, moins systématiques, visent un public plus large, celui des gens du monde, des bourgeois, des femmes. Leurs attaques, infiniment variées, s'insinuent partout et, avec Voltaire, Montesquieu, Toussaint, Helvétius, prennent [illegible] formes les plus ingénieuses, sans en excepter la raillerie et l'irrévérence. Les « Aufklärer » de l'Allemagne s'avancent en [illegible]ordement, presque toujours universitaires et savants, moins tapageurs et généralement sans talent, mais terriblement efficaces dans leur naïve bonne foi et dans leurs syllogismes à longue portée. Paul

Hazard s'est astreint à parcourir les tomes pesants de ces professeurs, S.-J. Baugmgarten, les Michaelis père et fils, J.-A. Ernest, J.-S. Semler.....

A ces phalanges serrées d'attaquants les *apologistes* résistent comme ils peuvent, avec infiniment d'esprit en France — voyez les Palissot, les Linguet, les Fréron, avec componction en Angleterre, — voyez l'évêque Warburton. On s'efforce de discréditer Locke et, sur nouveaux frais, les Sociniens, les déistes, les hérétiques de toute main. On s'ingénie à concilier la raison et la religion, la religion et les faits. On tire parti des merveilles de la nature, avec Derham, Nieuwentydt, Pluche et les inénarrables théologiens, allemands surtout, des astres, des pierres, de l'eau, des insectes, des testacés. Et l'on se fait tout aimable et concessif, pour prêcher libéralement un christianieme « éclairé », jetant du lest, prêt à se réconcilier avec Descartes et à pactiser avec Locke et fermant les yeux sur les divisions de l'Église...

Peine perdue. L'*incrédulité* gagne du terrain, chaque jour. Autant la religion est facile à atteindre dans sa précision formelle, autant l'assaillant protéiforme se dérobe et s'insinue. On goûte avec délices au fruit défendu, et c'est le triomphe des colporteurs. La notoire incohérence des mesures de défense, l'étrange complicité du pouvoir avec l'adversaire — voyez Malesherbes, étonnant directeur de la librairie — l'embarras d'un État comme celui de la France, suspendu entre son désir légitime de s'émanciper de la tutelle ecclésiastique et la crainte de se priver d'un de ses appuis le plus sûrs — tous ces flottements montrent bien le désarroi des forces conservatrices.

On aboutissait de la sorte à la ruine des deux principaux remparts de la religion. Dès le début du siècle, Port-Royal est détruit et le Jansénisme, banni de France, essaime en Europe, et s'affaiblit. En 1773, par une bulle de Clément XIV, la compagnie de Jésus est supprimée, après avoir été expulsée d'Espagne en 1759, et, en 1764, de France.

De ce vaste combat historique, un des plus lourds de conséquences qui soient dans l'histoire, Paul Hazard rend compte, dans des pages aussi nourries que dramatiques, tout au long de la première partie de son ouvrage. Et nous voilà au terme de l'effort triomphal de l'individu en vue de son émancipation. Car tel est, au fond, l'enjeu du *procès* que l'on fait à Dieu et à la révélation. Endigué, jadis, dans son instinct égoïste et anarchique, par toute une série de règles divines ; trouvant le complément de son intelligence et de son bonheur dans l'irrationnel et dans l'au-delà ; partagé entre son esprit et son corps, entre la conscience du péché originel et l'espérance de la grâce, et suspendu à mi-che-

min entre le ciel et la terre — l'homme n'aspirait qu'à se libérer. Le voilà libre, ou se croyant tel. De cette liberté, que fera-t-il ?

Tout son effort portera désormais à l'assurer et, avec elle, son bonheur. Il se bâtira donc une maison à sa taille — *La Cité des hommes*, selon l'expression de l'auteur, en tête de la deuxième Partie — sans autre ouverture sur l'infini qu'un Dieu de raison, auquel on attribue la création du monde par pure nécessité logique, qui n'exige aucun culte extérieur et que l'on salue vaguement de loin, en soi-même et dans la *nature*. Le malheur est que cette *religion naturelle*, ou déisme, ouvre aux matérialistes et aux athées des perspectives inespérées, ou les La Mettrie et les d'Holbach se jetteront à corps perdu, fâcheuse division au camp des nouveaux bâtisseurs.

La nouvelle cité s'étend sur toute la terre, voire même sur tout l'univers, et embrasse toute la nature. D'où l'instinct passionné de possession qui pousse l'Europe du XVIIIe siècle à la connaissance et à la conquête du monde, par les *sciences naturelles*. Jamais encore on n'avait procédé à un inventaire aussi complet de la réalité observable. Tout le monde s'en va maintenant à la découverte de quelque chose, au fond de son jardin ou au bout du monde. Le grand pionnier, ce n'est plus Descartes, avec ses calculs stériles, mais Newton et, par delà Newton, Bacon. Les herbiers, les vitrines, les cabinets d'histoire naturelle se remplissent d'objets curieux. Toute la faune y passe, et toute la flore, et les minéraux aussi. Par-dessus les frontières, les savants se tendent la main et collaborent — en astronomie, en géologie, en botanique, en physiologie, en physique, etc... Que d'illustres noms et que de trouvailles utiles ou simplement intéressantes ! Un large public suit leur effort et se passionne pour tant de merveilles. Et c'est le triomphe de Buffon, le savant qui aura su déployer aux yeux de ses contemporains la plus vaste des fresques scientifiques, aussi vaste que l'univers, et qui, contrairement à la plupart de ses confrères, achemine les esprits vers une conception évolutive de la nature.

Cependant, il faut à la nouvelle cité un droit nouveau, à base de nature et de raison, un *droit naturel* qui lui permette de régler ses affaires intérieures. Et c'est, après les juristes de l'âge précédent, le grand Montesquieu, entouré ou suivi d'une foule de législateurs théoriques qui ouvrent la voie aux réformes à venir. A son tour, la *morale* tend à se renouveler sur les mêmes fondements rationnels et naturels. Science — voire même science expérimentale, selon Helvétius, en 1758 ! — du bonheur individuel et social, elle rendra légitime l'amour-propre, limitera les égoïsmes

individuels les uns par les autres et cessera de dédaigner la passion, le plaisir, voire même la volupté, tout cela étant fondé en nature et la nature étant bonne en soi.

La science du *gouvernement* ne saurait être que l'application des principes du droit naturel et de la morale naturelle. On en déduit l'idée d'un contrat social primitif, avec son corollaire de la liberté politique. Mais les choses se gâtent quand on en vient à considérer la légitimité de l'égalité et celle, plus controversée encore, de la propriété. C'est la constitution anglaise qui offre à la plupart le modèle idéal du gouvernement. L'abbé de Saint-Pierre rêve de régler les rapports entre nations en vue de l'instauration d'une paix perpétuelle. De tous ces rêves, de toutes ces controverses, il résultera un affaiblissement du Souverain, que le siècle subordonne de plus en plus aux intérêts du « citoyen ». Il en résultera aussi, en tant que programme et justification idéologiques, la Révolution d'Amérique, puis celle de France.

On sent que cette reconstruction doit reposer sur une réforme de l'homme lui-même. Dès avant l'*Emile*, on s'évertue donc à mettre au point un nouveau système d'*éducation*, où la science et les connaissances utiles prennent le pas sur les humanités et où l'on met l'accent sur la formation civique de l'enfant.

Toutes ces belles choses, il faut les réunir en une somme systématique, et les diffuser. *L'Encyclopédie* s'en charge, dont Paul Hazard fait rapidement l'historique et l'étude.

Dans ce nouveau climat, parmi cet échafaudage de nouvelles idées, que devient la *littérature* ? Celle que retient ici l'auteur est faite pour satisfaire la raison et pour embellir la nouvelle demeure : une littérature « intelligente » et spirituelle par excellence, où le classicisme se survit laborieusement et où l'on cultive les petits genres au détriment des grands ; une littérature de société, dont les grands poètes s'appellent Voltaire, Wieland et Métastase, dont le grand critique s'appelle Samuel Johnson, mais qui brille surtout par la prose la plus gracieuse et la plus vive qu'on ait jamais écrite.....

Dans la *cité des hommes*, on ne se contente pas de penser et de chanter ; on y vit, au jour le jour. Quelques traits de *mœurs* apparaissent, qui reflètent les tendances spécifiques du siècle et que Paul Hazard dégage ingénieusement — le règne de la femme, l'avènement du bourgeois, l'ascension de l'homme de lettres, etc. Le rôle des salons, fort important, est bien connu. On comprend aussi sans peine le succès de l'aventurier cosmopolite, du type Casanova, Cagliostro ou d'Éon, à une époque curieuse d'aventures et de sensations de tout ordre. On comprend également que le franc-maçon, déiste, libéral et cosmopolite,

s'accorde si parfaitement avec le siècle et qu'au même moment, le « philosophe » soit promu au rang de modèle d'humanité.

C'est ainsi que l'homme détaché du ciel crut un instant à la solidité de l'édifice terrestre qu'il s'efforçait de bâtir. A partir de 1760, Voltaire exulte. Il lui semble que la raison triomphe, qu'une grande révolution s'opère dans les esprits et il demande à d'Alembert, en 1766 : « Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui se fait dans les esprits, depuis Naples jusqu'à Moscou ? » Un peu plus tard, en 1768, Grimm, faisant le point à son tour, conclut que tout ce qui l'entoure « présage une révolution imminente et inévitable » et que « le feu couve »...

On triomphait trop vite. La *cité des hommes* s'élevait, en fait, sur le sable et renfermait, jusque dans ses fondements, des matériaux bien fragiles, que Paul Hazard étudie dans une troisième partie, *Désagrégation*, assurément la plus complexe et la plus profonde de son livre. Car c'était bâtir sur le sable que de tout déduire d'une *nature* indéfinissable et fantômatique. Il fallait de plus, pour bien faire, prouver l'identité *nature-raison* autrement que par des tirades ; établir la valeur objective de la sensation lockienne ; éliminer une foule de contre-sens et de contradictions... On n'y parvint pas. Bien au contraire, on voit l'empirisme battu en brèche par un Berkeley, Descartes persévérant à côté de Locke, la métaphysique de survivre avec Leibniz, le panthéisme de Spinoza s'insinuer dans les esprits. Cet éclectisme, que l'*Encyclopédie* prêche bien naïvement, ruinait à lui seul tout l'effort de l' « Aufklärung », toutes les illusions des philosophes de la nature. Avec la *Critique de la Raison pure*, en 1781, la primauté de la nature recevait enfin son coup de grâce. Par le biais du problème de la connaissance, Kant revenait à la métaphysique, rétablissait la puissance de l'âme et réduisait la nature au rôle d'une inconnue somme toute négligeable, opérant ainsi un des renversements les plus décisifs de l'histoire des idées.

Inefficace en matière de connaissance, *la nature* ne l'était guère davantage en matière de morale. Pour que l'on puisse asseoir le bonheur de l'homme sur la nature, il fallait nécessairement que celle-ci fût bonne en soi. Leibniz et Pope prétendirent en vain que tout était pour le mieux et même que tout était bien. Cet *optimisme* (et il est bon de noter avec Paul Hazard que ce terme apparaît pour la première fois en 1737, dans les *Mémoires de Trévoux*) ne tient pas devant l'expérience quotidienne. On connaît là-dessus l'évolution de Voltaire, qui aboutit en 1759 au pessimisme railleur de *Candide*.

De plus, on dut reconnaître, vers la fin du siècle, qu'une nature génératrice de tant de maux ne pouvait être vertueuse. Il fallait dès lors, pour qu'une morale laïque devînt possible, attribuer à l'homme la *liberté* de réagir contre la nature. Liberté ou déterminisme ? Ayant rencontré sur son chemin cette antinomie, Montesquieu l'élude, et avec lui le siècle tout entier. Du coup, il apparut que l'effort des bâtisseurs d'une morale naturelle et laïque — les Shaftesbury, les Hutcheson, les Hume et leurs émules français — portait à faux...

Que d'autres incohérences encore et que de concessions à la facilité ! Celle-ci surtout : les philosophes, tout en prônant la *politique naturelle*, se font d'enthousiasme les thuriféraires du *despotisme éclairé*, au grand dam de leur propre système.

Plus curieusement encore, la raison elle-même suscite l'éclosion de forces contraires, qui finiront par lui contester la souveraineté. Elle invitait à l'observation, et celle-ci découvre des choses étonnantes, minuscules ou immenses, toutes proches du miracle. Elle se devait aussi d'expliquer le beau, et celui-ci révèle un complexe d'éléments dont la passion n'est pas le moindre. Elle voulait s'en tenir au fait sensoriel, et la sensation impose à l'observateur ses couleurs, ses parfums, son concret ! Par le simple fait d'exercer leur raison et leur observation sur des réalités lointaines et donc étranges, les hommes du XVIIIe siècle cèdent aux attraits de l'exotisme et du *primitivisme* et en oublient d'être raisonnables... Ces glissements, ces implications imprévues, ces curieuses inconséquences trouvent leur expression la plus troublante en Diderot, homme de raison et homme d'instinct et de passion en même temps, tissu de contraires qui fondent à la flamme de sa vitalité enthousiaste et le transforment en une synthèse vivante de tous les possibles, de tous les courants, romantisme compris.

Ce fut enfin la grande aventure du *déisme* : il se croyait un et, à l'épreuve, se révéla multiple. Chaque déiste eut son déisme — Bolingbroke et Pope, Voltaire et Lessing — différemment orienté, rendant chaque fois un son différent et se greffant sur le tempérament de chacun. Sans compter les athées « de profession » comme d'Holbach, et les mécanistes genre La Mettrie, et toute la descendance matérialiste de Locke...

C'est ainsi que, par la faute d'une philosophie aux éléments mal soudés, la demeure terrestre, où l'homme du XVIIIe siècle voulut abriter son bonheur, menaçait ruine.

*
* *

Admirons maintenant le moderne architecte rebâtissant dans l'esprit ce siècle dramatique.

Contrairement aux historiens orthodoxes, à qui une « saine » méthode scientifique ne permet pas de voir le passé autrement que sous les espèces de la monographie, qui reculent indéfiniment le terme des synthèses, si embarrassantes pour la « méthode », et qui, à force d'étudier les arbres, perdent généralement de vue la forêt, Paul Hazard fait délibérément de la synthèse. C'est donc qu'il la croit possible. Sans s'embarrasser de théorie, il s'y engage sans remords et prouve le mouvement en marchant.

Or, la synthèse en histoire est une entreprise entre toutes redoutable, et si délicate, guettée de tant de risques, que l'on comprend le refus des uns et le mépris des autres. Il y a le risque de la facilité : quelques indices, quelques jalons autorisent parfois un esprit ingénieux à dresser un château de cartes à la merci du moindre souffle. La véritable synthèse n'a rien à voir avec ce dilettantisme qui ouvre des perspectives falotes à l'essai et engage à de vaines spéculations. Elle n'a rien à voir non plus avec le simple résumé, qui juxtapose, dans toute leur teneur matérielle, des faits non dégrossis.

La vraie synthèse est d'abord érudition, et Paul Hazard le savait bien qui remue dans son ouvrage une masse énorme d'articles, de monographies, de tomes poussiéreux en dix langues. Cette information ne saurait s'en tenir à un seul aspect du passé, et je ne pense pas que l'on puisse faire légitimement une synthèse littéraire, ou politique, ou philosophique. La synthèse est intégration. Elle conçoit que tout est dans tout, que tout se tient, que rien n'est gratuit et négligeable dans une époque, dont l'apparence chaotique est *nécessairement* animée d'un déterminisme intérieur, qui relie secrètement, par d'invisibles fils, les faits, les traits et les livres, apparemment les plus disparates. Sur ce point encore, l'ouvrage de Paul Hazard demeurera exemplaire : la philosophie, la religion, la politique, la littérature et les mœurs s'y pénètrent et s'éclairent mutuellement, comme à miracle.

Là-dessus, la synthèse organise et construit. De tous ces membres épars elle *doit* former un corps. Elle implique l'idée que le réel, amorphe à première vue, a une forme, une figure, un sens, une vie, qu'elle se charge de découvrir dans les décombres, analogue en cela à l'archéologie, laquelle, non contente de rendre au jour un simple objet, parvient quelquefois à faire surgir de terre

toute une ville, simplifiée et en quelque sorte stylisée par le temps, mais vivant encore dans l'esprit.

Cette résurrection spirituelle s'opère en deux temps. D'abord, une opération de filtrage et de transfiguration. Soupeser la valeur relative des témoignages et des faits ; sacrifier et retenir à bon escient ; découvrir des similitudes cachées qui permettent de réunir les faits sous des notions de plus en plus abstraites; traduire le fait en idée, une idée en quelque sorte colorée, émanant, non de la raison, mais du concret, et qui en conserve le souvenir immatériel : autant d'actes qu'un esprit synthétique accomplit plus ou moins consciemment.

Ce n'est pas toujours facile. Le réel présente parfois des oppositions irréductibles, dont l'exacte signification n'apparaît qu'à la longue, au prix d'un grand effort de réflexion. Tel est le conflit qui, dans l'esprit du XVIIIe siècle, oppose Locke à Descartes. Paul Hazard l'évoque plus d'une fois et se résigne à admettre que la pensée du XVIIIe siècle « a été, contradictoirement, rationaliste et empirique, les deux à la fois ». (II, 38). Ce n'est peut-être pas assez dire : nous dirions, nous, non point *contradiction*, mais *fusion*. Car il s'agit bel et bien d'une fusion quand, pour les sciences naturelles du temps, l'évidence rationnelle se mue en évidence empirique et quand un Montesquieu, un Rousseau, un Buffon, voire même un Voltaire, joignent si intimement leur formation et leur conscience cartésiennes à leur expérience lockienne. Paul Hazard n'évoque pas la belle page du *Discours préliminaire* à l'Encyclopédie, où d'Alembert revendique si hardiment, pour lui et son siècle, l'héritage et la méthode de Descartes, constatant que « les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins, parce que nous les tournons contre lui ». Or, combattre Descartes avec les armes de Descartes, c'est être plus qu'à moitié cartésien ! Fusion encore, et des plus paradoxales, et des plus révélatrices, entre l'évidence rationnelle de Descartes et l'évidence sentimentale de Rousseau : même table rase initiale et même ensemencement intérieur, par la raison chez l'un, par le sentiment chez l'autre, mais d'un même geste. Si bien qu'un des grands efforts du siècle porte précisément à résoudre la contradiction, à fondre Descartes et Locke en une seule et unique pensée et à rendre celle-ci efficace et viable : les hybrides ne manquent pas nécessairement de vitalité.

Il existe ainsi des antinomies dont les termes, au lieu de se combattre, curieusement se conjuguent, et que l'examen synthétique doit retenir, non point comme des matériaux inassimilables, mais comme des éléments positifs et constructifs, comparables à ces dissonances, riches d'effets, qui colorent si vivement une

harmonie. A bien écouter la confuse clameur, on s'aperçoit que les voix discordantes d'une époque fondent dans une harmonie supérieure et s'agencent en un concert aux multiples changements de clefs.

Si la sélection et l'exacte interprétation des matériaux susceptibles de figurer dans la synthèse se heurtent parfois à des obstacles imprévisibles, l'agencement de ces matériaux n'est pas non plus une opération aisée. Leur mise en place exige une justesse subtile, seule capable d'insuffler à l'ensemble la vie de l'esprit. Véritables mécanisme d'horlogerie, la synthèse doit *marcher*, comme une montre. Un rien la fausse et l'enraye. Elle suppose un jeu délicat de plans disposés d'une certaine manière, à telle ou telle hauteur, éclairés selon leur importance et se coupant sans se brouiller. Et c'est là une des grandes leçons que nous retirons de l'ouvrage de Paul Hazard : la réalité complexe qu'il offre à notre contemplation vit, en général, d'une vie miraculeusement exacte, et chante, sans les brouiller, de toutes ses voix.

L'émanation synthétique ne saurait s'opérer selon les prescriptions d'une méthode rigoureuse, comme en monographie. La méthode peut régler à peu près automatiquement une question de date, d'authenticité ou d'attribution. En synthèse, où l'imprévu abonde et où la finalité ne joue pas, les processus sont d'une subtilité telle que nulle méthode n'a de prise sur eux. Ici, la méthode, c'est l'homme même, avec son ouverture d'esprit, l'acuité de son regard, sa prudence, sa probité : une personnalité d'une certaine nature, orientée vers la connaissance pure, se satisfaisant dans la contemplation des idées et de leur jeu, étrangère à tout intérêt de parti ou de doctrine, à toute tendance. Nécessaire à tout travail d'histoire, l'impartialité est ici indispensable. Erreur grossière et méprisable que de donner à la synthèse le coup de pouce qui la ferait servir une cause autre que celle de la pure connaissance. Ici, l'impartialité doit tenir aux fibres les plus intimes de l'historien : une impartialité, non seulement de volonté, mais de structure. Rendons hommage à celle de Paul Hazard, ou plutôt reconnaissons à la personnalité de ce pur savant la faculté si rare de juger les hommes et les phénomènes du seul point de vue de l'éternité et, plus que de les juger, de les comprendre, de comprendre Voltaire sans mésestimer Rousseau, de comprendre les chrétiens sans foudroyer les déistes. Et laissons à d'autres le soin de faire de la politique avec de l'histoire.....

Autre difficulté : il n'est point de synthèse sans style. Le dépisteur de sources, l'archiviste des idées, le pur monographiste, peuvent écrire comme bon leur semble. L'auteur d'une synthèse, lui, *doit* bien écrire. Pourquoi ? Parce que, dans une synthèse,

plus qu'ailleurs, l'expression et la pensée se pénètrent et se mettent en valeur l'une l'autre. Tout étant nuance dans une synthèse, la puissance suggestive de l'expression devient obligatoire. Mécanisme de précision, la synthèse réclame le mot précis, l'expression exacte, la phrase infiniment souple. La synthèse étant essence, chaque mot doit porter, lourd de sens et de responsabilité. Enfin, une vie d'un genre très particulier anime la synthèse et son expression, non point la vie qui tire son prestige de l'évocation du concret, mais celle où l'on sent la palpitation des idées à travers les ineffables transparences de l'esprit.

Or, cette densité, cette précision, cette puissance de suggestion, cette transparence, cette vie supérieure, ce sont autant d'attributs de style et de beauté, et ce sont ceux précisément que révèle, avec une évidence et une autorité incomparables, la *Pensée européenne*. On ouvre celle-ci au hasard, et on admire. Depuis la *Crise de la conscience*, le style de l'auteur s'est encore dépouillé. Il est ici d'une simplicité, d'une pureté cristallines. De la densité sans pesanteur, de la sobriété sans sécheresse et, sous l'apparence légère et vivace, quelle force ! Paul Hazard a réalisé ici une des formes parfaites du style synthétique, avec un rare bonheur d'expression. Quand, par exemple, il nous dit de Voltaire qu'« il faisait encore des gambades au bord de son tombeau » (II, 187), nous convenons qu'on ne saurait mieux dire, ni davantage, ni en moins de mots. Tout le chapitre consacré à Diderot (t. II) est à citer, comme un modèle du style synthétique et du portrait intellectuel à la fois. Car Paul Hazard est un grand portraitiste littéraire, et il n'est point de vrai portrait sans synthèse. Que l'on veuille bien comparer le portrait de Diderot avec ceux de Bolingbroke et de Pope (II, 164 suiv.) et l'on verra combien, là encore, les ressources de l'auteur sont nombreuses.

La précision dans la souplesse amène une grande variété de tons et de tours. Le style de Paul Hazard épouse avec une extrême plasticité la courbe de l'événement et de l'idée. Il feint parfois d'entrer dans le jeu, abonde dans le sens du personnage et le mime, accumule les concessions ! toute une tactique de la confession... D'autres fois, il fait dialoguer ses personnages et les grandes voix abstraites du siècle, ou bien les interroge insidieusement. Cela intrigue le lecteur et le tient en haleine, au point que ce livre qui regorge d'idées se lit sans effort. Et le tout vit, d'une vie mouvementée, lente ou précipitée, véritable drame collectif, parfois pathétique, et angoissant, et grandiose, parce qu'il s'agit de toute une humanité aux prises avec son destin.

On pense malgré soi à Voltaire, à un Voltaire assagi et qui, moins acerbe, serait devenu le contemplateur de ses propres

luttes. Et l'on ferme le livre avec la conviction que cette œuvre d'histoire est une œuvre de beauté.

Nous venons de décrire les principaux obstacles que la synthèse rencontre dans sa marche. Il en est un autre, d'un genre particulier : la méfiance légitime du lecteur averti. Pour vaincre cette méfiance et gagner l'adhésion de chacun, une synthèse doit apparaître, non seulement comme possible, mais comme la seule possible. Le moindre soupçon d'arbitraire quant à la sélection et à l'agencement de ses matériaux en diminue la portée. Un évident caractère de nécessité accompagnera chacune de ses démarches. Elle s'élèvera sans effort, degré par degré, laissant transparaître en filigrane l'arabesque du concret dont elle émane, et toujours prête à s'y résorber sans déchets : telle est la pierre de touche d'une bonne synthèse. En élevant sa construction sur cent cinquante pages de notes, de références et de citations complémentaires, Paul Hazard offre à son lecteur les moyens de vérifier à chaque pas, à chaque degré, la légitimité de sa vision.

Quels que soient ses risques et ses difficultés, la synthèse est nécessaire en histoire, si nécessaire même que tout historien, qu'il le veuille ou non, en fait dans son travail. Qu'il s'agisse d'un simple point de biographie, ou d'une seule œuvre littéraire, l'historien est obligé de scruter les alentours de son sujet, de le placer dans son milieu moral et physique, de l'intégrer dans un ensemble supérieur, de l'*expliquer* par des antécédents et des similitudes — toutes opérations qui impliquent un commencement de synthèse. C'est dire que la synthèse est nécessaire et voulue par les lois mêmes de notre esprit.

Elle est nécessaire aussi parce que seule vraiment *instructive*. Ne se contentant pas de savoir, elle aspire à comprendre. Placée à sa juste place, dans le vaste système de ses relations naturelles, chaque chose — livre, idée, figure — resplendit d'une vie nouvelle et acquiert un sens qui lui manquait auparavant. Telle, parmi tant d'autres, la figure de Frédéric II, point de départ et point d'arrivée d'une foule d'initiatives et de reflets, et que Paul Hazard installe en pleine lumière, dans un des centres d'échanges les plus actifs du siècle. C'est ainsi que la synthèse, en amenant les faits élémentaires à s'éclairer les uns les autres, à se neutraliser ou à se conjuguer, révèle le jeu caché des forces en présence et fait apparaître en plein jour le sens d'une époque. Dépouillé de sa teneur matérielle, le fait en quelque sorte se transfigure, se mue en idée et s'inscrit dans le diagramme de l'évolution. Ce transfert nous apparaît si révélateur, que nous ne sommes pas éloigné de croire qu'une *synthèse est quelque chose de plus que la somme arithmétique de ses composants* et qu'elle devient par là

susceptible d'amorcer les grandes explications touchant le destin et la vocation de l'humanité dans l'univers, les seules qui nous importent vraiment.

C'est assez dire que la synthèse implique une philosophie de l'histoire, qu'elle en découle et y conduit en même temps. Philosophe, Paul Hazard l'est, comme son Voltaire, « en ce que son art est imprégné de pensée... » (II, 179). Il l'est encore, comme Vico, par sa vision intégrale de choses lui apparaissant sous les espèces d'autant de signes dont il s'agit de déchiffrer le sens. De ces signes réunis, Paul Hazard tire la leçon que le monde est fait d'actions et de réactions, de flux et de reflux, que des germes de dissolution persévèrent au cœur même des phénomènes apparemment le mieux établis, que des périodes d'instabilité et de recherches succèdent à des périodes de stabilité et de certitude. Vision juste, sans doute, mais qu'il est possible de préciser encore, en posant en principe que l'instabilité est dans les choses et la stabilité dans l'esprit. Seul, l'esprit est constructeur, alors que les choses — vie ou durée — ne comportent point de forme et ne connaissent point d'arrêt dans leur écoulement. De sorte que, derrière le conflit dans la succession, lequel met aux prises les générations et les époques, nous apercevons une infinité de conflits de chaque instant, qui mettent aux prises l'esprit et la vie. A chacun de ses échelons, l'esprit s'évertue sans cesse à cristalliser des choses qui résistent à la cristallisation, et qui en triomphent. Et l'effort de l'esprit aussitôt recommence avec chaque individu et à chaque instant de son action pensante. Les cristaux ainsi élaborés s'agglomèrent et — cailloux ou rochers — tendent à modifier le cours torrentiel de la vie. Ils y parviennent peu ou prou, pour céder tôt ou tard à l'action continue du torrent. Il se peut ainsi que le tout se réduise finalement, en histoire, à déterminer le degré de cristallisation atteint par une époque sous forme de systèmes, de chefs-d'œuvre, d'institutions, de législations, la prise que l'esprit stabilisateur a pu avoir sur les choses, les modifications qu'il a su imposer au cours de la vie.

L'Europe du XVIIIe siècle offrait à cet effort de possession de la vie par l'esprit un terrain infiniment varié. Rarement l'esprit, travaillé maintenant par de grandes et multiples ambitions, se sera montré plus entreprenant. De là, cette agitation, cette *inquiétude*, où Paul Hazard, au dernier chapitre de son livre, voit à juste titre le facteur commun de la diversité européenne. Une inquiétude éminemment créatrice : à bien lire la *Pensée européenne*, on s'aperçoit que, tout compte fait, le bilan de la lutte fut alors positif pour l'humanité.

Le XVIIIe siècle, en effet, a inventé comme nul autre, des idéals

à longue échéance, générateurs d'une foi quasi religieuse, telle la foi à la science et au progrès. Ici, que de grands noms, que de grandes découvertes ! Mais le siècle proposait à l'homme un idéal plus vaste encore et plus ambitieux : celui de son émancipation, de son autonomie, de sa libération. Du coup, l'homme partait en guerre à jamais contre tout ce qui l'entoure et le limite, en soi-même et hors de soi, contre l'irrationnel, contre la nature, contre la vie. Un immense appétit de pouvoir s'emparait de lui. C'est au XVIIIe siècle qu'appartient la monstrueuse initiative et la responsabilité écrasante d'avoir engagé l'homme dans la voie sans fin et peut-être sans bonheur de toutes les conquêtes.

S'il en est ainsi, l'on comprend que le siècle ait plus posé de problèmes qu'il n'en a résolu. Mais précisément, ces processus ouverts incitent l'homme à une recherche permanente, à un effort sans terme et, du point de vue de la perfection humaine sur cette terre, ils valent mieux que toutes les certitudes. Ils se présentent sous la forme d'antinomies plus ou moins irréductibles, mais toutes fécondes. En fait, tout ou presque tout est dualisme au XVIIIe siècle. Un terme à peine posé, son contraire surgit aussitôt et lui fait front, en psychologie, en religion, en morale, en politique. Il y a antinomie et lutte, même lorsque l'homme du XVIIIe siècle pense avoir rétabli l'unité. Telle la notion de nature, dont il se veut croire l'émanation, avec laquelle il croit pouvoir coïncider et qui, au fond, est son pire ennemi, celui précisément qu'il s'efforce de réduire par la science.

C'est depuis lors aussi que l'opposition est devenue active entre matière et pensée (malgré la *matière pensante* de Locke !), entre liberté et déterminisme, entre raison et fait, entre Dieu et l'homme, entre l'homme et tout le reste. D'une manière générale, l'époque précédente ignorait ces antinomies, ou les masquait, ou les neutralisait dans un équilibre précaire, qui leur enlevait une grande partie de leur virulence. Le XVIIIe siècle vint tout dissocier et rompre tous les équilibres. Il dévoila ou créa des antinomies. Et, le plus curieux, c'est qu'il s'en accommoda, qu'il pensa et, mieux encore, qu'il agit à coups d'antinomies, créant ainsi un climat de haute tension spirituelle, propice à toutes les inventions, à tous les renouvellements. Poser ainsi des antinomies, c'est encore créer, du moment que ces antinomies, comme dans le cas Locke-Descartes, deviennent les éléments positifs, quoique hybrides, d'une méthode de penser.

Parmi ces antinomies, il en est une qui intéresse la littérature au premier chef. A l'époque classique, raison et sentiment s'équilibraient au sein d'une personnalité bien trempée, qui se cristallisa dans une incomparable suite de chefs-d'œuvre. Vint le

grand schisme, qui brisa le cristal de la personnalité, libérant la raison d'une part, et de l'autre le sentiment. Paul Hazard se demande « par quelles nécessités psychologiques, par quelles opérations subtiles » l'homme de raison permit à l'homme de sentiment de se développer parallèlement, et il s'en étonne (II, 11). C'est le contraire qui serait étonnant ! Un excès de raison devait nécessairement amener un excès de sentiment. Du moment que raison et sentiment avaient cessé de se limiter l'un l'autre, il était naturel que chacun aspirât à la suprématie. Si bien que, tout en se combattant, ces deux termes n'en restaient pas moins solidaires, de cette solidarité antinomique où nous voyons le propre du siècle. Pareillement, la solitude de J.-J. Rousseau est exacerbée, et en quelque sorte conditionnée par la sociabilité de son entourage. On est ainsi amené à conclure que le XVIIIe siècle, créateur d'idéals à longue portée, ne l'est pas moins par ses incertitudes, par ses doutes, par ses luttes, par l'état de tension et d'alerte où il maintint la plupart des positions de l'esprit : telle fut sa vocation et telle sa mission.

C'est le propre des synthèses bien faites que d'ouvrir des perspectives et de fournir ou suggérer des explications portant sur les conditions les plus intimes de l'esprit et de ses démarches collectives. Les réflexions que l'on vient d'inscrire en marge de l'ouvrage de Paul Hazard en démontrent, mieux que tout éloge, le pouvoir fécondant et la haute portée.

Ayant achevé de reconstruire la *pensée* du XVIIIe siècle, l'auteur se préparait à en étudier le *sentiment*. Déjà, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, les forces de sensibilité et de passion s'infiltrent un peu partout et font pression jusque sur les hommes qui s'en doutent le moins. C'est le débordement de ces forces que Paul Hazard eût retracé dans son nouvel ouvrage. Il s'en faisait une fête. C'en eût été une pour nous aussi, assurément, et combien instructive ! Car le triomphe du sentiment, parallèle à celui de la raison, requis par lui et le requérant dans la plus paradoxale des émulations historiques, nous eût livré la clef même d'un siècle rompu à toutes les contradictions et en tirant les règles mêmes et les sources de sa vie profonde.

Et cette promesse, pour une fois non tenue, donne toute la mesure du vide que le maître incomparable laisse derrière lui dans l'histoire des idées.

B. MUNTEANO.

Marie-Louise Dufrénoy. — **L'Orient romanesque en France (1704-1789)**. Montréal, Editions Beauchemin, 1946, 384 p.

Reprenant un chapitre esquissé par P. Martino (*L'Orient dans la Littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, 1906), Mlle Marie-Louise Dufrénoy qui enseigne en Amérique l'histoire de la littérature française, vient de publier un gros volume sur l'*Orient Romanesque en France*, 1704-1789, qui sera suivi en tome II d'une *Bibliographie générale*. L'ouvrage contient une étude minutieuse des divers aspects sous lesquels furent utilisés les thèmes orientaux, ainsi qu'une série d'appendices bibliographiques sur les diverses œuvres se rapportant au sujet étudié, dont la plupart, du reste, se trouvent déjà chez Martino et dans le *Zadig* d'Ascoli. Les ressources des bibliothèques américaines et parisiennes ont fourni à l'auteur une riche documentation. Il est inutile de souligner l'importance d'un pareil travail. Mlle Dufrénoy passe en revue une foule d'œuvres plus ou moins obscures qui pour beaucoup de lecteurs seront une révélation, et d'autres beaucoup plus considérables qui comptent, — ou devraient compter — parmi les éléments essentiels de notre vie intellectuelle. C'est ainsi qu'une longue analyse du *Telliamed* attire l'attention sur un ouvrage capital dans l'histoire des sciences géologiques et préhistoriques. Une étude des *Lettres Persanes* insiste sur la signification de l'affabulation orientale : Montesquieu y vit tout autre chose qu'un érotisme facile, une série de problèmes physiologiques, moraux et sociaux suscités par le harem, en rapports avec les constantes préoccupations de sa propre vie et les conditions générales de son temps. L'intérêt psychologique de Crébillon est exactement mis en relief. Ce sont là seulement quelques points parmi bien d'autres.

Nous nous permettrons cependant quelques remarques, en témoignage de la sympathie et de l'attention avec lesquelles nous avons lu le livre. Il est évident qu'un travail de ce genre ne saurait être complet et l'on ne saurait reprocher à Mlle Dufrénoy d'avoir relégué en appendice certaines œuvres qui n'auraient point mal figuré dans le texte. L'on s'étonne plutôt de n'y point trouver, à côté des *Lettres Persanes*, l'*Histoire Véritable* et surtout *Arsace et Isménie* qui représente « le triomphe de l'amour conjugal en Orient », et constitue bien au premier chef une œuvre romanesque. Ces œuvres sont, il est vrai, restées inédites. L'on aimerait aussi que l'étude littéraire fût plus directement rattachée à la vie même de l'époque parcourue : la mode de l'orient correspondait à une réalité qui se manifeste dans tous les domaines, dans les arts, l'industrie, les usages quotidiens. Les voyages, le commerce,

les guerres coloniales mirent la France en contact journalier avec l'Orient, des Orientaux vivent en France comme des Français en Orient. Tout cela se manifeste spécialement dans les milieux provinciaux où l'émigration est assez active pour paraître un danger, dans les grandes villes commerçantes comme Bordeaux. L'activité des sociétés littéraires, des Académies locales trouve dans l'échange de faits et d'idées qui en résulte une riche matière, et par là s'affermit et se précise la mode littéraire. On regrette de ne pas trouver dans l'ouvrage de Mlle Dufrénoy la moindre allusion au ministre Bertin et à son œuvre chinoise. Peut-être quelques rapprochements avec l'étranger n'auraient-ils pas été inutiles.

Le défaut le plus sensible est dans la confusion d'un plan qui a plus d'apparence que de réalité, confusion qui règne également dans la matière elle-même. L'ouvrage dépasse de beaucoup la promesse du titre et l'on ne saurait s'en plaindre s'il n'en résultait quelque hésitation dans le développement au cours duquel bien des redites ou des trous font songer plutôt à un recueil de notes. On aimerait que les divers aspects de l'Orient et les divers modes d'utilisation apparaissent plus nettement ; l'Orient se confond trop souvent avec l'exotisme, même américain ou océanien, l'antiquité avec les temps modernes, la fiction avec la réalité, l'emploi comme thème essentiel avec le simple prétexte ou l'allusion passagère.

Nous ne pouvons qu'admirer, — et envier, — la beauté typographique de l'ouvrage. Nous signalerons en vue d'une seconde édition, quelques lourdeurs de style et l'emploi de formules peu heureuses, comme à plusieurs reprises « faire quelque chose dans un but ». Ces quelques réserves et quelques autres que nous pourrions faire ne nous empêchent pas de remercier bien vivement Mlle Dufrénoy pour un ouvrage qu'elle complétera, nous l'espérons bien, par la suite, et qui nous apporte à la fois une documentation précise et des idées personnelles.

P. Barrière.

The Journal of D. Garrick,[1] describing his visit to France and Italy in 1763. How first printed from the Original manuscript in the Folger Shakespeare Library and edited with an Introduction and notes by George Winchester Stones Jr. New York, The Modern Language Association of America, 1939, 73 pp. in-16.

Ce n'est à vrai dire qu'un fragment, et le récit du voyage s'arrête trop tôt pour notre plaisir ; il ne nous mène que de Paris à Milan, à la fin de 1763. Du moins est-il parfaitement édité, par les soins attentifs de M. George Winchester Stone, qui a eu raison de donner au jour ce manuscrit, si bref qu'il soit. Du moins offre-t-il quelques traits fort plaisants à noter, et instructifs. Garrick n'écrit que pour lui-même : puisque d'illustres auteurs, comme Burnet, ont donné des peintures détaillées de tout ce qui mérite attention dans le voyage, il ne les répétera pas, et se contentera d'un journal, où il notera immédiatement ses impressions. Il est attentif aux choses du théâtre, comme il est naturel ; son premier soin en traversant Paris est d'aller à la Comédie-Française, où on lui donne aussitôt libre entrée ; il étudie d'un œil expert le jeu des acteurs. Mais il sait aussi regarder autour de lui, et voir la nature : il fixe cette notation, si souvent répétée après lui, que la campagne française est cultivée comme un jardin. Le Dauphiné et la Savoie lui plaisent extrêmement ; ajoutons à l'histoire du mot *romantic* le passage suivant, extrait de son carnet : « Oct. 9th 1763. — This Day's Journey from Pontbeauvoisin was a most romantic one, and the Province of Dauphiné is one of the best I ever saw, the various scenes what arise as you travel among the Savoys mountains are most delightful, the differents views of those mountains top'd with snow and the cultivated fields below with the windings rivers and rivulets crossing the vales were so striking and agreable to us that we should have thought the trouble of so long a journey well payd, had we nothing else to see. » Il y a là un petit tableau qui n'aurait pas manqué de tenter Diderot, pour peu qu'il eût été fixé sur la toile, et non pas dans la nature. Comme nous le voyons, il regarde jusqu'à la haute montagne et jusqu'à la neige ; et aussi bien la traversée du Mont Cenis lui semble-t-elle moins effrayante qu'on n'a coutume de le dire. Simple, quelquefois même un peu simplet tel qu'il apparaît ici, attentif aux ennuis de la douane et persuadé à tort ou à raison que les Français considèrent les généreux An-

1. Le lecteur trouvera ici les deux derniers comptes rendus que Paul Hazard a écrits pour la Revue. Bien qu'ils datent de 1940, nous avons cru devoir les publier par fidélité à sa mémoire.

glais comme particulièrement dignes d'être plumés, Garrick n'en a pas moins des traits de psychologie assez piquants. Trois jours après son arrivée à Lyon, on roue un misérable dont le crime était d'avoir volé sept livres. Les Français, pense Garrick, ne peuvent tolérer un meurtre sur la scène ; mais ils rouent des criminels pour de petits larcins. Nous Anglais, nous pouvons supporter toute boucherie sur la scène ; mais nous ne pendons les gens que pour de grands vols, ou pour meurtre. La délicatesse et la sensibilité française se bornent aux exécutions théâtrales...

A Turin, il admire quelques peintures. Milan est une très grande vieille ville, mal située ; il y est très bien reçu par le Comte Firmian qui sait l'anglais et qui a lu les meilleurs auteurs britanniques. A Gênes, il est heureux de voir la Méditerranée ; mais il n'écrira ses impressions que quand il l'aura mieux examinée. Ces impressions, nous ne les aurons jamais. Nous n'aurons plus que la liste des livres par lui achetés à Padoue ; liste copieuse et qui montre un goût très étendu pour la littérature italienne et pour la littérature classique ; le prix total des ouvrages est de 262 livres anglaises, ce qui n'est pas une mince dépense. C'est tout, on en voudrait davantage ; c'en est assez du moins pour ajouter quelques touches à Garrick, et au dix-huitième siècle.

Paul Hazard.

Childs (F. S.). — **French refugee life in the United States** (1790-1800). An American chapter of the French Revolution. Baltimore, The John Hopkins Press, 1940.

Il y a d'abord dans ce livre une idée centrale qui est excellente. Jadis, on insistait volontiers sur les différences qui séparent le Nouveau Monde de l'Ancien. Une vue plus justement historique et philosophique des choses a fait adopter aujourd'hui une opinion différente ; et de même qu'on insiste sur l'influence que l'Amérique exerce sur l'Europe, on se plaît à considérer les liens qui ont associé l'Europe à l'Amérique, dans le passé. L'étude des exilés qui, à des époques et pour des raisons diverses, ont quitté le vieux continent pour aborder le nouveau tend tous les jours à donner plus de force à cette constatation. Voici une illustration, solide et plaisante à la fois, de cette vérité générale.

On retiendra, de même, pour une utilisation qui dépasse ce cas particulier, la distinction qui est faite dès le début entre *émigré* et *exilé* ou *réfugié*. Laissons la parole à l'auteur. « They have

been called émigrés which means, technically, that they left France illegally; popularly, that they were aristocrats in exile for political reasons ; in both cases too narrow a term to denote all the members of the group. For contrary to public opinion, id did not consist only of a handful of titled gentlemen forced to earn a living by teaching french and dancing to the bourgeois society of the New World but very truly of all sorts and conditions of men : royalists republicains ; Catholics, Masons ; courtiers, artisans ; priets and philosophers ; slaves and free men, who Lad left France and her colonies for a variety of reasons and under a variety of circumstances What had sucth a group in common? only the pact of exile. The terms exile and refugee are therefore more truly applicable to the group as a whole and will be used in this study ; the term émigré being reserved for the cases in which the refugees would have used it of one another ». Cette pénétrante réflexion (*Introduction*, pp. XIII-XIV) va loin ; il est clair que les exilés, les réfugiés, forment un groupe plus vaste, plus varié dans son action, plus dynamique, que les émigrés.

L'exécution n'est pas moins remarquable : on retrouve à chaque page la finesse psychologique qui s'affirme dès le début. Après avoir étudié *The background of emigration* c'est-à-dire les idées variées qui animaient les arrivants au sujet du Nouveau-Monde, l'auteur passe à l'étude des exclus eux-mêmes : ceux-ci cessent pour nous d'être des noms et deviennent des caractères vivants : du moins un certain nombre de figures représentatives sortent-elles d'une foule dont il est difficile de compter le nombre exact, mais qui était certainement nombreuse, puisque les évaluations sont de dix mille à ving-cinq mille réfugiés. L'auteur montre leur première réception, dresse la carte géographique de leurs lieux de séjour, précise leur état économique : autant de problèmes, résolus dans toute la mesure du possible, ou indiqués pour les recherches de l'avenir. C'est vraiment la vie de cette « Arche de Noé » des réfugiés qu'était Philadelphie, qui se recompose devant nos yeux. Nous lisons leurs journaux ; nous apprenons leurs opinions ; nous suivons leurs relations avec les ministres français.

Ils semblaient destinés, ces Français qui transplantaient en Amérique un échantillon de la Révolution française, à former un de ces groupes compacts dont on a constaté l'action dans la vie des Etats-Unis, comme les Irlando-Américains, les Germano-Américains, les Italo-Américains. Mais non ; tel ne fut pas leur sort ; les gazettes cessèrent de paraître, les récits de voyage se terminèrent, les journaux intimes furent fermés, les correspondances s'amenuisèrent, les institutions furent abandonnées. C'est

qu'ils avaient cherché un port pendant la tempête et que, la tempête cessée, ils se hâtèrent de retourner vers leur patrie. C'est aussi que les relations politiques entre les Etats-Unis et la France changèrent, et que les réfugiés en subirent le contre-coup : la sympathie cessa. Et quelquefois, ils contribuèrent eux-mêmes, par leurs disputes passionnées, à s'aliéner cette sympathie initiale. Ceux qui restèrent se fondirent dans la vie de la grande Amérique.

Tout n'est pas dit ici, comme bien on pense ; on aimerait savoir quels livres ils ont apportés, quels livres ils ont fait venir ; quelle influence littéraire ou artistique ils ont pu exercer ; jusqu'à quel point on peut retrouver une trace de leur action. Ainsi de suite. Reste que nous possédons maintenant sur le sujet un ouvrage très précis, très perspicace ; et qui a le mérite de transformer un cliché, usé et banal dans son insuffisance, en une véridique image : le mérite n'est pas mince et nous sommes heureux de le signaler.

Paul Hazard.

R. Michéa. — **Le voyage en Italie de Gœthe.** Aubier, 1945.

Cet ouvrage se signale avec distinction à l'attention des comparatistes. M. Michéa a replacé le voyage de Gœthe dans l'atmosphère essentiellement européenne du XVIIIe siècle et, pour expliquer Gœthe, a examiné les influences étrangères qui, directement ou indirectement, se sont exercées sur lui. Les lectures, les expériences du poète sont cosmopolites. Rome où il a vécu est cosmopolite, et il y rencontre des Anglais comme Jenkins, Moore, Worthley, des Français comme Jacquier, Cassas, d'Agincourt, un Danois comme Münter, etc.

D'autre part, « son odyssée n'intéresse pas seulement l'Allemagne et l'Italie, elle relève d'un état d'esprit largement européen, et la pensée européenne — à son tour, M. Michéa l'a montré — n'a pas été sans y trouver de solides points d'appui ».

Il n'est donc pas étonnant que l'introduction et la conclusion du bel ouvrage de M. Michéa aient un caractère général qui intéresse au premier chef la littérature comparée.

La 1re partie étudie *Le voyage en Italie au XVIIIe siècle*, montre la grandeur et la décadence du voyageur français bientôt dépassé par l'Anglais, et la transformation du voyage érudit et de la critique des mœurs en voyage sentimental à la Sterne.

La 2e partie expose *Les sources de l'érudition gœthéenne*, et sous

cette rubrique, examine successivement les voyageurs des époques précédentes, Jonathan Richardson, de Brosses, l'abbé Gougenot, Cochin — puis les compilateurs, Richard, Lalande, Volkmann, etc...

Dans la 3e partie : *Le retour à l'antique*, on trouve plusieurs exposés sur l'organisation du classicisme weimarien (influence de Diderot et de Winckelmann), sur le mouvement européen du « retour à l'antique » (David et Tischbein), sur la vogue de Palladio en France et en Angleterre, qui élargissent le débat et mettent en lumière les éléments européens de l'humanisme gœthéen. Mais l'essentiel, et c'est ce qui fait l'unité et la qualité synthétique de l'ouvrage, c'est la réaction de Gœthe en face de l'Italie. Et sa documentation de voyageur est avant tout une documentation allemande, c'est Volkmann : *Historisch-Kritische Nachrichten von Italien*. Voilà la grande compilation sur laquelle il s'est appuyé. Mais, comme cet ouvrage est surtout une compilation d'auteurs étrangers, M. Michéa a tenu à démêler aussi ses sources (Lalande, Cochin, Marigny, Richard, de Brosses, Gougenot) qui sont donc les sources indirectes de Gœthe. Ainsi a-t-il décidé de « situer l'*Italienische Reise* dans l'évolution de l'italianisme européen au XVIIIe siècle ».

Mais le centre de l'ouvrage reste Gœthe. C'est pourquoi M. Michéa consacre aussi une partie fort importante de son étude aux sources philosophiques et scientifiques de l'humanisme gœthéer. Il dégage fort pertinemment l'influence de Spinoza, montre comment Platon et Plotin voisinent avec ce dernier dans l'élaboration des idées gœthéennes au temps du voyage en Italie, comment la métamorphose des plantes soulève le problème de l'évolutionnisme au point de vue scientifique, philosophique et religieux. Il nous entraîne successivement dans l'histoire de la philosophie des sciences et dans l'histoire de l'art européen. Mais, pas plus qu'on ne peut appeler sa thèse une thèse de philosophie ou d'esthétique, on ne peut l'appeler une thèse de littérature comparée proprement dite. Il a essayé d'expliquer Gœthe, et c'est un univers. Rien d'étonnant si son ouvrage, soutenu par sa grande culture et ses savantes investigations, a un caractère d'universalité. Mais Gœthe est avant tout l'objet de son érudite et vivante étude.

J.-M. Carré.

Flora Emma Ross. — **Gœthe in modern France**, with special reference to M. Barrès, P. Bourget, and A. Gide. University of Illinois, Urbana, 1937, in-8°, 234 p. [1].

Cet ouvrage se présente comme le prolongement du *Gœthe en France* de M. Baldensperger (1904), dont l'enquête minutieuse, qui s'arrêtait forcément au seuil du xxe siècle, n'avait pu qu'effleurer à peine l'influence de Gœthe sur les trois écrivains que Miss Ross a pris pour sujets de son étude. Non seulement il prolonge *Gœthe en France*, mais il s'appuie sur les positions essentielles du livre, et l'auteur reconnaît fréquemment l'importance de sa dette. D'autre part l'analyse, consacrée à trois écrivains seulement, peut se déployer avec plus d'ampleur et de détail ; les textes cités sont très nombreux. Passons sur l'ordre adopté, que l'auteur juge elle-même arbitraire. L'ordre chronologique : Bourget-Barrès-Gide était d'autant plus indiqué qu'il aurait montré l'action du maître de Weimar de plus en plus profonde à mesure que l'on passe d'un de ces trois esprits au suivant. Et notons d'abord qu'on ne nous parle ici que de pensée, non d'art. Gœthe poète lyrique, auteur dramatique, romancier, ne figure guère ici que pour ses idées ; rétrécissement déplorable lorsqu'il s'agit d'un si grand artiste de la prose et du vers, mais peut-être inévitable en terre étrangère, après un si long temps où ce qu'il pouvait apporter d'enrichissement à l'art avait été assimilé, où il avait joué son rôle de préparation ou d'adjuvant au romantisme, puis à l'objectivité parnassienne. D'ailleurs, une action artistique et formelle était exclue dans le cas des deux premiers, faute d'une connaissance suffisante de la langue. André Gide a savouré tout jeune quelques vers du second *Faust* avec un plaisir où la beauté de la forme entrait sans doute pour quelque chose. Mais même chez lui, et à plus forte raison chez les deux autres, on ne voit presque jamais paraître, d'après les textes cités ici, cette admiration, cette chaleur d'émotion qui jaillit au contact de l'œuvre belle, et qui nous fait savourer encore avec joie, en les relisant pour la vingtième fois, certaines pages de Virgile ou de Baudelaire, de Platon ou de Rousseau, de Sophocle, de Shakespeare ou de Racine. Non ; nous restons dans la sphère froide des idées ; presque comme s'il était question d'un sociologue ou d'un économiste.

1. Cet ouvrage ne parvint à la Rédaction de la *Revue de Littérature comparée* qu'à la veille de la guerre, et bien que le compte rendu ci-dessus date de 1940, nous tenons à le publier pour ne pas priver nos lecteurs d'une intéressante critique de M. Van Tieghem et pour rendre hommage à l'éternelle actualité de Gœthe européen à qui M. Fritz Strich a consacré l'an dernier une étude importante. (N. D. L. R.)

Ce n'est pas la faute de l'auteur américain, qui a relevé diligemment tous les textes de ces trois écrivains où Gœthe est rappelé, directement ou indirectement ; c'est celle de ces écrivains mêmes, dont l'admiration esthétique, s'ils en ont éprouvé, ne se montre guère dans ces textes.

Quelles sont les œuvres de Gœthe qui ont été le mieux connues de ces trois Français, et qui ont pu exercer le plus d'influence sur leur pensée ? Des vingt ouvrages ou recueils mentionnés dans ce volume, les seuls qui y tiennent une grande place sont *Iphigenie*, *Faust* ; *Werther*, *Die Wahlverwandtschaften*, les deux *Wilhelm Meister* ; *Dichtung und Wahrheit*. Mais *Faust* et *Wilhelm Meister* paraissent être les sources principales où s'est abreuvée la curiosité de nos trois Gœthéens. Dans la plupart des cas, sauf chez André Gide, la traduction française a été l'intermédiaire obligé. Très souvent, des phrases de Gœthe ont été choisies comme épigraphes, ou comme maximes de conduite, ou comme textes à développer. On le cite avec complaisance, parfois avec un brin de pédantisme, souvent avec dévotion. Cette manière d'exploiter sa pensée et d'enchâsser ses sentences fait penser à Montaigne citant infatigablement Plutarque et Sénèque. Certaines formules ont frappé, et sont volontiers répétées comme autant de proverbes du philosophe et du lettré : « Ne rien gâter, ne rien détruire. — Il te faut renoncer. — La poésie est délivrance. — Par-dessus les tombeaux, en avant ! — Tous les faits de ma vie ont été des symboles. — Au commencement était l'action. — Tâche de te comprendre et de comprendre les choses. — J'aime mieux l'injustice que le désordre. — Ce que tu ne portes pas en toi, tu ne peux le recevoir. — Le tremblement (*das Schaudern*) est le meilleur de l'homme. — Sur tous les sommets, le repos.» Et quelques autres phrases plus longues, parfois dans le texte, chez Gide. De Gœthe, c'est surtout sa philosophie de la vie qui fournit chez ces trois Français à la méditation et à l'admiration, quelquefois à la discussion ; ou sa morale ; plus rarement son esthétique. Rien ne prouve mieux l'autorité dont il jouissait en France comme penseur, pendant le demi-siècle qu'embrasse cette enquête, que l'ardeur avec laquelle chacun sollicite ou tire à lui telle ou telle page, telle ou telle opinion de leur commun maître, pour justifier ses propres vues, et la vivacité avec laquelle certains de leurs contemporains leur reprochent de l'avoir mal compris. Les réserves, plus nombreuses chez Bourget, qui des trois est le moins gœthéen, restent déférentes et courtoises. Chacun, naturellement, prend dans la pensée du maître ce qui lui paraît appuyer sa thèse ou ses thèses successives. Unité foncière des êtres vivants ; continuité nécessaire des générations et hostilité aux révolutions ; enrichis-

sement de la personnalité par l'absorption des éléments même les plus hétérogènes ; développement harmonieux du *moi* par la conciliation des extrêmes ; art de *renoncer* volontairement, sans amputation due à des prescriptions d'origine religieuse ; intérêt pour l'hellénisme et pour un renouveau de l'idéal classique ; ces idées sont celles auxquelles on adhère le plus volontiers. Mais Bourget cherche, et ne trouve pas toujours, dans Gœthe des arguments pour son traditionalisme, Barrès pour son culte des morts et de la petite patrie, Gide pour son affranchissement des morales héritées.

Dans chacune des trois parties de ce volume, l'auteur, après avoir reconnu sa dette envers certains précurseurs — surtout en ce qui concerne Barrès, dont le gœthisme a frappé depuis longtemps la critique — essaie de préciser à quelle époque et par quels moyens l'écrivain français a été initié à la pensée de Gœthe, puis groupe les traces de connaissance et d'influence en sections, différentes selon les cas, qui vont des analogies de nature ou de carrière, en passant par les ressemblances d'idées philosophiques, sociales ou esthétiques, à l'interprétation de quelques types littéraires créés ou modifiés par l'auteur d'*Iphigenie* et de *Faust*, et aux citations et allusions diverses ; celles-ci marquant à tout le moins une certaine familiarité avec quelques ouvrages du maître. Sur Barrès, l'auteur complète et discute l'article de M. Baldensperger : *L'appel gœthéen chez Maurice Barrès* ; sur Gide, elle réfute de son mieux la thèse soutenue par le même critique dans *André Gide antigœthéen*. Quant au détail des citations et des rapprochements, qu'elle a poursuivi avec un soin extrême, et qui offre souvent beaucoup d'intérêt, l'auteur nous avertit qu'elle a tâché d'éviter l'écueil inhérent aux études de ce genre : accorder à l'écrivain « source » une place trop exclusive dans la pensée et dans l'œuvre de ceux chez qui on cherche à déceler sa présence ou son influence. Il est question ici de Pascal, de Montaigne (l'écrivain, avec Gœthe, dans lequel Gide se reconnaît le mieux), de Nietzsche ; on ne perd pas de vue les autres contacts qui ont pu resserrer ou desserrer celui du grand Allemand. La partie la plus intéressante de l'ouvrage est peut-être son ample conclusion, où l'influence de Gœthe sur la littérature française de cette époque est considérée dans son ensemble.

On n'ose trop reprocher à un auteur qui a travaillé si loin de la France et, semble-t-il, presque uniquement sur des livres, de ne pas avoir assez tenu compte de certaines voies qui ont facilité à un Barrès et à un Gide une connaissance plus intime de l'œuvre de Gœthe. Il convient de rappeler que la dernière attitude de Barrès devant le problème rhénan, et la part qu'il attribue à Gœthe comme son inspirateur à ce sujet, ont été très influencées

par les relations fréquentes qu'il entretenait depuis la guerre avec M. Baldensperger, dont la solide information gœthéenne lui a été précieuse. On nous dit ici qu'André Gide a été guidé par *La Sagesse de Gœthe* de Michel Arnauld ; on aurait pu ajouter que ce nom était le pseudonyme de M. Marcel Drouin, beau-frère de l'auteur des *Nourritures terrestres*, avec qui ce bon connaisseur de Gœthe a eu de fréquents entretiens littéraires. Miss Ross a examiné les divers fragments du *Journal* de Gide déjà publiés au moment où elle travaillait ; il est dommage qu'elle n'ait pu profiter de la publication ultérieure du *Journal* complet, qui aurait corroboré sur plus d'un point, et fort élargi sur d'autres, les analogies ou les influences qu'elle établit. On sait la place de premier ordre que tient Gœthe dans ce volumineux *Journal* : de tous les écrivains du passé, il est le plus souvent cité, avant même Nietzsche, Montaigne, Pascal et Shakespeare.

De ces trois écrivains considérés dans leurs rapports avec Gœthe, Bourget est sans nul doute le moins intéressant à cet égard. Chez les deux autres, les contacts avec la pensée du maître de Weimar (la période préweimarienne est assez peu représentée ici ; elle l'est surtout par l'étudiant de Strasbourg idéalisé par Barrès, et tiré par lui dans le sens de ses conceptions politiques) sont de nature bien différente. Il semble qu'il manque à Barrès une intimité prolongée ; il admire Gœthe d'une admiration raisonnée et utile à ses desseins : il le fait servir d'abord au culte du *moi* ; plus tard il l'invoque pour pénétrer dans l'hellénisme, dont la beauté classique devait toujours rester fermée à cet incurable romantique ; plus tard encore il l'utilise pour étudier le problème rhénan. Il en est tout autrement chez André Gide ; sans doute il interprète à sa manière la morale, d'ailleurs discontinue et parfois contradictoire, qu'on peut tirer d'une œuvre si vaste et si variée ; mais il aime le poète de *Prométhée*, des *Elégies Romaines*, de *Faust* surtout ; il se plaît à relire, à se répéter ses vers. Sa vision de Gœthe est plus immédiate, plus variée, plus pénétrante, et, malgré un inévitable coefficient personnel, paraît plus juste. Il se peut d'ailleurs que sur des points importants de philosophie pratique l'auteur de *L'Immoraliste* soit en opposition avec celui des *Affinités électives*, comme l'a soutenu avec force M. Baldensperger ; mais l'action exercée n'en a pas moins été une des plus puissantes et des plus prolongées que nous offre la littérature récente, même si l'on accorde à l'auteur de *Prétextes* les réserves qu'il indique dans son remarquable essai *De l'influence en littérature.*

Rendons hommage en terminant aux minutieuses recherches dont témoigne cet ouvrage, à la précision de certaines discussions,

à l'agrément de sa présentation. Les fautes d'impression, assez rares, sont parfois graves dans les textes français. Chaque fois que la *Revue* qui publie ces lignes est citée, elle l'est sous la forme *Revue de LA littérature comparée*, germanisme qui agace à bon droit ses directeurs et ses amis.

Paul Van Tieghem.

J. Dresch. — **De la Révolution française à la Révolution hitlérienne.** Presses Universitaires de France, 1946.

Tout en restant parfaitement objectives et en maintenant leur caractère de stricte impartialité, l'histoire littéraire et la littérature comparée en particulier peuvent apporter, par le simple exposé des pensées et des tendances du passé, une singulière contribution à l'étude du présent. C'est ce qui ressort du beau livre de J. Dresch : *De la Révolution française à la Révolution hitlérienne.*

L'Allemagne était terre d'humanisme et même d'universalisme au XVIIIe siècle. « Comment, se demande l'auteur, est-elle arrivée peu à peu à se laisser mener de nos jours par la dogmatique nationale-socialiste ? » Ce sont les étapes de son évolution littéraire et philosophique que M. Dresch s'est attaché à suivre avec une pénétrante rigueur. Ce livre d'un éminent germaniste prend, par la seule juxtaposition des doctrines, des textes, des faits, des noms et des dates, sans forcer le ton ni l'argument, un accent dramatique, revêt une étonnante puissance de suggestion.

La Révolution française à l'étranger, quel sujet tentant ! Comment ne pas rappeler ici la thèse de Ch. Cestre sur *La Révolution française et les poètes anglais*, celle de Paul Hazard sur *La Révolution française et les lettres italiennes* ? M. Dresch qui aurait pu, lui aussi, écrire un gros livre sur le grand sujet qu'il connaît si bien, s'est modestement contenté (on le regrette un peu) de le traiter en une centaine de pages, avec une sobriété d'ailleurs magistrale.

A plusieurs reprises, la Révolution française s'est avancée en Allemagne, avec son cortège d'idées et de libertés, et chaque fois elle s'est heurtée à l'instinctive imperméabilité du caractère germanique et à l'hostilité systématique de la pensée allemande. Jusqu'au moment où les idées françaises, après l'échec de 1848 et la comédie du Parlement de Francfort, furent expressément battues en brèche et refoulées par le nationalisme triomphant.

Cela paraissait inévitable. Au XVIIIe siècle, dans cet humanisme cosmopolite, si riche en promesses, de l'*Aufklärung*, se dessine et s'affirme déjà un sentiment du germanisme et de l'histoire qui s'oppose sourdement au rationalisme et à l'universalisme de la Révolution (*Sturm-und-Drang*, Justus Möser, Herder pour qui, d'après Meinecke, « l'histoire est une géographie en mouvement »). On connaît la volte-face des écrivains d'abord enthousiastes de la Révolution (Fr. Schlegel, Stolberg, Goerres, Schiller, etc.), et l'on a d'ailleurs constaté outre-Manche le même revirement chez Wordsworth, Coleridge, Southey, Burns. Mais si les Romantiques anglais se détournent de la Révolution, ce n'est pas tant à cause de ses excès qu'à cause de ses conquêtes [1] (pour eux, Napoléon est traître à la grande cause), tandis que les Allemands sont plus apeurés par la Terreur qu'indignés par le déclin de la liberté et la menace du despotisme.

Avec le Romantisme l'opposition à la Révolution s'accentue. Ici se heurtent mysticisme et raison, subconscient et clarté, « Organicisme » et individu. Grâce à des renforts venus de l'étranger, à Burke, à Joseph de Maistre que connaît bien Adam Müller, grâce à Savigny qui rompt avec le droit naturel, ouvre la route à l'école historique et au nationalisme juridique, grâce aux philologues Grimm et Creuzer, ce qui s'édifie, en face de la Révolution, c'est le royaume paradoxal de la tradition conservatrice et du devenir irrationnel. Alors arrivèrent juste à point les faiseurs de systèmes. Hegel qui, jeune étudiant à Tübingen, avait planté avec Hölderlin un arbre de la liberté, Fichte, le philosophe du *Moi* pur, se firent les théoriciens de la Nation allemande et de l'Etat prussien.

Une fois encore sans doute les idées françaises, exaltées contre la Sainte-Alliance, semblèrent trouver un accueil en Allemagne, rallièrent à elles les écrivains libéraux et une partie de la « Jeune Allemagne ». Mais Ludwig Boerne et Henri Heine les soutinrent surtout... de Paris, et Gutzkow, à qui ne manquaient ni vigueur ni courage, fut réduit à se faire éditer à Hambourg, « ville libre ». D'ailleurs, chez la plupart des intellectuels allemands qui demandaient une Constitution, l'idée de l'unité l'emportait déjà sur celle de la liberté, et Heine prédisait à l'avance l'escamotage de 1848.

A partir de cette révolution manquée, le sort était jeté. Le prussianisme bismarckien triompha définitivement de l'ancien humanisme. Les guides de l'Allemagne furent les grands représentants de « l'école historique », Ranke, Sybel, Mommsen,

1. Sourtout l'invasion de la Suisse.

Treitschke, tous ennemis de la Révolution française. « Ces professeurs, écrivait Fustel de Coulanges en 1871, se sont attachés à travestir notre Révolution française et à dénaturer toute notre histoire pour nous rendre haïssables ; j'en connais qui ont altéré jusqu'à l'histoire romaine pour la remplir d'allusions contre nous. » Se détournant de Babeuf, de Proudhon, de ce qu'il appelait nos utopies et notre idéalisme humanitaire, le socialisme allemand se targua de son réalisme et suivit Karl Marx et Engels. Parallèlement, le pangermanisme déversait son mépris sur l'idéologie française, ne faisant exception que pour Gobineau et Vacher de la Pouge. Et Wagner, l'ancien révolutionnaire de Dresde, s'affirma le pionnier du racisme et le chantre du paganisme nordique. L'idée de liberté , l'idée de droit, disparurent de la pensée allemande : d'autres les remplacèrent, la notion de race, la notion de force, la notion d'ordre. Comme l'écrivait l'écrivain suédois Kjellen, particulièrement apprécié outre-Rhin, on avait soif d'ordre au XXe siècle, comme on avait soif de liberté au XVIIIe, et 1914 devait tuer 1789. La lutte était engagée à fond — à mort — entre l'idéologie révolutionnaire et l'idéologie prussienne. Guillaume II ne réussit pas : la tâche d'Hitler était toute tracée. Après la défaite de 1918, l'esprit de la Révolution avait un instant reparu en Allemagne dans la Constitution de Weimar. C'était trop. Spengler et Moeller van den Bruck préparèrent la route à *Mein Kampf*, cette sauvage négation des droits de l'homme.

A la Révolution française, triomphe du rationalisme, Hitler opposa expressément le mythe du national-socialisme, et par là il était bien dans la tradition allemande. C'est ce dont lui faisait gloire en 1938 le *Regime fascista* : « L'hitlérisme continue le mouvement du *Sturm-und-Drang*, le romantisme allemand, Herder, Fichte, Hegel, l'école historique, le pangermanisme, la pensée de Nietzsche (ici il y aurait lieu de faire des réserves), la pensée nationaliste de l'après-guerre. Entre toutes ces manifestations, il n'y a aucune solution de continuité. »

Hélas !

J.-M. Carré.

LES DÉBUTS DE MOLIÈRE OUTRE-MANCHE

La thèse de M. André de Mandach, *Molière et la comédie de mœurs en Angleterre* (La Baconnière, Neuchâtel, 1945), soutenue en décembre 1945 devant la faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, a été composée pendant la guerre : c'est dire que l'auteur

n'a pas pu consulter les sources anglaises, *Public Record Office*, *British Museum*, archives de Newcastle, etc. Il a dû établir l'ensemble de son travail sur les bases fournies par les bibliothèques suisses.

Le résultat est non seulement honorable, mais extrêmement satisfaisant. Avec une véritable passion de la recherche et une perspicacité aiguisée, M. de Mandach a repris un sujet sur lequel on avait déjà pas mal écrit, et il apporte des éléments neufs.

Dans l'ensemble, il met en valeur quatre points primordiaux. Tout d'abord l'influence française en Angleterre au début de la Restauration. On a un peu étudié le milieu français du Refuge, après 1685. Ici, on voit le rôle joué par les nombreux Français qui se trouvaient à Londres dès 1660. Et, pour faire connaître des pièces gaies, il est certain que des comédiens et même des marchandes de mode pouvaient faire plus que Justel ou Pierre Allix ! On a toujours prétendu que l'arrêté du Parlement qui, en 1642, avait décrété la fermeture des théâtres, avait tué le genre dramatique pour vingt ans. Or M. de Mandach met en évidence les nombreuses représentations à peine clandestines données pendant tout l'interrègne. Le théâtre continue à vivre « et c'est pourquoi, quand il se réveille, il n'imite pas servilement le théâtre français, à l'instar du théâtre allemand de la première moitié du XVIIIe siècle, mais il s'assimile peu à peu les éléments qui lui sont utiles ». Remarque très pertinente.

On a généralement attribué à Davenant *The Playhouse to be let* : curieuse erreur d'optique que réfute M. de Mandach. L'œuvre est une parodie des drames du poète lauréat, et Davenant n'était pas un humoriste. C'est cette pièce, d'un auteur inconnu, et qui n'eut pas de succès, qui est le premier jalon de l'influence de Molière en Angleterre dès 1662. On a ensuite attribué à Dryden la comédie qui a définitivement établi la réputation du comique français, *Sir Martin Marr-All*, adaptation libre de l'*Etourdi* (1667). M. de Mandach corrige cette attribution par une série de déductions heureuses. L'auteur en serait, autant qu'on peut en être sûr sans avoir vu le manuscrit, le duc de Newcastle, général, mécène et homme de goût, mari de Margaret Cavendish par surcroît. La comédie a un immense succès et met Molière à la mode. Tels sont les points principaux mis en évidence dans ce volume, qui s'appuie sur une connaissance approfondie de la fin du XVIIe siècle anglais.

CLAIRE-ELIANE ENGEL.

LA PRÉCOCE ÉRUDITION DE BAYLE :

The early Reading of Pierre Bayle, par Miss R. Eliz. Cowdrick (Scottdale, Pa, 1939 ; 216 p. in-8°) entend à juste titre offrir une « toile de fond complémentaire » à la préparation d'une œuvre critique abondante entre toutes, celle des *Nouvelles de la République des Lettres* et du *Dictionnaire*. De 1670 à 1684, grâce à un attentif dépouillement de la correspondance et de témoignages ultérieurs, l'auteur prouve que Bayle a beaucoup lu, critiqué intelligemment certaines œuvres historiques ou théologiques, montré sa « frigidité » esthétique bien connue à l'égard de Racine par exemple : de quoi elle nous apporte un témoignage en bonne forme. Mais comme il est singulier — et peut-être significatif — que dans une page et demie d'*Avant-propos* le mot de *material* ou son dérivé *materially* n'apparaisse pas moins de quatre fois ! Et l'on peut regretter que d'une manière persistante le nom du baron de Schickler, à qui l'auteur reconnaît devoir beaucoup, soit privé du *c* qui lui revient légitimement.

F. B.

ROMANTISME FRANÇAIS

De bons ouvrages récents s'ils ne traitent pas strictement de littérature comparée, étudient les chapitres d'histoire littéraire nationale auxquels ils sont consacrés en tenant largement compte, comme il se doit, et comme on ne le fait pas toujours assez, des influences étrangères et de l'atmosphère européenne de l'époque. *Romanticism in France*, par N. H. Clement (New York, *The Modern Language Association of America*, 1939, xviii-496 p. in-8°), reprend avec une méthode nouvelle un sujet qui paraît rebattu : au lieu de faire l'histoire du romantisme français dans ses manifestations extérieures, l'auteur étudie ses racines psychologiques, les idées qu'il a pour fondement, le développement intérieur du mouvement. Après avoir dans deux chapitres préliminaires précisé le rôle de l'imagination et de la sensibilité en face de la raison et de la volonté, il passe en revue les nouveaux thèmes d'inspiration qu'apportait le préromantisme; puis il étudie successivement les types, les genres, les motifs, les goûts particuliers, les personnages, du romantisme français, et la prédominance qu'y acquiert l'individu ; enfin, et ce dernier chapitre paraît mal raccordé aux précédents, le primitivisme tel qu'il y est représenté. Cet essai d'histoire littéraire synthétique ne verse pas dans l'abstraction : les divers aspects du romantisme, aussi

bien sociaux et religieux que lyriques et dramatiques, y sont représentés par tous les principaux écrivains et par un grand nombre de citations. Travail neuf en partie, et consciencieux, qui comble une lacune en ce qui concerne la connaissance d'ensemble des dessous du romantisme français. On pourrait regretter la part trop petite qu'y tiennent les questions de forme et d'art ; l'étude des idées et des sentiments ne doit pas faire oublier l'aspect proprement esthétique, poétique surtout, de ce grand mouvement. Partout dans cet intéressant ouvrage les sources étrangères, anglaises surtout, sont soigneusement rappelées, et dans certains cas (*Werther*, Byron), le romantisme français est bien situé dans son aspect international.

P. V. T.

UN LIBÉRAL ALLEMAND ÉMIGRÉ EN 1830 :

Les espoirs libéraux de l'Allemagne du XIXe siècle, frustrés de diverses manières, ne sauraient mieux être exhumés que dans la biographie intellectuelle d'hommes tels que G. Büchner, Hessois qui fut étudiant en médecine à Strasbourg en 1831-1832, réfugié dans cette ville en 1835, et mourut à Zurich en 1837. Frère de l'ancien professeur de littératures étrangères à l'Université de Caen, Alexandre Büchner, l'auteur de *La Mort de Danton* a fait partie d'une « émigration » qu'il savait intéressant de présenter dans son ensemble, comme l'ont été le Refuge huguenot et l'Emigration royaliste, comme le seront sans doute les divers « exils » actuels, si riches de conséquences évidentes. L'étude consacrée par M. Karl Viëtor à *Georg Büchner als Politiker* (Bern-Leipzig, Paul Haupt, 1939) place le centre d'intérêt de son sujet à Giessen, en pleine « Société des Droits de l'Homme », reste peut-être trop indifférente au libéralisme strasbourgeois d'après 1830, mais insiste comme il convient sur l'influence exercée par Saint-Simon, en même temps que par les conquêtes de la Révolution française, sur un esprit généreux, qu'on dirait volontiers « schillérien ».

F. B.

LAMARTINE EN VOYAGE

M. Robert Mattlé a consacré à Larmartine voyageur un travail considérable, qui compte a, certainement, avec la thèse de Zyromski et l'ouvrage de Jean des Cognets sur *La Vie intérieure de Lamartine*, parmi les plus intéressantes et les plus ferventes

études que le poète ait inspirées : *Lamartine voyageur*, par Robert Mattlé, un vol. in-octavo de 551 p., Paris, de Boccard. Et il en est peu qui supposent une aussi complète lecture de son œuvre et des nombreuses enquêtes qu'elle a suscitées. L'auteur a non seulement dépouillé les ouvrages et les articles consacrés à Lamartine et à son temps, mais, dans un séjour à Paris et plusieurs voyages à Saint-Point, il a fait une utile récolte d'inédits, qu'il a utilisés, avec sobriété et discrétion, au cours de ses chapitres.

Ce sujet l'a obligé à envisager maints aspects de son auteur qui demeurent souvent dans l'ombre. Si les études sur le lyrisme, la philosophie, la politique, la religion de Lamartine sont nombreuses, il en est peu qui se proposent d'examiner en lui le voyageur, d'exposer ses relations avec l'Europe, de démontrer l'ampleur et la justesse de certaines des vues qu'il jetait au delà des frontières de son pays. Assurément, ses rapports avec l'Italie ont été plusieurs fois étudiés ; ses voyages, ses amitiés en Suisse ont inspiré plus d'une contribution intéressante, en particulier à MM. Fournet et Serge Berlincourt : le Voyage en Orient nous est bien connu grâce à M. Christian Maréchal ; et la *Revue des Cours et Conférences* a publié des leçons pénétrantes de M. Paul Hazard sur les influences étrangères perceptibles dans l'œuvre de Lamartine. Seulement, de ces études partielles, ne pouvaient se dégager que de partielles conclusions. Certaines avaient pour objet de redresser quelque mensonge poétique, quelque arrangement romantique des faits, de confronter les premières impressions du voyageur avec « l'orchestration » qu'il en a donnée par la suite. Tâche utile, mais qui, parfois, fausse la perspective. Il semblait que le poète, à travers le monde, n'avait vu que lui-même, qu'il avait voilé, à ses regards, le paysage réel. Il était convenu que Lamartine n'avait « su que son âme ». Seule une étude plus complète, tenant compte de textes rarement exhumés (combien de lecteurs ont dépouillé entièrement comme l'a fait M. Mattlé, ce curieux et inépuisable *Cours familier de littérature*, où tant d'idées, d'aveux et de témoignages gisent pêle-mêle ?), dégageant avec netteté l'évolution du voyageur, et situant chacun de ces textes à sa date, pouvait faire la part des qualités diverses que ce génie mobile et fluide a apportées dans son incessante promenade à travers le monde : un Lamartine réaliste, observateur, doué du sens du concret, apparaît en une juste lumière, — un Lamartine plus vivant, plus primesautier que celui de l'imagerie romantique.

Le plan adopté dans cette étude est à la fois simple et ingénieux : après avoir dégagé, des origines et de la formation première de

son auteur, les caractères qui le prédestinaient au voyage, M. Mattlé considère chacune des grandes expériences que le voyage lui a apportées. Dans un ordre qui tient compte à la fois de la logique et de la chronologie (puisque l'Italie, la Suisse, etc., ont accueilli tour à tour Lamartine, selon une succession qui correspond à celle qu'adopte l'auteur), il s'efforce de retrouver les lectures de jeunesse, les amitiés, les influences diverses, qui ont préparé le poète à connaître et à comprendre chacun des pays où il devait séjourner ; il analyse l'apport particulier de chacun des voyages qu'il a faits dans chacun de ces pays, et il rétablit autant qu'il le peut leur itinéraire et leurs circonstances ; il suit, enfin, le travail d'imagination, la « cristallisation », qui, au retour, déforme peu à peu ou transfigure chacune de ces expériences européennes ou asiatiques, les lectures et les relations nouvelles qui modifient ou enrichissent l'image qu'il a rapportée de tel paysage ou de tel peuple. Un dernier chapitre nous rappelle que Larmatine n'est pas seulement voyageur d'Europe ou d'Orient, mais aussi voyageur de France. Il effleure ces deux beaux sujets, sur lesquels il faudrait toute une étude particulière que M. Mattlé nous donnera peut-être un jour, et à laquelle je crois qu'il songe dès maintenant : Lamartine et la province, Lamartine et Paris. Il conclut que, dans la large sympathie que ce noble génie a apportée à chacune des nations qu'il lui a été donné de connaître, subsistait son tempérament originel, celui de son pays même, et que cette harmonie subtile entre le caractère national et le caractère international est le plus rare et le plus beau privilège de ce grand voyageur.

Pierre MOREAU.

UN ÉCRIVAIN ITALIEN DE LANGUE FRANÇAISE

L'esquisse de Franck L. Schoell, *Léo Ferrero et la France* (Editions La Concorde, Lausanne, 1945) atteint l'essentiel. Après avoir évoqué « le parfait agent de liaison » que fut, entre la France et l'Italie, Léo Ferrero, le critique examine les trois aspects de sa jeune activité littéraire *en langue française* : l'auteur dramatique d'*Angelica* ; le psychologue des natio[illegible] *Paris, dernier modèle de l'Occident* ; le romancier d'*Espoirs*. Les lecteurs de cette revue seront particulièrement intéressés par les études que Léo Ferrero consacra à la psychologie comparée, et Franck Schwell montre avec pertinence comment son *Paris* s'encadre

dans toute une série d'analyses de psychologie collective : *Meditazioni sull'Italia*, *Le secret de l'Angleterre*, *L'Amérique miroir grossissant de l'Europe*. Rien de plus suggestif que les comparaisons amorcées par Schoell entre Ferrero et Taine, Gobineau, ou Madariaga. Il faut le remercier d'avoir ainsi situé dans son époque et son univers pathétiques ce jeune Italien qui s'épanouit à Paris, étudia à Yale et mourut accidentellement en Californie. L'histoire de ses expériences et de ses amitiés françaises (Claude Franc-Nohain, Philippe Soupault, Henry Moisset, Paul Valéry), de ses succès en France (Théâtre Pitoëff, *Nouvelles Littéraires*, etc.) serait un hommage à rendre à ce champion du libéralisme qui aima tant la France, la langue française, la littérature française et l'Histoire de France.

J.-M. C.

Le gérant : Henri Leduc.

Imprimé à Poitiers (France). — S. F. I. L. et Imp. Marc TEXIER réunies.

UN DISCIPLE HÉTÉRODOXE DE JEAN-BAPTISTE VICO : NICOLAS BOULANGER

Il n'est pas facile de suivre au XVIIIe siècle l'influence de J.-B. Vico, dont l'échec, dit si justement Paul Hazard [1], a pourtant déterminé l'évolution de la pensée humaine pendant presque cent ans. Si son nom est, en Italie, souvent prononcé, si ses idées y sont connues, discutées, critiquées même — et, chose apparemment curieuse, par les catholiques surtout qui écartent certaines de ses thèses, notamment celle sur la régression de l'humanité après le déluge jusqu'à un état quasi bestial [2], — en France deux écrivains seulement le citent à ma connaissance : Gibelin et le marquis de Chastellux [3]. Mais ce serait se méprendre que de limiter à deux noms aujourd'hui à peu près oubliés l'action exercée par la *Science nouvelle*. Il était au XVIIIe siècle d'un usage courant de se servir des œuvres de prédécesseurs, de les « piller » même sans les nommer. J'ai montré ailleurs que Montesquieu avait connu et utilisé, sans pénétrer tout le sens des idées qu'il démarquait, l'*Autobiographie* parue en 1725 à Venise où il fit, quatre ans plus tard, un assez long

1. V. Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne*, chez Boivin, p. 434, et *La pensée européenne au XVIIIe siècle*, id., t. I, p. 46, 47 et 48.

2. V. la polémique entre Emmanuel Duni, professeur à l'Université de Rome, qui avait fait sienne la thèse de Vico, et Finetti qui publia, en 1877, une *Apologia del genere umano accusato d'essere stato una volta bestia*.

3. Gibelin dans *Le Monde primitif* et le Marquis de Chastellux, *De la Félicité ou Considérations sur le sort des hommes dans les diverses époques de l'histoire*, M. M. Rey, 1772, p. 53.

séjour [1]. Je voudrais m'occuper aujourd'hui d'un autre écrivain de ce même siècle, qui n'a certes pas atteint, même de son temps, la notoriété de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, mais qui fut cependant très lié avec le groupe actif de l'*Encyclopédie*, surtout avec Helvétius, d'Holbach et Diderot : je veux parler de Nicolas Boulanger.

Mort très jeune, Boulanger écrivit pour l'*Encyclopédie* divers articles importants : Corvées, Déluge, Langue hébraïque, Guèbres, très probablement Vingtième [2]. Diderot demanda même à Boulanger un second article : Economie politique [3], les idées exprimées dans le premier, qui est de J.-J. Rousseau, ne lui ayant sans doute que peu agréé.

Mais ce n'est là qu'une toute petite partie de l'œuvre de Boulanger, — je ne veux parler que de son œuvre authentique, car je laisserai de côté les ouvrages qui sortirent, après sa mort, de la boulangerie du baron d'Holbach, notamment du *Christianisme dévoilé*, où l'on ne trouve ni l'habituelle prudence de l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, ni le déisme auquel il semble bien qu'il soit demeuré fidèle. Il ne voulut écarter que l'idolâtrie, le despotisme et la superstition.

Nous ne possédons pas d'ailleurs toute cette œuvre, puisque le manuscrit des *Anecdotes de la Nature*, dont le point de départ semble avoir été une *Histoire du cours de la Marne et de la Loire*, reste introuvable [4]. En Boulanger j'ai cru découvrir le chaînon principal d'une tradition qui semble s'affaiblir en Italie, où elle ne donne lieu, jusqu'aux dernières années du XVIIIe siècle, qu'à d'assez vaines discussions qui parfois dégénèrent en violentes polémiques ; tandis qu'elle se mêle en France, et un peu plus tard en Allemagne, au courant d'idées qui, issu de Descartes et de l'Aüfklärung, renouvelle la pensée en la dégageant d'une crainte de l'auto-

1. V. *Voyages et Cahiers de Montesquieu* ; cette étude sera publiée dans la *Revue philosophique*.

2. L'*Encyclopédie* elle-même est, à cet égard, très explicite : « Cet article, est-il indiqué, est tiré des papiers de défunt Nicolas Boulanger, ingénieur des Ponts et Chaussées ».

3. *Encyclopédie*, t. X ; v. sur ce point la thèse de M. Hubert : *Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie*, Paris, 1923.

4. V. sur ce point une lettre importante de Goblet à l'abbé Grosier où Buffon est formellement accusé « d'avoir singulièrement profité d'un ouvrage manuscrit de Monsieur Boulanger, intitulé *Les Anecdotes de la Nature* » ; la réponse, très embarrassée de Buffon dans sa *Correspondance inédite*, t. II, p. 69, 1860.

rité qui l'avait paralysée, ou du moins avait fort limité ses audaces au XVIIe siècle.

Désormais, il n'est plus de thèse, ni de tradition, si ancienne et si respectable qu'elle soit, qui puisse prétendre échapper à la critique de la raison. Et, pour avoir tenté de s'y soustraire, le Christianisme [1] va connaître une crise à laquelle il n'échappera qu'en soumettant l'étude de ses sources à la dernière venue de toutes les sciences, à la plus conjecturale, mais à la plus exigeante de toutes : l'histoire [2]. C'est donc profondément transformée par cette « ambitieuse philosophie des lumières », par elle débarrassée d'un providentialisme, dont on ne comprendra que beaucoup plus tard l'originalité et la force, que la pensée de J.-B. Vico qui fut si attaché au catholicisme, si soucieux d'unir la piété à la science, si désireux lui aussi d'être enseigné dans les cloîtres, va donner naissance à de nouvelles synthèses, prouvant ainsi et presque malgré elle, sa surprenante fécondité.

Parmi ces synthèses, il n'en est pas de plus importante que celle de Mario Pagano. Or voici justement ce que dit ce martyr de la Révolution napolitaine de 1798, qui paya de sa vie son attachement à la liberté et aux idées venues de France : dans ses *Essais politiques* [3] il montre la filiation qui rattache aux idées développées par Vico celles défendues par Boulanger :

Les hommes qui survécurent aux fatales révolutions de la terre qui changèrent l'aspect de toutes choses demeurèrent dispersés à travers les vastes forêts qui couvraient les plus hautes montagnes. Et, après de longs siècles, peu à peu ils descendirent dans la plaine. Au début, ils étaient solitaires ; ils menaient la vie des bêtes, sans toit pour les abriter, sans nourriture convenant à des hommes, sans femme « certaine » [4], sans progéniture connue. Beaucoup plus tard seulement, et après avoir parcouru divers stades, ils parvinrent à la vie civile.

1. V. le début du *Christianisme dévoilé* : « Vous commencez par admettre la nécessité d'examiner la religion et de soumettre ses opinions au tribunal de la raison ; vous convenez que le christianisme ne peut soutenir cet examen... »

2. V. Paul Hazard, *La littérature de l'intelligence* dans *La Pensée européenne au XVIIIe siècle*, chez Boivin, t. I, p. 306 : « L'intelligence connut, au XVIIIe siècle, un moment exquis. Pas d'obstacle à ses libertés, ni tradition, ni respect, ni mystère ».

3. *Saggi politici*, F. M. Pagano, Milano, 1880, Cesare Dones.

4. *Saggi politici*, vol. II, éd. cit., pp. 4 et 5.

Tous les auteurs s'accordent donc, pense Pagano, sur l'importance du Déluge universel, point de départ d'un recommencement de l'humanité que nous prenons très à tort comme le début même de son histoire. Mais sur l'état des quelques hommes qui survécurent à ce bouleversement cosmique, qui dut modifier jusqu'à la succession des saisons, les avis diffèrent :

> Les uns (il s'agit de Duni) estimèrent que tous les hommes tombèrent alors dans un état de totale bestialité, comme l'imagine notre Vico, tandis que d'autres furent d'avis que ceux qui survécurent à ces catastrophes continuèrent à vivre en société : ce fut là l'opinion de monsieur de Boulanger qui adopta la thèse de Platon sur le déluge et sur l'état de ceux qui échappèrent à la terrible catastrophe. Toutefois, il altéra considérablement l'opinion du philosophe grec. Ce dernier, dans le troisième dialogue des *Lois* pense que les hommes, fort peu nombreux, qui se sauvèrent demeurèrent unis par les liens d'une solide amitié. La terreur et le petit nombre de ceux qui survécurent firent naître entre eux la bienveillance, si bien qu'ils s'embrassaient quand, par aventure, ils se rencontraient. De là Boulanger tire d'étranges conséquences : leur misère commune, affirme-t-il, rapprocha les hommes, les unit dans une société aux liens très étroits. Ces premiers hommes — mieux vaudrait dire ces hommes de l'humanité renaissante, — avaient le cœur empli d'idées religieuses ; ils croyaient en un Dieu vengeur et justicier. Comme par ailleurs ils avaient le dégoût de la terre, séjour de misère, et de la vie précaire à laquelle ils étaient condamnés, les premières sociétés furent des communautés religieuses, de véritables couvents d'anachorètes : telle est l'opinion de ce Français ingénieux qui s'abandonna, sans résister, à son imagination, préférant trop souvent les idées spécieuses et brillantes aux idées solides et vraies.

Ce texte ne souligne pas seulement l'importance qu'on attribue en Italie aux idées de Boulanger à la fin du XVIIIe siècle. Tout en insérant l'auteur de *La Science Nouvelle* et son disciple français dans le courant de pensée issu de Platon et de saint Augustin, il marque les différences importantes qui les séparent.

Pour J.-B. Vico, Dieu est l'architecte du monde des nations comme il est celui de l'Univers à la création duquel il a appliqué le nombre et la mesure ; c'est lui qui a dessiné le

plan des cités et des Empires et ramené l'homme à la vie sociale à travers bien des vicissitudes. Et c'est parce que ce plan prend forme peu à peu au cours des étapes parcourues par l'humanité, grâce à une succession de cycles qui vont s'élargissant, que l'histoire est intelligible [1]. Il y a ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas, ce que nous nous proposons et ce que nous accomplissons effectivement. Et ceci est plus important que cela. Certes, la République idéale qu'imagine Platon, l'effort des hommes abandonnés à eux-mêmes ne pourrait la construire, mais les fils se joignent sous la trame apparemment désordonnée ; et dans notre marche vers des buts égoïstes, nous tendons, à notre insu et malgré bien des rechutes, à tracer, par delà le temps, les grandes lignes d'une Cité future dont Dieu sera le législateur. Si bien que l'histoire que nous voyons et à laquelle nous participons comme des coopérateurs admis à réaliser les conditions de leur salut, est la projection dans le temps d'une « histoire idéale éternelle » dont la forme intemporelle nous sera un jour révélée.

Avec Boulanger ce mystère s'évanouit : sur le théâtre où se joue le drame dont l'homme est à la fois l'acteur et la victime, deux plans disparaissent : celui du ciel et celui de l'enfer. La tragédie ne se déroule plus que sur la terre. C'est l'homme seul qui, avec ses espérances et ses terreurs, construit son destin ; si les civilisations sont mortelles, c'est parce qu'elles portent en elles la source de leurs contradictions et de leurs régressions, en elles et surtout dans l'attitude initiale de ceux qui se sont unis à cause des catastrophes qui les frappaient. Engagé dans un drame cosmique qui le dépasse, mais qui se réfléchit dans sa conscience, le misérable témoin de ses convulsions, grand par la pensée qui s'ébauche en lui, réagit par des croyances et des superstitions qui détermineront l'évolution ultérieure des groupes sociaux.

Pour Vico, ce n'est pas la crainte seule qui fait de l'homme un « animal religieux » ; sa pensée proteste contre l'inintelligibilité de son destin et la totale destruction dont il se sent

1. Noter l'opposition totale des conceptions de J.-B. Vico et de celles de Voltaire. V. J.-M. Carré, *Consistance de Voltaire*, Paris, 1937

menacé. Et cette pensée n'est pas définie par la seule fonction d'adaptation au réel qui lui est dévolu ; elle est aspiration à une vie supérieure. Par elle l'homme est relié à ce foyer de lumière que la faute a pu voiler, mais qui n'en a pas moins continué à briller, lumière intermittente et confuse « comme une sorte d'obscurité de la raison ».

Pour Boulanger tout provient de la panique qu'ont déchaînée les bouleversements cosmiques, et du souvenir qu'ils ont longtemps laissé dans la mémoire des hommes. Ainsi se développe une philosophie de l'histoire immanentiste, fort différente du transcendantalisme de la *Science Nouvelle* dont elle est pourtant issue. C'est ce que l'auteur indiquait lui-même à Helvétius dans sa lettre-dédicace :

> Les révolutions de la Nature sont la base de mes principes : c'est là que j'ai toujours été chercher l'homme ; et vous verrez que, pour raisonner ici sur les premières sociétés, je n'ai point été consulter l'homme sauvage, ni l'homme dans l'état de nature animale ou corrompue, ni l'homme métaphysique, mais l'homme échappé des malheurs du monde ; j'ai été chercher un être réel que j'ai étudié dans un état réel [1].

Dans les *Essais politiques* de Pagano deux courants fort différents de pensée vont ainsi confondre leurs eaux sans que — tant reste puissante l'emprise qu'exerce en Italie la philosophie de l'histoire de Vico — l'idée d'un progrès continu de l'humanité, si forte désormais en France, puisse y surmonter le pessimisme qu'entraîne presque inévitablement une conception cyclique du devenir des nations, de retours éternels, images d'une nécessité qui, dans la pensée grecque, domine les dieux eux-mêmes et rend vain l'effort de Prométhée pour secourir l'intelligence humaine et la libérer [2]. Et cette dualité se retrouvera chez Jules Michelet. Lui aussi, défendu contre l'excès de son optimisme par la clairvoyance de son maître italien, s'interrogera sur les civilisations hu-

1. V. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Deux autres manuscrits existent dont le texte présente avec celui de la Bibliothèque Nationale d'assez sérieuses différences : l'un à la Mazarine, l'autre à la Sorbonne (fonds Victor Cousin).

2. Parmi les textes grecs cités par Boulanger se trouve une page du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle ; c'est elle qui a certainement inspiré à Michelet la formule qu'il répète si souvent : « l'homme est son propre Prométhée ».

maines, se demandant avec angoisse ce qu'il adviendra de la page que chaque peuple a écrite sur le livre toujours ouvert de l'humanité. Ainsi les ouvrages de N. Boulanger sont le chaînon le plus important de la longue chaîne qui conduit de J.-B. Vico à Michelet.

Curieuse figure que celle de cet écrivain dont la vie, hélas! nous est bien peu connue[1] : Fils d'un modeste marchand, il fit au Collège de Beauvais des études médiocres. Il était studieux, mais avait l'esprit lent ; aussi l'enseignement de ses maîtres l'intéressait-il assez peu ; il ne réussissait guère qu'en mathématiques. Sa chance voulut cependant qu'il fût remarqué par le baron de Thiers qui l'amena avec lui à l'armée ; là il fut chargé de la construction des ponts et des routes et révéla sa capacité. Mais, s'il était laid comme Socrate, il semble qu'il ait acquis au cours de ses longues courses solitaires, comme le philosophe grec et comme Vico durant ses années de vagabondage, le goût de dialoguer avec lui-même. Par ailleurs, ses prospections le mirent en contact avec les paysans ; il connut la dureté de leur vie, les servitudes qui pesaient sur eux. Les articles « Corvées » et « Vingtième » nous le montrent humain et pitoyable, soucieux, comme devait l'être un siècle plus tard Le Play, d'alléger le lourd fardeau de misères que doivent porter les humbles, de rechercher une meilleure répartition des impôts, d'assurer le bonheur du peuple. Si nous possédions le manuscrit des *Anecdotes de la nature*, il nous serait plus aisé de suivre les progrès de sa pensée, lourde dans son cheminement, jusqu'à ce que l'éclaire soudain une intuition dont son imagination se saisit et dont, sans une critique suffisamment approfondie, elle cherche à apercevoir toutes les conséquences. Et par là encore il ressemble à Vico, comme par l'étendue vraiment prodigieuse de ses lectures et par son souci de rechercher dans les racines des langues et dans les étymologies le secret de l'origine des choses.

1. Pour une biographie complète de N. Boulanger, on peut consulter :

a) l'étude écrite sans doute par Diderot intitulée « Précis sur la vie et les œuvres de Boulanger », publiée en tête de toutes les éditions des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental.*

b) un article dans *la France littéraire*, de Guérard ;

c) un autre article plus complet dans le *Dictionnaire historique* de Chaudon ;

d) une étude de H. Lion dans les *Annales révolutionnaires*, en 1914.

Ce sens profondément humain qui fut sans doute l'élément dominant du caractère de Boulanger n'a pas échappé à Diderot :

> Il est impossible, écrit-il, que le séjour habituel des champs, le spectacle assidu de la nature, la vue des montagnes, des rivières et des forêts, l'empire absolu sur un nombreux atelier, la conduite des grands travaux n'élèvent une âme bien faite et ne l'étendent. Mais combien de fois n'ai-je pas vu la sienne animée de compassion pour le sort de ces malheureux qu'on arrache à leur chaume et qu'on appelle de plusieurs lieues à la ronde à la construction des routes sans leur fournir le pain dont ils manquent et sans donner du foin et de la paille à leurs animaux dont on dispose [1].

Mais cette compassion, dont on retrouve l'expression dans les articles « Corvées » et « Vingtième », Boulanger allait peu à peu l'étendre à tout le genre humain. Chez certains esprits, en effet, toute souffrance personnelle devient le point de départ d'une méditation qui s'élargit jusqu'à embrasser toute la destinée de l'homme. Tel fut Vico qui, à l'occasion de ses propres déceptions, en marge des tâches arides de précepteur qui lui avaient été confiées à Vatolla, réfléchit au problème du mal qui devint pour lui une véritable hantise. La rencontre de Boulanger et de Vico, due très certainement à l'abbé Galiani, est ainsi préparée par d'identiques réflexions et par les mêmes lectures. Tandis que J.-B. Vico vieillissant remaniait la *Science nouvelle*, cherchant à lui donner une forme définitive, Boulanger se tournait à son tour vers les auteurs grecs et latins qui furent les guides de son aîné. Il lut Platon, et dans Platon les textes mêmes du *Cratyle*, du *Timée* et des *Lois* sur lesquels Vico, dès 1701, s'était penché, puis Plotin, Lucrèce, Cicéron, Plutarque et Tacite ; il vit ainsi se former chez les peuples cette « sagesse spontanée », déjà riche d'expériences et d'instinctive réflexion. Il comprit, lui aussi, la leçon que, dans le *Timée*, l'étranger donne à l'Athénien : « Vous autres Grecs, vous êtes perpétuellement enfants. » Et comme Solon s'étonnait : « Jeunes, repartit l'étranger, vous l'êtes tous par l'âme, car votre âme

1. « Précis sur la vie et les œuvres de Boulanger », cité par Pierre Naville, *Le baron d'Holbach*, chez Gallimard, 1943, p. 178-179.

ne renferme aucune opinion antique, de tradition reculée, ni aucun savoir blanchi dans le temps [1]. »

Persuadé, comme Vico, que l'histoire lointaine et confuse de l'humanité surgit dans les vieux dictons, les légendes et les mythes, de même qu'elle gît cachée dans les entrailles de la terre, — ce dont ses propres explorations l'avaient instruit, — le désir le prit de remonter jusqu'aux sources les plus lointaines ; il apprit l'hébreu, le syriaque, se pencha même sur le mystère des hiéroglyphes, dépositaires sans doute d'une des civilisations les plus anciennes du monde.

Il vit, nous dit encore Diderot, la multitude des substances diverses que la terre recèle dans son sein et qui atteste son ancienneté et la suite innombrable de ses révolutions sous l'astre qui l'éclaire, les climats changés et les contrées qu'un soleil perpendiculaire brûlait autrefois, maintenant effleurées de ses rayons obliques et passagers, et chargées de glaces éternelles ; il ramassa des bois, des pierres et des coquilles ; il vit, dans nos carrières, l'empreinte des plantes qui naissent sur la côte de l'Inde, la charrue retourner dans nos champs des êtres dont les analogues sont couchés dans l'abîme des mers ; l'homme, couché au nord sur le dos de l'éléphant et se promenant ici sur la demeure des baleines ; ..... il considéra l'ordre que les couches de la terre gardaient entre elles, ordre tantôt si régulier, tantôt si troublé qu'ici le monde tout neuf semble sortir des mains du grand ouvrier, là n'offrir qu'un chaos ancien qui cherche à se débrouiller, ailleurs que les ruines d'un vaste édifice renversé, reconstruit et renversé derechef sans qu'à travers tant de bouleversements successifs l'imagination même puisse remonter au premier.

Vision cosmique d'une ampleur égale à celle des *Pensées*, mais avec une différence de points de vue où se marque toute l'opposition du XVIIe et du XVIIIe siècle. Car c'est un Dieu indifférent aux souffrances humaines qui a dessiné le plan froid et minéral de cet univers que régissent des lois immuables. Le drame c'est que de telles révolutions se réfléchissent dans des consciences, qu'elles suscitent en un témoin impuissant et terrorisé des sentiments et des images. Chacune

1. Cité à deux reprises par J.-B. Vico, notamment dans son *Autobiographie*. V. J. Chaix-Ruy, *Vie de J.-B. Vico*, Les Presses Universitaires, Paris, 1944, p. 82, et cité également par Boulanger dans l'*Antiquité dévoilée*.

de ces catastrophes, que le destin ramène avec la régularité de certaines fièvres, conditionne le destin de l'homme et les institutions qu'il se donne ; le déterminisme qui régit le mouvement des planètes et les convulsions qui, périodiquement, les agitent, marquent profondément la succession des civilisations, elles aussi condamnées à décliner et à périr. C'est vers l'homme, Prométhée [1] qui cherche en vain à secouer ses chaînes dans le silence affreux des espaces infinis, Sysiphe constamment broyé par la chute de la pierre qu'il est condamné à rouler éternellement, que se penche l'auteur de *L'Antiquité dévoilée.*

Le point de départ des réflexions de Boulanger, ce sont donc ses observations de géologue. C'est en parcourant en tous sens le plateau de Langres, les vallées divergentes de la Loire, de la Marne et de la Saône qu'il a été conduit à reconnaître l'intensité des bouleversements qui changèrent la figure des continents. A défaut du manuscrit perdu des *Anecdotes de la nature*, l'article « Déluge » nous fournit de précieuses indications. Comme l'auteur de *L'Histoire du Ciel*, l'abbé Pluche [2] qu'il cite au risque d'encourir les moqueries de Voltaire, Boulanger a été visiblement frappé par l'intensité des phénomènes d'érosion dont la terre a conservé l'empreinte. Il semble qu'en certains points le sol ait été comme retourné, tandis qu'ailleurs les eaux ont creusé des entonnoirs profonds pour se frayer un passage. Bien plus, la présence de coquillages et de fossiles sur les hauts plateaux et au sommet même des montagnes atteste que jadis les eaux ont dû recouvrir les lieux les plus élevés, submergeant les habitations des hommes, ravinant les terres, creusant des isthmes entre les mers, renversant, comme de simples pans de murs des continents entiers, telle cette Atlantide, dont parle le *Timée* [3], où jadis fleurit une précieuse civilisation.

1. V. *Le Prométhée enchaîné* d'Eschyle, trad. Guillaume Budé, la fin surtout qu dut frapper Boulanger, car elle décrit visiblement un grand cataclysme.

2. L'ouvrage de l'abbé Pluche s'intitule : *Histoire du ciel où l'on recherche l'histoire de l'idolâtrie et les méprises de la philosophie sur la formation et les influences des corps célestes*, Paris, chez la veuve Estienne, rue Saint-Jacques, 1740.

3. *Timée*, éd. la Pléiade, trad. L. Robin, p. 436 : « Il y a eu une autre Athènes, dit l'Egyptien à Solon, plus sage et plus vertueuse encore que celle-ci qui résista victorieusement aux assauts des habitants de l'Atlantide, avant que ce continent ne s'engloutisse dans les flots. »

Mais quelle que soit l'importance de ces remarques, elles seraient restées isolées si elles n'avaient été comme fécondées par un examen attentif des mythes ; mythes qui, comme Vico l'enseignait, sont véridiques, conservent en eux, sous une forme voilée et symbolique, la trace des événements réels de l'histoire obscure des hommes. Si Boulanger n'accepte pas le postulat providentialiste de *La Science nouvelle*, pas plus que les vues orthodoxes du philosophe napolitain sur la chute de l'homme jusqu'à la bestialité après le péché originel, s'il refuse même de mettre à part l'histoire du peuple juif, gardien d'une vérité révélée, l'intuition qui le guide, la méthode qu'il emploie sont celles mêmes de son maître italien. Ecoutons-le :

Si nous voulions chercher l'origine des sociétés et des gouvernements en métaphysiciens, nous irions trouver l'homme des mers australes ; s'il nous convenait d'en parler en théologien sur notre état primitif, nous ferions paraître l'homme dégénéré de la première innocence.

C'est là justement ce que fait Vico, quand il nous décrit le sort des peuples issus des trois fils de Noé :

mais pour nous conduire en simples historiens, nous considérons l'homme échappé des malheurs du monde après les révolutions de la nature. Voici la seule et l'unique époque où nous puissions remonter, et c'est là le seul homme que nous puissions consulter sur l'origine et les principes des sociétés qui se sont formées depuis ces événements destructeurs.

Après avoir ainsi souligné ce qui le sépare de ses prédécesseurs, l'auteur de *L'Antiquité dévoilée* indique comment il a procédé :

Nous avons cherché à surprendre le genre humain dans l'excès de sa misère, et, pour l'étudier, nous nous sommes étudiés nous-mêmes, singulièrement prévenus que, malgré la différence des siècles et des hommes, il y a des sentiments communs et des idées uniformes qui se réveillent universellement par les crises de la nature et même par les seules terreurs paniques... Après l'examen de cette conscience commune, nous avons réfléchi sur les suites les plus naturelles de ces impressions et sur leur action à l'égard de la conduite des hommes ; et, nous servant de nos con-

séquences comme de principes, nous les avons rapprochées des usages de l'antiquité ; nous les avons comparées avec la police et les lois des premières nations, avec leur culte et leur gouvernement. Nous avons suivi d'âge en âge les diverses opinions et les coutumes des hommes, tant que nous avons cru y reconnaître les suites, ou au moins les vestiges des impressions primitives [1].

Le monde civil des nations, affirmait de son côté Vico, ce sont certainement les hommes qui l'ont fait, d'où l'on peut conclure qu'ils peuvent, et qu'ils doivent, en retrouver les principes dans les modifications de l'esprit lui-même [2].

Vico se propose donc :

de redescendre jusqu'à cette nature farouche et barbare des hommes primitifs qu'il ne nous est pas possible d'imaginer et qu'à grand peine seulement nous pouvons comprendre. [3]

Lui aussi part du Déluge et de la barbarie profonde des « bestioni » en qui la terreur d'un Etre tout-puissant, âme du ciel dont jaillit la foudre, a enfin éveillé la conscience morale. Il pose déjà cet axiome que des principes identiques et des idées uniformes n'ont pu se développer chez des hommes séparés par des distances infranchissables que grâce à l'existence d'une commune nature humaine, réagissant d'identique façon en présence des mêmes événements [4]. Il affirme que, plus tragiques sont les malheurs qui fondent sur l'homme, plus profond est le sentiment religieux qui le pénètre. Si bien que c'est sa thèse constante que Boulanger semble rappeler quand il déclare :

Plus l'homme est malheureux, plus il devient religieux et attaché à la Providence [5].

Il suffit de se reporter à la *Science nouvelle* de 1744 pour

1. *Antiquité dévoilée*, t. I, p. 65-68.
2. *S. N*[3], t. I, p. 117, trad. dans : J. Chaix-Ruy, *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, Les Presses Universitaires, 1945, p. 30.
3. *S. N*[3], t. I, p. 123-125, trad. dans *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, éd. cit., p. 33.
4. V. également *S. N*[3], p. 83 : « La réalité du Déluge universel doit être démontrée non par des preuves philologiques qui sont, sinon fausses, du moins incertaines, mais par les récits d'événements physiques rapportés par des fables ».
5. Boulanger, *Œuvres complètes*, éd. cit., vol. III, p. 49.

constater l'importance que Vico attribue à sa table chronologique et au Déluge universel qui en est le point de départ :

Cette table, nous dit-il, nous présente la description du monde antique et les événements qui se sont déroulés après le Déluge universel ; elle est conforme à ce qu'en disaient les Égyptiens qui affirmaient que le monde a traversé trois âges successifs : l'âge des dieux, l'âge des héros, l'âge des hommes [1].

N'est-ce pas la même pensée que le philosophe français exprime quand il écrit :

L'instant de ces anciennes révolutions est, en effet, l'instant précis où l'on doit remonter pour parvenir à la naissance de nos sociétés actuelles ; ce n'est pas qu'au delà il n'y en ait pas eu d'autres, mais elles ont été détruites et dissoutes par ces subversions ; il s'en est ensuite reformé de nouvelles dont d'autres sont issues, et ces nouvelles sociétés tiennent leur origine d'un petit nombre de malheureux qui ont eu le triste avantage de survivre à l'ancien genre humain et aux grands changements survenus dans la nature [2].

Sans doute y a-t-il à l'origine de ces rencontres des sources communes. J.-B. Vico déclarait un jour à son ami P. M. Doria, que le cartésianisme tentait [3], que toute la sagesse dont l'homme est capable est contenue dans les ouvrages des anciens et notamment chez Platon en qui il voit le « prince des philosophes ». Boulanger se penche lui aussi sur certains textes révélateurs de *La République*, du *Politique* et des *Lois* tandis qu'il emprunte à Eschyle cette idée, pour lui essentielle, que la mythologie est l'histoire même des révolutions cosmiques dont chacune est symbolisée par un dieu. Tous deux ont médité longuement le dialogue de l'Athénien et de l'étranger :

L'état présent de la société, déclara l'étranger, la constitution des pays et des lois, tout cela procède de la profondeur des siècles et des révolutions arrivées anciennement.

1. *S. N*[3], éd. cit., t. 1, p. 37.
2. *Antiquité dévoilée*, éd. cit., vol. I, début.
3. « Ce que Doria trouvait sublime et nouveau chez Descartes, Vico l'avertissait que c'était une connaissance vieille et banale chez les platoniciens ». *Vie de J.-B. Vico*, o. c., p. 58.

— et telle est bien la sagesse spontanée des nations que Vico oppose à la sagesse née de la réflexion qu'enseigneront les sectes philosophiques.

La tradition nous apprend qu'il y a eu autrefois de grandes mortalités causées par les inondations et d'autres calamités dont peu d'hommes se sont sauvés.

Avec eux périrent tous les biens qu'ils avaient acquis, les lois sages qui les gouvernaient : des cités florissantes furent détruites. Ceux qui survécurent, simples pâtres et laboureurs réfugiés sur les sommets des plus hautes montagnes, longtemps hésitèrent à redescendre vers les plaines jadis fertiles et qui, durant des milliers d'années sans doute, demeurèrent marécageuses et stériles. Mais de telles calamités rapprochèrent les hommes. Les survivants étaient si peu nombreux qu'ils se félicitaient et s'embrassaient toutes les fois qu'ils se rencontraient.

Cependant, les arts et jusqu'au souvenir des civilisations anciennes, avaient disparu et trop de besoins sollicitaient les hommes pour qu'ils pussent employer leur temps à les retrouver. Il leur fallut des Hercules pour défricher les terres dont l'eau se retirait lentement ; ce n'est que beaucoup plus tard qu'apparurent les Orphées qui les apprivoisèrent [1]. Cependant, ajoute Platon, leur petit nombre fit qu'ils ne connurent ni la guerre ni les combats ; l'avidité et l'ambition s'évanouirent ; la frugalité reparut, et ces mœurs justes et honnêtes qui furent celles de l'âge d'or :

S'ils eurent moins de science et de commodités que les hommes d'avant le déluge et que ceux d'aujourd'hui, ils eurent sur eux l'avantage de pratiquer une morale plus pure, d'être plus amis du bien et de la vertu, plus modérés, plus sages et infiniment plus justes. Dans cet état toutefois, ils n'avaient pas de législateurs, ni de lois écrites ; ils suivaient la coutume de génération en génération ou se modelaient sur les anciens. Chaque père ou

1. On retrouve cette notation exprimée en termes presque identiques dans la *Science nouvelle*. Ballanche lui donnera de nouveaux développements dans sa *Palyngénésie sociale*.

chaque ancien était le roi de sa famille ; sa femme et ses enfants étaient ses sujets [1].

Ces textes furent certainement pour l'imagination de Boulanger, enfiévrée déjà par le spectacle des bouleversements de la nature, la cause d'une soudaine illumination : ainsi les traditions rapportées par les philosophes confirmaient ce qu'apprenait à des esprits clairvoyants le livre que la terre tenait grand ouvert devant leurs yeux! Le monde est plus vieux que nous ne le pensons ; des civilisations y ont été englouties, mais le sol que nous habitons en porte encore les traces et le souvenir en est demeuré confusément inscrit dans la mémoire des hommes. Les fables, les cérémonies religieuses, les rites en apparence seulement bizarres nous les rappellent. Leur sens mystérieux s'éclaire si nous voyons en eux les moyens dont les hommes se sont servis pour se remémorer le désastre qui a frappé leurs ancêtres et pour tenter d'en éviter le retour. Il n'est pas jusqu'à la religion primitive qui ne porte en elle la trace de l'événement qui l'a suscitée et dont toutes les croyances humaines dérivent.

Mais la lecture de la *Science nouvelle* a apporté à Boulanger des lumières plus vives. C'est elle qui lui a fourni les deux idées essentielles dont les pages de *L'Antiquité dévoilée* contiendront le développement.

1. On doit pouvoir retrouver dans l'esprit de l'homme la raison de l'évolution des sociétés humaines, de « ce cours uniforme des nations » qui, sans qu'un peuple ait eu à exercer d'influence sur un autre, explique la coïncidence des gouvernements et des institutions. C'est cet esprit qui, en s'explicitant peu à peu et sans cesser jamais d'obéir à son principe initial, a engendré les modes de pensée et de vie des différents âges par lesquels l'humanité est passée et par lesquels elle repasse sans cesse.

2. Il ne faut négliger ni les fables ni les étymologies, et la

1. C'est au tome IV des *Œuvres complètes* de Boulanger que se trouvent ces importantes citations, notamment p. 346-359. L'auteur déclare emprunter ces extraits au livre I des *Lois*. En fait, ils sont tirés du livre III. V. éd. Pléiade, trad. Léon Robin, p. 706-715.

Les mêmes textes dans *S. N*[3], 1, p. 217-218 trad. dans J. Chaix-Ruy, *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, Les Presses universitaires, p. 49-50.

philologie complète et éclaire souvent la philosophie. Qui interroge les fables y découvre des vérités qui se sont sans doute altérées et corrompues, mais qui nous renseignent sur ce que ne peut atteindre l'histoire réelle. Bien plus, ce qu'elles disent à qui a découvert la clef qui permet d'en percevoir le sens caché est primordial, car tout ce qui se passe aujourd'hui ne s'explique que par ce qui s'est passé alors. Nos institutions actuelles, si complexes qu'elles soient, conservent la forme des usages anciens ; elles sont coulées dans le même moule. Tout dérive de ces temps primitifs, de cette époque lointaine où les hommes interrogeaient anxieusement le ciel pour y discerner assez tôt les signes des cataclysmes toujours menaçants, s'efforçant de vaincre le courroux d'un Dieu qui venait de leur révéler sa présence, voyant en Lui le Juge qui devait, à la fin des temps, leur demander compte de leurs actes et de leurs pensées. Et c'est bien là le principe de toutes les religions.

Certes, je ne songe pas à nier que des divergences apparaissent très vite entre les axiomes de *La Science nouvelle* et les principes de *L'Antiquité dévoilée* ; elles proviennent de l'abandon par Boulanger de la thèse providentialiste, pourtant adoptée par Platon.

Pour Vico, la source première de la religion, qui seule peut ramener l'homme déchu à l'humanité, c'est une révélation qui n'a jamais cessé de luire dans les profondeurs de sa conscience. Qu'éclate la foudre, que le ciel s'embrase, que s'écroulent les cavernes habitées par les géants, et la lueur qui ne peut s'éteindre brille à nouveau ; les « bestioni » engagés dans la promiscuité sexuelle sentent à nouveau confusément leur origine divine ; ils se redressent ; la rougeur envahit leur front. Peu importe que leur imagination n'enfante que des idolâtries, souvent puériles, si en elles brille un reflet de l'éternelle vérité. D'ailleurs, un peuple a pu garder à peu près intacte la religion du vrai Dieu : le peuple juif.

Pour Boulanger, c'est du Déluge que dérive la religion primitive dont proviendront ces deux idolâtries en quelque sorte jumelles : le paganisme et le judaïsme. Comment l'homme n'attribuerait-il pas à une faute qu'il a commise, à la souillure d'un péché, les catastrophes qui fondent sur lui ? Le Grand Juge lui apparut dans les nuées que l'éclair déchire,

sur ces montagnes qui s'embrasent et vacillent, au-dessus de cette terre qui s'entr'ouvre et laisse apparaître l'enfer.

Ainsi le Dieu de Vico est réel, transcendant ; il rappelle les hommes à lui par la terreur que leur inspire une force devant laquelle tout plie. Et telle est bien l'origine du droit primitif. Le Dieu de Boulanger, au contraire, est fictif : c'est un mirage créé par l'imagination en délire de ceux qui ont survécu aux affreuses convulsions cosmiques. C'est lui qu'adoreront les premiers gouvernements qui se rangeront sous sa loi : les premières Théocraties. Nous ne sommes pas très éloignés des conclusions de Feuerbach.

Consultons, nous disent les premiers chapitres de *l'Antiquité dévoilée*, l'histoire confuse qui nous guide par ses fables et par ses mythes : nous y découvrirons vite l'accord de toutes les traditions, l'identité de tous les usages :

> Au delà du règne des rois, les traditions placent un règne des héros et des demi-dieux ; par delà encore, elles placent le merveilleux règne des dieux et des fables de l'âge d'or.

Et nous voici en présence de la loi que la *Science Nouvelle* déclare détacher d'un fragment de l'histoire de l'antiquité ; avant d'en établir la généralité, Vico en avait suivi le développement dans tout le cours de l'histoire romaine.

Étudions donc les sociétés renouvelées ; penchons-nous sur la terre désolée, écoutons ces hommes que l'épouvante habitait et qui, obscurément, cherchaient le chemin qui pouvait les ramener à des communautés humaines.

> Pour la première fois après le Déluge, nous dit un texte très explicite de la *Science nouvelle*, voici que le ciel s'embrase ; la foudre s'y déchaîne, les éclairs le sillonnent ; le tonnerre y gronde de façon terrifiante. Alors ces hommes, peu nombreux, géants par la taille, enfants par le cœur qui vivaient sur la terre, assourdis et épouvantés par ce grand effet dont ils ignoraient la cause, levèrent les yeux et regardèrent le ciel ; ils virent en lui un grand corps animé qu'à cause de son aspect ils nommèrent Jupiter [1].

Ces grondements leur parurent des signes qu'ils s'effor-

1. Voir *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, éd. cit. p. 39. *S. N*[1], p. 148 et S. N[3], 1, p. 147.

cèrent d'interpréter. Telle fut, selon *La Science nouvelle*, l'origine de l'idolâtrie. Fausse dans ses conclusions, cette science fut cependant heureuse dans ses effets. Ces êtres bestiaux qui, à travers la grande forêt vierge dont la terre était alors couverte, se livraient à une guerre incessante et ne respectaient que la force, furent, par la crainte que leur inspirait le ciel tonnant, conduits à certaines coutumes qui refirent d'eux des hommes. Désormais, ils renoncèrent aux rapts [1], aux viols, à la promiscuité sexuelle, contractèrent des mariages solennels, fondèrent des familles stables, ensevelirent leurs morts. Pudeur et pitié naquirent dans leur cœur inquiet : ils apprirent à respecter les promesses et les serments dont Dieu était le témoin. Ils furent fidèles aux lois les plus saintes de toutes : celles de l'hospitalité. Ce sont là les bases de toute vie sociale et il ne saurait y avoir de société sans religion, fausse ou vraie.

Tout autres seront les conclusions de Boulanger. L'âge des dieux, c'est pour lui l'âge d'or, tel que nous le décrivent les anciennes légendes. Ces hommes qui avaient échappé au déluge furent sans doute des êtres très simples, aux mœurs très frustes, mais plutôt des anachorètes et des ermites révérant le nom de Dieu et obéissant à sa loi que ces « bestioni » farouches et solitaires, livrés à la seule hantise du désir sexuel que nous décrit *La Science nouvelle*. Certes, les civilisations anciennes avaient été détruites, toute notion de travail et d'industrie avait été perdue. Mais

si physiquement les hommes de l'âge d'or ressemblaient aux sauvages d'aujourd'hui, du côté des mœurs ils étaient plus proches des ermites, des anachorètes qui s'éloignent volontairement de nos sociétés actuelles. La crainte de Dieu, le dégoût du monde emplissaient leur cœur ; continuellement occupé des méditations sérieuses de la religion et de la contemplation du royaume céleste, leur esprit se détournait des ambitions mesquines [2].

De mœurs douces et de caractère facile, ces anachorètes, quand ils se rencontraient, se sentaient profondément émus

1. Ou plutôt les rapts furent seulement simulés (manucaptions). V. d'identiques notations dans *La Cité antique* de Fustel de Coulanges.

2. *Œuvres complètes* de Boulanger, éd. cit., t. IV, p. 408. V. aussi l'excellent résumé de Mario Pagano, *Saggi politici*, t. 2, début.

de leur commune infortune : aussi s'abordaient-ils avec de grandes marques de tendresse et reconnaissaient-ils des frères dans ces malheureux qui avaient échappé au désastre. Sur cette terre, devenue misérable et maudite, ils durent se considérer comme des voyageurs, des exilés. Aussi se tournèrent-ils avec angoisse, mais aussi avec espérance vers l'Etre tout-puissant qui venait, avec tant de violence, de se révéler à eux. Agités d'impressions contradictoires, ils virent à la fois en lui un Dieu terrible et un Juge équitable. Certains même, hésitant à placer cette opposition au sein d'un être unique, imaginèrent deux principes : l'un qui est la source de tout le bien existant dans le monde, l'autre d'où provient tout le mal qui, à des intervalles fixes, se déchaîne, et peut-être ce système que l'on trouve établi dans l'antiquité la plus reculée a-t-il, si faux qu'il soit, épargné à la terre un athéisme universel.

Ainsi la loi des trois âges de *La Science nouvelle* se retrouve, mais avec d'importantes modifications, dans *L'Antiquité dévoilée*. Boulanger, comme J.-B. Vico, voit dans les premières familles de véritables communautés religieuses ; mais il imagine un état idyllique où tous sont tournés vers la joie qu'ils attendent d'une vie future, escomptée comme très prochaine. Aussi ne songeaient-ils qu'à assurer leur salut.

Plus tard ces familles se groupèrent et formèrent des sociétés plus étendues, mais elles continuèrent à se placer sous la protection de l'Etre suprême. Et telle est bien l'essence des théocraties où Dieu n'est pas seulement adoré, mais considéré comme le Roi auquel est dévolu le gouvernement des cités et dont les lois doivent être scrupuleusement suivies [1].

L'homme, en ces premiers temps, ne choisit donc pas un roi parmi ses semblables ; il proclame le roi de l'âge d'or, c'est-à-dire l'être suprême.

C'est qu'il craignait et désirait à la fois la fin du Monde : tous les mouvements des astres, comme les événements dont la terre était le théâtre, lui semblaient être autant de sym-

1. Voir les articles « Gouvernement » et « Economie politique » ; les idées de Boulanger sont exposées par ailleurs dans l'article « Théocratie » qui est vraisemblablement de Diderot.

boles annonçant la venue prochaine du Juge. Les consolations de la religion pouvaient seules lui inspirer confiance ; ce furent elles qui lui donnèrent une morale très haute et qui firent l'héroïsme et la sainteté de l'âge d'or.

Mais il était inévitable que des superstitions naquissent de cette religion primitive : si pure qu'elle fût, elle portait en elle des sources de corruption. Fille de la terreur, l'idolâtrie allait apparaître ; par elle l'humanité allait être livrée à la fraude et à l'imposture [1]. A la théocratie devait succéder le règne des demi-dieux. Au dieu-monarque on érigea des temples ; pour lui être agréable, on porta à son autel des présents, d'abord les fruits de la terre et les épis d'or des moissons. Bien vite ce furent des brebis et des agneaux, innocentes victimes qu'on lui sacrifia. Enfin, pour apaiser son courroux, on répandit le sang humain. Il était également inévitable que la religion primitive se fragmentât en se compliquant.

Chacun, regardant son Dieu et son roi comme le seul et le véritable, détesta le dieu et le roi des autres nations ; elles furent réputées étrangères et les hommes devinrent ainsi par naissance, par état et par religion, ennemis déclarés les uns des autres [2].

Ici encore les réminiscences de *La Science nouvelle* sont nombreuses. Vico, lui aussi, souligne l'âpreté des luttes entre les premiers clans ; chacun combat avec son dieu, si bien que la défaite du clan est aussi la défaite du dieu. Par là les guerres sont justifiées ; elles deviennent de « justes guerres », mais le vaincu perd, de ce fait, la totalité de ses droits naturels aussi bien que civiques. De même le philosophe italien souligne que le progrès du genre humain vers l'unité est conditionné par le rapprochement des religions, par la fusion de ce que nous nommons aujourd'hui des mystiques. Enfin, il importe de connaître les desseins des dieux : d'où l'impor-

1. On retrouve ici les thèses de Bayle, que J.-B. Vico prendra violemment à partie dans *La Science nouvelle.*

2. V. surtout l'article « Gouvernement » ; c'est dans cet article, paru presque vingt ans après la mort de son auteur, mais où l'on retrouve ses idées essentielles que j'ai noté les textes les plus proches de ceux de *La Science nouvelle.* — *Œuvres complètes* de N. Boulanger, t. X, p. 60 et 595.

tance des oracles et des auspices, en dehors desquels aucun acte social important n'est accompli.

Pourtant les différences sont évidentes ; elles s'expliquent par l'influence qu'ont exercée sur l'esprit de l'écrivain français les idées qui constituent le fond d'une doctrine commune à tous les encyclopédistes, exception faite de J.-J. Rousseau.

Pour Vico, les demi-dieux, ou héros sont ces patriciens qui s'attribuent une origine divine. Ils ont contracté des mariages solennels après avoir consulté les auspices. Ils ont une lignée; ils appartienent à une *gens*. Les plébéiens, au contraire, faute de connaître les formules qui ont le privilège de lier et de délier, ne peuvent que s'unir comme des bêtes. Ainsi les premières inégalités sociales dérivent de la religion.

Pour Boulanger, les demi-dieux sont les enfants nés des mariages sacerdotaux. Les prêtres auxquels est dévolue la fonction essentielle d'interpréter la volonté et les intentions du Dieu-monarque comprennent vite le parti qu'ils peuvent tirer de la crédulité populaire ; aux postes où ils sont placés, il leur sera aisé de constater l'impuissance des idoles que la foule aveuglément adore. Affranchis des superstitions qu'ils avaient au début partagées, les prêtres, ministres du Dieu-Roi, vont être portés à les utiliser à leur profit. Ainsi, la religion ne dérive pas de l'imposture, — comme le penseront Diderot et souvent Voltaire — mais un moment vient où elle assure le triomphe des fourbes et des imposteurs. Et le régime clérical qui s'institue naturellement est le plus despotique de tous puisqu'il peut se servir à son gré d'une crédulité qu'à tout instant il ranime par de pseudo-miracles [1].

Quoique Dieu fût, nous dit Boulanger, l'unique roi de la société, comme il n'y a aucun parti, ni aucune convention à faire avec un Dieu, la Théocratie, dès son institution et par sa nature, fut un gouvernement despotique dont le grand Juge était le Sultan invisible et dont les Prêtres étaient les vizirs et les ministres, c'est-à-dire des despotes réels.

C'est ainsi que commença le second âge de l'humanité ; les prêtres y disposèrent d'un pouvoir sans limites, s'éten-

1. Il est intéressant de retrouver ces idées à la fin du XIXe siècle, par exemple chez Renan, *Le prêtre de Némi*, et chez Anatole France, dont on sait à quel point il s'était pénétré de l'esprit du XVIIIe siècle (notamment *l'Ile des pingouins*).

dant non seulement à l'honneur et aux biens, mais encore à la vie des sujets du Dieu-monarque.

Ils en vinrent à ce comble d'impiété et d'insolence de couvrir jusqu'à leurs débauches du manteau de la Divinité. C'est d'eux que sortit une nouvelle race de Créateurs qui ne connurent d'autre père que Dieu, que le Ciel, que le Soleil et d'autres mères que les misérables victimes ou que les coupables associés de l'incontinence sacerdotale. Toutes les nations virent alors apparaître les demi-dieux et les héros dont les exploits glorieux portèrent les hommes à changer leur ancien gouvernement et à passer du règne de ces dieux qu'ils n'avaient jamais pu voir sous celui de leurs prétendus enfants qu'ils voyaient au milieu d'eux. Ainsi se produisit la révolution qui mit fin au Règne céleste et commença l'âge de demi-dieux que l'histoire sérieuse a cru devoir jusqu'à présent retrancher des annales du monde [1].

Mais voici que la même nécessité inscrite dans les premières pensées et dans les premières démarches de l'homme échappé au Déluge va faire passer les sociétés humaines du second au troisième état. La guérison vint de l'excès même du mal. Peu à peu les hommes se prirent à douter, et ce doute les affranchit.

Pour échapper au joug insupportable qu'imposaient les ministres du roi théocratique, ils pensèrent à réformer leur gouvernement. Le meilleur moyen leur parut être de revenir à l'unité en remettant entre les mains d'un seul toute l'autorité qu'avaient exercée d'abord les familles sacerdotales.

Par là, ils montraient qu'ils étaient sortis d'une longue enfance, car

l'idée de se donner un roi est une des premières idées de l'homme sociable et raisonnable.

Ces révolutions n'allèrent pas sans troubles ; les prêtres se défendirent, utilisant la crainte et l'excès même d'une crédulité qu'ils avaient habilement entretenue. De plus n'était-il pas inévitable qu'un pouvoir illimité fût accordé à ces premiers rois que l'on prenait pour défenseurs ?

1. *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, ch. XII, p. 241 à 244.

Dans les Théocraties précédentes, les nations s'étaient rendues idolâtres, parce qu'elles traitaient Dieu comme un homme; nous allons les voir bientôt devenir esclaves dans cette nouvelle théocratie, parce qu'elles traitèrent l'homme comme un Dieu [1].

On n'avait donc échappé à un despotisme que pour se soumettre à un autre plus cruel. L'homme est trop faible pour qu'on puisse lui conférer le pouvoir personnel. Faire de lui l'image et l'organe de la Divinité, c'était le contraindre à commander au Ciel et à la Terre.

Il fallait qu'il fût le garant de toutes les calamités naturelles qu'il ne pouvait ni produire, ni changer, et la source des biens qu'il ne pouvait donner. Enfin, les nations, imbéciles dans leurs superstitions, l'obligèrent à se comporter comme le Dieu et comme les idoles avec lesquelles elles le confondirent ;

à se rendre invisible comme elles par exemple et à se faire adorer à genoux,

tandis qu'en le mettant à la tête de la société, elles n'auraient rien dû exiger de lui sinon qu'il se comportât toujours en homme et qu'il n'oubliât jamais qu'il était, par sa nature et par sa faiblesse, égal à tous ceux qui se soumettaient volontairement à lui, sous l'abri commun des lois et de la religion [2].

Il y a là, il faut bien le reconnaître, une notation singulièrement exacte. Ce sont les peuples eux-mêmes qui exigent du souverain qu'elles se sont donné qu'il se conduise comme un despote. Ce sont eux qui, en l'encensant, l'amènent à croire qu'il est d'une essence supérieure à la leur. Bien des exemples aujourd'hui encore, nous montrent la force d'une telle idolâtrie dans laquelle l'homme, parce qu'il est un être foncièrement religieux, risque de retomber sans cesse. Il faudra que s'accroisse son esprit critique et que s'affermisse sa raison pour qu'il puisse échapper à des malheurs qui semblent découler de sa nature.

Boulanger reconnaît toutefois que, bien que le despotisme oriental se soit infiltré en Europe, il y rencontra de vives ré-

1. *Recherches...*, éd. cit., p. 236 ; *Id.*, l'étude « Gouvernement », p. 96.
2. *Recherches...*, éd. cit., ch. XVI, p. 351.

sistances, dues à la différence d'esprit et de climat [1]. Ainsi les tyrans furent-ils chassés et le gouvernement républicain s'instaura :

> C'est l'Europe qui, fatiguée du gouvernement tyrannique de ses anciens Rois et qui, cherchant à rendre à la nature humaine l'honneur et la liberté qu'on lui avait ravies, établit partout le gouvernement républicain comme le plus capable de rendre les hommes libres et heureux [2].

On prétendit de cette façon revenir à l'âge d'or, à ce règne surnaturel de justice, de liberté et de simplicité qui avait assuré le bonheur des survivants du Déluge. Mais à cette République, Boulanger adresse les mêmes critiques que Jean-Jacques Rousseau dans son *Contrat social*. Un tel gouvernement n'est point fait pour la terre ; il ne peut s'instaurer que dans un territoire très exigu ; enfin il succombe sous les factions et les luttes intestines qu'il suscite. Surtout, et c'est là une idée particulière à l'auteur des *Recherches*, il établit entre tous les hommes une égalité chimérique qui fait d'eux un seul despote à mille têtes, et la même vénération aveugle que l'on vouait au Dieu-Monarque, la crédulité humaine l'accorde maintenant à ce Maître par qui s'exprime une volonté collective, tyrannique et capricieuse. Tant il est difficile à l'humanité d'échapper aux conséquences qui découlent de sa réaction initiale en face des bouleversements dont elle avait été le témoin épouvanté, tant la menacent d'incessantes rechutes vers les formes, diverses dans leur aspect, mais identiques dans leur principe, de la superstition et du despotisme !

Il semble que la logique de son système devait conduire Boulanger à accepter l'idée du retour périodique de l'humanité vers ses origines. Les mythes qui tiennent une si grande place dans l'histoire confuse des peuples ne nous montrent-ils pas que toutes les civilisations sont périssables, que l'esprit humain porte en lui un principe de régression auquel il ne lui est pas possible d'échapper ? Tout au plus peut-on

1. Ainsi se combinent les idées de J.-B. Vico et les conclusions de Montesquieu pour lesquelles Boulanger professe la plus vive admiration. V. Manuscrit Bibliothèque nationale, dernières pages.
2. *Recherches...*, éd. cit., p. 410.

espérer qu'à chaque nouveau cataclysme, le recul sera moins marqué, que quelque chose pourra être conservé de ce qui a été péniblement acquis, si bien que chaque spirale accomplie par l'humanité dans sa marche tâtonnante et douloureuse marquera un progrès sur celle qui vient de s'achever.

Mais ici interviennent les croyances chères à tous les philosophes du XVIIIe siècle, et cet optimisme qui est leur héritage. Déjà, et malgré son caractère chimérique, le gouvernement républicain avait apporté avec lui une amélioration qui ne pouvait être perdue, des exemples de vertu, de tempérance et de courage après un si long abaissement et une veule acceptation de la servitude ! La ferveur de l'âge d'or avait paru se renouveler, les obscurités entretenues par la tyrannie sacerdotale se dissiper. La raison pouvait désormais fonder un régime équitable basé sur le respect des lois. Et c'est ainsi que l'humanité entra dans ce troisième âge qui devait marquer la définitive défaite du despotisme : l'âge des gouvernements vraiment humains et, en premier lieu, du gouvernement monarchique.

On retrouve dans les dernières pages des *Recherches*, et dans celles de la longue étude « Gouvernement », les idées de Montesquieu, souvent si proches de celles de Vico. Le gouvernement monarchique apparaît à Boulanger

comme s'inspirant dans ses principes de la nature humaine et de la planète que l'homme habite ; il est fait pour la Terre comme une République et une Théocratie sont faites pour le Ciel et comme le despotisme est fait pour les Enfers [1].

Il n'est pas bon, en effet, que l'homme s'élève trop au-dessus de lui-même et vise au sublime. Comme Vico, Boulanger oppose l'homme tel qu'il est, l'homme de Tacite, au citoyen d'une République supra-humaine, l'homme de Platon. Comme lui, enfin, il affirme que le gouvernement monarchique doit être regardé :

comme le chef-d'œuvre de la raison humaine et comme le port où le genre humain, battu par la tempête, en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fut faite pour lui [2].

1. *Recherches...*, éd. cit., p. 416.
2. « Gouvernement », éd. cit., p. 149.

Les monarchies, affirmait la *Science Nouvelle*, sont les Gouvernements les plus conformes à la nature humaine, quand la raison, son attribut essentiel, est pleinement développé [1] : des soupçons funestes des gouvernements aristocratiques, les peuples passent à l'agitation et au tumulte des démocraties, puis enfin ils trouvent la paix et le repos sous les gouvernements monarchiques.

D'un tel gouvernement l'auteur des *Recherches* donne cependant une définition plus proche de celle de Montesquieu que de celle de Vico.

Ce gouvernement humain et modéré n'exige pas de ses Rois qu'ils se comportent en Dieux ; il n'exige pas de ses peuples une austère vertu dont peu sont capables, ni une soumission d'esclaves qui les révolterait et les dégraderait. Les hommes y sont pris pour ce qu'ils sont ; on les y laisse jouir du sentiment de leur état civil et naturel ; on y entretient même dans chacun le sentiment de la dignité de sa nature que l'on appelle honneur ; s'ils ont des passions parce qu'ils sont hommes et qu'ils doivent en avoir, l'Etat sait les contenir et les tourner au profit du bien général [2].

Il faut reconnaître ici une pensée singulièrement ferme, juste et même nuancée dans son expression, où transparaît le désir du XVIIIe siècle de voir la monarchie s'adapter aux exigences des temps nouveaux et cesser d'être théocratique pour devenir parlementaire. Un Roi qui veille à ce que soient observées les lois auxquelles il se soumet lui-même parce qu'elles sont l'expression de la Raison humaine, tel semble encore l'idéal. On ne se ralliera à une République que quand le roi aura démontré son inaptitude à accepter et à promouvoir l'évolution nécessaire. Boulanger formule d'ailleurs une règle qui vaut pour toutes les institutions.

Tout gouvernement qui ôte au peuple la liberté de penser, de s'instruire et de raisonner avoue qu'il ne veut commander qu'à des êtres aveugles qu'il veut tyranniser [3].

1. *S. N*[3], p. 108-109. *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, éd. cit., p. 160.
2. *S. N*[3], II, p. 115-117. *Morceaux choisis de J.-B. Vico*, éd. cit., p. 162.
3. *Recherches...*, éd. cit., p. 423. Suit l'éloge de Montesquieu qui manque dans le manuscrit de la Mazarine.

Ainsi se trouvent liées en une solide synthèse des idées empruntées à la *Science nouvelle* et à *L'Esprit des lois*. Un tel système, aujourd'hui bien oublié, n'a pu manquer de frapper les contemporains de Boulanger. Par son unité et sa simplicité, il constituait une tentative hardie pour rendre l'histoire intelligible en y intégrant les légendes et les mythes qui en sont la source cachée.

Les fabulistes et les romanciers, affirmait l'article « Langue hébraïque », ont été en certains âges, les seuls écrivains de presque toutes les nations [1].

Vico avait dit de même :

Il faut prendre à la lettre les anciennes fables, car elles contiennent des histoires vraies [2].

et il ajoutait que chez certains peuples, les Espagnols notamment, les historiens, qui sont aussi des poètes, portent le nom de « romanceros », « romanciers ». Sur l'origine même des langues, Boulanger écartait la thèse des théologiens selon laquelle Dieu lui-même aurait révélé aux premiers hommes les racines des mots.

La langue hébraïque, affirmait-il, avec moins d'hésitation que l'auteur de *La Science Nouvelle*, n'a pas été communiquée et enseignée par Dieu aux hommes. Il est peu vraisemblable que son origine puisse remonter au renouvellement du monde ; tout au plus est-elle une des premières qui ait été formée et fixée, lorsque des nations en corps ont commencé à reparaître et lorsqu'elles ont pu s'occuper d'autre chose que de leurs besoins [3].

Et ici encore, comme Vico, il s'efforçait de montrer combien pauvres furent les premières langues, formées presque exclusivement d'attitudes et de gestes, au premier âge de l'Humanité qui suivit le Déluge et le recommencement du monde.

Mais les plus importantes notations, dispersées dans les articles et les ouvrages qui sont vraiment de la plume de

1. *Œuvres complètes*, éd. cit., livre XI, p. 281.
2. *S. N^a*, I, p. 28-29.
3. L'article « langue hébraïque » est tout entier visiblement inspiré de Vico.

Boulanger, portent sur cette « métaphysique de l'histoire » dont il s'efforçait, comme son précurseur et maître italien, de retrouver les principes dans la structure même de l'esprit humain. Il pensait pouvoir expliquer ainsi, par les réactions de l'homme en face des grands cataclysmes cosmiques, dont la réalité lui semblait prouvée par l'accord indéniable des observations géologiques et des traditions universellement répandues, les transformations et les vicissitudes des institutions que les peuples se sont données. Le despotisme et l'idolâtrie lui apparaissaient comme une menace constante pesant sur les sociétés humaines, parce qu'il les voyait liés aux caractères les plus profonds sans doute de l'esprit humain. Certes, l'homme tente d'échapper au poids du lourd passé qui l'opprime, aux servitudes dont ses propres terreurs l'ont chargé. Comme si ses malheurs réels ne lui suffisaient pas, il s'épouvante de cauchemars et de dangers imaginaires. Puis, comme Samson, il s'efforce de renverser l'édifice où il s'est lui-même chargé de chaînes. Et l'histoire tout entière n'est que la suite des tentatives, toujours renouvelées, qu'il fait pour se libérer. Mais tout semble le ramener à la servitude : la terreur qui l'assaille en présence d'événements qui le dépassent, de catastrophes qui rendent son existence toujours précaire, la dégénérescence des mystiques qu'invente son imagination délirante et les absurdités qui en dérivent — car avant d'être un animal politique, il est, comme l'affirmait Vico, un animal religieux. — Cependant, et c'est là ce qu'ajoute Boulanger à la thèse capitale de la *Science nouvelle*, toute religion, quelle que soit son initiale pureté, porte en elle le germe des superstitions qui l'altéreront et d'une redoutable imposture, une inaptitude enfin à rendre effectives cette liberté et cette tolérance que l'homme a pu si malaisément conquérir. Par une contradiction désespérante, que déjà les anciens avaient aperçue, il aspire, à cause de ses propres erreurs et du désordre qu'elles engendrent, aux chaînes qui l'aviliront. Combien tristement exact ce mot de Tacite qui nous peint le peuple romain « se ruant vers la servitude » ! N'est-ce point ainsi, hélas ! que se comportent tous les peuples, si vite enclins par crainte, par veulerie et par lassitude à remettre leur destin à un despote dont leur crédulité fait un Dieu ?

On sent, à chaque page des *Recherches*, Boulanger inquiet de ces retours toujours possibles, qui risquent à tout instant de priver l'homme de la liberté qu'il a si péniblement conquise. Ses amis d'Holbach, Diderot, Helvétius, chez qui il fit halte à l'heure où ses forces déclinaient, où déjà grandissait en lui l'angoisse de la mort prochaine, l'invitaient à plus de confiance dans le pouvoir de la raison. Mais la clairvoyance de J.-B. Vico le défendait contre les illusions auxquelles son siècle se complaisait. Il mourut trop jeune pour donner au système qu'il avait édifié les conclusions solides par lesquelles s'achève *La Science nouvelle*. Mais il méritait mieux que de voir donner son nom à des pamphlets dont il n'aurait certainement pas accepté l'inspiration toute négative.

J. Chaix-Ruy.

DIDEROT ET LA HOLLANDE

« Chaque voyageur devroit passer par la Hollande, car les idées qu'elle donne ne se prennent nulle autre part, et il les recueillera en peu de temps. » Ainsi parle un des innombrables touristes que l'Angleterre du XVIIIe siècle envoyait à la découverte du continent [1]. Ainsi aurait pu parler le père de *Jacques le Fataliste* et du *Neveu de Rameau*. Car un bref séjour à La Haye lui a suffi pour rassembler cette riche collection de notions précises, de faits curieux, de détails intéressants et circonstanciés que ses éditeurs ont publiée sous le titre de *Voyage de Hollande* [2].

On en sait l'occasion. Se décidant enfin à répondre à la flatteuse invitation de la grande Catherine, Diderot se met en route et arrive à La Haye dans les premiers jours de juillet 1773. Il y est l'hôte de son ami le prince Galitzin, chez lequel il séjourne jusqu'au 17 août. Cette halte de deux mois et demi a dû être consacrée surtout à préparer les autres étapes de ce long voyage, qui était pour ce sédentaire une péripétie presque inouïe et une source constante de difficultés et d'embarras. Au retour, il s'attardera davantage dans la capitale des Provinces-Unies : parvenu à La Haye le 15 avril 1774, il ne reprendra la route de France qu'au commencement d'octobre.

Il s'en faut cependant que ces six mois de séjour batave aient été exclusivement employés par lui à se documenter sur le petit pays qui lui donnait asile. Bien des choses s'y

1. [Martin Sherlock] *Lettres d'un Voyageur anglois*, Londres [Genève], 1779, p. 62.
2. *Œuvres complètes*, éd. Assézat et Tourneux, t. XVII, pp. 363-471. Toutes nos citations se réfèrent à cette édition.

opposaient, et avant tout sa sociabilité enthousiaste et débordante. Loin de réserver jalousement son temps à ses travaux et à ses recherches, il se prodigue à chacun, accueille le premier venu, accorde audience à qui veut le voir. C'est ainsi qu'un Suédois, professeur à Upsal, étant venu frapper à sa porte, entre comme de plain-pied dans l'intimité du philosophe. « Je vois chaque jour M. Diderot », mande-t-il, non sans fierté, à un compatriote. Et conquis par tant de complaisante familiarité, il ne tarit point d'éloges sur le célèbre encyclopédiste, vante sa vivacité, sa gaieté, l'agrément de son commerce et surtout le charme de sa conversation : il a « des aperçus d'une étendue incroyable, une foule d'idées et de réflexions si neuves qu'on ne peut que l'admirer »[1]. La verve étincelante de ce brillant causeur semble avoir ébloui quelque peu ce paisible sujet de Gustave III.

Aussi bien n'a-t-il pas dû être le seul à visiter Diderot et à lui ravir une partie de son temps. De celui-ci, l'écrivain réservait sûrement quelque chose pour ses travaux en cours, et Joseph Reinach note avec admiration qu' « à la Haye, en moins de trois mois, il réfute l'essai d'Helvétius sur l'Homme[2] ». C'est trop peu dire. En août 1773, le voyageur lui-même rendait ainsi compte à Mme d'Epinay de son activité durant ces premiers mois de Hollande : « Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps dans ce païs-cy. J'ai des notes assez intéressantes sur les habitants. J'ai barbouillé toutes les marges du dernier ouvrage d'Helvétius, un certain pamphlet sur l'art de l'acteur est presque devenu un ouvrage. Je me suis amusé à écrire une petite satyre dont j'avois le projet lorsque je quittai Paris[3]. » Voilà qui paraît bien indiquer qu'outre la réfutation d'Helvétius, il faut dater du même temps l'achèvement du *Paradoxe sur le Comédien*. Quant à la « petite satyre », il est permis d'hésiter : serait-ce le *Supplément au Voyage de Bougainville*, ou l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de* *** ? Et selon M. André Billy, ce serait à La Haye encore qu'il « commença *Jacques le Fataliste* et refit *le Neveu de Rameau*[4] ».

1. *Jakob Jonas Björnstahls Briefe aus seinen ausländischen Reisen*, trad. de J. E. Groskurd, Rostock et Leipzig, 1781, t. III, pp. 222 et 227.
2. *Diderot*, Paris, 1894, p. 208.
3. *Correspondance inédite*, éd. Babelon, t. I, p. 217, lettre datée d'août 1773.
4. *Vie de Diderot*, édition revue et augmentée, Paris, s. d., p. 361.

On ne s'étonnerait donc point trop si les impressions hollandaises de Diderot se réduisaient à celles qu'après quelques semaines de séjour il envoyait toutes fraîches à Sophie Volland :

« Plus je connais ce pays, mieux je m'en accommode. Les solles, les harengs frais, les turbots, les perches et tout ce qu'ils appellent *water-fisch* sont les meilleurs gens du monde. Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages, mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés et leurs énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes ont du sens ; ils entendent très bien leurs affaires ; ils sont possédés de l'esprit républicain et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent ; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique ». C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles [1]. »

Mais il n'en reste pas là, et les « notes assez intéressantes sur les habitants » qu'il mentionnait à Mme d'Epinay à la veille de son départ pour Saint-Pétersbourg, deviendront peu à peu un véritable traité qui, dans l'édition Assézat, s'étend sur une bonne centaine de pages in octavo, son *Voyage de Hollande*, publié d'abord, en 1819, dans le *Supplément* de l'édition Belin. N'y trouve-t-on que les impressions personnelles du philosophe, ou, comme il arrivera plus tard à Chateaubriand rassemblant ses souvenirs d'Amérique, n'a-t-il pas parfois corsé ses propres observations au moyen de celles des voyageurs qui l'avaient précédé ? C'est ce que nous nous sommes demandé.

Or, promenée sur la littérature des voyages en Hollande, la baguette du « sourcier » n'a guère tardé à s'agiter....

*
* *

Raisonnablement, on ne pouvait exiger de Diderot qu'il nous donnât de première main les détails qu'il rassemble sur

1. *Lettres à Sophie Volland*, éd. Babelon, t. III, p. 243, lettre du 22 juillet 1773. Mêmes détails, à peu près dans les mêmes termes, dans une lettre du même jour à Mme d'Epinay. Cf. *Correspondance inédite*, éd. Babelon, t. I, p. 213.

le pays, son gouvernement et ses institutions. Il a fidèlement utilisé, à cet égard, l'ouvrage de François-Michel Janiçon : *Etat présent de la République des Provinces-Unies et des Païs qui en dépendent*, qu'il lit dans la quatrième édition, « revue, corrigée et augmentée » (La Haye, 1755, deux volumes in-16). La comparaison des textes ne peut laisser aucun doute à cet égard. Diderot emprunte textuellement à son devancier, quitte à les abréger parfois, bon nombre des données que réunit son premier chapitre, *Le Médecin, ou du Pays* :

Diderot, p. 369.	Janiçon, t. I, p. 2-3.
Les Provinces-Unies et les pays de leur domination sont situés entre le 24e et le 29e degré de longitude, et le 51e et 54e degré de latitude septentrionale. Ces pays sont contigus les uns aux autres ; on leur donne 48 lieues de longueur sur environ 40 de largeur...	Les Provinces-Unies et les Païs de leur domination sont situez entre le 24. et le 29. degré de longitude, et entre le 51. et 54. degré de latitude septentrionale. Ces Païs sont contigus les uns aux autres... On donne à toutes ces Provinces environ quarante-huit lieues de longueur, depuis l'extrémité de *Limbourg hollandois* jusqu'à celle de la seigneurie de *Groningue*. Leur largeur, depuis l'extrémité de la *Hollande* méridionale jusqu'à celle de l'*Overissel*, est d'environ quarante lieuës.

Diderot est moins satisfait du climat que Janiçon ; il lui reprend cependant l'essentiel des traits qui lui servent à le caractériser :

Diderot, p. 369-370.	Janiçon, t. I, p. 3.
L'air y est humide et malsain. Les hivers y durent plus qu'ici, mais le froid en est supportable... Les étés y sont agréables. Quelquefois on y éprouve les quatre saisons de l'année dans un même jour.	L'air de ces Provinces en général est plus humide que sec, par conséquent plus froid que chaud, et cependant assez sain. Les Hivers sont un peu longs, mais supportables, et les Etéz très agréables. Il est vrai

que quelquefois on y voit les quatre saisons de l'année dans un même jour.

Au même ouvrage, il demande des données hydrographiques, que tour à tour il résume ou il développe :

Diderot, p. 370.	Janiçon, t. I, p. 5-7.
Le Rhin et la Meuse sont les deux principales rivières ; elles arrosent le pays ; il faut y joindre l'Escaut, le vieux Issel, le petit Issel, l'Amstel, qui a donné son nom à Amsterdam. A mesure que les rivières s'avancent dans le pays, leur lit devient plus majestueux. Le Rhin, ce fleuve si grand et si fameux, se perd dans les sables de Catwik, et n'arrive pas à la mer.	Deux principales Rivières arrosent ces Païs, le *Rhin* et la *Meuse*... La dernière branche [du Rhin]... va se perdre dans les sables à *Catwyck*... Il y a quelques autres Rivières, comme une branche de l'*Escaut*, l'*Eems*, le vieux Issel... Une autre Rivière qui porte le nom de Petit *Issel*...
Diderot, p. 371.	Janiçon, t. I, p. 8.
La mer et les rivières qui procurent l'abondance aux Provinces-Unies, en deviennent, par la situation basse et plate du sol, de dangereuses ennemies. Le lit des rivières s'exhaussant perpétuellement, le fond ne peut s'exhausser sans que le lit s'étende ; le lit ne peut s'étendre, sans annoncer une submersion générale ; et c'est là que l'inscription du Vésuve serait bien placée : *Posteri, posteri, vestra res agitur* ! On a opposé des digues à l'Océan et aux rivières. Ces digues ont consommé beaucoup d'argent, et leur entretien coûte par an au-delà du prêt d'une armée de cinquante mille hommes.	Si la Mer et les Rivières procurent l'abondance aux Provinces-Unies, on peut dire que ce sont en même tems les plus cruels Ennemis qu'elles ayent à redouter, à cause de leur situation basse et platte qui les expose à de fréquentes et dangereuses inondations. Pour s'en garantir, on a partout opposé des digues à la fureur de l'Océan et à l'impétuosité des Rivières. Ces digues ont coûté des sommes immenses, et l'on prétend que leur entretien monte tous les ans à d'aussi grandes sommes qu'il en faudroit pour maintenir sur pied une armée de qua rante mille hommes.

De la même source, pas mal de détails sur l'agriculture et les produits du sol :

DIDEROT, p. 373-374.

Les provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue abondent en grains. Les autres sont couvertes de pâturages excellents qui nourrissent une prodigieuse quantité de bestiaux. Il n'y a point de pays où le beurre et le fromage soient plus communs.

Quoique la vigne n'y croisse pas et que le blé n'y suffise pas à la subsistance, la mer, les rivières et les canaux y entretiennent l'abondance de tout ce qui est nécessaire, utile et agréable à la vie. Amsterdam est un magasin général de toutes les productions de la terre, c'est l'entrepôt des marchandises qui vont au Nord et qui en reviennent.

La terre, toute unie, et en beaucoup d'endroits plus basse que l'eau, ne donne aucun minéral ; on n'en tire qu'un limon bitumineux que l'on pétrit, sèche et coupe en formes de grosses briques ; c'est la tourbe, le principal chauffage. Elle fait un bon feu et qui dure.

JANIÇON, t. I, p. 3-4.

Le terroir dans quelques Provinces est assez fertile en grains, mais dans les autres, il abonde en pâturages excellens, qui nourrissent une quantité prodigieuse de bestiaux... Aussi n'y a-t-il point de Païs où l'on voye une si grande abondance de beurre et de fromage.

Quoiqu'il n'y croisse point de vin, et trop peu de blé pour la subsistance de ses Habitans, cependant, par le moyen de la Mer et des Rivières, on y voit une abondance extraordinaire de tout ce qui est utile ou agréable à la vie. Enfin ces Peuples ont eu l'art de réparer la stérilité de leur Païs, de le rendre un des plus abondans qu'il y ait au Monde, et d'y apporter tout ce qu'il y a de plus rare et de meilleur dans les quatre parties de la Terre... La terre, qui est toute unie, et en divers endroits plus basse que l'eau, ne produit par conséquent aucun minéral. Tout ce qu'on en tire est un limon bitumineux que l'on pétrit, séche et coupe ensuite en forme de grosses briques, et que l'on nomme *tourbes*. C'est là le principal chauffage des Habitans, et ces tourbes font un feu excellent et durable.

Diderot, p. 374.	Janiçon, t. I, p. 12.
J'ai dit que tout son grain ne suffisait pas à sa subsistance ; j'ajoute qu'on n'en recueille pas de quoi nourrir la centième partie des habitants ; néanmoins, ce pays est appelé le grenier commun de l'Europe. La Hollande fournit du froment à l'Espagne, à l'Italie, à l'Angleterre, au Brabant, et revend souvent à la France le produit de ses moissons.	Il en est de même à l'égard du blé, dont on ne recueille pas de quoi nourrir la centième partie des Habitans, et néanmoins ce Païs est généralement appelé le *Grenier de l'Europe*, et en fournit à l'*Espagne*, à l'*Italie*, à l'*Angleterre*, au *Brabant*, et souvent même à la France.

De là encore divers traits qui intéressent la faune :

Diderot, p. 374.	Janiçon, t. I, p. 5.
On élève en Hollande grand nombre de chevaux. Ils sont recherchés pour la grandeur ; on s'en sert aux équipages et dans la cavalerie...	Ils élèvent aussi une grande quantité de chevaux, qui sont fort recherchés pour en faire des attelages de carosse, et pour la Cavalerie.
Diderot, p. 375.	**Janiçon, t. I, p. 10.**
Les lacs, les rivières et les canaux regorgent de poissons de toute espèce ; la côte abonde en poissons de mer, en poissons à coquille, excepté l'huître qui vient de la Zélande et du Texel.	Les lacs, les rivières et les canaux abondent en poissons de toute espèce, et la côte fournit toutes sortes de poissons de mer et à coquille, mais point d'huîtres, excepté en *Zélande* et au *Texel*, où l'on en pêche depuis quelques années...
Diderot, p. 375-376.	**Janiçon, t. I, p. 5.**
Il y a beaucoup de cigognes. Elles nichent dans les cheminées ; elles viennent au mois d'avril et se retirent à la fin du mois d'août. Les canaux et les mares sont couverts de ca-	On voit dans ce Païs beaucoup de cigognes, qui se nichent sur les maisons, où on les laisse tranquillement, parce qu'elles dévorent les grenouilles dont les prairies regorgent.

nards qui descendent du Nord vers la fin de l'automne. Il y des cignes, des oies sauvages en quantité, des hérons et d'autres oiseaux aquatiques... Il y a beaucoup d'autre gibier. Il n'y a point de bêtes fauves, point de sangliers, presque point de loups ; pour les renards ils y foisonnent.

Vers la fin du mois d'Août elles se retirent en *Afrique* avec leurs jeunes, suivant quelques Naturalistes, et en reviennent vers le commencement de Mars. Les canaux et les mares sont couverts de canards sauvages, qui viennent vers la fin de l'Automne de *Norwegue* et des environs de la Mer *Baltique*. On voit aussi, dans ce tems-là une grande quantité d'oies sauvages, de hérons et d'autres oiseaux étrangers. Le Païs abonde en gibier, mais non en bêtes fauves, ni en sangliers, et il a fort peu de loups ; pour des renards, il y en a quantité.

De là aussi la plupart des détails sur le régime alimentaire :

DIDEROT, p. 377.

La nourriture commune est la chair salée, la chair fumée, les poissons salés et fumés, les légumes, les racines, surtout les pommes de terre, les fruits, le laitage, le beurre qu'on met sur la table au dessert, le fromage, l'orge cuite, le riz, un peu de mauvais pain de seigle. Le riche bourgeois se nourrit mieux ; il mange du pain de maïs mal levé, mal pétri et peu cuit. La bière est la boisson commune. Le peuple s'enivre de bière, souvent de liqueurs fortes, quelquefois de vin. Son ivresse, qui dure longtemps et qui se répète souvent, le rend brutal et furieux.

JANIÇON, t. I, p. 10-12

Les gens du commun se nourrissent généralement de chair salée, de légumes, de racines, de laitage, de beurre et de fromage... Les riches Bourgeois se nourrissent mieux... La bierre est la boisson ordinaire des Habitans de ces Provinces. Il y en a de si forte qu'elle enivre plus facilement que le vin ; mais cette ivresse est d'autant plus dangereuse qu'elle dure long-tems, et rend les gens brutaux et même furieux. Le commun Peuple est fort sujet à ce défaut...

Et une partie au moins des traits par lesquels le voyageur caractérise la race :

DIDEROT, p. 414-415.

Les habitants des Provinces-Unies sont assez généralement bien faits... Ils sont modestes dans leurs vêtements, et frugals dans leur manière de vivre, économes, compatissants, laborieux, braves, patients dans leurs travaux, industrieux, opiniâtres dans leurs projets, habiles navigateurs, grands commerçants, entreprenants, aventureux dans leurs voyages de mer, et très jaloux de leurs privilèges et libertés...

[Les femmes] sont belles, si l'on peut l'être avec des gorges et des fesses énormes... Elles sont blanches de teint, elles ont la démarche contrainte, elles se penchent trop en devant ; elles n'ont ni vivacité, ni gaieté ; elles sont modestes et vertueuses, ménagères, trop économes ; elles veillent à ce que leurs maisons soient tenues avec une extrême propreté ; elles aiment leurs maris brutaux, en sont aimées, les dominent dans le domestique, et règnent chez elles.

JANIÇON, t. I, p. 13-14.

Les Habitans des Provinces-Unies sont généralement bien faits, bons, modestes dans leurs habits et dans leurs manières de vivre, enclins à la frugalité et à l'économie, charitables, pitoyables envers les foibles, braves, laborieux, patiens dans les travaux, industrieux, judicieux, politiques, fermes dans leurs résolutions, et les plus habiles gens du Monde pour le Commerce et la Navigation. Ils sont fort jaloux de leur liberté et de leurs Privilèges...

Les Femmes sont belles, fort blanches, et assez bien faites ; mais elles se courbent trop, et ont peu de vivacité, la taille et la démarche trop gênée, excepté les Dames distinguées, qui s'attachent à imiter principalement l'air des *Françoises*. D'ailleurs, on peut dire qu'en général elles sont plus vertueuses et modestes, que celles des autres Nations. Elles observent une grande économie dans leurs ménages, et une extrême propreté dans leurs maisons, dont elles se rendent esclaves ; mais on les accuse d'avoir un peu trop d'empire sur leurs Maris...

Le premier paragraphe que Diderot consacre à la religion n'est qu'un résumé diligent de quatre pages de Janiçon, dont il conserve souvent les termes, et même des phrases entières :

DIDEROT, p. 430-431.

La religion réformée est la dominante dans toutes les Provinces-Unies. Il n'y a que ceux qui la professent publiquement qui soient admis à l'administration et aux emplois civils. Le militaire peut être de la religion qui lui plaît. Les catholiques romains sont tolérés ; leur pasteur paye par an une certaine somme au bailli pour la liberté de l'église. Il n'y a point absolument de jésuites. On y voit d'assez bon œil les Jansénistes, moins dévoués à la cour de Rome. Les catholiques romains jouissent des mêmes droits que les protestants devant les tribunaux de la justice pour les affaires. Les impôts et le commerce [1], tous les postes militaires leur sont ouverts, excepté celui de généralissime ; ils sont médecins, avocats, et exercent toutes les autres professions. Ils forment un tiers des habitants du pays. Ils testent, ils héritent, ils payent les taxes communes et les payent volontiers ; il ne leur est jamais arrivé de troubler la république ni de déceler aucun penchant à la révolte, même pendant les guerres, soit avec l'Espagne, soit avec la France.

JANIÇON, t. I, p. 14-17.

La Religion *Réformée* est la dominante dans toutes les Provinces-Unies... Depuis ce tems-là, il n'y a que ceux qui en font profession ouverte, qui soient admis au Gouvernement et aux Emplois, excepté les Militaires... Cependant, on a laissé aux Catholiques la liberté de conscience... Il est vrai encore que cette liberté dont ils jouissent n'est proprement qu'une tolérance. [*En note* : « Les Pasteurs catholiques payent par An une certaine somme au Baillif ou Schout pour la Liberté de leur Eglise».]... Par un Placard des Etats-Généraux du 30 Août 1641, il est défendu aux *Catholiques-Romains* d'appeller des *Jésuites*, des Religieux et Prêtres Réguliers, pour desservir leurs Chapelles... Les *Jésuites*, au mépris de ce Placard, ayant voulu s'introduire en *Hollande*, et y établir des Chapelles, les Etats-Généraux publièrent en 1721 un nouveau Placard par lequel il leur étoit ordonné de se retirer incessamment du Païs... D'ailleurs on laisse vivre tranquillement les *Catholiques-Romains*, sans s'embarrasser des disputes entre les *Jansénistes* et les *Molinistes*, quoique les premiers soient vus de meilleur œil, parce qu'ils sont moins dévouez au Pape que les

1. Il semble bien qu'il faille lire : « ... les affaires, les impôts et le commerce. Tous les postes... »

autres. Ils jouïssent des mêmes droits et prérogatives que les *Protestans*, par rapport à la Justice, au Commerce et aux Impôts. Quoique privez des Emplois publics, il leur est permis d'exercer toutes sortes de professions. On trouve parmi eux des Avocats et des Médecins... Ils peuvent aussi parvenir à tous les Emplois militaires, excepté celui de Velt-Maréchal. Enfin il faut qu'ils soient très contens de la douceur du Gouvernement à leur égard, puisque l'on compte qu'ils font le tiers des Habitans du Païs. Aussi peut-on dire à leur honneur qu'ils font une saine partie de l'Etat, qu'ils payent les taxes aussi volontiers que les *Protestans*, qu'ils n'ont jamais troublé le repos de la République, ni témoigné aucun penchant à la révolte, pendant la Guerre d'*Espagne*, ni pendant celles qu'on a eues avec la *France*.

Pour les détails qui complètent ce chapitre, notre voyageur exploite encore le même auteur. Ce n'est qu'au sujet des luthériens, des anabaptistes et, en partie, des juifs qu'il fait appel à son expérience personnelle ou à une autre source :

Diderot, p. 431-432.	Janiçon, p. 17-24.
Les arminiens sont soufferts ; leur église n'a ni tour ni cloches. Les luthériens ont des temples pareils à ceux des arminiens. Les anabaptistes sont tolérés ; leurs églises ressemblent à des chapelles particulières. Les quakers, en	La Secte des *Arminiens*... Sous le Stathoudérat de Frédéric-Henri, ils obtinrent la liberté d'établir des Eglises, distinguées de celles des autres *Reformez*, en ce qu'elles n'ont ni tours, ni cloches... Les *Luthériens*... Ils ont des

petit nombre, s'assemblent dans une chambre, où ils se livrent tout à leur aise à leur pieux enthousiasme... Les Grecs et d'autres chrétiens orientaux ont aussi le libre exercice de leur religion, et se réunissent dans des chapelles.

... Les juifs ne sont nulle part si rapprochés de la condition des autres citoyens...

... Les synagogues sont fort belles à Amsterdam, à Rotterdam et à La Haye. Il y a la synagogue allemande et la synagogue portugaise. Les Allemands se prétendent les descendants de la tribu de Juda, et les Portugais de la tribu de Benjamin...

Temples pareils à ceux des Remontrans...

Les *Anabaptistes*... Le nombre de ces *Fanatiques* [Quakers] n'est pas considérable dans les Provinces-Unies ; la plupart résident à *Amsterdam*, et s'assemblent dans une chambre où ils se livrent à leur enthousiasme...

Les *Grecs* et autres *Chrétiens Orientaux* ont aussi le libre exercice de leur Religion à *Amsterdam*, et s'assemblent dans des chambres en forme de *Chapelles*.

Les *Juifs* exercent publiquement leur Religion, et ont des *Sinagogues* dans toutes les Villes où ils se sont habituez. Les plus belles sont à *Amsterdam*, à *Rotterdam* et à *La Haye*... Ils sont partagez en deux différentes Sectes, en *Juifs Portugais* et en *Juifs Allemans*, et ils ont leurs *Sinagogues* séparées. Les premiers prétendent descendre de la tribu de *Juda*, et les autres de celle de *Benjamin*.

On voit que Diderot, copiant un peu vite, a interverti les origines prétendues des deux sectes israélites. Pour servir de conclusion à ce chapitre, qu'il termine par le récit de sa visite à une synagogue d'Amsterdam, il s'approprie sans vergogne une citation du chevalier Temple, qu'il emprunte encore à Janiçon :

Diderot, p. 432.	Janiçon, t. I, p. 24-25.
Pour ramener les consciences égarées, le gouvernement ne permet d'autre moyen que la prédication.	Cette tolérance de tant de différentes Religions dans la République est une preuve parlante de la douceur du Gou-

Il se peut que la religion fasse plus de bien dans les autres contrées, mais c'est dans celle-ci qu'elle fait le moins de mal.

vernement, qui suit en cela l'exemple de *Jésus-Christ*, de ses Apôtres et de l'Eglise des premiers siècles, qui n'ont employé d'autres armes que celles de la Prédication, pour ramener les consciences errantes... Enfin, *il se peut*, comme le dit M. le Chevalier Temple [*en note : Remarques sur l'Etat des* Provinces-Unies, *Chap.* V] *que la Religion fasse plus de bien en d'autres Païs ; mais c'est en celui-ci, où elle fait le moins de mal.*

Toute la première partie du chapitre suivant, sur le *Gouvernement ecclésiastique* est, elle aussi, empruntée presque textuellement à Janiçon. Il n'y a guère, entre les deux textes, que de menues divergences de pure forme, et il suffira sans doute de noter ici les concordances :

Diderot, p. 433, « L'ordre ecclésiastique dans les Provinces-Unies... », jusqu'à p. 434, « ... dans l'église, en chaire », = Janiçon, t. I, p. 25, « Pour revenir à la Religion dominante... » jusqu'à p. 28, «... qui portent alors une robe ».

Diderot, p. 434, ligne 31, « Plusieurs seigneurs ont droit... », jusqu'à p. 435 , ligne 15 «... dans leurs visites pastorales ». = Janiçon, t. I, p. 28 : « Il y a bien des lieux... » jusqu'à p. 30, fin de l'avant-dernier paragraphe, «... dans le Gouvernement Ecclésiastique ».

Diderot, p. 435, ligne 20, « Les diacres sont élus... », jusqu'à p. 437, ligne 10, « ... des chapelles à Amsterdam et à Rotterdam ». = Janiçon, t. I, p. 30 : « Les Diacres sont élus... », jusqu'à p. 37, fin du deuxième paragraphe, « ... ne se fait que dans des Chappelles particulières ».

Toutefois, la comparaison des textes révèle qu'à certains moments Diderot a été distrait et qu'une légère erreur s'est glissée dans sa copie. Ainsi, par exemple, est-ce à tort qu'il déclare, p. 435, l. 2, à propos des ministres admis à l'éméritat : « J'ignore si l'éméritat a quelque honoraire » ; sa source

l'avertissait pourtant, en propres termes, que les ministres « conservent leurs appointements pendant leur vie » (p. 29, *in fine*). De même, p. 433, l. 25, il faut lire « ou dans une des classes du synode » au lieu de « dans une des églises du synode ». Et p. 435, 2e ligne, avant la fin, le texte correct doit être « des censures et de la déposition des minutes » et non « des écritures et de la déposition des minutes » [1].

C'est encore à la même source que Diderot s'adresse pour nourrir de faits précis et de détails caractéristiques les pages qu'il consacre aux institutions politiques des Provinces-Unies. De nouveau, confronter à ce propos le *Voyage* et *l'Etat présent* serait se condamner à reproduire sur deux colonnes des textes presque toujours identiques, ou assez peu s'en faut. Nous nous bornerons donc, la plupart du temps, à relever, sans plus, les concordances, quitte à signaler les divergences principales, et qui ne sont pas de pure forme. Les voici, ordonnées selon les rubriques adoptées par Diderot lui-même :

Etats-généraux (p. 382-383).

Cette rubrique n'est, tout entière, qu'un résumé des pages 75 à 79 du tome Ier de Janiçon. Diderot ajoute seulement un paragraphe de six lignes comparant la constitution hollandaise et la constitution anglaise (p. 382), plus cette précision sur l'indemnité des députés : « Leur honoraire est d'environ deux mille florins par an ». Après quoi, il peut conclure par ces lignes admiratives : « Tel est l'ordre d'une des plus solennelles et des plus augustes assemblées qu'il y ait au monde. C'est là que sont agitées les affaires de la république et du monde. C'est là qu'on voit des commerçants, des bourgeois prendre le ton important et l'air majestueux des rois ».

Oui, mais pour n'avoir point lu son informateur avec une suffisante attention, il se fait, de l'aspect de cette auguste assemblée, une idée assez fausse. Il écrit, en effet : « Il n'y a que six chaises ; les autres députés sont debout ». Janiçon disait : « Quelque grand que puisse être le nombre des Députez,

1. Autres erreurs de copie : p. 436, l. 10 lire « charge des députés de l'exécution » et non « se charge des députés, de l'exécution » ; *ibid.* l. 8 avant la fin, lire « soixante et un résident... » et non « six résident » ; et l. 3 avant la fin, lire « Stevenswaard » au lieu de « Sleavensward », qui n'existe point.

il n'y a que six chaises pour chaque Province » (p. 78). Ce qui porte, au total, le nombre des sièges à quarante-deux.

Greffier (p. 384).

Le premier paragraphe résume les pages 80 à 82 de Janiçon. Diderot ajoute seulement ces détails : « Ses honoraires vont au delà de soixante-mille florins » et « Il lit la prière à l'ouverture de toutes les séances, auxquelles cette cérémonie donne un air imposant et religieux ».

Le Conseil d'Etat (p. 384).

Simple amalgame, du reste fidèle, de traits pris aux pages 115, 117, 124, 125 et 137 du tome Ier de Janiçon.

Chambre des Comptes (p. 385)

Résumé diligent de la page 195 du même volume.

Le Haut Conseil de Guerre (p. 385).

Diderot, p. 385.	Janiçon, p. 216.
Il y a un conseil de guerre permanent et établi à La Haye. Ce conseil a un président, huit assesseurs et un greffier. Il connaît tous les délits des militaires, excepté des Suisses.	Il y avoit autrefois un Haut Conseil de Guerre établi à *la Haye*, qui avoit un Président perpétuel, un Fiscal et un Greffier, et qui connoissoit de toutes les affaires militaires.

Les autres détails manquent dans Janiçon.

Députation à l'Armée (p. 385-386).

Ces trois paragraphes résument les pages 83 à 91 du même livre.

N'appartient en propre à Diderot que cette réflexion : « Il y a grand inconvénient, ce me semble, à lier les mains à un général d'armée ; la guerre a des instants si précieux ! »

Du Stadhoudérat (p. 386-390).

De ce long article, deux paragraphes seulement viennent

de Janiçon : le premier, qui condense des détails pris aux pages 239 et 538-540 du tome Ier de l'*Etat présent*, et le quatrième, qui dérive visiblement des pages 239 et 240 du même volume.

Politique (p. 390-391).

Une seule phrase vient de la même source :

Diderot, p. 391.	Janiçon, t. I, p. 53-54.
La république a toujours observé religieusement les traités qu'elle a faits, lors même qu'ils lui étaient désavantageux.	Une autre maxime de la République est d'observer religieusement tous les Traitez qu'elle a conclus, soit à son avantage, ou à son désavantage.

On peut, semble-t-il, conserver au philosophe l'explication qui suit immédiatement : « en toutes circonstances, elle a vu dans le trouble de son commerce plus d'inconvénients à les rompre qu'à les garder. »

Forces de l'Etat (p. 392-394).

Ce long article vient tout entier de la même source, à huit paragraphes près qui, du reste, ne comportent chacun qu'une courte phrase. Tout le reste dérive de Janiçon (I, 39-52).

Diderot, cependant, semble avoir mis à jour l'inventaire dressé dans l'*Etat présent* des forces militaires et navales de la république. Il réduit à « quarante mille hommes de troupe de terre » les « cinquante-quatre mille hommes de troupes réglées » dont parle Janiçon (p. 44), et ramène à « vingt vaisseaux de ligne » les « trente à quarante Vaisseaux de guerre » de son informateur. Après avoir mentionné, d'après celui-ci, comme « quatrième Force de la République... » cette « multitude de rivières dont les eaux peuvent inonder la plupart des provinces et les garantir de l'approche de l'ennemi », il ajoute cette réflexion qui semble lui être personnelle : « triste ressource. » Et il clôt son énumération des forces par cet article, qui paraît bien de son cru : « l'amour de la liberté et l'horreur de la monarchie, deux boulevards sans lesquels les autres ne sont rien » (p. 392).

On s'étonne, cependant, qu'il écrive d'autre part : « tous les ports du pays, excepté Vlissengen et Helvoet, qui sont dangereux, et où il est impossible presque d'entrer », ce qui ne laisse pas d'être assez amphibologique et ne s'éclaircit que si l'on se reporte à la source. Celle-ci déclare, en effet : « D'ailleurs, il est presque impossible à aucune Flotte ennemie d'entrer dans les Ports du Païs, dont il n'y en a pas un seul qui ne soit dangereux, excepté ceux de *Hellevoet-Sluis* et de *Flissingue* » (p. 44). Diderot n'a, du reste, tenu nul compte de cet *erratum* qui se dissimule à la fin du tome II de Janiçon : « Il a marqué (page 44) que les Ennemis pourroient entrer sans beaucoup de peine dans la Rade de *Vlissingue* ; c'est une erreur. Les Bancs dont cette Rade est remplie la rendent fort dangereuse » (p. 536).

L'Amirauté (p. 395-399).

Les quatre premiers paragraphes de cette rubrique ramassent l'essentiel d'une dizaine de pages de Janiçon (I, 218-227). Toutefois, Diderot, résumant un peu vite, ne s'est pas avisé que, sur un point, sa source évoquait un état de choses disparu. « Le stadhouder est grand amiral », déclare-t-il. Mais Janiçon dit seulement : « Autrefois, la charge d'Amiral-Général étoit unie à celle de Stadhouder » (p. 223).

La Justice (p. 400-401).

Près d'une moitié de cette rubrique reproduit les idées, et même les termes, d'une page de Janiçon (I, 39).

La Police (p. 403-406).

Trois paragraphes de ce long article résument deux pages du même livre (I, 38-39).

*
* *

— Soit, dira-t-on. Pour démonter les rouages du gouvernement des Provinces-Unies, pour en caractériser le sol, le climat et les productions, Diderot a recouru à cette manière de manuel des institutions hollandaises qu'était l'ouvrage de Janiçon. Il fallait bien qu'il prît ces données quelque part.

On eût aimé sans doute qu'il eût davantage assimilé ces emprunts. Mais le péché reste véniel, car l'essentiel de son *Voyage*, ce qui en fait l'intérêt et le piquant, ce sont les traits de mœurs, les us et coutumes, les détails sur la vie de chaque jour, et cela, du moins, est bien de lui...

— Hélas ! sommes-nous obligé de répondre, pas même ! Du moins pas entièrement. Car une bonne part de ces prétendues « choses vues » vient, en réalité, d'un autre livre que le philosophe avait ouvert aussi sur sa table de travail tandis qu'il rédigeait son *Voyage*. Il s'agit des trente-deux missives qu'Aubert de La Chesnaye des Bois (1699-1784) avait publiées vingt ans plus tôt sous le titre explicite de *Lettres hollandoises, ou les moeurs, les usages et les coutumes des Hollandois, comparés avec ceux de leurs voisins* [1].

Sans doute, ici, les emprunts sont-ils moins massifs. Diderot butine aux pages plus légères de La Chesnaye des Bois. Il y prend des détails qu'il arrange en mosaïque, en y joignant d'autres traits, qui peuvent bien être de lui. La page qu'il consacre aux coutumes matrimoniales peut rendre compte de la méthode qu'il met en œuvre :

DIDEROT, 415-416.	LA CHESNAYE, t. I.
Les mariages sont communs; il y a peu de célibataires. L'intérêt des pères diffère l'établissement des enfants. Les fortunes par le mariage sont rares ; une fille riche veut un riche époux, et le garçon riche veut une femme opulente.	(P. 63) : Tout le monde s'y marie, peu de personnes gardent le célibat.
La corruption des mœurs fait des progrès ; elle marche d'un même pas avec le luxe et la richesse, elle s'accélère par deux causes : un commerce habituel avec l'étranger, et le séjour des militaires, la beauté, les talents, l'éducation, la sagesse d'une fille, ne lui	(P. 59) : On voit peu de mariages éclatans, où le riche Epoux fait entièrement la fortune de sa tendre Moitié, et où l'opulente Héritière donne la main à un Cavalier qui ne lui apporteroit en mariage que son amour. Ordinairement la dot de celle-ci répond aux revenus de l'autre.
	(P. 58) : Les Filles, ou les plus riches ou les plus belles, y sont recherchées, comme partout ailleurs, avec le *decorum*

1. Amsterdam, J.-F. Joly, 1750, 2 vol. in-8.

servent de rien, c'est l'argent qui répare le manque de ces qualités. Les vertus qui recommanderaient un jeune homme ne lui seraient guère plus utiles. Voulez-vous attacher les regards, soyez riche. Voulez-vous être préféré à un jeune homme riche, soyez encore plus riche. Il est rare qu'on marie les filles avant vingt-cinq ans. La jeune épouse, le jour de ses noces, reçoit un présent avec une partie de son ameublement. Le présent est d'usage parmi les gens opulents ; l'ameublement se fait, parmi les gens du commun, aux dépens des tantes, des cousines, des parents et des amis qui ont assisté aux noces, où il ne se trouve pas plus d'invités d'un sexe que de l'autre. Les filles, même riches, ne se marient pas aussi facilement qu'en France ; les pères défoncent, le plus tard qu'ils peuvent, leurs tonnes d'or.

et le cérémonial que méritent de pareilles demandes. Mais on fait ici mieux la cour aux premières qu'aux dernières... On est plus amoureux des *Richesses* que de la *Beauté*. Un Beau-père futur, qui s'aperçoit qu'on ne soupire après sa fille que parce qu'on en veut à son *coffre-fort*, ou, pour parler le langage du pays, à ses tonnes d'or, ne se presse pas d'accorder l'une, afin de posséder plus longtemps l'autre... En général, les Demoiselles ont au moins cinq ou six lustres avant que l'on pense à les établir.

(P. 61) : Ce qui ne se pratique pas, du moins en France, c'est que la jeune Epouse, le jour de ses noces ou le lendemain, reçoit un présent de tous les Convives ; et une partie de ses ameublemens, parmi les Gens du commun, se fait aux dépens des Tantes, des Cousines, des Parentes et des Amies qui ont été invitées.

(P. 62) : A ces Noces, il ne se trouve pas plus de personnes de votre sexe que du nôtre.

(P. 84) : J'ai appris qu'on les fait languir après le mariage plus longtems qu'on ne fait en *France*, où quand une fille est nubile, on se dépêche de s'en défaire avantageusement autant qu'on peut. Mais en Hollande, pour la dot de sa fille, un Père vuide le plus tard qu'il peut une de ses *tonnes d'or*.

Les détails de mœurs qui suivent, dans le texte de Diderot,

paraissent bien résumer des développements plus verbeux du même auteur :

DIDEROT, p. 416.

Le libertinage vague des hommes mariés est sévèrement puni.

LA CHESNAYE, t. II, p. 59.

Je ne saurois trop louer les sages *Hollandois* qui, soufrant d'ailleurs à un Homme veuf, et qui n'est pas marié, d'avoir autant de Maîtresses qu'il en peut entretenir, condamnent à de très grosses amendes un Mari qui fréquente les mauvais lieux.

LA CHESNAYE, t. II, p. 56.

Une fille, soit majeure, soit mineure, peut enlever son amant ; l'enlèvement de l'amant est présumé, si c'est la fille qui l'est allé chercher.

En Hollande, ce ne sont point les jeunes gens qui enlèvent les Filles, mais les Filles qui les enlèvent, ou qui passent pour l'avoir fait. Par ce galant stratagème, des filles amoureuses vont, loin de leur Patrie et sans le consentement de leurs Parens, se marier avec ceux qu'elles aiment, ensuite elles reviennent bien mariées, sans crainte d'être inquiétées.

DIDEROT, p. 417.

Je ne suis point entré dans le musico, je sais seulement que les honnêtes gens des deux sexes ne se font pas scrupule de s'y laisser conduire par la curiosité ; que c'est un lieu où toutes les courtisanes se donnent en spectacle ; que les matelots y fument, qu'ils y dansent ; qu'il ne s'y commet rien d'indécent ; que c'est là que les parties s'arrangent, et que le reste se passe ailleurs.

LA CHESNAYE, t. I, p. 91.

[Les musicos] sont des sales où deux râcleurs de violon les font danser ensemble quand aucun homme ne se présente pour danser avec elles. D'honnêtes gens y vont quelquefois par curiosité. Comme on y vend un vin très mauvais, ce sont des *guinguettes hollandoises*, des lieux plus *bacchiques que libertins*, où la danse posée de quelques Matelots ou Ouvriers avec une pipe à la bouche, m'a paru singulière.

DIDEROT, p. 417.

Les temps de neige et de glace sont le carnaval de la Hollande ; les rivières et les eaux sont couvertes de patineurs et de patineuses. C'est en patinant que le paysan apporte à la ville ses denrées, les paysannes en font autant, et cette manière d'aller est très rapide.

LA CHESNAYE, t. II, p. 80.

Quand la neige est sur la terre et que les Canaux sont pris, les Villes et les Bourgs sont déserts. On voit sur les Marais et sur les Canaux une affluence de monde. Des bandes de garçons et de filles se tenant les uns les autres, passent comme un éclair sur la glace... ; montés sur des Patins, ils marchent d'une rapidité étonnante... Ce tems de glace et de neige s'appelle le *Carnaval de la Hollande.*

DIDEROT, *ibid.*

On m'a assuré qu'on avait longtemps célébré dans la seigneurie de Warmonde des espèces de saturnales, une fête pendant laquelle les valets devenaient maîtres et les maîtres valets. Ceux-ci, magnifiquement vêtus, étaient servis par le seigneur et par la dame, couverts des vêtements les plus simples. Le lendemain, chacun rentrait dans son état, et reprenait ses fonctions.

LA CHESNAYE, t. I, p. 157-158.

Autrefois les Nobles, pour faire connaître leur bon cœur et leur humanité, avoient une Fête nommée *Jagtmaalen*, pendant laquelle les valets devenoient *Maîtres*, et les Maîtres *Valets*. Les Domestiques s'habilloient superbement, on leur donnoit un grand repas, et le Seigneur et la Dame, vêtus simplement, les servoient à table et leur versoient à boire. Ce n'étoit que le lendemain que chacun rentroit dans les devoirs et dans les privilèges de sa première condition. Cet usage a subsisté longtems, dit un Auteur, dans la seigneurie de Warmonde. (Plus loin, rapprochement avec les Saturnales.)

DIDEROT, p. 423.

Les cafés sont très simples ; aucune femme n'y préside ; il n'y a point de comptoirs,

LA CHESNAYE, t. I, p. 108-109.

Ici les *Caffés* sont très simples. Nulle Déesse n'y préside. Ce sont des Chambres avec un

point de tables de marbre, point de glaces, point de lustres.

miroir, sans tables de marbre, et sans lustres, du moins de cristal...

DIDEROT, *ibid.*

Les femmes riches ne dédaignent pas les soins domestiques ; elles sont les premières intendantes de leurs maisons.

LA CHESNAYE, t. I, p. 58-59.

En vivant splendidement elles [les Hollandaises riches] ne regardent point comme indigne d'elles des occupations domestiques que, par orgueil et par vanité vous méconnoissez à Paris... [La femme est] la première Gouvernante du dedans de la maison.

DIDEROT, *ibid.*

Une grisette avec tous ses attraits, une courtisane avec tout son manège, ne s'élèvent pas au-dessus de leur condition ; on louera la sagesse de l'une, on jouira des complaisances de l'autre ; mais elles ne feront pas une grande fortune.

LA CHESNAYE, t. I, p. 64-65.

L'esprit de séduction règne ici comme autre part, mais ce que vous appelez *Grisettes* ne peuvent avec leurs attraits espérer une condition au-dessus de la leur. La sagesse est admirée, et les faveurs reçues avec tant d'indifférence, qu'on voit peu de *Pamélas* faire ici fortune.

DIDEROT, *ibid.*

Une mère instruit sa fille des devoirs domestiques, et de l'usage du monde qu'elle doit fréquenter.

LA CHESNAYE, t. I, p. 69.

Une mère est la première Gouvernante de sa fille. Elle l'instruit de ses devoirs, des usages et des bienséances du monde.

DIDEROT, p. 424.

Une suite de la netteté hollandaise, c'est que le nombre des domestiques femmes y est plus grand que celui des domestiques hommes.

LA CHESNAYE, t. I, p. 181.

La livrée.. n'y fourmille pas. On a pour son service plusieurs domestiques femelles, toujours occupées à balayer, à nettoyer, à laver dedans et dehors.

Diderot, *ibid.*	La Chesnaye, t. I, p. 126.
On a ici la passion du beau linge.	Il n'y a point de Nation en *Europe* qui ait de si beau linge. C'est à quoi s'attachent toutes les femmes ; il semble même qu'elles n'ayent point d'autre passion que d'en emplir sans cesse de grandes armoires et d'en faire des espèces de magasins.

Diderot s'attarde davantage à montrer les Hollandais à table, mais tous les détails qu'il donne sur le boire et le manger en ce pays lui sont visiblement fournis par la même source :

Diderot, p. 424.	La Chesnaye, t. I, p. 133-135.
A table, après la santé du maître et de la maîtresse, on boit à celle de tous les convives, des amis absents, des parents, des maîtresses, à la prospérité de la république, au succès du commerce et des armes, si la république est en guerre. Les santés se terminent par le verre d'amitié à rouge bord ; c'est celui qu'on sable avec le plus de plaisir : malgré la division des intérêts, il y a des amis.	Mais je n'ai jamais tant vu boire de santés qu'en *Hollande.* Après celle du Maître et de la Maîtresse de la maison, suivent celles de tous les convives, en commençant par le plus distingué. Ensuite on boit aux Amis absens, aux Parens, aux Maîtresses, à la prospérité des Affaires, du Commerce, au bon succès des Armes de la République, si elle est en guerre ; et toutes ces santés finissent par le *verre d'amitié*, que tous les convives, hommes et femmes, boivent à rouge bord. C'est le verre qui fait le plus de plaisir à boire aux *Hollandois*, comme, en effet, le meilleur : il prouve, malgré leurs intérêts particuliers, la bonne union avec laquelle ils vivent ensemble...
Ils font régulièrement leurs quatre repas : le matin, c'est le café ; entre une heure et deux,	... Les Hollandois font régulièrement quatre repas. Le matin, c'est le Caffé. Entre une

c'est le dîner ; sur les cinq à six heures du soir, c'est le thé ; on soupe à neuf heures. On n'y connaît guère de vins français que le bourgogne, qu'on boit pur dans les maisons riches. On a du vin du Rhin de cinquante, de soixante et même de cent ans. Les grands-pères font en vin du Rhin les provisions des petits-fils de leurs enfants. Ils aiment la table ; aux naissances, aux baptêmes, aux sevrages d'enfants, aux accords, aux fiançailles, aux noces, aux couches, au départ pour voyage, au retour, ce sont autant de fêtes domestiques surajoutées aux réjouissances publiques.

heure et deux, c'est le dîner. Sur les six heures du soir, c'est le Thé. A neuf heures on soupe.. Ici je ne reconnois guère nos vins François, à la réserve du Bourgogne, qui se boit tel qu'il est chez les riches Particuliers.

La Chesnaye, t. I, p. 141-142.

Ils en ont de Moselle et du Rhin de trente, quarante années, et plus... C'est à l'imitation des Allemands qui ont des foudres quelquefois de plus d'un siècle. Horace nous aprend que les Romains en avoient encore de plus vieux. C'étoient des hommes qui pensoient aux provisions des petits-fils de leurs enfans...

Les Hollandois, dit Erasme, sont enclins aux plaisirs et ont un penchant particulier pour la Table. Naissances, Batême, Jour qu'on sèvre l'enfant, Accords, Fiançailles, Noces, Couches, Relevailles, Réjouissances publiques, Affaires terminées heureusement, Voyages, Retour de Voyage, etc., sont des occasions pour eux de se réjouir.

Notre voyageur ne suit pas moins fidèlement La Chesnaye dans l'aperçu détaillé, qu'il donne plus loin, des us et coutumes funéraires :

Diderot, p. 438-440.

Le Hollandais garde ses morts huit jours. Souvent on lave le cadavre avec de l'eau chaude, on le rase, on le coiffe, on l'habille ; on l'expose un

La Chesnaye, t. II, p. 89-96.

A l'imitation de tous les anciens Peuples, les *Hollandois* gardent plus longtems leurs Morts que l'on ne fait en *France*. Quand parmi eux quel-

ou deux jours aux yeux de sa famille et de ses amis ; on le place dans un cercueil de bois de chêne doublé de tôle, la tête posée sur une traverse qui lui sert d'oreiller ; ce cercueil est cloué et vissé. Les femmes et les filles y sont déposées avec les vêtements de leur sexe, garnis de rubans de deuil ; les hommes en robe de chambre et en perruque, avec une dépense proportionnée à leur fortune. Il n'y a point de prêtres. Quatre prieurs précèdent le corps. Ces prieurs annoncent la mort au moment du décès, et prient ou invitent à l'enterrement quelques jours après. Le reste, où il n'y a que des hommes, suit le convoi deux à deux, à pied ou en carrosse, dans un profond silence. La chambre où l'on s'assemble chez le défunt n'a ni chaises, ni tables, on y est debout ; le prieur appelle les assistants par ordre, et c'est ainsi qu'ils s'acheminent vers le lieu de la sépulture ; on revient dans la maison du défunt comme on en est sorti. Les cimetières sont ouverts depuis une heure jusqu'à trois ; passé ce temps, on paye une taxe qui devient considérable si l'on attend jusqu'aux flambeaux ou aux lanternes qui sont fournis par la maison des orphelins, et qu'on paye très chèrement. Si l'on veut de la sonnerie, elle se fait une fois le matin, et pendant le convoi ; elle est coûteuse ; avec 2.000 qu'un a rendu les derniers soupirs, on met entre les mains de *Pollincteurs* (*en note* : Les Romains apelloient ainsi ceux entre les mains desquels on mettoit les personnes qui venoient d'expirer, pour les laver et les embaumer) le cadavre, pour le laver dans l'eau chaude, le coiffer, l'habiller, et le mettre dans le même état que les Parens veulent qu'il soit enterré. Il est ainsi exposé pendant un jour ou deux aux yeux de sa famille et de ses amis, qui viennent lui rendre les derniers devoirs : on le met ensuite dans un cercueil fort épais, doublé de toile, la tête portée sur une planche de traverse, qui lui sert de coussin. Ce cercueil est si bien cloué que la mauvaise odeur ne transpire pas : si c'est une Femme ou une Fille, on l'y met avec les habillemens de son sexe ; et les Hommes y sont enfermés avec des robes de chambre et une perruque, plus ou moins précieuses, selon le rang et les moyens de la personne morte... On garde les Morts au moins cinq ou six jours avant que de les porter en terre... Leurs Prieurs, dès le moment du décès, vont en porter la nouvelle dans la Famille et chez les Connoissances du Mort ; et quand le jour de l'inhumation est fixé, ils retournent dans les mêmes endroits porter des billets d'enterrement par lesquels on est prié de s'y trouver.

En quelques endroits, les

florins on n'ordonne pas un convoi bien magnifique.

Souvent, on fait frapper des médailles d'or ou d'argent de la valeur de 100 florins. On y voit le buste du mort. Au revers c'est un mausolée avec le nom, le mois, le jour et l'année du décès. On rend ces honneurs à une fille, à un fils chéri ; ces médailles sont distribuées à ceux qu'on a invités au convoi ; on fait aussi frapper des médailles d'argent après cinquante années de mariage ; elles portent les bustes des époux et la date.

On sert une collation et le vin d'Espagne à ceux qui ensevelissent ; souvent, au retour du convoi, on présente des biscuits et du vin du Rhin.

Les porteurs, fonctions et devoirs des voisins, reçoivent un présent qu'on dépose dans la bourse commune du quartier, pour être employé comme on l'a dit ou comme on le dira.

Ceux qui manquent d'assister au convoi de leurs voisins payent aussi l'amende au trésorier de la bourse commune du quartier ; cette amende est de dix-huit deniers...

... Quand la bourse du trésorier de la bourse commune du quartier est pleine, les voisins s'assemblent chez lui, et l'on convient d'un endroit et d'un jour pour un festin ; ordinairement on choisit un village où, pendant quatre jours au moins, on mange, on boit, on fume et on chante. Femmes suivent leurs Maris au tombeau, et les Filles y conduisent leurs Mères... On connoît la grande sensibilité de votre sexe. L'usage, presque partout l'exemte aujourd'hui d'assister à ces lugubres cérémonies.

Vous le savez, et Boileau l'a dit, les Enterremens, à Paris et dans les Provinces, sont le principal revenu des Prêtres... Tout ce grand cortège ne paroît point ici. Les Ministres, attentifs à visiter les Malades, ont tout fait quand ces Malades sont morts. Quatre Prieurs précèdent le corps du Défunt... En Hollande comme en France, après eux, suit le deuil plus ou moins grand, marchant tous deux à deux, le chapeau crêpé sur la tête, un rabat, un col avec un manteau noir sur les épaules et l'habillement de la même couleur. Leur marche est grave et majestueuse, et se doit faire en silence, chez les riches comme chez les moins aisés ; mais c'est ce qui ne se pratique pas toujours.

Cette Compagnie revient dans le même ordre à la maison mortuaire. Je la quite un instant, pour vous dire qu'en Hollande, depuis une heure jusqu'à trois, les Eglises et les Cimetières sont ouverts pour enterrer les Morts. Passé ce tems, on paye une amende, qui augmente à mesure qu'on retarde, et qui devient considérable, quand on attend jus-

Chaque convive peut amener sa femme avec lui, mais il est amendé s'il est suivi de ses enfants ou de son chien. Il y a des lois strictes sur la célébration de ce festin ; on ne force personne à boire, on ne se querelle point, on ne jure point, on ne parle religion que sous peine d'être exclus. Concorde et liberté. Si les fonds de la bourse ne suffisent pas, on se cotise ; nulle distinction de naissance ou de rang ; chacun prend la place qui lui est assignée par le sort. A cette assemblée, la fortune ou l'emploi perdent leurs privilèges.

qu'au soir ou dans la nuit pour faire un enterrement, non aux flambeaux, mais aux lanternes. Ces lanternes, qui appartiennent aux Maisons des Orphelins, sont, pour leur emprunt, très chèrement payées ; et si l'on veut de la sonnerie, il en coûte plus encore que dans les principales villes de France. Avec mille florins (c'est plus de 2.000 livres de France), on n'ordonne pas un convoi des plus superbes, pour l'extérieur seulement.

... Mais en Hollande on a vu la générosité de plusieurs Pères et Mères aller plus loin : outre les frais ordinaires des funérailles, pour lesquelles ils n'épargnent rien, ils ont fait frapper des médailles d'or de la valeur à peu près de cent florins : le Buste de leur Fille défunte y étoit représenté : sur le revers la figure d'un Mausolée, au bas duquel on lisoit le nom de la personne, le jour, le mois et l'année de sa mort. Quatre Jeunes gens, priés de tenir les coins du Drap, ont eu à leur retour une de ces médailles que la Famille de la Défunte leur a présentée pour se souvenir d'elle.

... C'est un usage de faire servir la collation et du vin à ceux qui viennent ensevelir les Morts... Ce n'est pas tout : ceux que l'on prie de l'enterrement doivent encore trouver, à leur retour dans la maison mortuaire, du biscuit et du vin; suivant le nombre de personnes

qui ont été du convoi, on y vuide des bouteilles de vin du Rhin ; ... les Porteurs, qui ont part à ce lugubre rafraîchissement, reçoivent encore, en argent, un présent pour la bourse commune du quartier, et un autre pour eux... Le goût des Festins est si naturel aux Hollandois qu'il n'y a aucun Canton dans les sept Provinces qui n'ait un Trésorier pour recevoir les amendes de dix-huit deniers, auxquelles sont condamnés ceux qui n'accompagnent pas les morts de leur voisinage. Quand la bourse est pleine, les voisins s'assemblent chez le Maître du Quartier, et l'on y convient de l'endroit et du jour pour faire un festin de cet argent. Ordinairement on choisit un village où pendant quatre jours, quelquefois plus, on ne fait que manger, boire, fumer et chanter. Chaque convive peut s'y rendre avec sa femme, mais s'il y mène ses enfans et son chien il est à l'amende.

Dans ces repas tumultueux, on convient néanmoins de certaines loix, qui sont religieusement observées tant que dure le festin ; comme de ne forcer personne à boire contre sa volonté, de ne se point quereller, de ne point blasphémer ; de ne point parler de Religion, à cause de la diversité des sentimens, etc. L'union règne dans ces Assemblées Bachiques, ainsi que la liberté.

Si les fonds du trésor ne sont pas suffisans, on se cotise pour payer le surplus de la dépense. Nulle distinction de rang, de naissance parmi eux ; chacun prend la place que le sort lui donne, et la Fortune et les Emplois n'y jouissent point de leurs privilèges.

D'un texte à l'autre, la concordance est presque parfaite. Cependant, *toile*, lu *tôle*, a donné lieu à une méprise de mince importance [1]. Par une autre inadvertance, Diderot distribue à tous les assistants des médailles funéraires réservées, en fait, aux seuls quatre porteurs, et il ajoute, de son cru, des « rubans de deuil » à la toilette mortuaire féminine. Ces menues divergences n'empêchent point que ces pages du *Voyage* ne sont, d'un bout à l'autre, qu'un diligent abrégé de l'exposé attentif et minutieux de La Chesnaye Des Bois.

A la même source, Diderot emprunte aussi certaines données sur l'éducation :

Diderot, p. 426.

Il n'y a point de collèges publics pour les humanités. Des maîtres de pension donnent les premiers principes des langues grecque et latine. Au sortir de ces écoles, la plupart des enfants sont envoyés, sur leur bonne foi, achever leurs études dans une université.

La Chesnaye, t. II, p. 30-31.

Plusieurs villes ont des Universités, et toutes des Ecoles pratiques pour l'instruction de la Jeunesse ; mais aucune n'a de ces Collèges établis pour y recevoir les Enfans, que des Parens pourroient y mettre pour tout le cours de l'éducation. Des Maîtres de pension donnent les premiers élémens de la Langue *Latine*, et une connoissance des Langues Etrangères. Au sortir de ces pieuses et instructives Ecoles, où la Jeunesse du premier âge ne peut acquérir qu'une certaine disposition pour les

1. Cf. : « ... Le dedans est garni d'une toile plus ou moins fine ». (Le Francq de Berlkhey, *Histoire naturelle de la Hollande*, Bouillon, 1781, t. IV, p. 143).

sciences, ces Enfans sont ensuite envoyés sur leur bonne foi dans une Université pour s'y perfectionner...

DIDEROT, p. 426.

Les jeunes personnes de l'un et l'autre sexe possèdent les langues étrangères.

LA CHESNAYE, t. II, p. 38.

... Posséder quelques langues étrangères (car c'est ce qui fait ici la baze de l'éducation des jeunes *Hollandoises*).

DIDEROT, p. 427.

L'école de Leyde a eu la plus grande célébrité sous les Vitrarius, les Abbinis, les Muschenbroeck, les Boerhaave.

LA CHESNAYE, t. II, p. 13.

Leyde posséda de nos jours... En Droit, Vitrarius Père et Fils... En Médecine Albinus, Boerhave... Et Leyde possède encore... dans Messieurs Albinus, Gaudius, Musschenbroek et Gronovius d'habiles Médecins, Botanistes et Physiciens.

On voit qu'une erreur de transcription a métamorphosé *Albinus* en un *Abbinis*, fort inconnu dans les annales de la médecine. Plusieurs accidents de ce genre défigurent, par endroits, l'imposant tableau de la Hollande savante dont notre voyageur emprunte, sans le dire, presque tous les éléments à son prédécesseur. Il débute même assez mal, par une double méprise. « Que de savans se présentent devant moi, s'écriait La Chesnaye !... Je ne puis que vous nommer un Nicolas Everard Second, fameux jurisconsulte, Président à la Cour de Hollande, et ses quatre Fils ; Junius Jong ; Joachim Opper, fort connu comme jurisconsulte ; Goltzius, célèbre Antiquaire ; Opmeer, cet illustre Savant que la ville d'Amsterdam a vu naître... » (tome II, pp. 7 et 8). Et il précisait dans une note *a*, après « quatre Fils » : « Le premier des fils de Nicolas Everard Second... Jean, vint en France étudier sous le docte Alciat », puis dans une note *b*, après « Junius Jong » : « Etoit natif de Hoorn en Hollande. Habile dans la Médecine et les belles-lettres ».

Diderot s'est un peu perdu dans ces renvois successifs, et il écrit, croyant résumer sa source : « On compte parmi

leurs hommes illustres dans les sciences : Junius, élève d'Alciat, fameux jurisconsulte ... » (p. 427). Et ce Junius n'est qu'un être de raison, né du « télescopage » de Jean-Everand Second, fameux jursiconsulte, en effet, avec le médecin lettré Junius Jong. Pour comble de malchance, notre copiste, un peu pressé, passant trop vite à la page 8, qui coupait en deux le nom d'Opmeer, a cru que l'incise suivante, « cet illustre Savant que la Ville d'Amsterdam a vu naître », s'appliquait à Goltzius, et il poursuit sans désemparer : « Goltzius, célèbre Antiquaire qui naquit à Amsterdam », dépouillant ainsi d'une de ses gloires le pays de Gueldre, qu'une note *d* indiquait pourtant, fort correctement, comme la patrie dudit Goltzius.

Par bonheur, la suite de son énumération condense avec plus de fidélité les indications de sa source, à un petit nombre d'erreurs près :

Diderot, p. 427.	La Chesnaye, t. II.
... Juste Lipse ; David Leleu, de Wilchemfort, qui fut versé dans la philosophie, le droit, les langues orientales, et qui entreprit deux voyages au Levant pour s'y perfectionner ; Huyghens, qu'il suffit de nommer ; Gilbert Cuper, littérateur et critique ; Van der Meulen, jurisconsulte et commentateur de Grotius ; Hennius, médecin ; Golius, professeur en arabe à Leyde ; Bantius, savant en grec et habile médecin ; Daniel Heinsius, professeur en grec et en latin, qui fut conseiller d'Etat du roi de Suède et historiographe, que la république de Venise créa chevalier de Saint-Marc, et dont le fils, grand pensionnaire, fut aussi grand poète latin ; Erasme, dont la maison subsiste toujours à	[P. 8] : Juste Lipse... ; David Leleu de Wilchemfort, qui fit de grands progrès dans la Philosophie, dans le Droit et sur-tout dans les Langues Orientales, qu'il aimoit principalement. Pour s'y perfectionner, il fit deux voyages dans le Levant. Constantin Huyghens... ; Gilbert Cuper, qui, malgré l'importance de ses Emplois, étendit partout sa curiosité pour les bons Livres ; il a enrichi la République des Lettres par ses doctes écrits. Je finis cette Lettre par Guillaume van der Meulen, qui nous a donné un commentaire sur le Droit de la Guerre et de la paix de Grotius.. [P. 9] : ... Je trouve Heurnius, un des plus savans Médecins qu'ait eu la Hollande... [P. 10] : Golius, de La Haye,

Rotterdam, où le magistrat veille à sa conservation ; Adrien Junius, qui fut médecin, géographe, historien, et qu'on nomme le phénix de la Hollande ; Petrus Cornelius, que notre de Thou appelle le prince des historiens ; Douza, grand capitaine, qu'on en regarde comme le Varron ; Paul Merula, qui professa l'histoire à Leyde ; les Vossius, entre lesquels Jean eut neuf enfants, qui possédèrent différentes langues, et Isaac, qui fut honoré des bienfaits de Louis XIV ; Marcus Zuerius Boxhornius, qui fut le Cicéron hollandais, et qui professa à dix-sept ans, à Leyde, les belles-lettres et l'éloquence ; le capitaine Pyndius, qui écrivit l'histoire avec succès ; Thysius, qui fut professeur à Leyde, et le Tite-Live du pays. A ces grands noms, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres. Professeur en Arabe dans l'Université de Leide ; David Heinsius, Gardien de la Bibliothèque de cette Université et professeur en Langues Grecque et Latine [*en note* : Ce grand Humaniste fut Historiographe et Conseiller d'Etat du Roi de Suède. La République de Venise le créa chevalier de Saint-Marc. Nicolas Heinsius, son fils, fut un excellent poëte. Les Etats-Généraux l'employèrent dans leurs plus importantesNégociations] ... enfin Bontius de Rijswick, aussi professeur en Médecine, qui, savant dans le Grec, donna des preuves d'une grande et profonde érudition... [P. 3] ; ... Erasme... On voit à Rotterdam une statue de bronze érigée en son honneur, et la maison qu'il occupoit subsiste toujours par les soins du Magistrat... [P. 4] : ... Adrien Junius Hornan, beaucoup meilleur médecin, selon Claverius, que Géographe et Historien, et cependant, pour un ouvrage appelé l'*Ancienne Batave*, appelé par Boxhorn, après Erasme, le Phénix de la Hollande... Ubbo Emmius, Recteur de l'Université de Groningue, qualifié de titre de Prince des Historiens par de Thou, Scaliger, Dousa et plusieurs autres Savans... [P. 5] Janus Dousa... si connu par ses Ecrits qu'on l'apelle le Varron de la Hollande. Mais il ne fut pas moins bon Capitaine... Paul Merula... il vint

professer l'histoire dans l'Université de Leide... La famille Vossius a aussi fourni de grands Hommes... Borremansius en fait l'éloge, et dit en parlant de Jean qu'il avoit neuf enfans de l'un et de l'autre sexe, que c'étoit une famille toute savante, qui possédoit différentes langues...

[P. 6] : Mais pour finir l'article des Vossius, je ne dois pas vous laisser ignorer que Louis XIV fit un si grand cas du mérite et des mœurs d'Isaac qu'il le combla de bienfaits... Si les Hollandois ont eu leur Varron dans Janus Dousa, ils regardent comme leur Cicéron Marcus Zuerius Boxhornius. Etudiant dans l'Académie de Leyde, il y fut reçu à dix-neuf ans, par les curateurs, pour professer les Belles-Lettres et l'Eloquence. A dix-sept, il avoit déjà donné différens ouvrages. Un autre Savans militaire, à comparer à Janus Dousa, est Jacques Eyndius, grand capitaine et bon Historien... ; ... Antoine Thysius, Professeur dans l'Académie de Leide... [P. 7] : Thysius doit passer pour le Tite-Live des Hollandois.

Encore qu'il exagère tant soit peu la précocité de Boxhornius, Didero[illegible]e voit, résume ici son informateur avec une appréciable e[illegible]ıtude. On peut seulement lui reprocher de défigurer *Heur.ius* en *Hennius*, *Bontius* en *Bantius* et *Eyndius* en *Pyndius*. Mais les protes y sont peut-être pour quelque chose... Plus étrangement, et par on ne sait quelle méprise, *Ubbo Emmius* se trouve transformé en *Petrus Cornelius*.

Il poursuit :

DIDEROT, p. 428.

Anne-Marie Schuerman, d'Utrecht, posséda familièrement le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen ; elle a écrit en sept langues. Elle fut versée dans la philosophie, la théologie et les mathématiques ; on admire ses ouvrages en peinture, ses miniatures, ses enluminures, ses gravures au diamant sur le verre et au burin sur le cuivre.

Je n'omettrai ni Salengre, dont on a trois volumes *in-folio* de supplément au *Trésor des Antiquités romaines*, ni Troost, qui inventa le pastel, ni tous les professeurs de l'école de Leyde, Hesmand, Raw, S'Gravesende, Gronovius et Perizonius. La Haye a eu son Meerman, jurisconsulte et géomètre ; Amsterdam se vantait, il y a dix ans, de son Vandendam, qui, d'artisan, devint mathématicien, philosophe, professeur public, et dont on estime les dissertations philosophiques.

... C'est à une femme, mademoiselle de Neuville, que la Hollande doit une traduction hollandaise de nos meilleures tragédies. C'est à une autre femme, mademoiselle Blokensen, qu'on doit des poésies hollandaises qui lui ont fait un nom.

LA CHESNAYE, t. II.

[P. 10] : ... Anne-Marie Schuurman, d'Utrecht... Le Grec, le Latin, le François, l'Allemand, l'Italien, l'Hébreu, le Syriaque et le Caldéen étoient pour elle des langues aussi familières que le Flamand ou le Hollandois. Elle a laissé des écrits en sept langues. Cette savante et vertueuse Fille étoit Philosophe, Théologienne et Mathématicienne... On a admiré ses Ouvrages en Peinture, Miniature, Enluminure et gravure, tant au Burin qu'au Diamant, sur le Verre et le Cuivre.

[P. 11]... Comptez encore parmi les Savans Hollandois... un Albert-Henri de Sallengre, Homme de distinction, qui malgré ses Emplois et sa Jeunesse, avoit commencé un Suplément au *Thesaurus Antiquitatum Romanorum* en 3 vol. in-folio...

[P. 13] ... Parmi les Peintres et les Graveurs... Troost, le premier peintre en Pastel qu'il y ait peut-être en Europe... Leyde possède de nos jours... S'Gravesande..., les Gronovius et les Perizonus...

[P. 14] ... La Haye a dans M. Meerman un Avocat et un Mathématicien distingué... Mais ce que vous aurez de la peine à croire, Amsterdam, Madame, possède encore un prodige dans un nommé Mr. Van den dam, qui de simple arti-

san est devenu, grâce à son génie étonnant, un bon Mathématicien et un grand Philosophe. Il enseigne publiquement les Sciences en Hollandois, ne sachant pas un mot de Latin, et il a composé des Dissertations Philosophiques fort estimées des Connoisseurs.

[P. 13] :... Amsterdam n'oubliera jamais... Mademoiselle de Neufville, d'une famille distinguée parmi les anabaptistes, dont je vous ai déjà parlé...

[T. I, p. 17]... On ne m'a parlé que de Mademoiselle de Neuville, qui enrichit tous les jours le Théâtre Hollandois de toutes les bonnes Traductions qu'elle fait de nos meilleures tragédies françoises... On a vu aussi à Rotterdam une Demoiselle Blokhuyze, qui s'est fait un nom parmi les bons Poetes Hollandois.

Diderot a évidemment tort de faire de Troost l'inventeur du pastel, parce qu'il est dit par son guide « le premier Peintre en Pastel » de l'Europe. Il faut entendre : le premier en talent, et non en date. Aussi bien le *peut-être* qui suit aurait dû le garder de ce faux sens. A ce détail près, il achève sans autre aventure son tableau de la Hollande savante.

Il grappille, d'autre part, dans les mêmes lettres, des détails qui lui servent à corser, sur divers sujets, ses emprunts à l'auteur grave qu'était Janiçon.

Sur la politique :

DIDEROT, p. 381-382.

Depuis l'union des sept provinces qui s'est faite à Utrecht en 1579, l'Etat n'a souffert aucun détriment des démêlés qui se sont élevés dans les

LA CHESNAYE, t. I.

[P. 12]. Depuis l'union de ces Sept Provinces faite à *Utrecht* en 1579, on voit régner entre elles une si parfaite intelligence, que les différens qui

assemblées générales ou particulières ; l'esprit de leur devise s'est toujours conservé : *Concordia res parvae crescunt*, les petites choses s'accroissent par la concorde. Leur gouvernement est un mélange de démocratie et d'aristocratie.

Chaque province, chaque ville, est une république particulière qui s'administre par ses lois, ses usages, ses coutumes, à la pluralité des voix, sans aucune distinction de personnes, voilà le côté démocratique ; la noblesse veille à la sûreté du pays, voilà le côté aristocratique.

Aux états généraux les députés sont autant d'ambassadeurs envoyés par leurs provinces...

peuvent naître dans leurs Assemblées, ou générales ou particulières, ne vont jamais au détriment de l'Etat. Son Gouvernement, mêlé de Démocratie et d'Aristocratie, n'est point troublé par la désunion de ses Membres...

[P. 16] ... Le sceau dont les Etats-Généraux se servent est un Lion qui tient entre ses pattes un faisceau de sept flèches fort étroitement liées, avec cette devise latine *Concordia res parvae crescunt*, les petites choses prennent accroissement par la concorde...

[P. 12] ... Chaque Province, chaque Ville est comme une République, qui règle tout par ses Loix et par ses Coutumes, et à la pluralité des voix, sans distinction de personnes. Voilà la Démocratie; et la Noblesse a encore part au Gouvernement pour ce qui regarde la défense de l'Etat, voilà l'Aristocratie.

[P. 13] ... Ces Députés sont comme autant d'Ambassadeurs, qui doivent avoir l'agrément de leurs provinces pour les décisions qu'ils ont à prendre.

Sur la religion :

DIDEROT, p. 440-442.

Les ministres calvinistes ou luthériens sont presque tous des gens pieux, honnêtes ou sociables.

... Outre les différentes communions tolérées en Hollande, il y a des collèges où, sans en embrasser aucune, on lit l'Ecri-

LA CHESNAYE, t. I.

[P. 34]. La Piété, Madame, règne ici chez presque tous les Ministres Calvinistes, Luthériens, etc., et presque tous ont la probité en partage.

[P. 40] ... Outre les différentes communions chrétiennes permises en Hollande, il

ture sainte, on la médite, on s'en entretient, et c'est là tout le culte qu'on professe. Il y a une sorte de religieuses, appelées *Clopes*, qui gardent le célibat sans en faire le vœu ; elles promettent chasteté, mais elles cessent d'être chastes quand l'envie leur en prend. Je ne sais si elles ont une maison commune.

y a de plus des Collèges où, sans s'attacher à aucune, ont lit et médite l'Ecriture Sainte, on s'en entretient, et là se borne tout le culte de ces gens-là...

[P. 39-39]... Pour les Religieuses, nous n'en connoissons point, à moins que vous ne vouliez que je nomme ainsi des Filles qu'on appelle *Clopes* et qui, sans faire de vœux, gardent le célibat... Comme elles ne font qu'une promesse de chasteté, et à volonté, ce n'est pas étonnant que d'entre les plus jolies, il y en ait quelquefois qui changent leurs promesses en un engagement plus solennel, et qu'ennuyées de vivre seules, elles prennent des époux pour leur tenir compagnie.

Même — *paulo minora* ... — sur les mœurs des comédiens :

DIDEROT, p. 429.

Les acteurs ont des métiers, et font quelque commerce. Les actrices sont médiocrement vêtues et sont honnêtes. Une comédienne honnête refuserait de jouer avec une dissolue...

LA CHESNAYE, t. I.

[P. 174] ... Les Acteurs ou les Actrices, fatigués du travail de la journée (car on m'a dit qu'ils sont pour la plupart Ouvriers et Ouvrières)...

[P. 183]. ... Une Actrice qui auroit des intrigues scandaleuses feroit déserter le théâtre aux autres, qui ne voudroient plus jouer avec elle, et seroit, par conséquent, contrainte de n'y plus reparoître.

Et sur les ressources en combustible :

DIDEROT, p. 373.

L'Allemagne et le Nord fournissent la Hollande de bois pour l'architecture ci-

LA CHESNAYE, t. I, p. 21.

L'Allemagne et le reste du Nord leur en fournit [du bois]. Mais le bois de chauffage,

vile, pour la marine et pour les foyers ; mais on y en brûle peu. Ils se servent de charbon de terre, et ils ont appris du besoin à employer la tourbe.

en Hollande, n'est commun que chez les Riches, qui le font employer avec des tourbes de terre pour rendre leur feu plus brillant. C'est ainsi qu'un terroir qu'ils habitent leur sert à parer les rigueurs du froid ; car s'ils vouloient, ils n'auroient besoin des forêts de leurs voisins que pour leur Architecture Civile et Militaire.

*
* *

Ainsi donc, sur la centaine de pages que comporte le *Voyage de Hollande*, une bonne vingtaine au moins se trouvent empruntées, plus ou moins textuellement, aux deux ouvrages antérieurs de Janiçon et de La Chesnaye des Bois. Nous ne nous flattons nullement, du reste, d'avoir repéré toutes les sources du voyageur. Son procédé autorise bien des soupçons, et nous sommes persuadé que d'autres relations encore ont été de même utilisées par lui [1].

Que conclure de là ? Et allons-nous renouveler, pour la cause, l'académique impertinence de René Doumic, qui posait jadis, sans l'ombre d'humour, cette question au moins singulière : « Quel est l'auteur des écrits posthumes de Diderot [2] ? » C'était, on s'en souvient, au lendemain de la découverte par Ernest Dupuy d'un manuscrit du *Paradoxe sur le Comédien* tout entier de la main de Naigeon et qui semblait offrir les caractères d'un brouillon. Mais Joseph Bédier survint, qui, avec une impeccable méthode, déchiffra l'imbroglio et restitua du coup l'ouvrage contesté à son seul et unique auteur [3].

Nous nous garderons de pareils errements. Aussi bien la

1. A l'intention des chercheurs qui s'aviseraient de poursuivre cette enquête, nous signalons ici que Diderot ne doit rien à l'ouvrage de La Barre de Beaumarchais : *Le Hollandois ou Lettres sur la Hollande*, 1738. Les ressemblances que ce livre offre avec notre auteur viennent du fait qu'il a été parfois pillé lui-même par La Chesnaye Des Bois. Mais la confrontation des textes indique à suffisance que ce dernier est la véritable source de Diderot.

2. Voir ses *Etudes sur la littérature française*, 5e série, Paris, 1906, p. 87-109.

3. Cf. ses *Etudes critiques*, Paris, 1903, p. 83-112.

réputation de Diderot n'est-elle point attachée au *Voyage de Hollande*. A qui a écrit, d'autre part, les *Salons*, *le Neveu de Rameau* et *Jacques le Fataliste* — pour ne point reparler du *Paradoxe* — on pourrait retirer la paternité de cette relation tout entière sans le moins du monde offusquer sa gloire littéraire. Notre recherche n'en a pas moins, croyons-nous, son utilité.

D'abord, elle enseignera la prudence à ceux qui seraient tentés d'aller chercher en ces pages des renseignements de première main sur les Provinces-Unies aux environs de 1773. Le cas s'est produit déjà [1]. On saura désormais qu'il convient de n'utiliser qu'avec circonspection le témoignage du voyageur.

Mais il y a plus, et mieux. Nos modestes investigations peuvent servir, croyons-nous, à éclairer quelque peu les procédés de travail du philosophe. Sans doute n'ignore-t-on plus depuis longtemps qu'à l'envi de Molière, Diderot prenait, sans grand scrupule, son bien où il le trouvait. Dès 1909, M. André Fontaine avait signalé que son article *Beau* de l'*Encyclopédie* renferme «plusieurs pages copiées mot pour mot dans l'*Essai sur le Beau* du P. André» [2]. Et les recherches précises de M. Loyalty Cru ont laissé, depuis, peu d'illusions sur l'originalité des articles philosophiques qu'il a donnés au même ouvrage collectif. Cependant, comme s'il avait prévu ces enquêtes de l'érudition moderne, Diderot avait protesté, dans un fragment adresssé à Catherine II et intitulé *Sur ma manière de travailler* : « Je ne lis ce que les autres ont pensé sur l'objet dont je m'occupe que quand mon ouvrage est fait ». Mais il ajoutait aussitôt : « Si je trouve quelque chose dans les autres qui me convienne, je m'en sers [3]. » De nombreuses pages lui ont convenu dans Janiçon et dans La Chesnaye Des Bois...

Tout invite à penser que la grande coupable est ici l'*Encyclopédie*. Pressé par les éditeurs, Diderot a dû apporter

1. Voir : R. Murris, *La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècle, vus par les Français*, Paris, 1925 (Bibliothèque de la *Revue de Littérature comparée*, t. XXIV, p. 22, 26, 28, 29, 32, 33 et *passim*.)

2. A. Fontaine, *Les Doctrines d'art en France de Poussin à Diderot*, Paris, 1909, p. 295, note 2.

3. Fragment publié par Maurice Tourneux dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, p. 512.

hâtivement à cette vaste entreprise une énorme contribution. Il s'est trouvé contraint d'improviser en résumant les travaux d'autrui. Il a donc abrégé, compilé et parfois tout bonnement transcrit. Tranchons le mot : il a, comme un journaliste d'aujourd'hui, fourni, vaille que vaille, de la « copie », et dans les deux sens du terme. Puis, la grande œuvre achevée, le pli lui est resté : il a continué d'utiliser au mieux les écrits d'autrui, même quand il ne s'est plus trouvé pressé par le temps.

La tentation d'en user ainsi devait être d'autant plus forte qu'à son retour de Russie sa puissante verve avait faibli, jusqu'à sembler tarie. « Mon père, écrit Mme de Vandeul, trouvait sa tête usée ; il disait qu'il n'avait plus d'idées ; il était toujours las. » C'est le déclin, qu'atteste assez, en dépit de quelques rares éclairs, l'interminable *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. L'heure a sonné où, comme le dit superbement Joseph Reinach, « le génie créateur s'endort lentement dans la pénombre grandissante du crépuscule, et la flamme intérieure s'éteint avec le soleil qui descend à l'horizon » [1].

Où ce critique semble avoir tort, c'est quand il exclut de cette période de décadence l'époque du séjour en Hollande et les premiers temps du retour à Paris, ces mois qu'il appelle « l'été de la Saint-Martin » du philosophe . Notre étude paraît du moins indiquer que, dès lors, Diderot avait déjà besoin, pour « fouetter son cerveau » de se plonger « dans le bain de Jouvence de nouvelles lectures », ces lectures dont la trace n'est que trop reconnaissable en bien des endroits du *Voyage de Hollande*.

Gustave Charlier.

1. J. Reinach, *Diderot*, Paris, 1894, p. 208.

IBSEN
ET VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Lorsque le drame d'*Axël* atteint le milieu de sa quatrième partie, les deux principaux personnages, Axël et Sara, semblent en possession des conditions du suprême bonheur. Jeunes, beaux, porteurs de noms illustres, rayonnants d'intelligence et riches de savoir, ils viennent d'avoir brusquement la révélation d'un immense trésor et de l'amour le plus magnifique. Le trésor, tous deux le poursuivaient de leurs désirs et de leurs efforts ; il est si fabuleux qu'il les investit d'un pouvoir sans limite et leur garantit la réalisation de tous leurs vœux, de tous leurs rêves. L'amour, ils ne l'avaient jamais connu ; l'esprit tendu vers les méditations les plus hautes, les sens domptés par une discipline austère et d'ascétiques pratiques, ils ne lui avaient pas même jusqu'à ce jour accordé une seule pensée ; une si parfaite harmonie semble régner entre leurs deux êtres que le bonheur le plus profond, le plus durable leur paraît assuré. Mais, — l'auteur nous en avertit, — ces éblouissantes perspectives brusquement ouvertes devant leurs yeux constituent seulement une épreuve : il s'agit, — pour une mystérieuse puissance qui se cache au fond de l'inconnu, — de savoir si ces deux âmes exceptionnelles, devant qui se sont dévoilées les cimes les plus hautes de la pensée, accepteront, — comme les humains ordinaires, au-dessus desquels cependant leur sublime méditation les a fait monter, — de monnayer leur double trésor et de tenter ainsi l'accomplissement de tous leurs souhaits, ou si, fidèles au culte de l'Esprit qui les appela, satisfaits de l'heure éblouissante qu'ils viennent de vivre,

ils sauront éviter le piège, irrésistible en apparence, tendu sous leurs pas par le vouloir-vivre et mériter, dans l'Androgyne primitive, enfin reconstituée, mieux que le bonheur, la Paix suprême, indéfectible.

« L'épreuve par l'Or vient la première. Que feront-ils de cet amas sans précédent de métaux précieux et de pierreries ? Que de grandes causes à défendre ! » s'écrie Sara. Mais Axël n'a-t-il pas tout à l'heure, répondant au Commandeur qui le tentait déjà, refusé le sceptre royal ? Aussi toutes les possibilités du merveilleux trésor ne tardent-elles pas, pour ces deux âmes poétiques et désintéressées, à se synthétiser en une seule : les voyages ! les beaux voyages, qui leur permettront d'aller rêver devant tous les vestiges vénérables des civilisations abolies, contempler tous les chefs-d'œuvre de l'art, connaître enfin l'infinie diversité du monde. Mais la profonde méditation d'Axël lui a donné déjà une expérience égale à celle des voyageurs de Baudelaire, et c'est lui qui retient l'enthousiaste élan de sa prestigieuse compagne par ces simples mots : « Aucune réalité ne saurait se montrer égale à nos rêves. A quoi bon les réaliser ? Ils sont si beaux ! »

Mais l'Amour ? L'Amour ne porte-t-il pas en lui la promesse des plus pures, des plus inépuisables félicités ? Hélas non, répond encore Axël. Bientôt, ta beauté se flétrira, mes forces s'épuiseront ; ce sera la satiété, les dégoûts ; puis les maladies, la vieillesse « et la tristesse de donner le jour à d'autres êtres voués à l'ennui de continuer ».

Que faire donc ? Se séparer sur-le-champ pour reprendre obscurément l'ancienne vie de méditation et d'ascèse, attendre patiemment la mort qui les rejoindra, en gardant jalousement au plus secret du cœur le souvenir éblouissant de leur héroïque victoire ? Mais que d'épreuves encore ! Que de tentations à subir ! Et saura-t-on leur résister toujours ?

Aussi bien cette idée n'effleure-t-elle pas même leur esprit. Axël en a conçu une autre plus ambitieuse : fixer dès maintenant, et pour l'éternité, dans un éclat dès lors inaltérable, la présente minute, et donner en même temps à leurs frères humains la plus hautaine leçon de mépris pour les mirages de cette vie. Et tous deux, dans une coupe somptueuse puisée au fabuleux trésor, absorbent l'un après l'autre le poison foudroyant qui va les délivrer.

Ce dénouement est empreint d'un caractère de surhumaine grandeur que personne n'a jamais songé à contester ; il tire surtout son originalité de l'altière et violente protestation de l'Esprit, conscient de sa grandeur et de son inaliénable liberté, contre les servitudes et les entraves de la condition humaine, que ne vient alléger la croyance en aucun Dieu, en aucune expiation nécessaire, en aucun paradis à conquérir. Nulle part, croyons-nous, dans notre littérature, on ne saurait trouver ni foi plus hautaine en l'éternité des âmes et en leur indépendance, ni plus âpre protestation contre l'existence incorporée, dans les limites de l'espace et du temps.

La double épreuve elle-même surprend déjà le lecteur, que rien n'avait préparé à cette idée et à qui d'ailleurs sa nécessité, son utilité même, ne sont peut-être pas suffisamment expliquées. Il en est une cependant qui est encore moins que l'autre familière à nos méditations et qui nous paraît nécessiter encore un plus sublime héroïsme : c'est l'épreuve par l'Amour ; c'est la renonciation de ces deux êtres, jusqu'à présent d'une intégrale chasteté, à une passion irréprochable qui ne pourrait qu'ennoblir leur vie.

Villiers n'a-t-il pas pu en trouver quelque part un exemple, une idée aussi des arguments qu'il emploie ?

Peut-être. Il existe en tout cas de curieuses ressemblances entre le dénouement d'*Axël* et celui de la *Comédie de l'Amour* d'Ibsen. Portons donc notre attention sur ce dernier, et, comme un dénouement ne saurait se comprendre dans l'ignorance de l'idée générale de la pièce, commençons par exposer brièvement l'intrigue de celle-ci.

Le principal personnage de la *Comédie de l'Amour* est un jeune poète, nommé Falk. Il est joyeux, plein d'enthousiasme, plein de foi dans son avenir de poète, mais il se forme de l'Amour une idée si haute qu'il pense que celui-ci est incompatible avec le mariage et même avec les fiançailles. Ceux-ci, en effet, entraînent, suivant lui, une foule de liens, de préoccupations, d'obligations, qui obligent l'individu à renoncer peu à peu à tout ce qu'il y a de plus noble en lui, qui doivent nécessairement amener le matérialisme et sont même capables d'engendrer l'aigreur. Il commente ironiquement les exemples qu'il voit autour de lui : le pasteur

Straamand, autrefois peintre et poète de talent ; il a fait un mariage romanesque ; mais successivement douze enfants lui sont nés ; toute préoccupation artistique et idéaliste s'est éteinte en lui ; il ne pense plus qu'au confort bourgeois et aux beaux appointements ; son amour est devenu une habitude ; sa femme ni lui ne se souviennent même plus de leur première flamme. Styver et Mlle Skoere, depuis longtemps fiancés, ne peuvent se mettre en ménage, faute d'argent ; et leur amour s'étiole, au milieu des soucis matériels, au cours de trop longues fiançailles. Lind, jeune étudiant en théologie, vient de se fiancer avec Anna. Il voulait aller évangéliser les sauvages d'Amérique et sa fiancée était décidée à le suivre. Mais tous les parents et amis, y compris le pasteur, s'unissent pour les détourner de cette entreprise trop hasardeuse et trop dangereuse pour leur bonheur matériel. Lind restera donc et cherchera une place de professeur dans le pays.

Falk est honni par tous, mais il réussit à faire partager ses idées à une jeune fille idéaliste et rêveuse, Svanhild, déjà recherchée cependant par Guldstad, négociant sensiblement plus âgé, mais en possession d'une belle situation matérielle. Dédaignant fiançailles et mariage, tous deux décident de s'unir librement. Quoique sans fortune, ils vont partir, se séparant brusquement des parents et des amis, et Falk gagnera sa vie avec sa plume, comme il pourra.

C'est alors que surgit Guldstad. Ne voulant que le bonheur de Svanhild, il les engage à réfléchir tous les deux ; à Falk, il demande s'il est bien sûr de rendre Svanhild heureuse, matériellement et moralement ; à Svanhild, si elle est certaine d'aimer toujours Falk et de ne jamais faiblir dans la rude vie qui les attend.

Alors Falk et Svanhild sont saisis par le doute. Redoutant de voir peu à peu se flétrir et mourir leur amour et désireux de le garder toujours dans toute sa splendeur, ils décident de se séparer. Falk ne se mariera pas et poursuivra noblement son œuvre de poète, Svanhild épousera Guldstad, mais restera fidèle, au fond du cœur, à Falk, et tous les deux garderont incorruptible, le souvenir de leur merveilleux amour, que rien ne sera venu ternir.

Mais il faut reproduire la dernière scène tout entière.

SVANHILD.

Cependant, s'il venait à périr, cet amour qui doit tout soutenir, que pourrais-tu alors pour mon bonheur ?

FALK.

Tout s'écroulerait avec mon amour.

SVANHILD.

Et oserais-tu devant Dieu me jurer saintement que, semblable à la fleur fanée, jamais il ne se courbera, mais qu'il embaumera éternellement comme en ce jour et demeurera toujours aussi solide à travers la vie ?

FALK, *après une pause.*

Il durera longtemps.

SVANHILD, *avec douleur.*

Oh ! longtemps, longtemps, quelle affreuse parole ! Que veut dire longtemps pour l'amour ? C'est la flétrissure sur le blé. Pour moi, l'amour est immortel ! Cet hymne doit donc finir et l'on chantera ensuite : je t'aimais l'an dernier ? (*Comme soulevée par une forte inspiration*) : Non, notre jour de bonheur ne finira pas ainsi, il ne mourra pas dans les larmes d'un nuage pluvieux qui dissimule le soleil couchant. Non, puisqu'il doit s'éteindre, c'est en plein midi, alors qu'il étincelle le plus merveilleusement, que notre soleil doit disparaître.

FALK, *effrayé.*

Que veux-tu dire, Svanhild [1] ?

SVANHILD.

Nous sommes les fils du printemps, et nous ne devons pas connaître l'automne : l'époque où l'oiseau du chant se taira dans ta poitrine et n'aspirera plus au lieu où il naquit. Jamais l'hiver ne viendra jeter son linceul sur nos rêves défunts, notre énergique et joyeux amour, courbé par le temps, ne tombera pas d'inanition, c'est puissant et frais qu'il périra comme il a vécu [2].

1. « Sara, surprise un peu : Mon bien-aimé, que veux-tu dire ?» (Edition Quantin, p. 282, l. 5).

2. Tout ce passage, depuis les mots : « Non, notre jour de bonheur... » ainsi que la phrase : « Nous avons crié d'allégresse... » un peu plus bas, peuvent être rapprochés des lignes suivantes d'*Axël* : « Pourquoi chercher à ressusciter une à une des ivresses dont nous venons d'éprouver la somme idéale et vouloir plier nos si augustes

FALK, *avec une profonde douleur.*

Mais, loin de toi, que sera la vie pour moi ?

SVANHILD.

Et que serait-elle près de moi sans amour ?

FALK.

Ce serait le foyer, le home !

SVANHILD.

Où l'ange de l'amour lutterait avec force. Non, je n'étais pas assez forte pour être ta femme, je le vois, je le sais et je le sens ! Gaiement je pouvais t'apprendre à aimer, mais je n'aurais pu transporter ton âme à travers les luttes sérieuses. (*Plus près, avec une force croissante.*) Nous avons crié d'allégresse en ce jour enivrant de printemps, ne nous attardons pas mollement dans cette douce joie ! Laisse l'ange regagner, de son aile frémissante comme un chant, la campagne des dieux, et si notre barque d'avenir a sombré, une planche demeure sur l'eau, qui suffit au hardi pêcheur pour atteindre le paradis. Laisse donc le bonheur s'enfuir, laisse-le s'en aller à la tombe humide, notre amour n'en arrivera pas moins, Dieu soit loué ! au port après le naufrage.

FALK.

Oh ! je te comprends [1], mais se quitter ainsi au moment où la vie s'ouvrait si joyeusement devant nous, en ce printemps, sous ce ciel bleu, dans ce même jour où notre jeune amour fut baptisé de nos serments et de nos aveux [2] !

SVANHILD.

Et c'est pourquoi il le faut; arrivé à ce point culminant, notre

désirs à des concessions de tous les instants où leur essence même, amoindrie, s'annulerait demain, sans aucun doute ? Veux-tu donc accepter, avec nos *semblables*, toutes les pitiés que *Demain* nous réserve, les satiétés, les maladies, les déceptions constantes, la vieillesse, et donner le jour encore à des êtres voués à l'ennui de continuer ?... » (*Ibid.*, p. 284, I, 13-23) « ... bientôt, puisque c'est une loi des êtres, si nos transports allaient s'éteindre, et si quelque heure maudite devait sonner, où notre amour pâlissant, dissipé en ses propres flammes... Oh ! n'attendons pas cette heure triste » (287, 16-20).

1. « Sara : Ce sont là des paroles surhumaines : comment oser les comprendre » ? (284, 6-7).

2. « Sara : Songe ! mourir ainsi ? Nous, jeunes et pleins d'amour, maîtres d'une souveraine opulence ; beaux et intrépides ! tout radieux d'intelligence, de noblesse et d'espoirs ! » (287, 3-7).

bonheur ne peut que décroître [1]. Malheur au jour où, paraissant devant le grand juge, nous aurons à rendre compte au juste du trésor qu'il nous confia au jardin de la vie. Car, Falk, il n'y aurait de réponse que celle-ci, qui nous ferait condamner sans espoir de miséricorde : « Ce trésor, nous l'avons perdu sur la route qui conduit au tombeau [2] ».

FALK, *résolument.*

Jette l'anneau !

SVANHILD, *avec feu.*

Tu le veux ?

FALK.

Oui, jette-le, car je te comprends, c'est seulement ainsi que j'arrive à toi. Comme la tombe conduit à l'aurore de la vie, c'est seulement quand il s'est détaché des sauvages désirs ou des regrets que l'amour peut vivre. Il s'envole alors, délivré, vers le foyer spirituel du souvenir. Jette l'anneau, Svanhild !

SVANHILD, *avec énergie.*

Mon devoir est accompli, j'ai rempli ton âme de lumière et de poésie. Vole donc librement maintenant vers la victoire : Svanhild ta bien-aimée vient de dire pour toi son chant du cygne. (*Elle ôte la bague en la baisant.*) Oh ! mon rêve, enfonce-toi pour l'éternité dans les algues de la mer, c'est pour l'amour lui-même que je t'immole ici ! (*Elle remonte de quelques pas, lance l'anneau dans le fjord et s'approche de Falk avec un visage transfiguré par la passion.*) Je viens de te perdre pour cette vie, mais je t'ai gagné pour l'éternité [3] !

FALK, *avec force.*

Et maintenant, à notre œuvre tous les deux ; jamais sur la terre nos routes ne se croiseront désormais : chacun, de son côté, combattra sans plaintes. Dans notre ardeur irraisonnée nous

1. « Axël : L'accomplissement réel, absolu, parfait, c'est le moment intérieur que nous avons éprouvé l'un de l'autre... Essayer de le revivre, en modelant, chaque jour, à son image, une poussière, toujours décevante, d'apparences extérieures, ne serait que risquer de le dénaturer, d'en amoindrir l'impression divine, au plus pur de nous-mêmes. » (285, 13-23).

2. « Axël : A quoi bon monnayer, à l'exemple des lâches humains... cette drachme d'or à l'effigie du rêve... qui scintille entre nos mains triomphales ! » (283, 7-11).

3. « Axël : L'homme n'emporte dans la mort que ce qu'il renonça à posséder dans la vie. » (289, 2-3).

voulions sans combat obtenir la récompense de la victoire et nous voulions le repos du dimanche sans les jours de labeur, tandis que c'est dans la lutte et dans le renoncement qu'est le devoir !

SVANHILD.

Et sans amertume, encore !

FALK.

Non, assurément, mais avec le courage que donne la vérité. La vengeance céleste ne nous menace pas de son flot, et notre éternel souvenir, illuminant les nuages sombres de la vie, sera merveilleux comme l'arc-en-ciel aux sept couleurs, témoignant du pacte à nous consenti par Dieu, et c'est cette clarté qui te conduira à ton devoir.

SVANHILD.

C'est encore elle qui te fera voir ton but de poète.

FALK.

Oui, car tout homme est poète. A l'école, au parlement, à l'église, riche ou pauvre, celui qui aperçoit l'idéal par delà ses actions est poète. Oui, en marche pour les sommets, le coursier de la fuite est sellé [1] ; je sais que mon entreprise est pour jamais ennoblie, et maintenant adieu.

SVANHILD.

Adieu !

FALK, *la serrant dans ses bras.*

Un baiser.

SVANHILD.

Le dernier. (*Elle se dégage.*) Maintenant, c'est avec joie que je te perds pour cette vie.

FALK.

Si toutes les lumières du monde venaient à s'éteindre, l'idée de lumière subsisterait cependant, car elle est divine.

SVANHILD, *s'éloigne vers le fond.*

Adieu. (*Elle sort.*)

1. « Sara : Partons, c'est l'heure ; enveloppons-nous de nos manteaux... l'attelage frappe du pied dans la rosée. » (280,15-18).

FALK.

Adieu. Je suis heureux encore de crier : Hourra pour le bel amour de Dieu, sur cette terre !

(P. 207-214, Edition Perrin, 1903).

Sans doute, les différences ne manquent pas entre la pièce d'Ibsen et le drame de Villiers.

D'abord, d'une façon générale, sans prétendre attribuer à *Axël* le titre de chef-d'œuvre, et compte tenu de tout ce que les imperfections de la traduction ont pu enlever à l'ouvrage du poète scandinave [1], il y a loin de l'œuvre de jeunesse que représente la *Comédie de l'Amour* à l'œuvre de pleine maturité que nous offre *Axël.*

S'il subsiste quelques obscurités dans le drame de Villiers, il y a vraiment trop de vague et pas assez de véritable élévation morale dans la pièce d'Ibsen.

D'une part, en effet, la comédie semble d'abord uniquement dirigée contre le mariage même, contre les fiançailles qui, suivant les usages nordiques, lui constituent une introduction beaucoup plus directe qu'elles ne le font dans nos mœurs. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle s'attaque aussi bien à l'union libre, à la vie en commun, bref à toute réalisation de ce sentiment essentiellement unitif qu'est l'amour.

D'autre part, il semble bien qu'Ibsen en veuille uniquement à la pauvreté. Tous les exemples choisis le montrent nettement. On a bien l'impression que, si les déprimants soucis d'argent venaient à disparaître, il ne verrait plus d'objections au mariage, ou du moins à l'union libre. Bref, ce serait donc uniquement aux pauvres qu'Ibsen conseillerait la non-réalisation. Il ne semble pas que l'affadissement et le déclin de l'amour soient pour lui liés d'une manière inéluctable à la condition humaine. L'œuvre perd donc déjà beaucoup par là en largeur et en puissance.

Enfin, le dénouement lui-même manque de netteté et surtout de noblesse, malgré les efforts d'une poésie dont les images d'ailleurs ne s'élèvent guère au-dessus du banal. Falk

1. « Ecrite en vers taillés en diamant, d'une clarté lumineuse et d'une ironie incomparable » (Sigurd Höst, *Henrik Ibsen*, p. 64), la *Comédie de l'Amour* a forcément beaucoup perdu à être traduite en prose. » (Dikka Reque, *Henrik Ibsen*, p. 186).

vraiment n'aimera-t-il plus ? Ne se mariera-t-il pas, lui aussi ? Etant donné les idées précédemment exprimées par lui sur la vie conjugale, on peut répondre certes par la négative. Pourtant ces idées même n'excluent pas l'idée d'un mariage utilitaire, d'un mariage riche, qui ferait le pendant de celui de Svanhild [1]...

Quant à celle-ci, que penser du motif qui la fait reculer au moment de lier pour jamais sa destinée à celle de Falk ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce recul apeuré de l'amoureuse d'un poète devant les réalités de la vie, ne montre pas beaucoup d'intrépidité ni de foi dans la poésie. Et que dire de sa résolution d'épouser Guldstad, en gardant évidemment au fond du cœur la meilleure part de ses pensées à Falk, qu'elle compte retrouver dans l'éternité ?

Oui, encore une fois, les différences sont nombreuses et importantes. Mais l'idée de la scène n'est-elle pas, au fond, identique dans les deux pièces ? Ne pas essayer de réaliser sur terre les grandes amours, afin d'en emporter la pensée intacte dans l'éternité, car c'est là seulement, loin des corps et en dehors des contingences, qu'elles pourront s'épanouir dans une inaltérable sécurité. La marche aussi n'est-elle pas la même : l'un des personnages (ici, Svanhild, dont la foi a été ébranlée par le tentateur Guldstad) entreprenant de convaincre l'autre ; le second résistant, faisant des objections (peu appuyées, dans un cas comme dans l'autre) et finissant par comprendre et céder ; enfin, un geste symbolique concrétisant la résolution prise (d'un côté, l'anneau des fiançailles, que Svanhild ôte de son doigt et lance à la mer, reflet du ciel ; de l'autre, la coupe du poison libérateur que boivent Axël et Sara).

N'est-il pas aisé de concevoir un poète idéaliste et pessimiste à la fois comme Villiers, si proche parfois, d'ailleurs, plus tard, du dramaturge norvégien, — lisant cette scène, apercevant d'un coup le puissant élargissement philoso-

1. « Ce qui déplaît surtout dans cette pièce, c'est qu'on ne saurait se rendre compte de l'intention initiale de l'auteur. » (Catulle Mendès, *L'art au théâtre*, t. III, p. 289). « Le poète a-t-il voulu affirmer positivement que le mariage ne comporte ni véritable amour ni recherche de l'idéal ? C'est une question qu'il est peu aisé de trancher... » (*Un poète du Nord, Henrik Ibsen*, Pauline Ahlberg, *Nouvelle Revue*, t. 17, p. 150.)

phique qu'elle comporte et qui en fera vraiment une création nouvelle ?

Reste la grande question : celle des possibilités matérielles. D'une part, la *Comédie de l'Amour* est de 1862 et la première version [1] que nous possédions du dénouement d'*Axël* est de 1885 ; donc ici, pas de difficulté. Mais de l'autre, la première traduction connue de la pièce d'Ibsen, représentée aussitôt au *Théâtre des Arts*, sans succès d'ailleurs, date de 1896, sept ans après la mort de Villiers. De nouvelles possibilités demeurent cependant : Villiers n'a-t-il pas pu avoir connaissance de comptes rendus plus ou moins détaillés de la *Comédie*, à l'occasion d'une des ses représentations en Norvège ou en Allemagne ? Pour autant que nous sachions et sans parler des journaux, il en a paru au moins deux dans les revues de France. L'un en 1877, sous la signature d'Albert Savine, dans la *Revue bleue* ; l'autre, sous celle de Pauline Ahlberg, dans la *Nouvelle Revue*, juillet 1882, tome XVII, pp. 139-177. Toutes deux sont nettement antérieures à *Axël* et ont pu, par conséquent, être lues par Villiers. Ni l'une ni l'autre d'ailleurs ne sont des comptes rendus de la *Comédie de l'Amour* seule, mais bien des études de l'œuvre entière d'Ibsen [2]. Toutefois, l'analyse de cette pièce y tient une place importante : deux pages dans la première, cinq dans la seconde (pp. 150-155). Nous citerons seulement quelques lignes de celle-ci : « L'idée fondamentale de l'œuvre est le contraste entre l'amour, cette insaisissable puissance sans laquelle l'existence n'aurait pas de poésie, et la caricature qu'en offre la vie conjugale ordinaire avec son cortège de banalités, de détails prosaïques et de lassitudes » (p. 150). « Falk est convaincu que Svanhild et lui sauront toujours

1. Les diverses rédactions manuscrites qui subsistent, et qui d'ailleurs ne diffèrent que par la forme de la rédaction définitive, ne sont pas datées, ni datables.

2. L'article de Pauline Ahlberg débute même par un aperçu de toute l'histoire littéraire de la Norvège, où l'auteur cite en particulier « Oehlenschlaeger, auteur d'*Haakon Jarl*, d'*Axël à Valborg* (sic) et des *Dieux du Nord* ». — Rappelons à ce sujet que, dès 1834, dans la *Revue de Paris*, J.-J. Ampère avait consacré un grand article à *Axël et Valborg*. Il n'est pas impossible que l'analyse au moins de cette tragédie, dont le 1er acte se passe dans le chœur de la cathédrale d'Altona, près du tombeau d'un saint évêque, ait retenu l'attention de Villiers. La traduction du vieux poème d'*Axël et Valborg*, d'où cette tragédie est tirée, a paru plus tard, en 1852, dans les *Poèmes suédois* de Léouzon Le Duc. Il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre l'histoire d'Axël et Valborg et celle d'Axël d'Auërsperg et de Sara de Maupers.

résister aux platitudes de l'existence... Le doute doit bientôt faire fléchir sa jeune confiance. C'est Guldstad « l'homme à la saine raison pratique », qui met tout à mal, en démontrant aux deux croyants l'impossibilité de sauvegarder l'amour et la poésie dans la vie conjugale : « Mille jeunes gens ont commencé comme vous, leur dit-il, en se fiant au crédit des illusions ; puis, après quelques années, la fleur s'est fanée sur les joues de la femme et le feu s'est éteint au cœur de l'homme, et alors l'existence n'a plus été qu'une grande faillite »... Leur amour pourrait-il faire exception à la règle et survivre aux désillusions dont parle Guldstad ? Pour éviter le triste sort qu'il semble leur prédire, ils se décident à rompre leur engagement et à se séparer. Ainsi, pensent-ils, leur amour ne sera jamais souillé par la trivialité et ils pourront en conserver, jusqu'à la mort, le souvenir immaculé (p. 154).

Ces passages, on le voit, en l'absence même de toute citation directe, mettent en relief l'idée-mère de la pièce avec une netteté suffisante pour féconder l'esprit d'un autre auteur. Mais il existe encore d'autres possibilités d'influence : le contact avec des amis étrangers au fait des littératures du Nord, ou tout au moins de leurs traductions en allemand. Il y avait d'abord Godefroy von der Dussen d'Herpent, qui savait au besoin se dédoubler en Godefroy d'Herpent (directeur) et Jules de Clerville (rédacteur en chef) pour administrer *Le Spectateur*, revue franco-russe (Paris, 1, rue Lepelletier ; Saint-Pétersbourg, Libr. Muller). C'était une succursale d'un autre *Spectateur*, uniquement français celui-là, qui avait pour rédacteur en chef toujours Jules de Clerville. Villiers a donné au premier, au cours de l'année 1876, *L'inconnue* (1er mai, orig.) ; au second *Les demoiselles de Bienfilâtre* (27 janvier, reprod.) ; *A s'y méprendre* (10 février, orig.) ; *La découverte de M. Grave* (30 décembre, reprod.). Mieux : Villiers ayant écrit le scénario d'un drame en cinq actes intitulé *Les Prétendants*, d'Herpent s'était offert à travailler avec lui à l'achèvement de la pièce ; M. von Kraemer a même retrouvé le contrat rédigé entre les deux auteurs à cette occasion. Il est daté de « Paris, 1er août 1873 »[1]. Le

1. Villiers de l'Isle-Adam, *En literaturhistorisk Studie*, af Alexis von Kraemer, Helsingfors, 1900, p. 18.

scénario de Villiers n'ayant pas, jusqu'à présent, été mis au jour, on ne peut juger du rapport qu'il pouvait offrir avec le drame d'Ibsen qui porte le même nom et qui date de 1864. Mais la ressemblance de titre des deux œuvres n'en est pas moins à retenir, en même temps que l'intimité supposée par la collaboration ci-dessus rappelée, au cours de l'année 1876 au moins. Il y avait aussi Rodolphe Darzens, né en 1865 à Moscou et qui, par la suite, effectua divers séjours dans cette ville. Il fut un des intimes de Villiers pendant les dernières années de celui-ci. Il avait commencé à publier dès 1884. Il possédait une bonne connaissance de l'allemand et, deux ans plus tard, en 1887 nous verrons Villiers proposer de sa part à G. de Malherbe, pour la maison Quantin, une traduction complète de la grande épopée des *Niebelungen*. Et il y avait enfin Catulle Mendès, qui fut l'ami de Villiers pendant toute sa carrière, et qui, dès 1867, donnait des traductions allemandes à la *Revue des Lettres et des Arts*. Villiers a pu entendre raconter ou même traduire la pièce de l'allemand, sinon du norvégien par l'un ou par l'autre...

Quoi qu'il en soit de l'influence réelle de la *Comédie de l'Amour* sur *Axël*, il nous a paru intéressant de souligner les rapports qui existent entre les scènes finales de ces deux œuvres dramatiques. Dans tous les cas, au point de vue de la pensée comme à celui du style, l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam apparaît nettement supérieure à celle d'Ibsen.

E. Drougard.

EUGÉNIO DE CASTRO ET STÉPHANE MALLARMÉ

Le 17 août 1944 s'est éteint, à Coïmbre, Eugénio de Castro, le grand poète portugais qui, vers la fin du siècle dernier, avait introduit dans son pays les innovations du Symbolisme. Les frontières étaient encore fermées entre la France et la Péninsule Ibérique et, à la même heure où, dans la lointaine Coïmbre, Eugénio de Castro rendait son dernier souffle, Paris, qu'il avait tant aimé, préparait sa libération. La presse française qui vers 1895, avait consacré de si nombreuses colonnes à l'auteur de *Belkiss*, ne put donc lui rendre l'ultime hommage.

Eugénio de Castro, plus qu'aucun autre, a contribué à attirer l'intérêt du public portugais sur le mouvement dont les maîtres ont pour noms Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. Avec ce dernier il a d'ailleurs entretenu des relations épistolaires et l'auteur d'*Hérodiade* semble avoir, dès le début, suivi avec sympathie l'ascension de son jeune confrère.

Eugénio de Castro appartenait à une famille où il était de tradition de s'intéresser à la littérature française. Son grand-père, le docteur Francisco de Castro Freire, vicerecteur de l'Université, avait traduit Lamartine. A Coïmbre, la vieille ville universitaire des bords du Mondego dont il était originaire, la jeunesse captait avidement tous les échos venant de Paris. C'est avec impatience que les étudiants allaient attendre à la gare les caisses remplies de livres imprimés chez Vanier ou Lemerre. Maint collaborateur du *Décadent* ou de la *Revue Bleue* aurait sans doute été étonné s'il avait su que son nom servait d'étendard aux rédacteurs des

deux revues rivales *Os Insubmissos*, dirigée par Eugénio de Castro, et *A Bohemia Nova*, lors d'une querelle épique au sujet de l'alexandrin ternaire qui les opposa l'une à l'autre.

En 1889, Eugénio de Castro vint en personne à Paris. Dans son discours de réception à l'Académie Royale de Belgique où le reçut, en 1895, précisément Albert Mockel, le commentateur de Mallarmé, il s'est plu lui-même à évoquer ce premier contact :

> Quelque temps après, j'entrepris un voyage en France, et une fois arrivé à Paris, il y a exactement quarante-six ans de cela, ma première visite, le lendemain de mon arrivée, fut pour Léon Vanier, l'éditeur ou, comme on disait alors, le bibliopole des symbolistes, qui avait une petite librairie sur le quai Saint-Michel, et chez qui je faillis me ruiner en lui abandonnant presque tout l'argent de mon viatique contre les derniers volumes de Verlaine, Mallarmé, Moréas, Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Jules Laforgue, Stuart Merrill, Charles Vignier, etc.
>
> Chargé de mon précieux et imposant choix, je courus me calfeutrer dans ma petite chambre d'hôtel, et là, oubliant que j'étais à Paris, que j'étais arrivé de la veille et que je n'avais pas encore visité Notre-Dame, ni le Louvre, que je ne m'étais pas encore promené sur les bords de la Seine ni sous les arbres des Champs-Elysées, oubliant tout cela, je passai deux jours dans ma chambrette, délicieusement absorbé dans la lecture des livres que je venais d'acheter et qui sentaient encore l'encre fraîche [1].

Peu après son retour, Eugénio de Castro allait publier les *Oaristys*, œuvre très audacieuse pour l'époque et qui comportait une préface qui était un véritable manifeste littéraire. Suivant les tendances révélées par le *Manifeste* paru sous la signature de Moréas dans le *Figaro* du 18 septembre 1886, il s'y insurge contre « la pauvreté franciscaine de la poésie contemporaine » et contre le dénuement, non moins franciscain, du vocabulaire, « réduit aux deux tiers des mots qui forment la langue portugaise ». Il y dit également son admiration pour le style décadent, tel que Théophile Gautier l'avait défini dans sa préface aux *Fleurs du Mal* et, pour justifier son souci du vocable rare, invo-

1. Discours de réception d'Eugénio de Castro à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (Séance publique du 11 mai 1935), Bruxelles, 1935.

que le nom de Baudelaire. Quant aux réformes métriques, il les place sous l'égide de Francis Vielé-Griffin et de Jean Moréas. Les poésies contenues dans ce recueil ne sont d'ailleurs pas toutes d'avant-garde et il y flotte parfois encore des réminiscences du Parnasse et du Romantisme...

De facture beaucoup plus hardie est le livre de poèmes intitulé *Heures* qui parut en 1891. Le vers, définitivement libéré de toute entrave métrique, s'étend ou se rétrécit selon les besoins de l'image ou de la pensée. Dans la pénombre claustrale qui enveloppe cet ouvrage brillent les pierres précieuses les plus rares et une faune étrange, composée de licornes, de faucons et de paons, hante ces pages imprégnées d'idéal mystique.

Eugénio de Castro envoya ces deux ouvrages à plusieurs confrères français, et comme il maniait fort bien la langue de Ronsard — les poèmes qu'il a publiées dans les *Ecrits pour l'Art* [1] en font foi — il les accompagnait souvent de la traduction d'un morceau extrait de ses œuvres [2].

Henri de Régnier, Moréas, Edmond de Goncourt, Rollinat, entre autres, lui envoyèrent leurs félicitations. Quant à Mallarmé, dont la table était toujours encombrée des livres soumis à son approbation par de jeunes poètes, il trouva le temps de lui écrire le billet suivant :

Paris, 89, rue de Rome,
5 avril 1891.

Monsieur et cher poëte,

Votre si subtile et chantante traduction française d'un de vos poèmes m'a permis, sans les lire positivement, mais en y jetant les yeux avec quelque désespoir, de goûter un peu cependant à tant de richesse imaginative et native qu'exhalent les vers neufs savants, certains, d'*Oaristos* et d'*Horas*. Merci des livres, de votre sympathie et surtout pour cette demande qui m'agrée tant ! de mon nom sur une page signée de vous.

Votre
Stéphane Mallarmé [3]

1. *Ecrits pour l'Art*, année 1891, n° 5 : *Auto da Fé* et *Cloches dans la Nuit*, poèmes par Eugénio de Castro.

2. Maurice Barrès, en date du 3 mai 1892, précise : « J'ai lu le fragment de l'*Epiphanie des licornes*, que vous avez bien voulu me traduire, c'est d'une ingéniosité imprévue et charmante » (Lettre communiquée par M. Luis de Castro).

3. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.

Les deux livres publiés par Eugénio de Castro avaient fait grand bruit au Portugal. Nombreuses avaient été les critiques suscitées par les innovations réalisées et il peut être intéressant de citer le passage d'une lettre adressée le 11 avril 1890 au jeune poète par João Penha, écrivain portugais renommé :

« Je vous remercie de l'hommage que vous m'avez fait d'*Oaristos*. Comme je ne suis pas polythéiste, Mallarmé est pour moi un faux dieu. Je le respecte cependant, ainsi que ses sectaires, car je respecte toutes les religions de l'Art »

Quoiqu'il n'eût pas mentionné expressément le nom de Mallarmé dans la préface aux *Oaristys*, la lecture de ses œuvres avait en effet contribué dans une large mesure à lui donner ce souci du vocable rare exprimant par sa seule euphonie, détachée des associations banales, le poids d'une pensée, l'envolée d'une image. Et l'auteur d'*Heures* a bien été un de ces poètes « se procurant les mots brillants et vrais et les maniant avec même prodigalité et même tact que des objets précieux extraits de fouilles » dont parle Mallarmé.

Eugénio de Castro a d'ailleurs rendu publiquement hommage à Mallarmé dans le volume de vers qu'il publia en 1894 et qui porte pour titre *Sylva*. Il lui dédie en effet un des poèmes les plus beaux de cet ouvrage, *Asylo*. Voici la lettre que Mallarmé lui écrivit à cette occasion :

Monsieur et cher poëte,

Aidé de la si exquise traduction française du poème *Asylo* que vous m'avez fait l'honneur de me dédier (merci), j'ai pénétré un peu dans la merveille de *Sylva*. Cet *Hospice* a des douceurs d'orgue jouant vers une allée de fleurs, avant la fin du jour. J'admire que, dans tout le reste, mal deviné par moi, du livre, l'éclat par moments scintillant se vaporise à d'autres, si transparent, mobile et léger. La richesse y est de rêve. Votre main. Tout mon intérêt à cette diffusion d'art par vous là-bas tentée.

Stéphane Mallarmé [1].

Si Mallarmé a pu pénétrer assez avant dans les vers portugais de *Sylva*, il n'aura pas non plus été sans discerner les analogies présentées par la ballade *La fille de Roi gar-*

1. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.

dant les canards et sa propre *Hérodiade*. Le narcissisme du poète, l'exaltaltion du moi dans la solitude en forment l'idée principale, aisément révélée par le symbole. Les mots qu'Eugénio de Castro met dans la bouche de la princesse dans son exil volontaire :

> Et moi, toujours triste dans ce luxe, contente seulement,
> Quand, loin de cette opulence royale,
> Nue comme le clair de lune, je me baignais indolente,
> Dans mon miroir au froid cristal !

sont le lointain écho des paroles d'Hérodiade :

> Je me crois seule en ma monotone patrie,
> Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
> D'un miroir qui reflète en son calme dormant
> Hérodiade au clair regard de diamant...

Et si l'héroïne mallarméenne s'exclame :

> Oui, c'est pour moi, pour moi que je fleuris déserte

la fille du roi dira :

> Je vivrai seule — personne au monde ne me mérite.

C'est en 1894 également que parut *Interlune*, recueil de poèmes empreints d'un pessimisme baudelairien, où des princesses pâles errent dans les landes par la nuit et où la la mort apparaît comme la seule solution à la vie. Eugénio de Castro ne manque pas de l'envoyer à Mallarmé qui l'en remercie en lui adressant de Fontainebleau, le 18 octobre 1894, le message suivant, écrit sur une carte de visite :

> Un tardif remerciement pour *Interlunio*, mon cher Poëte, dont je sens que resplendissent les gemmes et les ors, dans une ombre de chapelle précieuse. Quand je puis, sur plusieurs mots de suite, soulever le voile, tout m'apparaît si riche et poignant, que je m'en veux de cette absurde manie française d'ignorer les langages étrangers. Toujours merci, le lien s'établit, coupé de silences, entre vous et nous, intimement. Votre main.
>
> STÉPHANE MALLARMÉ [1].

1. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.

Et sur une deuxième carte de visite, il écrit en post-scriptum :

J'ajoute un mot. Non, il n'a été publié aucun recueil complet de mes vers, chez Charpentier : c'est de Verlaine. L'éditeur Perrin a donné sous le titre de *Vers et Prose*, *Morceaux choisis*, seulement un extrait de divers livres que vous possédez de moi.

L'année suivante allait être pour Eugénio de Castro celle de l'apogée de sa gloire en France. Le *Mercure de France*, l'*Ermitage*, la *Revue Blanche*, pour ne citer que les principales revues, se chargèrent de faire connaître son nom au public dès l'apparition de son drame en prose « *Belkiss, reine de Saba, d'Axum et d'Hyamar* ». Eugénio de Castro s'est, dans ce poème en prose, emparé de la légende biblique pour lui faire incarner un idéal philosophique inspiré de Schopenhauer et que peuvent résumer ces conseils de Zophesamin, vieillard plein de prudence qui essaie en vain de modérer l'ardeur de Belkiss :

Continue donc de rêver à ces délices, mais ne veuille pas les cueillir. La réalité est plus amère que l'ellébore. Désirer est doux... mais réaliser un désir, c'est tuer ce désir. La possession déprécie les objets aimés.

La jeune princesse éthiopienne ira cependant vers Salomon malgré les avis que se charge de lui donner le destin même, malgré l'atmosphère chargée de présages qui s'abat sur le palais de Saba et qui rappelle les drames de Maeterlinck. Elle ira vers Salomon, réalisera ainsi son désir et mourra de l'avoir réalisé.

L'Orient évoqué par le poète est un Orient de mirage poétique où s'amoncellent les pierres précieuses les plus rares et les fleurs les plus étranges. Traitant un thème cher à Baudelaire, il se plaît par exemple à décrire les jardins cultivés par les Astomos, êtres de rêve, et où chaque couleur symbolise une passion ou un état d'âme. Le style du poète atteint dans ce drame poétique en prose une intensité évocatoire étrange, se charge d'images et par moments devient d'une fluidité diaphane. Aussi bien, le sujet traité, les thèmes évoqués, si conformes à l'esthétique et à la philosophie de l'é-

poque, que le talent déployé dans cette œuvre, expliquent le succès qu'elle eut en France.

Non seulement la presse s'y intéresse, mais deux poètes voulurent la traduire : Philéas Lebesgue et Robert de Montesquiou. Ce dernier désirait en faire une adaptation en vers, que Sarah Bernhardt devait incarner sur la scène du théâtre de la Renaissance, mais un voyage que la grande artiste entreprit en Angleterre remit *sine die* ce projet. Quant à la version intégrale de Philéas Lebesgue, elle ne vit pas non plus les feux de la rampe, quoiqu'il eût été question pour elle du théâtre de l'Œuvre et que Brinn'Gaubast eût emporté le manuscrit pour en étudier les possibilités jusque dans les steppes de l'Oural !

Fidèle à son admiration, Eugénio de Castro envoya à Mallarmé un exemplaire de *Belkiss* et, sur un carton mauve, aux coins arrondis, celui-ci vint lui exprimer sa sympathie :

Paris, février.

Mon cher Poëte,

Merci, tard et fervemment, de *Belkiss*, *Reine de Saba*, toujours plus deviné que lu : mais, à cause de ce regard évocateur de colorations et de lignes, richesse et suavité, qui en saisit, juste et au point, la fusion, quoique à travers un voile de merveille, une imprécise musique d'ensemble se dégage, peut-être, très mystérieusement et pas étrangère à notre rêve. Nous vous suivons d'ici toujours avec grand intérêt et comme un des nôtres ; et, moi, entre tous, je vous presse la main admirativement.

Stéphane Mallarmé [1].

Après *Tirésias*, une églogue qui, sous une forme classique, traite le thème très symboliste de la supériorité du rêve sur la réalité, Eugénio de Castro publia *Sagramor*, directement inspiré de l'esthétique goethéenne. Mallarmé tint également à l'en féliciter :

Quelle ample inspiration, riche et farouche, pensive, me semble se mouvoir, partout en Sagramor, si je devine de très loin, cher Monsieur de Castro ; et je vous remercie de me compter toujours un de ceux qu'une lueur entrevue de vos merveilles réjouit. Voici, d'autre part, que je suis confus, ayant des travaux pressants, peu d'heures eu égard à ma santé et aucuns vers à détacher

1. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.

ou livrables; de n'avoir pas répondu, comme je l'eusse souhaité, à votre appel de collaboration pour le beau périodique.

Votre main affectueusement,

Stéphane Mallarmé [1].

Malheureusement cette carte s'était égarée au milieu des allées et venues d'un déplacement et elle ne parvint à Eugénio de Castro qu'en novembre, accompagnée du petit mot d'excuse et d'explication suivant :

Paris, 18 novembre.

Toutes mes excuses, cher Poëte : je ne vous renvoie la carte ci-jointe que pour vous montrer ma maladresse au milieu d'un départ de la campagne en même temps que ce souvenir que j'en emportais de votre dernier livre. Remplacez le tout par un pressement de main admiratif et affectueux, et tous mes souhaits en faveur de l'*Arte*.

A vous,

Stéphane Mallarmé [2].

Le périodique *Arte* auquel fait allusion Mallarmé était une revue internationale qu'Eugénio de Castro avait fondée à Coïmbre en 1895, en collaboration avec son ami Manuel da Silva Gaio, l'auteur des *Chants du Mondego*. La plupart des poètes français de l'époque furent pressentis pour y apporter leur collaboration et nombreux furent ceux qui répondirent à l'appel. Le premier numéro comporte entre autres un conte de Verlaine où celui-ci esquisse le problème de l'éducation par l'Etat, des vers de Remy de Gourmont, un *Lied* de Gustave Kahn... C'était Brinn'Gaubast qui représentait la revue en France et, désireux, semble-t-il, de garder la direction de la partie française, il avait écrit à Eugénio de Castro :

Je m'occuperai moi-même de Raynaud que je connais, de Mallarmé qui m'aime, de Griffin que j'ai obligé : laissez-moi faire [3].

Ni Eugénio de Castro lui-même, ni Brinn'Gaubast n'obtinrent cependant la collaboration de Mallarmé. La revue,

1. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.
2. Lettre inédite communiquée par M. Luis de Castro.
3. Lettre de Brinn' Gaubast du 8 septembre 1895 à Eugénio de Castro (communiquée par M. Luis de Castro).

comme la plupart des feuilles symbolistes, n'eut qu'une durée éphémère et, dès 1896, elle cessa de paraître.

Lorsqu'en juin 1896, Eugénio de Castro vint à Paris, Brinn'Gaubast, d'accord avec Fénéon et Ducoté, organisa en son honneur un banquet que présida Catulle Mendès et au cours duquel Edouard Ducoté, Henri Mazel, Marc Legrand et Brinn'Gaubast lui-même prononcèrent des discours ou récitèrent des vers de l'auteur. Etant donné la date tardive de la réception, Mallarmé, qui était déjà à Valvins, s'excusa de ne pouvoir y assister. Celui qui venait de succéder à Verlaine comme « prince des poètes », était en droit de préférer en cette saison les promenades en bateau sur la Seine aux mondanités littéraires !

Quand, après son recueil de vers, *Salomé et autres poèmes*, Eugénio de Castro publia *La Néréide de Harlem*, morceau d'une cinquantaine de vers où l'on voit une néréide capturée par un rabbin hollandais écouter, loin des réalités terrestres, la chanson d'un coquillage qui lui redit la beauté de ses anciens domaines, Mallarmé, encore une fois, lui adressa quelques paroles de félicitations. La carte de visite datée de juillet 1897, sans autre précision, porte les mots suivants :

Merci, mon cher Poëte, pour cette merveille, illustration, décoration, papier, *La Néréide de Harlem*, qui atteint à peine cependant l'exquisité des vers : le tout en rapport avec l'imprévu délicieux du sujet.

La main de votre toujours fidèle

STÉPHANE MALLARMÉ [1].

Eugénio de Castro avait toujours eu le souci de la présentation de ses ouvrages et cette brochure de vingt pages, illustrée par Batistini, était une édition de grand luxe. Etant donné la brièveté du poème, et aussi la sobriété plus grande du vocabulaire, il avait sans doute été plus accessible à Mallarmé qui, pour la première fois, ne fait nulle allusion à la barrière opposée par la langue étrangère. Ce message, envoyé juste un an avant sa mort, sera le dernier qu'Eugénio de Castro ait reçu de Mallarmé. Eut-il le temps de lui faire parvenir encore le *Roi Galaor*, drame composé en alexandrins où le style dépouillé de tous ses ornements adventices,

1. Document inédit communiqué par M. Luis de Castro.

atteint une intensité tragique et où les personnages de légende ploient sous les menaces du destin ? De toutes façons la mort emporta Mallarmé avant qu'il eût pu lui répondre et la *Néréide de Harlem* fut le dernier poème pour lequel Eugénio de Castro reçut les félicitations de celui qui, dès ses débuts, avait tenu à l'encourager dans la nouvelle voie choisie, comme il avait su encourager d'autres débutants, qu'ils aient pour noms Paul Valéry ou Claudel.

Par une étrange coïncidence, l'année de la mort de Mallarmé marque aussi le tournant où Eugénio de Castro obliqua vers une nouvelle direction. Insensiblement, son style s'était rapproché de l'idéal classique qu'incarnait pour lui l'œuvre de Gœthe et de Feliciano de Castilho dont la *Lyrica de Anacreonte* formait son livre de chevet. A partir de 1898, son œuvre cesse d'appartenir à ce que l'on peut appeler la période symboliste de sa carrière poétique.

En 1900, paraît *Constança*, d'une poésie à la fois simple et tendre, aux vers harmonieux et nobles, qui sera le chef-d'œuvre marquant ouvertement l'abandon des premiers procédés. Comme Moréas, comme Régnier, l'évolution de son talent l'a entraîné vers un idéal assez éloigné de celui de ses œuvres de début. Mais aux sources hantées par lui dans sa jeunesse, il avait puisé des idées qui avaient élargi les horizons poétiques et son style, assoupli et enrichi, en gardera toujours l'empreinte.

L'influence de Mallarmé a certes été décisive pour la formation de son talent et c'est chez l'auteur de la *Pénultième*, autant que dans Baudelaire, qu'il a trouvé ce souci du vocable rare, capable d'évoquer autour d'une image d'impondérables échos. Il a lui-même mentionné Mallarmé parmi les premiers auteurs recherchés lors de son séjour à Paris en 1889. La rareté de ses apparitions dans la capitale française ne lui a pas permis de fréquenter le petit salon de la rue de Rome. Une fois, du moins, Eugénio de Castro a vu Mallarmé — de loin certes — mais même ainsi il n'aura pas été sans garder gravée dans sa mémoire, la vision de sa silhouette, marchant courbée sous la pluie... C'était au mois d'août 1889. Jeune poète, encore inconnu et étranger à Paris, Eugénio de Castro avait tenu à accompagner Villiers de l'Isle-Adam à sa dernière demeure. Et dans le cortège qui « suivait humblement

les rues de Paris, sans un regard de regret, dans une indifférence de glace »[1] et qui se dirigeait vers les Batignolles, Eugénio de Castro a sans doute porté plus d'une fois les yeux vers le groupe formé par Mallarmé et Léon Dierx encadrant le jeune fils de Villiers de l'Isle-Adam.

Entre la vie d'Eugénio de Castro et celle de Mallarmé, on peut d'ailleurs noter quelques analogies : tous deux ont exercé, à côté de leur activité poétique des fonctions universitaires, tous deux ont mené une existence pleine de réserve aristocratique et de dignité, tous deux ne demandaient qu'à une élite d'aimer leurs vers.

Surtout sensible en ce qui concerne la forme chez Eugénio de Castro, l'influence de Mallarmé s'est aussi exercée sur les générations plus modernes des poètes portugais, et l'œuvre si profonde de Fernando Pessoa en donne de nombreux exemples. Mais c'est par les *Oaristys* que les maîtres du Symbolisme ont d'abord été introduits dans la littérature portugaise et par ailleurs c'est à cause d'Eugénio de Castro qu'un poète tel que Mallarmé regrettait de ne pas savoir la langue de Camoens.

Les œuvres d'Eugénio de Castro et de Mallarmé sont certes extrêmement différentes, mais tous deux ont consacré leur vie à la recherche désintéressée de la Beauté et de la Poésie. Par delà les frontières, il s'était établi entre eux un contact spirituel qui permetttait à Eugénio de Castro de recevoir les encouragements de celui à qui tant de poètes, venus des bords du Rhin comme Stefan George, ou des bords de la Tamise comme Arthur Symons et Oscar Wilde, exprimaient leur admiration.

Denyse CHAST.

1. Eugénio de Castro : « *João de Deus* », revue *Arte*, 1896, p. 260.

NOTES ET DOCUMENTS

STERNE AND RADISHCHEV

An Episode in Russian Sentimentalism.

The publication in 1790 of Alexander Radishchev's *Journey from St. Petersburg to Moscow*, printed on his own private press, caused a stir in St. Petersburg public opinion which only increased the alarm and resentment felt by Catherine the Great at the author's outspoken condemnation of tyranny in general and Russian serfdom in particular. The book, written in the form of travel sketches, is violent in denouncing autocracy, the corruption of the Church, hereditary aristocracy, and in fact the whole edifice of « Enlightened Despotism ». The ensuing parody of a trial, which resulted in Radishchev being condemned to death — a sentence subsequently commuted to exile at Ilimsk in Siberia — is one of the « causes célèbres » of the Eighteenth Century. In the course of his interrogation by Sheshkovsky, a judicial inquisitor of notorious ferocity, Radishchev pleaded in a deposition dated August lst., 1790 : « The idea of writing a book in this form first occurred to me as I read Yorick's Journey. And so I began it. » In another confession, addressed to Sheshkovsky on July 16th., Radishchev stated that the plan of the composition developed in his mind as he studied the denunciations of slavery in Raynal's *Histoire philosophique et politique des deux Indes* (1770) ; « And then I happened to read a German translation of Yorick's Journey and thought of following after him ». Later, in the gloomy years of exile in Siberia, Radishchev still remembered Sterne. In a letter to his friend and protector, Count Alexander Romanovich Vorontsov, he refers to himself with melancholy irony as « relégué dans la classe que Sterne appelle des voyageurs par nécessité [1] ».

The literary kinship of Laurence Sterne and Alexander Radishchev is thus established beyond doubt. It is our task to suggest

1. Quoted by A. N. Veselovsky : *Western Influence in Modern Russian Literature*, 4th edition, Moscow, 1910, p. 108 (*in Russian*).

precisely where reminiscences of Yorick's presence are most to be felt in the itinerary of Radishchev's traveller, who is, of course, to be identified with his creator to the same extent as Yorick is with Sterne.

The *Sentimental Journey through France and Italy* (1768) had an immediate vogue on the Continent. While the first Russian version was not published until 1793, the German translation to which Radishchev referred during his trial was published at Hamburg and Bremen by Bode in 1768 [1], when Radishchev was still a student at Leipzig University. But Sterne's foreign admirers did not always succeed in conveying his whimsical humour, and his style inevitably suffered in translation. Frénais' *Voyage Sentimental*, for example (Amsterdam and Paris, 1769) is a « mutilated version of the original, missing as often as hitting the point of Sterne's anecdotes [2]. » In Russia, the fame of Diderot's *Père de Famille*, Goethe's *Werther* and Richardson's *Pamela* helped the sentimental aspect of the work to gain considerable popularity, and Russian Sentimentalism began to challenge the hegemony of neo-Classicism. Moreover, the vogue of real and imaginary « Journeys » had been increased by Russian translations of picaresque novels like *Gil Blas* and of Voltaire's pseudo-exotic *Contes*. The Abbé Barthélemy's *Voyage du Jeune Anacharsis*, one of the most successful essays in the travel genre, appeared at Paris in 1788 and immediately won European fame. In 1772, *Gulliver's Travels* appeared in a Russian translation by Karzhavin, and French travel books of a more authentic type, such as Volney's *Voyage en Syrie et en Egypte* were familiar to the St. Petersburg reading public. Y. L. Barskov has in fact reprinted in his edition of Radishchev's *Journey* (Moscow-Leningrad, 1935) a letter from Radishchev in his capacity of Director of Customs to Count A. R. Vorontsov, then Minister of Commerce, dated June 4th., 1787, in which he mentions that copies of Volney's book had been newly imported by St. Petersburg booksellers and were being cleared at the Customs House. In Russia, the official itinerary of the grand tour of the newly conquered Southern provinces which the Empress undertook in 1787 was published in advance under the title *Journey of Her Imperial Majesty to the Meridional Lands of Russia*. By 1789, when Radishchev submitted the manuscript of his *Journey from St. Petersburg to Moscow*, the censorship was therefore thoroughly familiar with the « Journey » as recognized

1. *The Life and Times of Laurence Sterne*, by W. L. Cross, 3rd edition, New-Haven, 1929, p. 481.
2. Cross, *op. cit.*, p. 482.

type of literary production, and this helps to explain why the book was ever passed. Catherine, however, at first supposed that the imprint at the end of Radishchev's « Journey » : « With Permission of the Censorship » was a piece of conscious deceit on his part. It was nothing of the kind. To quote Prince Bezborodko, later Lord Chancellor, writing personally to the Private Secretary of Potemkin, the Empress' allpowerful favourite :

« That nincompoop Nikita Rileyev (Chief of Police at St. Petersburg) censored the book without reading it, took a fancy to the title and gave it his blessing... With private printing presses allowed by law and the stupidity of the police, this sort of nonsense is sure to happen if one is not careful ».

From Sterne, Radishchev derived the form of his book — various episodes linked together as incidents at successive posting stations in such a way as to give an opportunity for all kinds of digressions, anecdotes and impressions. The fact that the narrative is written in the first person gives a certain continuity to the whole. Both writers introduce numerous autobiographical touches into their account. In general, however, the purpose of Radishchev's work went far beyond Sterne's in social and ideological force, and the effect is vastly different. Sterne makes his points by subtle touches, persiflage, intimate conversation with his reader ; Radishchev usually harangues him with all the emphasis of passionate conviction. There are nevertheless a number of passages and literary devices in the *Journey from St. Petersburg to Moscow* which derive from Yorick. Meetings with old friends and chance acquaintances, much employed by Sterne, are naturally put to frequent use by Radishchev. The chance discovery of lost manuscripts is a fiction used in significantly differing ways by the two writers. Yorick's « fragment » is brought to him at Paris by his valet, La Fleur, as wrapping for a « little print of butter upon a currant leaf». « When I had finish'd the butter, I threw the currant leaf out of the window and was going to do the same by the waste paper — but stopping to read a line first, and that drawing me on to a second and third — I thought it better worth ; so I shut the window, and drawing a chair up to it, I sat down to read it ». The fragment turns out to be a little tale « in the old French of Rabelais' time », relating the adventures of a hen-pecked notary. Radishchev's traveller, on the other hand, finds a document of much more importance. After the idyllic episode with Anyuta, described in the chapter « Edrovo », he gets out of his carriage at the inn at Khotilov and picks up from the mud nothing less than the « Project for the Future », which contains the central message of the book : a syste-

matic plan for the liberation of the serfs. Earlier in his journey, at Podbereziye, he had met a young seminarist from Novgorod, who dropped on his departure a « small bunch of papers », which the Russian traveller finds to contain a philosophical attack in the Voltairean manner on Martinist Free-Masonry (a fashionable movement in Russia at this period), fanaticism, metaphysics and superstition generally. In these instances the content of the « documents » supposed to have been accidentally found has been expanded beyond anything attempted by Sterne.

Several episodes in Radishchev's book recall the Shandean manner : at Sofia, for example, the first posting station :

« I came upon the Postal Commissar snoring, and shook him lightly by the shoulder. — The Devil take you, said he ; A plague on this fashion of posting out of town by night. There are no horses ; it is still early. Pray go into the inn, and drink some tea or go to sleep. When he had said this, Mister Commissar turned, over towards the wall and began snoring even louder. What was to be done ? I shook the Commissar by the shoulder once again. — To Hell with you, I have already said there are no horses — and wrapping round his head with the counterpane, Mister Commissar turned his back on me. If all the horses are out — I reflected — then it is unjust for me to disturb the Commissar's slumbers. But if there are horses in the stable... And I determined to learn whether or not the Commissar had told me the truth. »

The second volume of the *Sentimental Journey* must especially have appealed to Radishchev. Moved by the sight of a starling crying from its cage : « I can't get out ! »

Yorick exclaims : « Disguise thyself as thou wilt, still, Slavery ! said I — still thou art a bitter draught ! and though thousands in all ages have been made to drink of thee, thou art no less bitter on that account. — 'Tis thou, thrice sweet gracious goddess, addressing myself to Liberty, whom all in public or in private worship, whose taste is grateful, and ever will be so, till Nature herself shall change... — with thee to smile upon him as he eats his crust, the swain is happier than his monarch, from whose court thou art exiled... »

Written in a lofty and grandiose vein, the *Ode to Liberty*, portions of which are inserted in the chapter « Tver » of the *Journey from St. Petersburg to Moscow*, is largely a political and social sermon with the passage just quoted from Sterne as its text. The Ode begins :

« O blessed gift of Heaven, fountain of all great deeds : O, Liberty, Liberty, priceless gift ! Allow a slave to sing thy praise. Fill my heart with thy flame and by thy great power turn its servile gloom into light... I entered with thee into the world... but what is it that now shackles my freedom ?... Beneath the shadow of slavery no golden fruit can grow. Where everything hinders the spirit's generous flight, no greatness can flourish. The fertile fields are barren there and the scythe and the sickle lie in disuse[1] ». But in the land of Liberty, « The free countryman hastens home when the round of his daily toil is ended ; with pure and untroubled heart he sleeps in his wife's embrace. He loves and is loved by her ; his labour is a joy and the sweat of his body is like the dew which refreshes meadow, field and wood [2]... ».

There is also a certain resemblance between the chapter «Klin » and the closing chapters (apart from the very last) of the *Sentimental Journey*, in which Yorick revisits the demented village maiden Maria and invokes « Dear Sensibility ! source inexhausted of all that's precious in our joys, or costly in our sorrows... — all comes from thee, great — great Sensorium of the world. » He then enjoys the hospitality of an old peasant couple and their children and grandchildren ; after supper, the whole family joins in a gay rustic dance, and the host says that « All his life long he had made it a rule, after supper was over, to call out his family to dance and rejoice ; believing, he said, that a chearful and contented mind was the best sort of thanks to heaven that an illiterate peasant could pay. Or a learned prelate either, said I. »

This superiority of naive country melody and simple goodness of heart over urban sophistication is treated by Radishchev in « Klin » as the antithesis between the touching rendering of the folk-ballad *Alexis, Man of God* by the blind singer and the artificial arias sung by *Gabrielli, Marchesi or Todi* at the opera houses of Moscow and St. Petersburg. Touched by the tears which this blind man brought to the eyes of his hearers, Radishchev's traveller exclaims : « How sweet is the gentle sensation of melancholy ! How it refreshes the heart and its sensibility !... It seemed to me then (as indeed I always think) that the blessing of a soul filled with sensibility assists one in the path of life and removes the thorns of doubt... » The conclusion of this episode, where the traveller, whose too generous gift of money has been refused by

1. *Stanzas*, 1, 2, 3, 11. The translations from Radishchev in this study are my own, as the only complete translation of his work is a German one. An English version of the Soviet reprint of the first edition (ed. Y. L. Barskov, 1935) is now in progress.
2. *Stanzas*, 32 and 33.

the blind singer, gives him instead a handkerchief to protect his throat from the winter cold reminded A. N. Veselovsky [1] of the passage in Sterne where the Sentimental Traveller exchanges snuff-boxes with the Franciscan monk Lorenzo at Calais. The resemblance is heightened by the fact that both travellers find on returning that in one case, the blind singer, and in the other, the Franciscan, have died.

V. P. Semennikov [2] made the interesting suggestion that in the chapter « Peshki » of the *Journey from St. Petersburg to Moscow* the traveller's visit to a peasant hut is a conscious parody of Sterne's episode « The Supper ». The account of the meal of wheaten bread and wine which Yorick is invited to share is certainly a violent contrast to the food of Radishchev's peasants : bread made from three parts chaff and one part wholemeal flour, and kvass resembling vinegar. But in spite of this opposition, it is not by any means evident that Radishchev is intentionally satirizing Sterne's idealised description. In his *Ode to Liberty*, he too paints a glowing picture of peasant prosperity in lands where serfdom is not the rule, and he must have realised that the position of French country folk under the Ancien Régime, while often unenviable, was yet generally superior to the primitive squalor of the Russian serf. This passage in « Peshki » may rather be intepreted as another example of Radishchev's dual approach to country life. As a disciple of Rousseau, he is set on praising rural virtue, as he does in *Edrovo* ; but his personal observation and solemn purpose constantly lead him, as in this instance, to face up to the real and terrible misery of the Russian peasantry.

Each of the two has recorded his avowed purpose in writing, and it is interesting to see how they characterise their respective literary aims. Sterne, writing on October 3rd., 1767 to Mr. and Mrs. James, says : « I told you my design in it was to teach us to love the world and our fellow creatures better than we do — so it runs most upon those gentler passions and affections, which aid so much to it. » At the same time, Sterne would probably have admitted to writing largely for his own amusement — because he enjoyed it. Radishchev, on the other hand, in the Dedication to his friend A. M. Kutuzov the Free-Mason, prefaced to the *Journey from St. Petersburg to Moscow*, writes :

« I looked around me — and my soul was afflicted by the sufferings of humanity. I turned my gaze within myself — and saw that man's misery arises from man himself, and often only because he looks asquint on those objects which surround him. Can it be,

1. *Op cit.*, p. 108.
2. *Radishchev*, Moscow-Petrograd, 1923, p. 445-446 (*in Russian*).

I said to myself, that Nature has been so niggardly towards her children as eternally to conceal the truth from humanity, erring through no conscious fault ? Has she been a grim Stepmother, bringing us up to experience only misery, and never joy ? My reason shuddered at this thought, and my heart rejected it. I found a comforter for man within himself : « Remove the veil from the eyes of natural sentiment — and I shall be happy. » This voice of Nature resounded loud within me. I regained my spirits after the melancholy into which my sensibility and compassion had sunk me ; I felt in myself enough strength to combat error ; and — unutterable joy ! — I felt that every man can participate in the happiness of his fellows. — This is the thought which inspired me to write what you shall read. »

Interesting though these parallels are, the general conclusion that emerges from a comparison of the two works is that Radishchev's conception of « Sensibility » was extremely different from Sterne's. In the words of a modern critic : « The charm of Sterne's method is its constant changefulness. Yet through the changes runs a distinct, if tenuous, thread of individual continuity. Shape merges into shape, but Yorick remains ; and, though the world itself is presented as extraordinarily various in its human details and inexhaustibly entertaining, there, too, certain patterns perpetually turn up, certain aspirations that age, habit, suffering can never quite extinguish [1]. » Radishchev never attempts to emulate this consistency of tone, preoccupied as he is with formally denouncing fundamental social and political abuses which might well never have occurred to Sterne as fit subjects for polite literature at all. As Herbert Read has expressed it : « *Sentiment*, in Sterne, is always set off against *humour* ; the sentimental is relieved by the humorous, the humorous is redeemed by the sentimental — two contrary principles that together give perfect equilibrium [2] ». The last quality that Radishchev would have claimed for his *Journey from St. Petersburg to Moscow* is equilibrium. His theme was the terrible iniquity of the contemporary Russian social system, and in denouncing it he offset sentiment not with humour, but with indignation and sombre gloom. But the two authors have in common the fact that they heard and recorded the appeal of the oppressed. The English parson with his wayward genius and the Russian Government official by his gift of austere and powerful rhetoric both played their part in the awakening of humane public opinion. D. M. Lang.

1. Peter Quennell : *Four Portraits*. London, 1945, p. 184.
2. *A Sentimental Journey* : Scholartis Press, London, 1929. Introduction, p. xxix.

NOCHMALS CAMOENS IN DEUTSCHLAND

Die mit gewohnter Sachkenntnis und hermeneutischer Schärfe gegebenen Ausführungen Oskar Walzels über den « Deutschen Entdecker des Camoens » (*Revue de litt. comp.* XVIII, S. 478 ff.) bedürfen in zwei Punkten der Berichtigung.

Ohne die schwierige Frage nach den Quellen von Friedrich Schlegels Camoenskenntnis hier anschneiden zu wollen, darf doch gesagt werden, dass diese nicht erst zu Dresden (wo Schlegel von Ende Januar bis Mitte Mai 1802 weilte [1]) entstanden sein kann (Walzel S. 489) ; meldet doch der Bruder August Wilhelm bereits am 21. August 1801 aus Jena der Freundin Sophie Bernhardi, Friedrich sei « ein eifriger Portugiese geworden und enthusiastisch für des Camoens Lusiade eingenommen [2]. Er hat auch mich sehr dazu ermahnt » [2]. Danach möchte also eher umgekehrt die Anregung von ihm auf Tieck und dessen Kreis ausgegangen sein [3].

Dass Tieck noch Ende 1807 über den portugiesischen Dichter abträglich gedacht und geurteilt haben sollte (Walzel S. 492), ist völlig unvorstellbar ; Walzel folgt hier zu vertrauensselig einer Mitteilung des Tieckbiographen Zeydel, die selber auf Versehen beruht ; sie ist einem Briefe entnommen, der in Zeydels neuester verdienstlicher Publikation [4] vollinhaltlich vorliegt und den kritischen Leser ohneweiters erkennen lässt, dass die Ablehnung nicht den *Lusiaden* selbst, sondern ihrer wirklich « sehr mittelmässigen » Verdeutschung durch Kuhn und Winkler gilt, die eben (1807) bei Weidmann in Leipzig erschienen war, oder gar der vom Verlage G. Vollmer im gleichen Jahre zu Hamburg ausgegebenen, noch weniger gelungenen Uebersetzung des C. C. Heise.

Es sei gestattet, diesen bescheidenen Besserungen eine kleine Ergänzung anzufügen. — Ausser den von Walzel erwähnten gibt es noch eine, bisher freilich ungedruckte, Aeusserung Fr. Schlegels über Camoens. In dem Privatkolleg über « Geschichte der Literatur », das er den Brüdern Boisserée und Joh. Bertram vom 25. November 1803 bis zum 11. April 1804 zu Paris hielt, kam er in der 31. und 32. Stunde (8./9. Februar) auf ihn zu sprechen. Wörtlich wiederholt er die bedeutende Charakteristik des Europa-Aufsatzes, erweitert sie aber noch durch diesen Ausspruch :

1. J. Körner, *Die Brüder Schlegel* (Berlin, 1926), S. 456.
2. K. v. Holtei, *Dreihundert Briefe aus zwei Jahrhunderten* (Hannover, 1872), III, S. 67.
3. L. Tieck, *Kritische Schriften* (Leipzig, 1848), II, S. 405.
4. *Letters of Ludwig Tieck, collected and edited by E. H. Zeydel*, P. Matenko, R. H. Five (New York, 1937), S. 55.

« Ein historisches Gedicht, was die heroischen Traditionen einer Nation allumfassend behandeln soll, muss notwendig Ein Werk, ein grosses Ganze sein, damit alles im Mittelpunkt konzentriert werden kann, und kann daher in keiner andern als der epischen Form vorgetragen werden. Es kann nicht dramatisch sein, wegen des grossen Umfangs der darzustellenden Gegenstände, auch die Form des Romans, die vielleicht die passendste schiene, ist wegen der Vermischung von Prosa und Gedichten dem Stoffe zu sehr entgegengesetzt und überhaupt viel zu spielend und scherzend für den Ernst und den Enthusiasmus, den die Grösse des Gegenstandes fordert. Ein solches heroisches Nationalgedicht hatten die Alten nicht... Camoens erreichte vollkommen seinen grossen Zweck, alles Ruhm-und Preiswürdige was die Geschichte seiner Nation aufweist, in einem umfassenden epischen Gedichte darzustellen. Sein Gedicht ist das vollkommenste epische » [1].

Dass und wie schon Schlegel, lange vor Platens gleichgerichteten Absichten, ein den *Lusiaden* verwandtes deutsches Nationalepos plante — in dem, übrigens spätestens 1803 abgefassten, Sonett « An Camoens » [2] sagt er es ja ausdrücklich- — wird meine seit langen Jahren vorbereitete Monographie über den « Dichter Friedrich Schlegel » mit handschriftlichem Material belegen können.

Josef Körner.

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES DANS *LA CHUTE D'UN ANGE*

Il y a eu, il y a encore une légende lamartinienne : celle du chaste amant d'Elvire, de l'« ignorant qui ne sait que son âme ». Mais en voulant la détruire, certains ont dessiné la figure, tout aussi inexacte, d'un Lamartine sensuel et érudit. La réalité est moins simple : la légende avait du vrai, la vérité « scientifique » comporte bien des exagérations. A propos de *La Chute d'un Ange*, nous voudrions moins indiquer de nouvelles sources que faire la synthèse de beaucoup d'études de détail trop souvent partiales : déformation inévitable du Mennaisien qui tire tout à son grand homme, du spécialiste de Herder qui résume en lui tout un siècle.

Une collaboration de plusieurs années à l'édition normalienne

1. Blatt 110/1 der an der Universitäts-Bibliotek Bonn verwahrten Handschrift

2. F. Schlegel, *Sämmtliche Werke*, zweite Originalausgabe (Wien, 1846), X, S. 33; F. Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm, hg. von O. Walzel (Berlin, 1890), S. 519.

de la correspondance de Lamartine, l'étude approfondie de « l'épisode » de 1838, poursuivie à l'occasion d'un mémoire de diplôme, nous ont permis de vérifier pour cette période les conclusions auxquelles était parvenu Paul Hazard à propos des *Premières Méditations* : le poète n'a pas retiré grand profit de la lecture des auteurs étrangers ; Voltaire, Rousseau, la Bible sont demeurés ses plus substantielles nourritures. Une fois reconnues ces limites, tentons de dresser le bilan des dettes étrangères de *La Chute d'un Ange*.

* * *

Les anges et leurs amours étaient à la mode depuis quelques années. En 1823, Thomas Moore qui venait de publier *Les Amours des Anges*, se trouvait à Paris : « Je le voyais souvent », écrit Lamartine, « chez Madame la Duchesse de Broglie... Moi aussi je rêvais alors un grand poème ébauché seulement depuis, *La Chute d'un Ange*, qui devait former une épisode d'une œuvre en vingt-quatre chants. » [1]

La presse de 1838, généralement défavorable au poète-député, ne se fit pas faute de souligner cette parenté : « C'est du Moore et du Milton... avec toute l'infériorité d'une imitation » [2], disait le libéral ; et le chrétien montrait que, partis de « cette absurde et niaise tradition rabbinique de la chute des anges par amour pour les filles des hommes » [2], les deux poètes ne l'avaient pas exploitée de la même façon : « La foi des catholiques que Thomas Moore s'était empressé de rassurer ne lui a pas semblé mériter les mêmes égards... [3] »

C'était fort bien reconnaître la différence fondamentale des deux inspirations. Au reste, Lamartine, avant de lire *Les Amours des Anges*, n'avait-il pas lu la *Genèse* et même Parny ? Le Français libertin n'avait pas attendu le romantique anglais pour adapter à sa manière le verset de la *Genèse* : « Les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qui leur plurent [4]. »

Seulement cela devenait chez lui :

> La Bible dit : les fils de Dieu,
> Des hommes voyant que les filles
> Etaient faciles et gentilles,
> Les pourchassaient ; et ce doux jeu
> Des géants créa la famille.

1. *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 146.
2. *Le Constitutionnel*, 16 mai 1838.
3. *L'Univers*, cité in *Gazette de France*, 30 mai 1838.
4. *Genèse*, VI, 2.

Pour être sérieux, indiquons simplement que c'est en janvier 1821 que Lamartine avait conçu les grandes lignes de cette épopée de l'âme humaine, dont il voulait faire l'œuvre de sa vie. Moore, et peut-être Byron dont *Heaven and Earth* paraissait également en 1823, l'ont sans doute aidé à construire l'affabulation symbolique de son grand Poème. Mais il s'agit tout au plus d'une influence générale et vague sur la fiction. Ni dans le détail de celle-ci, ni dans la pensée qu'elle exprime, on ne retrouve la marque des deux œuvres anglaises.

Un rapprochement beaucoup plus étroit a été tenté par M. de Nolva [1] entre Shelley et Lamartine, et plus précisément entre la *La Révolte de l'Islam* du premier et *La Chute d'un Ange* du second. Pour M. de Nolva, la contradiction n'est qu'apparente entre le « paganisme de l'un » et « la religiosité chrétienne de l'autre » : ce qui compte, c'est leur commun « désir d'élever le peuple... aux plans supérieurs de la compréhension, de la liberté, de la joie et de l'amour ». *La Chute d'un Ange* ne marque-t-elle pas « la vraie période rationaliste » de ce Lamartine « radicalement sceptique » [2] dont parlait Leconte de Lisle ? Comment s'étonner dès lors du parallélisme entre la *Révolte de l'Islam* et « l'épopée indoustanique » de 1838 ?

Dans le poème de Shelley, deux amants vertueux, Laon et Cythna sont recueillis dans une caverne par un ermite philosophe tout comme Cédar et Daïdha chez Adonaï. Laon ayant sauvé un roi comme Cédar sauvera un géant, tous deux en sont cruellement punis. Il y a jusque dans le détail des ressemblances frappantes : l'aigle merveilleux, la fuite des deux héros, leur fin volontaire sur un bûcher. Et surtout, il y a pour M. de Nolva identité d'inspiration entre l'apostolat de l'ermite de Shelley et celui d'Adonaï. Les deux poèmes traduisent une « égale horreur pour le monde asservi à la matière ». On y entend dénoncer non pas l'Être Suprême, mais la conception que nous en avons. Dans les deux œuvres retentissent les mêmes accents désespérés... Laon et Cédar mettront fin à leur jour en lançant au ciel le même blasphème.

Ces rapprochements seraient décisifs si... Lamartine avait lu *La Révolte de l'Islam*. Or, selon M. Henri Peyre, si Lamartine « a jamais lu Shelley (et nous en doutons) ce n'a pu être que *La Reine Mab*, et surtout les notes en prose dont un Shelley juvénile et naïvement négateur faisait suivre ce poème [3]. »

« M. de Nolva, observe-t-il dans son *Shelley et la France*, s'abs-

1. « Shelley et Lamartine », *Nouvelle Revue d'Italie*, nov. 1922.
2. *Le Nain jaune*, 20 août 1864.
3. *Shelley et la France*, pp. 227-228.

tient d'ailleurs de poser les questions : où, quand, par qui, Lamartine aurait-il eu connaissance de ce poème de Shelley ? Les idées communes à Shelley et à Lamartine (sur le peuple, la souffrance, le désir d'un monde meilleur) se trouvent ailleurs que dans Shelley et dans Lamartine, en mille endroits de la littérature philosophique du XVIIIe et du XIXe siècle [2]. »

Cette dernière constatation est l'évidence même, mais les rapprochements présentés par M. de Nolva sur l'agencement de l'intrigue sont plus frappants que ne veut bien le dire son contradicteur. Surtout, M. Henri Peyre se garde bien à son tour de répondre aux questions : « où, quand, par qui aurait-il eu connaissance de ce poème de Shelley ? » Il est plus aisé ici de nier ou d'affirmer que de prouver, la correspondance du poète n'apportant aucune information. Quant à l' « Inventaire des ouvrages anglais ayant appartenu à Lamartine et conservés au château de Saint-Point » [1], on y trouve un seul livre de poésie qui ne soit pas antérieur à 1818, date de *La Révolte de l'Islam*, ni postérieur à la publication de *La Chute d'un Ange* : il s'agit d'une anthologie, *British Poets*, éditée à Paris en 1836. Walter Scott y occupe 20 pages, Shelley une seule avec deux courts poèmes, ni l'un ni l'autre extraits de *La Révolte de l'Islam*.

On ne peut donc affirmer avec M. de Nolva que ce dernier poème soit la source de *La Chute d'un Ange*, puisque rien ne prouve que Lamartine l'ait jamais lu, parcouru, ou même connu de réputation. Rien non plus ne prouve qu'il ne l'ait pas lu. Les livres dont il avait pris connaissance, souvent Lamartine les envoyait à son beau-frère, à la désolation de Mary-Ann. Et après sa mort, que de livres ont disparu de Saint-Point ! Qui peut savoir ce que Lamartine connaissait exactement de Shelley par des conversations avec sa femme, avec des Anglais rencontrés en France, en Italie, ou en Angleterre ? Qui sait si en 1823, à Paris, Thomas Moore ne l'a pas entretenu aussi de ce compagnon « titanesque » du généreux Byron ? Les rapprochements de M. de Nolva demeurent donc des hypothèses, assez troublantes et que rien n'autorise à repousser délibérément.

Mais ce Lamartine, dont l'esthétique et la philosophie restaient profondément fidèles au XVIIIe siècle, n'a-t-il pu subir des influences anglaises antérieures au romantisme ? Il resta jusqu'au bout et il était en 1838 l'homme de Voltaire autant que le disciple de Rousseau. Voltaire à son tour ne fit souvent que démarquer le grand initiateur du Déisme européen, ce Pope que

1. Publié par M. H. Guillemin, en appendice à sa thèse *Le Jocelyn de Lamartine*.

Lamartine a lu en 1808 et 1809, ce Pope dont l'exorde du *Poème sur la Loi Naturelle* comporte un vibrant éloge. Nous avons signalé naguère de frappantes similitudes entre le poème de Voltaire et la *Huitième Vision* de *La Chute d'un Ange*. Mais il faut remonter sans doute jusqu'à l'*Essay on Man* que Voltaire avait traduit en collaboration avec l'abbé Du Resnel. Le texte était probablement de ceux qu'avait lus Lamartine en 1808-1809. En tout cas, il le lut ou le relut en 1834, comme nous l'apprend une lettre où il félicite, sans ironie, Cunyngham, d'avoir traduit Pope « en vers que Delille pourrait envier » [1].

Il n'est donc pas interdit de rechercher le souvenir de Pope dans *La Chute d'un Ange*. Quand Lamartine nous dit :

> ... le regard divin
> du désordre apparent voit l'harmonie éclore.

Quand pour le sage :

> La fin justifia la voie et le moyen ;
> Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien [2].

Cette négation du mal ne s'exprime-t-elle pas en des termes bien voisins de la traduction Du Resnel :

> Tout désordre apparent est un ordre réel ;
> Tout mal particulier un bien universel,
> Aussi malgré tes sens, malgré leur imposture,
> Conclus que tout est bien dans toute la nature.
>
> La nature n'est pas une aveugle puissance ;
> C'est un art qui se cache à l'humaine ignorance ;
> Ce qui paraît hasard est l'effet d'un dessein
> Qui dérobe à tes yeux son principe et sa fin [3].

Les contemporains furent peu sensibles à cette parenté de la pensée lamartinienne avec celle de Pope. Il est vrai que cette dernière était devenue la pensée déiste européenne. Mais la lecture de la traduction de Cunyngham, qui a ravivé chez le poète des souvenirs de jeunesse, permet de parler d'une influence réelle de l'*Essay on Man* sur la *Huitième Vision*.

1. A. Cunyngham, 14 février 1834.
2. *La Chute d'un Ange, VIIIe Vision.*
3. Pope, *Essai sur l'homme*, traduction Du Resnel (1737), Ep. I, 18.

En revanche, dès 1838 en France, dès 1839 en Ecosse, on signala les dettes probables de *La Chute d'un Ange* envers Milton. Nous avons cité la phrase du *Constitutionnel* : « C'est du Moore et du Milton... avec toute l'infériorité d'une imitation ».

Le *Blackwood's Edinburgh Magazine* était plus flatteur et plus équitable : « The loves of Adam and Eve in *Paradise Lost* have, unquestionably, their rival in those of Daïdha and of Cedar » [1]. Eloge que reprendra plus tard M. Henri Guillemin : « La nuit d'amour de Cédar et de Daïdha sera comme une réplique splendide, presque égale au modèle, de l'hymen d'Adam et d'Eve qu'on voit dans le *Paradis Perdu* » [2].

Dès 1825, l'*Edinburgh Review* avait écrit : « Un grand mérite de M. de Lamartine (ses compatriotes diraient peut-être : *une faute*) est, selon nous, dans les emprunts, assez nombreux qu'il fait aux auteurs anglais ». Ces emprunts, déjà modiques à l'époque des *Méditations* et des *Harmonies*, nous venons de voir que pour *La Chute d'un Ange* leur nombre et leur qualité demeuraient très limités. Ils sont pourtant considérables si on les compare aux dettes du poète envers les lettres allemandes ou italiennes.

*
* *

A en croire Sainte-Beuve, Lamartine était « parfaitement étranger à l'Allemagne ». A vrai dire, Virieu lui avait fait connaître les grands aspects de la pensée allemande qu'il avait pu découvrir lors de son séjour à Munich. Le poète a eu entre les mains la traduction des *Idées* de Herder par Quinet. En 1836, au moment même où il compose son *Episode*, il découvre Luther grâce au livre de Michelet. Il avait lu et relu *Werther*. Rien de tout cela ne suffit pour échafauder un système d'influences.

C'est pourtant ce qu'ont tenté des auteurs d'outre-Rhin ; pour l'un d'eux [3], l'histoire des *Poésies politiques de Lamartine* comprend deux périodes : avant et après 1827, c'est-à-dire avant et après la lecture de la traduction Edgard Quinet des *Idées*. Un autre [4] voit dans ce livre la source de l'inspiration politique du poète jusqu'en 1841 ; Lamartine aurait simplement mis son génie au service de thèses puissantes empruntées à Lessing et à Herder.

Pour ce dernier, Henri Tronchon a ici même mis les choses au

1. Janvier 1839.
2. *Le Jocelyn de Lamartine*, p. 567.
3. Kurt Mehnert, *Ueber Lamartines Politische Gedichte*, Erlangen, 1902.
4. O. Wenderoth, *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders Ideen*, Tuebingen, 1906.

point, de façon décisive. Il a pu montrer sans peine les exagérations de Mehnert et de Wenderoth :

«Sauf peut-être quelques pages reprises de Quinet par Genoude, Lamartine n'a guère étudié ni connu directement Herder. Il a lu de près l'étendue liminaire du traducteur, mais semble n'être pas allé plus loin. » Bien plus, « Lamartine n'a pas été attiré par Herder, si facile qu'eût été l'initiation s'il l'avait souhaitée, si propice qu'y fût le moment de sa vie morale ». Bref, on peut croire l'auteur d'un *Herder en France* quand il conclut : « De Herder et de Quinet, il (Lamartine) n'apprend que ce que déjà il avait appris de Pascal [1] ».

Et Lessing ? Selon M. Fernand Baldensperger, la traduction de l'*Education du Genre humain* publiée en 1832 par Eugène Rodrigues avait pu exercer une influence sur la pensée religieuse de Lamartine, à une époque où il songeait déjà à *La Chute d'un Ange*. Mais dans la correspondance de ces années, il n'est jamais fait mention de cette œuvre de Lessing. L'exemple de la traduction Quinet de Herder est d'ailleurs là pour prouver que Lamartine ne lisait pas toujours ne entier les livres reçus. S'il a connu Lessing, c'est par l'intermédiaire des *Lettres sur la Religion et la Politique* de Rodrigues. Cette influence indirecte se confond donc avec celle du Saint-Simonisme.

Quand on aura signalé une certaine parenté entre *La Chute d'un Ange* et l'*Obéron* de Wieland, on conviendra avec H. Tronchon que s'il n'ignorait pas tout de l'Allemagne, Lamartine « en savait ce qu'en savaient les gens cultivés d'avant 1830 » [1]. C'était peu, trop peu en tout cas pour rendre raison de la genèse d'une œuvre aussi ample que *La Chute d'un Ange*.

Restent les sources italiennes. M. Henri Guillemin a relevé trois emprunts possibles au *Roland furieux* : la lutte de Cédar contre les chasseurs, le stratagème de Lakmi pour surprendre les caresses de l'ange, les souffrances de Cédar dans le désert, inspirées des tourments du Roger de l'Arioste.

Si l'on ajoute une note de Lamartine en marge de son manuscrit : « Relire ici, dans les *Poésies Serviennes*, p. 235, 1er vol., l'aventure de Stojan Jankowitch », on aura la somme des influences étrangères possibles sur l'ensemble ou les détails de son poème.

Ainsi, on a voulu expliquer, tour à tour ou simultanément, la conception du poème par une imitation de Moore, la pensée politique par une traduction de Herder ou de Lessing. Nous avons vu ce qu'il fallait penser de ces prétentions. Est-ce à dire que l'originalité de Lamartine est entière dans *La Chute d'un Ange* ? Il y

1. *R. L. C.*, 1921, pp. 527, 585.

aurait peut-être lieu de s'entendre sur cette notion d'originalité. Mais ce que nous pouvons affirmer maintenant, c'est que les sources de Lamartine doivent être recherchées ailleurs que dans les littératures étrangères ; on les trouve dans les souvenirs d'enfance et de jeunesse, dans les fréquentations du poète, dans ses lectures françaises, dans sa vie intime enfin. Il reste légitime et nécessaire sans doute de déceler ici ou là des « ressouvenirs » de Pope ou de Bernardin, du *Mahabharata* ou des *Amours des Anges*, mais le nombre même de ces prétendues influences limite la portée de chacune d'elles, et leur somme ne saurait épuiser le poème de 1838.

Mais n'est-ce pas le propre des grandes œuvres que de défier l'analyse et la dissection ? Cette courte étude aurait atteint son objet si, en montrant la résistance de *La Chute d'un Ange* aux méthodes comparatistes, elle avait donné à quelques-uns le désir de mieux connaître un poème où Verlaine, après Hugo, découvrait des « choses inouïes de beauté ».

Marius-François GUYARD.

UN JOURNAL ALLEMAND POUR LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE (1836-1840).

En 1837, Xavier Marmier qui traversait l'Allemagne s'arrêta à Stuttgart et écrivit de là à Sainte-Beuve que son article sur Jasmin avait été traduit par un journal allemand [1]. Le poète gascon jouissait d'une certaine renommée dans son pays natal, le cercle des romantiques parisiens l'avait déjà remarqué, mais on ne peut pas lui accorder à cette époque une importance littéraire européenne. Il faut donc supposer des relations assez étroites entre les collaborateurs du journal allemand et le mouvement littéraire français pour qu'un article sur Jasmin ait pu être remarqué en Allemagne, et il n'en reste pas moins étonnant que le rédacteur ait compté sur l'intérêt que susciterait ce poète auprès de ses lecteurs.

Dans sa lettre, Marmier ne donne pas le titre du journal et estropie le nom de l'éditeur, mais son rapport est juste. L'article de Sainte-Beuve sur Jasmin qui parut en 1837 dans la *Revue des Deux Mondes*, se trouve traduit la même année dans les *Blätter*

1. Sainte-Beuve, *Correspondance générale*, éd. Bonnerot. T. II, p. 229.

zur Kunde der Literatur des Auslandes, où il s'étend sur quatre numéros. Le journal paraissait à la librairie Cotta, à Munich. L'éditeur en était Eduard Widenmann, l'un des rédacteurs politiques de Cotta, mais le vrai directeur était le poète Gustav Pfizer de Stuttgart, jeune membre du cercle de poètes et écrivains souabes qui s'était formé autour de Ludwig, Uhland et Gustav Schwab. C'est là que Marmier aurait appris la traduction de l'article de Sainte-Beuve.

Les *Blätter* n'ont paru que pendant cinq années, de 1836 à 1840 inclus, et les exemplaires complets en sont rares, semble-t-il, même dans les bibliothèques allemandes. Mais ils présentent un remarquable intérêt littéraire et historique pour qui les étudie de près. Ils parurent comme supplément à une autre publication de Cotta, intitulée : *Das Ausland.*

Ils tiennent le milieu entre le journal critique et le magazine littéraire. Ils ne contiennent pas un grand nombre d'articles critiques, la plus grand partie des numéros se composant de traductions. Ils ne se proposent pas de signaler les œuvres nouvelles par des critiques, mais de les faire connaître par des extraits. Le même intérêt soutenu dont le journal quotidien fait preuve pour les événements politiques se retrouve ici pour le développement littéraire de l'étranger. Les littératures française et anglaise y ont une place prépondérante. On distingue nettement l'intention de traduire les œuvres des littératures étrangères dans l'idiome national et, quoique les lecteurs connaissent plus ou moins bien les langues étrangères, on traduit en allemand jusqu'aux titres des ouvrages présentés.

Du point de vue journalistique, les *Blätter* sont une dernière ramification de l'activité immense que déployait la librairie Cotta sur ce terrain comme sur beaucoup d'autres [1]. Le vrai fondateur de cette maison sous sa forme nouvelle, Johann Friedrich Cotta, commence son œuvre le 1er janvier 1798 en éditant ce grand journal politique qui adopte quelques mois plus tard le nom d'*Allgemeine Zeitung*. Cotta lui-même avait séjourné à Paris en 1785, pour y faire des études, mais le vrai motif de la fondation de l'*Allgemeine Zeitung* doit être recherché dans les conséquences de la Révolution française. Ainsi l'activité journalistique de la librairie Cotta avait, dès son origine, un caractère cosmopolite et était étroitement liée aux événements de France. Il était important, pour le développement futur du journalisme de Cotta, que le premier rédacteur de l'*Allgemeine Zeitung*, Ernst Ludwig

1. E. Heyck, *Die Allgemeine Zeitung*, 1798-1898. München, 1898, *Johann Friedrich Cotta, Zur hundersten Wiederkehr seines Todestages*, Stuttgart (sans date).

Posselt, englobât les lettres dans la sphère de son activité. Peut-être remarque-t-on ici l'influence de Condorcet dont il avait traduit l'œuvre philosophique sur le progrès de l'esprit humain. Mais à cette époque une conception universelle de l'histoire était un lien commun entre les hommes cultivés. De plus, la situation générale en Allemagne était alors telle que les disputes des partis théologiques, philosophiques et littéraires occupaient dans l'opinion publique une plus grande place que les luttes politiques, qui, sous la pression des gouvernements absolutistes, ne pouvait se déployer aisément. Aussi Cotta avait-il eu à lutter, dès le premier jour, contre le despotisme. La librairie de Cotta resta dans le Wurtemberg, pays natal de la famille, mais déjà en 1810 il transféra l'*Allgemeine Zeitung* à Augsbourg parce que le gouvernement bavarois se montrait plus favorable à son entreprise que celui du Wurtemberg. Et c'est en Bavière qu'il reçut des encouragements pour la fondation de son journal *Das Ausland* dont les *Blätter* devaient être une ramification. Par ses idées générales, Cotta appartenait à cette génération de libéraux modérés qui, pendant la Restauration, défendaient l'idée constitutionnelle en Bavière. Ce nouveau royaume, sorti de l'époque napoléonienne avec des tendances de modernisme bonapartiste, chercha à s'appuyer sur le mouvement libéral qui fut à la base de la politique culturelle de Munich au XIXe siècle. Sur les instances personnelles du roi Louis Ier, Cotta établit une succursale de sa librairie à Munich et y édita, à partir du 1er janvier 1828 son *Ausland*, journal quotidien, destiné à entretenir les relations avec le journalisme français et anglais, mais sans caractère politique défini [1]. A côté de lui parut, l'année suivante, le journal *Das Inland*, qui devait cesser de paraître lors des luttes entre le gouvernement et l'opposition, peu de temps après la révolution de juillet. Au début *Das Ausland* contient aussi des comptes rendus littéraires, ce qui n'est pas sans intérêt pour nous puisque les *Blätter* seront une annexe de ce journal. Avec ses tendances cosmopolites et philanthropiques, il est un produit pur du jeune libéralisme en Allemagne et un des premiers essais pour donner au public cultivé des aperçus continuels sur la vie dans les autres continents. L'histoire postérieure de ce journal, qui devait subsister comme revue géographique jusqu'en 1894, ne nous concerne pas. Mais la manière systématique dont se ramifièrent les journaux de Cotta est caractéristique de l'Allemagne d'alors et de sa vie littéraire.

Il est difficile de savoir, faute de sources, quels motifs spéciaux

1. O. Steuer, *Cotta in München*, 1827-1831, München, 1931.

ont amené Cotta à éditer un journal destiné exclusivement à la littérature étrangère. L'éditeur annonce simplement son intention dans une annonce de l'*Allgemeine Zeitung* de décembre 1835 d'ajouter désormais à *Das Ausland* un supplément, *Das literarische Ausland*. Ce supplément ferait connaître au lecteur les nouveautés les plus intéressantes de la littérature étrangère, où la France et l'Angleterre occupent la place principale. C'est tout ! Aussi le premier numéro des *Blätter* ne contient-il pas de programme. Tant dans le journal que dans son supplément littéraire, c'est le caractère impersonnel qui domine. On se gardait bien de présenter un point vulnérable à la censure. Du premier au dernier numéro, les *Blätter* font savoir que les manuscrits doivent être envoyés à Gustav Pfizer. C'est lui que nous pouvons considérer comme le vrai directeur du journal, quoiqu'il ne soit pas désigné comme tel.

La littérature souabe de la première moitié du XIXe siècle se distingue par le caractère profondément régional qui lie les poètes de ce pays. Depuis la Réforme, le Wurtemberg possédait un excellent système d'écoles qui rassemblait avec soin, dans ce pays, tous les talents et les cultivait jusqu'aux limites de leur possibilités intellectuelles. Beaucoup d'entre eux quittèrent plus tard leur pays, mais quelques-uns de tout premier rang et d'autres de moins grande envergure restèrent fidèles au sol natal. Ainsi se forma pour plusieurs générations une tradition et une continuité dans la production littéraire qui ne se trouva pas dans les autres régions de l'Allemagne. Parmi les écoles littéraires, le romantisme eut une incontestable prépondérance en Souabe. Cependant la tradition classique y resta vive, et nous la retrouvons, par exemple, à travers toute la poésie de Mörike. A côté du romantisme se développa une poésie réaliste dans les formes du roman et de la nouvelle. Dans ce pays le lien entre passé et présent n'était pas rompu et ceux qui se consacraient à l'étude de l'histoire en trouvèrent les vestiges dans les mœurs vivantes du peuple. Ainsi, en utilisant des thèmes historiques, on parvint au roman régional et réaliste. Et précisément cette pénétration des grands courants littéraires produisit une atmosphère favorable à la traduction de la littérature étrangère en allemand.

Pour ce qui est de la littérature française, ce penchant était encore renforcé par les relations politiques et culturelles qui lièrent le Wurtemberg à la France pendant la Révolution et l'Empire, et qui ne cessèrent pas sous la Restauration. Comme exemple des rapports entre la littérature souabe et la française, nous pouvons citer Gustav Schwab. Il n'était pas parmi les plus grands, mais il déploya une activité variée, fertile et heureuse, et sa maison fut

un centre de vie littéraire. Plusieurs fois il traduisit des poésies de Lamartine en allemand. En 1826, il publie une traduction partielle des *Méditations*, sous le titre de *Dichterische Gedanken* et, dix ans plus tard, il collabore à une traduction du *Voyage en Orient* pour laquelle il se charge de la partie poétique. Sa traduction des *Méditations* comprend le texte français et le texte allemand en regard. Schwab se propose, comme il le dit dans sa préface, de gagner ces poésies françaises à la littérature allemande. Les sentiments chrétiens et modernes qui distinguent Lamartine se trouvant aussi chez Schwab, ses traductions ont souvent l'allure de poèmes allemands. Mais pourquoi Schwab, quelques années plus tard, a-t-il traduit la médiocre épopée de Barthélémy et Méry, *Napoléon en Egypte* ? Nous lisons, dans sa préface, qu'il connut le poème, encore inédit, lorsque Barthélémy le lui remit à son retour de Vienne en janvier 1829. Alors le duc de Reichstadt vivait encore et Barthélémy, comme on le sait, avait au cours de ce voyage poursuivi des buts bonapartistes. Pouvons-nous en déduire qu'au cours de ces années, Schwab ait été en relation avec des cercles bonapartistes ? Dans cette traduction, comme dans celle de Lamartine nous trouvons le texte français en regard du texte allemand. C'est une édition de luxe [1]. A Stuttgart aussi on travaillait au rapprochement entre les littératures allemande et française. Eugène Borel, de Neuchâtel, professeur de langue française, publia dans ces années une petite anthologie *Echos lyriques* [2]. Dans la préface, il nous raconte que Lamartine, à son retour d'Orient, l'avait encouragé à écrire cette œuvre. Ce fut le même séjour à Stuttgart qui donna à Lamartine l'occasion de voir Schwab. L'anthologie de Borel commence avec Klopstock et Hölty et va jusqu'à Lenau : les poètes souabes et en général le genre élégiaque et idyllique y sont préférés. En 1827 Schwab avait fait un voyage de quelques semaines à Paris et rencontré plusieurs célébrités de différents partis, mais ses sympathies personnelles allaient sans doute aux libéraux modérés, comme Lafayette, Périer, Constant, Royer-Collard. Les tendances d'un homme qui reflète si parfaitement les sentiments de son milieu nous permettent de pénétrer les raisons de l'affinité entre les littératures souabe et française. Presque tous les poètes et écrivains souabes sont libéraux, mais leur libéralisme est, au fond, tradi-

1. Lamartine. *Dichterische Gedanken*, Stuttgart, 1826, Cotta. — Lamartine, *Reise in den Orient*, Stuttgart, 1935, Metzler. — Barthélemy und Méry. *Napoléon in Aegypten*, Stuttgart 1829, Cotta. Des détails sur la visite de Barthélémy à Stuttgart se trouvent dans la lettre de Sophie Schwab à une amie, 10 février 1829, *Zur Erinnerung an Gustav Schwab*, 1792-1892, imprimé comme manuscrit. Stuttgart, 1892.

2. Stuttgart und Tübingen, 1840, Cotta.

tionaliste. Ils luttent, comme leur chef Uhland, pour l'ancien droit, et cela les unit aux Constitutionnels et aux doctrinaires français. Et leur poésie correspond à leur vue politique. Au fond elle est romantique, mais ils n'oublient jamais leur penchant pour les classiques, c'est-à-dire pour la liberté disciplinée que représente Schiller dans son âge mûr. Et nous comprenons ainsi pourquoi ces hommes se sentirent attirés par le Romantisme français qui leur révélait une union semblable de la liberté et de la tradition. En somme, on peut supposer que Schwab participa à la fondation des *Blätter*, quoi qu'il soit difficile de le prouver. Pfizer qui avait été son élève au lycée à Stuttgart, était très lié avec son ancien professeur et tout à fait d'accord avec lui dans toutes les questions littéraires. Peut-être Schwab qui depuis des années déjà collaborait à la librairie de Cotta, proposa-t-il à ce dernier Pfizer comme rédacteur ?

Né à Stuttgart en 1807 et décédé dans la même ville en 1890, celui-ci possédait un talent qui n'était pas inférieur à celui de beaucoup de ses confrères. Mais après des commencements pleins de promesses la source de son inspiration tarit prématurément. Ses recueils de vers montrent qu'il connut bien la poésie romane dans ses thèmes et dans ses formes. Il a traduit quelques pièces de Lamartine et de Byron. Pour comprendre les principes d'après lesquels il dirigea les *Blätter*, il faut tenir compte de sa prose et surtout des articles qu'il publia dans la revue *Deutsche Vierteljahrsschrift*, dont les premières années sont presque identiques aux *Blätter*. Ses deux articles *Die Literatur, ihr Zuzammenhang mit dem Leben und ihr Einfluss darauf*, en 1838, et *Zur Orientierung in den geistigen Richtungen und Strebungen in Deutschland*, en 1839, sont l'œuvre d'un esprit fin et érudit, mais qui manque un peu de vivacité et de tempérament pour être un véritable écrivain. Le second article, qui donne une analyse complète de la situation intellectuelle en Allemagne, montre toutes les possibilités de l'auteur et reste digne d'être lu, aujourd'hui encore, comme document sur l'époque. Dans son jugement sur le rôle que la philosophie a joué en Allemagne comme équivalent de la politique, Pfizer est d'accord avec l'article de Quinet sur l'Allemagne dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1836 dont nous trouvons une critique détaillée, mais peu favorable, dans la même année des *Blätter*. Le premier des deux articles dans la *Vierteljahrsschrift* coïncide sur tant de points avec un autre, *Die soziale Stellung und Bedeutung der Literatur bei den Völkern der Jetztzeit*, qui parut un peu plus tard dans les *Blätter*, que nous pouvons conclure que Pfizer en est l'auteur. La situation des hommes de lettres dans une société qui de jour en jour devient plus démocratique, est ce qui

frappe l'écrivain allemand. Il désire, pour la littérature, la classe moyenne comme public, mais il voudrait élargir sa résonance en s'adressant aux classes inférieures du peuple, comme l'avait fait Béranger que le peuple aime et les hommes instruits admirent. C'est un programme pour un journal littéraire. Mais l'article des *Blätter* nous indique aussi occasionnellement le goût de Pfizer. Après avoir accompagné la littérature française sur son chemin de Voltaire à Hugo, il mentionne enfin Sainte-Beuve et Lamartine comme des romantiques qui se sont à demi réconciliés avec le classicisme. Que ce jugement soit juste ou non, il est certain que les poètes souabes approuvent cette réconciliation. En outre, Pfizer a une vive conscience des différences qui existent entre pays différents en ce qui concerne la littérature. Dans le grand article d'introduction *Ueberblick über die französische, englische und deutsche Literatur*, qui commence la première année des *Blätter* et sans doute est écrit par lui, il se montre confiant dans la prédiction de Gœthe annonçant qu'une littérature mondiale se formera bientôt, et il en conclut que, pour le présent, la compénétration des nations est suffisante.

Les *Blätter* diffèrent de ce que nous entendons aujourd'hui par « journal littéraire » par le petit nombre d'articles critiques qu'ils offrent au lecteur. Comparés aux simples comptes rendus ou traductions, ils n'occupent qu'une place étroite. On veut donner au lecteur l'occasion de juger en personne, et en outre atténuer les contrastes des jugements critiques plutôt que les accentuer. D'ailleurs, c'est la tendance générale des journaux de Cotta. Des comptes rendus sur les événements de théâtre et de salles de conférences n'y manquent pas, mais le livre imprimé y a la première place. Comme les extraits et les traductions demandent beaucoup d'espace, les *Blätter* ne relatent que les œuvres les plus importantes, et c'est ce choix qui donne au journal ses traits caractéristiques. Pfizer est poète et journaliste. Le choix qu'il fait entre les œuvres étrangères nous montre ce que lui et ses amis préfèrent et croient conforme au goût du public allemand. Ainsi les *Blätter* sont une source importante pour l'histoire des relations littéraires entre l'Allemagne et l'étranger.

Nous avons dit que, dans le contenu de ce journal, les littératures française et anglaise occupent la plus grande place. D'autres comme l'espagnole, la néo-grecque et la russe n'y sont considérées qu'en passant. Des deux premières la française jouit d'une certaine préférence. Les deux résumés *Ueberblick über die französische, englische und deutsche Literatur* et *Die soziale Stellung und Bedeutung der Literatur bei den Völkern der Jetztzeit* ont été déjà cités. Ils sont, comme on peut le présumer, de Pfizer lui-même,

et donnent pour ainsi dire la tendance générale du journal. Ce qui intéresse l'auteur anonyme d'un article sur Béranger, c'est le phénomène d'un vrai poète populaire. Comme poète vraiment national, il possède la tradition et en même temps l'esprit moderne. Cette description antithétique nous rappelle le portrait de Sainte-Beuve de l'année 1833. Par contre, l'auteur d'un article, anonyme aussi, sur Chateaubriand reproche à celui-ci de vouloir réconcilier la légitimité et l'humanité. D'ailleurs, cet article est l'œuvre d'un écrivain fin et instruit. Sur les historiens français de cette époque, surtout Thierry et Barante, il y a un exposé détaillé de la plume de Karl Mager. Cet écrivain, qui se distingua plus tard comme pédagogue, avait séjourné quelque temps en France et publié en 1834 et 1837 deux volumes sur l'histoire et le caractère de la littérature nationale des Français [1]. Pour son temps c'est une œuvre excellente. Ses sympathies allaient aux doctrinaires, et ainsi il se trouvait en harmonie avec le cercle des poètes souabes. Dans son œuvre sur la littérature française il avait tracé aussi un portrait de Sainte-Beuve. Les *Blätter* reproduisirent ces lignes, pleines d'enthousiasme, destinées à initier le lecteur au roman *Volupté*. En général, ce journal littéraire dont l'existence lui est vraisemblablement demeurée inconnue est en quelque sorte une émanation de l'activité critique de Sainte-Beuve. Dans son article sur le *Jocelyn* de Lamartine, Schwab le cite plusieurs fois, et pour initier le lecteur aux *Chants du Crépuscule* de Victor Hugo, les *Blätter* reproduisent en grande partie cette critique de Sainte-Beuve qui donnait au lecteur étranger une impression de bienveillance et d'admiration. L'article de Sainte-Beuve sur les *Confessions d'un enfant du siècle* de Musset est traduit dans les *Blätter* sans coupures, et de même celui sur Jasmin, dont nous avons parlé en commençant. D'ailleurs il n'y a pas de traduction des poésies de Jasmin dans les *Blätter*, probablement parce qu'on n'avait pas trouvé de traducteur, mais le groupe des poètes populaires, comme nous le verrons, fut très cultivé. De même l'article sur Xavier de Maistre dont l'auteur par erreur n'est pas nommé, et celui sur la *Comédie de la mort* de Théophile Gautier sont de Sainte-Beuve. De ses traités sur la littérature et la critique française en général, nous avons, dans les *Blätter*, les remarques critiques *Zustand und Schwierigkeiten der Kritik in Frankreich*, qui se trouvent maintenant dans les *Pensées et Fragments* des *Portraits contemporains*, et le résumé de l'année 1840 *Dix ans après*. L'intention de Sainte-Beuve de réunir maintenant, après le détour du romantisme, tous les écri-

1. *Versuch einer Geschichte und Charakteristik der französischen Nationalliteratur*, t. I, Wismar, 1834 ; t. II, Berlin, 1837.

vains de talent dans une œuvre commune est accueillie avec un peu de doute. Des femmes célèbres, dont Sainte-Beuve nous a donné les portraits, nous trouvons Mme Guizot et, dans la préface du roman *Valérie*, Mme de Krüdner. Pour compléter cette série, je cite la critique des deux romans d'Hippolyte Fortoul, *Grandeur de la vie privée* et la polémique intitulée *Critique anglaise et réplique française*. Parmi les autres prosateurs qui se présentent, comme Nisard, Ampère, Michelet, Mignet, Villemain et d'autres, Quinet se distingue par deux articles sur l'Allemagne. Lui qui avait commencé sa carrière littéraire par la traduction du chef-d'œuvre de Herder et comme admirateur de la philosophie allemande publia en 1836 un essai *L'Allemagne* dans lequel il exprime tout son regret devant le déclin de l'idéalisme en Allemagne, avec toute l'amertume du désabusé. Il fut aussitôt traduit dans les *Blätter*, avec des coupures nécessaires à cause de la censure. La rédaction prouva dans sa note qu'elle ne comprenait pas toute la portée de cette critique, mais néanmoins l'impression en fut profonde. Nous en trouvons encore des réminiscences dans l'article de Pfizer « Zur Orientierung », etc., dans la *Vierteljahrsschrift* de 1839. Qu'Edgar Quinet ait été de leur avis, c'est ce que prouvèrent ses deux essais sur *L'unité des littératures modernes*, que les *Blätter* reproduisirent, et celui *De la vie de Jésus-Christ du docteur Strauss*, dont ils donnèrent un long compte rendu. Dans la note qu'elle ajouta à l'essai de Quinet sur Strauss, la rédaction reconnut que rarement un Français avait pénétré comme lui dans le fond de l'esprit allemand, il admit que sa polémique contre la Jeune Allemagne était fondée et lui abandonna même la philosophie spéculative. Mais elle maintint avec fermeté que la tradition de l'esprit allemand avait des racines plus profondes et surmonterait cette crise. Ainsi la critique de Quinet, qui plus tard est devenue célèbre, reçut ici, au moment de son arrivée, toute la considération qu'elle méritait.

Parmi les pièces poétiques, tous les genres de l'époque sont représentés, le drame, le poème, le roman, la nouvelle. La méthode de présentation consiste en une sorte de résumé de l'œuvre à l'aide de longs extraits et de traductions partielles. Les notes de la rédaction ne sont souvent guère que des titres placés sous un tableau. Quant au théâtre français de ces années, les *Blätter* ne l'aiment pas. Ils analysent tout au long les drames de Hugo et de Vigny, mais en les critiquant vivement. Leurs sentiments pour le roman français sont aussi d'une sécheresse remarquable. George Sand est considérée dans plusieurs de ses œuvres secondaires, mais il n'est fait nulle allusion à ses grands romans sur la femme qui lui ont fait un nom. En général, elle est trop émancipée pour le

cercle de Pfizer. Du roman historique de Vigny, *Cinq-Mars*' nous avons un compte rendu détaillé. L'éclosion du roman réaliste en Souabe n'a pas encore commencé, et ainsi la confession intime, soit sous forme de poésie, soit sous forme de nouvelle, reste le genre préféré et est cultivée avec le plus d'amour. Un compte rendu détaillé nous est donné de *Grandeur et Servitude militaire* de Vigny et de la *Confession d'un enfant du siècle* de Musset, celui-ci inspiré par la critique de Sainte-Beuve. Parmi les poètes, Béranger occupe une place vraiment surprenante. On avait de lui un traducteur habile et infatigable dans la personne de Ludwig Seeger[1]. On publia à peu près quarante de ses chansons, et parmi celles-ci les chansons politiques les plus connues, ainsi que les plus décentes parmi les érotiques. La critique détaillée du *Jocelyn* de Lamartine, par la plume de Schwab, a déjà été mentionnée ; F. Schwab y insère quelques traductions. Les lecteurs connaîtront en outre presque toute son œuvre lyrique, les *Méditations*, le *Voyage en Orient*, la *Chute d'un Ange*, le *Dernier chant de Childe Harold*, les *Recueillements poétiques*. La préface de ce dernier recueil, dans laquelle le poète expose un peu cavalièrement son actuelle opinion sur les relations entre la poésie et la politique, est traduite aussi, et on l'a combinée avec les passages décisifs de la critique sévère de Sainte-Beuve. De Victor Hugo on présente tous les recueils poétiques : *Feuilles d'Automne*, *Les Chants du Crépuscule*, *Les Voix intérieures*, *Les Rayons et les Ombres*, et par ses préfaces les lecteurs peuvent se faire une idée assez détaillée de sa théorie esthétique. De Sainte-Beuve nous avons le poème *M. Jean, maître d'école*, un certain nombre de poésies de Joseph Delorme, et, parmi elles, les célèbres *Rayons jaunes*, enfin *Volupté* dans un compte rendu détaillé, accompagné de notes enthousiastes. D'autres poètes, comme Marceline Desbordes-Valmore, Vigny, Musset, Barbier, on présente des pièces isolées et choisies un peu au hasard. La célèbre romance *La Chute des Feuilles* de Millevoye, que Sainte-Beuve avait appréciée avec tant de chaleur, est aussi traduite. La prédilection des *Blätter* pour Jean Reboul mérite bien d'être remarquée. Pour nous, le poète boulanger de Nîmes est un talent modeste, mais les romantiques des deux côtés du Rhin le tenaient pour le vrai poète du peuple. Parmi ses romances qui sont traduites dans les *Blätter*, nous trouvons aussi *L'Ange et l'Enfant*, dans une traduction de Seeger, qui a son modèle allemand dans l'élégie de Grillparzer *Des Kindes Tod* [2]. En somme, les *Blätter* suivent la

1. Béranger, *Sämtliche Werke, deutsch von Ludwig Seeger*, 2. Aufl., Stuttgart, 1859.

2. Grillparzer, Werke, Wien 1931, I. Abt.

poésie française avec un intérêt toujours vif et une sympathie profonde. Les traductions sont en général exactes et d'un style acceptable. La plupart sont anonymes. Parmi les traducteurs dont nous savons les noms, Ludwig Seeger mérite d'être mentionné une fois encore à cause de ses belles traductions de Béranger. Mais seul Freiligrath, dans le petit nombre de pièces qu'il a données, fait preuve d'un talent supérieur. C'est lui qui a traduit des poésies de Sainte-Beuve et la « Rêverie » de Joseph Delorme.

Si l'on compare les années correspondantes des *Blätter* et de la *Revue des Deux Mondes*, il résulte que le journal allemand a emprunté à la revue française une grande partie de ses articles sur les écrivains français et leurs œuvres. Souvent la Revue est citée, mais c'est néanmoins une manière de procéder un peu primitive. On peut présumer qu'il eût été assez difficile de trouver des correspondants appropriés pour rendre compte de la vie littéraire en France et que cela eût été surtout trop coûteux pour le libraire. Nous ne savons pas pourquoi le journal, après cinq ans d'activité, cessa de paraître. Mais les raisons qui ont amené cette disparition peuvent être aisément imaginées. Nous ne les rechercherons pas seulement dans l'histoire politique — l'année 1840 vit une crise grave dans les relations entre l'Allemagne et la France et marque un tournant décisif dans le développement des partis allemands — mais aussi dans les indications du journal lui-même. On les trouve toutes dans sa dernière année. Nous avons déjà fait allusion à la note plutôt sceptique que la rédaction ajouta à l'article de Sainte-Beuve *Dix ans après*. Dans la deuxième partie de son traité *Die soziale Stellung und Bedeutung der Literatur*, etc., au milieu de l'année 1837, Pfizer avait encore dit que, chez des romantiques comme Sainte-Beuve et Lamartine, le mouvement révolutionnaire de la littérature s'était à demi réconcilié avec le classicisme. Maintenant un autre auteur — il reste anonyme, mais certainement ce n'est pas Pfizer — écrit sur les rapports de la littérature française avec la vie publique, cite comme poètes éminents Béranger, Hugo, George Sand et Marceline Desbordes-Valmore, et les caractérise comme des écrivains sociaux, révolutionnaires dans le fond. La réconciliation entre Romantisme et Classicisme, ou pour citer le traité sur Chateaubriand entre humanité et légitimisme, a échoué une fois de plus, la révolution littéraire prend un caractère politique et social et ce développement n'est pas conforme à l'opinion du cercle souabe et de son libéralisme modéré. Ainsi il s'éloigne un peu de la littérature française. Il faudrait une recherche détaillée pour mesurer les degrés de ce refroidissement. Schwab par exemple parle encore en 1848 avec

une vive joie du grand rôle que son ami Lamartine joua dans la révolution. Mais des doutes, qui auparavant n'existaient pas, s'imposèrent à la rédaction. Après que le journal eut reproduit chaque année des chansons de Béranger, nous lisons tout à coup dans une critique des traductions que Seeger avait publiées en volume, qu'il ne serait pas possible d'acclimater Béranger dans la littérature allemande, parce que les idées politiques et religieuses étaient trop différentes. Mais par cela même tous les efforts précédents étaient condamnés ! Peut-être des collaborateurs nouveaux, qui eussent mieux compris le changement de la littérature française, auraient surmonté cette crise. Mais il n'en fut rien. Sans connaître les détails, nous pouvons présumer que ce développement a contribué à la ruine rapide des *Blätter*. Ainsi le déclin du romantisme des deux côtés du Rhin serait aussi celui de ce journal.

Il n'est pas difficile de reconnaître son défaut essentiel : le petit nombre d'articles écrits directement en allemand. Pour s'assimiler une littérature étrangère, il faut discuter sans cesse ses problèmes. Mais à cette époque on méconnaissait les obstacles sévères qui s'opposaient encore à la création d'une littérature mondiale. La conscience de l'unité de la civilisation européenne était profonde déjà, mais le sentiment national s'accentuait en Allemagne. Lorsque Gœthe annonçait qu'une littérature mondiale était en train de se former, il commettait une erreur. Ce n'étaient pas les littératures nationales qui étaient vieilles et leur rapprochement nouveau, comme il le supposa, mais au contraire l'unité de la littérature européenne était vieille, et jeune était l'élan des littératures nationales. Gœthe, avec le coup d'œil sage du vieillard, unit le passé à l'avenir sans considérer le présent. Aussi des hommes de la jeune génération participèrent-ils à cette foi enthousiaste. L'essai de Quinet sur l'unité de la littérature moderne, que les *Blätter* aussi avaient reproduit, en est encore un exemple. D'autres comme Pfizer lui-même doutèrent d'une littérature mondiale, mais non pas de l'harmonie latente entre littératures de nations différentes, et crurent fermement qu'il suffirait de la renforcer, en favorisant la connaissance des littératures étrangères et en s'assimilant leurs œuvres par traduction. La tâche, certainement, est plus difficile que Pfizer et ses collaborateurs ne l'ont supposé. Néanmoins les *Blätter zur Kunde der Literatur des Auslandes* ont accompli une œuvre importante. En pensant aux débuts de ce journal aujourd'hui oublié, on peut imaginer ces hommes, dont nous ne connaissons plus que quelques noms, travaillant sans relâche, à Stuttgart, à Augsbourg et ailleurs, presque toujours loin des centres de la vie littéraire, avec des modestes moyens, mais remplis de l'importance de leur tâche,

toujours prêts à apprendre et, somme toute, assez tolérants. L'esprit dans lequel ils travaillèrent pour la collaboration littéraire entre l'Allemagne et les pays étrangers reste pour nous un un exemple profitable. C'est pourquoi leur œuvre mérite d'être arrachée à l'oubli.

Heinrich Deiters.

I

LE TEXTE AUTHENTIQUE DU DERNIER AUTOGRAPHE DE GÉRARD DE NERVAL

Au cours de recherches sur Gérard de Nerval nous avons retrouvé la liste autographe de ses œuvres, établie par lui-même peu de jours avant sa mort : elle se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal (Fonds Rondel).

On connaissait l'existence de la modeste feuille de papier à lettre qui apporte le titre d'un nombre important d'œuvres perdues de Gérard. Elle a appartenu à P. Lacroix (le Bibliophile Jacob) qui en a publié le texte de façon assez fautive dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* du 25 janvier 1869 (colonne 46 et suivantes). P. Lacroix y explique en quelles circonstances Gérard fut amené à dresser cette liste de ses ouvrages :

« Dutacq, l'excellent, l'ingénieux, l'actif ami des lettres et des lettrés, avait eu la pensée de donner une belle édition des œuvres complètes de Gérard de Nerval. Il m'avait chargé de m'entendre avec celui-ci au sujet de cette édition... J'écrivis donc à Gérard ; nous eûmes plusieurs entrevues ; nous établîmes ensemble les bases de l'édition projetée ; je lui offris, de la part de Dutacq, une somme très importante pour droit d'auteur. Trois jours avant sa mort, Gérard vint me voir et m'apporta ce qu'il appelait le bilan de ses œuvres complètes. Ce jour-là, le pauvre garçon était presque fou ; mais il n'avait jamais eu plus d'esprit et de bonne humeur. Il me quitta en me priant de lui faire donner un acompte sur le prix de ses œuvres complètes et je ne l'ai pas revu. »

Conformément à la description fournie, l'original est un feuillet de papier à lettre, teinté en vert, formant trois colonnes et contenant diverses abrévations. En voici le texte exact :

Livres.

In-18. *Faust*, Dondey-Dupré, 1828. — In-18. *Les poëtes allemands*, Béthune, 1829. — In-8°. *Léo Burckart, etc.*, Desessart, 1839. — 2 vol. in-8°. *Les femmes du Caire*, Souverain, 1846 ; — *Les Nuits du Rhamazan*, 1848. — In-18. id. *Voyage en Orient*, Charpentier, 1849, 3e édition, augmentée des *Amours de Vienne* et des *Mœurs Egyptiennes*. — In-18. *Lorely*, Giraud et Dagneau, 1852. — In-18. *Les Illuminés*, Lecou, 1852. — In-32. *Châteaux de Bohème*, Didier, 1853. — In-32. *Contes et Facéties*, Giraud, 1853. — In-18. *Les Filles du Feu*, Giraud, 1854. — En feuilletons 2 vol. *Le Marquis de Fayolle*, d. *Le Temps*.

Poésies.

La France guerrière, 1 vol., 1827. — *Satires* : *Le Cuisinier*, *l'Académie*, etc., 1828.

Ouvrages commencés ou inédits.

Artémis ou le Rêve et la Vie. — *La Bohème Galante*, Michel Levy, et *Les Nuits de Paris*, Lecou. Presque complets. — *Dolbreuse*, 2 vol. — *Mém. du Comte de Saint-Germain*. — *Lettres cabalistiques*. — *La Méditerrannée* (sic).

Drames et Opéras.

Piquillo, 3 a. Opéra-Comique. Avec Dumas. — *Léo Burckart*, 6 a. Porte Saint-Martin. Avec Dumas. — *Le Chariot d'Enfant* ou *Vasantasena*, 5 a. Odéon, avec Méry. — *L'Imagier de Harlem*, 5 a., Porte Saint-Martin, id. — *Les Monténégrins*, 3 a., Op.-Comique, av. Alboize. — *La nuit blanche*, 1 a., Odéon, avec Méry. — *Pruneau de Tours*, vaud. 1 a. Gymnase, av. Coignard. — *Misanthropie et Repentir*, 5 a., trad. nouvelle, reçu au Théâtre-Français. — *Jodelet*, 3 a. à l'étude, id. — *Tartufe chez Molière*, 2 a., Odéon, av. Lopez. — *La main enchantée*, 5 a., reçu à la Gaîté, avec Maquet. — *Lara*, *Le Prince des Sots*, reçues et non jouées. — *Louis de France* (4 actes écrits). — *Corilla*, opéra-comique, reçu, en préparation.

Sujets.

La mort de Brusquet, 3 a. — *Beppo*, 1 a. — *L'Abbate*, 2 a. — *La Reine de Saba*, 5 a., Halevy. — *Le Citoyen Marquis*, 5 a., terminé. — La *Margrave*, 2 a. — *Francesco Colonna*, av. Lucas. — *L'Etudiant Anselme*, 2 a. — *L'Homme de Nuit*, 5 a. — *Fouquet*, 3 a., av. Maquet. — *La Fiancée de Corinthe*, 5 a., comm. pour

Spontini av. Th. Gautier. — *Nicolas Flamel*, 3 a., commencé. — *La Mort de Rousseau*, etc.

Journaux.

Mercure. 3 ans. Divers morceaux. — *Charte de* 1830. 2 ans. Feuilletons. — *Messager*, 1 an. Feuilletons. — *Presse*. 10 ans. Feuilletons. — *Figaro*, 2 ans, Articles de genre. — *National*. 1 an. Divers art. — *Artiste*. 4 ans. Art. de mœurs et de littérature. — *Revue des Deux Mondes*, 6 ans. Art. de voyages. Poëmes de Henri Heine. — *Revue de Paris*. Art.

En épreuves.

Le Rêve et la Vie.

Pensées, Philosophie, Religion.

2 vol. de manuscrits.

La copie donnée par P. Lacroix comportait différentes erreurs, nous en donnons ci-après la liste : on trouvera sur trois colonnes le texte de Nerval, celui de l'*Intermédiaire*, celui d'A. Marie [1].

Texte de Nerval.	Texte de P. Lacroix.	Texte d'A. Marie.
2 vol. in-8° *Les femmes du Caire*, 1846	2 vol., 1848	3 vol., 1848
Les Nuits du Rhamazan, 1848	*Les Nuits du Rhamazan*, 1848	*Les Nuits de Rhamazan* (*Contes et Facéties* : omis)
La Méditerrannée (sic)		
Léo Burckart, 6 a. [2] avec Dumas	*Léo Burckart*, 6 a.	*Léo Burckart*, 5 a.
Pruneau de Tours	*Princesse de Tours* (imprimé par erreur)	*Pruneau de Tours*
Beppo, 1 a.	*Beppo*, 2 a.	*Beppo*, 2 a.
La Margrave, 2 a.	*Le Margrave*, 2 a.	*Le Margrave*, 2 a.
La Mort de Rousseau (avec Lucas) cette mention barrée.	*La Mort de Rousseau*	*La mort de Rousseau* (*Presse*, 10 ans : omis)

1. *Bibliographie des œuvres de Gérard de Nerval* (1926), pages 15 à 17.
2. *Léo Burckart* comprend 5 actes et un prologue.

On voit donc que A. Marie reproduit les erreurs de P. Lacroix, en ajoute quelques-unes, oublie deux titres et rectifie *Pruneau de Tours* (au lieu de *Princesse de Tours*, imprimé par erreur).

H. Bachelin dans la bibliographie placée en tête du volume *La sonate du Diable* (éd. F. Bernouard, 1927) a reproduit le texte de Lacroix en l'accompagnant de remarques et rectifications diverses, auxquelles je me permets de renvoyer (en particulier en ce qui concerne les erreurs de date). Un point cependant retiendra un instant notre attention :

Dans la colonne Drames et Opéras, on trouve :

Piquillo, 3 a. Opéra-Comique avec Dumas
Léo Burckart, 6 a. Porte Saint-Martin —

le tiret devant évidemment se lire : d° ou *Avec Dumas*, nous trouvons donc là, de la main de Nerval, l'aveu de la collaboration de Dumas à la rédaction de *Léo Burckart*. A ce propos, M. L. Seché a publié dans *Le Gaulois* du 30 août 1911 le billet suivant :

16 *Nov.* 1838.

« Nous nous engageons, Gérard et moi, malgré la réception d'Anténor Joly, à ne pas exiger la représentation de la pièce intitulée *Léo Burckart*.

Signé :
« Gérard. — Al. Dumas. »

Il est donc bien établi que Dumas a participé à la composition du drame en question.

II

LEO BURCKART

La Comédie-Française donne régulièrement *Ruy Blas*, *Hernani*, *Chatterton*, et *Léo Burckart* reste injoué. Cependant Nerval a conquis sa place dans la littérature française, une place privilégiée, un peu à l'écart des grands romantiques. Hugo, Vigny, Dumas, Gautier, bien que les principaux manuels de littérature en usage ignorent encore son nom. Mais l'absence de réussite théâtrale de Nerval, de son vivant, se perpétue après sa mort.

Il faut donc se féliciter que M. H. Clouard, fervent nervalien, ait fait réimprimer récemment *Léo Burckart* en compagnie de deux œuvres mieux connues de Gérard [1], car les éditions anté-

1. *Sylvie*, suivie de *Léo Burckart* et de *Aurélia*. Introduction et notes par H. Clouard (Editions du Rocher, Monaco, 1946).

rieures, dont celle du « Divan », due à M. Clouard, étaient épuisées.

Ce drame est la plus solidement charpentée des œuvres que Nerval écrivit pour la scène ; la collaboration d'Alexandre Dumas n'est sans doute pas étrangère à ce fait : les deux auteurs ont conçu la pièce lors de leur commun voyage de 1838 en Allemagne ; ils l'ont réalisée ensemble. Il n'en reste pas moins que l'idée première et, dans l'exécution, les détails d'atmosphère et une grande partie du dialogue, doivent être attribués à Nerval [1]. La pièce est écrite sous l'influence avouée de Schiller (spécialement des *Brigands*) et aussi sous celle de Gœthe et de Shakespeare. On peut admirer l'habileté avec laquelle les deux intrigues superposées sont déroulées parallèlement : d'une part le conflit dans l'âme de Léo Burckart entre l'amour de la liberté et les nécessités du pouvoir s'extériorise dans la lutte que le héros doit mener contre ses anciens camarades de combat, c'est le sujet repris par J. Romains dans le *Dictateur* ; d'autre part l'intrigue domestique met aux prises Léo Burckart, sa femme Marguerite et l'étudiant Frantz Lewald. Un subtil jeu de contre-point très finement décrit, intervient : Léo échoue en tant qu'homme d'Etat parce qu'il a voulu demeurer honnête dans un monde pourri, mais grâce à cette même loyauté foncière, il sauve son bonheur conjugal.

Nerval a pris un plaisir évident à faire revivre l'Allemagne de 1819 qu'il imaginait : cette « jeune Allemagne » romantique avec ses associations d'étudiants, ses lieder, sa sentimentalité. Il utilisait à la fois des sources livresques et des souvenirs personnels. « Je m'étais mis dans la tête de faire exécuter des chants de Koerner, rendus admirablement par Weber. Je les avais entendus. Je les avais répétés en traversant à pied les routes de la Forêt Noire, avec des étudiants ou des compagnons allemands [2]. »

C'est le 23 mai 1819 que l'étudiant Carl Sand avait poignardé à Mannheim l'écrivain Kotzebue ; Nerval et Dumas avaient visité la maison de Kotzebue, étaient allés en pèlerinage à la tombe de Carl Sand, avaient interrogé les survivants de la journée tragique. Un autre événement analogue a inspiré Nerval plus directement encore : le 1er juillet 1819, à Swalbach, Loebing tenta

1. Dumas (*Causeries d'un Voyageur*) a reconnu que l'idée de *Léo Burckart* revenait à Gérard et que lui, Dumas, ne fut pour quelque chose que dans l'arrangement dramatique des scènes et dans l'exécution du dialogue.

G. Bell dit avoir vu chez Théodore Coigniard le manuscrit original écrit par les deux mains. Sur ces points voir : Léon Séché, *Victor Hugo, Gérard de Nerval et Théophile Gautier* (*Le Gaulois*, 30 août 1911).

2. *Lorely*, appendice aux *Scènes de la vie allemande*.

d'assassiner le président Ibell ; arrêté, Loebing se donna la mort comme Frantz Lewald dans *Léo Burckart*. Dans la préface de l'édition originale du drame [1], Nerval cite l'*Annuaire de Lesur*, il s'agit de l'annuaire pour 1819, année où se situe l'action de *Léo Burckart*. La documentation de Nerval sur les Sociétés secrètes allemandes, sur les sociétés d'étudiants et sur les universités allemandes provient pour une part importante de ce même annuaire (années 1819 et 1820). Il transpose, il romance en joignant à ses notes des réminiscences d'autres lectures [2] et des souvenirs. Dans la première édition de *Léo Burckart*, il produit au jour une partie de ces matériaux, puis il ôtera cet échafaudage, désormais inutile, ne laissant subsister que l'édifice.

A propos des sociétés secrètes allemandes, Nerval a pensé à l'ordre du Temple, à la maçonnerie, aux illuminés. La similitude est grande entre la scène de tribunal secret placée dans *Léo Burckart* (V[e] journée, sc. III) et un chapitre du roman de J. Brisset, *Les Templiers*, 1313 [3] (t. I, l. IV, ch. IV). Rendant compte de ce roman, un critique anonyme, peut-être Nerval lui-même, notait le 22 mars 1837, dans la *Charte de* 1830 : « Dans un temps où la société est sans cesse effrayée par de sourdes menées, par les associations occultes dont le crime seul révèle l'existence, l'auteur eût donné, je crois, une nouvelle chance de succès à son livre, en l'intitulant : *Origine des sociétés secrètes*.

Mais, dès cette époque, Nerval possédait le don d'organiser des éléments de provenance diverse et son drame, humainement vrai, devient en même temps pour les Allemands un miroir où ils se reconnaissent véridiquement réfléchis. C'est ainsi que Walther Von Küchler [4] a loué longuement le drame de Nerval comme œuvre originale, en même temps tableau fidèle de la vie, des mœurs, de la psychologie des Allemands, né d'un contact direct et sympathique avec l'Allemagne [5].

Le tableau nous paraît aujourd'hui assez flatté, car nous avons du mal à croire à cette bonne Allemagne enthousiaste et

1. *Léo Burckart*, par M. Gérard, accompagné de *Mémoires et documents inédits sur les Sociétés secrètes d'Allemagne* (1839).

2. En particulier un ouvrage sur les universités allemandes par Kollot, que nous n'avons pas trouvé.

3. 2 vol., 1837.

4. *Vossische Zeitung*, Berlin, 21 août 1904, n° 391. Supplément du dimanche, n° 34.

5. Th. Gautier a dit de *Léo Burckart* qu'on l'attribuerait plus volontiers à un diplomate d'âge et d'expérience qu'à un débutant : « Tout y semble vu de l'autre côté de la vie par un spectateur désintéressé qui ne prend aucune part aux passions humaines. » (Voir le long compte rendu dans *La Presse* du 22 avril 1839, repris en grande partie dans *L'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, t. I, p. 226-254(1858).

romantique. Mais elle existe, au moins en esprit, et demeure le refuge de ceux qui refusent de désespérer tout à fait de l'Europe ; elle vaut bien l'Espagne imaginée par Hugo. Devant cette toile de fond se déroule dans *Léo Burckart* une action dramatique qui met aux prises des personnages bien individualisés, des créatures de chair et de sang qui souffrent et qui meurent.

Il serait souhaitable qu'une compagnie dramatique se décidât à monter ce drame qui, victime de la censure, n'eût en 1839 que trente représentations.

Jean Richer.

CHRONIQUE

France-Suède. — La *Société suédoise d'histoire des sciences*, fondée à Upsal en 1934 par le jeune et actif professeur Johan Nordström, publie chaque année un fort recueil d'études dont on ne saurait trop louer la haute valeur scientifique et la substantielle variété (*Lychnos*). Son succès, ses 3.000 adhérents et abonnés témoignent d'un goût de l'érudition et de la culture savante plus répandu et plus volontiers libéral, parmi le public en Scandinavie, qu'en bien d'autres pays.

La vie intellectuelle, gravement atteinte et en partie interrompue en Norvège par l'occupation allemande, moins éprouvée au Danemark au cours d'une résistance unanime, reprend dans ces deux pays une admirable activité.

Plus favorisée, la Suède, refuge de nombreux opprimés, et dont la neutralité, à grand peine sauvegardée, a permis une politique d'inappréciables secours à tous ses voisins, voire à la France, s'est trouvée en mesure de poursuivre, parfois avec difficulté, mais sans lacunes trop graves, ses travaux littéraires et scientifiques.

Elle s'efforce, après un long isolement — comme le Danemark et la Norvège, — de renouer avec la France de séculaires relations. Ses publications dont nous avons été longtemps privés recommencent à nous parvenir.

Signalons, à ce propos, les envois de livres et de périodiques au fonds scandinave, annexe de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, particulièrement intensifiés, en ce qui concerne la Suède, par la présence à Paris, pendant plusieurs mois, d'un éminent bibliothécaire suédois, M. Uno Willers, désormais conservateur de la bibliothèque de l'Institut Nobel à Stockholm. On sait l'importance de ce fonds scandinave, si utile aux élèves de M. Jolivet, fonds unique en Europe par l'abondance et l'ancienneté de ses collections. Grâce à l'active intervention de M. Julien Cain, des mesures sont prises pour atténuer le fâcheux encombrement de ses locaux trop exigus en attendant la construction, depuis longtemps envisagée, d'un édifice digne d'un centre indispensable à nos relations avec le Nord.

La Suède est désireuse de multiplier ses contacts avec les pays étrangers. La création à Stockholm d'un Institut suédois comparable à notre direction des Relations culturelles est à cet égard significative ; l'une des premières succursales de cet Institut vient de s'ouvrir à Paris.

Fait nouveau dans l'histoire de l'Europe contemporaine, ce mutuel désir de rapprochement est encouragé par l'extrême accélération des communications. Stockholm, par l'avion à quatre heures de Paris, les capitales scandinaves plus proches de nous qu'avant la guerre Marseille et Toulouse, les pays septentrionaux se trouvent associés à la vie continentale selon un rythme aux conséquences incalculables. Ils entrent pour la première fois depuis le XVIIe et le XVIIIe siècle, dans le circuit des intérêts, des collaborations... et des périls dont les avait éloignés une sorte d'isolement géographique hors des grandes voies et des redoutables carrefours d'influences et de rivalités nationales.

Une nouvelle solidarité est née entre les pays scandinaves et notre Occident auquel les rattachent leurs traditions et leurs tendances profondes. L'esprit en bénéficie, la Suède nous demande le concours de la latinité : elle traduit nos jeunes auteurs, joue sur ses principales scènes nos pièces de théâtre avant même, parfois, leur représentation à Paris. Notre langue, stimulée par le déclin momentané de l'influence allemande, joue ici son rôle traditionnel dont elle a tout lieu de se satisfaire : langue de culture, réservée, quoi que nous fassions, à une élite, cette élite au surplus entendue au sens large du terme, et rien ne le montre mieux que la multiplication des cours de français dans nombre de centres des universités populaires. De l'activité de l'Institut français de Stockholm, des enseignements français des universités, de nos échanges intellectuels, la littérature comparée espère bénéficier.

En France même, une curiosité toute nouvelle accueille et recherche les œuvres les plus récentes des littératures du Nord : engouement parfois excessif et aveugle après de longues périodes de quasi-indifférence et de fréquente incompréhension ; les bons traducteurs sont rares ; mal informés, sollicités par des intermédiaires et agents irresponsables, nos éditeurs publient trop souvent des ouvrages médiocres ou secondaires, négligemment traduits, au risque de lasser un public tard venu à ces littératures.

Un grand effort d'information est donc nécessaire : tout ce qui contribue à renseigner en France les esprits attentifs, à leur proposer une documentation sérieuse, le contact des œuvres des arts et des hommes de Scandinavie, doit être encouragé.

A ce propos, on ne saurait trop remercier les organisateurs de l'exposition *La Suède à Paris*, récemment inaugurée par la Ville de Paris au Musée Carnavalet. Rarement vit-on rassemblée pareille abondance de documents écrits, de peintures, portraits, objets d'art illustrant l'intimité des rapports franco-suédois aux époques anciennes et classiques : le catalogue de l'exposition, minutieusement annoté, enrichi de maintes gloses érudites, est, à lui seul, un répertoire auquel devra se référer quiconque s'intéresse aux échanges culturels entre les deux pays.

Sans parler du Moyen Age et de la Renaissance, on y voit combien au XVIIe siècle leurs relations s'intensifient ; par delà les collaborations politiques et militaires, les échanges mondains, les mœurs, les arts témoignent de sympathies réciproques et de la rapide expansion de notre culture dans le Nord : y apparaissent en particulier, sous différents aspects, Hugo Grotius (représenté ici par un curieux portrait), docteur de la Faculté de droit d'Orléans, ambassadeur de Suède en France, Gustave Vasa déifié par nos Précieuses, Oxenstierna, chancelier de Suède, lors de son séjour à Paris en 1635... Une section entière du catalogue est consacrée à la reine Christine (documents, portraits, gravures).

C'est toutefois, on le devine, le XVIIe siècle qui fournit le plus considérable apport ; nos peintres, graveurs, sculpteurs et architectes travaillent en Suède à la décoration du château royal de Stockholm et de nombreuses résidences aristocratiques ; les artistes suédois, présentés, soutenus par des diplomates mécènes, les Tessin, les Scheffer, les Creutz, etc., sont accueillis, fêtés jusqu'à la cour ; brillante époque des Roslin, des Lundberg, des Lavreince, des Wertmüller, des Pasch, des Hall, dont les œuvres, mêlées dans les salles de l'exposition à celles des Boucher, Greuze, Watteau, Lancret, Largillière, Natoire, Vernet ressuscitent une atmosphère de raffinement, une alliance du luxe et du goût, une variété d'inspirations et de talents aussi flatteuses pour l'art français, dont tout un chapitre apparaît ici magnifié, que pour le génie suédois...

L'exposition, que le XIXe siècle eût submergé d'un trop vaste afflux, se clôt sur les portraits de Bernadotte.

Histoire de Suède, histoire de France intimement associées, échanges mondains et littéraires, il y faudrait un long commentaire. Tel portrait du baron de Staël, toile peu connue, dont l'éclat et la couleur retiennent le passant, semble une fenêtre ouverte sur une société défunte et complète notre connaissance du milieu de Coppet.

Une *Société Strindberg* vient d'être fondée à Paris : cette Société, selon ses statuts, « a pour but de contribuer à faire mieux connaître en France et pays de langue française l'œuvre et la vie d'Aug. Strindberg par l'écrit et par la parole, en suscitant et facilitant dans toute la mesure du possible études et articles, traductions, conférences, recherche et publication de la correspondance et documents inédits, etc., en relation avec la *Société Strindberg* de Stockholm. » — Du Comité d'honneur font partie André Gide, Roger Martin du Gard, Jean Schlumberger, André Chamson, etc. Le siège social en est à la maison suédoise, à la Cité universitaire de Paris.

Lucien Maury.

France-Hongrie. — L'écrivain hongrois Jules Illyés a fait un séjour à Paris en janvier dernier. Il y était venu, à l'âge de 18 ans, en compagnie de Georges Politzer, comme lui originaire de Hongrie. Il y fut l'élève de Paul Hazard. Son roman autobiographique : *Le peuple des Puszta* fut traduit en français. En 1942, il rédigea une anthologie de la littérature française dont la courageuse préface prenait nettement parti pour la culture française contre l'influence allemande, alors prédominante en Hongrie.

La *Revue d'histoire comparée*, éditée à Budapest par l'Institut danubien Paul Teleki, a publié dans son tome IV (nos 3 et 4), nouvelle série, 1946, la dernière étude écrite par Paul Hazard avant sa mort : *André Ady, poète et européen*, lue à l'Institut hongrois de Paris le 4 mai 1944 (cf. *Rev. de litt. comp.*, numéro spécial consacré à Paul Hazard, décembre 1946, p. 150). On trouve, dans le même tome, un article de Léopold Molnos et une note liminaire d'Alexandre Eckhardt à la mémoire de Paul Hazard.

Alexandre Eckhardt, professeur à l'Université de Budapest, auteur du livre intitulé : *De Sicambria, à Sans-Souci* (1943), où il a recueilli et étudié des histoires et légendes franco-hongroises, a fait à l'Institut hongrois de Paris, le 29 avril 1947, une conférence sur *Attila dans la légende*. Il a parlé également au « Centre international de synthèse » (*Une école de rhétorique hongroise à Strasbourg au XVIe siècle*) ainsi qu'aux universités de Strasbourg et de Lille. M. Trencsenyi-Waldapfel, professeur à l'Université de Budapest, a fait en avril également au « Centre international de synthèse », une conférence intitulée : *L'humanisme dans la région danubienne.*

Dans les Universités. — Sir Eugen Millington-Drake a fait, le 14 mars, à l'Institut britannique de l'Université de Paris, une conférence intitulée : *English travellers in France.*

M. Jean-Marie Carré a donné, à Nice, au Centre Universitaire méditerranéen, du 21 mars au 10 avril, une série de six conférences sur *Les mirages allemands dans la littérature française.*

M. Jacques Madaule a fait, à Florence, en février, une conférence sur *Dante et Claudel.*

M. Cioranescu, de l'Université de Bucarest, a donné en avril au « Centre International de synthèse » à Paris une conférence intitulée : *Occident et Orient dans l'histoire culturelle des Roumains.*

M. José A. Oria, membre de l'Académie argentine des Lettres, ancien recteur de l'Université de Buenos-Aires, a fait, le 9 mai, à la Sorbonne, une conférence sur *Rostand et l'Espagne*, et le 13 mai, à l'Institut hispanique, une conférence sur *Ruben Dario et la France.*

Les délégués du Conseil national de l'Eistedfodd (Pays de Galles), conduits par le professeur Morgan Watkin, de l'Université de Cardiff, ont été reçus, à la Sorbonne, par la Faculté des Lettres et à Rennes par l'Université.

Une cérémonie aussi simple qu'émouvante a eu lieu, le 17 mars, à la Sorbonne, à la mémoire de Georges Ascoli, déporté et assassiné en Allemagne en mars 1944. Une plaque de marbre a été apposée à l'entrée de la Bibliothèque de l'Institut de Français qui s'appellera désormais « Bibliothèque Georges Ascoli ». Des allocutions ont été prononcées par le Doyen de la Faculté des Lettres, MM. A. Pauphilet, Daniel Mornet, Jean Pommier et Fernand Gregh.

Travaux en cours. — 1° *pour le doctorat d'Université* (*Paris*).

M. Köpeczi (B.). *L'image de la Hongrie dans la littérature française classique.*

Mlle Herrmann (Nicole). « *La case de l'Oncle Tom* » *dans la littérature européenne de langue française* (France, Belgique et Suisse).

Mlle Batolova. *Les tentatives de libération bulgare dans l'opinion et la littérature françaises* de 1840 à 1880.

M. Haskell Mayer Block. *Théorie et technique du roman chez Flaubert et chez James Joyce.*

M. de Langlade (J.-B.). *Wilde en France.*

Mlle Theis (J.-A). *Giraudoux et l'Amérique.*

Mlle Freeman (A.). *L'image du Canada dans la littérature française après* 1900.

Mlle Stoitcheva. *L'influence française dans l'œuvre de Constantin Velitchkov.*

2° *pour le doctorat d'Etat.*

M. Schwab (Raymond). *La « Renaissance orientale » en France de* 1770 *à* 1870 (thèse principale).

M. Reboul (P.). *L'Angleterre dans la littérature et l'opinion françaises à l'époque romantique* (thèse principale).

M. Faure (F.-J.). *La France dans l'opinion et la littérature victoriennes* (thèse principale).

M. Tissot (Louis). *Jean-Jacques Ampère, voyageur et critique* (thèse principale).

M. Fauchery (Pierre). *Paris dans la littérature anglaise de* 1880 *à* 1914 (thèse principale).

M. Digeon (Claude). *L'Allemagne et le sentiment de la défaite dans la littérature française après* 1870 (thèse principale).

M. Brochard (L.). *La littérature anglaise vue à travers « Le Mercure de France »* (1890-1940) (thèse complémentaire).

M. Vachot (Ch.). *James Thomson Européen* (thèse complémentaire).

M. Proust (Pierre). *Gunnar Heiberg à Paris* (thèse complémentaire).

A l'Institut de Littératures modernes comparées. — Cet Institut, qui fait partie de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, vient de s'enrichir d'une collection d'environ 4.500 fiches bibliographiques indiquant les principaux livres et articles consacrés en diverses langues aux questions générales d'histoire littéraire et de littérature comparée et surtout aux mouvements préromantique et romantique européens. Cette bibliographie avait été commencée, il y a plus de vingt-cinq ans, par M. P. Van Tieghem, et tenue au courant depuis, dans la mesure du possible, pour son usage personnel et celui des travailleurs qui venaient le consulter ; il l'a aimablement fait transcrire pour l'Institut de Littératures modernes comparées qui la tient à la disposition de tous les comparatistes.

Livres reçus. — Cette rubrique était généralement bien remplie avant la guerre, et la *Revue de littérature comparée* s'empressait de signaler, soit sous ce titre, soit dans sa bibliographie, soit dans ses comptes rendus et analyses d'ouvrages, — selon leur

contenu ou leur importance, — les volumes ou publications adressées à ses directeurs. Par suite de son isolement pendant la période de l'occupation allemande, elle éprouve des difficultés à reprendre le contact avec l'étranger. Elle n'a guère reçu, depuis sa réapparition, que trois ouvrages importants, d'ailleurs venus uniquement de Suisse : Fritz Strich, *Goethe und die Weltliteratur* ; E. Auerbach, *Mimesis* (Francke, Berne, 1946) et G. Bonnard, *Le Journal de Gibbon à Lausanne* (Librairie de l'Université, Lausanne, 1946). Aussi fait-elle un pressant appel aux auteurs étrangers dont les livres récents, portant sur des questions de littérature générale ou comparée, auraient échappé à son attention.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

279. [Anon.]. The death of Tragedy, *The Times Literary Supplement*, 5 oct. 1946.

280. [Anon.]. L'Existentialisme (de Kierkegaard à Sartre), *The Times Literary Supplement*, 5 oct. 1946.

Genres littéraires.

281. Lancaster (H. C.). *A History of Parisian Drama in the Last Years of Louis XIV*, 1701-1715, The Johns Hopkins Press, London, 1946.

Compte rendu : *The Times Literary Supplement*, 8 juin 1946.

Motifs, thèmes, types.

282. Arco y Garay (R. del). *La idea del Imperio en la política y en la literatura española*, Madrid, 1944.

283. David (Abbé Pierre). Notes sur deux motifs introduits par Gil Vicente dans l' « Auto da Embarcação da Gloria ». *Bull. des Etudes Portug. et de l'Institut français au Portugal*, 1945, t. X.

284. Bates (Margaret J.). « *Discretion* » *in the works of Cervantes*, The Cathol. Univ. Press. Washington, 1945.

285. Mc Kay (Dorothy Epplen). *The double invitation in the Legend of Don Juan*, Stanford Univ. Press, 1943.

286. Arteaga (E. de). « *La belleza ideal* ». *Prologo, texto y notas del P. Batllori*, Madrid, 1943.

Relations générales.

287. Lange (V.). *Modern German Literature*, 1870-1940. Cornell Univ. Press. & London, 1946.

Compte rendu : *The Times Literary Supplement*, 30 mars 1946.

288. Assailly (C. d'). Le Danemark et sa littérature. *Nouv. Litt.*, 9 janv. 1947.

289. Lopes (O.) et Martins (J.). *Breve Historia da Literatura portuguesa*, Lisbonne, 1945.

290. Hoffmann (M.). *Histoire de la Littérature russe*, Paris, éd. du Chêne, 1946.

291. Berthelot-Brunet. *Histoire de la Littérature canadienne française*, Montréal, éd. de l'Arbre, 1946.

Compte rendu : *Nouvelles littéraires*, 9 janvier 1947.

292. Rodrigues Cavalheiro et E. Dias. *Memorias de forasteiros*, Lisbonne, 1945.

293. Costigan (A. W.). *Cartas de Portugal*. Trad., Pref. e notas par A. Reis Machado, Lisbonne, 1946, 2 vol.

294. Gorani (J.). *Portugal*. Trad., Pref. e notas de Castello Branco Chaves, Lisbonne, 1946.

295. Schoell (F. L.). Comment on prend goût à une culture étrangère. *Messager de Pologne*, janv. 1947, nº 1.

296. Saraiva (A. J.). *Para a historia da cultura em Portugal. Ensaios*, Lisbonne, 1946.

297. De Castro Osorio (J.) Condições historicas da criação original da Literatura portuguesa, *Rumo*, juill. 1946.

298. De Sousa (E.), Origem da Poesia e da Mitologia no drama ritual. *Rumo*, juil. 1946.

299. Mortimer (R.). La France et la littérature anglaise. *Rev. d'Hist. Philos. et d'Hist. gén. de la Civil.*, publiée par la Fac. des Lettres de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

300. Hamilton (G.). Les rapports franco-britanniques. *Rev. d'Hist. Philos. et d'Hist. gén. de la civil.*, publiée par la Fac. des Lettres de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

301. M. D. Quelques rapports entre l'Ecosse et la France. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XXI-XXII.

302. Praz (M.). *Ricerche anglo-italiane*, Rome, 1946. Coll. « Histoire et Littérature ».

303. Isopescu (C.). *Saggi romeno-italo-ispanici*, Rome, 1943.

304. Foreville(R.). Deux apôtres de la foi romaine en Angleterre : saint Augustin de Cantorbéry et saint Wilfrid d'York. *Rev. d'Hist. de la Phil. et d'Hist. gén. de la civil.* publiée par la Fac. des Lettres de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

305. Maxwell (J.). *French Farce and John Heywood*, Melbourne, Oxford Univ. Press, 1946.

306. Bonger-Van der Borch van Verwolde, Marnix en Rabelais, *Neophilologus*, 1940, XXV.

307. Tucker (B.). Latin Drama in Renaissance England. *A Journal of English Literary History*, déc. 1946, vol. 13.

308. Renaudet (A.). Autour d'une définition de l'Humanisme. *Biblioth. d'Humanisme et Renaissance*, 1945, t. VI.

309. Jiménez Duque (B.). Humanismo y Mistica, *Arbor*, 1944, nº 4-5.

310. Montes (E.). Algunos rasgos de la estética platónica en el Renacimiento. *Rev. de Ideas Estéticas*, Madrid, 1944, nº 7.

311. De Riquer (M.). Un pasaje de Lope de Vega y un simil de Richart de Berbezilh. *Rev. de Bibliogr. Nacional*, Madrid, 1944, V.

312. Scholte (J. H.). Philipp von Zesen in Frankrijk. *Neophilologus*, 1943, XXIII.

313. Speaight (R.). Révolution française et Romantisme anglais. *Rev. d'Hist. de la Philos. et d'Hist. gén. de la Civil.*, publiée par la Fac. des L. de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

314. Eckhardt (A.). Les Français en Hongrie pendant la Révolution. *La République hongroise*, janv. 1947.

315. Ernst Cassirer. *Rousseau, Kant, Gœthe*, éd. anglaise, Princeton Univ. Press. London, 1946.

316. Horsley (P.). Dr Burney and J. J. Rousseau. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XXIII-XXIV.

317. Hennig (J.). Brothers Grimm and T. C. Croker. *Mod. Lang. Review.*, janv. 1946, vol. 41.

318. Nemesio (V.). *Exilados* (1828-1832). Historia sentimental e politica do liberalismo na emigração, Lisbonne, 1946.

319. Prahl (A. J.). Bayard Taylor and Gœthe. *Modern Language Quarterly*, juin 1946.

320. Scholte (J. H.). Georg Christoph Lichtenberg in England. *Neophilologus*, 1943, XXVIII.

321. Wegelin (C.). Dickens and Irving ; the problem of Influence. *Modern Language Quarterly*, mars 1946, vol. 7, nº 1.

322. Hennig (J.). Note on Dickens and Gœthe. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XXIII-XXIV.

323. Verkoren (L.). Over Shelley en Hölderlin. *Neophilologus* 1939, XXIV.

324. Winkler (E. G. C.). Deux traductions du *Centaure* de M. de Guérin, celle de R. M. Rilke et du Néerlandais R. van Genderen Stort, *Neophilologus*, 1939, XXIV.

325. Brom (G.). Mérimée en Heine (*Tamango*, source de *Das Sklavenschiff* des *Letzte Gedichte*, *Neophilologus*, 1943, XXVIII.

326. Ducreus (J.). Opinions de P. Mérimée sur les Anglais. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, vol. XXIII-XXIV.

327. Viatte (A.). *Victor Hugo et les Illuminés de son Temps*, Montréal, éd. de l'Arbre, 1942.

328. Van Tieghem (P.). La place du Romantisme anglais dans le Romantisme européen, *Les Lettres*, 1946, nº 5-6, cf. 158.

329. Cazamian (L.). Le Symbolisme dans le Romantisme anglais. *Les Lettres*, ibid .

330. Dumont (F.). Romantisme anglais et surréalisme. *Les Lettres*, ibid.

331. Forster (E. M.). Le nouveau désordre ; le surréalisme, trad. de *Horizon*, *Confluences*, 1945, nº 6.

332. Nadeau (M.). *Histoire du Surréalisme*, Paris, éd. du Seuil, 1946.

333. Tyler (P.). Kafka and the Surréalists, *Accents*, automne 1945.

334. Simons (H.). Wallace Stevens and Mallarmé. *Modern Philology*, mai 1946.

335. Hummel (H.). Emerson and Nietzsche. *New England Quarterly*, mars 1946, vol. 19.

336. Valette (J.). Ecrivains et artistes étrangers en Angleterre, *La Nef*, mars 1946.

337. Stirling (E.). *Quelque chose à déclarer... un théâtre anglais à travers le monde*, Paris, éd. du Chêne, 1946.

338. Foucher (J. P.). Les littératures celtiques contemporaines, *Essais et Etudes universitaires*, Paris, nouvelle édition, 1946, vol. 2.

339. [Anon.]. R. M. Rilke Talks to his Friends. *The Times Literary Supplement*, mars 1946.

340. Monnier (A.). Joyce's Ulysses and the French Public. Translated by Sylvia Beach. *The Kenyon Review*, été 1946, vol. 8, nº 3.

341. Carlos Lynes. The « Nouvelle Revue Française », and American Literature, 1909-1940. *The French Review*, janv. 1946, vol. XIX, nº 3.

342. Cobb (R. C.). Les forces armées anglaises et la littérature. *Revue d'Hist. de la Philos. et d'Hist. gén. de la Civil.*, publiée par la Fac. des L. de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

343. Eliot G. Fay. St Exupery in New-York. *Modern Lang. Notes*, nov. 1946.

344. Wahl (J.). Les rencontres internationales de Genève. *Fontaine*, nov. 1946.

345. Walkhoff (P.). *Ontmoetingen tussen Nederland en Frankrijk*. Avec un portrait de l'auteur et une introduction et une préface de B. N. Boerebach et M. Walkhoff. La Haye, Soc. d'Edit. H. P. Beopold, S. A. 1943.

Liste des Articles : I. Vertaalkunst (au sujet des traductions néerlandaises d'Akedysséril, *L'Enfant maudit*, *La Nuit de Mai*, etc...). II. Marnix en Rabelais. III. « Ameri-

kaansche zee-roovers» (au sujet de A. v. Exquemelin et des traductions de son ouvrage sur les pirates en français, en espagnol, en anglais et en allemand). IV. Justus van Effen en de Franse Letterkunde. V. De wonderbaarlijke reizen van Simon Tyssot de Patot. VI. Voltaire en Holland. VII. De ideeen van Mevrouw de Charrière. VIII. Lamartine in Nederland. IX. Over het realisme in der Nederlandse Letterkunde na 1870. X. Joris Karl Huysmans en Ary Prins. XII. Couperus en Lombard (Couperus, *De Berg van Licht* et *L'Agonie* de Lombard, deux peintures d'Héliogabale).

Influences italiennes.

346. Rossi (G. C.). Il Sannazaro in Portogallo. *Romania*, 1943.

347. Rossi (G. L.). Tasso na Literatura Portuguesa in *Revista da Faculdade de Letras* (Univ. de Lisboa), t. XI, 2e sér., nº 1 et 2.

348. Friederich (W. P.). Unsolved Problems of Dante's influence in Spain, 1515-1865. *Hispanic Review*, avril 1946, vol. 14.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

349. Grant (R. P.). Cervantes « El casamiento engañoso » and Fletcher's « Rule a wife and Have a wife». *Hispanic Review*, 1944, XII.

350. Koszul (A.). La première traduction d'« Arnalte e Lucenda » et les débuts de la nouvelle sentimentale en Angleterre. *Publ. Fac. des Let. de Strasbourg*, 1945.

351. Pane (R. H.). *English Translations from the Spanish*, 1 484-1943, a Bibliography, New Brunswick. Rutgens Univ. Press. 1944, VI.

352. Auclair (M.). Un grand écrivain mexicain. *Nouvelles Littéraires*, 3 janv. 1947.

Influences françaises.

353. Principaux comptes rendus de *Montaigne chez ses amis anglo-saxons*, cf. 101.

1. Robert Kemp, feuilleton des *Nouvelles littéraires*, 8 août 1946.

2. Frédéric Lefèvre, *Libération-Soir*, 30 mai 1946 et 25 sept. 1946.

3. Eugène Vinaver, *Manchester Guardian*, 12 juillet 1946.

4. Maurice-Pierre Boyé, *Les Arts*, 6 septembre 1946.
5. Hugues Lapaire, *Revue de l'Alliance française*, août 1946.
6. *Journal de Genève*, 1er octobre 1946.
7. *Gazette de Lausanne*, 12 août 1946.
8. G. J. A. *Revue de Paris*, octobre 1946.
9. Albert-Marie Schmidt, *La Critique*, octobre 1946.
10. René Ternois, *Bulletin de l'Education Nationale*. janvier 1947.

Principaux comptes rendus de *L'Essai sur le voyage de Montaigne*, cf. 101.

1. Robert Kemp, feuilleton des *Nouvelles littéraires*, 8 août 1946.
2. Hugues Lapaire, *Revue de l'Alliance française*, août 1946.
3. *Gazette de Lausanne*, 8 août 1946.
4. *Journal de Genève*, 1er octobre 1946.
5. Albert Marie Schmidt, *La Critique*, octobre 1946.
6. René Ternois, *Bulletin de l'Education Nationale*, janvier 1947.

354. Villon (F.). *The poems of François Villon*, translated by H. B. Mc Caskie. Illustrated by Edward Ardizzone, Cresset Press, 1946.

355. Ronsard (P. de). *Lyrics*, translated by W. Stirling, chosen by M. Savill. Allan Wingate, 1946.

356. [Anon.]. Molière in England, *The Times Literary Supplement*, 20 avril 1946, Cf. 102.

357. Laborde (P.). Un problème d'influence : Marivaux et « El si de la niñas », *Revue des Langues romanes*, 1946, t. LXIX.

358. Malakis (E.). Édition critique de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. The Johns Hopkins Press.

359. Fowlie (W.), Rimbaud, a myth of childhood. *The Times Literary Supplement*, 4 janv. 1947.

360. Baudelaire (C.). *Twenty Prose Poems*, translated with an Introduction by M. Hamburger. Editions Poetry, London, Nicholson and Walson, 1946.

361. De Tocqueville (A.), *Democracy in America*, translated by H. Reeve, with an Introduction by H. Steele Commager. Oxford Univ. Press, London, 1946.

362. Lafitte (G.). « Madame Bovary » et « La Regenta » *Bulletin hispanique*, 1943, t. XLV.

363. Brown (D. F.). A naturalistic version of Genesis : Zola and Alvizio Azevedo. *Hispanic Review*, 1944, XII.

364. Sells. Reflexions on Stéphane Mallarmé. Some Greek

and English reminiscences. *Modern Language Review*, oct. 1946.

365. Brodin (P.). *Loti*, Montréal, Pariseau, 1946.

366. Kent (V.). *Quatre ans à Paris*, trad. P. Darmangeat, le Livre du Jour, 1946.

367. Saurat (D.). *Modern French Literature*, 1870-1940. Illustrated, Londres, 1946.

368. Pérès (H.). Préfaces des auteurs arabes à leurs romans ou à leurs recueils de contes et nouvelles, *Annales de l'Institut d'Etudes orientales*, Univ. d'Alger, années 1939-1941, t. V.

369. Radnoti (N.). *Paris*, un poème traduit du hongrois, *La République hongroise*, janv. 1947.

Influences anglaises.

370. Dubu (J.). Une tragédie dans l'œuvre de Shelley : « La Cenci ». *Revue d'Hist. de la Phil. et d'Hist. gén. de la Civil.*, publiée par la Fac. des L. de l'Univ. de Lille, avril-juin 1946, fasc. 42.

371. Price (P.). L'Education en Angleterre. *Ibid.*

372. Las Vergnas (R.). Où va la littérature anglaise ? *Nouvelles littéraires*, 9 janv. 1947.

373. Hennig (J.). Malvida von Meysenburg and England. *Comp. Lit. Stud.*, 1946, XXIII-XXIV.

Influences germaniques.

374. Brown and Magoun. Tyrkir, first German in North America, *Modern Language Notes*, déc. 1946.

375. Bedel (M.). Gœthe impatient de connaître, *Nouvelles littéraires*, 16 janv. 1947.

376. Eleanor (Sister Mary). Hedge's Prose writers of Germany as a source of Whitman's knowledge of German Philosophy. *Modern Language Notes*, juin 1946.

Influences slaves.

377. D'Egalenes (J.). L'apport polonais dans la culture européenne. *Messager de Pologne*, janvier 1947.

378. Dumarais (J. M.). Un grand romancier polonais, Léon Kruczkowski, *Les Lettres françaises*, 13 déc. 1946.

379. Bonneau (S.). *L'Univers poétique d'Alexandre Bloc.* Paris, Inst. d'Etudes slaves, 1946.

Influences nord-américaines.

380. Seeber (E. D.). Chief Logan's Speach in France. *Modern Language Notes*, juin 1946.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

C. M. Bowra. — **From Virgil to Milton**, London, 1945, VII + 248 p. in-8°.

Voici des vues d'humaniste sur une grande tradition littéraire européenne, celle de l'épopée savante. Mais on se tromperait si l'on pensait que M. Bowra nous ramène au comparatisme étroit et formel des humanistes d'autrefois, soucieux de confronter les chefs-d'œuvre de la Renaissance au canon de l'*Enéide* pour mesurer leurs perfections. L'humaniste oxfordien d'aujourd'hui a une vaste expérience de la poésie. Editeur de Pindare, il est capable de dresser le bilan de l'héritage du symbolisme, de traduire en anglais les poètes russes. Il connaît *de visu* l'Orient des *Lusiades*, peut savourer Camoens et le Tasse dans leur texte original. Les chapitres qu'il consacre à Virgile et l'idéal de Rome, à Camoens chantre de l'épopée du Portugal, au Tasse poète de la chevalerie chrétienne, à Milton poète de la destinée de l'homme sont autant d'études bien centrées sur leur objet, et témoignant d'une profonde connaissance de l'arrière-plan historique et national de chaque œuvre. Pourtant une doctrine commune relie ces analyses, qui illustrent chacune à leur manière une conception de l'épopée savante. M. Bowra a dégagé en guise d'introduction quelques caractéristiques du genre (*literary epic*), apportant ainsi une précieuse contribution à la littérature générale.

Il ne s'attarde pas à justifier la distinction entre épopée savante ou littéraire et épopée « authentique » ou spontanée. Peu lui importent les confusions recélées par cette dernière notion et par la croyance irrationnelle dans le *Volksgeist*. C'est une évidence qu'il existe une différence profonde, non de dignité poétique, mais de technique et d'esprit, entre *Beowulf* et la *Chanson de Roland* d'une part, l'*Enéide* et le *Paradis perdu* de l'autre. Cette différence découle dans une large mesure du fait que le premier genre d'épopée était destiné à la récitation orale, le second à la lecture. Sans doute l'épopée homérique a-t-elle été suc-

cessivement destinée à l'un et l'autre usage, ainsi qu'il ressort des progrès de la critique homérique dont Victor Bérard a fait la synthèse dans son *Introduction à l'Odyssée*. Mais la technique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* les rattache à cet art oral qui est aussi celui de *Beowulf* et de *Roland*. L'épopée littéraire, en regard, de Virgile à Milton, présente les caractéristiques d'un art écrit, attentif à éviter les répétitions qui sont le soutien de l'improvisateur, ou à en user sobrement comme d'une parure, soucieux de composition stricte, d'expression subtile et dense. Ses effets peuvent être puissants ; ils ne sont pas obtenus par des procédés simples et directs. Ce dernier point est illustré par de délicates analyses de la mort de Roland, de la mort de Didon, et du pathétique passage de la Nekuia où Ulysse apprend de la bouche même de sa mère comment elle est morte.

Mais la grande nouveauté des vues de M. Bowra sur l'épopée savante porte sur l'esprit qui l'anime et sur la transmutation qu'elle opère de l'idée de héros. Le héros de l'épopée orale est le témoin d'un âge héroïque, où la force et le courage de l'individu sont les valeurs suprêmes. « Il vit dans un monde où ce qui compte n'est pas la moralité mais l'honneur. » Même Roland qui se bat au service de Charlemagne et de la Chrétienté, fait une fin héroïque « simplement parce que son honneur a été blessé ». Mais Virgile, lui, exalte un héros d'un nouveau genre. Surtout, le pieux Enée représente autre chose que lui-même. Le vrai héros de l'*Enéide*, c'est Rome, tout son destin d'Enée à Auguste.

Or les poètes de la Renaissance adoptent Virgile pour modèle, non seulement parce qu'il jouit d'un prestige immense, qu'il demeure auréolé de sa légende médiévale, que Vida, législateur de la poésie latine moderne, codifie l'art de l'*Enéide*, mais parce qu'ils ont l'ambition de réaliser pour leur pays et leur époque une œuvre dont la portée soit comparable à celle de l'*Enéide* pour Rome. Même Camoens qui choisit ses heros dans un passé proche, ne saurait se contenter de l'aventure individuelle de Vasco de Gama : c'est tout le Portugal des découvreurs que Gama représente et tout le passé portugais est là, consacré par cette aventure. Les désirs de croisade du XVIe siècle s'incarnent dans le Goffredo du Tasse avec toutes les vertus chevaleresques de la Maison de Ferrare. Milton, voulant exprimer le drame de l'esprit puritain, l'élargit jusqu'aux limites du temps et de l'espace, le transpose dans le drame d'Adam, remontant jusqu'au Péché originel et à la Chute des Anges.

Grandes entreprises d'éducation de l'homme moderne, mais toutes pénétrées d'inspiration poétique, accessibles au charme du romanesque et du merveilleux. De même que Virgile subit

la séduction d'Appollonius de Rhodes, la brillante fantaisie de l'Arioste attire invinciblement les poètes épiques de la Renaissance. Voués qu'ils sont à la vérité, ce n'est pas sans tourments de conscience qu'ils cèdent à cette tentation. Au reste la vérité qu'ils servent est moins la vérité de détail de l'histoire racontée que la vérité de l'idéal qui lui donne son sens. De même que l'*Enéide* est « le produit d'un réveil religieux et moral », les grands poèmes épiques de la Renaissance sont le fruit de la Réforme catholique du XVIe siècle et du Puritanisme du XVIIe. Le héros moderne est un homme qui triomphe des tentations des sens. A cet égard encore Virgile est modèle et guide par le rôle qu'il attribue à la passion de Didon pour Enée : obstacle à surmonter pour que la mission du héros s'accomplisse, présage des conflits futurs entre Carthage et Rome. La délectation sensuelle, chez Camoens et chez le Tasse, est sévèrement tenue en bride. Si Camoens semble compromettre ses navigateurs dans les faveurs de Vénus et de ses Nymphes, ces plaisirs sont finalement donnés comme pure allégorie. L'épisode du palais d'Armide, dans la *Jérusalem*, est sanctifié par la conversion de l'héroïne. Quant à Milton, il exalte l'amour d'Adam et d'Eve comme un exemple de fidélité conjugale, dont il oppose le sérieux aux plaisirs frivoles des amours de cour.

Cette volonté de sérieux, commune à toutes les grandes épopées savantes, contraste avec la variété de tons de l'épopée homérique ou de l'épopée médiévale, comme avec l'ironie de Boiardo et de l'Arioste. Quand les héros du Tasse se préparent à délivrer Renaud des enchantements d'Armide, ils sont mis en garde contre la fontaine qui fait rire les hommes d'un rire inguérissable et mortel. Chez Milton le rire n'intervient que comme une arme agressive: il s'arrête au seuil du thème central du Ciel et de l'Enfer. L'*Enéide* aussi était presque totalement fermée au comique.

Art de maturité, enfin, l'épopée savante fleurit non aux époques d'ascension mais au commencement de leur déclin. Virgile vient après les luttes héroïques et créatrices de la République, quand les ambitions de l'âge de César s'apaisent dans le grand repos augustéen. Sa glorification du passé « est tempérée par un vague sentiment de lassitude ». Camoens, de même, survient quand l'épopée portugaise de découverte est close, quand le Portugal est à la veille de perdre son indépendance. La gloire qu'il chante, il sait de quel prix elle a été payée ; il pressent les dangers qui la menacent. Il oppose avec mélancolie à la brutale vie d'aventure les plaisirs champêtres du pays natal. Le Tasse a vécu à la cour de Ferrare le crépuscule de la chevalerie, le crépuscule de la Re-

naissance héroïque et joyeuse du siècle précédent. Il a d'abord « créé des paysages dans l'esprit de Giorgione et des aventures dans l'esprit de l'Arioste ». Mais il est pris par le drame de son époque. Il voudrait concilier son amour du plaisir avec les nouvelles exigences de discipline morale et d'obéissance, « trouver dans la vision d'une Chrétienté unie la sphère convenable à un héroïsme vrai ». Son tourment le poussera même à refondre sa *Jérusalem délivrée* sous la forme plus terne de la *Gerusalemme conquistata.* Milton, principal et peut-être unique poète de la Réforme, écrit son poème quand l'idéal puritain recule, ayant renoncé à établir le Règne des Saints. Le poète aveugle se réfugie dans cet idéal que ses contemporains n'ont pas su réaliser, pour peindre « l'harmonie ultime de l'Univers et la vraie nature de la vertu humaine ».

En quelque mesure, cette épopée savante va à contre-courant de l'histoire. Elle porte en elle une force de lutte qui approfondit son art, lui confère une complexité dont Homère n'avait pas idée. L'histoire que le poète raconte importe moins que ce qu'elle représente dans sa vision de la vie. Dans cette destinée historique du genre se retrouve son mouvement de transmutation du héros, son adaptation du héros à un âge non héroïque, son aspiration à de nouvelles formes de grandeur et de noblesse humaine.

Pour qui suit M. Bowra dans ses analyses, il semble que la parenté entre les grandes épopées savantes tienne moins à leur commun modèle virgilien qu'à leur commun effort pour développer de nouvelles conceptions de l'idéal humain ; ou plutôt qu'un sûr instinct ait porté nos trois poètes vers cette grande forme de poésie que Virgile avait créée pour un dessein semblable. Il y a une force persuasive dans cette conception finaliste et quasi fonctionnelle d'un genre illustre. Comment reprocherait-on à M. Bowra son silence sur les poèmes héroïques de Ronsard et de Du Bartas, d'Ercilla et de Cristobal de Viruès ? Le regretté Georges Cirot, dans son ultime article du *Bulletin Hispanique* (1946, n° 4), inventorie la poésie épique du Siècle d'or espagnol : que de néant dans ces milliers d'*octavas* sur de mémorables exploits ! En vérité les trois grands émules de Virgile constituent avec lui un genre à part en vertu de la hauteur de leurs visées et de la géniale complexité de leur œuvre. Eux seuls créent à l'échelle d'un peuple ou d'un état de civilisation.

Marcel Bataillon.

Ch. Dédéyan. — **Montaigne chez ses amis anglo-saxons.** 2 vol. in-8° de la Collection *Etudes de Littérature étrangère et comparée*, 448 p. et 118 p., Paris, Boivin, 1946.

Cet imposant ouvrage constitue la thèse principale de doctorat ès lettres de M. Ch. Dédéyan, professeur à l'Université de Lyon. Prisonnier rapatrié pour raisons de santé, son auteur a repris, dès son retour, le travail commencé avant la guerre et l'a achevé assez tôt pour pouvoir soutenir sa thèse quelques jours avant le débarquement des Alliés. Exemple typique de l'effort fourni par notre jeune Université pendant les pires années de l'occupation ! Avec une inlassable ténacité, sans se laisser décourager par les difficultés des temps, par l'impossibilité de consulter, pour ses dernières vérifications, les bibliothèques anglaises, M. Ch. Dédéyan a accompli une prouesse scientifique dont il faut le féliciter. Et, à peine docteur (avec une thèse secondaire sur le *Voyage de Montaigne en Italie* dont il sera parlé ici même) il s'est tourné, sans souffler, vers toutes les formes d'activité qui peuvent solliciter un esprit curieux et un homme pressé, éditions critiques, préfaces, articles, conférences, poésie même. Aussi est-ce à lui qu'a songé tout naturellement la « Commission internationale d'histoire littéraire », pour s'assurer un secrétaire général, en vue de la préparation de son Congrès de 1948.

Le voilà présenté. Son ouvrage ne s'analyse pas. Dans les limites d'un de ces comptes rendus, il ne peut en être donné qu'une idée fort imparfaite. Il fallait son entrain, son alerte vigueur, pour aborder et traiter un sujet aussi vaste, trop vaste probablement. Encore était-il limité par la nécessité de ne pas entrer en collision avec des études antérieures ou parallèles. Il n'a pu remonter, dans son enquête, au delà de 1750, car il savait que M. Lucien Cattan (dont nous n'avons aucune nouvelle depuis 1939) étudiait *Montaigne et ses rapports avec le classicisme anglais*. Sans chercher à rejoindre les travaux de Pierre Villey, il a, en quelque sorte, enjambé la période qui l'en séparait. Il apporte donc un complément fort important et utile aux études que nous connaissons ou que nous attendons.

A cet égard, il serait souhaitable que ces grands panoramas de littérature comparée fussent plus strictement divisés en secteurs chronologiques : je songe aux exposés un peu ambitieux, trop généraux et forcément superficiels que constituaient par exemple un *Dante en France*, un *Arioste en France*, etc. Ne nous promenons pas trop vite à travers les siècles ! Les thèses projetées de M. H. Roddier (*Rousseau en Angleterre au XVIIIe siècle*) et de M. Jacques Voisine (*Rousseau et le romantisme anglais*) soulignent

cette nécessité urgente de délimiter les secteurs et de mieux articuler les recherches.

L'étude de M. Ch. Dédéyan comporte quatre parties. I. Autour du Préromantisme (1760-1798). On y trouve Horace Walpole, « un Anglais qui n'aime pas Montaigne », Goldsmith, à mi-chemin entre Montaigne et Rousseau, Sterne, disciple de Montaigne et de Rabelais, l'historien Gibbon qui lit Montaigne et prend des notes. II. Le romantisme (1798-1832). Ici la galerie est plus riche et plus variée : Byron, Dugald-Stewart, Bentham, Carlyle, les essayistes Ch. Lamb, William Hazlitt, Leigh Hunt, W. S. Landor. III. Le goût de l'équilibre et l'interprétation de Montaigne (1832-1875). Un cortège assez mêlé : des historiens comme Henry Hallam, W. Lecky, J. R. Green ; un pieux admirateur, John Sterling, l'ami de Carlyle ; l'Américain Emerson ; le romancier Thackeray ; le « tractarien » R. W. Church ; un apologiste Bayle, Saint-John. IV. Les nouvelles divergences et le renouveau romantique (1875-1900) : l'Américain Lowell ; R. L. Stevenson et Walter Pater. Un très long appendice, comprenant seize chapitres, et une bibliographie considérable disent l'ampleur et la variété des recherches.

Ce seul résumé laisse entrevoir la complexité de l'exposé et le foisonnement des questions abordées. La période examinée embrasse un siècle et demi de littérature anglaise, avec de nombreux retours en arrière, des comparaisons avec les essayistes des siècles précédents. L'influence de Montaigne qui affirme une persistance étonnante, n'en est pas moins diffuse et difficile à saisir ; sa pensée est devenue bien commun, s'est fondue dans le patrimoine national ; sa manière se retrouve, réfractée par le milieu britannique, dans un genre littéraire, l'essai, qu'ont illustré et coloré bien des écrivains originaux. Rien de plus malaisé qu'une telle analyse.

M. Dédéyan a déployé une grande ingéniosité pour charpenter des cadres et trouver des formules. Certaines sont arbitraires, la plupart sont heureuses. Il a généralement bien caractérisé les hommes et les œuvres, ses jugements et ses conclusions sont nuancés à souhait. Il passe d'Angleterre en Amérique avec la plus élégante aisance, glisse Emerson et Lowell entre un Anglais et un Ecossais, et n'est point l'esclave de ce qu'il appelle, non sans horreur, la compartimentation. Il se joue avec souplesse au milieu de ses architectures fragiles et groupe, au fond, ses écrivains « suivant leurs sympathies personnelles ou les genres qu'ils ont cultivés ». Rien d'étonnant s'il éclaire moins les mouvements que les figures. On a parfois l'impression de traverser une galerie de portraits. Malgré les chapitres où il fait le point et résume « les positions ac-

quises », l'arrière-plan du panorama est souvent sacrifié, et c'est surtout vrai de l'Amérique, où ses personnages sont un peu « en l'air ». Mais il ne vise pas, dit-il, à des « dénombrements entiers ». Il s'attache aux hommes représentatifs, aux exemples d'humanité, et on ne peut trop lui en vouloir s'il se montre paradoxalement le disciple à la fois de Carlyle et de Montaigne. Il a le culte des héros et la curiosité de l'homme, et voilà pourquoi son beau livre prend souvent l'apparence d'une suite d'essais.

Ses portraits sont, en général, excellents. Il s'entend à silhouetter ses personnages. Mais quand il s'agit de leur pensée, il verse complaisamment dans l'analyse. Certains de ses chapitres ne sont pas assez ramassés. Au début, la synthèse recherchée est souvent réussie. Mais dans sa 3e et sa 4e partie — est-ce hâte, est-ce lassitude ? — il procède trop par descriptions successives, par résumés ou paraphrases des œuvres, et ses chapitres sont alourdis de longues citations dont il aurait suffi de dégager l'essentiel. Cela vient peut-être de ce qu'il a dépassé son plan primitif. Son véritable propos était, au fond, l'étude de Montaigne et des essayistes anglais au début et au milieu du XIXe siècle. Il l'a poussée plus loin, a envisagé les « prolongements victoriens » de l'influence, annexé l'Amérique. Sa 4e partie n'a été établie que pour y faire entrer deux « Montagniens » d'ailleurs très bien connus et sur lesquels il n'a rien apporté de neuf : R. L. Stevenson et Walter Pater, et pour la meubler davantage, il y a introduit Lowell. Cela explique certains flottements.

Je n'ai pas l'intention de procéder ici à un examen systématique du détail. Voici seulement quelques observations. Il est exact que Montaigne, déjà adopté par le déisme du XVIIIe siècle, a vu sa position renforcée sur certains points par Rousseau, mais ne faudrait-il pas parler plus longuement de Voltaire ? Carlyle méritait-il un chapitre à lui tout seul ? Son essai (trois ou quatre pages) n'est qu'une petite production de jeunesse qu'il n'a pas même, de son vivant, recueillie dans ses œuvres complètes ? Les essayistes du Romantisme ne relèvent-ils pas davantage de la tradition de l'essayisme britannique, de Sir Thomas Browne à Steele et à Addison ? Comme leurs amis Coleridge et Carlyle, ils se méfient un peu des Français ; Hazlitt et Leigh Hunt ont pour Montaigne une exceptionnelle prédilection, et à cet égard M. Dédéyan aurait pu mieux tirer parti de certains essais qui suggèrent des rapprochements bien tentants : *On the fear of death* ; *On the past and future* ; *On people with one idea*. Il n'a guère parlé du style de Hazlitt si comparable à celui de Montaigne et pas du tout de celui de Leigh Hunt, peut-être plus apparenté aux essayistes anglais. Rien sur Thomas Love Peacock, à qui J.-J. Mayoux a consacré une thèse

importante, cet épicurien anglais d'une immense curiosité intellectuelle, qui connaît fort bien le français et a cité Montaigne. Mais je ne veux pas me donner le ridicule de compléter la «somme» de M. Dédéyan après lui avoir presque reproché d'avoir voulu tout dire...

Sa documentation est, en effet, très étendue, sa curiosité agile, son investigation consciencieuse. Il a beaucoup lu et beaucoup retenu (trop de citations !). Ses traductions ne sont pas toujours parfaites. Mais, dans l'ensemble, quel beau livre, intelligent, élégant, riche, suggestif ! Il fait honneur aux études françaises de littérature comparée. Après la bourrasque, notre discipline ne paraît pas en péril.

Jean-Marie Carré.

Hélène Tuzet. — **Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme** (1802-1848). 1 vol. in-8° de la collection *Etudes de littérature étrangère et comparée*, 502 p., Paris, Boivin, 1945.

Quel voyage plus classique pour les romantiques que le voyage en Italie ? N'est-ce pas aussi celui que les jeunes mariés accomplissent comme un rite dans la première moitié du XIXe siècle, en entraînant parfois à leur suite toute leur famille, témoin la jeune Caroline Flaubert dont le frère Gustave découvre ainsi à Gênes le tableau de Breughel, inspirateur de la *Tentation de Saint Antoine* ? Mais ce que nous connaissions moins bien jusqu'ici, c'étaient les aventures, les impressions, la dette artistique et littéraire des voyageurs français en Sicile. Dans une thèse vivante, documentée, remarquablement illustrée, Mlle Hélène Tuzet s'est chargée de combler cette lacune. Familière de l'Italie et de la Sicile, s'étant solidement renseignée sur place, suivant les traces des gens de lettres ou des gens lettrés qui l'occupent, avec une exactitude dont on ne saurait trop lui savoir gré, Mlle Tuzet s'est assigné un triple but : « étudier d'abord une série de personnalités où s'incarne sous différents aspects l'esprit français de la première moitié du XIXe siècle ; dégager ensuite de leur œuvre un tableau complet et nuancé de la Sicile à la même époque » ; enfin examiner les œuvres d'imagination : « romans et nouvelles, inspirées par la Sicile aux voyageurs de l'époque romantique ». Elle n'a point failli aux promesses de sa préface. Sans négliger l'apport de M. Jourda, qui a donné dans la même collection de littérature

étrangère et comparée *L'Exotisme dans la Littérature française*, ni celui de Mlle Noli qui a suivi *Les Romantiques français en Italie*, elle a exploré le domaine sicilien, qui n'avait pas été jusqu'ici envisagé à part.

Son Introduction est une excellente entrée en matière, passionnante et romanesque à souhait. Elle nous montre comment on voyageait en Sicile avant 1848. Nous nous familiarisons avec les muletiers, les aubergistes, les moines des couvents à l'hospitalité traditionnelle, avant d'arriver à de savoureuses histoires de brigands, où nous sont contés les exploits de celui que Mlle Tuzet appelle plaisamment Tartarin Dumas. L'auteur connaît bien son lecteur: après l'avoir mis en joie, elle l'amène à des considérations plus sérieuses.

La première partie du livre nous fera connaître parmi les voyageurs les héritiers des philosophes, les néo-classiques, les romantiques et les indépendants. Et Mlle Tuzet ne néglige pas les artistes. Nous découvrons un Creuzé de Lesser, un Gourbillon, un Auguste de Sayve, un Louis Simond, un Giraudeau, esprits distingués ou bavards, continuateurs du XVIIIe siècle et dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Les néo-classiques nous révèlent des noms plus connus : celui, par exemple, du Comte de Forbin, ou celui du vicomte de Marcellus, à qui nous devons la Vénus de Milo.

Faut-il avouer que notre attente des romantiques est un peu déçue ? Nous attendions de très grands noms au rendez-vous, et si la bruyante personnalité d'Alexandre Dumas père remplit bien le décor sicilien, en revanche l'âme tourmentée et mystique de Charles Didier, féru de grottes, de ruines et de pâtres ne nous attire que médiocrement, et à Paul de Musset nous aurions préféré Alfred. Mais qu'y faire ? Mlle Tuzet n'a pas organisé ces voyages, elle enregistre avec bonheur les données siciliennes, de notre histoire littéraire ; Forbin, Marcellus, Didier, Dumas père, Paul de Musset et même le traître Marmont, contentons-nous de ces noms. Nous aurons notre récompense.

Car, à mon avis, c'est la partie centrale du livre de Mlle Tuzet qui mérite le plus notre estime. Ce tableau de la Sicile, d'après les impressions des voyageurs que nous avons suivis, est d'une finesse, d'une exactitude, d'une « présence » qui nous charme. Le décor, le gouvernement de la Sicile avant 1848, les classes de la société, les caractères et les mœurs des Siciliens, sont mis sous nos yeux avec un sens du pittoresque, un respect des impressions subjectives qui s'harmonisent avec l'objectivité de l'auteur. Et Mlle Tuzet résume les traits essentiels de cette vue composite. « Ce tableau, écrit-elle à juste titre, diffère peu sur les points essentiels

de celui du XVIIIe siècle ; il diffère peu, au moins pour la vie paysanne, de celui que traceront à la fin du XIXe siècle, après la rédemption garibaldine, au temps du Royaume d'Italie, les romanciers véristes : Verga, De Roberto, Pirandello. »

Mais comment vont se traduire les impressions directes des romantiques voyageant en Sicile, comment la vision réelle sera-t-elle transformée en vision artistique dans les romans et nouvelles qu'ils écriront à leur retour en France ? Car ils sont venus en Sicile plus ou moins pour se documenter, du moins chercher l'inspiration. Voici que nous éprouvons ici notre seconde déception. La Sicile n'a fourni à Alexandre Dumas père aucune de ses œuvres marquantes. Sans doute *Pascal Bruno* et toutes les nouvelles siciliennes de l'écrivain se laissent lire avec plaisir. Mais sont-elles des chefs-d'œuvre, malgré l'intérêt du récit dans *Gaetano Sferra* ou *la Sorcière de Palma* ? A vrai dire Charles Didier aurait plus de mérite par ses contes, celui du *Beau Moine* en particulier, et son roman historique de *Caroline en Sicile*, qui nous replonge en plein carbonarisme. Mais j'avoue éprouver une impression d'agacement à relire *le Bonacchino* de Paul de Musset. Il est un peu gandin, malgré ses nobles sentiments, ce pêcheur de thon : « Un Sicilien d'une figure énergique et belle écoutait notre conversation, nonchalamment appuyé sur la margelle de la fontaine. Cet homme avait un dos et des jambes à soutenir le monde, comme Atlas. Il était en manches de chemise et portait sa veste de velours vert pliée sur l'épaule gauche, comme un mantelet espagnol, avec la grâce d'un grand seigneur. »

Dans un louable souci de nous donner une étude complète, Mlle Tuzet termine cette dernière partie par une revue fort courte de ceux qui n'ont pas voyagé en Sicile, mais qui l'ont utilisée comme décor. Cette liste se réduit à deux noms : Jules de Saint-Félix, auteur de *Solitude*, et George Sand, à qui nous devons le *Piccinino*. Pourquoi, dans ce cas, avoir omis les *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne, représentées en 1812, de beaucoup plus importantes pour le Romantisme ? Pourquoi aussi avoir omis les Histoires de la Sicile antérieures à 1792 dans la Bibliographie ? Mlle Tuzet n'y cite pas non plus *Sicile* de René Bazin, livre publié en 1891, *La Sicilia illustrata nella storia, nell'arte, nei paesi*, par Chiesi, publiée à Milan en 1792, *La Sicile sous la monarchie de Savoie*, par Combes de Lestrade, publiée en 1894. Je n'y ai pas trouvé davantage *La Storia del regno di Sicilia* de Blasi imprimée à Palerme en 1844, ou *La Storia di Napoli del* 1734 *al* 1825 de Colletta, deux ouvrages qui me paraissent intéressants pour notre période. Mais ce ne sont là que peccadilles qui n'ôtent rien à la valeur du livre si utile que nous donne Mlle Hélène Tuzet.

Elle nous annonce une étude sur les Voyageurs en Sicile au XVIIIe siècle. Nous l'attendons avec impatience, comptant bien y trouver les mêmes qualités que celles qui signalent sa thèse de doctorat.

Charles DÉDÉYAN.

FRITZ STRICH. **Gœthe und die Weltliteratur.** Bern, A. Francke, 1946, gr. in-8° de 408 pages.

Un enthousiasme sans réserve, chez l'auteur, pour un magnifique sujet que divers travaux d'approche lui avaient fait aborder depuis 1924 ; l'estimable ambition de servir à la fois la cause de la civilisation et l'approfondissement d'une question intellectuelle primordiale ; la certitude de traductions de son livre en anglais et en italien et d'une prochaine réédition : autant de raisons qui doivent assurer à cet ouvrage un examen de quelque ampleur. Et bien que M. Strich, faute d'en connaître l'analogie initiale avec l'*anatomie comparée*, etc., n'aime pas (p. 19) le terme de *littérature comparée*, c'est bien dans un périodique s'autorisant de ce titre que doit être discuté le problème posé par Gœthe en même temps que son commentaire systématique.

L'ampleur du sujet ne permettait guère à un seul enquêteur de le traiter de première main. Souhaitons que M. Strich ait consulté d'un œil critique les « sources » dont il a la coquetterie de taire les titres, et qu'après les ouvrages surannés de Süpfle et d'Appell, il se soit informé auprès des récents enquêteurs de *La Culture française à Francfort*, de *Werther et les frères de Werther*, de *Gœthe en France* et *Gœthe en Angleterre*, *Gœthe en Italie* et *Gœthe chez les Yougoslaves*, du *Romantisme de Manzoni* et de *Gœthe's Knowledge of English Literature*, de *From Gœthe to Byron*, *Deutschland und der Norden*, etc., etc. Souhaitons-le, mais n'en soyons pas trop sûrs. Ce n'est pas pour insinuer un rudiment de bibliographie déguisée dans un livre qui a le droit de s'en passer, que nous rappelons ces titres parmi d'autres, mais pour indiquer l'ampleur de propos qui justifie le choix et l'ambition de synthèse de M. Strich, qui apprendra avec intérêt qu'un réfugié en Californie s'est attaqué à un problème connexe, déjà signalé par Edouard Spenlé : l'étrange aventure qui a peu à peu diminué le crédit *réel* de Gœthe dans sa propre patrie, pour en faire une sorte de *dumping* bon à susciter l'approbation des étrangers avant tout.

Il est entendu que la louable intention de l'auteur consiste à

poser résolument les deux termes d'un problème bien défini : « comment s'est formée pour Gœthe cette idée » (p. 9) qui trouvera en 1827 son point culminant ; recueillir et grouper sous cet angle les multiples témoignages qui, avant sa mort, justifiaient l'essentiel de ses vues. On peut regretter que ces deux propos, abondamment commentés et suscitant d'excellentes pages, telles que la filiation Gœthe-Byron ou la situation propre à la Russie du temps, n'aient pas déféré intégralement à ce qui, à mesure que le patriarche de Weimar voyait le cours des choses prendre figure, devenait sa grande ressource : la méthode « génétique », l'histoire du « devenir » des objets de la nature et de l'art. *Liebe mir das Geschichtliche*, écrivait-il encore le 3 juin 1830, après avoir souvent rendu témoignage à cette *morphologie* supérieure, qui avait été sa sauvegarde contre l'absurde « transcendance » qu'il déplorait chez trop de ses compatriotes. Nul doute qu'à l'appliquer ici, l'authenticité de bien des choses, laissées, à défaut, à la merci de l'inspiration, n'apparaisse en une plus forte structure [1].

I

C'est seulement dans un chapitre tardif (pp. 351-361) que la *Poésie universelle*, chère à Herder, est donnée comme « la première base de l'humanité gœthéenne ». Voilà donc qui fait bon marché de quelques préludes qui ne sauraient être négligés, et que représentent faiblement les titres de revues alignées p. 74. N'est-ce pas faire tort, non seulement à l'autobiographie de Gœthe, mais aux *Tag-und Jahreshefte* en leur brièveté, que de ne point accepter l'expérience de l'enfant de Francfort et de l'étudiant de Leipzig ? La guerre en dentelles et la parfaite courtoisie du comte de Thoranc, et ce que Gœthe appelle la *forme gréco-française* accrochent bon gré mal gré ce précoce génie, d'une part à la généralité classique — expression malgré tout de

1. L'exemplaire que nous avons sous les yeux contient les corrections et les *addenda* prévus par l'auteur. Nous bornons à ce qui subsiste ce relevé d'*errata*. Ecrire *Marlowe* pp. 73 et 294 ; 74 *Correspondance littéraire* (de Grimm) ; 122 *Yorick* ; 158 *de Saur* et 226 *de Villers* (de qui l'*Erotique comparée* ne portait nullement ce titre quand publiée en Allemagne) ; 95 *Sainte-Aulaire* ; *Laprade*, p. 246 ; 366 *La Journée des Barricades* ; 376 *Grundtvig* ; 254 *naïveté* ; mettre des guillemets à « *Monk* » *Lewis* p. 294 ; p. 385, il y aurait lieu d'ajouter, au *Gœthe* « *l'écrivain* » des *Representative Men* d'Emerson (mal traduits par *Vertreter* et privés de *Napoléon l'homme de ce monde*), la dépréciation de *Faust* dans *Letters and social Aims*, où le philosophe de Concord proclame que c'est le génie anglais lui-même qui fait des Anglais les critiques les plus déterminés de Gœthe ! Lire *Lamennais*, p. 307, *Böhl von Faber*, p. 363. Il est acquis aujourd'hui (p. 243) que c'est l'Ecossais Smith, mari de sa tante, qui incita le jeune Edgar Quinet à traduire Herder, et que les *Ultime Lettere* de Foscolo étaient commencées avant toute lecture de *Werther*.

tendance universelle —, d'autre part au cosmopolitisme cultivé du XVIIIe siècle. Et si les fameuses « règles » esthétiques sont impliquées dans ces cadres de la vie de société, la valeur humaine n'en est point absente, ni surtout l'étroit contact de la littérature avec le comportement moyen des sociétés — inappréciable acquisition d'un jeune contemporain des inspirations idylliques ou piétistes de son pays. Que se manifeste ensuite une libération d'essence britannique, c'est parfait : notre émancipé n'en aura pas moins, avant toute insularité anglaise, avant tout soi-disant « désordre shakespearien », absorbé des éléments de cosmopolitisme intellectuel comme, par exemple, ses entretiens de Carlsbad ou de Marienbad les lui feront apprécier, *mutatis mutandis*, en pleines convulsions politiques européennes.

Sans doute cette appréciation plus complète, plus authentique surtout, d'une des « sources » indéniables d'internationalisme (même la campagne de France n'y introduit nulle dissonance) placerait-elle en son jour propre, le moment venu, la notion centrale de l'ouvrage. La généralité classique, à la française, risque de tourner à l'académisme, et aussi à la prétentieuse désinvolture ; la sociabilité cosmopolite risque de négliger ce qui, dans la production intellectuelle, sent trop la lampe des spécialistes ou la rudesse des illettrés ; l'agilité sans patrie d'un Voltaire et sa dépendance malgré tout à l'égard de puissants protecteurs tournent immanquablement à des ennuis tels que la fameuse affaire de Francfort (qu'on objectera au client embauché par le duc de Weimar). L'espèce de *fugue* ou de contrepoint perçue par Herder dans l'histoire de l'humanité décourager ait plutôt la symphonie, ou plutôt ne la retrouve que dans la poésie populaire, dans ces « voix des peuples » au charme indéniable, à la réalité persuasive ; mais cette réalité reste en dehors, ou en deçà, de tout effort visible de culture — et ce sera surtout, quand des responsabilités s'imposeront au fonctionnaire et à l'homme, les ferments et les adjuvants de la *culture* que Gœthe tiendra à favoriser, théâtre, lecture, échanges épistolaires, réunions disertes, et le reste. Bien des expériences, favorables ou non, jalonneront la route qui mène finalement à ces cristallisations de 1827, qui se manifestent ici comme un Montserrat (pour employer une image à la Humboldt) se dressant dans un paysage plutôt dénudé.

Dans la liste qui, pages 396 et suivantes, aligne les emplois du terme *Weltliteratur* enregistrés par correspondances ou conversations, il est normal que le mot lui-même soit comme isolé et placé en relief, alors que « le concert des nations civilisées du monde » (*Le Globe*, *passim* dès 1824) reprend une des expressions familières au cosmopolitisme du XVIIIe siècle. Il est beaucoup

moins normal, au contraire, qu'un emploi authentique du terme, mais cité par un auditeur qui y voit l'indice d'une douce manie de vieillard, soit ici négligé, dans une liste qui dès lors paraîtrait tendancieuse. Willibald Alexis (Häring) revient de Paris en 1829 et s'arrête à Weimar, où déjà il a fait visite à Gœthe dix ans auparavant. Le 12 août, il est reçu dans la fameuse loge de jardin, où son illustre confrère faisait volontiers retraite. Des nouvelles fraîches de J.-J. Ampère servent tout naturellement d'amorce à des allusions qu'il convient de citer dans le texte :

« Hindeutungen auf eine allgemeine Europäische oder Welt-Literatur, eines der Lieblingsthemata in seinem noch von Phantasien umgaukelten Lebenswinter, traten auch hier in der Unterhaltung heraus... Es war das letzte Mal, dass ich Gœthen gesehen habe. »

Associé par conséquent à une image apaisée, mais vétuste, du grand intellectuel, le thème favori de l'année 1827 ne laisse-t-il pas l'impression d'un radotage aimable, mais assez vain, en face de tant de « nationalismes », littéraires ou autres, que l'approche de 1830 suscitait dans le monde européen ? Il est vrai que, cet affranchissement des constructions viennoises de la Sainte-Alliance une fois accompli, une méprise célèbre de la part de Gœthe allait signifier que les « Trois Glorieuses » ne comptaient guère, à côté de la démonstration décisive que l'évolution biologique était une hypothèse préférable à celle de la fixité des espèces...

II

N'ayant pas soumis à une rigueur « génétique » la notion gœthéenne de littérature universelle, M. Strich est-il davantage disposé à suivre les certitudes des dates et des faits chronologiques dans le traitement de l'autre vaste terme du problème : les preuves successivement fournies, par le monde des lettres, d'une action exercée par delà les frontières, en témoignage assuré de la plus encourageante mutualité ? Non sans une apparence de raison, l'auteur aperçoit deux phases opposées, mais également opérantes dans l'action extérieure de l'écrivain : l'appui fourni par la fièvre de *Werther* et le naturalisme de *Gœtz* d'une part ; de l'autre l'exemple harmonieux offert par la classicisme gœthéen à des littératures cherchant l'équilibre après la révolte, l'eu-

rythmie de la forme pure après le relief de la spontanéité. Et comme nul synchronisme authentique n'opère sur des sociétés différentes, représentées par des littératures différemment évoluées, il se trouvera que l'expérience (dont la mort du poète ne sera pas le terme) profite des contre-courants en même temps que des isométries. Car ici intervient, dans l'histoire des idées, cette « réfraction » que signalait Edmond Burke dans tout transfert d'idées abstraites.

Nul ne contestera, en gros, l'authenticité d'une présentation prise en bloc : elle a le tort de se prêter à des simplifications synthétiques où n'entrent plus des faits vérifiés par ailleurs. Et si des tableaux, satisfaisants pour l'esprit simplificateur, apparaissent dans toute cette partie de l'ouvrage avec une séduction que nous appellerons « spenglérienne », il s'en faut que l'histoire littéraire se satisfasse de structures infirmées par d'autres certitudes.

Une des articulations maîtresses du long chapitre consacré à la France et à son pouvoir de « plasticité artistique » fait à toute force du *Globe*, lecture bien connue du Weimarien, le périodique *romantique* (pp. 87, 88, 233 et suiv.) : dès lors une action libératrice, en fait de règles dramatiques, annexait Gœthe, l'ancien révolté, dans une soi-disant campagne décisive. Or il suffisait d'un coup d'œil donné à la *Chronologie du Romantisme* de René Bray (pp. 95 et 125) pour constater que la *Muse française*, organe romantique, jugeait les confrères du *Globe* « romantiques de demi-sang ». De fait, ces libéraux, qui voulaient susciter un théâtre *national*, se référaient avant tout à l'histoire, pour innover un *drame-chronique* dont les unités de temps et de lieu ne pouvaient s'accommoder, et n'ignoraient nullement à cet égard les essais dans ce même sens que le président Hénault et L. S. Mercier avaient offerts à l'Ancien Régime français. Si le patriarche des lettres européennes se sent en confiance avec Rémusat, Vitet, Ampère, avec Guizot, Villemain, et même V. Cousin, c'est que ces intellectuels parisiens, en leur juste milieu, restent soucieux de cette culture française que Gœthe voudrait tant voir égaler à ses compatriotes, alors que le « nordisme » romantique offre de dangereuses séductions à une barbarie latente.

Autre discrimination indispensable. Si l'*Antijacobin*, faisant front contre le continent lors d'une crise aussi menaçante à sa façon que l'approche de l'*Armada*, s'est armé de pauvres arguments, en même temps que de raisons clairvoyantes, il faut bien considérer que le suicide n'apparaissait pas très désapprouvé dans *Werther* ; la bigamie était la conclusion de *Stella*, et il y avait, dans *Gœtz*, une scène tsigane peu favorable au « mensonge »

social. Les années passées depuis cette alerte avaient permis un redressement *par l'intérieur*, par la moralité, qui laissait un Wordsworth et un Coleridge plus intéressés par un certain illuminisme que par le spinozisme : la « philosophie de la Nature » et le syncrétisme à la Creuzer devaient trouver des canaux autrement praticables avec une certaine forme de religiosité conformiste que le spinozisme évident de Faust. D'autant plus grand, malgré leur dépendance à l'égard de la « dame de Coppet », est le mérite d'un Byron et d'un Shelley acceptant les conséquences, même sociales, d'une plus complète adhésion. C'est simplifier à l'excès le climat européen des environs de 1800 que de ne pas tenir compte des dissentiments gœthéens, et de ne pas reconnaître des zones d'influence où ni les doléances de *Werther* ni les apaisements d'*Iphigénie* n'avaient rien à voir ; et par exemple Grundtvig dira, en 1838, que tout son développement est sorti des leçons professées à Copenhague par H. Steffens en 1802-1803 : même le souple Œhlenschläger était partiellement logé à la même enseigne, sa visite à Gœthe en laisse voir quelque chose. Et quel démenti donné avant la lettre à des théories auxquelles M. Strich heureusement n'est pas inféodé [1], que la dévotion proclamée de La Motte-Fouqué pour un « nordisme » héroïque que Gœthe, si « Goth » que l'on voulût le faire, n'admettait que modérément du point de vue littéraire — nullement du point de vue de l'authentique civilisation !

Il est malaisé, en bien d'autres cas, de faire exactement coïncider les caractéristiques attribuées à l'auteur de *Gœtz*, devenu celui d'*Iphigénie*, avec des simplifications intéressantes mais peu analogues aux avatars traversés par la plupart des pays européens ; et il ne faut jamais oublier que, dans ses excursions les plus aventureuses parmi les produits exotiques, Gœthe, lecteur versatile, ne manquait pas de se référer en fin de compte au canon de beauté de l'hellénisme — là où la Cité et l'Art s'étaient le mieux entendus.

III

Avec grande raison, M. Strich donne *in extenso* (pp. 66-67) l'espèce d'exposé testamentaire où, peu de mois avant sa mort, Gœthe indiquait en 1831, pour la société de lecture de Weimar,

1. C'est une singulière déférence au droit féodal qui, p. 269, fait de Cuvier « ein geborener Deutscher ».

les quatre stades successifs de civilisation par lesquels lui paraissait devoir passer un groupe humain libre de ses destinées intellectuelles : purement « idyllique », c'est-à-dire replié sur lui-même ; civique ou social ; ouvert davantage quoique encore conscient de ses frontières ; enfin universel de curiosités et d'aptitudes. Sans être nommée, la *littérature universelle* lui semblait évidemment correspondre à ce degré ultime de développement souhaitable. « Toutes les littératures étrangères entrent à égalité dans le circuit avec les lettres indigènes, et dans cette circulation mondiale nous [les Allemands] ne restons nullement en arrière. »

Encore le sage vieillard observait-il, lui qui avait plus que personne contribué à ce classement flatteur, que la bonne chance et quelque faveur étaient nécessaires pour maintenir ou promouvoir un traitement avantageux de ce genre. En d'autres termes, il ne manquait pas de faire leur place à des puissances extérieures au monde intellectuel pur, afin de favoriser un état politique et social propice à l'intercommunication souhaitée. N'est-ce point ici qu'il eût été indiqué de passer en revue, grâce à l'expérience du passé, ce qui accrédite ou ce qui affaiblit les possibilités du commerce rêvé ?

Les dispositions individuelles — Gœthe a souvent insisté là-dessus — sont de première importance à cet égard : si nul désir n'existe de sortir de l'état commode, « idyllique », nulle extension n'est possible. Et si aux tendances *centrifuges*, au contraire, s'opposent des rigueurs préétablies, censure, *veto*, embargo, et le reste, la tendance à quelque généralité est également frustrée. Que serait-ce si tout un groupe humain se repliait sur lui-même ? En 1831, presque autant qu'en 1827, Gœthe pouvait croire que la liberté de circulation des idées était un résultat inévitable des moyens de locomotion plus faciles. M. Strich, qui déplore à deux reprises (p. 8 et 396) la catastrophe déchaînée par les compatriotes de Gœthe, ne fait point d'allusion historique à cet « esprit de Potsdam » qui s'est opposé à l'« esprit de Weimar ». Or il faut bien admettre que le dynamisme militaire dont parle à l'occasion le ministre du duc de Weimar peut très bien prendre la forme d'une « mystique » redoutable, en premier lieu, au libre-échange intellectuel. Preuve en est, parmi bien d'autres indices, un épisode peu connu mais authentique : quand en 1790 le marquis de Girardin, devant le club des Jacobins, se fit l'avocat d'un genre humain confédéré, quelqu'un suggéra d'employer les aérostats pour faire tomber sur les armées réfractaires des exemplaires des *Droits de l'homme*, pour convaincre les belligérants ennemis de l'excellence de la cause qu'ils prétendaient combattre. « Un auditeur prussien qui se trouvait là, Konrad Elsner, observa que les

soldats de son pays ne pouvaient apprendre le sens commun et l'humanité autrement qu'à coups de baguette ». Et puisque le romantisme sans prédicat semble jouer, dans ce livre, sinon le rôle de la baguette, du moins celui d'une formule « de liaison », faut-il rappeler que M. Willoughby, professeur de littérature allemande à King's College de Londres, était d'accord avec l'ex-chancelier Brüning pour voir dans un romantisme grossier le vrai bouillon de culture de doctrines dont Gœthe, on peut le dire, a souffert durant plus d'années que l'on ne pourrait croire. L'auteur de ces lignes a raconté comment le curateur du Gœthe-Schiller Archiv, Bernhard Suphan,dès 1907, constatait que son humanisme n'avait même pas gagné ses fils— et l'on sait quel dénouement le dévoué éditeur de Herder donna à ce drame intime. Point n'est besoin, par conséquent, de théoriciens à la Bernhardi pour donner à Mars et Bellone le pas sur Minerve et Apollon...

Qu'est-ce à dire ? Que seules dans le passé les autorités fortes ont pu, si une part importante du monde déférait à leurs vues humanitaires, envisager la place d'une *littérature universelle* dépassant le stade des « *pia vota* » qu'il est si agréable de formuler. Ce fut le cas des civilisations « impériales » de l'antiquité et, très certainement, de quelques années privilégiées de l'empire des Arabes. La paix perpétuelle de Sully et celle de l'abbé de Saint-Pierre auraient sans doute comporté ce corrélatif intellectuel, qui, après tout, ne faisait pas si mauvaise figure dans une manière d'« équilibre européen ». Enfin l'esprit de patriotisme supérieur dans lequel Gœthe acceptait l'occupation napoléonienne en Allemagne présupposait évidemment des avantages de « culture » pour sa propre patrie : avec la pacification de l'Europe, après les traités de Vienne, ne devait-on pas espérer une extension progressive de concerts intellectuels dont cette fois, après tout, une Sainte-Alliance assez sincère devait jusqu'à nouvel ordre se porter garante ?

Tout cela n'est point pour diminuer de légitimes espoirs, mais pour rattacher à leurs liens authentiques les résultats acquis à ces délicates matières. Hôte satisfait de la Suisse, M. Strich entonne un chant de louange à l'honneur d'un pays qui a su établir l'harmonie entre trois tronçons différents de peuplement : or, cette Helvétie modèle, où Sainte-Beuve constatait que l'on est *peu artiste*, doit assurément ce loyalisme fédéral à une entente *juridique avant tout* de collaboration civique, pratiquée par les plus humbles citoyens. Les « grandes chartes », les « habeas corpus » qui, ailleurs, ont présidé de même à de durables pacifications, à des fédérations extensibles, peuvent être imaginées au point de départ d'ententes

universelles qui auraient une littérature « mondiale » comme expression authentique — et les efforts « comparatistes » de tout genre en auraient été les prodromes plutôt que les racines [1].

Fernand BALDENSPERGER.

1. Qu'il soit permis à cette revue de rappeler la lettre (t. X, 787) par laquelle Léon Bourgeois, le parrain d'une S.D.N. fondée sur la solidarité, proclamait sans l'exagérer la part que nous pouvions prendre à l'organisation rêvée.

Le gérant : HENRI LEDUC.

Imprimé à Poitiers (France). — S. F. I. L. et Imp. Marc TEXIER réunies.

WINCKELMANN ET ANDRÉ CHÉNIER

André Chénier semble avoir connu très jeune le nom et l'un au moins des ouvrages de Winckelmann. Les chances sont grandes, en effet, pour que sa mère possédât dans sa bibliothèque un exemplaire des *Monumenti antichi inediti*, publiés en 1767 : certaines planches de ce recueil ont fait l'objet de sa part d'intéressantes observations dans les *Lettres Grecques*[1] adressées par elle à Pierre-Augustin Guys, l'auteur du *Voyage littéraire en Grèce*. Dès lors il serait surprenant que le futur poète, avant même d'avoir quitté le collège, n'eût pas entendu parler des *Monumenti antichi* et n'eût pas eu l'occasion de les feuilleter, ne fût-ce que pour en admirer les gravures : peut-être d'ailleurs sa mère ou quelque docte ami des siens, tel que Guys ou Gaspard d'Ansse de Villoison, le célèbre helléniste, l'incita-t-il directement à le faire [2]. Le premier volume s'ouvrait par un *Traité préliminaire* d'une centaine de pages sur l'art du dessin chez les peuples anciens : André Chénier avait, de bonne heure, appris l'italien dans sa famille et le lisait aisément ; il était passionné pour tout ce qui touchait à l'ancienne civilisation hellénique. Il put donc avoir, dès ce moment, la curiosité de parcourir cette copieuse introduction, et prendre ainsi un premier aperçu des idées du grand érudit sur l'art de l'antiquité. Fut-il par là mis en goût de lire à son tour l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité* elle-

1. *Lettres grecques de Madame Chénier*, publiées par Robert de Bonnières, Paris, Charavay frères, 1879, in-12, pp. 139-140. J'ai signalé les planches de l'ouvrage de Winckelmann auxquelles se rapportent les remarques de Mme Chénier, dans mon livre *La vie et l'œuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution française*, t. II, p. 259.

2. Guys et Villoison ont fréquenté le salon de Mme Chénier, et il est fort probable qu'André Chénier reçut de quelques-uns des savants, familiers de ce salon, des indications qu'il mit à profit pour ses lectures.

même? La chose est assez vraisemblable. En tout cas, l'influence sur certains de ses écrits, et non des moindres, du livre de Winckelmann paraît, comme je vais essayer de le montrer, peu contestable.

André Chénier ne savait point l'allemand : il n'a donc pu connaître ce livre qu'à travers l'une des traductions françaises qui en existaient. La première avait paru en 1766 et avait été réimprimée en 1775 [1] ; une seconde avait été publiée en 1781, et des rééditions en avaient été faites en 1784 et 1789[2]. Je n'hésite pas à affirmer que c'est à celle-ci qu'a eu recours André Chénier. La traduction de 1766, due à la collaboration de Sellius et de Robinet, était médiocre et infidèle : Winckelmann lui-même s'en était montré fort peu satisfait et avait formulé une protestation à son sujet dans la *Gazette littéraire de l'Europe*[3] ; en outre, cette traduction, établie sur l'édition originale, donnée à Dresde, en 1764, du texte allemand de l'*Histoire de l'Art*, n'avait point pu profiter des rectifications et additions que, dès 1767, Winckelmann allait apporter à son ouvrage dans une deuxième édition [4]. Au contraire, la traduction de 1781, tant par la personnalité de son auteur, Michel Huber, que par le soin avec lequel elle avait été exécutée, offrait toute garantie aux plus difficiles. Michel Huber, longtemps fixé à Paris, où il avait fréquenté les milieux littéraires et entretenu des relations avec des hommes tels que Diderot et Turgot, s'était acquis un renom légitime en France par ses traductions de poètes et de prosateurs allemands : André Chénier, nous en possédons la preuve, avait pratiqué et goûté celles des *Idylles* et de *la Mort d'Abel* de Gessner ; d'autre part, pour traduire l'*Histoire de l'Art*, Michel Huber s'était servi du texte le plus complet de l'ouvrage, l'édition posthume parue à Vienne en 1776 : mais n'ignorant pas que ce texte était défectueux en maint passage, il l'avait amélioré et rectifié en se reportant à l'édi-

1. *Histoire de l'Art chez les Anciens*, ouvrage traduit de l'allemand, Amsterdam, Saillant, 1766 et 1775, 2 volumes in-8°.

2. *Histoire de l'Art de l'Antiquité*, traduite par Michel Huber, Leipzig, Breitkopf, 1781, 3 volumes in-4° ; 1784, Yverdon, 3 volumes in-8° ; 1789, Paris, Barrois l'aîné, 3 volumes in-8° : dans cette dernière édition, le titre est devenu : *Histoire de l'Art chez les Anciens*, et le texte a subi de légères modifications.

3. Tome VIII, p. 45. Voir dans la traduction Huber, édition de 1781, *Préface du traducteur*, t. I, pp. XVII et XVIII.

4. Winckelmann avait joint à son livre des *Anmerkungen und Zusätze*.

tion de Dresde et aux *Remarques* ajoutées par Winckelmann à son livre en 1767, ainsi qu'en utilisant les observations critiques de Heyne sur le travail de Winckelmann [1]. En supposant même qu'André Chénier n'ait pas spontanément préféré la traduction d'Huber à la précédente, il ne manquait pas autour de lui de gens renseignés pour lui en donner le conseil [2]. Aussi dans les pages qui vont suivre, les citations seront-elles empruntées et les références renverront-elles à cette traduction Huber, dans l'édition de 1781.

* * *

C'est surtout dans l'*Invention* que les traces de l'influence de Winckelmann sont sensibles. On connaît l'invocation par laquelle, au début du poème, André Chénier rend hommage aux Latins et aux Grecs pour la perfection où ils surent porter les arts et les lettres. S'il se contente de quelques mots, en ce qui concerne les premiers, il insiste davantage pour les Grecs, et signale brièvement les causes qui favorisèrent chez eux le développement artistique et littéraire :

> Et vous à qui jadis pour créer l'harmonie,
> *L'Attique et l'onde Egée et la belle Ionie*
> *Donnèrent un ciel pur*, les plaisirs, *la beauté*,
> *Des mœurs simples*, des lois, la paix, *la liberté*,
> *Un langage sonore aux douceurs souveraines*,
> *Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines...* [3]

Or la plupart de ces causes n'avaient point échappé à Winckelmann. Dès le premier livre de son ouvrage, où il traitait « de l'art considéré dans son essence », il indiquait, comme l'une des principales raisons de sa diversité chez les peuples qui l'ont cultivé, l'action du climat : ainsi était-il déjà amené à souligner les conditions exceptionnellement heureuses dans lesquelles s'étaient, à cet égard, trouvés placés les Grecs, ceux de l'Ionie surtout.

1. *Préface du traducteur*, traduction Huber, édition de 1781, t. I, pp. XXXIII, XXXIV.
2. J'ajoute avoir constaté en plusieurs endroits que le texte de la traduction Huber est beaucoup plus proche de celui de passages d'André Chénier inspirés par Winckelmann que le texte de la traduction Sellius-Robinet.
3. *Invention*, v. 3-8 (*Œuvres complètes d'A. Chénier*, t. II, p. 12).

Il définissait d'abord ce qu'il entendait par cette action du climat :

Par l'influence du climat, nous entendons les effets que la situation diverse des pays, la température variée de l'air et la nourriture différente des hommes produisent communément, et sur la configuration des habitans, et sur la façon de penser des peuples [1].

Par là s'explique en premier lieu, disait-il, la beauté des habitants de certaines contrées, comme la Grèce, beauté encore remarquable aujourd'hui, malgré les mélanges de sang qui ont eu lieu depuis l'antiquité :

Le sang grec est encore vanté aujourd'hui pour sa beauté, ce qui est attesté par tous les voyageurs attentifs. Il est de fait que plus la nature s'approche du ciel de la Grèce, plus elle est belle, majestueuse et active dans la conformation de l'homme [2].

Et il appuyait sa remarque de

cette maxime de Cicéron : *que plus l'air est pur et raréfié, plus les têtes sont fines et avisées.*

Ainsi, disait-il encore, la haute beauté, qui ne consiste pas simplement dans une peau délicate, dans une couleur brillante, dans des yeux malins ou languissans, mais dans un port majestueux et dans une physionomie intéressante, *se trouve plus fréquemment dans les pays qui jouissent d'un ciel tempéré* [3].

De là, continuait-il, venait que, parmi les Grecs eux-mêmes, ceux de l'Ionie l'emportaient en beauté sur tous les autres :

Le plus beau sang des Grecs, surtout pour la couleur, *se trouvoit sous le ciel de l'Ionie dans l'Asie Mineure*, ainsi que nous l'attestent Hippocrate et Lucien. L'Orateur Dion Chrysostome, pour exprimer une beauté mâle par un seul mot, nomme une belle personne une figure Ionienne.

C'est que, plus qu'ailleurs en Grèce, le ciel y était d'une constante pureté :

1. *Histoire de l'Art de l'Antiquité*, t. I, p. 37.
2. T. I, p. 42.
3. T. I, p. 43.

Le ciel de l'Asie Mineure et des îles de l'Archipel jouit de la plus grande sérénité par rapport à sa position. La température de l'air, balancée entre le froid et le chaud, y est plus constante, plus égale que dans la Grèce même, et surtout que dans les provinces maritimes, exposées à l'intempérie des vents de l'Afrique [1].

C'est encore à l'influence du climat que Winckelmann attribuait l'avantage que donnait aux Grecs d'Ionie un langage plus musical et plus agréable :

Ce fut parmi les Grecs de l'Asie Mineure, peuples dont la langue, après leur sortie de la Grèce, étoit devenue plus riche en voyelles, et par conséquent plus musicale, parce qu'ils y jouissoient des douceurs d'un climat délicieux, ce fut parmi ces Grecs qu'on vit naître et fleurir les premiers Poëtes. Ce fut sur ce terroir que germa la philosophie grecque ; ce fut dans ce pays que parurent les premiers Historiens...

Toutefois, il observait aussitôt après que la liberté était indispensable à l'épanouissement des arts et des sciences, et que, faute d'avoir su conserver la sienne, l'Ionie avait dû céder à l'Attique la supériorité qu'elle avait d'abord prise dans ce domaine :

Mais ces Grecs [d'Asie Mineure], *incapables de défendre leur liberté* contre les forces voisines des Perses, ne purent jamais former une puissante République comme les Athéniens : *de là vient que les Arts et les Sciences ne purent jamais fixer leur siège principal dans l'Asie Ionienne. Les Athéniens se trouvèrent dans des circonstances plus favorables.* Après l'expulsion des tyrans, ils changèrent la forme du gouvernement et introduisirent la Démocratie. Dès lors tout le peuple prit part aux affaires publiques, l'esprit de chaque habitant s'agrandit, et *Athènes s'éleva au-dessus de toutes les villes de la Grèce... Les Arts s'y fixèrent avec les Sciences* [2].

Au livre IV de son ouvrage, qui traitait spécialement « de l'Art des Grecs », Winckelmann reprenait, pour la développer plus en détail, la même théorie.

Le chapitre 1er s'intitulait : « Des raisons et des causes du progrès et de la supériorité des Grecs sur les autres peuples dans les Arts ».

1. T. I, p. 44.
2. T. II, p. 48.

Le principe de la supériorité des Grecs dans l'Art, y affirmait-il, doit être attribué au concours de différentes causes : *à l'influence du climat, à la constitution politique et à leur façon de penser,* ainsi qu'à la considération dont jouissoient les Artistes et *à l'emploi qu'ils faisoient des Arts* [1].

Il examinait ensuite une à une ces causes qu'il venait d'énumérer.

Ici encore, l'influence du climat venait la première comme prépondérante :

Il faut que l'influence du climat ranime la semence qui doit faire germer l'Art, et la Grèce étoit le sol le plus favorable pour cet objet. Ce qu'Epicure dit de l'aptitude des Grecs pour la philosophie, qu'il prétend leur avoir été particulière, peut s'appliquer à bien plus juste titre à leur talent pour l'Art : car une infinité de choses qui sont idéales pour nous étoient naturelles pour eux. La nature, après avoir passé par les degrés du froid et du chaud, s'est fixée dans la Grèce, comme dans son centre, où règne une température mixte entre l'hiver et l'été... *Entourée sans cesse d'un air pur et serein,* tel qu'Euripide décrit le climat d'Athènes, elle n'est point gênée dans son activité par les brouillards et les vapeurs et elle porte plutôt le corps à sa maturité... Les Grecs, au rapport de Polybe, sentoient les avantages qu'ils avoient sur les autres nations par rapport à la taille, *et ils faisoient en général plus de cas de la beauté qu'aucun autre peuple* [2].

Il montrait longuement, en donnant des exemples, le prix que les Grecs attribuaient à la beauté; après quoi, il concluait :

Il est de fait que l'influence du climat concouroit pour sa part au développement de la figure, qui, au rapport de tous nos voyageurs, est encore très avantageuse parmi les Grecs d'aujourd'hui, et que cette influence, en agissant sur l'âme des anciens artistes, y faisoit naître l'enthousiasme [3].

Puis Winckelmann passait à l'examen de la constitution politique des Grecs, favorable à l'art :

A l'égard de la constitution et du gouvernement de la Grèce, disait-il, *la liberté forme une des principales causes de la préémi-*

1. T. II, p. 2.
2. T. II, p. 3.
3. T. II, pp. 5-6.

nence des Grecs dans l'art. Aussi la liberté sembloit-elle avoir établi son siège dans la Grèce; elle s'étoit maintenue même auprès du trône des Rois, qui gouvernoient leurs sujets en père, avant que la raison plus éclairée des Grecs leur fît goûter la douceur d'une liberté entière [1].

Il s'attachait à chercher comment l'esprit de liberté des Grecs avait donné à leur pensée une élévation et une noblesse singulières :

La façon de penser du peuple s'éleva par la liberté, comme un noble rejeton qui sort d'une tige vigoureuse. De même que l'âme d'un homme penseur s'élève plus en pleine campagne, dans une allée ouverte, ou sur le faîte d'un vaste bâtiment, que dans une chambre basse, ou dans un réduit resserré : de même la façon de penser des Grecs libres doit avoir été très différente de celle des nations gouvernées par des Despotes... *Ce fut la liberté, mère des grands événemens, ainsi que des révolutions et des jalousies parmi les Grecs, qui répandit dès lors chez ce peuple les premières semences des sentiments nobles.* Comme le spectacle de la vaste surface des mers et que l'aspect des vagues énormes qui viennent se briser contre les rochers, agrandissent notre âme et détournent l'esprit des petits objets, de même la vue de si grandes choses et de si grands hommes ne pouvoit rien faire concevoir de médiocre. Les Grecs, dans l'état florissant de leur République, étoient des êtres pensans qui avoient déjà donné vingt ans à la réflexion, et cela à un âge, où nous commençons à peine à réfléchir de nous-mêmes. Leur esprit animé du feu de la jeunesse et soutenu d'un corps vigoureux, avoit déployé toute son activité, tandis que chez nous on le nourrit de choses futiles jusqu'à l'âge où il commence à baisser [2].

Enfin Winckelmann, après avoir parlé de l'estime des Grecs pour les artistes, terminait son chapitre par un développement sur « l'emploi de l'art » où il formulait l'opinion que la simplicité de mœurs des anciens Grecs devait être aussi mise au nombre des causes de l'épanouissement extraordinaire des arts chez ce peuple :

La modération et la simplicité habitant les demeures des citoyens, l'Artiste n'étoit pas obligé de descendre aux petites choses pour rem-

1. T. II, p. 8.
2. T. II, pp. 13-14.

plir les vides d'une maison, ni d'abaisser son génie au goût mesquin d'un propriétaire opulent : ce qu'il exécutoit étoit analogue aux idées élevées de toute la nation. Nous savons que Miltiade, Thémistocle, Aristide et Cimon, les chefs et les sauveurs de la Grèce, n'étoient pas mieux logés que leurs voisins [1].

Les ressemblances entre ces passages de l'ouvrage de Winckelmann et les premiers vers de l'*Invention* sont bien grandes pour s'expliquer par de seules rencontres. De part et d'autre sont signalées les mêmes causes de la floraison rapide et merveilleuse des arts et des lettres en Ionie et en Attique : ciel pur, beauté, mœurs simples, liberté, langage doux et sonore. On serait déjà, de ce fait, porté à soupçonner que le poète s'est souvenu, en écrivant l'*Invention*, de l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité*, si même, dans ce poème, d'autres similitudes encore, non moins curieuses, ne venaient fortifier ce soupçon.

*
* *

Dans la seconde partie de l'*Invention*, André Chénier suppose une sorte de dialogue avec un interlocuteur fictif, et prête à celui-ci des objections qu'il s'efforce ensuite de résoudre. La première, et l'une des plus sérieuses, est tirée de l'impossibilité apparente, pour un Français du XVIIIe siècle, de faire renaître, à son profit, les conditions exceptionnelles dont les Grecs ont bénéficié, du fait de leur genre de vie et de leur constitution politique :

> Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards
> Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.

A quoi André Chénier répond en conseillant le voyage en esprit chez les anciens, qui permettra au poète moderne de réveiller en lui l'enthousiasme :

> Eh bien, l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
> Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles,
> Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
> Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.

1. T. II, p. 20.

Suit l'énumération des grands spectacles que peut se donner ainsi, par la pensée, le voyageur imaginaire ; ceux du stade y sont mentionnés en bonne place :

> Allons voir d'Epidaure un rapide coursier
> Couronné dans les champs de Némée et d'Elide [1].

Ce genre de voyage, Winckelmann indiquait, au ch. II de son livre IV, qu'il y avait lui-même bien souvent eu recours, pour contempler par l'imagination les mêmes spectacles :

> En effet, je me transporte en esprit au stade d'Olympie. Là je vois les statues des héros de tous les âges, les chars d'airain de deux et quatre chevaux, surmontés de la figure du vainqueur : là mes regards sont frappés d'une multitude de chefs-d'œuvre. Combien de fois mon imagination ne se livre-t-elle pas à ce songe flatteur [2] ?...

Plus loin, après quelques autres objections, auxquelles l'ouvrage de Winckelmann est étranger, vient enfin une dernière attaque, qui semble à André Chénier particulièrement « forte et dure » : c'est la faiblesse de la langue française qui, dit-on, ne se prêterait pas, comme la langue grecque, la langue latine, et même l'italien moderne, à l'expression poétique des pensées profondes et des conceptions scientifiques. Dans sa réponse à cette objection, l'auteur de l'*Invention* esquisse une rapide théorie des langues, où il oppose les idiomes du Nord à ceux du Midi, et explique par le climat les différences d'harmonie et de souplesse entre les uns et les autres :

> Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
> Cire molle, à tout feindre habile et complaisante,
> Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
> Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
> Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
> Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
> De leurs affreux accents la farouche âpreté
> Du latin en tous lieux souilla la pureté ;

1. *Invention*, v. 159-178 (t. II, p. 17).
2. T. II, pp. 25-26.

On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transportaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire ; et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix [1].

Or Winckelmann, au chapitre III de son livre I, marquait déjà cette opposition et l'expliquait de même :

La configuration du visage est aussi différente que les langues et que les dialectes des langues. Comme cette différence du langage provient des organes de la parole, il résulte que les nerfs de la langue doivent être plus engourdis dans les régions froides que dans les pays chauds... De là vient que les langues du Nord sont composées de tant de monosyllabes et hérissées de tant de consonnes que la combinaison et la prononciation de ces langues devient, sinon impossible, du moins très difficile aux autres nations. Un célèbre Écrivain du commencement de ce siècle cherche la différence des dialectes de la langue Italienne dans la tissure et dans la conformation des organes de la parole. En partant de ce principe, il dit que les Lombards, nés dans les contrées les plus froides de l'Italie, ont une prononciation rude et syncopée ; que les Toscans et les Romains, habitant un climat plus tempéré, parlent d'un ton plus plein et plus mesuré [2]....

Pas plus que les précédentes, sans doute, ces ressemblances entre le livre de Winckelmann et les vers de l'*Invention* ne sont décisives [3]. Mais un autre ouvrage de l'écrivain fran-

1. *Invention*, v. 363-382 (t. II, pp. 23-24).
2. Tome I, pp. 38-39 (l. I, ch. III).
3. Elles le sont même moins à vrai dire et pourraient s'expliquer par des rencontres. Rien n'empêche de croire, en ce qui concerne les réflexions des deux écrivains sur les langues du Nord et du Midi, qu'André Chénier a lu, comme Winckelmann, le livre de Gravina, *Della ragion poetica libri due*, II, 6 (édition de 1731, Naples, p. 124), auquel se réfère ce dernier, et qu'il a été amené par cette lecture aux mêmes conclusions que lui. D'autre part, Young, dans ses *Conjectures sur la Composition originale*, recommande déjà, ainsi que je l'ai montré (*La vie et l'œuvre d'A. Chénier jusqu'à la Révolution française*, t. I, p. 368), le voyage en imagination

çais, l'*Essai sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des Lettres et des Arts*, va nous apporter de nouvelles raisons, plus péremptoires, de penser que nous avons à faire ici à une influence réelle et directe, non à de simples rencontres, comme en peut provoquer le hasard de lectures communes.

*
* *

Dans un passage de cet *Essai*, André Chénier remarque que, chez les peuples de l'Orient, l'imagination est souvent déréglée, et qu'il convient d'en tenir compte pour apprécier exactement leurs ouvrages :

J'ai peur que nous ne jugions les anciens ouvrages des Orientaux avec notre justesse d'esprit et notre imagination septentrionale... De tout temps, et encore aujourd'hui, les Orientaux ont mêlé dans leurs histoires les fables les plus ridicules... Ils ont toujours eu un amas de miracles et de sortilèges dont ils ont embelli la vie de Moïse, de Zoroastre, de Brame, de Salomon, et, jusqu'à nos jours, de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences [1]...

Et il cite, comme exemple des effets fâcheux de cette imagination orientale, les merveilles, à son gré absurdes, des « contes persans et arabes ». Ailleurs, il admire, au contraire, le sens de la mesure et de la raison dont les Grecs ont toujours fait preuve : « Eux seuls, dans les égarements de l'enthousiasme, suivaient toujours la nature et la vérité... Eux seuls ont bien su connaître les limites souvent imperceptibles qui séparent tous les genres, et n'ont jamais donné dans ces disparates bizarres, dans ces incohérences sauvages qui ne brillent aux yeux qu'en les aveuglant [2]. » Dans un autre passage enfin, André Chénier note que la langue grecque possède ce privilège d'être capable de renfermer toute une image en un seul mot : « Langue grecque... Beaucoup d'épithètes y sont des tableaux tout entiers, comme αἰγιλίπην ἠλίβατον [3]. »

chez les anciens, comme un moyen d'exciter « l'enthousiasme » poétique chez les modernes. Et nous savons que Le Brun a signalé à l'attention d'André Chénier l'opuscule de Young et que celui-ci en a fait largement son profit (*ibid.*, t. I, pp. 352-353 et 363 sqq.).

1. *Œuvres inédites d'André Chénier*, éd. Abel Lefranc, pp. 42-43.
2. *Ibid.*, p. 47.
3. *Ibid.*, p. 46.

Ces diverses remarques, la troisième surtout, paraissent, de façon peu douteuse cette fois, avoir été inspirées par ce que disait Winckelmann *de l'influence du climat sur la manière de penser des peuples* :

... L'expression figurée chez les Orientaux est aussi chaude que la région qu'ils habitent ; ils donnent souvent à leurs pensées un essor qui franchit les confins du possible. C'est dans ces cerveaux ardens que naquirent les figures monstrueuses des Egyptiens et des Perses, qui réunissoient sous une même forme des natures et des êtres tout opposés. Les Artistes de ces nations tendoient plutôt à l'extraordinaire qu'au beau. Au contraire les Grecs qui vivoient sous un ciel et un gouvernement plus doux..., qui parloient une langue riche en images avoient des têtes saines et des idées pittoresques. Leurs Poëtes, à commencer par Homère, parlent non seulement par image, mais encore ils tracent, ils peignent des images, renfermées souvent dans un seul mot, dessinées quelquefois par la seule consonance des mots et exécutées pour ainsi dire, avec des couleurs naturelles. Leur imagination n'étoit point exagérée, comme l'étoit celle des Orientaux [1].

*
* *

Et voici encore une dernière analogie entre le livre de Winckelmann et un autre ouvrage d'André Chénier : il s'agit du fragment célèbre, où le poète parle de l'usage où étaient les femmes de Lacédémone d'avoir toujours sous les yeux, pour mettre au monde de beaux enfants, les portraits des plus beaux adolescents représentés par l'art antique :

..... Comme aux bords d'Eurotas...
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle en un riche tableau
Ce que l'art de Zeuxis a produit de plus beau,
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
L'épouse les contemple ; elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux,
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles. [2]

1. T. I, p. 47 (l. I, ch. III).
2. *Poésies diverses*, IV, 1 (t. III, p. 311).

Sur le manuscrit, une référence renvoie à des vers d'Oppien, *Cynégétiques*, l. I, v. 357.

Winckelmann faisait, lui aussi, allusion à cette coutume: « L'estime de la beauté alla si loin que les femmes lacédémoniennes gardoient dans leurs chambres à coucher les statues de Nirée, de Narcisse, d'Hyacinthe ou de Castor et de Pollux pour avoir de beaux enfans ». Et, dans une note, il renvoie au même passage d'Oppien, *Cynégétiques*, l. I, v. 357 [1].

*
* *

Sans doute l'influence de Winckelmann sur les théories littéraires et artistiques d'André Chénier, pour autant que ces rapprochements permettent de l'évaluer, est-elle moins nette et moins importante que ne l'ont été celles de Montesquieu, de Rousseau, de Louis Racine ou d'Edward Young. Elle s'est d'ailleurs probablement confondue avec telle ou telle de celles-ci, qu'elle n'aurait fait que renforcer ou compléter. Si le poète n'a lu, comme ce semble, l'*Histoire de l'Art de l'Antiquité* qu'en 1781 au plus tôt, dans la traduction Huber, il connaissait déjà depuis longtemps à cette date l'*Esprit des Lois* et les *Conjectures sur la composition originale*. Mais, dans l'élaboration d'une doctrine aussi complexe et aussi composite que la sienne, on ne saurait prétendre mesurer exactement la part de chacun de ceux dont les idées sont venues susciter ou confirmer ses réflexions personnelles. Aussi ai-je pensé qu'il valait la peine de signaler l'ouvrage de Winckelmann comme l'une des sources, secondaire peut-être, mais malaisément niable, de ces trois ouvrages de doctrine d'André Chénier : l'*Invention*, l'*Essai sur les Causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres et des arts*, et le fragment d'épître sur l'imitation des anciens.

Paul Dimoff.

1. T. II, p. 5 (l. IV, ch. 1).

L'INFLUENCE DE BÉRANGER EN ALLEMAGNE [1]

I

Pendant les persécutions des libéraux, Paris était le refuge des exilés, l'idéal politique, le centre de culture. C'était de Paris que venaient l'art, la mode, le bon goût. Jamais les rapports entre la France et l'Allemagne ne furent plus intimes que pendant le laps de temps entre 1820 et 1850. Sous sa forme la plus pure, cette cordialité est reflétée par l'influence que Courier et Béranger ont alors exercée sur l'esprit allemand. « Der deutsche, der europaische Radikalismus hat an Béranger seine Begeisterung genährt, an Courier nicht zum geringsten Teil die Taktik seines kleinen Krieges gelernt » [2]. Même Gœthe, en effet, pas du tout révolutionnaire, n'a pu échapper à l'influence de Béranger. Lui qui lança la parole « Politisch Lied, pfui, ein garstig Lied ! », qui n'est pas du tout ami des prétendus poèmes politiques, se voit obligé à faire des concessions envers la poésie politique de Béranger et à s'écrier : « Solche, wie Béranger sie gemacht hat, lasse ich mir gefallen... Sein Hass gegen die Pfaffen und gegen die Verfinsterung sind doch Dinge, denen man seine *völlige Zustimmung* nicht versagen kann » [3].

1. Abréviations employées dans les notes : Ch. W., Chamissos Werke, ed. Walzel (*Deutsche Nat. Lit.*, Bd. 148). D. Ch., *Dernières Chansons* (Perrotin), Paris, 1859. — E. G., Goethes Gespräche mit Eckermann, p. p. Biedermann. — Ht., Herweghs Werke, ed. Fardel (*Hempels Goldene Klassikerbibliotek*). — O. c., *Œuvres complètes*, Paris, 1834.

2. Kreyssig, Fr. : *Béranger und Courier. Ein Beitrag zur Geschichte des Radikalismus* (sans date), p. 93 ; voir aussi l'essai de Treitschke, intitulé *Lord Byron und der Radikalismus* et imprimé dans le 3e vol. des *Historische und politische Aufsätze.*

3. *Goethes Gespräche mit Eckermann*, publiés p. Biedermann, VII, 249 (14 mars 1830).

Quant aux sujets traités, nous pouvons constater un certain parallélisme entre l'état de choses en France et en Allemagne : ce que Béranger attaquait dans son pays, ne valait pas beaucoup mieux que ce qui se passait chez nous. Le Congrès de Vienne ne réalisa pas les promesses faites au peuple, il finit plutôt par le début des célèbres persécutions des libéraux, d'une ère d'esclavage intellectuel, d'une censure rigoureuse. Et la mort de Napoléon, la guerre de l'indépendance grecque contribuèrent pour leur part à la renommée de Béranger en Allemagne. Car avant 1821, année de la mort de Napoléon, aucun Allemand ne connaissait le chansonnier français, mais à partir de cette année, grâce au procès qui fit apparaître Béranger comme un martyr, celui-ci jouit d'une popularité immense : le flot de la « Béranger-Begeisterung » se répand en Allemagne.

II

Pour la première fois, nous trouvons le nom de Béranger mentionné dans le *Stuttgarter Morgenblatt für die gebildeten Stände* [1]. Le critique ne traduit qu'une chanson (*La Mort subite* [2]) et nous fait plutôt un rapport sur le procès fait à Béranger. Depuis ce temps-là, on s'intéresse à Béranger. Ses chansons sont dans toutes les bouches sans être imprimées. Béranger est célèbre avant qu'il soit connu ; on ne savait même pas exactement son nom (Le reporter du *Morgenblatt* avait écrit, p. ex. Bérenger [*sic*]. Parmi le grand nombre de journaux, surtout libéraux, qui s'occupent, bientôt après, du chansonnier et traduisent quelques-uns de ses couplets, les suivants méritent d'être cités : *Wiener Theaterzeitung*, *Dresdner Abendzeitung*, *Der Gesellschafter* [3], alors que la *Revue des Deux Mondes* se tait jusque vers 1840. Les articles ultérieurs du *Morgenblatt* rendent à Béranger un honneur insigne en mettant quelques-unes de ses strophes en épigraphe à la tête de leurs feuilles.

Mais la première traduction complète imprimée des chan-

1. 1822, Nr. 27 (*Korrespondenz*, v. 31.12.1821).
2. O. c., II, 153-154.
3. Ou : *Blätter für Geist und Herz* (éd. p. F.W. Gubitz) ; les articles dans les numéros 167-172 (année 1826) sont très importants.

sons de Béranger ne parut en Allemagne qu'après 1828, celle de Philippine Engelhardt [1] pas avant 1830. En 1832, la traduction de Metromanus [2] suivit. Elle ajouta le texte français pour nous offrir un « treuen Abdruck des ausländischen Gewächses ». C'est plus qu'un pur hasard que cette œuvre, comme la plupart des traductions, fut publiée à Stuttgart, ville natale d'Herwegh. C'est d'ici, de l'Allemagne du Sud, où les symptômes révolutionnaires subsistaient, fermentaient, que la « Béranger-Begeisterung » partit. Voilà déjà une raison pour soutenir que c'était le Béranger *politique*, l'homme de parti, si l'on veut, qui exerça son influence en Allemagne.

Parmi les poètes allemands, une querelle s'était engagée pour savoir lequel d'entre eux était le « deutsche Béranger ». « C'est Herwegh ! » s'écrient les uns, « c'est Gaudy ! » s'écrient les autres. Bien que celui-ci ait plus souvent imité le chansonnier, Herwegh a plus de passion politique et poétique, plus de rhétorique. D'autres disent que le seul qui égale Béranger en esprit de satire a été Dingelstedt, auteur des *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters*. Boerne ne trouva, pour l'égaler, personne qu'Uhland, «die Nachtigall mit der Adlersklaue » [3]. Aussi recommande-t-il la lecture des chansons de Béranger à la jeunesse allemande, celle d'Uhland à la vieillesse française. Il espère les « éclairer et désarmer leur colère... si, un jour, les Allemands, trompés par les mensonges et les ruses de leurs princes... s'animaient une seconde fois d'une haine suicide contre la France... ou, si les Français étaient poussés de nouveau par leur vanité nationale ou par l'ambition d'un chef belliqueux contre l'Allemagne » [4]. Ce même Boerne s'était écrié : « Non, la liberté ne périra jamais en France ; Béranger en est l'arc-en-ciel » [5]. Cependant il semble juste de comparer Herwegh à Béranger, s'il est nécessaire de créer un « deutschen Béranger ». Certes, il ne l'est pas à beaucoup près, bien qu'il parle dans un de ses poèmes de *son* Béranger :

1. Engelhardt, Philippine : *Lieder von Béranger*, Kassel, 1830.
2. Métromanus : *Lieder von Béranger*, Stuttgart, 1831.
3. 104. *Brief aus Paris.*
4. Boerne, Ludwig : Béranger et Uhland. *Fragments politiques et littéraires*, V, 289.
5. *Ib.*, p. 285.

Ein Schwert mit Rosen wollen wir ihm bringen,
Ein Schwert mit Rosen meinem Béranger [1] !

Mais Ruckert avait montré qu'il était absurde de parler d'un « deutschen Béranger », que la comparaison serait toujours forcée, car

Was ein Dichter nötig hat,
Der wie Béranger soll singen,
Kann ein Deutscher nie erzwingen :
Hauptstadt, Volk, Gesellschaft, Staat.

Ces mots caractérisent combien Béranger paraissait le représentant de son peuple, combien on doit parler des rapports intellectuels des deux peuples en traitant l'influence de Béranger sur l'Allemagne.

Rückert n'était pas le seul qui attaquât la prétention du « deutschen Béranger ». Celle-ci diminue d'ailleurs entre 1840 et 1850. Deux critiques allemands [2] avaient déjà vers 1850 déclaré qu'il était même impossible de traduire Béranger à cause du grand nombre de frivolités et d'obscénités qui déparent ses chansons. Quand, en 1828, le quatrième recueil parut, Gœthe ne fut plus d'accord avec le ton de Béranger et appela ses poèmes «ohne jede Zucht und Ordnung». Dans un autre dialogue avec Eckermann, il trouve dans presque toutes les chansons du bonhomme « einen unsittlichen, liederlichen Stoff » [3], ce qu'il excuse [4] par le grand talent de Béranger en son milieu, Paris. Mais c'est Freiligrath qui raille le plus violemment la Bérangéromanie, s'il est permis de s'exprimer ainsi :

1. Herweghs Werke, éd. p. Tardel, I, 51 f.

2. Dr C. W... l. dans le *Literaturblatt* du 2 déc. 1828. — Robert dans le *Freimütige* (sans date). Ces deux sources sont citées d'après Pollak (39. *Jahresbericht des K.K. Staatsgymnasiums zu Wien*, 1907-8). Le livre est une pure énumération des œuvres de Béranger, traduites en Allemagne. Ce qu'il y a de meilleur dans ce travail très élémentaire, c'est l'indication que le livre de Giuriani (*Béranger und die deutsche Lyrik*), cité dans toutes les bibliographies, n'existe pas. *Il n'a paru que sous forme de manuscrit, à l'usage des amis de Giuriani*).

3. *E. G.* du 31 janvier 1827.

4. *E. G.* du 4 mai 1827.

Ein neu Geschlecht doch haben wir erworben,
Es brüstet sich mit gallischen Refrainen,
Ein Gimpel Béranger auf jedem Hage [1].

Cela ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'imiter Béranger, ce que nous verrons ci-après :

Malgré les attaques dirigées contre lui, Béranger resta vainqueur en Allemagne. Car, en première ligne, on ne voyait en lui que le chansonnier politique. Quelque sévère que soit le blâme de Gœthe il ne peut pas trouver assez d'éloges pour les chansons de Béranger et il exagère un peu en disant, des couplets satiriques :

Sie sind durchaus mundrecht auch für die arbeitende Klasse, während sie sich übers Niveau des Gewöhnlichen so sehr erheben, dass das Volk im Umgang mit diesen anmutigen Geistern gewöhnt und gewürdigt wird, selbst edler und besser zu denken. Was wollen Sie (c'est-à-dire : Eckermann) mehr ? Und was lässt sich überhaupt Besseres von einem Poeten rühmen ?... Auch ist er in den *meisten* seiner politischen Lieder als *kein blosses Organ* einer *einzigen Partei* zu betrachten, vielmehr sind die Dinge, denen er entgegenwirkt, von so allgemeinem nationalen Interesse, dass der Dichter fast immer als grosse Volksstimme vernommen wird [2].

D'autre part, on doit avouer qu'il y avait aussi quelques raisons littéraires pour populariser Béranger en Allemagne : ce fut encore Gœthe lui-même qui appela les chansons de Béranger, « vollkommen, das Beste on ihrer Art, fast nur zu ernst, zu geistreich, zu epigrammatisch [3] ». Il n'hésite pas à le comparer à Horace et même à imiter l'une ou l'autre de ces chansons. L'éloge de Gœthe va jusqu'à parler de Béranger comme « Wohltäter seiner Nation » et de s'écrier :

Er hat nie eine gelehrte Schule, nie eine Universität besucht, und doch sind seine Lieder voll reifer Bildung, so voll Grazie, so voll Geist und feinster Ironie und von einer solchen Kunstvollendung und meisterhaften Beherrschung der Sprache, dass

1. *Sonett* (1843). — *Gesamm. Dichtungen*, II, 240.
2. *E. G.* du 14 mars 1830 (VII, 249).
3. *E. G.* (après le 21 janvier 1827).

er nicht bloss die Bewunderung von Frankreich, sondern des ganzen gebildeten Europa ist. Das alles erklärt sich aber aus seinem Parisertum [1].

Mais le chansonnier n'a jamais été placé plus haut que par ce jugement de Gœthe :

Ob einer in der Wissenschaft sich erweist wie Oken und Humboldt, oder im Kriege in der Staatsverwaltung wie Friedrich der Grosse, Peter der Grosse und Napoléon, oder ob einer ein Lied macht wie Béranger, es ist alles gleich und kommt bloss darauf an, ob der Gedanke, das Aperçu, die Tat lebendig sei und fortzu wirken vermöge ! [2]

On peut dire carrément que c'est grâce à l'influence de Gœthe que Béranger jouissait d'une telle renommée dans les cercles allemands.

D'un autre côté, ce fut Chamisso qui y contribua. En cherchant de vieux lieder, il découvrit les chansons de Béranger. Il en trouva quelques-unes très gaies, très grivoises, mais la manière familière l'attira et lui inspira la chansonnette, intitulée *Katzennatur* [3], et plusieurs autres du *Fortunat*. De plus, nous trouvons les traces de Béranger dans la poésie humoristique de Chamisso : *Ein französisch Lied* [4] a la même tendance que *Ma République* [5]. Comme *l'Ivrogne et sa femme* [6] est puni de l'ivresse qui lui avait fait quitter la famille, Hans Jürgen l'est aussi dans *Hans Jürgen und sein Kind. La bonne fille* [7] ne vaut pas mieux que « Sie » dans la *Sternschnuppe*. Le refrain de *Mässigung und Mässigkeit* [8] (Mass, Mass ! Leert darauf das volle Glas ! ») rappelle celui des *Petits Coups* (« Il faut boire à petits coups »).

Dans ce genre de poésie, l'influence de Béranger est plus forte sur le poète silésien Karl Holtei que sur Chamisso.

1. *E. G.* du 3 mai 1827 (VI, 122).
2. *E. G.* du 11 mars 1828 (VI, 275).
3. Ch. W. 79 sq.
4. Ch. W. 71-73.
5. O. c., II, 30-34.
6. O. c., II, 33-36 ; Ch. W. 135-137.
7. O. c., I, 41-44 ; Ch. W. 80 sq.
8. Ch. W. 67-69 ; o. c., I, 232-234.

Celui-ci, moins scrupuleux, ne se gêne pas pour copier et traduire dans ses vaudevilles plusieurs chansons de Béranger.

Chez Geibel et Leuthold [1], sur 20 chansons traduites, nous n'en trouvons pas plus de 6 ou 7 [2] du genre politique ou social, L'étude de la nature paisible s'accordait plus avec le caractère de Geibel qu'un chant de guerre passionné.

Bien qu'on connût aussi Béranger sous un autre aspect que l'aspect politique, on préféra celui-ci. Chamisso et Gaudy soulignent expressément dans la préface de leur traduction qu'ils se sont proposé de nous faire connaître le poète politique. De toutes les traductions, celle de Chamisso et Gaudy reste la meilleure. Avec raison les auteurs les nomment « Freie Bearbeitung », car ils s'écartent parfois considérablement de leur original. Ils réunissent des vers, changent le refrain, même la métrique. Peut-être sont-ce ces traductions qui font des odes allemandes de ces chansons françaises. Assurément, sous cette forme, on ne reconnaît plus leur auteur français, mais voilà où son influence est si grande, quoique difficile à prouver.

III

Car la strophe de la chanson elle-même a été introduite en Allemagne grâce à Béranger et a influencé toute la poésie politique. Chamisso dit dans la préface de son remaniement:

La chanson, die volkstümliche, nicht zu unterdrückende Freiheit der Franzosen, vertritt bei ihnen die Stelle anderer Freiheiten (Rede, Pressfreiheit, Petitionsrecht)... Der Franzos versingt seinen Kummer, seine Not, seinen Groll, seinen Hass, und die chanson sagt selbst : tout finit par des chansons [3].

La chanson joue le même rôle en Allemagne depuis l'intro-

1. Œuvres. Ed. part. : 5 *Bücher französischer Lyrik* (III) von Geibel und Leuthold, Stuttgart, 1862.

2. *Der alte Sergeant, — An meine Minister gewordenen Freunde, — Fahr wohl, mein Saitenspiel* ! — *Der König von Yvetot — Nach Griechenland* ! — *Die Zigeuner.*

3. Ed. part. Leipzig, 1838, p. VIII. — Il n'y a qu'une seule traduction des œuvres complètes (sans doute la meilleure), c'est celle de Seeger. La première édition est signée du pseudonyme de Rubens.

duction des œuvres de Béranger. Quelque noble que soit la langue d'Herwegh dans son *Morgenruf*, la structure de la strophe est irrégulière, mais vise à effet : un mot séparé comme « Nacht » ou « Streit » est soudain mis en relief et compte comme vers complet. C'est chez Béranger qu'Herwegh a appris cela : parmi le grand nombre de chansons qui peuvent avoir été les modèles du poète allemand dans ce genre, citons : *La Gaudriole*, *Grande Orgie*, *Paillasse*, toutes de véritables chansons. Freiligrath, Dingelstedt et les autres n'auraient jamais osé, sans lui, traiter de tels sujets d'une telle manière. Le ton satirique des *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters*, l'ironie avec laquelle Freiligrath raille les patriotes égoïstes dans *Ein Patriot* [1], la sentimentalité avec laquelle il chante l'infortune et la mort émouvante du braconnier dans *Vom Harze* [2] nous rappelle les traits des *Missionnaires* [3] ou de *Jeanne la Rousse* [4].

D'autre part, le refrain exerça également son attrait. Il fut bienvenu, admiré, imité. Ce n'était rien de nouveau, il est vrai. Tous les peuples, les Allemands aussi, le connaissaient, mais il n'était pas jusqu'alors un moyen de combat politique. Quant à Béranger, nous avons vu que c'était son arme la plus efficace. Herwegh a appris aussi cela de lui, il répète le refrain entier dans son célèbre *Aufruf* [5], par exemple, ou dans les poèmes moins connus comme *Die drei Juden des Kredits*, *Die drei Zeichen* [6]. Herwegh change la pensée, en gardant un ou deux mots du refrain, par exemple dans *Der Gang um Mitternacht* [7].

L'autre poète lyrique que Béranger a influencé à cet égard est Chamisso. Le fait que nous trouvons aussi dans sa poésie française des refrains pareils à ceux du chansonnier et un refrain allemand qui trahit encore son modèle réfutent l'opinion de ceux qui ne croient pas à une dépendance littéraire.

1. Freiligraths Werke, éd. p. L. Schrôder, V, 43-45.
2. *Ib.*, 62-65.
3. O. c., II, 176.
4. O. c., III, 322-325.
5. Ht., I, 38-39.
6. Ht., III, 87 ; I, 105.
7. Ht., I, 52.

L'Enrhumé [1] s'écrie : « Ami, c'est cela, oui, c'est cela qui m'enrhume ! », Chamisso dit :« Das ist's eben, das ist's eben, was mich stutzig (weinen) macht ! »

Chamisso et Herwegh emploient le refrain parce qu'il scande admirablement les mélodies chantantes auxquelles appartiennent les poèmes que nous avons mentionnés. Béranger rappelait les vieux airs ; les chansons de Chamisso furent composées par Schumann, Zöllner et Silcher. Nous apprenons par une lettre que Chamisso écrivit, en 1832, à de la Foye, combien il était content de son grand succès [2]. Il serait difficile d'affirmer que le poète allemand ne l'avait pas cherché. Cependant, la popularité de Chamisso devait encore grandir quand le peuple chanta ses refrains politiques, moyens efficaces pour propager certaines idées qu'il partageait avec Béranger.

Nous avons vu qu'il y avait une révolte générale contre la censure, pour la liberté de la presse. On joignait des tendances antiroyalistes à la lutte contre la noblesse qu'on prenait pour le plus fidèle soutien de la cour, on rêvait enfin l'alliance des peuples (*Völkerfrühling*). C'est aussi sous ce rapport que Chamisso et Herwegh ont pris pour modèle Béranger.

Presque dans chaque poème des *Lebendigen*, à chaque page, on sent l'effet du refrain que *Les Bohémiens* [3] chantent : « Le bonheur est la liberté ». *Le censeur* [4], *La censure* [5] sont imités quant à la forme et au sujet, dans *Preussische Konfliktpoesien*, *Einem anderen*, *Drei Gütenberglieder*, *Gütenberglied* et dans beaucoup d'autres poèmes d'Herwegh.

Chamisso ne témoigne point plus de bienveillance à la police ou à la censure : *Die tragische Geschichte*, *Die goldene Zeit*, *Ein französich Lied* [6] (il est impossible de ranger cette satire parmi la « humoristisch-gesellige Lyrik » !) paraissent

1. O. c., II, 242-245.

2. « Das Volk singt meine Lieder, man singt sie in den Salons, die Komponisten reissen sich danach, die Jungen deklamieren sie in den Schulen, mein Portrait erscheint nach Goethe, Tieck und Schlegel als das vierte in der Reihe der gleichzeitigen deutschen Dichter, und schöne junge Damen drücken mir fromm die Hand oder schneiden mir Haarlocken ab » (Ch. W).

3. O. c., III, 211-215.

4. O. c., II, 391-394.

5. O. c., I, 149-152 (« La Çensure »).

6. Ch. W., 69 ; 75-77 ; 71-73.

être des traductions de Béranger, mais elles ne sont que des imitations.

Cependant, Chamisso, le légitimiste, laisse à Herwegh seul, qu'on n'appelait pas sans raison « Furstenhasser und Tyrannentöter », le soin de manifester les tendances anti-royalistes de Béranger. Celui-ci est convaincu qu'un « Déluge » aura lieu « pour châtier les princes de la terre [1]. Herwegh leur dit dans le *Zukunftslied* :

> Zittert, zittert, blöde Toren,
> Vor der Zukunft ehr'nem Tritt !

Ces mots sont adressés aussi aux nobles. Qu'ils sachent (Es ist) :

> Kein Stern so schön, dass er nicht bald zerstiebe,
> Wenn er am Ordenssternenhimmel geht [2].

Béranger ne leur épargne pas du tout son ironie cruelle qui parfois égale la haine (voir *Le Marquis de Carabas*).

Jusqu'ici nous avons tenté de démontrer l'action des idées politiques de Béranger sur Chamisso et Herwegh. Pourtant on ne pourra nier que son influence se montre plus distinctement dans l'inspiration de la chanson elle-même. R. M. Meyer écrit avec raison : « Das kecke politische Lied lernte Chamisso von Béranger [3]. » Herwegh aussi, doit-on y ajouter.

*
* *

On peut également rechercher quels sujets les poètes allemands ont empruntés à Béranger, même jusqu'à quel degré ils l'ont fait. Pendant l'ère de Metternich qui régnait en vérité en Allemagne au temps du Congrès, des persécutions des libéraux, on voyait en Napoléon le représentant de la liberté. C'est le mérite de Béranger en France aussi bien qu'en Allemagne, car c'est lui qui est le créateur de la lé-

1. Béranger : Œuvres, éd. de 1858, p. 377 ; Ht., III, 20-21.
2. Ht., I, 51.
3. Meyer, R. M. : *Die deutsche Literatur des* 19. *Jhrh.*, Berlin, 1900 ; I, 44.

gende napoléonienne [1]. Certes, on avait aussi auparavant [2] célébré Napoléon dans la poésie allemande, aussi bien le héros que le général ou le despote. Mais tandis que Napoléon vivant est un personnage poétique, Napoléon mort joue un rôle politique.

La silhouette extérieure de l'Empereur est celle que Napoléon a créée : « Petit chapeau avec redingote grise [3] ». C'est ainsi vêtu que Zedlitz lui fait passer la revue : *Nächtliche Heerschau*, c'est ainsi que Napoléon est représenté dans une pièce allemande de ce temps-là. Elle porte déjà le titre *Napoléon à Berlin ou la redingote grise*. Napoléon joue le rôle d'ange gardien des pauvres. En lui donnant sa propre bourse il tire d'embarras un meunier qui se trouve dans des difficultés financières. C'était Béranger qui avait prêté sciemment à l'Empereur un caractère charitable. Dans les *Souvenirs du peuple*, Napoléon frappe à la porte d'une pauvre villageoise, entre, s'assied près d'elle et dit : « J'ai faim ». Elle lui

> ... sert piquette et pain bis.
> Même à dormir le feu l'invite.
> Au réveil, voyant ses pleurs
> Il lui dit : Bonne espérance !

Celui qui sent comme un mortel ordinaire, celui qui saisit le mot « faim », comprendra les pauvres. Et voilà presque un trait de génie : soit que le jeune Napoléon vende le *Cheval arabe* [4] afin que sa noble mère n'aille pas tendre la main, soit qu'il aide les autres membres de sa famille qui est dans la gêne, soit enfin qu'il donne sa bourse au « Matelot breton » [5],

1. La supposition de Pollak que Béranger n'a pas influencé la poésie napoléonienne allemande est impossible. On doit plutôt croire que Polak ne connaît ni les chansons de Béranger ni la poésie allemande napoléonienne.

2. Le premier qui ait traité la poésie allemande napoléonienne est Voretzsch (*Gaudys Kaiserlieder und die Napoléondichtung* cf. *Preussische Jahrbücher*, Berlin, 1899). A la fin de l'introduction, nous trouvons une courte bibliographie de quelques essais sur ce sujet. Les renvois aux journaux ne sont pas tout à fait exacts. L'année 1899 de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, par exemple, ne contient pas l'article attribué à Garsou.

3. O. c., III, 216-220 (*Souvenirs du peuple*).

4. D. ch., 42-45.

5. D. ch., 75-79.

toujours on dira : « L'empereur s'est privé pour vous » [1], toujours il restera l'ami des infortunés. Napoléon ne manqua pas de se faire passer lui-même pour l'apôtre des pauvres :

Auf seine alten Tage hatte er sich mit einem Kreise aufgeklärter Menschenfreunde umgeben und diese als « espions de vertu » im Gefolge der Kaiserin in die Provinz senden wollen, um überall die Klagen der Armen und Bedrängten entgegenzunehmen [2].

Nous comprendrons pourquoi ce fut dans les masses que le bonapartisme prit pied, exemple unique qu'un régime renversé vive encore dans les cœurs du peuple sans s'appuyer sur un parti fort. La prophétie de Béranger s'accomplit :

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

En faisant du despote un prince pacifique, le représentant d'une ère nouvelle, de la démocratie et de la justice, de la liberté et de l'égalité, il croyait être resté fidèle à la liberté et à ses pensées républicaines. Mais qu'est ce qui subsistait dans cette image du vrai Napoléon [3] ? Dans les *Reisebilder*, Heine, lui aussi, ne voit en Napoléon que « den Mann mit dem dreieckigen Hütchen und dem grauen Schachtenmantel ».

C'est sous cette forme que le *Bild des Kaisers* a duré. Le vieux général, héros de cette nouvelle, est enfin forcé de reconnaître la grandeur de Napoléon. Il ne peut empêcher que sa fille comme toute l'armée ne chante les vers de Béranger sur Napoléon. Tous, ils plaignirent le sort de « l'astre du jour abandonnant les cieux », ce que Chamisso appelle « auslöschenden Stern der Herrlichkeit », Gaudy « das Gestirn, das

1. D. ch., 79.
2. Treitschke, *Deutsche Geschichte im 19. Jhrh.*, III, 149.
3. Il est tout à fait faux de parler avec Voretzsch (voir note 45) de « vagen Beziehungen zur Geschichte » dans les chansons de Béranger : il a infléchi l'histoire en faveur de Napoléon.

erloschen » [1], ou Zedlitz, moins poétiquement, « Stern, der nun ausgebrannt ». Hauff lui-même dont le patriotisme était hors de doute, n'échappa aucunement, malgré ses poèmes sur la journée de *Waterloo*, à l'influence de Béranger. Chamisso, Zedlitz, Hauff, Heine, pas un seul d'entre eux ne peut nier sa connaissance de Béranger dont les types chantent sans cesse la gloire de Napoléon. Nous retrouvons le *Vieux Sergent* [2] chez Gaudy dans le *altersmüden Greis* qui veille sur le salut de l'empereur, le *Vieux Drapeau* [3] dans *Der Gefangene*. Dans ces deux chansons, les héros se passent volontiers de tout, se sacrifient à leur drapeau. Le « Kriegsmann in der Finsternis » serre « die dreifarbige Siegesfahne in der todeskrampften Hand » [4] tout comme le « Vieux Sergent » [5] tient son drapeau « d'une main que la balle a meurtrie ».

Ce furent surtout les *Deux Grenadiers* [6] qu'on tenta d'imiter. *Die beiden Grenadiere* par Heine eurent un succès immense. « Sie wurden mit einer Inbrunst gesungen, als ob sich's um heiligste deutsche Sehnsucht handelte » [7]. Bien qu'on puisse constater des divergences chez les deux poètes, ils ont plusieurs traits communs qui compensent celles-là : Heine, par exemple, n'a pas gardé le refrain :

> Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
> Suivons un vieux soldat !

Certes, toute la chanson de Béranger est un dialogue, tandis que chez Heine l'un des deux grenadiers seul va mourir pour l'Empereur. Le poème de Heine est une pure glorification de

1. Gaudy, *Kaiserlieder*, p. 93.
2. O. c., III, 59-66. Gaudy, p. 88-94.
3. O. c., II, 260-263. Gaudy, p. 135-137.
4. Gaudy, p. 110.
5. O. c., III, 59-62.
6. O. c., III, 177-181.
7. Petzet, Chr. : *Blütezeit der politischen Lyrik*, p. 6. — Dans un des ouvrages les plus superficiels qui existent, M. Niemeyer (*Die Schwärmerei für Napoléon in der deutschen Dichtung*, *Schnorrs Archiv für Literaturgeschichte*, IV, 1875) prétend que Heine n'a connu le poème français que très vaguement. C'est peu croyable. Heine, qui vivait en France, qui connaissait la popularité de Béranger de tout près, eût ignoré sa poésie politique ? Mais quand même Béranger n'eût pas été l'auteur de ce poème, Heine aurait lu certainement ces chansons avec ardeur pour ne pas se priver d'une occasion de lancer ses flèches, si cela lui avait semblé bon.

Napoléon. Béranger fait plusieurs allusions politiques : « Rétablit-on la république ? » demande-t-il en 1814. Oh ! non, les despotes régneront aidés par les maréchaux ingrats qui «désertent, gorgés d'or». Mais l'idée est la même dans les deux chansons. Le grenadier de Béranger, ainsi que celui de Heine, « schert sich nicht um Weib und Kind »[1], « Adieu, femme, enfant et patrie », s'écrie le Français. Il est « tout couvert de cicatrices », l'Allemand dit : « Wie brennt die alte Wunde ! » Par un moyen très habile, Heine sait surpasser Béranger : son grenadier veut non seulement suivre aveuglément son Empereur, il n'a plus qu'un seul désir qu'il adresse à son frère d'armes :

Wenn ich jetzt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit
Begrab' mich in Frankreichs Erde !

Il faut donc bien, après cette comparaison, reconnaître l'influence de Béranger sur Heine, malgré quelques différences.

Il n'est pas toujours facile de déterminer en quels endroits tel ou tel poète a été inspiré par Béranger, pas même de préciser cette possibilité: l'influence est souvent toute générale, elle se montre, soit dans le choix du sujet, soit dans l'idéalisation de l'empereur. La glorification de Napoléon telle que nous la trouvons par exemple chez Holtei, dans *Der alte Feldherr*, a beaucoup de ressemblance avec celle de Béranger. Même Freiligrath se rapproche un peu de Béranger, mais plus tard sa pensée républicaine lui défendit de prendre part à l'apothéose napoléonienne. Pour Herwegh, «den Fürstenhasser und Tyrannentöter», qui chérissait tant «son Béranger », c'était toujours un devoir, par raison républicaine et démocratique, de combattre le culte de Napoléon ; son patriotisme, il est vrai, ne l'en aurait point empêché. On peut donc l'affirmer, ce fut le *Napoléon politique, non poétique* qu'on évoqua en Allemagne sur la scène et dans l'épopée. Et ceci grâce à l'influence de Béranger.

*
* *

Pendant quelque temps, aussi, le peuple vénéra Béranger

1. Heines Werke, éd. p. Sander, I, 47.

comme son « Ange gardien » [1] parce qu'il voyait en lui mieux qu'en aucun autre, le peintre de sa misère. Ses chansons sociales pénétrèrent jusqu'au bout de l'Europe : en Allemagne, elles trouvèrent le plus grand écho chez Chamisso et Herwegh. Qu'on lise l'hymne enthousiaste qu'Herwegh a chanté sur son Béranger, « den beredten Advokaten » [2], « den Apoll der Hütte » [3] ! Il écrit :

Auch die Armut und das Elend wollte einen Dichter und seinen Rächer haben, der Herr erweckte eine neue Nachtigall. jene « Nachtigall mit der Adlersklaue », und taufte sie Béranger.

Les deux poètes croient que le salut du monde ne viendra que des usines [4]. Aussi, tremblez,

Ubermüt'ge Triumphierer,
Wenn Ihr's noch nicht fühlt,
Wie der treffliche Minierer
Schon den Boden unterwühlt !

Vous qui exploitez maintenant le peuple, vous verrez « den Festtag der Geringsten, der des Hochmuts Stamm entlaubt ». Le jour viendra où l'on ne distinguera plus le « petit du grand nombre des mendiants» [5]. « Le vieux vagabond » et « Jacques » [6] périssent : l'un meurt même dans le ruisseau « Der alte Jakob » [7] « starb heut' nacht », on l'a jeté dans le fossé, « drin sie ihn ohn' Hemd begruben ». « Die kranke Lise » [8] donne le jour à un enfant dans la rue, mais elle brave le monde, « Jeanne la Rousse» [9] « accoucha seule au fond des bois », même dans sa grande détresse, elle sourit encore : la douce voix du petit lui rend l'espoir. Dans ces poèmes, l'influence de Béranger est frappante.

1. O. c., III, 224-227.
2. Ht., III, 47.
3. Ht, III, 177.
4. Ht., III, 21.
5. Œuvres, édition de 1854, p. 612.
6. O. c., IV, 38-42.
7. Ht., I, 146 f.
8. Ht., I, 147 sq.
9. O. c., III, 322-325.

Généralement, Herwegh et Béranger ont les mêmes idées: d'abord il n'y a pas d'inégalité, pas de classes, même aujourd'hui la mort nivelle les classes de la société :

> Es wird kein Fürst am jüngsten Tag
> Noch reine Wäsche haben.

Les grands de ce monde seront petits dans l'autre monde. Ceux qui sont vraiment heureux, ce sont les pauvres. Ils dédaignent ces nobles qui « fiers de servir, font au gré du maître signes de croix, saluts ou rigodons », et les « Hochwohlgeboren » d'Herwegh ont

> Ein Kreuzchen auf dem schwarzen Rocke,
> Das sich kokett versteckt uns spreizt,
> Ein Chaischen, ein Livréechen drauf [1].

Pour les deux poètes, le plus grand bonheur c'est d'être enfant du peuple. Tout cela permet de parler de l'influence de Béranger sur celui qu'on a appelé la « Eiserne Lerche », principalement dans sa poésie sociale.

Il y a aussi, cela va sans dire, des différences entre eux, mais, au fond, ils ont la même tournure d'esprit : le ton d'Herwegh semble plus révolutionnaire, mais le poète lui-même est quelquefois aussi marqué de la même « Spiesserhaftigkeit » que le chansonnier.

C'est autre chose chez Freiligrath. L'influence directe se révèle souvent dans la forme, le ton, l'idée, ce que nous avons déjà remarqué ci-dessus. Mais la supposition de Taillandier que le touchant poème : *Aus dem schlesischen Gebirge* a été inspiré par Béranger, est erronée. Ce poème a, à vrai dire, un trait qui rappelle Béranger : nous ne savons pas si c'est la pitié sincère que nous inspirent les infortunés ou l'ironie mordante des pauvres eux-mêmes qui se voient les dupes des riches. Mais où est le pendant de cette pièce ? Béranger ne s'occupe nulle part de la misère d'une condition précise. Cependant, si on peut le regarder comme l'introducteur de la chanson sociale en Allemagne, son influence sur

1. Ht., I, 120.

Freiligrath n'est pas énorme. Pourquoi celui-ci n'a-t-il donc pas traduit un seul vers du chansonnier, lui qui a fait des traductions si réussies de Hugo et de Lamartine (pour n'en citer que quelques-unes), tandis que même Geibel nous offre quelques chansons sociales de Béranger ? Freiligrath fut sans doute repoussé par les frivolités cyniques de Béranger, pourtant nous sommes étonnés qu'il ait gardé, après son *Glaubensbekenntnis*, une certaine réserve vis-à-vis du chansonnier politique.

Nous avons vu, au contraire, quelle influence Béranger a exercée sur Chamisso poète social. Nous avons pu constater la ressemblance entre *L'Ivrogne et sa femme* et *Hans Jürgen und sein Kind*, chanson qui a déjà un accent social. *Der Bettler und sein Hund*[1] fait pendant au *Vieux Vagabond*[2] tant pour la forme que pour le fond. Plusieurs locutions semblent presque traduites. La fin est plus forte que chez Béranger :

> Und tat einen Fluch, gar schauderhaft,
> Und raffte zusammen die letzte Kraft
> Und stürzt in die Flut sich.

Les deux chansons *Die Alte Waschfrau* [3] sont, pour ainsi dire, le pendant féminin du *Vieux Vagabond*. Leur contenu ne correspond exactement à aucune chanson de Béranger, mais elles reprennent des motifs d'autres chansons, par exemple *La bonne Vieille* [4]. Les deux poètes se rapprochent en choisissant un sujet tiré de la vie, bien plus, de leur propre milieu. Béranger parle de Judith Frère, Chamisso chante sa propre blanchisseuse. Un sujet absolument banal, la taxe sur les chiens, fut le motif de son poème, intitulé *Der Bettler und sein Hund* [5]. Quoique l'influence de Béranger sur Chamisso ne soit pas toujours aussi grande qu'on le suppose généralement, il n'y a pas de doute que *Der Bettler und sein Hund* n'aurait jamais été écrit sans lui. L'effet de

1. Ch. W., 183.
2. O. c., IV, 28-31.
3. Ch. W., 48-49 ; 50-51.
4. O. c., II, 82-84.
5. Ch. W., p. CIX.

ce poème de Chamisso ne fut pas moindre que celui de *Der alte Jakob*, de *Die kranke Lise* et des autres rhapsodies d'Herwegh qui, en somme, fut inspiré plus nettement par Béranger que Chamisso. Il y a un point par où tous les imitateurs de Béranger se rejoignent : aucun d'eux n'a un programme fixe, tous, ils « flottent », comme leur maître, «entre les idées socialistes d'un Fourier et les idées anarchistes d'un Proudhon ». Mais Béranger agit sur tous par son influence anticléricale.

*
* *

Deux poètes aussi opposés que Hauff et Dingelstedt ne louèrent pas seulement les *Missionnaires* [2], quelque piquante que fût cette satire. Ils allèrent jusqu'à mettre en épigraphe de leurs chansons les vers suivants :

Éteignons les lumières
Et rallumons le feu !

La *Jesuitenbeichte* de Hauff attaque d'une manière non moins violente que celle de Béranger « die feisten Pfaffen, die wieder nach des Volkes Herz und Portemonnaie Appetit verspüren ». Le poème lui-même nous apparaît comme un exemple de la satire française dont Hauff appelle Béranger le représentant le plus classique. Mais il faut remarquer qu'il n'y a pas de chanson dont le contenu répondrait exactement à celui-ci. *Der Nachtwächter mit den langen Fortschrittsbeinen* ne fait également que résumer la pensée anticléricale de Béranger dans ses *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters* sans qu'une seule se rapporte directement à un couplet du particulier chansonnier.

Enfin nous ne devons pas oublier le rôle que Chamisso joua de son côté. *An die Apostolischen*, *Josua*, *Die Ruine* [2] ne se distinguent guère des *Reliques*, de *l'Ermite et ses Saints* [3] et des autres couplets de ce genre. La même idée revient partout : à bas les hypocrites, les exploiteurs et les obscurantistes ! Mais la satire la plus cruelle qu'il désigne

1. O. c., II, 176-179. — Epigraphe des *Lieder eines...* par Dingelstedt.
2. Ch. W., p. 277, 71, 299.
3. O. c., II, 65-67.

d'ailleurs lui-même comme inspirée par Béranger, reste l'illustre *Nachtwächterlied* [1]. Non seulement l'épigraphe (« Éteignons les lumières ! »), le refrain (« Lobt die Jesuiten !») et les strophes particulières nous rappellent Béranger, mais Chamisso, cet homme doué d'une si grande douceur, trouva de virulents accents quand il s'agit de combattre les Jésuites.

*
* *

Il y a, en outre, chez Béranger, quelques traits isolés que tel ou tel poète allemand a repris : Dingelstedt et Hoffmann von Fallersleben par exemple.

Hoffmann raille les roitelets allemands en copiant le *Roi d'Yvetot* [2]. Il nous donne un modèle « jener komischen Scheinpotentaten, die ihr Tagwerk mit einem « Guten Morgen ! Feierabend ! beginnen » ?, dans un petit despote de Thuringe, Henri LXXII de Reuss-Lobenstein-Ebersdorf. La satire est intitulée *Dem Verdienste seine Krone* [4]. Ton et contenu rappellent parfaitement le *Roi d'Yvetot.*

1. Ch. W., p. 70.
2. O. c., I, 1-4.
3. Petzet (voir n. 58), p. 64. — De ce roitelet, Petzet dit : (Er hatte) « im bundestägigen Deutschland durch seine bis an Kriminalverbrechen streifenden Exzentrizitäten einen wenig beneideten Ruf erlangt ».
4. *Dem Verdienste seine Krone* !
Es hat in unseren Tagen
Sich Grosses zugetragen,
Jetzt höret die Geschichte !
Wahr ist's, was ich berichte.
Verdient gemacht hat sich neulich,
Das ist gar sehr erfreulich,
Die Landwehr bei einem Brande
Im grossen Reussenlande.
Als das der Fürst vernommen,
Sind Allerhöchst gekommen
Und haben dann in Gnaden
Die Soldaten vorgeladen.
Sechs Landwehrmänner stehen
In Front schön anzusehen.
Serenissimus loben jeden
In gnädigst holden Reden.
Dann lassen sie sich höchst eigen
Vom Ältesten den Taufschein zeigen
Und reichen ihm höchst verständigst
Die Hand höchsteigenhändigst.

Dans un autre couplet, Béranger se moque de ces caméléons qui « tournent leur pas vers la cour», sifflent le patriotisme », dédaignent maintenant liberté, gloire, honneur, patrie, tout cela pour devenir « poète de cour »[1]. Cette chanson fut la source de l'excellent *Duett zweier deutscher Dichter in Paris*[2]. Dans *Hochwohlgeboren*, Dingelstedt répond à *Wohlgeboren* avec beaucoup d'esprit qu'un « Guter Bürger» ne vaut rien ; *Hochwohlgeboren* ne connaît qu'un seul but ; c'est pourquoi il répète le refrain : « Ich muss Geheimer Hofrat werden ».

* * *

Ces poètes ne sont pas de simples imitateurs ou continuateurs de Béranger. Leur poésie laisse entrevoir l'individualité de chacun d'eux. Herwegh emprunte l'esprit de contradiction à Béranger, dont le ton sarcastique l'attire et l'inspire, mais, en général, il tire des coups de canon, là où Béranger se sert de petites flèches. Herwegh lance une tirade où Béranger combat par la satire. Il oppose son cosmopolitisme au patriotisme de Béranger.

Les sentiments de Chamisso sont plus nobles, plus sincères que ceux de Béranger ; la frivolité du chansonnier est atténuée ; on peut ici même parler d'un pur lyrisme. En gardant son individualité, Chamisso sait s'adapter.

Gaudy enfin n'est pas du tout un simple copiste de Béranger. Dans sa poésie napoléonienne, il s'affirme un poète épique original, en nous montrant le héros en Napoléon, sans fausser le personnage historique ni flatter l'Empereur.

Mais quelque grande que soit l'individualité de chacun, aucun n'aurait été possible sans Béranger. Que celui-ci ait pu pénétrer en Allemagne, et jusqu'à ce point, c'est un signe d'un temps agité. Dans cette époque réactionnaire et révo-

O Nation der Nationen,
Wo man noch weiss zu belohnen,
O, wär' ich doch auch so einer,
Ein Reuss-Greiz-Lobensteiner !

1. O. c., I, 89-93.

2. Ht. I, 118-120. Ces deux poèmes sont imprimés dans les œuvres d'Herwegh qui est l'auteur de *Wohlgeboren*.

lutionnaire à la fois, tout ce qu'on offrait comme moyen d'agitation fut accueilli avec avidité. Idéal de la chanson politique, celle de Béranger était dans la bouche de milliers. Elle était, pour ainsi dire, de la politique chantante.

Cependant, il fut en vérité moins l'agitateur d'une révolution que le propagandiste du bonapartisme. Voilà où nous avons à chercher le point de contact avec les poètes politiques allemands.

La « Béranger-Begeisterung », propagée par le cercle de Chamisso, Hauff, Gaudy alla si loin que Gœthe, qui détestait « ein politisch Lied » comme « ein garstig Lied », savait non seulement les couplets de Béranger par cœur, mais plaçait le chansonnier sur le même rang que Frédéric le Grand, Pierre le Grand ou Napoléon. Elle se répandit jusqu'au delà des frontières allemandes : dans l'Autriche de Metternich, les « Klänge aus Bérangers Verliess »[1] annoncent à Anasthasius Grün l'approche du printemps.

Les temps ont changé. Le premier venu, soit en Allemagne, soit ailleurs, à qui l'on s'adresserait aujourd'hui pour être renseigné sur l'importance de Béranger, nous répondrait ce que Béranger avait prévu[2] d'ailleurs : « Tombé dans l'oubli »!

Gerhard JAFFÉ.

1. Petzet (voir note 58), p. 8.
2. O. c., IV, 95.

> Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
> J'aurai l'oubli, père et fils du repos,
> Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
> De vieux Français se diront, l'œil mouillé :
> Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
> Dieu l'éteignit, longtemps avant sa chute.

COSTIS PALAMAS ET L'EUROPE [1]

Je suis homme, rien de l'ensemble des œuvres humaines
Ne m'est étranger et je puis faire connaissance avec tout
Et si ma patrie m'est un monde, le monde aussi m'est une patrie.

PALAMAS, *Autels*, p. 66.

Arrachée au dialogue d'une comédie latine — où, comme il fallait s'y attendre, elle est loin de présenter le sens si profond qu'on lui a prêté par la suite — la formule célèbre et usée de l'hellénisant Térence : *Homo sum...*, après avoir couru le monde et fait fortune, est revenue retrouver, à son véritable lieu d'origine, sa fraîcheur première et son lustre, sous la plume du grand poète d'une petite nation balkanique, au vingtième siècle. C'est sur cette terre exiguë — « ô terre minuscule avec ta grande histoire » [2] — que, charte de l'humanisme éternel, l'acte de foi emprunté à Térence se prolonge en cette prise de conscience, si moderne, du monde total. Et non seulement il n'y a pas contradiction entre la vocation patriotique et la vocation cosmique d'un poète comme Palamas, mais l'une achemine à l'autre et la conditionne : c'est parce que, d'abord, Palamas, pénétrant jusqu'à la racine de ses sources, a su découvrir tout un monde dans le cadre étroit de sa patrie (« la plus étroite patrie est large comme le ciel » [3]), qu'il a pu, ensuite, se mouvoir d'esprit et de cœur à travers le vaste monde désormais familier et amical comme sa petite patrie et il ne faut pas dire qu'en-

1. Cette ébauche, dont les éléments ont été empruntés à l'ensemble de l'œuvre poétique de Palamas et à la presque totalité de ses ouvrages de critique, ne peut être que provisoire et incomplète en raison de l'importante quantité de textes palamiques inédits ou non recueillis en volumes. Elle a paru en grec, plus développée, dans le numéro spécial de Noël 1943 de la revue athénienne *Nea-Hestia*, consacré au poète national, quelques mois après sa mort (27 février 1943).
2. *Autels*, p. 149.
3. *Vers inactuels*, p. 120.

raciné, il fut pourtant universel, mais bien qu'il fut universel parce qu'enraciné. Toute profonde connaissance du concret débouche sur le général et c'est la profonde et sincère expérience nationale, non le cosmopolitisme sans racines, qui nous fait toucher le fonds commun où se rejoignent toutes les consciences nationales, qui nous les rend fraternelles et perméables. Comme Palamas, Charles Péguy n'avait jamais quitté son pays, comme Palamas encore, Péguy ne connaissait de son pays qu'un secteur limité : en dehors du terroir, du terreau historique Paris-Chartres-Orléans, il n'avait fait que de rares et brèves sorties, comme Palamas fut l'anachorète de l'Attique, et pourtant qui niera que l'œuvre si étroitement, mais si profondément nationale de Péguy ne soit mille fois plus riche en éléments universels, saisis au jaillissement même des sources de la spiritualité française et de la méditation chrétienne, que celle par exemple d'un cosmopolite déraciné comme Pierre Loti ?

Avant Palamas, d'autres initiateurs avaient commencé à mettre la Grèce moderne à l'école de l'Occident, mais ce qui déjà — nous verrons plus loin des différences plus profondes — distingue extérieurement leur européanisme du sien, c'est qu'eux, — Solomos, Calvos, Valaoritis, Roïdis — éprouvèrent le besoin physique d'aller au-devant de l'Europe, tandis que Palamas, lui, resta dans son ermitage, pour accueillir l'Europe immatérielle qui vint à lui.

Avant de montrer comment il la reçut, comment il la sentit et les fruits de ce commerce spirituel, il me paraît utile de proposer quelques précisions sur l'éveil de la conscience européenne dans l'esprit du poète, d'après ses propres confidences [1].

* * *

En 1859, Patras certes n'est qu'une obscure province dans cette obscure petite province de l'Europe qu'est alors la Grèce, trente ans après son éblouissante résurrection. Mais à l'âge de sept ans, Palamas passe sur le rivage d'en face du golfe de Corinthe, pour retourner à sa vraie patrie, au berceau de sa race : à Missolonghi, et Missolonghi c'est l'Europe.

1. Cf. *Proses. Mes années et mes papiers*, passim.

Missolonghi, c'est le souvenir encore tout chaud du sacrifice de lord Byron, entretenu par les survivants de l'épopée, par son batelier, le vieux Karzis — et c'est tout le philhellénisme européen : les notes et interventions de Chateaubriand, les *Orientales* de Hugo, l'*Héléna* de Gœthe qui doit enfermer trois mille ans d'hellénisme « depuis la prise de Troie jusqu'à la chute de Missolonghi » [1], c'est Shelley et c'est Santa-Rosa, et c'est la « triade européenne » Carducci, Swinburne, Mistral, à laquelle plus tard le poète devait adresser une fervente action de grâces [2], et c'est même le nouveau monde avec le poète américain Halleck qui a chanté Botsaris [3]. S'il est des lieux où souffle l'esprit, Missolonghi est un de ceux-là et l'on comprend que, fouettée par ce vent d'héroïsme et de ferveur philhellène, l'imagination de Palamas enfant se soit vite portée vers les grands amis romantiques de l'idée grecque, introduite par eux au romantisme européen et de là à la vie culturelle de l'Europe en général.

Il a écrit au sujet de l'emprise exercée par les livres sur son enfance : « lorsque je ne les cherchais pas, ils semblaient venir me chercher tout seuls » [4]. Tout pareillement l'Europe semblait venir le chercher à domicile, et c'est ainsi qu'il trouvait au sein de sa famille la même synthèse de Grèce et d'Occident qui définit l'esprit de Missolonghi et toute l'œuvre du poète. « La maison, nous confie-t-il, cultivait le patriotisme et ne méprisait pas le cosmopolitisme. La maison étudiait l'histoire du pays et suivait les événements d'Europe. La maison était au courant de la littérature étrangère et admirait l'art romantique alors florissant [5]. » L'enfant ne pouvait-il pas contempler, des années durant, avant d'ouvrir pour la première fois un tome de Chateaubriand, fixées au mur, trois images extraites d'*Atala*, ainsi qu'un panorama de Paris bien fait pour exciter ses désirs de voyage ? Pour tromper une faim étonnamment précoce de cosmopolitisme, il préférait jouer avec ses propres images : des têtes qu'il crayonnait sur les murs et les portes de la maison, en collant à chacune une nationalité : il y avait le Français,

1. Cité dans les *Proses*, 2e vol., p. 50.
2. *Cité et Solitude*, p. 214-216.
3. *Mes années et mes papiers*, 2e vol., p. 174.
4. *Proses*, t. II, p. 135.
5. *Mes années et mes papiers*, t. II, p. 73.

l'Allemand, l'Américain, l'Anglais, le dernier était le Romios[1], et l'enfant faisait dialoguer les grandes puissances du monde.

Moi qui n'avais jamais voyagé, je parcourais la planète grâce à ce voyage... étrange voyage, voyage *panethnique*... j'avais toute l'Europe, l'Asie et l'Amérique, l'Ancien et le Nouveau Monde dans ma maison, dans mes propos et à mes ordres »[2]. Le petit bonhomme méditatif devant son jeu privé de graffiti mondiaux découvre ensuite l'Europe dans les livres. C'est Mme de Staël et c'est Hugo qui lui donnent ses premières émotions littéraires. Un sien cousin lui lit et lui relit avec un enthousiasme contagieux l'épisode de la bataille de Waterloo dans *Les Misérables*, — ce livre qui, bien que traduit dans la langue la moins vivante qui fût, secoua des générations entières, jusqu'à nos jours, de lecteurs grecs. Mais c'est d'une traduction de *Corinne*... « et au-dessus de tous, héroïne d'une Italie romantique, voici Corinne »[3], que datent ses premiers émois culturels européens ; c'est alors, nous dit-il[4], qu'il apprit à s'enthousiasmer aux noms de Dante, Pétrarque, Michel-Ange, Shakespeare, Gœthe. De Gœthe qui sera et restera toute sa vie son maître et compagnon spirituel, il trouve un jour, tout enfant, un exemplaire déchiré de *Werther* et s'indigne du sacrilège. Les portraits des magazines l'aident à commencer son tour d'Europe et à lui rendre plus proches des personnages qu'il connaîtra plus tard — ou même qu'il ne connaîtra que de nom comme le philosophe allemand[5] — mais qu'il considérera néanmoins comme de son monde familier : Lamartine, Guizot, la reine Victoria, Kant, Heine, Washington.

Les leçons de français commencent (il ne parlera pas d'autre langue étrangère et ne lira bien que la « galatique ») et les premiers poèmes appris par cœur : le *Chant de Marie Stuart* de Béranger et la *Jeune Captive* de Chénier, de Chénier qu'il dit « un peu nôtre par le sang de sa mère »[6] et pour lequel il se passionne. Lycéen, sa bibliothèque comprend, à côté

1. Synonyme familier et souvent péjoratif de Grec moderne.
2. *Mes années et mes papiers*, t. II, p. 30.
3. *Nuits de Phimios*, p. 85.
4. *Europe*, numéro spécial sur Gœthe, 15 avril 1932, p. 276.
5. Dans un poème du « Tombeau » (p. 52), le poète fait une allusion de caractère très général aux « légions de tous les Kant aux pensées profondes ».
6. *Mes années et mes papiers*, vol. II, p. 102.

de la Bible, de Plutarque, de Théocrite, de Valaoritis, deux tomes de Hugo, cette fois dans le texte. Les cadeaux du jour de l'an enrichissent la petite bibliothèque européenne et c'est naturellement par les contes d'Andersen qu'on commence.

Hors de la maison, Palamas retrouve encore l'Europe, dans la petite ville, non plus seulement dans l'air subtilement byronien et philhellène qu'on y respire, mais en chair et en os, si on peut dire, incarnée par les comédiens d'une des deux scènes de Missolonghi — car il y a deux troupes à Missolonghi, et deux troupes adverses, deux écoles : l'une « classique », d'inspiration patriotique et locale, qui joue des tableaux empruntés à la révolution de 1821, l'autre plus « progressiste » et romantique, tournée vers l'Occident. Celle-ci joue *Saül* et *Aristodème* d'Alfieri — qui, après *Corinne* et *Les Misérables*, sont les œuvres qui ont le plus secoué l'enfant et *La Tour de Nesles* et *Lucrèce Borgia* !

Mais les livres et les drames ne sont qu'un aspect de la vie européenne : il y a aussi l'histoire, les événements, l'Europe qui se fait. En Grèce, l'attention aux choses de la cité s'éveille particulièrement vite. Et ce n'est pas par hasard qu'au cours de sa première leçon de français, le professeur met sous les yeux du jeune Palamas, démiurge d'un monde politique en graffiti, un texte extrait de l'*Histoire de la Révolution anglaise* de Guizot. Il lit en traduction l'*Histoire de la Révolution française* de Mignet et se passionne pour... la guillotine. De Guizot encore il dévore la biographie de Washington. Et bientôt c'est l'actualité politique qui, sous l'influence des conversations familiales, va lui inspirer à l'âge de dix ans sa première œuvre littéraire. Les liens idéologiques noués entre la France et la Grèce depuis la Révolution française avaient créé chez beaucoup de Grecs une attitude d'attention passionnée à l'égard de la vie politique française, attitude consacrée presque en tradition permanente chez plusieurs. Ainsi la famille Palamas, aux alentours de 1870, faisait des vœux ardents pour l'instauration de la démocratie en France, adorait Hugo en tant que chef spirituel de l'opposition et, précise Palamas [1], considérait Rochefort comme

1. *Mes années et mes papiers*, t. II, p. 73.

le plus grand homme de France. L'enfant écoutait ces propos chargés de passion, tout en regardant au mur un portrait de Napoléon III et surtout de la belle impératrice Eugénie... Et il conçut sa première œuvre qui se présentait comme un récit de complot organisé par Rochefort, Ledru-Rollin et Louis Blanc pour renverser le tyran... Et c'est ainsi qu'avant d'avoir lu les orateurs attiques et connu ses ancêtres, ce fils de Grèce s'enflammait pour la cause politique la plus immédiatement actuelle et vibrait pour ses combattants, comme Vauvenargues et Rousseau enfants pour les héros de Plutarque. Il convient de préciser toutefois que, dans l'esprit de ses parents, ce beau démocratisme francophile recouvrait une passion antibonapartiste d'origine strictement patriotique, inspirée par l'attitude de Napoléon III dans la question crétoise — et que, tout au fond, lui, le petit, s'intéressait surtout à la beauté de l'impératrice Eugénie...

Ce double éveil, culturel et social, à la vie européenne doit normalement nous conduire à examiner dans l'œuvre de Palamas les caractères d'une double présence à la vie spirituelle et à la vie temporelle de l'Europe. Nous nous limiterons ici essentiellement au premier aspect de cette présence.

I

Il est normal que les premiers accents d'un jeune poète qui vient de quitter sa province et qui, devenu à tout jamais citoyen d'Athènes, veut délibérément, tel Mistral en Provence, chanter dans la langue vivante du peuple qui est le sien et l'élever à la dignité de langue nationale, ignorent tout ce qui est hors des horizons familiers, les souvenirs d'enfance, de la maison, de l'école, des premières idylles, des visions de lagune, de la petite et de la grande patrie. *Les Chansons de ma patrie*, en 1880, sont bien un « miel pur »[1], comme le poète les appelle lui-même, pur de tout élément étranger à Missolonghi et à la Grèce. Et si l'Europe furtivement y paraît, ce n'est que par rapport à 1821 et sous les noms de Byron, Mayer, des volontaires d'Italie, de Pologne, de France, de la France qui offre « chants, argent et bras »[2]. Il est bon et

1. *Les chansons de ma patrie*, p. 91.
2. *Ibid.*, p. 69.

salutaire qu'un départ poétique s'assure d'abord cette franche terre originelle sous ses semelles, avant de courir le monde. Et Gœthe l'universaliste n'y contredit pas : « l'artiste doit avoir une origine, il doit savoir de qui il descend ». Il est de même tout naturel qu'aux heures de crise nationale, les premières inquiétudes communautaires soient pour la patrie charnelle souffrante et qu'après avoir crié face aux chauvins :

Du monde je suis citoyen,
Ma patrie, c'est la terre [1].

du même mouvement, le poète doive reprendre en 1917 l'antique

Défendre la Patrie
Est le sort le plus beau [2].

et qu'en 1922, après le désastre, l'identité patrie = monde se renverse, le monde se rétrécissant dans une angoisse qui cesse d'être mondiale, comme pendant les années précédentes, pour devenir strictement nationale :

Mère, la patrie se meurt.
Ma mère, le monde se meurt [3].

Cette fidélité humaine et poétique aux origines ne donne que plus de prix à l'élargissement supra-ethnique des horizons que nous constatons, dès les premières critiques de 1890, dès la préface en 1892 du second recueil *Les yeux de mon âme*, encore que les poèmes en soient d'une inspiration tout archaïsante, et dont l'ampleur va aller sans cesse croissante, pour culminer dans les grands recueils publiés ou composés avant et pendant les guerres de 1912-1922. Hugo ne se montra-t-il pas en 1870 « prêtre pieux du culte patriotique » [4], mais n'est-ce pas lui aussi, le poète cosmopolite », qui a dit :

J'aime tous les soleils et toutes les patries [5].

1. *Chants inactuels*, p. 119.
2. *Ibid.*, m. 120.
3. Les loups dans le recueil *Les pentasyllabes*, etc., p. 112.
4. *Prose*, vol. II, p. 119.
5. Cité en français par Palamas, *ibidem*.

Implicitement, Palamas qui le cite, se réclame de cet exemple. Et, de l'élargissement européen et universel dont nous parlions plus haut, le poète a donné une très claire expression à propos d'Ibsen dont les premiers ouvrages, dit-il, célèbrent

De la race scandinave la gloire
Et de la patrie la fraîcheur

tandis qu'ensuite « s'est élargi en lui un violent désir d'étreindre l'humanité » [1]. Cet itinéraire fut le sien même, encore que sa manière originale, dans *La Flûte du Roi* notamment, comme il l'a noté lui-même dans une de ses préfaces, consista à souder indissolublement les idéaux nationaux aux idéaux humains. Il est très instructif de l'opposer à celui, tout inverse, d'un Barrès par exemple. Palamas *part* de Missolonghi et d'Athènes comme un Eugénio d'Ors, de nos jours en Espagne, part de sa Catalogne — pour rejoindre l'Europe, tandis que Barrès *revient* du cosmopolitisme esthète au plus strict provincialisme. Même à Sparte, le Français ne sait plus sortir de sa Lorraine et cherche partout sa terre et ses morts, alors que le Grec « qui n'a jamais voyagé, mais qui est sans patrie » [2], parce qu'il a bien retenu la leçon de large humanisme donnée par ses « immortels ancêtres » [3], se meut comme chez lui parmi les livres [4] et parmi les problèmes de la grande patrie européenne.

Deux traits paraissent les plus frappants dans l'attention manifestée par Palamas à la vie culturelle de l'Europe : sa vigilance et son universalisme.

1. *Ode sur la mort d'Ibsen*, à la suite de *La Flûte du Roi*, p. 153.
2. *Proses*, t. I, p. 161.
3. *Premières critiques* (7898), p. 198.
4. Peu musicien, selon son propre aveu, n'ayant pas visité les musées d'Europe, c'est, en effet, aux livres essentiellement qu'il s'arrête. Cela ne l'empêche pas d'avoir dans sa cellule des reproductions de grands tableaux (de Mona Lisa, en particulier, dont il célèbre en vers le sourire dans les *Autels*, p. 67) et de temps à autre d'invoquer les musiciens ou les peintres, mais c'est presque toujours à propos de littérature : Botticelli à propos de Solomos, Rubens à propos de Verhaeren, Beethoven, qu'il cite le plus souvent, à propos de Gœthe, Wagner à propos de Nietzsche. Il note encore que son enfance, à Patras, a été baignée par les accents « de la harpe italienne » (*Flûte du Roi*, p. 157) et il unit les deux pays privilégiés de la musique dans un poème du *Tombeau* (p. 44) :

Une musique étrangère, une harmonie lointaine
Du pays où fleurit le citronnier et de la Teutonie.

Cultiver Dante, Shakespeare, Molière, Spinoza et les grands esprits des siècles passés qui hantent sa « cellule » [1], ne veut pas dire pour Palamas s'enfermer dans un monde de valeurs depuis longtemps consacrées, dans un classicisme européen qui serait aussi exclusif du présent que certain classicisme antique à œillères. Les deux siècles qui sont les siens sont l'objet de son ardente et inlassable curiosité — les maîtres entrés déjà dans l'immortalité et toujours vivants : Gœthe, Schiller, Byron, Shelley, Lamartine, Baudelaire et les contemporains, poètes et romanciers, critiques et philosophes, étoiles de toutes les grandeurs, toutes celles qu'il peut atteindre à travers ce fourmillement de voie lactée, dans sa langue ou par le truchement du français. On est étonné et ému, en ouvrant un livre comme *Poésie réharmonisée* [2], de voir à quelle foule de minores de la « muse Galatique », en dehors de Sully Prudhomme qu'il considérait comme un grand poète, Palamas donnait sa sympathie. Il avait devant le trésor spirituel de l'Europe l'éblouissement et l'avidité d'un enfant du pays des merveilles. Et cela apparaît déjà dans le luxe de citations dont il orne et même surcharge certains de ses livres, comme les *Douze Paroles du Tzigane* [3].

Pour cet humaniste passionné les grandes voix inspirées sont vraiment des voix qui parlent, dialoguent, se reconnaissent ou s'opposent. Et il les met en contact : Byron avec Gœthe et avec tout le reste de l'Europe, Gœthe avec le poète des *Odes et Ballades* qu'il admire, et l'auteur de *Notre-Dame* qu'il ne peut souffrir, le couple Hugo-Leconte de Lisle parallèle au couple Homère-Hésiode. Et la querelle Carlyle-Nietzsche au sujet du même enfant terrible de la gloire et du philhellénisme mort à Missolonghi, le passionne véritablement autant qu'autour de lui la controverse Roïdis-Vlachos.

1. Dans le poème qui porte ce nom (recueil des *Vers inactuels*), le poète décrit les livres et les portraits de son bureau de travail.

2. Il s'agit d'un recueil de traductions de poèmes en majorité français allant de Hugo à Angellier et Marie Noël, avec une préface de 29 pages témoignant d'une connaissance curieusement précise de tout le mouvement poétique français contemporain et de la critique s'y rapportant.

3. Préfaçant un livre d'intérêt aussi directement national que l'*Histoire de la Révolution Grecque* de Spyridon Tricoupis, il invoque successivement : 1° un jugement anglais sur Macaulay, 2° une opinion de Tarde sur l'histoire de la Révolution française ; 3° un point de vue d'un esthéticien allemand sur les produits de transformation du genre épique.

Aucune occasion de s'associer aux grandes émotions ou aux liturgies commémoratives de l'actualité littéraire n'échappe à sa ferveur : centenaire de la naissance de Hugo, mort d'Ibsen, célébration du tricentenaire de la naissance de Ronsard, mort d'Anatole France, centenaire de la naissance de Mistral, centenaire de la mort de Gœthe. C'est à cette dernière occasion, en 1932, que la voix du poète grec s'unit à celle des plus grands noms de la critique internationale — Gundolf, Croce, Alain et en particulier à celle de son bien-aimé Romain Rolland, dans le numéro spécial de la revue *Europe*, consacré à Gœthe. L'année suivante, une semaine à peine s'est écoulée depuis la mort de la comtesse de Noailles, qu'il prononce déjà son éloge devant l'Académie d'Athènes.

Les mouvements, les courants d'idées, les écoles sont captés par lui avec autant d'attention compréhensive, de bonne volonté et d'humilité [1] que les individualités créatrices, qu'il s'agisse de littérature ou même de disciplines intellectuelles plus larges [2]. Il expose les principes du symbolisme dans la revue *Art* et salue dans le réalisme et le naturalisme la renaissance littéraire des temps nouveaux. Il sait se libérer de Taine et assimiler la conception plus récente du génie, comme il sait faire profiter une discussion sur la sincérité poétique des points de vue plus nuancés de la psychologie contemporaine. L'actualité intellectuelle sous toutes ses formes arrête sa curiosité d'« honnête homme » : scientifique avec les noms de Le Dantec (dont il pratique à fond toute l'œuvre selon une indication que je dois à M. Chr. Evelpidis), de Poincaré, d'Einstein, — philosophique avec la pensée allemande dont il souligne la fécondité novatrice, avec le pragmatisme qui bouleverse l'Europe et l'Amérique, avec la révolution métaphysique du bergsonisme — philologique, avec les travaux des savants allemands, du médiéviste Gaston Paris, de l'hellé-

1. Il écrit par exemple : « qu'il me soit permis avec les moyens très imparfaits dont je puis disposer pour communiquer avec des maîtres et directeurs de conscience de l'envergure de Carlyle... » et ailleurs : « dans ma faiblesse et mon humilité qui ne doivent pas pourtant m'empêcher de tourner mes regards vers les sommets inaccessibles des Titans... » Gœthe en Grèce (numéro spécial d'*Europe*, 15 avril 1932, p. 278).

2. Le résumé qui suit ne prétend apporter que quelques exemples choisis entre mille — et extraits des œuvres critiques du poète et de ses préfaces — de cette universelle curiosité. Palamas, nous apprend M. Catsimbalis, suivait et collectionnait en liasses bien classées (littérature, science, philosophie) tous les feuilletons des grands quotidiens français, du *Temps* notamment.

niste Victor Bérard, de son compatriote Jean Psichari, — sociologique, avec la théorie du matérialisme historique à laquelle il oppose d'abord, en lecteur enthousiaste de Carlyle, le rôle des grandes personnalités, et dont il reconnaîtra ensuite [1] qu'elle contient « une âme de vérité », — psychologique avec la psychanalyse et le freudisme qu'il invoque plus d'une fois au cours de ses analyses critiques et qui semble lui avoir apporté bien des éclaircissements sur son propre monde intérieur et sur le mystère de la création artistique-esthétique avec, entre mille et un problèmes contemporains, la question des rapports de la photographie et de l'art et de leur influence réciproque.

Pour reprendre un mot de Claudel — de Claudel qui est un des très rares poètes européens et français, devant lesquels il se soit senti déconcerté et heurté — Palamas « ne se garait de rien », d'aucune valeur contemporaine, homme ou idée, digne d'être intégrée à son univers spirituel. Et il est touchant de voir l'effort que tentait ce vieillard de bonne volonté, — le même homme qui avait jadis accueilli d'un cœur chaleureux d'Annunzio, Shaw, Stéphan George, Maeterlinck, — pour mieux comprendre Valéry, pour caractériser les tendances les plus actuelles de la critique en Europe [2], pour participer à une enquête sur le populisme et se faire une opinion, forcément sommaire, sur le problème de la poésie pure et les points de vue subtils de Henri Bremond. Un des détails les plus émouvants à ce point de vue que nous ait révélés la conférence de Sikélianos [3] sur les dernières années du poète, c'est l'intérêt qu'il apportait, en 1941 encore, aux *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, de Rainer Maria Rilke, que venait lui lire son disciple et successeur et que, dans les derniers et surnaturels éclairs d'une lucidité en veilleuse, il arrivait encore, bien que depuis des années entières, presque prisonnier déjà du Charos, à rattacher à ses préoccupations

1. C'est dans la préface écrite par Palamas en 1925 de l'*Histoire de la Révolution Grecque* de Spyridon Tricoupis qu'on trouve (aux pages 7-8) son attitude définitive, semble-t-il, à l'égard du matérialisme historique.

2. L'allusion qu'il fait, en 1935, dans sa préface aux *Œuvres complètes de Vilaras*, au terme récent de « préromantisme », révèle l'intérêt que Palamas portait aux recherches de l'histoire littéraire qui « se fait ».

3. Cf. Sikélianos, *Costis Palamas* (juillet 1943), p. 27-29.

poétiques permanentes et à ses projets créateurs interrompus par la destruction physique.

Les précisions que nous venons de donner suffiraient à montrer la largeur de son hospitalité intellectuelle et l'universalisme paneuropéen de ses ferveurs. Si le monde culturel de son propre pays lui paraît trop étroit, il ne va pas pour autant se cantonner dans les limites, si larges soient-elles, d'un seul pays d'Europe. Palamas pourrait reprendre à son compte cette belle déclaration de Richard Dehmel : « J'ai une grande patrie. Mon front doit à dix peuples son peu de cervelle. Je n'ai jamais connu le peuple d'où ma plus pure valeur est issue ». Certes, Palamas a parlé du génie français avec une prédilection spéciale et moins que personne nous n'oublions la chaleureuse salutation à la France dans le poème « Europe » des *Autels* écrit en août 1914 et où le poète la nomme sa « seconde nourrice », sa « conductrice et maîtresse ». Mais si le poète doit tant à la France c'est aussi en partie parce que les grands fleuves de l'esprit européen ont emprunté le canal français pour arriver jusqu'à lui, et, comme il dit, que c'est dans la « coupe d'or » du langage français que les Dante, Nietzsche, Ibsen, Shakespeare, ont versé pour lui leur breuvage. Et si Hugo, comme nous l'avons vu, fut au point de départ des émotions enfantines, les *Epigrames vénitiennes* à vingt ans, selon ses propres confidences [1], bénirent la route du jeune poète.

L'interlocuteur d'Eckermann s'empara peu à peu de l'esprit de Palamas et y prit bientôt la première place. Je note simplement un trait caractéristique de son gœthisme : il nous raconte quelque part qu'il s'est vu en rêve expliquant à ses enfants la seconde partie du *Faust* et pleurant d'enthousiasme sacré. Et dans son dernier recueil poétique, il célèbre encore la naissance et la mort du penseur qui s'est dressé « au-dessus de la foule des patries et des peuples » [2]. A côté de ceux qu'il peut goûter directement dans le texte et même traduire : Lamartine, Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, Moréas, Verhaeren, la comtesse de Noailles, il y a Byron, Shelley et les Browning (Palamas

1. *Europe*, déjà citée, pp. 277-278.
2. *Nuits de Phimios*, p. 70.

a exprimé son regret de ne pouvoir atteindre les Anglais que par la traduction), Schiller, Heine, Hölderlin [1] et Stephan George, Pascoli et Carducci, et de l'autre côté de l'océan Walt Whitman, qu'il salue avec Emerson et Poe. A côté de Flaubert, il y a les maîtres russes Pouchkine, Lermontof, Tourgueniev, Dostoïevski, et Andersen le Danois. Si les Français Taine (son guide en matière de littérature anglaise) et Renan sont les moniteurs quotidiens, dont il lui arrive de traduire de longs extraits [2], il a recours aussi aux Allemands, non seulement à Gœthe et Schiller encore, mais aussi à Schlegel, Herder, Hegel, au Suisse Amiel » qui cherche en vain à saisir en lui l'insaisissable moi, divinité-Protée » [3], au Danois Brandès, au Russe Méréjkovski, aux Anglais Ruskin, Carlyle, Matthew Arnold — et lorsqu'il veut nommer les grands représentants de la critique contemporaine, il adjoint à Thibaudet l'Allemand Gundolf, l'Italien Croce, l'Espagnol Unamuno. Quant à ses héros préférés de l'histoire mondiale, ils sont Mirabeau et Napoléon certes, mais encore Washington et Garibaldi.

Il est si exempt de partialité à l'égard de la tradition culturelle française, qui lui est la plus familière, que lorsqu'il s'agit de ranger Hugo à côté des grands morts européens de la fin du siècle, il n'hésite pas à déclarer que le prodigieux artiste dont lui-même est resté à tout jamais envoûté [4], et pour lequel il avoue une véritable « adoration », l'idole poétique et sociale du peuple français qui le révère comme un prophète, n'est cependant pas digne d'être mis sur le plan des trois grands prophètes, juges de l'humanité, Nietzsche, Ibsen, Tolstoï. Ici encore, l'échelle des valeurs, c'est Gœthe, et Palamas juge Hugo trop éloigné de l'idéal gœthéen, de l'idéal universaliste [5]. Je pense que, seul des grands esprits français, Romain Rolland devait atteindre cette taille aux yeux de Palamas qui l'a célébré avec un enthousiasme reli-

1. Des quatre grands noms : Gœthe, Schiller, Heine, Hölderlin, il dit qu'on ne peut les prononcer qu' « à genoux » (Préface à l'*Anthologie des classiques allemands* traduits par Lampsa, 1933, p. 2).

2. Cf. à la fin du premier volume des *Proses* les citations étendues des *Cahiers de jeunesse* de Renan. La violence « fanatique » de Claudel à l'égard de Renan, de Gœthe et de Hugo était chose impardonnable aux yeux de Palamas.

3. La Cellule, *Vers Inactuels*, p. 60 et suivante.

4. Il écrit dans un article intitulé « Hugolâtrie » (*Eleftheron Vima*, 22 mars 1926) : « Le premier poète étranger qui m'ait fait pénétrer dans le temple de l'harmonie. »

5. *Proses*, vol. I, p. 180-181. Cela doit s'entendre relativement aux trois autres car plus d'une fois Palamas a dit de Hugo qu'il appartenait à l'humanité.

gieux « comme un descendant des Empédocles demi-dieux » et « au-dessus de la mêlée, poète-juge équitable [1] ».

En un mot, Palamas prend son bien là où il le trouve, en tous points fidèle à ce portrait du poète-citoyen et propriétaire du monde tracé par Gœthe en 1832 : « Le poète, comme homme et comme citoyen, aimera sa patrie, mais la patrie de ses facultés et de ses créations poétiques, c'est le bien, le noble et le beau, qui n'est lié à aucune province ni à aucun pays particulier, et dont il s'empare pour sa formation partout où il le trouve ». Palamas est l'exemple le plus pur de large et respectueuse attention à l'égard de toutes les différences nationales qui enrichissent la vie culturelle de l'Europe, et d'ardente curiosité devant les rencontres des grandes familles spirituelles qui en constituent la synthèse.

Avec Taine comme guide il s'attache par exemple à montrer la descendance de la poésie scandinave dans la poésie anglaise, à définir l'esprit anglo-saxon et l'esprit latino-français et la fécondation de ce dernier par le germanisme dans la poésie du XIXe siècle de Hugo à Leconte de Lisle [2]. Bref, l'Europe pour lui, et dès ses débuts, fut cette robe sans couture du Christ dont on ne peut arracher tel ou tel morceau pour s'en couvrir ou s'en faire un drapeau de telle ou telle couleur, mais qu'on doit revêtir tout entière. Ayant pris à la lettre la consigne de Térence qui nous a servi de point de départ, il a donné très tôt à ses compatriotes l'exemple d'un humanisme accueillant, sans passion, paneuropéen et, sur ce point encore, son attitude fut celle d'un précurseur, d'un pionnier d'avant-garde.

C'est dire le bienfait pour son pays de ce permanent contact de Palamas avec la vie culturelle européenne. Élargissement des horizons, dilatation des esprits et des sensibilités, abandon d'un provincialisme stérile, d'une hellénolâtrie étroite et suffisante qui voulait s'en tenir exclusivement soit aux grands ancêtres, soit au folklore, et à la couleur locale, tels furent les buts et les résultats de cette action qu'il fut le seul en Grèce à mener d'une façon aussi systématique, effort parallèle à celui qu'en Italie, de 1909 à 1915, tentait non pas un seul homme, mais toute une équipe, celle de la

1. *Esprit libre*, p. 13-14.
2. *Premières Critiques* (1895) pp. 175-176.

revue *Voce* en vue de la pénétration de l'esprit européen dans la péninsule jusqu'alors occupée strictement de problèmes nationaux. Également éloigné du traditionalisme byzantin, folkloriste et solomique d'un Photos Politis et de la xénomanie méprisante d'un Roïdis, également éloigné de ce qu'il nomme « une gale d'européanisme » et « une gale de patriotisme » celle-ci consistant à dire : «comment ? vous allez en Suisse Mais de Suisse en Grèce nous en avons, en veux-tu, en voilà » [1] (cette réflexion de patriotisme touristique ou intellectuel, quel est l'Européen qui ne l'ait entendu dans son propre pays ?), Palamas était le mieux placé pour mettre son pays à l'école de la pensée occidentale et lui en apprendre toute la complexe unité.

C'est cette claire prise de conscience de l'unité spirituelle du genre humain et de l'Europe en particulier, qui lui a permis, non seulement d'éduquer ses contemporains et ses compatriotes, mais de donner à son œuvre poétique la profondeur et la résonance dont la race grecque ressuscitée avait besoin pour « marquer encore l'avenir ».

* * *

Nous laisserons de côté cet aspect de la question qui exigerait un lent et délicat examen. Il conviendrait d'étudier comment le poète dont les accents — la critique l'a noté plus d'une fois — semble nous rappeler souvent Hugo, parfois Leconte de Lisle, parfois Sully Prudhomme, ou Shelley ou Verhaeren, maintient intacte toute son originalité et tout son hellénisme au milieu des contacts européens les plus variés ; par quel paradoxe génial, il est le plus fortement lui-même dans l'incomparable poème *Les Douze paroles du Tzigane* dont il a énuméré, dans son introduction, quelques-unes des innombrables sources d'inspiration ; de montrer le repiquage dans son jardin, selon sa propre image, des plantes d'occident et les fleurs nouvelles qu'elles portent, la transmutation magique de l'apport extérieur en substance assimilable et fécondante, de l'influence étrangère en étroite parenté.

Je me contenterai de citer ici un exemple frappant de cette parfaite assimilation de la source occidentale par le

1. *Proses*, vol. I, p. 86.

vigoureux organisme grec. Dans une de ses lettres [1], Palamas veut citer *La prière au printemps* de Sully Prudhomme et il en donne le premier vers en français, mais se reprend immédiatement : « mieux vaut que je te le cite en romaïque : je l'ai lu tant de fois et l'ai si souvent retourné dans tous les sens que je me le récite à moi-même », exemple admirable d'européanisme dénué de toute xénomanie, à recommander à certains romanciers grecs modernes dont le cosmopolitisme s'affiche en citations (qui ne sont pas toujours irréprochables) de français, d'allemand ou d'anglais.

Laissant donc de côté, pour le moment, cette particulière question : la fécondation du génie poétique de Palamas par la culture occidentale, nous marquerons simplement, et à grands traits, les bienfaits de ces contacts européens sur le terrain de sa pensée esthétique et critique. Il n'est que de lire ses préfaces et ses proses, pour se rendre compte à quel point ses méditations sur Gœthe et les esthéticiens allemands du siècle dernier, sur Taine et les esthéticiens français contemporains ont enrichi, approfondi ou illustré ses vues sur le sens de la poésie, sur ses rapports avec la prose, sur les sources de l'inspiration, sur le problème de la clarté, sur celui de la sincérité, sur la destination sociale du poème. L'abondance et l'accumulation des références, si elles témoignent, de la part de cet autodidacte de l'européanisme, comme il se qualifie lui-même, une attitude que j'appellerais scolaire — application, bonne volonté, modestie, timidité extérieure — et qu'il est permis de trouver assez sympathique, quand elle s'allie aux audaces créatrices du génie, ne doivent pas cependant nous égarer. Bon élève qui barde son exposé de citations pour le rendre plus probant, oui ; mais non pas compilateur ni esclave des « autorités ». Comme Montaigne, s'il dit les autres, c'est pour mieux se dire lui-même.

Sachant que nul n'est prophète dans un petit pays, surtout quand ce pays a derrière lui toute une tradition de résistance et d'ostracisme dressée contre ses propres valeurs et ses propres grandeurs politiques ou spirituelles, il sent le besoin de mettre de son côté tout le poids de la pensée étrangère, pour vaincre cette résistance et faire « entrer » telle idée qui

1. *Proses*, vol. I, pp. 8, 49.

lui est chère et dont les chances de pénétration seraient bien minces, s'il ne la faisait présenter à ses compatriotes par les « puissances » et ne l'habillait à l'européenne.

Très tôt, Palamas semble avoir pris conscience de cette nécessité de « pédagogie » locale et, dès 1895, nous donne une expression remarquable de ce qu'est sa véritable attitude à l'égard des autorités qu'il invoque. Venant d'aligner toute une longue liste de jugements de critiques français au sujet de la clarté et de l'obscurité en poésie, il se hâte de préciser que ces jugements ne doivent pas être pris « pour des articles de foi », mais comme des moyens « d'aider » le lecteur grec à voir plus clair dans cette question et à se débarrasser du « préjugé » courant. Il restera ensuite à poursuivre l'examen d'une façon plus locale, par rapport à l'état actuel des choses en Grèce pour aboutir enfin à une « libre conclusion » [1]. Ainsi la méthode apparaît nettement, sage et féconde [2] : utilisation « pédagogique » de la pensée étrangère — application concrète à la situation du pays — liberté dans les conclusions. Alors vraiment les suggestions occidentales cessent d'être des « articles de foi », les tables de la loi intangible et vénérable, elles deviennent des auxiliaires et des stimulants, des outils, des machines à perforer et à cribler les idées, qui exigent, non pas un culte superstitieux, mais du cœur à l'ouvrage et la plus souple initiative dans ce travail de défrichement.

En second lieu, les contacts européens ont favorisé un fructueux élargissement de la critique de Palamas, visible dès les premiers essais. Nous voyons Palamas, par exemple, éclairer la curieuse position linguistique de Calvos par celle d'un lexicographe français du début du siècle [3], comparer le retard avec lequel l'œuvre du même Calvos connut la gloire avec le destin de l'œuvre de Chénier [4], puis rapprocher l'impersonnalité de Solomos de celle de Flaubert et Leconte de Lisle [5], le caractère inachevé de son œuvre du

1. *Premières Critiques*, p. 179.
2. Féconde en effet : si les générations actuelles en Grèce savent goûter Valéry et Gide critiques, Zweig, Thibaudet, Lalo ou Focillon, c'est à Palamas qu'elles le doivent, aux leçons de gymnastique intellectuelle et d'assouplissement esthétique qu'elles ont suivies en le lisant.
3. *Premières Critiques*, p. 39.
4. *Ibidem*, p. 48.
5. *Solomos* dans *Autour de Solomos*, t. II, p. 31, note 1.

même caractère commun aux œuvres de Chénier et de Coleridge [1], son évolution littéraire de celle de Mickiewicz [2] et faire de Solomos, comme la critique française l'a fait de Chateaubriand, la source vivante de toute la poésie néo-grecque ultérieure [3].

Il note parfois des rapprochements de détail, sans grande portée, mais excitants pour l'esprit et symboliques du genre de ceux dont était si friand Albert Thibaudet, celui-ci par exemple : Whitman enfant fut embrassé par Lafayette, et Lascaratos, enfant, à Céphalonie, fut embrassé par Byron[4]. Il remarque qu'en 1820 passent au zénith du ciel poétique européen un grand nombre d'étoiles curieusement accouplées deux à deux : Hugo-Lamartine, Gœthe-Schiller, Leopardi-Manzoni, Pouchkine-Lermontoff, Solomos-Calvos[5], et cette remarque encore qui doit dater de 1908 environ est assez bien dans les habitudes de notre Thibaudet (qu'on se rappelle ses réflexions sur le tandem Taine-Renan). A la même époque, avant d'en avoir donné lui-même un exemple étendu dans son étude de 1924 : *Byronolâtrie* consacré au byronisme européen, il prélude aux recherches de la littérature comparée avec l'indication du thème de la servante, tel qu'il a été traité par différents romanciers : Richardson, Lamartine, Mirbeau, les Goncourt, Jean Psichari, George Moore, Tolstoï [6] et même du folklorisme comparé, puisqu'il ébauche un parallèle entre les chants populaires grecs et ceux des autres pays balkaniques ; comme ceux de Serbie [7]. Et voilà encore tout un riche domaine inexploité que Palamas fut le premier de sa race, un des premiers Européens, à ensemencer.

Son exemple a montré que l'européanisme, loin d'étouffer la conscience nationale, comme l'affirmaient certains théoriciens de l'hellénisme clos, pouvaient, au contraire la fortifier et l'encourager. En effet, si pour un Grec éclairé du xxe siècle, la conscience nationale s'identifie de plus en plus avec la

1. *Solomos*, p. 61.
2. *Idibem*, p. 56, note 1.
3. *Ibidem*, p. 73.
4. *Proses*, t. I, p. 44
5. *Ibidem*, p. 54.
6. *Ibidem*, t. , p. 40.
7. *Solomos*, p. 63-64.

conscience démotique, dans le sens le plus large de ce mot, comment l'expérience passée des autres peuples étrangers et de leurs combats ethnico-linguistiques n'aidera-t-elle pas un poète d'avant-garde, comme Palamas le fut en 1880, et pendant de longues années encore, à émanciper cette conscience démotique tenue en tutelle par deux mille ans de purisme ? Depuis le romantisme qui nous a légué une conception souvent affective et polémique du passé, nous habituant selon le cas, à la considérer d'un regard amical ou hostile, nous avons appris à le mobiliser pour notre cause, à y chercher des précurseurs et des porte-drapeaux pour les mots d'ordre d'aujourd'hui. Dans une courte préface à un tome de la *Nouvelle Encyclopédie*, cette utilisation moderne du « passé vivant » a été bien marquée : On y lit : « Notre époque... se plaît aux références, aux réminiscences et ressemblances. Incertaine et révolutionnaire, révolutionnaire incertaine, elle emploie son zèle érudit à pourvoir d'aïeux ses moindres audaces » [1]. C'est la même démarche qui a poussé Palamas à se trouver en Europe des patrons et des défenseurs du démoticisme. En 1895, rendant hommage à Jean Psichari, il s'empare d'un texte de Gaston Paris sur la diglossie médiévale (latin, langue vulgaire) d'application facile à la situation linguistique de la Grèce et à la primauté de droit de l'idiome national, c'est-à-dire du parler populaire [2]. Quelques années après, à propos de la langue de Solomos, il cite un jugement du critique anglais Symons relatif à Dante et d'où il ressort nettement que le grand poète florentin écrivait dans le démotique italien en usage autour de lui [3]. Le conflit des poètes et des grammairiens, s'il ne prend pas en Europe, comme en Grèce, l'aspect d'une question d'État, pourvoit tout de même de bons moyens de défense le poète de la langue non codifiée contre le pédantisme des puristes : il rappelle que Shelley, Lamartine, Chénier, eux aussi, comme Calvos, ont été accusés de solécismes, de néologismes, d'audaces grammaticales [4], que Hugo a été accusé de détruire la langue [5]. Comment le poète

1. *Nouvelle Encyclopédie*, t. XVIII, « le passé vivant », p. 3.
2. *Premières Critiques*, p. 96.
3. *Solomos*, p. 51.
4. *Premières Critiques*, p. 40.
5. *Hugolâtrie*, article dans l'*Eleftheron Vima*, 1er mars 1926.

grec n'aurait-il pas pensé à lui même et à ses compagnons de lutte chaque fois qu'il rencontrait un de ces procès où au conservatisme de la langue figée s'opposait la liberté de l'usage vivant et du chant inspiré. Et voilà une autre raison de son attachement pour Hugo. Celui-ci ne lui a-t-il pas appris que tous les mots de la vie, de l'humble vie quotidienne, les mots des artisans et des paysans peuvent enrichir le lexique du poète. Il aime en Hugo ce côté de lutteur, de militant démoticiste ? il faudrait presque dire démocratique, contre un néoclassicisme désincarné et exsangue à force de « pureté » et de « noblesse », en un mot le révolutionnaire du langage, et Palamas cite alors, avec un plaisir évident et complice, le fameux : « J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire »[1]. En 1902, pour le centenaire de Hugo, lui dressant comme il dit « un autel d'adoration », il s'écrie :

> Béni sois-tu qui es venu libérer la muse et la vivifier et qui, juge, de ta voix de tonnerre, partout où existent des hommes de cœur et d'esprit, proclamas cette sentence : « Les mots ne se divisent pas en nobles et en roturiers, tous sont des fleurs pour le miel royal des idées[2].

Prise de position qui a une valeur sociale en même temps que littéraire et qui n'a pu qu'aider le poète grec à prendre conscience plus énergiquement de sa vocation de délégué au monde de la vie, de la jeunesse, des réalités populaires, du travail. Plus d'une fois, il a revendiqué comme sien le pur langage des paysans[3], des pâtres et des marins de son pays. Dans la plus belle profession de foi qu'il ait écrite à ce sujet et qui suit une violente diatribe contre les scribes sclérosés, contre les embaumeurs du passé, contre les maniaques de la mort, il proclame avec un magnifique enthousiasme : « la langue qui retentit dans mon propos, c'est la langue des travailleurs, des gaillards, des âmes intactes... [4] » Et il continue en affirmant la présence de l'Esprit dans le parler des simples, mettant bien au-dessus de tous les gri-

1. En français dans le texte, *Premières Critiques*, p. 52.
2 *Hugolâtrie*, l'*Elefthéron Vima*, 22 mars 1926.
3. *La Vie immobile*, p. 154. 3. Cf. « Je parle la langue du paysan », *Vie immobile Cent Voix*, p. 11.
4. *La Flûte du Roi*, chant X, p. 119.

moires, de tous les scholiastes du monde, une chanson non écrite de berger, entendue le soir, sur une pente, au-dessus de la mer. Hugo se fût reconnu dans cette profession de foi de Palamas, du poète qui « ne rougit de rien, ne tait rien, ne méprise rien » [1] ! Et voilà comment l'exemple des poètes européens encourage le poète grec à ramener la poésie de son pays du purisme et de l'artifice au réalisme populaire et l'aide à mettre au monde, contre vents et marées, une révolution spirituelle nationale, dont l'ampleur dépasse infiniment le cadre des débats sur la morphologie et la syntaxe, une révolution dont la postérité commence à peine à dénombrer les effets décisifs et les inépuisables bienfaits.

II

L'attention à la vie culturelle de l'Europe ne saurait épuiser à elle seule un européanisme total comme celui de Palamas. Si nous songeons à l'attitude d'un Européen authentique et reconnu comme Valéry, nous voyons immédiatement qu'il comporte un second élément constitutif : la présence au destin actuel et futur de l'Europe en tant que communauté, le sentiment aigu des épreuves qui l'accablent et des dangers qui la menacent, la prise en charge de tous ses problèmes organiques, bref l'Europe avec son visage temporel, traitée comme une *personne* concrète, c'est-à-dire avec ferveur, angoisse et espérance, dans une communion aussi étroite que celle qu'établit l'amour de la personne pour la personne, du citoyen pour la patrie.

Le poète est cette créature privilégiée à qui, comme au prophète, Dieu confère le pouvoir d'abolir le temps dans l'éternité. Le nôtre a plus d'une fois [2] médité sur ce thème qui est une des préoccupations de notre époque — voyez Bergson et Proust, Gide et Claudel — et sur sa condition de poète à l'égard du temps. Sa place est au point de jonction du passé, du présent et de l'avenir [3]. Parce que civilisé et fils de Grèce,

1. *Autels*, p. 109.
2. Cf. la préface des *Yeux de mon âme*, et dans le recueil le poème de la page 38. *La Flûte du Roi*, chant 6, p. 79, les sonnets, p. 8, le vers des *Autels*, p. 90 et « une éternité unie à un instant ».
3. C'est le sonnet 55 qui fournit l'expression complète de cette attitude.

il est un être de mémoire, mais qui possède une grâce de représentation du passé, parce que prophète il est tourné vers l'avenir, participant à l'attente commune des valeurs nouvelle en gestation ; mais sans tomber dans « l'instantané journalistique » [1] ni dans « l'éphémère modernisme » [2], il sait se montrer aussi plein d'attention et de patience à l'égard du présent, de ce présent encore « informe et sans caractère auquel la mission du poète est précisément de donner un caractère stable, immuable, éternel » [3]. Et ce don d'ubiquité temporelle et spatiale — car, comme le Phénix solidement planté en terre, qui communie à la musique des mondes et communique avec l'aéroplane, il voit « ce qui est loin, ce qui est près, ce qui est en haut — l'infini et l'insaisissable [4] » — lui permet de nous dire dans une affirmation synthétique:

« Ecoutez-moi, je suis de mon temps, et de tous les temps »

Parvenu à ce point de notre exposé, il conviendrait de montrer maintenant en quoi Palamas est de son temps, dont il partage et exprime les inquiétudes essentielles, celles-là mêmes qui ont tourmenté les consciences européennes au siècle dernier et pendant le premier tiers de ce siècle, celles qui nous tourmentent encore en permanence, bref de faire apparaître un Palamas membre conscient de la communauté européenne. Cette enquête, toutefois, risquerait de nous entraîner trop loin et sans doute hors des cadres d'un article d'histoire littéraire.

Nous nous contenterons de noter qu'il n'est pas un problème de notre civilisation et de notre société — problème de la foi et de la science, de l'humanisme nouveau, de la machine, de l'argent et du prolétariat, de la condition féminine, de la guerre et de la paix, — que Palamas n'ait porté en lui avec inquiétude, avec angoisse même, avec espoir.

Nous n'ajouterons qu'une remarque essentielle.

A chaque pas de cette enquête sur l'aspect historique de l'européanisme de Palamas, si nous pouvions l'exposer dans le détail, nous serions frappés, et peut-être parfois irrités, par une singulière incertitude idéologique, par une impuis-

1. Préface des *Poèmes Inactuels*.
2. *Nuits de Phémios*, p. 121.
3. *Préface* des *yeux de mon âme*, p. 34.
4. *La Vie immobile*, p. 102.

sance caractérisée à choisir parmi les systèmes, à donner une conclusion au dialogue intérieur. D'autres, bien avant nous, l'ont remarqué et c'est sous la plume de M. Constantin Dimaras [1] que je crois avoir trouvé l'expression la plus nette de cette difficulté essentielle dans l'étude de la pensée de Palamas. Tenter d'indiquer aussi rapidement que possible l'origine de ce chaos de contradictions, de ces fluctuations interrompues qu'est la dialectique de Palamas ne sera pas sortir de notre sujet. La première explication qui vient à l'esprit est celle qui part de la personnalité du poète, de son « âme à mille visages » [2], trop absorbée — ou trop inhibée — par le spectacle de la foule qu'elle porte en elle pour se décider à faire un tri parmi ses hôtes intérieurs. Ce mal de l'autodidacte, Palamas en a pris conscience, lui-même, voyant dans les « doutes, interrogations, enchevêtrement d'idées » dont il souffre, la rançon d'une largeur sans limites dans l'hospitalité qui le rend propre à recevoir en lui « toutes sortes d'idées » et à « être bien » avec elles. Bref, c'est lui qui l'affirme, peut-être un peu trop sommairement, il a des ailes, sans avoir des racines [3].

Il y a sans doute un élément de vérité et d'explication dans cette disposition d'esprit quelque peu passive et timide, quelque peu scolaire. Mais cette tendance naturelle n'a pu être que renforcée par le contact avec l'esprit occidental : c'est parce qu'il est un des miroirs et des échos de « l'ondoyante et diverse » pensée libérale européenne que Palamas est si souvent lui-même « ondoyant et divers » : « au fond de mon âme, il est des pays aux idéaux contradictoires et hardis comme l'Europe » [4]. Si l'on adopte le point de vue du critique M. Marcos Aviéris, qu'est-ce, en effet, philosophiquement, que le monde libéral, sinon le monde privé d'absolu [5], privé de tout système stable de valeurs, privé de foi et réduit à remplacer ces pertes vitales par un poly-

1. Revue *Discipline* (1930), compte rendu du livre de Bézaris sur *La philosophie de Palamas*.
2. Préface des *Douze Paroles du Tzigane*, p. 13.
3. *Proses*, 1er vol., nº 36, pp. 81-82.
4. *La Vie immobile*, p. 13.
5. L'opposition violente d'un Léon Bloy au monde moderne revêt cette signification essentielle : le heurt d'une passion effrénée d'absolu contre un monde positiviste, relativiste, enfermé dans les contingences.

idéisme inquiet, par la succession, mieux la juxtaposition de systèmes contradictoires, bref par le culte des antithèses. Sur le plan culturel déjà apparaît cette difficulté et cette répugnance à choisir. Dans un texte que nous avons déjà cité de la *nouvelle Encyclopédie*, il est dit de nos contemporains que « soumis à des influences étrangement accouplées, ils s'accommodent d'aimer ensemble Racine et Baudelaire, Gœthe et Wagner, Delacroix et Ingres.... tous se proclament solidaires de tous, tributaires de plusieurs [1].

De cet éclectisme accueillant, Palamas est la vivante image. Mais c'est sur tous les plans qu'il nous paraît être un des représentants-types de notre époque « incertaine et révolutionnaire, révolutionnaire incertaine ». Pour achever de le montrer, par voie de comparaison et de parenté, il n'est que de se référer à son maître Gœthe, « dont chaque parole, écrit Palamas, reflète un des visages de la vérité aux mille visages [2] de Gœthe qui est, selon Gundolf, l'incarnation la plus pure et la plus haute de l'esprit bourgeois. Quel est le point sur lequel ne s'est contredit ce Protée idéologique ? Palamas accepte les contraires, non à la manière vigoureuse et synthétique de Pascal, mais à la manière incertaine et libérale de Gœthe ou de Hugo et il bénit tout : « La guerre est sainte et la paix trois fois sainte » [3].

Jusque-là encore, jusque dans ce déracinement et parfois cette confusion idéologique du monde libéral, Palamas est européen et notre contemporain. Et voilà pourquoi à *La Flûte du Roi* où l'européanisme se présente sous une forme didactique et quelque peu superficielle, un lecteur d'aujourd'hui préférera *Les douze Paroles du Tzigane* où l'européanisme est profond, vécu, implicite. Comme l'a très bien vu naguère M. Georges Théotokas [4], le livre, mis à part sa haute valeur d'art, est un merveilleux document psychologique sur l'inquiétude. Le critique aurait même pu remarquer davantage que ce document dépasse l'analyse autobiographique approfondie qui en est la source et que cette peinture de l'inquiétude personnelle de l'auteur vaut admirablement pour

1. Introduction au t. XVIII de l'*Encyclopédie* déjà citée.
2. *Proses*, t. I, p. 42.
3. *Passages et Salutations*, Nouvelle histoire, p. 212.
4. Sous le pseudonyme d'Oreste Digénis, *Esprit libre*, pp. 77-78.

l'inquiétude de l'âme moderne, de cette âme qui, comme celle du tzigane, comme celle de Palamas, pour reprendre les paroles du critique : « cherche son moi, croit peut-être le trouver, mais nous comprenons bien en suivant sa quête anxieuse qu'il lui est difficile de s'arrêter quelque part pour toujours. Aucune attitude à l'égard de la vie ne peut la satisfaire parce qu'elle l'empêche de jouir des autres attitudes possibles ». A cette hauteur, Palamas rejoint André Gide. Son tzigane est une des plus belles et plus fortes créations mythiques qu'ait inspirées le nouveau mal du siècle, le mal du monde libéral, sans racine, émouvant et flottant.

Palamas est, en Grèce, la première grande conscience européenne *totale*. Solomos, c'était l'Italie des poètes et, par le canal de Polylas, l'Allemagne des esthéticiens et des philosophes. Calvos, voyageur et linguiste, en poésie s'en tenait à la Grèce de 1821. Un Roïdis se faisait l'introducteur d'un assez grand nombre d'idées européennes empruntées à la philosophie française (par exemple Taine et la théorie du « milieu ») et anglaise (Spencer, etc.) ; mais, en tout cela il se montrait Grec de l'étranger, privé de racines nationales [1], et plus satirique d'ailleurs qu'initiateur binveillant. Tout s'est passé comme si chacun des prédécesseurs de Palamas lui avait apporté un morceau d'Europe, à charge pour lui de l'intégrer dans une attention générale, plus systématique, plus permanente. Et si, sur le plan culturel de l'européanisme, il a des prédécesseurs partiels, sur le plan temporel et historique, il est, à coup sûr, le premier Grec à avoir ressenti, dans son cœur et dans sa chair, les inquiétudes du continent, il est le premier Grec citoyen d'Europe.

Aussi Palamas a-t-il célébré, à sa façon la *Weltliteratur* préconisée par Gœthe, et, comme André Gide, la fécondité des influences. Elles ne peuvent être nuisibles que pour les faibles qu'elles achèvent d'étouffer, pour ceux que M. Tsatsos nomme les « agonoi », les stériles. Nous devons invoquer ici un texte de Palamas datant de 1898 et qui nous paraît particulièrement lumineux et moderne : « Ceux qui citent les noms de Verlaine, de Heredia, de d'Annunzio, d'Ibsen, d'autres

1. Palamas a remarqué lui-même cette absence d'inspiration nationale dans la littérature narrative de Roïdis (*Premières critiques*, p. 55).

encore pour avoir, s'imaginent-ils, le droit de sous-estimer nos jeunes écrivains, parce que suivant les maudites nations étrangères, montrent en réalité combien est digne d'attention et d'estime la récente littérature néo-hellénique, puisque précisément elle se laisse émouvoir et entraîner par les grands courants littéraires qui se croisent partout dans le monde civilisé. Les ouvrages d'imagination, de tous temps, et peut-être davantage dans les temps modernes, avec le prodigieux développement des moyens de contact, se nourrissent à un certain point de vue d'emprunts réciproques ».

On est en droit de se demander alors si, entre Europe et Grèce, le courant n'a jamais été qu'en sens unique ou s'il n'y aurait pas eu, quelquefois, échange, réciprocité.

Voici un fait suggestif. En 1897, Palamas édite son quatrième livre *Iambes et Anapestes*. Au printemps 1897, il rencontre Moréas venu à Athènes comme correspondant de la revue *Cosmopolis*, et lui récite, nous dit-il même, quelques-uns des poèmes de son recueil. Ces poèmes ont produit une si profonde impression sur le poète franco-grec, que le petit livre de Palamas ne quitte plus sa poche tandis qu'il se promène dans Athènes [1] et que dans son *Voyage de Grèce*, l'année d'après, il en parle avec enthousiasme et traduit 5 ou 6 poèmes en français. La portée de cet enthousiasme n'a pas échappé au poète grec qui, avec modestie, mais avec clairvoyance, souligne bien la filiation ainsi établie entre les deux muses et écrit au sujet de Moréas et de ses propres *Iambes et Anapestes* : « Sans doute avait-il vu en eux les signes avant-coureurs de l'art dont il devait montrer le charme accompli dans la perfection de ses *Stances* qui virent le jour en 1905 »[2]. Modestie qui me paraît excessive, car les *Iambes et Anapestes* de Palamas, par ailleurs une œuvre de second plan, me semblent personnellement bien supérieures aux *Stances* de Moréas. Mais là n'est pas la question. Il importe seulement de signaler ici l'évidente parenté des deux recueils auxquels s'appliquent en commun les termes de l'appréciation du *Voyage de Grèce* : union étroite du pathétique et du quotidien — art conscient et dirigé (« il sait ce qu'il veut »),

1. Indication transmise à M. Georges Catsimbalis par son père, ami de Moréas
2. *Mes années et mes papiers*, vol. II, p. 196.

concision. C'est dans la forme rythmique des *Stances* surtout que l'influence de Palamas est particulièrement nette : les strophes uniformément de quatre vers comme chez Palamas, groupées, chaque fois en petit nombre, le plus souvent par deux ou trois (trois toujours dans les *Iambes et Anapestes*).

Ainsi par le canal d'une muse franco-hellénique, Palamas a restitué à la France une partie de ce qu'il lui avait emprunté et si ce contact établi en sens inverse, si cette assez mince passerelle est, à mon avis, d'une portée esthétique limitée, elle est d'importance à cause du rôle joué par le poète récepteur comme chef d'école, pour l'histoire littéraire d'une des patries de la poésie européenne. Et cet exemple montre bien que la réciprocité dans les échanges n'est pas impossible entre un petit pays et l'Occident lorsque, par une chance providentielle, entre les deux pays peut intervenir un agent de liaison capable d'assurer ce va-et-vient spirituel.

R. Milliex.

GŒTHE ET VALÉRY

Rien n'émeut plus profondément et plus diversement l'esprit, quand on le lui propose, que le rapprochement de deux grands noms de la littérature universelle. La présence simultanée en lui de deux symboles si chargés de sens, en retentissant dans toute l'étendue de la mémoire, en évoquant tant d'images et d'idées, semble le porter sans grande peine à un état d'activité plus intense. Entre ces deux univers spirituels il se produit assez facilement un échange d'*harmoniques*, il s'établit presque spontanément un assez beau système d'analogies et de contrastes dont la pensée doit d'abord se réveiller, si elle ne veut pas risquer de perdre toute rigueur.

C'est ce que Valéry lui-même observe dans sa Conférence sur Villon et Verlaine. Il met en garde, à propos de ces deux poètes français, contre le caractère parfois purement *imaginaire* de ces « symétries historiques » ou de ces « prétendus contrastes », dont la réflexion « dénonce le peu de consistance et le peu de conséquence », — contre les dangers de ce jeu agréable mais peut-être vain du parallèle, c'est-à-dire contre « la tentation et le péril de confondre un procédé de rhétorique... décorative avec une méthode véritablement critique, qui puisse conduire à quelque résultat positif » [1].

Et ce jeu n'est-il pas encore plus hasardeux lorsque, par une généralisation du procédé, il s'agit, non plus d'une littérature particulière mais de littérature comparée, c'est-à-dire de tout l'empire de l'esprit ? Dans ce firmament intellectuel, les écrivains de tous les temps et de toutes les nations composent un chaos scintillant d'astres de toutes les grandeurs, où les groupes les plus visibles ne sont pas nécessairement les plus réels. Il arrive sans doute que certaines constellations s'imposent à l'attention avec une fixité rassurante, et c'est notamment le cas pour un certain nombre de *Gémeaux* d'un

1. *Conférences* (édition des *Œuvres complètes*), pp. 139 et 140, Gallimard.

même siècle ou d'un même pays, de divers siècles et de divers pays : Corneille et Racine, Pascal et Descartes, Gœthe et Schiller, Sophocle et Racine, Racine et Shakespeare, Dante et Shakespeare. Il semble prudent néanmoins de compléter, si l'on peut s'exprimer ainsi, les données de l'observation immédiate par les résultats de l'analyse spectrale, et c'est ce que Valéry nous invite à faire en rappelant les exigences d'une véritable méthode critique.

Et ne nous en donne-t-il pas le moyen lorsque, dans de très nombreuses pages de son œuvre, il rappelle inlassablement qu'une des missions essentielles de la critique, si elle veut contribuer à une meilleure connaissance de l'esprit humain, est de découvrir les filiations et les parentés réelles entre les auteurs, d'étudier les différents types d'esprit et leurs rapports, leurs ressemblances et leurs différences, leurs oppositions apparentes et leur identité profonde, et de tenter ainsi, sous le nom de « Comédie Intellectuelle », une organisation et dans une certaine mesure une explication du monde de l'esprit. Quels peuvent donc être, à cet égard, l'intérêt, la signification, la portée d'un parallèle entre Gœthe et Valéry, entre le poète de *Werther* et celui de la *Jeune Parque* ?

Séparés par le temps et par l'espace, Gœthe et Valéry ne semblent pas faire partie, d'emblée, de ces groupes presque indissolubles d'esprits jumeaux ou de frères ennemis que nous évoquions plus haut. Ils sont apparus dans des secteurs opposés, bien que voisins, de la géographie littéraire ; ils ont été les témoins, et dans une certaine mesure les produits, de deux phases fort différentes de l'évolution du monde moderne, dont on peut se demander cependant si elles ne sont pas l'une, le commencement, l'autre, la fin... provisoire d'une même crise gigantesque ; et alors que Gœthe, tel un astre de première grandeur, s'impose dès ses débuts, sans contestation et pour toujours, à l'attention universelle, ce n'est qu'après bien des hésitations apparentes et certaines éclipses voulues que l'étoile de Valéry gagne enfin, suivant il est vrai une ligne très sûre et avec une force irrésistible, la hauteur et l'éclat qui lui semblent promis.

Or, il se trouve et c'est peut-être autre chose qu'un hasard, que les dernières pensées littéraires de Valéry, de 1940 à 1945, ont été pour Gœthe ; que la dernière œuvre qu'il a publiée

s'appelle *Mon Faust* ; et que, dès 1932, dans un *Discours* prononcé à l'occasion du centième anniversaire de la mort du grand poète allemand, il a porté un regard très attentif sur l'ensemble de son œuvre. Le rapprochement de ces deux auteurs n'est donc pas une décision arbitraire ; il a été opéré par l'un d'eux ; il intervient à deux reprises, et considérablement, dans la vie de son esprit ; il lui permet de se confronter d'abord avec l'ensemble de l'œuvre de son devancier, puis avec ses symboles préférés ; il ouvre ainsi la voie à une comparaison instructive de ces deux esprits. En étudiant l'interprétation que Valéry donne de Gœthe dans son *Discours*, l'usage qu'il fait des personnages gœthéens dans son *Faust*, peut-être pourrons-nous découvrir les raisons profondes de cette nécessaire conjonction : malgré des différences importantes, Gœthe et Valéry appartiennent à la même catégorie d'esprits, ils sont de la même lignée, la plus haute lignée de l'esprit humain, celle des grands « égotistes » et des esprits universels, les plus dignes peut-être de servir de guides à l'humanité.

*
* *

En 1932, Valéry est invité à prononcer en Sorbonne un *Discours en l'honneur de Gœthe*, et il ne se dérobe pas à cette «commande». Son audace peut paraître grande. Elle l'est en effet, peut-être, et il en a lui-même conscience. L'œuvre à étudier est immense, et son auteur un des génies les plus profonds et les plus complexes qui aient paru ; elle a inspiré toute une littérature, beaucoup plus étendue, sinon plus instructive qu'elle-même, et Valéry ne peut la considérer « qu'au travers du voile des traductions » [1]. Une fois de plus, il lui est demandé de parler en « ingénu » devant des « connaisseurs », il ne décline pas cet honneur redoutable.

C'est qu'il est habitué, sauf lorsqu'il rédige ses notes matinales, à ne parler ou à n'écrire précisément que « sur commande », ce qui l'oblige, tout en restant fidèle aux « thèmes inébranlables de sa pensée [2] », à mobiliser des parties inconnues de son être, à tirer de soi-même ce qu'il n'y soupçon-

1. *Discours* (édit. des *Œuvres complètes*), 87, Gallimard, édit.
2. Une des dernières confidences de Paul Valéry à André Gide. Cf. *L'Arche*, octobre 1945, page 12.

nait pas. C'est qu'il est habitué aussi par là même à soumettre au point de vue permanent de l'esprit universel toute une diversité, et comme une infinité d'êtres et d'objets, d'œuvres et de pensées, à tout interroger d'un même regard tout chargé de conscience. Mais, sur toute chose, c'est qu'il est en possession d'une méthode critique qui légitime son audace, qui fait sans doute de lui l'homme le plus apte à résoudre le problème posé.

Cette méthode, c'est celle qu'il s'est formée dès sa jeunesse, lorsqu'il voulut faire servir l'étude de Léonard de Vinci à son édification personnelle [1], et qu'il a appliquée ensuite, après sa rentrée dans les lettres, à Descartes, à Pascal, à La Fontaine, à Stendhal, à Baudelaire, à bien d'autres. Elle consiste à rechercher, sous la complexité multiforme d'une œuvre, le « point central » qui explique tout, la « loi intime » qui commande le développement et le fonctionnement d'un esprit. Supposant connues la vie et l'œuvre de l'auteur, elle utilise les données de la biographie, de l'histoire et de la critique traditionnelles pour les réduire à l'essentiel : elle est en quelque sorte une critique *seconde*.

A l'égard de Gœthe, la « reprise consciente » de cette méthode ne fait qu'en accentuer les caractères distinctifs : *tout se passe comme si* l'immensité du sujet à embrasser n'avait pu qu'inciter Valéry à un plus grand effort de contraction, de pénétration et de synthèse. Ce qu'il cherche à atteindre par delà la vie de l'auteur, c'est « la véritable opération de son esprit, et en somme, ce qu'il est avec soi-même quand il est profondément et utilement seul » [2]. Il pose le problème de la personnalité profonde en termes plus rigoureux et plus hardis qu'il ne l'avait jamais fait, exigeant que la critique aille au delà de la synthèse des œuvres : « Il faut bien se dire que les œuvres de quelqu'un pourraient être d'autres œuvres, comme la mémoire de chacun de nous pourrait être formée de tout autres souvenirs. Essayer de reconstituer un auteur, c'est essayer de reconstituer une capacité d'œuvres tout autres que les siennes, mais telles cependant que lui seul eût pu les produire [3] ».

1. Cf. Paul Valéry, *Introduction à la méthode de L. de Vinci*, Gallimard.
2. *Discours*, p. 88.
3. *Ibid.*, p. 88.

Qu'une telle entreprise soit pleine de périls, Valéry en a parfaitement conscience : « Il faut craindre toujours, dit-il, de définir quelqu'un » [1]. Et la définition à laquelle on aboutit, il ne faut pas se le dissimuler, n'est jamais qu'une hypothèse, édifiée sur le sentiment que nous pouvons avoir de la communion et de l'identité de tous les esprits : « Je sens, dit Valéry, que nous pouvons considérer les grands hommes qui nous dominent comme des êtres qui sont *seulement* bien plus familiers que nous-mêmes avec ce que nous avons de plus profond » [2].

C'est pourquoi l'hypothèse que Valéry, en appliquant cet égotisme critique, va formuler sur Gœthe, lui permet de prendre conscience, en même temps que de différences importantes, d'une de ses parentés essentielles avec le grand poète allemand. Selon Valéry, le trait le plus général et le plus caractéristique de la véritable personnalité de Gœthe, c'est une « puissance de revêtir une quantité étonnante d'aspects » [3], par laquelle « il semble précisément doué au plus hautdegré des mêmes propriétés qu'il a si bien reconnues aux êtres vivants dans ses belles et profondes recherches biologiques » [4]. Ces propriétés, c'est essentiellement un génie de transformation qui fait de Gœthe un véritable Protée, immédiatement adapté à toutes les situations nouvelles, c'est un « génie de dégagement et de fuite » [5] qui lui permet de sauvegarder la liberté et l'unité de son esprit, et le préserve notamment des servitudes de l'amour, c'est une aptitude éminente à unir et à concilier en lui une foule de caractères contradictoires, de contrastes, de synthèses, qui lui donnent l'aspect d'une sorte de Janus, à la fois classique et romantique, philosophe et savant, mystique et réaliste, lyrique et objectif, amateur et créateur, candide et cynique, apollinien et dionysiaque, gothique et antique, panthéiste et chrétien, etc.

Mais Valéry, à sa façon, et bien qu'il soit allé peut-être moins avant que Gœthe dans l'étude des sciences naturelles,

1. *Discours*, p. 89.
2. *Ibid.*, p. 89.
3. *Ibid.*, p. 94.
4. *Ibid.*, p. 95.
5. *Ibid.*, p. 95.

et bien que sa réputation d'ailleurs justifiée d'intellectualiste fasse oublier parfois cet aspect de son être, Valéry aussi a su s'approprier ou se conserver les qualités des êtres vivants dans toute la mesure où cela est nécessaire à un grand artiste. La vie intellectuelle de Valéry n'offre-t-elle pas, dans toute l'étendue de son développement, une persistance organique des thèmes issus de la crise de jeunesse, un équilibre des influences étrangères et de l'originalité personnelle qui en font comme un chef-d'œuvre et presque un miracle de croissance continue et régulière ? Au point que c'est sans nul doute un suprême symbole de son existence et de son œuvre que Valéry a voulu donner dans le *Dialogue de l'Arbre*, inséré dans l'édition de 1944 d'*Eupalinos* : l'arbre y représente notamment le modèle de « toute méditation puissante et agissante, rigoureusement suivie dans son dessein » [1]. L'image que Valéry donne de l'Arbre ne serait-elle pas digne d'être comparée au schéma que Gœthe donnait de l'*Urpflanze* : « La vie en lui calcule, exhausse une structure et rayonne son nombre par branches et leurs brins, et chaque brin sa feuille, aux points mêmes marqués dans le naissant futur »[2]. Le valérysme tout entier n'est-il pas à certains égards une imitation de la nature, qu'il s'agisse d'éthique de l'esprit ou d'esthétique ? Ne voit-on pas M. Teste croire en la vertu des lentes maturations, Valéry chanter les Grenades qui éclatent à force de sève, ne voit-on pas Valéry, quand il s'agit de reconstruction du Moi, vanter l'efficacité des actions lentes et durables et réhabiliter la patience, ne le voit-on pas, après tout ce qu'il dit du rôle normal de la pensée abstraite et consciente dans la création artistique, proposer finalement comme modèle suprême à l'artiste cette Nature qui sait créer en tirant de sa substance même la matière de ses propres ouvrages et réaliser ainsi à la perfection ce caractère essentiel de l'œuvre d'art, « une liaison indissoluble et réciproque de la figure avec la matière» [3] ? Et c'est encore dans le *Dialogue de l'Arbre* qu'il donne ces formules de son ambition :

« Je tente d'imiter le mode indivisible ... Tout ce qui naît

1. *Eupalinos*, Gallimard, Paris, 1944, p. 209.
2. *Ibid.*, p. 211.
3. « L'Homme et la Coquille », *Variété V*, Gallimard, p. 35.

dans l'âme est la nature même » ... [1] N'est-ce pas enfin dans la biologie qu'il cherche les fondements mêmes de tout son « égotisme », qui n'est rien d'autre, selon lui, aussi bien que le mimétisme auquel il s'oppose, qu'une des tendances essentielles de l'être vivant ?

Et c'est par là-même qu'il se sent si voisin de Gœthe, en qui il reconnaît un très grand « égotiste », qui a su comprendre la valeur universelle du Moi — (« ce mystérieux *démonisme*, dit-il, par le moyen duquel Gœthe reporte sur un principe de la nature le mérite ou l'apparent démérite de ses attitudes, lui signifie sans doute que chaque tendance toute-puissante, *bonne ou mauvaise*, qui est en nous, qui vient de nous, et nous étonne, nous doit faire soupçonner quelque dessein d'origine universelle » [2], —et qui sait que toute véritable connaissance ne peut résulter que d'un approfondissement de l'expérience personnelle. Car si Valéry pense que toute théorie n'est, en définitive, qu'une autobiographie, c'est Gœthe qui a dit que toutes ses œuvres devaient être considérées comme les fragments d'une grande confession (« Bruchstücke einer grossen Konfession »).

Rien donc d'étonnant que de tels esprits s'accordent très-complètement sur la conception de cette vertu d'universalité qu'ils considèrent l'un et l'autre comme la plus haute acquisition de l'esprit. C'est sans doute parce qu'ils sont essentiellement des esprits complets et vivants qu'ils ne peuvent se résoudre à briser par des formules abstraites ou livresques l'unité profonde qu'ils ressentent en eux-mêmes : entre l'art et la science, il n'y a pas, notamment quant à leur genèse, de différence irréductible. Le savant peut tirer parti d'une « harmonie exigée par l'intuition » [3], et de même que Gœthe, théoricien des couleurs, géologue, botaniste, naturaliste, faisant la découverte de l'os intermaxillaire, savait passer comme insensiblement de la contemplation poétique à l'observation scientifique, de même qu'il voulait voir dans l'art « le plus digne interprète des mystères révélés par la Nature » (« die würdigste Auslegerin des offenbaren Geheimnisses der Natur »), et dans le Beau, « une manifestation des lois secrètes

1. *Eupalinos*, Gallimard, Paris, 1944, p. 201.
2. *Discours*, p. 97.
3. *Ibid.*, p. 103.

de la Nature, qui, sans la révélation de la Beauté, nous seraient restées éternellement cachées » [1], de même Valéry qui voit dans le sentiment esthétique l'origine de l'intelligence édifiera sa théorie de l'unité de l'esprit sur la conception ornementale de l'art et sur la « logique imaginative » qu'il voit à l'œuvre dans les sciences, s'élèvera toujours avec force contre la distinction qu'il juge néfaste de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie, joindra à ses dons poétiques une culture scientifique très étendue, s'enchantera d'entendre Einstein lui donner raison en même temps qu'à Gœthe et à Vinci, en parlant des « actes de foi » et des « points de vue d'architecture » [2] qui sont intervenus dans la construction de ses théories.

Des ressemblances aussi profondes ne font cependant pas perdre à Valéry le sentiment des différences qui le séparent de Gœthe. Sans doute n'avait-il pas d'ailleurs dans son *Discours* à tracer un véritable parallèle entre l'œuvre de Gœthe et la sienne propre. Ses réserves discrètes, mais nettes, révèlent cependant, chez lui, le souci d'affirmer sa propre personnalité en prenant conscience de celle de Gœthe.

Valéry regrette d'abord que Gœthe, qu'il surprend d'ailleurs une fois curieusement, comme il dit, en « flagrant délit d'intention géométrique » [3], n'ait pas fait plus grand cas des mathématiques : « La mathématique manque peut-être à cette tête si bien faite. Gœthe n'est pas géomètre ». Et l'observation de Valéry semble parfaitement fondée. Dans les *Sprüche in Prosa*, on voit Gœthe, notamment à propos du mécanisme, partir assez souvent en guerre contre les mathématiciens [4]. Mais Valéry, qui, après son échec scolaire, s'est donné lui-même une culture mathématique étendue le conduisant jusqu'au calcul différentiel et intégral, Valéry grand admirateur des géomètres grecs et du grand géomètre Descartes, Valéry faisant la psychologie de l'algèbre ou de la géométrie, apparaît sur ce point, il faut bien le dire, comme un esprit plus complet, plus universel que Gœthe.

1. « Das Schöne ist eine Manifestation geheimer Naturgesetze, die uns ohne dessen Erscheinung ewig wären verborgen geblieben » (*Sprüche in Prosa*). Cf. aussi : « Zum Schönen wird erfordet ein Gesetz, das in der Erscheinung tritt » (*Ibid.*)
2. Cf. Paul Valéry, *L'Idée fixe*, Gallimard, p. 179 et 181.
3. *Discours*, p. 103.
4. Cf. notamment : « Es ist vieles wahr, was sich nicht berechnen lässt.. »

Mais ce n'est là qu'un point malgré tout secondaire. Valéry met le doigt sur une différence beaucoup plus profonde, et peut-être essentielle, qui le sépare de Gœthe, lorsque, rappelant ces aphorismes qui résument la mystique de l'objectivité, le culte du monde extérieur et des apparences si caractéristiques de Gœthe : « J'ai toujours pensé que le monde était plus génial que mon génie » et : « Je n'ai jamais pensé à la pensée », il nous fait entendre que Gœthe a peut-être eu tort de ne pas être psychologue, du moins au sens que Valéry donne à ce mot. Car si Gœthe peut passer pour un connaisseur extrêmement délicat et pénétrant des nuances les plus complexes de la pensée et du sentiment, et si Valéry, au même titre que Gœthe, Valéry amateur de peinture, dessinateur lui-même et graveur, est incontestablement un visuel pour qui le monde des formes et des couleurs existe puissamment, c'est Valéry qui, là encore, apparaît comme l'esprit le plus complet, lui qui, sans négliger le monde extérieur, voit que tout se rapporte finalement à la pensée et qu'elle est le grand mystère qu'il faut tenter de déchiffrer : « Je suis Monde, Corps, Pensée »[1]. Il faut dire d'ailleurs que Valéry est merveilleusement doué pour explorer cette *internité* dans laquelle il retrouve le monde, pour élever sa conscience à cette « puissance seconde »[2] si difficile à réaliser, mais si riche d'enseignements. Alors que Gœthe éprouve un malaise lorsqu'il se retourne vers le monde intérieur, Valéry fait ses délices, tire ses plus hauts secrets de cette contemplation de soi-même, de cette lecture de sa propre pensée. Nous aurons à y revenir : à l'inverse de Gœthe, Valéry est un homme qui a toujours pensé à la pensée.

*
* *

Consacrer ses dernières années à écrire un *Faust*, cela put paraître à certains, de la part de Valéry, une entreprise assez étrange. Lui qui, dans l'ordre de la création poétique, semblait n'avoir jamais marché sur la trace de quiconque, qui savait donner un caractère si personnel aux rares symboles qu'il empruntait aux fables les plus anciennes — Narcisse,

1. *Analecta*, p. 83.
2. *Discours*, p. 100.

Sémiramis, Amphion, — voilà qu'il ne craignait pas de reprendre un sujet traité par un poète assez récent avec tant d'éclat que cela semblait devoir décourager toute tentative de rivaliser avec lui sur ce terrain.

Mais Valéry, à qui ces particularités n'échappent pas, fait remarquer dans son Avant-Propos, que le « personnage de Faust et celui de son affreux compère ont droit à toutes les réincarnations »[1]. Il montre, en effet, qu'on peut les considérer comme des « instruments de l'esprit universel... voués à jamais à l'expression de certains extrêmes de l'humain et de l'inhumain »[2], et c'est à ce titre qu'il se propose de les utiliser.

Il n'est d'ailleurs pas possible actuellement de savoir s'il y a eu de sa part dessein prémédité et réfléchi, ou plus simplement, comme c'est si souvent le cas chez lui, utilisation habile de quelque circonstance extérieure, ce que semble indiquer une phrase de l'Avant-Propos : « Or, un certain jour de 1940, je me suis surpris me parlant à deux voix et me suis laissé aller à écrire ce qui venait »[3]. Une lettre de Valéry à M. Pasteur Vallery-Radot en date du 9 août 1940, publiée récemment dans *Paul Valéry vivant*, confirme que le besoin d'écrire un Faust résulta pour Valéry, dans une certaine mesure, des événements de 1940: « Les tout derniers jours, l'activité intellectuelle est devenue si vive en moi que je me suis mis à écrire, concurremment avec mes éternelles notes, une série d'un IIIe Faust (auquel j'ai quelquefois pensé) qui jamais ne verra le jour, ni même sa fin »[4].

Ainsi, Valéry avait donc déjà pensé quelquefois à ce projet d'un *Faust*, et cela n'a pas de quoi nous surprendre excessivement. On peut y voir comme un contre-coup de la commande de 1932. Dans son *Discours en l'honneur de Gœthe*, Valéry n'avait pas traité nommément de Faust, pas plus que d'aucune autre œuvre particulière. Mais il était visible, en plus d'un endroit, que le poème de Gœthe avait profondément occupé sa pensée. A diverses reprises, en diverses variations, il évoque le thème du pacte : « Arrête-toi... Tu es

1. Paul Valéry, *Mon Faust*, p. 7. Gallimard, édit.
2. *Ibid.*, p. 8.
3. *Ibid.*, p. 8.
4. Paul Valéry, vivant, p. 97. *Les Cahiers du Sud*, 1946.

si beau ». Et en même temps qu'un raccourci de sa propre sagesse, n'est-ce pas comme une synthèse du *Faust* de Gœthe qu'il donne dans ces quelques lignes : « Un Sage, — nous dit-on —, un Sage ? — Oui. Avec ce qu'il faut de diable pour être complet, — et ce qu'il faut enfin d'absolu et d'inaliénable dans la liberté de l'esprit pour se servir du diable, — et finalement le duper » [1]. Peut-être est-ce aussi une synthèse de son propre *Faust* qu'il donnait ainsi d'avance.

Pour Valéry, toujours préoccupé depuis sa jeunesse du salut de son esprit, c'est, en effet, un problème constant que celui de l'homme et du diable. Il le rappelle dans un texte très curieux sur la *Tentation de* (*Saint*) *Flaubert* inséré dans *Variété V*, qui contient une analyse du *Faust* de Gœthe et qui assure ainsi en quelque sorte la liaison entre le *Discours* et *Mon Faust*. Comparant la *Tentation* de Flaubert et le *Faust* de Gœthe, qu'il considère comme la source essentielle du romancier français, il montre que la différence essentielle entre Antoine et Faust est que « Faust en est à chercher ce qui pourrait bien le tenter » [2]. Car « Faust a déjà tout lu, tout connu, déjà brûlé ce qui peut s'adorer. Il a épuisé par lui-même ce que le démon propose ou démontre par images à Antoine et il ne reste d'abord que l'amour le plus juvénile qui puisse le séduire (ce que je trouve assez surprenant). Il en arrive enfin à se donner, comme prétexte extrême du désir de vivre, une sorte de passion esthétique, une soif suprême du Beau, une fois que le néant de la puissance politique et l'illusionnisme de la finance lui a été révélé par l'expérience méphistophélique qu'il en a faite » [3].

Généralisant enfin la question dans sa conclusion, il reproche à Flaubert d'avoir manqué son vrai sujet qui était « la physiologie de la tentation », autrement dit, ce problème central de « la sensibilité, qui est le ressort diabolique de la vie des êtres organisés », et il en arrive à définir le diable lui-même : « ... Le Diable, hélas, est la nature même, et la tentation est la condition la plus évidente, la plus constante, la plus inéluctable de toute vie [4]. » On voit qu'entre 1932 et

1. *Discours*, p. 42.
2. Paul Valéry, *Variété V*, p. 203. Gallimard, édit.
3. *Variété V*, p. 203.
4. *Ibid.*, pp. 205 et 206.

1940, Valéry s'était assez bien préparé à fréquenter et à utiliser les personnages de Gœthe.

Il ne manque donc pas de vues personnelles sur les problèmes posés par *Faust* et il va soumettre les héros de Gœthe à une transformation profonde dont l'étude nous révélera, d'une autre manière que le *Discours*, les ressemblances et les différences de ces deux esprits.

Ce que Valéry conserve de l'œuvre de Gœthe, c'est essentiellement ce dialogue Faust-Méphistophélès, qui représente un des contrastes éternels de la nature humaine. Ce dialogue s'est reformé dans l'esprit de Valéry, il s'y est fait entendre en quelque sorte spontanément un jour de 1940, parce qu'il n'est rien d'autre que celui de ses propres voix intérieures. Il y a, en effet, chez Valéry comme chez Gœthe, et cela est particulièrement visible dans sa morale, une alliance singulière du stoïcisme le plus certain, d'un héroïsme et d'un ascétisme extrêmement rigoureux avec un scepticisme qui va parfois jusqu'au cynisme. Là encore, l'union de ces dons contraires, révèle la complexité et l'étendue d'esprit de nos deux auteurs.

Le principe de la transformation à laquelle Valéry va soumettre les personnages de Gœthe tient d'abord à la différence même des époques. Il s'agit, pour Valéry, de savoir ce que le problème du mal devient à l'époque moderne : « Oui, je veux observer, dit Faust, et je veux qu'elle note pour mon grand ouvrage, les réactions du diable à toutes les irritations que la visite du temps neuf ne pourra manquer d'exciter dans l'esprit infernal... C'est le sort même du mal qui est en jeu... Sais-tu que c'est peut-être la fin de l'âme ? Cette âme qui s'imposait à chacun comme le sentiment tout-puissant d'une valeur incomparable et indestructible, désir inépuisable et pouvoir de jouir, de souffrir, d'être soi, que rien ne pouvait altérer, elle est une valeur dépréciée [1] ». Sans doute, Méphistophélès objecte-t-il que l'homme n'a pas changé, mais Faust lui fait remarquer que ce « même homme » aussi est en voie de transformation. A son habitude, Valéry se contente d'ailleurs de poser le problème plus qu'il ne le ré-

1. Paul Valéry, *Mon Faust*, p. 57, Gallimard, édit.

sout, d'autant plus que son *Faust* n'est formé que « d'ébauches ».

Mais ce n'est pas seulement par un changement de l'ambiance générale que Valéry transforme les données de Gœthe. L'utilisation de la plupart des théories du valérysme, théories de l'esprit, de l'homme, de l'histoire, de la littérature, de la gloire, de la philosophie, etc... par les divers personnages les marque tous plus ou moins de l'empreinte valéryenne.

En ce qui concerne Faust, sa conversion au valérysme a pour effet d'accroître sa supériorité. Méphistophélès reconnaît que sa volonté d'être unique atteint un degré extraordinaire : « J'en ai connu bien peu qui aient su, pu, voulu comme toi, se mettre hors du jeu » [1]. Et Faust explique au disciple qui est venu le voir que la singularité de son destin a été de faire le tour complet de toutes choses, pour finir par considérer le génie comme une simple habitude: « Mais moi, mon jeune ami, j'ai vu par l'intervention de puissances mystérieuses, j'ai vu le jour de ma vie se poursuivre sous l'horizon fatal. L'autre face de la nature et les antipodes de la création m'ont été révélés. J'ai fait le véritable tour du véritable monde... Puis, toujours entraîné par ma fatalité, je revins dans le temps » [2]. Carrière toute comparable à celle de Valéry qui renaît à la vie extérieure et à la gloire après la longue éclipse du Grand Silence, et qui retire de cette longue absence une maîtrise absolue de son langage et de sa pensée. Le disciple remarque, en effet, avec raison, comme s'il s'agissait de Valéry lui-même : « On dirait que jamais la parole ne manque à vos pensées » [3], Faust révèle le secret même du valérysme, qui n'est rien d'autre que « l'art de tirer le meilleur parti de l'esprit qu'on a », quand il dit, songeant à toutes les erreurs et à tous les tâtonnements qu'il aurait pu éviter : « Avec un peu plus d'esprit, j'y serais venu par l'esprit tout seul » [4], et le disciple a bien compris cet enseignement essentiel lorsqu'il déclare à Méphistophélès : « Oui, comme Faust. Dominer l'esprit par l'esprit... par mon esprit » [5].

1. *Mon Faust*, p. 47.
2. *Ibid.*, p. 77.
3. *Ibid.*, p. 79.
4. *Ibid.*, p. 95.
5. *Ibid.*, p. 174.

Mais Faust subit une transformation encore beaucoup plus profonde dans le second Fragment que Valéry a intitulé *le Solitaire*. Ce solitaire incarne l'aspect inhumain du valérysme, sa tendance contre-nature, qui existe déjà chez M.Teste, à dépasser les limites de la connaissance moyenne, un titanisme en somme beaucoup plus conscient et radical que ne l'a jamais été celui de *Faust*, et il en est arrivé à mépriser toutes ces bassesses que sont l'esprit, la pensée, le langage, la science et les merveilles de la nature. Il a compris que la vraie réalité est incommunicable, et il se voue au culte du « monde pur ». Après l'avoir rencontré, Faust, rejeté dans l'abîme, ne pourra plus supporter les imperfections de la vie humaine :

> Le souci ne m'est point de quelque autre aventure,
> Moi qui sus l'ange vaincre et le démon trahir,
> J'en sais trop pour aimer, j'en sais trop pour haïr,
> Et je suis excédé d'être une créature [1].

Quant à Méphistophélès, la conscience valéryenne qu'il prend de sa condition de pur esprit,lui apporte, au contraire, le sentiment très net de son infériorité, au point que Faust lui offre son aide : « Je sais ce que je dis. Tu es dans l'Éternité, mon Diable, et tu n'es qu'un esprit. Tu n'as donc point de pensée. Tu ne sais ni douter ni chercher... Je te dis seulement que tu peux avoir besoin de quelqu'un qui pense et réfléchisse pour toi. L'esprit pur, même impur, en est tout à fait incapable » [2]. Et Méphistophélès doit finalement reconnaître que Faust avait raison : « ... Je m'y perds. Je me perds dans l'esprit de Faust, dans l'âme de Lust... Perdition du diable... Je ne sais pas penser et je n'ai pas d'âme : c'est pourquoi... moi, je ne connais que mon devoir » [3].

Pour Marguerite, elle fait l'objet d'une substitution complète. Elle est remplacée par la Demoiselle de cristal, Lust, dont Faust a fait sa secrétaire, pour tenter de vivre auprès d'elle l'expérience de la vraie tendresse, c'est-à-dire d'un amour qui n'a plus rien de commun avec la « convulsion

1. *Mon Faust.*, p. 247.
2. *Ibid.*, p. 46.
3. *Ibid.*, p. 157.

grossière » que Méphistophélès cherche à utiliser à son profit. C'est l'occasion pour Valéry d'exprimer une conception de l'amour à laquelle il ne nous avait pas habitué : il finit sur ce point par se rapprocher de Gœthe après en avoir été longtemps séparé par des différences considérables.

Gœthe, grand amoureux, grand lyrique de l'amour, dégage de sa très riche expérience une philosophie et comme une métaphysique de l'amour, qui prend naissance dès *Werther*, lequel sent « le monde et le ciel reposer dans son âme comme l'image d'une bien-aimée » [1], et trouve son expression suprême dans l'*Elégie de Marienbad* :

Dem Frieden Gottes, welcher euch hienieden
Mehr als Vernunft beseliget — wir lesens —
Vergleich ich wohl der Liebe heitern Frieden
In Gegenwart des allgeliebten Wesens ;
Da ruht das Herz, und nichts vermag zu stören
Den tiefsten Sinn, den Sinn : ihr zu gehören.

In unsers Busens Reine wogt ein Streben,
Sich einem Höhern, Reinern, Unbekannten
Aus Dankbarkeit freiwillig hinzugeben,
Wir heissen's : fromm sein. Solcher seligen Höhe
Fühl'ich mich teilhaft, wenn ich vor ihr stehe.

Cette conception quasi religieuse explique le rôle décisif que l'amour finit par jouer dans le salut de Faust. Dans la scène finale du Second Faust, c'est le *Pater profundus* en personne qui énonce cette vérité dernière :

So ist es die allmächtige Liebe,
Die alles bildet, alles hegt...

— les anges déclarent Faust sauvé par l'intervention d'un amour supérieur :

Und hat an ihm die Liebe gar, Von oben teilgenommen...

— et c'est grâce à Gretchen elle-même, et sous les auspices de la Mater gloriosa et de « l'Éternel-Féminin » que Faust accède finalement au ciel.

1. *Werther*, Lettre du 10 mai : « ... und die Welt um mich her und der Himmel ganz in meiner Seele ruhen wie die Gestalt einer Geliebten. »

Valéry semble d'abord bien éloigné d'un tel mysticisme amoureux, que l'on songe au simple érotisme de l'*Album de vers anciens* ou de *Charmes*, ou surtout au véritable nihilisme qui s'exprime dans le deuxième et le troisième *Narcisse*. Ce nihilisme est celui de M. Teste et de Narcisse, celui de la pure conscience de soi pour laquelle l'amour n'est qu'un événement qui passe, Olympio et ses pareils « ces fous qui crurent que l'on aime » [1], l'amour des autres même nymphe, un oubli du devoir essentiel de s'aimer et de se connaître soi-même :

... Mais moi, Narcise aimé, je ne suis curieux
Que de ma seule essence,
Tout autre n'a pour moi qu'un cœur mystérieux,
Tout autre n'est qu'absence [2].

... Je suis seul. Je suis moi. Je suis vrai... Je vous hais [3].

Cependant, à l'égard de l'amour, aussi bien qu'à l'égard des autres puissances qui mènent le monde et la vie, la littérature, la morale, la politique, l'attitude de Valéry est double. Et de même qu'il y a chez lui un nihilisme littéraire et un valérysme littéraire, on y trouve aussi un nihilisme et un valérysme de l'amour. Ce dernier se manifeste par des analyses parfois extrêmement pénétrantes des passions de l'amour, par exemple, lorsque dans *Mélange*, Valéry compare l'amour à un toxique, ou lorsque, dans le *Dialogue de l'Arbre*, il célèbre la croissance admirable de ce sentiment dans l'âme en la comparant à celle d'un grand arbre :

Amour n'est rien qu'il ne croisse à l'extrême [4].

Mais c'est précisément dans *Mon Faust* et dans les pages inédites que M. Jean Ballard a publiées dans *Valéry vivant* qu'apparaît une conception de la tendresse, nouvelle chez l'auteur de *Narcisse* et qui peut se comparer dans une certaine mesure au culte de Gœthe pour l'« Éternel-Féminin ». A la conception vulgaire de l'amour représentée par Méphisto-

1. Paul Valéry, *Poésies* (*Œuvres complètes*), p. 120, Gallimard.
2. *Poésies*, p. 121.
3. Cantate du Narcisse, *Mélange*, p. 218.
4. *Eupalinos*, édit., 1944, p. 193, Gallimard.

phélès, Valéry, par la bouche de Lust, du Disciple et de Faust lui-même, oppose de plus en plus nettement, dans la mesure où l'on peut se prononcer sur une œuvre inachevée, l'idée d'une tendresse rédemptrice qui serait comme la forme musicale de l'amour, comme l'amour à l'état chantant, celui qui porte « le sentiment de vivre à la puissance d'un chant, d'un hymne sur la cime »[1], et qui rejoint la poésie comme tentative de communion : « Oui, l'idée à l'état naissant, et la tendresse qui est l'amour toujours à l'état naissant et renaissant, leur alliance me rend fou d'y penser, et tout le reste des valeurs instituées par les hommes ne me paraît auprès de ceci que misérable tromperie, puisqu'il faut toujours revenir de la gloire et de tous ses biens, *au cœur et à l'esprit qu'on a*, ces deux répondants de la vie même. Voilà Moi, et qui le comprend est Moi [2] ».

* * *

Nous retrouvons ici l'égotisme fondamental de Valéry sous une forme élargie : l'égotisme du cœur vient compléter l'égotisme de l'esprit. Cette introduction finale de l'ordre du cœur dans le valérysme est peut-être d'ailleurs moins surprenante qu'on ne serait tenté de le croire d'abord. Si le mot *cœur* n'est pas officiellement prononcé par Valéry avant son *Faust* (Madame Teste se demande si son mari en a un), c'est cependant l'un de ses principes les plus constants que de chercher l'origine de la connaissance dans la sensibilité elle-même, et de ne jamais séparer l'intelligence de la sensibilité, le réfléchi du spontané : « Je suis celui qui n'oppose jamais, qui ne sait pas opposer l'intelligence à la sensibilité, la conscience réfléchie à ses données immédiates... », dit-il à propos de la danse [3]. Et par là même, il se trouve extrêmement semblable à Gœthe, qui lui aussi tend à être un homme complet, à ne sacrifier aucune de ses facultés essentielles, qui sait opérer dans sa maturité la synthèse du *Sturm und Drang* et de l'*Aufklärung*, du sentiment et de la raison.

1. *Mon Faust*, p. 170.
2. Paul Valéry vivant, p. 241. *Cahiers du Sud.*
3. Philosophie de la Danse, *Conférence*, p. 180 (*Œuvres complètes*).

C'est là pour Gœthe comme pour Valéry une manière très heureuse d'atteindre à l'universalité de l'esprit, en opérant l'union de la science et de l'art, de la connaissance et de la poésie. Et c'est même un des plus beaux traits qui leur soient si évidemment communs que d'avoir su accomplir la réconciliation de la Poésie et de la Sagesse. Le *Sturm und Drang* aussi avait eu ses poètes maudits, et Gœthe, sévère pour Bürger autant que Valéry pour Verlaine, a su s'en évader sans grand dommage. Gœthe et Valéry réalisent pleinement tous deux le type du poète heureux, du poète béni, que les plus belles ivresses lyriques ne détournent pas de l'accomplissement des devoirs les plus stricts et les plus minutieux, ne rendent pas incapable de sens pratique, d'action efficace et utile. Et la ressemblance est d'autant plus grande que leur Sagesse comme leur Poésie est toute pénétrée de cette universalité qui est le but suprême de leurs efforts.

Valéry et Gœthe ont horreur des systèmes et pensent que la vraie philosophie consiste bien plutôt à délimiter des problèmes qu'à trouver des solutions. « Der Mensch, disait Gœthe à Eckermann, faisant songer ainsi à plus d'un passage de Valéry, ist nicht geboren, die Probleme der Welt zu lösen, wohl aber zu suchen, wo das Problem angeht, und sich sodann in der Grenze des Begreiflichen zu halten ». Tous deux savent que toute connaissance reste profondément subjective, et si Valéry déclare que nous ne pouvons connaître « que ce qui est impliqué par notre être », Gœthe l'avait précédé en disant : « Jeder spricht nur sich selbst aus, indem er von der Natur spricht ». Tous deux ont une conscience très vive de la distance qui sépare le langage de la vraie pensée, et des dangers d'erreur ou d'illusion que présente toute construction verbale : « Bei denselben Worten, dit Gœthe, denkt keiner dasselbe wie der andere ». Or, c'est un des éléments essentiels de la théorie du langage qui s'exprime dans l'œuvre de Valéry que de mettre en lumière l'inaptitude du langage à exprimer la vraie pensée et la vraie réalité, qui restent incommunicables. Tous deux ont enfin un sentiment très aigu des limites de la connaissance et conseillent à l'homme pensant de savoir borner ses ambitions. Gœthe dit dans les *Sprüche in Prosa* : « Das schönste Glück des denkenden Menschen ist, das Erforschliche erforscht zu haben

und das Unerforschliche ruhig zu verehren ». Et l'un des rôles essentiels de la Sagesse, selon Valéry, doit être d'essayer de modérer la Connaissance.

L'accord des deux Sages n'est pas moins remarquable en ce qui concerne la poésie, dont ils ont su retrouver en eux-mêmes l'essence la plus pure et la plus universelle. Tous deux ont produit des chefs-d'œuvre de poésie musicale et symbolique, au point que Gœthe pourrait être considéré comme un précurseur du symbolisme. Tous deux étaient si pénétrés de la haute importance esthétique et scientifique du symbole que leur poésie se trouve être en même temps la plus significative et la plus mystérieuse. Nul n'a mieux compris et exprimé que Gœthe le caractère symbolique de toute connaissance, la nécessité pour l'homme de ne jamais séparer le particulier du général, c'est-à-dire en définitive l'identité du Vrai et du Beau. Il dit à Eckermann : « Es ist in der Natur nichts schön, was nicht naturgesetzlich als wahr motiviert wäre », ou encore : « Das Wahre, mit dem Göttlichen identisch, lässt sich niemals direkt von uns erkennen, wir schauen es nur im Abglanz, im Beispiel, Symbol, in einzelnen und verwandten Erscheinungen ; wir werden es gewahr als unbegreifliches Leben und können dem Wunsche nicht entsagen, es dennoch zu begreifen ». Et il ne pouvait donc qu'il ne parvienne à la fin de sa vie à une conception correspondante de l'art : « Die höchste Stufe der Kunst sei Symbolik, die zugleich sinnliche Darstellung ist » (Maximes et Réflexions). Il conclura le *Second Faust* par ces vers fameux :

Alles Vergängliche
Ist nur ein Gleichnis...

Et il est presque superflu de montrer l'importance du symbole dans une poésie comme celle de Valéry, dont l'une des ambitions essentielles, à l'exemple des anciens Grecs, est de « signifier par la Beauté » [1].

Mais cette universalité des deux poètes leur confère un autre trait commun. Celui qui veut tenter d'embrasser la totalité des problèmes humains, qui veut essayer de dégager

1. Histoire d'Amphion, *Variété III*, p. 91. Gallimard.

les vues suprêmes résultant de l'ensemble des connaissances humaines, ne doit pas reculer devant des efforts qu'on peut dire véritablement infinis. Et c'est bien le propre de Gœthe comme de Valéry. Gœthe incarne dans son *Faust* ce *Streben* infatigable qu'il sent en lui-même et dont il est si assuré que son héros peut défier le diable de jamais l'amener à se coucher sur un lit de paresse. Quant à Valéry, qui fait reposer son culte du « Moi pur » sur cette constatation fondamentale que l'esprit est « un refus indéfini d'être quoi que ce soit »[1], qui ne conçoit pas que l'on puisse parler d'une pensée suprême et finale puisqu'il est impossible de mettre un terme à l'activité de l'esprit, il a profondément conscience du caractère infini de son entreprise. Il écrit à René Fernandat : «... Vous avez profondément compris que je ne suis que *Recherche*. Qu'est-ce qu'un homme qui ne cherche pas ? Je vais si avant dans le sens de cette involontaire volonté, que je ne puis même concevoir que l'on ait trouvé et que quelqu'un se fixe »[2]. Recherche, Streben, impossibilité de jamais se satisfaire d'un résultat fini, c'est par là que Valéry et Gœthe se sentent des hommes « incommensurables », familiers avec l'essence des choses, qui peuvent se permettre de sourire des « grands » hommes et se tiennent à l'écart des « grands » événements. Valéry ne pense-t-il pas à Gœthe écrivant le *West-östlicher Divan* pendant les guerres de Napoléon, autant qu'à lui-même composant la jeune *Parque* de 1912 à 1917, lorsqu'il dit : « A chaque terrible époque humaine, on a toujours vu un Monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles[3] ».

*
* *

Tant de similitudes ne sauraient néanmoins nous faire perdre de vue une différence importante et fort évidente, qui sépare Gœthe de Valéry. A l'immense production littéraire de Gœthe — drames, romans, poèmes, — Valéry n'a guère à opposer, en dehors de son œuvre théorique, qu'un recueil de vers. A quoi tient ce contraste ? L'universalité de Gœthe est ici plus apparente et comme extérieure, celle de Valéry

1. Note et digression, *Essais sur Léonard de Vinci*, p. 46. Gallimard.
2. Paul Valéry, *Réponses*, p. 37. Édit. du Pigeonnier.
3. Lettre de Paul Valéry à Albert Coste. « Paul Valéry vivant », p. 266.

semble se faire tout intérieure et potentielle. Si ces deux grands poètes venaient à se rencontrer aux Enfers, on peut imaginer qu'ils auraient beaucoup de pensées à échanger sur ce thème, et que cela ferait une assez belle scène de la «Comédie intellectuelle », comparable dans une certaine mesure à cette altercation entre Michel-Ange et Vinci que Valéry évoque quelque part. Comme Michel-Ange le fait pour Vinci, Gœthe pourrait sans doute reprocher à Valéry d'avoir perdu trop de temps dans ses recherches théoriques, au lieu de produire des œuvres, « preuves de sa valeur » [1].

Et que pourrait répondre Valéry ? Il pourrait à son tour reprocher à Gœthe de n'avoir que trop produit, d'être resté un « littérateur », un auteur. « c'est-à-dire quelqu'un qui agit intérieurement en vue d'un lecteur inconnu de lui et dont il n'est point connu » [2], d'être resté prisonnier des idoles de la gloire, du narratif, du dramatique, de n'avoir pas su libérer son esprit de l'hypothèque du lecteur. « Comment plaire et se plaire ? » pourrait-il lui dire [3]. Il lui remontrerait que la vertu d'universalité acquiert sa puissance suprême lorsqu'elle s'accompagne de cette « pureté » qui seule assure à l'esprit une indépendance absolue, et d'une lucidité telle qu'en prenant conscience de la pensée, l'esprit se rend capable de tout et se dispense de bien des choses. « A quoi bon tous ces drames et ces romans, dirait-il, dès lors qu'on en a démonté le mécanisme naïf, et qu'on y est devenu insensible ? Du moins, ce n'est pas moi qui risquais d'écrire un *Werther* et de causer autant de suicides que vous ». Il lui reprocherait de n'avoir pas assez pensé à la pensée, qui contient tout. Et c'est bien là que se trouve, en définitive, leur véritable différence.

Car si Gœthe paraît plus étonnant et plus séduisant par la prodigieuse variété de sa production, il peut sembler que Valéry conserve l'avantage d'une lucidité plus profonde et plus complète. Langage, littérature, philosophie, histoire, art et science, connaissance et poésie, sciences de la nature et sciences de l'homme, morale et politique, corps et monde, il

1. Degas, *Pièces sur l'art*, p. 76. *Œuvres complètes*, Gallimard.
2. *Rhumbs*, p. 150.
3. Mémoires d'un Poème, *Variété V*, p. 80, Gallimard.

tente de tout expliquer par la conscience sans pareille qu'il s'efforce de prendre de tout son être et de sa propre pensée. Il dépense dans ces efforts contre nature pour « voir ce qui voit » [1] des forces que sans doute il ne peut utiliser ailleurs, mais il en retire le bénéfice sans pareil de comprendre toutes choses humaines mieux qu'on ne l'avait fait avant lui et de s'assurer une possession inégalable des véritables secrets de l'art : il lui suffira de quelques œuvres parfaites pour en fournir la preuve. Il se place à un point de vue tel qu'il domine et explique tout ce qui a été fait avant lui sans pouvoir être dominé par qui que ce soit, il conserve et utilise jusqu'au bout un titanisme conscient, réfléchi et modéré par soi-même qui est comme l'accomplissement des aspirations tumultueuses de Faust à une connaissance supérieure.

Das Unzulängliche,
Hier wird's Ereignis... [2]

A la fin de son *Discours en l'honneur de Gœthe*, faisant allusion à cette revue de quelques types d'esprit qui est un des éléments les plus curieux de la dernière scène du *Second Faust*, Valéry décerne à Gœthe un suprême éloge et crée pour lui ce titre magnifique : *Pater aestheticus in aeternum*. Mais lui, pour cette méthode héroïque et sûre qu'il a forgée ou perfectionnée, qui consiste à penser la pensée, et dont il a tiré de si beaux enseignements et de si purs chefs-d'œuvre, n'occupe-t-il pas une place unique parmi les Maîtres de l'Art et de la Pensée : *Pater profundissimus in aeternum* ? [3]

M. Bémol.

1. *Autres Rhumbs*, p. 250.
2. Gœthe, *Second Faust*, scène finale.
3. Au moment où nous achevions cette étude, nous avons eu connaissance d'un intéressant article publié par M. Fernand Baldensperger dans le *Monde Français* de février 1947 sous le titre : *Valéry extra-gœthéen*, et nous regrettons de n'en avoir pu tenir compte. M. Baldensperger insiste beaucoup sur les différences qui séparent Valéry de Gœthe, et nous sommes heureux de nous rencontrer avec lui sur cette constatation fondamentale que, à l'inverse de Valéry, Gœthe est un homme qui n'a jamais pensé à la pensée. Pour préciser nos positions respectives, nous devons dire que M. Baldensperger tire de cette constatation des conséquences assez différentes des nôtres. Alors que son *Valéry extra-gœthéen* déplore, en somme, que Valéry ne soit pas resté suffisamment dans les voies de Gœthe, les circonstances et une étude assez prolongée de l'œuvre de Valéry nous ont plutôt conduit à écrire un *Valéry supra-gœthéen*. C'est ce qu'il faut, naturellement, démontrer. Dans les limites de cet article, nous n'avons pu fournir que des justifications bien sommaires. On trouvera des arguments plus détaillés dans les thèses que nous espérons pouvoir soutenir bientôt.

NOTES ET DOCUMENTS

BOCCACE ET LA NOUVELLE FRANÇAISE DE LA RENAISSANCE

L'Urbano traduit par Claudine Scève (*Urbain le Méconnu*, 1533 ?)

Du prestige de Boccace dans la Renaissance française et de son influence bien connue sur nos conteurs du temps, c'est un aspect oblique, pour ainsi dire, que nous voulons étudier. L'*Urbano*, on le sait aujourd'hui, n'est pas de lui. C'est pourtant sous son patronage qu'il se présentait alors.

G. Koerting est sans doute le dernier critique à avoir vu dans ce texte une œuvre authentique, la dernière, de Boccace [1]. Aussitôt après, A. Coen, résumant le débat, concluait qu'il s'agissait d'un pastiche de Boccace, d'auteur inconnu, composé vers 1375-1380 [2].

Au terme des enquêtes de Brunet, on pouvait croire, soit que l'*Urbano* était l'œuvre, composée vers 1400, de Cambio di Stefano, soit qu'il était le résultat d'un plagiat, par Giovanni de' Buonsignori, d'un passage du *Libro imperiale* dudit Cambio di Stefano [3]. On s'en tient aujourd'hui aux conclusions de Vincenzio Borghini : l'*Urbano* n'est qu'une nouvelle, remaniée, de l'*Imperiale* de Cambio di Stefano da Citta di Castello [4]. Dans ce remaniement, les noms des personnages, notamment, ont été changés.

De l'*Imperiale*, on connaît plusieurs éditions, qui datent de la charnière XVe-XVIe siècle : *Cominciase el primo libro imperiale, ove tratterimo delle conditione e mode de Julio Cesare* [5] ; *Imperiale che tratta gli triumphi, honori e feste ch'ebbe Julio Cesaro ne la citta di Roma... con molte altre belle historie* [6].

Le livre ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès. Est-ce par

1. G. Koerting, *Boccacio's Leben und Werke*, 1880, pp. 676 sq.
2. *Arch. della Soc. romana di storia patria*, IV (1882), pp. 543 sq.
3. Brunet, *Manuel du libraire*, t. I, col. 1011.
4. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*, t. XII, p. 99.
5. 1488, in-4°, sign. A.-N. Cf. Brunet, t. III, p. 431.
6. Venetia, per Simone de Luere, 1510, pet. in-4°, 53 ff.

une astuce de librairie qu'on en détache alors un épisode pour le remanier un peu, et le publier sous le nom de Boccace, en guettant une plus grosse vente ? Tout permet de le croire. En tout cas, ainsi élaboré, l'*Urbano* devait avoir meilleure chance.

La plus ancienne édition connue ne porte pas encore le titre d'*Urbano* ; plus discrètement publicitaire, le titre mentionne seulement l'attribution à Boccace : *Opera iucundissima novamente retrovata del facundissimo et elegantissimo poeta, Meser Ioanne Bocchacio* [1]. On n'avait pas ménagé les superlatifs. Cette édition remonte avant 1500. Le livre eut au moins deux rééditions avant 1530 : celle de 1526 [2], et celle de 1530, qui lui donne le titre d'*Urbano* [3]. Il en eut encore au moins trois avant la fin du XVIe siècle, et ne fut même pas, ensuite, tout à fait oublié [4].

L'*Urbano* ne semble avoir eu que deux versions françaises. L'arrangement qui paraîtra, à la veille de la Révolution, dans la fameuse *Bibliothèque des Romans* [5], est indépendant de la traduction lyonnaise du XVIe siècle, qui présente plus d'intérêt.

L'ouvrage parut, anonyme et sans date, chez Claude Nourry : *Urbain le Mescongneu, filz de lempereur Federic Barberousse, qui par la finesse de certains Florentins surprist la fille du Souldan. Histoire de Jehan Boccace non moins adventureuse que délectable, translatée nouvellement d'italien en françoys. On les vend à Lyon, en la maison de Claude Nourry, dict le Prince. Avec privilège* [6].

Les bibliographes assignent pour date à l'ouvrage : « après 1515 ». Or, on sait que l'éditeur Claude Nourry meurt en 1533. Et, d'autre part, la typographie d'*Urbain* est tout à fait analogue à celle de la *Fiammette* que Nourry éditait en 1532 (où le caractère est un peu plus petit), et à la présentation de *Pantagruel*, que le même éditeur donnait la même année 1532. On ne serait donc pas mal venu, semble-t-il, à dater, au départ, d'environ 1530-1533, notre *Urbain le Méconnu*.

1. S. n. d. [Bononiae, Plato de Benedictis, selon Hain.], pet. in-4°, 34 ff. n. ch. — Biblioth. Nationale, Rés. Y^2^ 971. — Cf. Pellechet, *Catalogue des Incunables*, t. II, p. 29, n° 2.462. — Le livre est imprimé en caractères romains analogues à ceux de la *Flammette* s. l. n. d., n° 2450, Pellechet.

2. *Historia molto dilettevole di M. Giov. Boccacio, nuovamente ritrovata.* Venetia, per Joanne Antonio e Fratelli di Sabio, 1526, in-8°, 32 ff.

3. Venetia, Nic. d'Aristotile, detto Zoppino, 1530, in-8°.

4. Éditions de Venise, 1543 ; Lucques, 1562 ; Florence, 1598 ; Florence, 1723, et Parme, 1801. Cf. Brunet, t. I, col. 1011, et Catal. de la Bibl. Nationale.

5. *Bibliothèque des Romans*, février 1784.

6. S. d. in-4° goth., 28 ff. n. ch., sign. A.-G. par 4. — Bibl. Nation., Rés. Y^3^, 781 ; Séville, Colombine. Cf. Brunet ; Jean Babelon, *La Bibliothèque française de F. Colomb*, n° 20 ; Baudrier, *loc. cit.*

*
* *

Il est peut-être permis de préciser plus encore quel était l'anonyme auteur de l'ouvrage, et sa dédicataire — et, par là même, sa date.

Le sommaire placé en tête du livre commence ainsi : « Argument et sommaire de la présente hystoire, dirigée à celle qui des nymphes est la plus heureusement fayée, par une qui de sévère doulceur surnommée luy rend salut et amour perpétuel. » Or, on sait combien les auteurs de la Renaissance aimaient les jeux de mots sur les noms. C'est ce qui induisit Henri Hauvette à se demander si la dame à qui le livre est dédié — « la plus heureusement *fayée* », c'est-à-dire dotée par les fées, de toutes les «nymphes» [1] — ne serait pas la Lyonnaise Jeanne Faye, et si l'auteur du livre, « de *sévère* douceur surnommée », ne serait pas l'une des sœurs de Maurice Scève, Claudine ou Jeanne [2].

Nous savons trop peu de chose de Jeanne Faye [3] pour conclure d'emblée, en toute certitude, sur l'identité de la dédicataire. Tout ce que le texte de la dédicace nous apprend, sur le compte de cette demoiselle si bien dotée des Muses, se réduit à ceci : on s'empressait à lui complaire [4] ; elle était particulièrement liée avec l'auteur de la traduction [5] ; elle traversait, à l'époque une petite crise de caprice : elle boudait le monde [6]. Ces indications ne paraissent de nature, ni à nous guider, dans l'identification de la demoiselle, ni à enrichir beaucoup son portrait, si par d'autres voies on l'avait pu préalablement identifier.

Voici pourtant qui nous invitera à identifier à Jeanne Faye la dédicataire. Parmi les *Étrennes* de Marot, deux pièces, qui semblent liées et de même date, qui se suivent dans l'édition de 1538 de ses œuvres (où elles apparaissent), sont deux billets, adressés, l'un à Jeanne Scève, et le second à Jeanne Faye [7]. Il n'est

1. Que l'on songe aux *Discours des champs « faez »* (enchantés), de Claude de Taillemont.

2. *Les plus anciennes traductions françaises de Boccace*, in *Bull. Italien*, 1908, p. 206.

3. Cf. Bréghot du Lut et Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, Lyon-Paris, 1839, p. 109 ; Bréghot du Lut, *Mélanges biographiques et littéraires* 1828, p. 203 ; *Nouveaux Mélanges*, 1829-1831, p. 257.

4. « ... entre tant de nobles cueurs désirans recréer vostre angélicque esperit... »

5. « Ce n'adviengne, ô singulier Ressort de grâce et de vertu, que... je demourasse oysive et ingrate de la mutuelle bénivolence que avons de long temps ensemble. »

6. « Ne m'a semblé honneste vous aller visiter (en ceste damoiselline facherie où l'on vous dit estre) sans vous porter offerande digne de tant saincte pudicité comme vous estes. »

7. Cf. *Œuvres complètes de Clément Marot*, éd. Abel Grenier (Garnier, éd.), t. I, p. 478.

pas impossible que ce rapprochement des deux Lyonnaises indique qu'elles étaient particulièrement liées, et que Marot les avait connues ensemble. Mais surtout, le billet à Jeanne Faye semble faire allusion à un fait précis qui pourrait bien expliquer la « damoiselline fâcherie » de la dédicataire de l'*Urbain* :

A Jane Faye Lyonnoise.

Pour estrene je vous enhorte
Fuyr d'amour la cruaulté ;
Mais si vous n'estiez la plus forte,
Je vous estrene en privaulté
D'un amy plein de loyaulté,
Loyaulté ronde et mesurée
Au compas de votre beaulté,
Mais qu'il soit de plus grand' durée.

« Qu'il soit de plus grande durée » : serait-il téméraire de conclure que Jeanne Faye venait d'être abandonnée par un ami volage, — d'où cette « fâcherie » que l'auteur de l'*Urbain* s'essayait à distraire — et que Marot lui souhaite meilleure chance [1] ?

Je sais bien que Pierre Villey [2] datait de « probablement janvier 1537 » les deux Étrennes. Pour que les allusions de la préface d'*Urbain* et du texte de Marot concernent une seule et même mésaventure amoureuse de Jeanne Faye, faut-il admettre que sa « fâcherie » dura plus de trois ans (*Urbain* datant en tout cas de 1533 au plus tard, date de la mort de l'éditeur Nourry) ?

Il n'y aurait là nulle absurdité. Je pense néanmoins que cette apparente difficulté peut nous servir à mieux dater, et les deux pièces de Marot, et l'*Urbain* lui-même.

On n'aura pas de peine à se convaincre :

1° que la conclusion générale portée par Villey sur toutes les pièces de Marot du manuscrit de Chantilly (donc, en particulier, nos deux *Étrennes*) résiste à l'examen : ces pièces ont dû être composées entre 1533 et 1538, en 1533 au plus tôt [3].

1. On pourrait, il est vrai, se contenter d'entendre, au dernier vers : Je vous souhaite un ami qui soit de plus grande durée que *votre beauté*. Ce serait le thème connu de la beauté qui passe comme les fleurs. Après des réflexions sur le goût de Marot, dont il serait fastidieux de donner le détail, je conclus que le poète a mis, dans ce dernier vers, une équivoque : il souhaite à Jeanne Faye un ami qui soit aussi de plus longue durée que... celui qui l'a quittée. Mais, quand bien même on se contenterait, sans plus, de la première traduction, reste que cet encouragement à fuir l'amour cadre particulièrement bien avec la « demoiselline fâcherie » évoquée dans la préface de l'*Urbain*, et paraît se référer à un même incident biographique.

2. *Recherches sur la chronologie des œuvres de Marot*, Paris, Leclerc, 1921, pp. 61-62.

3. Cf. *ibidem*, notamment p. 73.

2° que la datation de « janvier 1537 », pour nos deux Étrennes, ne repose sur aucun indice respectable [1]. Marot passe, ou peut passer, trop souvent par Lyon, avant cette date (il accompagne souvent la Cour, et la Cour est sans cesse à Lyon), pour supposer vraiment qu'il ne connut les deux demoiselles que lors de son séjour de 1537 [2].

Une seule objection pourrait venir à l'esprit. Quand Maurice Scève aura triomphé, avec son *Sourcil*, au « concours » des Blasons de Ferrare, Marot, dans le passage bien connu où il évoque ce succès, dira qu'il ne sait rien du vainqueur, sinon que c'est un Lyonnais [3]. Si Marot, à cette date (1535-1536), avait déjà fait la connaissance de Jeanne Scève, comment, dira-t-on, n'aurait-il pas su au moins un détail sur Maurice, à savoir qu'il avait une sœur savante ? La réponse est aisée : les termes du compte rendu de Marot indiquent qu'il ne savait même pas le nom de l'auteur du *Sourcil*. Il sait qu'il est Lyonnais, c'est tout. Scève avait certainement présenté son blason anonyme, signé d'une devise : ses œuvres imprimées elles-mêmes ne furent jamais présentées autrement.

Touchant les deux *Étrennes*, on peut donc seulement conclure qu'elles ne datent pas d'avant 1533. Si, comme nous le pensons, l'allusion de l'Étrenne à Jeanne Faye recoupe celle de la préface d'*Urbain*, on posera les résultats suivants. La « fâcherie » de Jeanne Faye ne saurait s'être terminée avant 1533, puisque l'Étrenne de Marot est au plus tôt de cette date ; elle ne saurait avoir commencé après 1533, puisque la date de la mort de Nourry nous fixe ce terme pour la composition d'*Urbain*.

Là-dessus, si l'on ne veut pas spéculer sur la longueur des inconsolables chagrins d'amour, on tendra naturellement, nous semble-t-il, à rapprocher le plus possible la composition de l'*Urbain* de celle de l'*Étrenne*. C'est dire que, pour les deux œuvres, la date de 1533 ne sera pas loin d'être à la fois un *terminus ad quem* et un *terminus a quo*. Et c'est ainsi qu'en fin de compte, pour l'*Urbain*, qui nous intéresse, nous proposerons 1533 comme date probable de composition et de publication.

1. Billet à Jeanne Scève : « Composé probablement janvier 1537, pendant le séjour à Lyon. Jeanne Scève est la sœur de Maurice Scève. Or, c'est à Lyon que Marot fit la connaissance de Maurice Scève » ; billet à Jeanne Faye : « composé probablement janvier 1537 pendant le séjour à Lyon. »

2. Villey lui-même admet, par exemple, que Marot a pu faire la connaissance d'une autre Lyonnaise, Jeanne Gaillarde (à qui il donne un rondeau), à Lyon, dès 1524-1525 : cf. *op. cit.*, p. 36, n. 1.

3. Épître *A ceulx qui après l'épigramme du Beau Tétin, en feirent d'autres* ; cf. *Œuvres*, éd. cit., t. I, p. 225.

*
* *

Sur l'identité de l'auteur, en tout cas, nous pouvons apporter confirmation et précision à la conjecture lancée prudemment par Henri Hauvette. Confirmation : car ce n'est pas ici le seul exemple d'un jeu de mots qui désignerait le nom de la famille Scève par un calembour sur « sévère ». L'amie de cœur de Maurice Scève, Pernette du Guillet, ne procède pas autrement, lorsque, par deux fois, elle consent à nous livrer, avec discrétion, le nom de son merveilleux ami :

> Ainsi toute aveuglée en tes [1] liens je vins,
> Et tu me mis ès mains, où heureuse devins,
> D'un qui est haultement en ses escriptz divins,
> Comme *de nom, sévère...* [2]
>
> Puisque *de nom* et de faict trop *sévère*
> En mon endroict te puis appercevoir... [3]

C'est vraisemblablement le même jeu de mots que révèle la préface d'*Urbain*. Mais on peut aussi préciser, et choisir l'auteur parmi les sœurs Scève (l'usage du féminin dans le texte de la préface excluant la candidature de Maurice).

Les demoiselles Scève, sœurs de Maurice, étaient trois : Sibylle, Claudine et Jeanne. Mais, dans le courant de la dédicace dont nous avons cité le titre, la traductrice ajoute : « A cause de quoy vous plaira prendre en gré ce petit livret (translaté en vostre faveur de vulgaire italien en françoys) que je vous présente d'aussi bon cueur comme *du vray zèle* il vous est desdié » [4]. Or, « du vray zèle » (ou : d'un vray zèle) n'est autre que la devise littéraire de la famille de Vauzelles, ici encore avec jeu de mots. Cette devise est connue. C'est des initiales de cette devise (D. V. Z.) que, par exemple, Jean de Vauzelles, le prieur de Montrotier, signera telle des épitaphes qu'il donnera à Pernette du Guillet [5]. Et si l'on rappelle, là-dessus, que l'une des trois sœurs, à savoir Claudine, a justement épousé Mathieu de Vauzelles [6], on pourra conclure,

1. Pernette s'adresse à l'Amour.
2. *Rymes de Pernette du Guillet*, Chanson VI.
3. *Ibid.*, épigr. XXXIV. — Sur tout ceci, cf. V. L. Saulnier, *Étude sur Pernette du Guillet et ses Rymes*, in Biblioth. d'Humanisme et Renaissance, t. IV (1944), pp. 7-119.
4. C'est moi qui souligne.
5. Publiées à la suite des *Rymes* de Pernette. L'autre épitaphe par Jean de Vauzelles est signée des initiales de son nom : I. D. V.
6. Cf. John L. Gerig, *The family of Maurice Scève*, in *Public of the modern lang.*

semble-t-il, que l'auteur d'*Urbain le Méconnu* n'est autre que Claudine Scève. Seule elle pouvait se nommer par un double jeu de mots sur « Scève » et sur la devise de Vauzelles, parce qu'elle appartenait aux deux familles.

On savait peu de chose des sœurs Scève, jusqu'à nos jours. Au XIXe siècle, on se contentait encore de relire ce qu'avaient dit d'elles La Croix du Maine et le Père de Colonia, et qui tenait en quelques compliments sur leur savoir et leur vertu[1]. Cela, sur la foi des contemporains. Clément Marot avait, en effet, on l'a vu, honoré Jeanne d'un envoi d'*Étrennes* ; et la destination de son épigramme *A deux sœurs lyonnoises* était traditionnellement accordée à Claudine et Sibylle :

A Jane Sève, Lyonnoise.

Je ne sçay pas quelles estraines
Plus excellentes vous vouldriez
Que les grâces tant souveraines
Des dons à vous appropriez ;
Mais je sçay que quand vous auriez
Cela que sent vostre présence,
Sans point de faulte vous seriez
Quelque princesse d'excellence.

A deux sœurs lyonnoises.

Puisque vers les sœurs damoyselles
Il ne m'est possible d'aller,
Sus, dixain, courez devers elles :
Au lieu de moy vous fault parler ;
Dictes leur que me mectre à l'aer
Je n'ose, dont me poise fort,
Et que pour faire mon effort
D'aller visiter leurs personnes,
Je me souhaite estre aussi fort
Commes elles sont belles et bonnes [2].

De Claudine et Jeanne, le panégyriste du sexe féminin, Fran-

assoc. of America, 1909, pp. 470 sqq. — Jeanne Scève épousa Jean du Choul, et Sibylle Jérôme Tolomei.

1. Cf. encore *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire* (op.cit.), p. 278.

2. *Œuvres de Marot*, éd. cit., t. I, p. 478 et t. II, p. 39. — Le second billet est intitulé, dans le manuscrit de Chantilly : *Ung malade à deux damoiselles*. Villey (*Recherches*, p. 60) le date de 1536-1537, mais au fond sans plus d'indices que pour les Étrennes que nous avons étudiées. Rien n'inviterait à assurer que cette pièce re-

çois de Billon, avait aussi, dans son *Fort Inexpugnable*, chanté le los [1] :

« Il luy souvient [2] avoir été de semblable honneur précédée de temps, par deux très-vertueuses sœurs, appelées Claudine et Jane Scèves, les compositions desquelles (si bien étoient recueillies), ou bien que par le loyer de labeur studieux les femmes feussent aussi ardamment induyttes à cela, que les hommes y sont poussez, moins n'auroient-elles décoré tout leur païs, l'une pour la science de poésye, et l'autre pour ses tretz de nayve charité et assidue contemplation ès choses divines, qu'a fait et s'efforce faire celluy, qui portant le nom de Maurice et pareil surnom qu'elles deux, semble estre leur frère... [3] »

Mais comment juger du savoir de ces demoiselles ? Tout le monde affirmait (d'après Billon, sans doute) qu'elles avaient écrit. Malheureusement, les seules productions qu'on eût publiées sous leur nom (celui de Claudine et de Sibylle), à savoir les couplets insérés plusieurs siècles plus tard par Dugas de Bois-Saint-Just dans ses *Sires de Beaujeu*, ne sont, au consentement de tous les lettrés, que de mauvais pastiches de notre ancienne langue, indignes de retenir l'attention. Tout n'était pourtant pas perdu de leurs œuvres : avec *Urbain le Méconnu*, nous devons enfin tenir un sûr témoignage du talent de Claudine.

Profitons-en pour préciser un peu la biographie de cette inconnue. Elle dut naître vers 1500 : la notice nécrologique que nous citerons tout à l'heure ne parle pas d'elle comme d'une toute jeune femme. Elle épouse Mathieu de Vauzelles, l'un des célèbres trois frères lyonnais: les autres se prénomment Georges, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et mécène de Jacques de Vintimille, et Jean, le chevalier de l'Église de Lyon, maître des requêtes de

monte à la maladie de Marot (la peste) de 1531-1532 (sur cet épisode : Villey, *Recherches*, p. 86 ; J. Plattard, *Marot*, 1938, p. 49). Il y a lieu, en tout cas, de rappeler que dans le manuscrit de Chantilly, ce billet, comme les Étrennes à Jeanne Scève et à Jeanne Faye, figure non pas dans la section des « œuvres faictes depuis son retour » d'Italie (soit en 1536-1588), mais dans la section vague des « autres œuvres », dont certaines pièces sont certainement de 1533 (cf. Villey, *op. cit.*, p. 57, n° 53 ; p. 59, n° 74).

1. *Le Fort Inexpugnable de l'honneur du sexe fémenin, construit par Françoys de Billon, secrétaire*, Paris, Ian d'Allyer, 1555, in-4°, fol. 35 r°.

2. Il vient d'être question de Marguerite du Bourg, autre illustre Lyonnaise lettrée. — Dans la suite du texte, « induyttes à *cela* » veut dire : à recueillir, à publier leurs œuvres.

3. Un autre humaniste, Charles de Sainte-Marthe, adresse encore un poème à Claudine Scève, dans sa *Poésie françoise*, Lyon, 1540, p. 157.

Marguerite de Navarre et aumônier de François Ier [1]. Mathieu n'est pas non plus un inconnu ; il avait succédé, en 1517, comme juge-mage, à Maurice Ier Scève, le père du poète (Maurice II) et des trois sœurs [2]. Le mariage de Claudine Scève et de Mathieu de Vauzelles doit se situer peu avant 1530, mais avant cette date, puisque, en 1530, Jeanne Scève signera son propre contrat de mariage dans la demeure de Mathieu de Vauzelles : il fallait pour cela, semble-t-il, qu'ils fussent déjà parents [3].

Enfin, nous avons la rare chance de savoir très exactement la date de la mort de Claudine ; on la trouvera dans la *Chronique* de Jean Guéraud [4] :

« 1551. Le samedy cinquième de septembre mourut Madame l'advocatte Vauzelles, dont fust bien grand dommaige, car c'estoit une vertueuse et sage dame, et qui avoit vescu en grand renommée et réputation, et fut enterrée le lungdy septième jour dudit, à l'Ostel-Dieu du Pont du Rosne, faisant lors grande pluye. Notre Seigneur par sa saincte grâce luy fasse mercy. »

C'est, surtout, tout un aspect du rôle de la famille Scève-Vauzelles dans la société lyonnaise, dans l'italianisme et le « boccacisme » français, dans la diffusion de la littérature étrangère, qui se trouve confirmé par l'attribution de l'*Urbain*. Il faut ajouter en effet, dans la perspective, que le beau-frère de Claudine, Jean de Vauzelles, qui traduisit en français des œuvres pieuses de l'Arétin, était en contact avec lui. Comment ne pas se souvenir, surtout, que c'est une suite à la *Fiammetta* de Boccace (par Juan de Flores) que Maurice Scève lui-même traduit en 1535, dans sa *Déplorable fin de Flamete* ? Et qui sait si, parmi les autres traductions anonymes de romans d'environ 1530, du genre des *Fiammettes* traduites de l'italien de Boccace, il n'en est pas d'autres qui soient l'œuvre d'un membre de la famille Scève, de Claudine par exemple ? Il y a encore à fouiller [5].

1. Cf. Jean Beyssac, *Les Chevaliers de l'église de Lyon*, Lyon, 1925, p. 86.

2. Cf., sur Mathieu : Ludovic de Vauzelles, *Notice sur Mathieu de Vauzelles*, Lyon, 1870.

3. Il semble (à moins que Mathieu se soit remarié après 1551 et que ses deux fils survivants soient nés d'un second lit) qu'il avait eu de Claudine Scève deux enfants, Mathieu et Léonard. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après la mort de Mathieu, en 1563, Henry Scève « contrerolleur ancien pour le roy » sera tuteur de « ses chers cousins Mathieu et Léonard de Vauzelles, enfantz héritiers de feu Mathieu de Vauzelles » (Arch. Comm. de Lyon, registre CC 1118).

4. *La Chronique lyonnaise de Jean Guéraud* (1536-1562), p. p. Jean Tricou, Lyon 1929, p. 56.

5. Il est, en 1532, deux traductions françaises de *Flamette* : l'une publiée à Paris

Dès maintenant, la famille Scève-Vauzelles apparaît, au total, par ses œuvres, par ses curiosités, par ses contacts, comme une active petite cellule de transmission romanesque internationale, dont le rôle fut loin d'être négligeable. L'histoire de nos lettres y trouve son compte : et plus encore, à ce qu'un éclairage nouveau se trouve par là jeté sur l'origine du dessein de Scève traducteur de la *Fin de Flamete* ; car, si ce livre-là n'est pas une œuvre de génie, c'est du moins l'œuvre d'un génie [1].

Verdun L. Saulnier.

LA PREMIÈRE COMÉDIE EN HÉBREU

M. H. Schirman, Maître de conférences à l'Université hébraïque de Jérusalem, vient d'éditer une comédie en hébreu qui date du XVIe siècle. La tolérance envers les Juifs qui régnait dans différentes cours princières italiennes de l'époque permit aux Juifs de talent de prendre une part active dans les manifestations artistiques et littéraires de ce temps. On connaît l'énorme retentissement qu'a eu l'œuvre philosophique de Leone Hebreo (Jehouda Abravanel), *Dialoghi di Amore*, publiés en italien. Mais ce fut surtout comme musiciens et artistes dramatiques que les Juifs se distinguèrent pendant la Renaissance.

La petite cour de Mantoue, sous l'impulsion de la dynastie des Gonzague, devint un centre d'attraction pour les poètes et les auteurs dramatiques. La communauté juive de cette ville se manifesta avec tant de distinction dans les représentations théâtrales que les Gonzague lui imposèrent l'organisation d'une troupe dramatique permanente pour les besoins de la cour, et cette troupe y resta active pendant près d'un siècle.

Parmi les Juifs de Mantoue qui ont le plus contribué au développement de l'art dramatique italien, on connaît Leone Sommo de Portalene, autrement appelé aussi Leone Hebreo di Sommo. Il était l'auteur d'environ 13 œuvres dramatiques: drames, pastorales (*L'Irfile*), intermèdes et comédies (*Le tre sorelle*), le tout écrit en italien et resté sous forme de manuscrit. Il doit sa renom-

chez Jean Longis, l'autre à Lyon chez Nourry. Sur la lyonnaise, cf. Baudrier, *Bibliogr. lyonnaise*, t. XII, p. 147 ; elle est à Chantilly et à la Nationale (Rés. Y^2^, 2.248). La filiation d'une traduction à l'autre est contestée. Le texte ne donne aucun indice sur la personnalité de l'auteur lyonnais (Cf. L. Hauvette, *Les plus anciennes trad. franç. de Boccace*, in *Bull. Italian*, 1908, p. 3).

1. Sur ces problèmes, et sur la valeur littéraire de ces traductions, je renvoie aussi à une édition d'*Urbain le Méconnu* que je prépare, et à la thèse que j'achève sur *Maurice Scève*.

mée à une composition consacrée à l'art théâtral, intitulée : *Dialoghi in materia di rappresentazioni sceniche*, récemment traduite en anglais et qui comporte des idées très avancées pour son temps sur les costumes et l'éclairage de la scène, etc.

C'est à cet auteur que M. Schirman attribue la paternité de la première comédie hébraïque, restée inédite pendant près de quatre siècles.

Aucun des quatre manuscrits connus ne porte explicitement le nom de l'auteur. Le titre exact de la comédie est également inconnu. M. Schirman adopte celui qui se trouve dans un des manuscrits et qui veut dire en français : *Comédie éloquente de fiançailles.*

M. Schirman base son attribution de paternité sur les faits suivants :

1° Le manuscrit principal de 1618 porte comme nom d'auteur Jéhouda, dont la transcription usuelle était : « Leone ». La préface indique que c'est une œuvre de la jeunesse de l'auteur. Un autre manuscrit du début du XVIIe siècle parle de l'auteur comme étant déjà mort et fait allusion à lui en l'appelant « lion ».

2° Le manuscrit principal contient également une préface élogieuse du rabbin Meschulam Sullam de Mantoue, à la femme duquel Di Sommo dédia sa *Défense des femmes*, dont il sera question plus loin.

3° On connaît d'autres productions en hébreu de Di Sommo et il y a des similitudes de style entre ces productions et la *Comédie.*

L'orthodoxie juive était à l'époque très hostile à l'art dramatique et nous ne savons pas si Di Sommo réussit à produire son œuvre en public. En tout cas, il sait bien qu'il entreprend quelque chose de hardi et tâche de le justifier et de s'attirer la bienveillance du public. Dans le prologue il fait parler la sagesse qui explique les buts de la comédie. D'abord le désir de prouver que l'hébreu est fait pour unir l'utile à l'agréable sous la forme de la comédie de mœurs, et n'est nullement inférieur aux autres langues où la comédie fleurit depuis longtemps. Ensuite l'utilité de la comédie qui sert à présenter sous une forme agréable les préceptes des savants, à inculquer de bons principes au public et à le mettre sur le droit chemin.

Bien que cette comédie soit incontestablement réaliste, elle est conçue suivant les modèles et les règles qui étaient en vigueur à l'époque. Sa langue est un mélange de prose biblique avec des expressions courantes dans la littérature talmudique et rabbinique, l'auteur s'étant efforcé de la rendre aussi vivante que possible.

Le fait que cette pièce est restée manuscrite pendant 400 ans

(M. Schirman croit qu'elle fut composée vers 1550) indique que les efforts de l'auteur ne furent pas couronnés de succès, et qu'il fallut plusieurs siècles avant qu'une pièce dramatique en hébreu puisse trouver un écho. Néanmoins, cette tentative même est intéressante et il valait la peine, en la faisant connaître, de souligner l'influence que la littérature italienne de la Renaissance eut sur la littérature hébraïque de l'époque.

M. Schirman profite de cette publication pour nous faire connaître d'autres productions hébraïques de Di Sommo et entre autres sa *Défense des femmes*, composée d'une manière très curieuse de vers hébreux et italiens alternés. La *Défense des femmes* a été publiée par Neubauer dans *Der Israelitische Letterbode* (vol. X, pp. 116-122 et pp. 347-349), mais les vers hébreux y sont séparés des italiens et le texte n'a plus aucun sens.

M. Schirman les ordonne de façon que les vers italiens forment la continuation des vers hébreux et présentent un tout cohérent.

Par exemple, si l'on remplace les vers hébreux par des expressions françaises, les strophes XIV et XV où l'auteur ridiculise les vieillards qui médisent des femmes, parce qu'ils sont déjà « toute glace », se liront comme suit :

XIV

J'ai entendu plusieurs parler
Ma per lo piu vecchi stolti
Qui par des mensonges
Sono a vostra infamia volti
Et acciò non siano assolti
De toute faute et accusation
Je les rendrai ridicules
Per vendetta vostra et mia

XV

Ils crurent s'excuser
Del lor esser tutti ghiaccio
En méprisant ouvertement
Un che brami havervi in braccio
Un che a l'amoroso laccio
Fera un lien solide
Portera fleur et fruit
Et al ciel farsi ampla via.

J. Fink.

BAYLE, HUME AND BERKELEY

I

Bayle and Hume

Hume's relationship to Locke [1] and his rôle in the Enlightenment takes on a new aspect when Bayle is given his proper place in the Scottish [2] skeptic's philosophical formation. David Hume (1711-1776), whose *Treatise on Human Nature* appeared when he was twenty-six, was a precocious genius. At sixteen, he was already « busy with philosophical composition » [3]. He was probably using Bayle's *Dictionnaire* at least five years before the publication of his book, for we know that in a letter addressed to his friend, Michael Ramsey, in 1732, he thanked him for his « trouble about Baile » [4].

In his *Treatise* Hume, discussing immaterialism, refers in a footnote to Bayle's article on Spinoza. Hume affirms that « Every idea of a quality in an object passes thro' an impression ; and therefore every *perceivable* relation, whether of connexion or repugnance, must be common to both objects and impressions.

« But tho' this argument, consider'd in general, seems evident beyond all doubt and contradiction, yet to make it more clear and sensible, let us survey it in detail ; and see whether all the absurdities which have been found in the system of *Spinoza* may not likewise be discovered in that of theologians [5]. » Here, Hume's note refers to the *Dictionnaire.*

The following selections from Bayle's article, *Spinoza*, formed the basis for many of Hume's ideas : « Tous ceux qui ont réfuté le *Tractatus Theologico-Politicus* y ont découvert les semences de l'athéisme ; mais personne ne les a développées aussi nettement que le sieur Jean Bredenbourg. Il est moins facile de satisfaire à toutes les difficultés de cet ouvrage, que de ruiner de fond en comble le système qui a paru dans ses *Opera posthuma* ; car c'est

1. For a discussion on Bayle and Locke, see my volume, *Bayle's Relations with England and the English*, New York, Columbia University Press, 1938.

2. It is interesting to note here that although he is regarded as an English philosopher, Hume was born in Edinburgh ; that he always expressed himself in his native tongue despite his very good knowledge of English ; and that his French accent was, comparatively, no worse than his English accent.

3. John Laird, *Hume's Philosophy of Human Nature*, London, 1932, p. 3.

4. *Ibid.*

5. David Hume, *A Treatise on Human Nature* (Green and Grose new edition), London, 1878, 2 vol. I, 526 (Part. IV, Of the Sceptical and Other Systems of Philosophy, Section V, Of the Immateriality of the Soul, pp. 516-33).

la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde, et la plus diamétralement opposée aux notions les plus évidentes de notre esprit (N) » [1].

In Rem. N, Bayle sub-divided his remarks into the following divisions, which were to prove so useful to Hume : « I. Que selon Spinoza Dieu et l'étendue sont la même chose. Que l'étendue est composée de parties qui sont chacune une substance particulière. Les modalités incompatibles demandent des sujets distincts. II. L'immutabilité de Dieu est incompatible avec la nature de l'étendue. Que la matière souffre actuellement la division de ses parties. III. Que Dieu ne peut point être le sujet d'inhérence des pensées de l'homme, puisque ces pensées sont contraires les unes aux autres. IV. Autre preuve de ce que dessus, tirée de la méchanceté des pensées de l'homme. V. Autre preuve de ce que dessus, tirée de la misère de l'homme. VI. L'hypothèse de Spinoza rend ridicule toute sa conduite et ses discours [2]. »

Hume did not attempt to disguise his familiarity with the writings of Bayle. In his discussion of « scholastic notions with regard to abstraction and general ideas » [3], he tells us frankly that, « This argument is drawn from Dr Berkeley ; and indeed most of the writings of that very ingenious author form the best lessons of scepticism, which are to be found either among the ancient or modern philosophers, Bayle not excepted » [4].

In his *Enquiry concerning the Principles of Morals*, Hume makes another reference to Bayle. He says that « It is remarkable that the moral decisions of the Jesuits and other relaxed casuists were commonly formed in prosecution of some such subtilities of reasoning as are here pointed out, to proceed as much from the habit of scholastic refinement as from any corruption of the heart if we may follow the authority of Mons. Bayle. See his *Dictionary* article *Loyola* » [5].

That the Scottish philosopher wrote his *Dialogues concerning Natural Religion* with Bayle's *Dictionnaire* at his elbow can be

1. Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique* (3rd edition, 1720), III, 2636, article *Spinoza*. Laird, who has made a careful study of Hume's comments on Spinoza, goes so far as to say that « It seems not unlikely that what Hume knew of Spinoza, was simply what Bayle had said. » (Laird, *op. cit.*, p. 164).

2. Bayle, *op. cit.*, III, 2637, Rem. N.

3. David Hume, *An Enquiry concerning the Human Understanding and an Enquiry concerning the Principles of Morals* (L. A. Selby-Bigge), Oxford at the Clarendon Press, 1894, p. 155 (Section XII, Of the Academical or Sceptical Philosophy, Part. I).

4. *Ibid.*, note 1.

5. Hume, *op. cit.*, p. 200, n. 1 (Section III, Of Justice, part. II, Of an Enquiry concerning the Principles of Morals).

proved by consulting the memoranda in Hume's handwriting which have been assigned to the period of their drafting. These memoranda, of which there are forty among the Hume MSS in Edinburgh, include sixteen undisputably from Bayle, and eight others, probably from the same source. Among them are the following : « ' The Center of Unity of all Men with Relation to Religion is : That there is a First Cause. As you augment the Proposition you find Non-conformists, Atheists, Epicureans, Idolaters, those who maintain the extension, Composition, Necessity of the First Cause, etc. ' (Baile). ' Three Kinds of Atheists according to some. 1. Who deny the Existence of a God. Such as Diagoras (and ?) Theodorus. 2. Who deny a Providence. Such as the Epicureans and the Ionic Sect. 3. Who deny the Free Will of the Deity. Such as Aristotle, the Stoics, etc. ' (Baile ?). ' Strato's Atheism the most dangerous of the ancient, holding the Origin of the World from Nature, or a Matter endued with Activity. Baile thinks there are none but the Cartesian can refute this Atheism. ' ' A Stratonician could retort the Arguments of all the Sects of Philosophy. Of the Stoics, who maintained their God to be fiery and compound ; and of the Platonicians, who asserted the ideas to be distinct from the Deity. The same Question — Why the Parts or Ideas of God had that particular Arrangement ? — is as difficult as why the World had. ' (Baile ?) ' Matter indifferent to all kinds of Motion and Direction. The Soul a carte blanche indifferent to all Perception. What necessity then for harmful Motions or disagreeable Perceptions. Many Plans upon which the Universe might be formed. Strange that none should be better than the present. ' (Baile). ' Whether a Cause is necessary ? Whether necessary to an eternal Being ? Whether necessary in every new Moment of a successive Being ? Whether necessary in Motion ? ' (Baile ?) »[1].

Yet we find Hume criticizing Bayle in these very same *Dialogues concerning Natural Religion.* « Locke seems to have been the first Christian, who ventured openly to assert, that *faith* was nothing but a species of reason, that religion was only a branch of philosophy, and that a chain of arguments, similar to that which established any truth in morals, politics, or physics, was always employed in discovering all the principles of theology natural and revealed. The ill use, which Bayle and other libertines made of the philosophical scepticisn of the fathers and first reformers, still farther propagated the judicious sentiment of mr. Locke ; and it is now, in a manner, avowed by all pretenders

1. Laird, *op. cit.*, pp. 301-3.

to reasoning and philosophy that Atheist and Sceptic are almost synonymous [1]. »

In addition to direct references to Bayle in Hume's work which we have cited above, there are several instances of parallel ideas which justify the conclusion that, on many occasions, Hume wrote with Bayle's *Dictionnaire* at his elbow. Hume's treatment of space and time in *A Treatise on Human Nature* was based largely on Bayle's article, *Zénon*, which contained a conveniently arranged résumé of all that had been said and written on the subject. Hume had only to pick out what appealed to him [2].

A comparison of extracts will reveal that Hume translated Bayle. Hume wrote : « The system of *physical* points, which is another medium, is too absurd to need a refutation. A real extension, such as a physical point is supposed to be, can never exist without parts, different from each other ; and whenever objects are different, they are distinguishable and separable by the imagination » [3].

In the text of *Zénon* Bayle says : « Quelques-unes de ses objections contre l'existence du mouvement nous ont été conservées dans les écrits d'Aristote (F), mais il est fort vraisemblable qu'il en proposait plusieurs autres, qui étaient peut-être les mêmes que l'on verra ci-dessous (G). » [4] Rem. G is accompanied by marginal subdivisions as follows: «Objections contre l'existence de l'étendue ; la divisibilité à l'infini empêcherait toute contiguïté ; la divisibilité à l'infini amènerait la pénétration des dimensions ; les moyens de l'époque employés contre l'existence de l'étendue [5]. »

Hume's debt to Bayle is irrefutably proved by his statement about the schoolmen, for it is a literal translation of Bayle's concluding sentences in Rem. G of *Zénon*. Hume writes : « The *schoolmen* were so sensible of the force of this argument, that some of them maintained, that nature has mixed among those particles of matter, which are divisible *in infinitum*, a number of mathematical points, in order to give a termination to bodies ; and others eluded the force of this reasoning by a heap of unintelligible cavils and distinctions. Both these adversaries equally yield the victory. A man who hides himself, confesses as evidently the superiority of his enemy, as another who fairly delivers his arms » [6].

1. Hume, *A Treatise...* II, 388.
2. Laird says (*op. cit.*, p. 78) that « the casual way and the actual terms in which Hume dismissed ' Physical points ' was a free translation of Bayle ».
3. Hume, *A Treatise...* I, 346 (Book, I, Of the Understanding, Part. II, Of the Ideas of Space and Time, Section IV, Objections Answer'd).
4. Bayle, *op. cit.*, IV, 2910-13.
5. *Ibid.*
6. Hume, *A Treatise...* I, 350.

We find in Bayle that « Cette objection a obligé quelques philosophes de l'école à supposer que la nature a mêlé des points mathématiques avec les parties divisibles à l'infini, afin qu'ils servent de lien, et qu'ils composent les extrémités des corps. Ils ont cru par là répondre aussi à ce qu'on objecte du contact pénétratif de deux surfaces : mais ce subterfuge est si absurde, qu'il ne mérite pas d'être réfuté » [1].

When Hume wrote about animals, Bayle's articles on *Rorarius* and *Pereira* « were naturally fresh in his mind » [2]. Hume's statements that « no truth appears to me more evident than that beasts are endow'd with thought and reason, as well as men. The arguments are in this case so obvious that they never escape the most stupid and ignorant » [3], may easily be traced to Bayle's words, « Les plus fins eussent parié qu'il n'y aurait jamais un homme assez fou pour oser soutenir le contraire (c'est-à-dire que les bêtes ne sentent pas) » [4].

Even in relatively unimportant expressions, Hume copied Bayle. One of Hume's favorite phrases, *totum in toto* together with its variations, seems to have come from the French philosopher's work [5]. Hume wrote, « Now such as the parts are, such is the whole [6] ». Bayle declared : « C'est une absurdité beaucoup plus grande que celle de ces docteurs qui disent que l'âme est toute dans tout le corps, et toute dans chaque partie [7] ». (Tota in toto et tota in singulis partibus.) [8]

Bayle's very definition of skepticism was incorporated in Hume's self-analysis. The Scottish skeptic gives the following conclusion as an expression of his philosophy : « The *intense* view of these manifold contradictions and imperfections in human reason has so wrought upon me, and heated my brain, that I am ready to reject all belief and reasoning, and can look upon no opinion even as more probable or likely than another » [9]. Bayle, in a more moderate fashion, had said of Pyrrho that, « Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode de philosopher, elle ne

1. Bayle, *op. cit.*, IV, 2913, Rem. G. Section IV.
2. Laird, *op. cit.*, p. 145.
3. Hume, *A Treatise...* I, 469 (Part III, Of Knowledge and Probability, Section XVI, Of the Reason of Animals). Also cf. *An Enquiry...* pp. 104-8 (Section IX, Of the Reason of Animals).
4. Bayle, *op. cit.*, Article *Pereira*, III., 2228, Rem. C.
5. Laird, *op. cit.*, p. 164.
6. Hume, *An Enquiry...* p. 345.
7. Bayle, *op. cit.*, I, 1701, Art. *Leucippe*, Rem. E.
8. *Ibid.*, marginal note 22.
9. Hume, *A Treatise...* I, 548 (Part IV, Of the Sceptical and Other Systems of Philosophy, Section VII, Conclusion of this book).

laisse pas de porter son nom : l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement, s'appelle le pyrrhonisme : c'est son nom le plus commun » [1].

Hume, for his ideas on causality, also found material in Bayle's article on *Pyrrhon*. Says Hume : « In this research we meet with very little encouragement from that prodigious diversity, which is found in the opinions of those philosophers, who have pretended to explain the secret force and energy of causes » [2]. Here Hume's footnote refers to Malebranche. After summing up the opinions of « those philosophers », Hume continues : « They now conclude that the ultimate force and efficacy of nature is perfectly unknown to us, and that ' tis in vain we search for it in all the known qualitities of matter. In this opinion they are almost unanimous ; and 'tis only in the inference they draw from it, that they discover any difference in their sentiments » [3]. This leads Hume to a discussion of the Cartesians.

Turning now to Hume's probable source in Bayle, the article on *Pyrrhon*, particularly Rem. B, will be found to contain all the documentation he used, for when Bayle says, « C'est avec raison qu'on déteste le pyrrhonisme dans les écoles de théologiens (B), » [4] he leads his reader to a long note in which he relates a story about two abbés, one of whom went about his affairs in a normal fashion, the other of whom was a philosopher. The conversation between the two abbés covers an enormous field in the best Baylian manner. There are, too, marginal references to Malebranche's *Recherche de la vérité* as there were later to be in Hume.

It is also reasonable to suppose that Hume had in mind a quotation from Lactantius, found in Bayle, when he argued, in his discussion of skepticism with regard to reason that, « The sceptical and dogmatical reasons are of the same kind, tho' contrary in their operation and tendency ; so that when the latter is strong it has an enemy of equal force in the former to encounter ; and as their forces were at first equal, they still continue so, as long as either of them subsists ; nor does one of them lose any force in the contest, without taking as much from its antagonist. ' Tis happy, therefore, that nature breaks the force of all sceptical arguments in time, and keeps them from having any considerable influence on the understanding. Were we to trust entirely to

1. Bayle, *op. cit.*, II, 2306, art. *Pyrrhon*.
2. Hume, *A Treatise...* I, 452 (Part III, of Knowledge and Probability, Section XIV, of the Idea of necessary Connexion).
3. *Ibid.*, p. 452.
4. Bayle, *op. cit.*, III, 2306, art. *Pyrrhon*, Rem. B.

their self-destruction, that can never take place, ' till they have first subverted all conviction, and have totally destroy'd human reason [1]. »

When Bayle quoted from Lactantius, he said that the latter « prétend ruiner toute la philosophie, en établissant avec Socrate, que l'on ne peut rien savoir, et avec Zénon, qu'il ne faut croire que ce que l'on fait... Chacune s'attribuait la vérité et la sagesse, et donnait l'erreur et la folie en partage à toutes les autres. Ainsi quelque secte particulière que l'on condamnât, on avait pour foi le suffrage des philosophes qui n'étaient pas de celle-là : vous pouvez donc être assuré du suffrage du plus grand nombre, en les condamnant toutes ; car chacune en particulier aurait approuvé votre jugement par rapport à toutes les autres, et n'aurait pu vous opposer que le témoignage qu'elle se rendait à elle-même, juge en sa propre cause, et, par conséquent, indigne de foi. Voilà de quelle manière Lactance détruit toutes les sectes de l'ancienne philosophie les unes par les autres. ' Elles s'entr'égorgent, il n'en reste aucune en vie ' dit-il, ' la raison en est, qu'elles ont bien une épée, mais non pas un bouclier ; elles ont des forces pour les guerres offensives, mais non pas pour les défensives '. ' Arcésilas voyant cela ', continue-t-il, ' s'arma contre toutes, et fonda une nouvelle secte de philosophie, qui consistait à ne point philosopher ' » [2].

It is very likely that when Hume drew his comparison between the Skeptics and the Dogmatists, he had Bayle's article *Chrysippe* before him, for he added in a footnote to his *Dialogues concerning Natural Religion* that « It seems evident, that the dispute between the Sceptics and Dogmatists is entirely verbal, or at least regards only the degree of doubt and assurance, which we ought to indulge with regard to all reasoning. And such disputes are commonly, at the bottom, verbal, and admit not of any precise determination. No philosophical Dogmatist denies, that there are difficulties both with regard to the senses and to all science ; and that these difficulties are in a regular, logical method, absolutely insolvable. No sceptic denies, that we lie under an absolute necessity, notwithstanding these difficulties, of thinking and believing, and reasoning with regard to all kinds of subjects, and even of frequently assenting with confidence and security. The only difference between these sects, if they merit that name is, that the Sceptic, from habit, caprice, or inclination, insists most on the

1. Hume, *A Treatise...* I, 478 (Part IV, of the Sceptical and Other Systems of Philosophy, Section I, of Scepticism with Regard to Reason).

2. Bayle, *op. cit.*, I, 284, Art. Arcésilas, Rem. F. Cf. Laird, *op. cit.*, pp. 177-178.

difficulties ; the Dogmatist, for like reasons, on the necessity » [1].

Bayle had written that, « Il faut dire pour le moins, que notre Chrysippe mérita tout autant qu'Arcésilas d'être comparé à ces tribuns de Rome qui troublaient le repos public. Il n'y eut jamais un plus grand perturbateur de toutes choses dans l'empire de la philosophie ; et quoique de nom il fût dogmatique, il travailla en effet pour le pyrrhonisme autant que les plus outrés sceptiques de profession. Car si dans le syllogisme, comme on prétend qu'il l'assurait, la conclusion tirée de la majeure et de la mineure véritables, est tellement vraie, qu'elle n'empêche pas qu'une conclusion contraire ne soit véritable aussi, c'est peine perdue que de raisonner, et il ne faut plus se promettre de parvenir à la certitude : les propositions les plus évidentes sont problématiques... Voilà le sort de ceux qui s'attachent excessivement aux subtilités de la dialectique ; ils tombent enfin dans leurs propres pièges et ne s'en peuvent débarrasser ; ils découvrent des difficultés à quoi ils ne peuvent répondre, et qui ruinent même ce qu'ils avaient établi auparavant » [2].

These parallel citations do not, of course, mean that Hume followed Bayle's arguments blindly. He often took them up only to refute them. Bayle's articles on *Simonide* [3], *Leucippe* [4], and *Dicéarque* [5], contain anti-materialistic arguments with whith Hume vehemently disagreed. However, from both the point of view of documentation and ideas, Hume culled much useful material from Bayle who saved the canny Scot many an hour of tedious research because he had had the forethought to compile a *Dictionnaire*, which lived up to its title *historique et critique*.

II

Bayle and Berkeley.

The similarities which we have brought out in Hume and Bayle lead one, naturally, to ask whether George Berkeley (1684-1753) made as good use of Bayle's *Dictionnaire* as Hume did. Berkeley had effectively battled the materialistic philosophy of Locke and

1. Hume, *A Treatise...* II, 459 (Dialogues concerning Natural Religion, part XII).

2. Bayle, *op. cit.*, I, 883-84, art. *Chrysippe*, Rem. Q.

3. *Ibid.*, III, 2587, art. *Simonide*, Rem. F. Bayle discusses the reply which the poet made to a prince who asked him for a definition of God. « Plus que j'examine cette matière, plus elle me semble obscure », was the poet's answer to the prince who could not understand why he kept delaying his promised definition.

4. *Ibid.*, II, 1700-1, art. *Leucippe*, Rem. E.

5. *Ibid.*, II, 995, art. *Dicéarque*. Rem. C.

proved that matter did not exist. Unfortunately, his idealistic philosophy was shattered by Hume who showed that mind, too, was non-existent.

It has been said that Berkeley « apart from Malebranche and Locke... owed very little, in his early period at least, to any other philosopher [1] ». A recent study of the Bishop, however, in which his debt to Malebranche was carefully analyzed in the light of Berkeley's *Commonplace Book* as well as his philosophical works, has brought in the figure of Bayle [2]. Earlier studies on Berkeley made no mention of Bayle's possible influence.

The hints A. S. Luce's *Berkeley and Malebranche, A Study in the Origins of Berkeley's Thought* has given us leads us to believe that what Luce has done in the case of Malebranche may very likely be done, with fruitful results, in the case of Bayle. Luce carefully studied the *Commonplace Book*, re-read Berkeley and Malebranche, and thus found new evidence indicating how closely acquainted Berkeley was with the Frenchman's works. Luce tells us, « I suspect that Bayle exerted considerable influence upon Berkeley, but I cannot prove it ». It is, indeed, no small task to read such articles as *Anaxagoras*, *Epicurus*, *Leucippus Rodon*, *Rorarius*, *Zaberella*, *Pyrrhon* and *Zénon* in the *Dictionnaire* with their copious, painstaking footnotes and remarks, and point to definite instances in Berkeley's *Principles* which are based on them.

We should like to say a word here about the *Commonplace Book*. This journal, in which Berkeley jotted down arguments and philosophical remarks is, of course, a reflection of his reading, but its greatest importance lies in the fact that it enables us to trace the development of his thoughts. Johnston, who in 1930 published an excellent edition of the *Commonplace Book* has said that, in this book, Berkeley « is essentially the child of his time, and, as the two philosophers who at that day attracted most attention were Locke and Malebranche, it is naturally of them that Berkeley takes most notice » [3]. Indeed, one does find frequent mention of these philosophers in the *Commonplace Book*. What about Bayle ? Is he mentioned at all ? There are two entries in which Bayle is mentioned. These duplicate each other, and are as follows : « 373. Malbranch's and Bayle's arguments do not seem to prove against space, but onely (*sic*) Bodies, » and 420. Bayle's,

1. G. A. Johnston, *The Development of Berkeley's Philosophy*, London, 1923, p. 73.
2. A. S. Luce, *Berkeley and Malebranche, A Study in the Origins of Berkeley's Thought*, Oxford University Press, 1934, p. 53.
3. Johnston, *op. cit.*, p. 73.

Malbranch's, etc. arguments do not seem to prove against Space, but onely (*sic*) against Bodies » [1].

This bit of evidence si significant because Bayle and Malebranche are linked together. We know that Berkeley owned a copy of the *Dictionnaire*, since it was sold at the time of the auction of his library. Yet, Berkeley, does not mention this work, and for very good reasons. The way in which he treats of matters such as infinite divisibility, the nature of extension, sensible qualities and abstract ideas, in his *Principles* [2] shows that he « could hardly have left that famous work (*Dictionnaire*) unconsulted » [3].

The introduction to the *Principles*, states that illiterates do not « complain of any want of evidence in their senses, and are out of all danger of becoming sceptics. But no sooner do we depart from sense and instinct to follow the light of a superior principle, to reason, meditate, and reflect on the nature of things, but a thousand scruples spring up in our minds, concerning those things which before we seemed fully to comprehend. Prejudice and errors do from all parts discover themselves to our view ; and endeavoring to correct these by reason, we are insensibly drawn into uncouth paradoxes, difficulties, and inconsistencies, which multiply and grow upon us as we advance in speculation ; till at length, having wander'd through many intricate mazes, we find ourselves just where we were, or, which is worse, sit down to a forlorn scepticism » [4].

Berkeley then proposes to « make a strict inquiry concerning the first principles of Human knowledge... » He makes an attempt to warn his reader that much of the difficulty in all knowledge is due to the opinion that « The mind hath a power of framing abstract ideas or notions of things. He who is not a perfect stranger to the writings and disputes of philosophers, must needs acknowledge that no small part of them are spent about *abstract ideas* » [5].

Bayle's article on *Zénon* probably helped Berkeley to conclude, « Not that it is possible for colour or motion to exist without extension ; but only that the mind can frame to itself by abstraction

1. *Berkeley's Commonplace Book* (G. A. Johnston, editor), London, 1930, pp. 42, 46.

2. George Berkeley, *A Treatise concerning the Principles of Human Knowledge ...* to which are added Three Dialogues between Hylas and Philonous, in opposition to Sceptics and Atheists, first printed in the year 1713, London, Jacob Tonson, 1734.

3. Luce, *op. cit.*, p. 53.

4. Berkeley, *Principles...*, p. 3.

5. *Ibid.*, p. 7.

the idea of colour exclusive of extension, and of motion, exclusive of both colour and extension » [1].

The familiar subject of the difference in understanding between man and beast is treated by Berkeley, who quotes Locke's *Essay on Human Understanding*. He agrees with Locke that « the faculties of brutes can by no means attain to abstractions. But then if this be made the distinguishing property of that sort of animals, I fear a great many of those who pass for men must be reckoned into their number » [2].

As for the abstract idea of a triangle, which idea Bayle discussed at length in *Zénon* and *Pyrrhon*, Berkeley comes to the conclusion that « A man may consider a figure merely as triangular, without attending to the particular qualities of the angles or relations of the sides. So far he may abstract : But this will never prove, that he can frame an abstract general inconsistent idea of a triangle » [3].

Bayle had amply discussed the schoolmen in his article on *Zénon*. Berkeley says : « It were an endless, as well as an useless thing, to trace the schoolmen, those great masters of abstraction, through all the manifold inextricable labyrinths of error and dispute, which their doctrine of abstract natures and notions seems to have led them into. What bickerings and controversies, and what a learned dust have been raised about those matters and what mighty advantage hath been from thence derived to mankind, are things at this day too clearly known to need being insisted on. And it had been well if the ill effects of that doctrine were confined to those only who make the most avowed profession of it. When men consider the great pains, industry and parts that have for so many ages been laid out on the cultivation and advancement of the sciences, and that notwithstanding all this, the far greater part of them remain full of darkness and uncertainty, and disputes that are like never to have an end, and even those that are thought to be supported by the most clear and cogent demonstrations, contain in them paradoxes which are perfectly irreconcilable to the understandings of men, and that taking all together, a small portion of them doth supply any real benefit to mankind, otherwise than by being an innocent diversion and amusement : I say, the consideration of all this is apt to throw them into a despondency, and perfect contempt of all study. But this may perhaps cease, upon a view of the false principles that have obtained in the world, amongst all which there

1. *Principles*, p. 7.
2. *Ibid.*, pp. 13-14.
3. *Ibid.*, p. 21.

is none, methinks, hath a more wide influence over the thoughts of speculative men, than this of abstract general ideas »[1].

Zénon contains solid discussions of the subject of infinite divisibility. Berkeley, after treating perception, matter, motion, cause and effect, loftily concludes : « Whether corporeal substance can think ? Whether matter be infinitely divisible ? And how it operates on Spirit ? These and the like inquiries have given infinite amusement to philosophers in all ages. But depending on the existence of matter, they have no longer any place in our Principle. Many other advantages there are, as well with regard to religion as the sciences... »[2]

Yet, clear-thinking philosopher that he was, Berkeley's religious ideas permeated his principles. « For as we have shown the doctrine of matter or corporeal substance, to have been the main pillar and support of scepticism, so likewise upon the same foundation have been raised all the impious schemes of atheism and irreligion... The most celebrated among the ancient philosophers, even of those who maintained the being of a God, have thought matter to be uncreated and coeternal with Him. How great a friend material substances hath been to atheists in all ages were needless to relate. All the monstrous systems have so visible and necessary a dependance on it, that when this cornerstone is once removed, the whole fabric cannot choose but fall to the ground, insomuch that it is no longer worthwhile, to bestow a particular consistency on the absurdities of every wretched sect of atheists»[3].

Let us compare Berkeley's definition of a sceptic with that of Bayle in his article *Pyrrhon*[4]. In the *First Dialogue... in opposition to Sceptics and Atheists*, the conversation between Hylas and Philonous runs, in part :

Phil. Pray, Hylas, what do you mean by a *Sceptic* ?

Hyl. I mean what all men mean, one that doubts of everything.

Phil. He then who entertains no doubt concerning some particular point with respect to that point, cannot be thought a Sceptic.

Hyl. I agree with you.

Phil. Whether doth doubting consist in embracing the affirmative or negative side of a question ?

1. *Principles*, p. 23.
1. *Ibid.*, p. 108.
3. *Ibid.*, p. 114.
4. *Vide supra*, footnote 27.

Hyl. In neither ; for whoever understands English, cannot but know that doubting signifies a suspense between both »[1].

Bayle may be considered « one of Berkeley's important sources, perhaps ranking next in importance to Malebranche and Locke »[2], but, unfortunately, Berkeley, a churchman, could not, in the case of Bayle, as he could in the case of Malebranche, definitely point to Bayle as an authority. Bayle is cited, it seems, but once in his works[3].

Hume and Berkeley, together with Locke, are generally considered to have lived in the greatest period of English philosophy. Although Hume was proud of his Scottish attitudes, and Berkeley considered himself primarily an Irishman, the English, with understandable national pride, were quick to adopt them and generally eager to overlook their leanings toward the Continent and stress their thoroughly English roots.

Pierre COURTINES.

UNE QUERELLE LITTÉRAIRE EN 1785
L'ABBÉ DE SAINT-NON ET SES COLLABORATEURS

Aucun livre sur l'Italie n'a dépassé en notoriété le *Voyage Pittoresque de Naples et de Sicile*, publié de 1781 à 1786 par l'abbé de Saint-Non. Ce luxueux ouvrage en 5 volumes in-folio, orné de 417 estampes et 125 vignettes, devait avoir le sort de tous les livres illustrés ; on s'attacha aux gravures, et on ne s'interrogea guère sur la valeur du texte. On remarqua peu que le rédacteur, — lequel connaissait Naples, mais non la Sicile, — s'était contenté d'amalgamer des notes de sources diverses, empruntées pour la plupart au journal de Vivant Denon (Il s'est même trouvé des étourdis pour confondre ce dernier avec l'abbé de Saint-Non, à cause d'une ressemblance toute fortuite de leurs patronymes.) L'histoire de leur collaboration, terminée par une brouille, est assez piquante et révélatrice des mœurs littéraires de cette époque.

Nous connaissons l'abbé de Saint-Non par un travail assez récent : *Saint-Non et Fragonard*, de M. Louis Guimbaud (Paris, 1928). Il campe de façon très vivante (non sans parti pris) la figure séduisante de Saint-Non ; mais il étudie l'artiste, non l'écrivain ;

1. Berkeley, *The Principles...*, p. 181.
2. Luce, *op. cit.*, p. 55.
3. Cf. Berkeley. *Theory of Vision Vindicated*, paragraphe 6.

et sur sa querelle avec Denon, il donne des renseignements incomplets et inexacts.

L'initiative du *Voyage Pittoresque* revient à un personnage singulier et amusant : Jean-Benjamin de La Borde, premier valet de chambre de Louis XV et fermier général. Tempérament d'aventurier (« Plus j'ai d'affaires, disait-il, et plus je suis à mon aise ») ; il gagna énormément d'argent, en dépensa plus encore. Ce chevalier d'industrie avait trois nobles passions, qui faillirent le ruiner : la musique, les voyages, les éditions de luxe. Auteur de plusieurs opéras, d'ouvrages de musicologie, il écrit ou édite en outre une série de relations de voyages. Toujours bouillonnant d'idées et de projets, il avait conçu un dessin grandiose, bien à l'échelle de son siècle : un ouvrage émule de l'*Encyclopédie* en ce qui concerne la géographie et les beaux-arts. En 1776, il annonce par un prospectus des *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse et de l'Italie*, ornés de 1.200 estampes. Il se chargea des volumes consacrés à la Suisse (il y en eut 4) et décida de confier à Saint-Non les *Tableaux de l'Italie*. L'année suivante, nouveau prospectus : « M. l'abbé de Saint-Non, connu par son amour des arts, s'est chargé », etc.

Mais l'entreprise était trop vaste : il fallut vite en rabattre, se borner à un *Voyage de Naples et de Sicile* ; et Saint-Non, chargé d'abord simplement de la direction artistique, vit bientôt toute l'entreprise lui retomber sur les bras. Aux termes d'un accord passé en 1778, La Borde, devenu simple commanditaire, fournirait un quart des capitaux, Saint-Non et son frère, M. de la Bretèche, apporteraient le reste.

D'autre part, il fut décidé d'envoyer dans le Royaume de Naples et en Sicile un groupe de peintres et d'architectes pour y recueillir observations et croquis. Saint-Non, à Paris, dirigerait la mise en œuvre des matériaux et le travail des graveurs. L'expédition comprenait : « MM. Desprès et Renard, architectes, pensionnaires du Roi à l'Académie de France à Rome, artistes remplis de mérite et de talens, ainsi que M. Chatelet, excellent peintre de paysage » (Saint-Non). On choisit, pour les diriger, un jeune homme d'avenir, qui devait faire parler beaucoup de lui, le futur Directeur général des Musées de France, Dominique-Vivant de Non[1], alors secrétaire d'ambassade à Naples. Il semble que de Non, ami personnel de La Borde, ait entrepris ce voyage sur sa prière.

Cependant l'entreprise coûtait fort cher. (Les seuls frais de

1. A partir de la Révolution, il devait orthographier son patronyme : Denon, en supprimant la particule. C'est sous cette forme que son nom est le plus connu.

voyage, dit Saint-Non, montèrent à plus de 10.000 écus sans compter les dessins qui furent payés à part aux artistes.) La fortune personnelle de Saint-Non et celle de son frère fondirent dans ce gouffre. En 1783 (les trois premiers tomes étant parus), il fait appel à La Borde, qui répond par un acte de désistement. Dans cette pièce, publiée pour la première fois par M. Louis Guimbaud, La Borde prétexte qu'il n'est pas en situation d'aider Saint-Non et se retire pour lui permettre de trouver un autre associé. Il renonce à l'intérêt d'un quart qu'il s'était réservé, sous condition que Saint-Non lui rendra un portefeuille de dessins et des manuscrits « tant de MM. Cabanis [1] et de Non que de moi. »

Comment se présentait le texte compilé par l'abbé de Saint-Non ? L'avant-propos du premier volume donne l'itinéraire suivi par les « dessinateurs » qui ne sont pas nommés. Suit un *Précis historique des Révolutions de Naples et de Sicile*, sans nom d'auteur. Le texte lui-même est fait d'un commentaire des planches, alternant avec un Journal de voyage, dont l'origine n'est pas précisée non plus. Dans le second volume seulement, p. 57, à la suite d'un passage cité entre guillemets, une note au bas de la page nous informe : « Nous devons à M. de Non, actuellement conseiller d'ambassade à Naples, ces observations intéressantes ; c'est le Voyageur aimable que nous avons cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, cet Observateur intrépide que nous avons suivi avec tant de curiosité et d'intérêt au milieu des feux du Vésuve. »

L'avant-propos du 4e volume, consacré à la Sicile, ne donne pas davantage les noms des collaborateurs, sauf celui de Dolomieu : il annonce qu'on lui doit le supplément sur la partie méridionale de la Sicile, partie que « nos dessinateurs » n'ont pas eu le temps de parcourir. Suit un *Discours préliminaire sur la Sicile*, après quoi le rédacteur avertit : « Nous allons donc reprendre la suite du Journal de notre voyage, tel qu'il avoit été écrit en 1778 et retrouver nos Dessinateurs, dans le moment où ils alloient passer le détroit... » Une toute petite note au bas de la page précise : « Le Journal qui nous sert de guide a été fait par M. de Non, actuellement chargé d'affaires du Roi à Naples ; nous lui avons de plus l'obligation d'avoir bien voulu présider aux travaux des Dessinateurs qu'il a accompagnés dans tout ce voyage de la Calabre et de la Sicile. »

Une page de ce « journal » pose un petit problème : c'est le récit de la fête de l'Assomption à Messine que Saint-Non cite entre guillemets, ajoutant : « Comme la relation de cette singulière cérémonie

1. M. Louis Guimbaud imprime : M. Cabinet. Il s'agit évidemment d'une erreur de lecture.

faisoit partie du journal de nos dessinateurs, qu'ils en ont été les témoins oculaires, et qu'elle a été décrite ici d'après nature, nous ne pouvons mieux faire que de la donner telle qu'elle nous a été envoyée dans le temps ». Or les dessinateurs ne pouvaient se trouver à Messine pour l'Assomption : ils parcouraient alors le sud de la Sicile. Cette page ne figure naturellement pas dans le Journal de Vivant de Non, publié intégralement en 1788. Où Saint-Non l'a-t-il prise ? Je ne l'ai retrouvée chez aucun autre voyageur du temps. On voit en tout cas, que pour lui la vérité littéraire et artistique différait quelque peu de la vérité tout court. Dans quelle mesure le journal de De Non, qui lui « sert de guide », a-t-il été amputé, remanié ? C'est ce qu'il ne nous dit pas.

Or, en 1785, peu après le 4e volume du *Voyage pittoresque*, paraît la première traduction en français du *Voyage dans les Deux-Siciles* de Swinburne. (Cette première édition ne comprenait pas la Sicile.) La plus grande partie du second volume était occupée par des notes, où l'abbé de Saint-Non eut la désagréable surprise de reconnaître, publié par fragments, mais dans son texte primitif et intégral, le Journal de Vivant de Non.

Une note du traducteur anonyme de Swinburne (t. II, p. 88) justifiait cette publication en lançant une attaque fort acerbe contre l'abbé de Saint-Non :

« Vers le même temps où M. Swinburne faisoit son voyage, M. de Non, gentilhomme ordinaire du Roi de France, depuis secrétaire d'ambassade, et chargé des affaires du Roi à Naples, amateur de tous les arts, dessinant comme un professeur, rempli d'esprit, de goût et de talens, avoit bien voulu se charger, par complaisance pour les éditeurs du *Voyage pittoresque des Royaumes de Naples et de Sicile* (dont l'un étoit son ami intime) de guider dans ces deux royaumes les travaux de plusieurs dessinateurs et architectes, du premier mérite, que ces éditeurs faisoient voyager pour lever les plans et dessiner les vues les plus intéressantes, qu'ils ont fait graver ensuite dans leur ouvrage. M de Non fit un journal, aussi agréable qu'exact, de son voyage avec ces artistes dans le Royaume de Naples, dans la Grande Grèce et dans la Sicile ; et c'est ce journal qui a servi de base au texte du *Voyage pittoresque*... On en a cependant, et je ne sais pourquoi, retranché un grand nombre de détails charmans. On auroit mieux fait, sans doute, de l'imprimer tel qu'il étoit ; mais je restituerai dans cette traduction tout ce qui n'a pas été employé dans le texte du *Voyage pittoresque* ; et comme je ne chercherai point à me faire honneur de tout ce qui appartient à M. de Non, j'aurai soin de marquer exactement tout ce qui sera tiré de son Journal. C'est une justice

qui lui est due, et qu'il falloit lui rendre dans le *Voyage pittoresque* puisque le texte est presque tout entier de lui. Il falloit dire aussi que toute la partie de l'antiquité est de M. l'abbé Chaupi ; celle de l'histoire naturelle, de Mr Faujas de Saint-Fond ; celle de la peinture et sculpture de Mr W... ; le Discours préliminaire et historique de Mr de Chamfort ; tout ce qui regarde l'histoire de la Grande Grèce, de Mr Cabanis, etc., etc. En général, il vaut mieux dire la vérité. »

L'auteur anonyme de cette attaque n'était autre que Jean-Benjamin de La Borde, le premier promoteur du *Voyage Pittoresque*. Il est probable que devant le vif succès de l'ouvrage, La Borde, regrettant d'avoir perdu cette occasion de briller, a cherché une revanche, essayé de faire concurrence à son ex-collaborateur, et de miner le succès de ce dernier par un petit scandale littéraire.

Quant à la rupture, sur laquelle nous ne savons pas tout, on eût pu croire que dans la polémique qui s'ouvrait, Saint-Non et La Borde s'en rejetteraient réciproquement la responsabilité. Or il n'en est rien : ni l'un ni l'autre n'en souffle mot. Y aurait-il des torts des deux côtés ? L'abandon de La Borde manquait d'élégance ; mais à son tour Saint-Non avait-il observé les clausee de l'acte de désistement, et notamment restitué les manuscrits ?

En tout cas, Saint-Non fut ulcéré de l'attaque, et plus encore de la publication du journal de Vivant de Non. Il fait paraître, dans le *Mercure* du 31 décembre 1785, une lettre de réclamation publique (non signée) où il proteste contre l'accusation de s'être « servi et comme paré des ouvrages de plusieurs auteurs, sans les nommer ». S'il a tu le nom de Chamfort, c'est sur sa demande ; mais cet auteur est désigné clairement, p. 5. Faujas de Saint-Fond est nommé pour chacune des descriptions qui lui sont dues (p. 182, 188 et 202 du second volume). Pour l'abbé Chaupy, il n'a pas écrit une seule ligne ; quand on l'a consulté, on l'a cité (p. 151, 190-1 du 3e volume.) Mr W... a donné la description de trois ou quatre tableaux (p. 114 à 117 du 1er volume) mais n'avait pas permis de le nommer. Vis-à-vis de Cabanis, l'excuse est plus spécieuse : « Si le manuscrit de M. de Cabanis eût été plus exactement suivi par l'auteur du *Voyage Pittoresque*, il n'auroit point hésité un instant de le nommer... mais le désordre qui lui a paru régner dans ces recherches l'a obligé de les refondre en entier. »

Quant à Vivant de Non, le sujet principal de la querelle : « Tout ce qui est cité du Journal des Dessinateurs, fait par M. de Non, dans le premier volume, est indiqué par des guillemets aux p. 74, 126, 204 et 205 ; aux pages 37 et 55 du second. M. de Non ayant,

à cette époque de l'ouvrage, permis à l'éditeur du *Voyage Pittoresque* de le nommer, il l'a été dans une note infiniment honnête p. 57 du même volume ; et une seconde fois, p. 5 du quatrième, où il est encore dit que c'est M. de Non qui a écrit le journal de ce voyage, qu'il y sert de guide, et que c'est lui qui a présidé aux travaux des artistes dans la Calabre et la Sicile. Le texte de ce journal, quoique fait par un homme de beaucoup de goût et de beaucoup d'esprit, avoit été d'ailleurs écrit si fort à la hâte et avec si peu de soin, surtout pour la partie de la Sicile, si peu approprié aux dessins et aux vues, objet principal d'un *Voyage Pittoresque*, que le Rédacteur de cet Ouvrage a été obligé de le refaire et de le récrire en entier. »

En note, Saint-Non ajoute : « Il n'est pas encore inutile d'observer que le voyage qui a donné lieu à ce journal ayant été fait entièrement aux dépens de l'Éditeur, le manuscrit étoit devenu pour lui une vraie propriété. ... Il semble donc qu'il n'a été ni très délicat, ni extrêmement honnête de faire réimprimer ce Journal sans son aveu et son consentement. »

Que le manuscrit fut la propriété de l'éditeur, ceci même est contestable, aux termes de l'accord qui obligeait Saint-Non à le rendre ; mais le fût-il, l'éditeur n'était-il pas tenu de le publier tel quel, et l'auteur l'avait-il réellement autorisé à le remanier à sa guise ? Nous ne pouvons douter que De Non en ait été fort mécontent, puisqu'il a prêté les mains à la publication de La Borde (qu'il semble d'ailleurs avoir laissé faire, plutôt que provoquée).

Dans l'Avant-propos du 5e et dernier volume, paru en 1786, l'abbé de Saint-Non revient sur cette attaque qui l'avait profondément atteint, et s'explique longuement. Sous prétexte de remercier ses collaborateurs, il raconte (mais de façon bien vague) la genèse de l'ouvrage et l'abandon de ses premiers promoteurs, qu'il ne désigne pas. Puis il reprend la justification déjà publiée par le *Mercure*. « M. de Non, auquel l'on me reproche de n'avoir point assez dit, assez marqué tout ce que je lui devois, a été tant de fois nommé dans mon ouvrage, que je craindrois plutôt de l'en avoir fatigué » (!) Saint-Non ne parle de son ancien collaborateur qu'avec sympathie et courtoisie.

« Je me félicitai de rencontrer dans M. de Non un homme de goût, instruit lui-même dans les arts, disposé à faire ce même voyage ; il voulut bien m'offrir de présider aux travaux des dessinateurs et me promit de décrire ensuite tous les objets qui lui paraîtroient dignes de l'être.

« Quoique son journal, rédigé avec la précipitation indispensable

de semblables circonstances, exigeât d'être revu et récrit en entier, qu'il fût infiniment peu approprié aux dessins et aux vues, objet principal de l'ouvrage, il n'en a pas moins fait la base de mon travail. Comme c'étoit de la part de M. de Non un service purement gratuit qu'il me rendoit, je ne saurois lui en témoigner trop de reconnaissance ; mais il n'en a pas été moins vrai que ses manuscrits ne pouvant être regardés que comme l'itinéraire d'un voyage entrepris pour moi, à mes frais, et à de très grands frais, ils sont devenus entre mes mains une espèce de propriété que j'ai pu réclamer.

« Avec plus de temps, plus de réflexion, entouré de plus de secours que l'on n'en peut trouver dans le cours d'un voyage, M. de Non auroit certainement mis plus d'ordre et de correction dans son ouvrage, mais il a pensé sans doute qu'il auroit été peu délicat à lui de faire imprimer de son côté des manuscrits que j'avois dus à son amitié. Aussi les plaintes que j'ai cru devoir faire à ce sujet dans le *Mercure* du 31 décembre dernier, ne le regardent-elles en aucune manière.

« J'ignore si l'on continuera l'impression de ce journal, la partie du manuscrit qui regarde la Sicile n'étant point sortie d'entre mes mains ; mais si l'auteur lui-même en avoit donné une autre copie, et qu'il consentît, ce que je ne saurois croire, à une nouvelle impression, j'imagine qu'elle seroit exactement conforme à l'original ; autrement on me mettroit dans la nécessité de le faire imprimer moi-même, mais scrupuleusement et tel qu'il m'a été envoyé. »

Cette page nous montre que Saint-Non ne s'était point dessaisi du manuscrit sur la Sicile, que la promesse signée par lui devait bien concerner aussi. Son travail, il est vrai, s'achevait seulement avec ce dernier volume ; peut-être comptait-il rendre ces papiers une fois la publication terminée, et en fut-il détourné seulement par l'attitude de La Borde, dont la trahison le déliait, pouvait-il croire, de ses engagements.

Aussi Saint-Non n'accusait que La Borde, et le mettait au défi de publier la dernière partie du journal de Vivant de Non. Or la copie dont il parle existait, car le défi fut vite relevé. Un an après, en 1787, La Borde fait paraître une nouvelle édition du *Voyage* de Swinburne, celle-ci complète, comprenant la Sicile. Comme dans la première édition, le Journal de Voyage de Vivant de Non dans le Royaume de Naples est donné en appendice à celui de Swinburne, et morcelé en notes. Le Journal de son voyage en Sicile, au contraire, est publié sous forme de récit suivi, dans le 5e volume. Un *Avertissement* de La Borde renouvelle l'attaque, dirigée deux ans plus tôt contre Saint-Non. « Je saisis cette occa-

sion, — dit-il notamment, — de rendre justice à un de mes intimes amis, en rétablissant le texte d'un Voyage qu'il n'avait entrepris que pour m'obliger, et qu'on avait entièrement défiguré en croyant bonnement l'avoir corrigé. »

Il ne semble pas que cette fois l'éditeur du *Voyage pittoresque* ait répondu.

L'année suivante enfin (1788) l'ouvrage de Vivant de Non est publié à part sous le titre : *Voyage en Sicile*. Chacun pouvait donc aisément en comparer le texte à la démarcation de l'abbé de Saint-Non [1].

Celui-ci était assurément sincère, quand il n'arrivait pas à comprendre le reproche d'avoir défiguré l'œuvre d'autrui : ne l'avait-il pas, au contraire, mise en valeur en l'améliorant ? Nous avons vu le mépris qu'il montrait pour la forme spontanée de ce journal qui était pour lui seulement une matière brute, bonne à être élaborée. Or pour notre goût moderne, il n'y a pas l'ombre d'un doute : l'écrit de Vivant de Non a été gâté. Saint-Non croit embellir le style, et il le délaie. Il ajoute des épithètes. « Pittoresque » devient « infiniment pittoresque ». Le Journal, écrit très vite, a certes des défauts, parfois des lourdeurs ; mais en général De Non, écrivain-né, a le trait nerveux, le raccourci heureux. Un seul exemple, sur le port de Messine : « C'est au delà de cette citadelle que s'avance cette heureuse langue de terre donnée par la nature comme le désir l'auroit tracée. » Or cela devient : « C'est au bout de ce fort que s'avance cette langue de terre, qui forme et termine si heureusement le port de Messine, c'est l'ouvrage de la nature, et on peut dire que le plus habile ingénieur n'auroit pu la tracer mieux. »

Il y a beaucoup de coupures. Certains des passages supprimés sont donnés en note : le rédacteur y place ce qui lui semble digression ; ou bien il utilise pour le commentaire des planches les pages retranchées du Journal, en y mêlant ses impressions personnelles sur la gravure.

Il n'a pas traité avec moins de sans-gêne ses autres collaborateurs, notamment Dolomieu, parfois cité textuellement mais par-

1. M. Louis Guimbaud donne de toute l'histoire une version très inexacte. Pour se venger, dit-il, Vivant de Non donna quelques pages à l'anglais Swinburne ; celui-ci les traduisit et les inséra dans son propre *Voyage d'Italie*. Or jamais Swinburne lui-même ne fut pour rien dans cette histoire, et jamais le journal de De Non ne parut dans l'édition anglaise. M. Guimbaud ignore la traduction de Swinburne par La Borde et le rôle capital joué par celui-ci, qui semble s'être plu à brouiller De Non avec son ancien collaborateur. « D'après Denon et ses biographes, — conclut M. Guimbaud, — il y aurait donc similitude complète entre des passages du Voyage de Saint-Non, des passages du manuscrit de Denon et des passages du livre de Swinburne. Malheureusement, le fait est impossible à vérifier rigoureusement puisque ce dernier livre est écrit en anglais ». (*Graecum est, non legitur* !)

fois embelli d'emprunts étrangers : on lui prête une description fleurie du soleil se levant sur l'Etna, qui vient tout droit de Brydone, et contraste péniblement avec le style austère et précis du savant.

Cela donne au lecteur d'aujourd'hui un malaise désagréable, car il ne sait jamais avec précision la source de ce qu'il lit, et le sentiment réconfortant de l'authenticité lui manque presque toujours.

En voyant dans les textes d'autrui de simples matériaux qu'on remanie et dispose à son gré, l'abbé de Saint-Non ne se croyait certes pas malhonnête, et nous avons de son temps un autre exemple illustre d'œuvre collective édifiée dans le même esprit : l'*Histoire Naturelle* de Buffon. Mais cette querelle nous permet de constater que dès cette époque, avec le sens de la propriété littéraire, le sens de l'authentique était vif dans certains esprits, et aussi le sens de la valeur du premier jet, — notamment quand il s'agit d'un genre essentiellement spontané, comme le jounal de voyage.

Hélène Tuzet.

BENOIT PICARD MODÈLE DE SCHILLER

L'historien littéraire — surtout le comparatiste — est plus d'une fois amené à juxtaposer et à mettre en apparence sur le même plan des noms d'écrivains de réputation et de mérite fort inégaux, et cela parce qu'il est arrivé accidentellement [1] à ces auteurs de traiter les mêmes sujets en s'inspirant l'un de l'autre. Encore si c'était toujours le mieux doué des deux, que l'autre eût pris pour modèle ou comme source ! Mais non ! l'inverse se produit fréquemment. Et pour ne rappeler qu'un exemple : N'est-il pas arrivé à Victor Hugo d'échauffer sa verve dramatique aux feux d'un Guilbert de Pixérécourt ? Sans parler de ce qu'il doit à Werner, l'auteur du *Vingt-quatre Février* qui, malgré son talent, n'eut jamais la renommée mondiale du poète des *Burgraves*

Ne nous étonnons donc pas de voir Schiller, arrivé à la maturité de l'âge et du génie, songer à un assez médiocre dramaturge français pour se rajeunir et se renouveler quelque peu lui-même. Il est vrai que peu auparavant il s'était attaqué à plus grand que lui en

1. Quand je dis : *accidentellement*, je ne vise, bien entendu, que certains cas spéciaux ; je ne prétends nullement généraliser.

essayant, par sa traduction libre de *Phèdre*, d'acclimater Racine parmi ses compatriotes. Au fond, ces deux efforts d'adaptation tentés à peu de distance l'un de l'autre sur des écrivains aussi dissemblables que Racine et Picard s'expliquent pourtant si l'on veut bien y regarder d'un peu près.

On connaît l'admiration que Schiller éprouva toujours, en dépit de ses fugues romantiques, pour les plus beaux génies de la littérature classique de France. Outre sa traduction de *Phèdre*, il consacre, dans ses dissertations sur l'art dramatique, des commentaires enthousiastes au *Cid* de Corneille qu'il regarde comme le plus pur chef-d'œuvre de la scène tragique. A l'occasion, il sait aussi rendre hommage à Molière [1]. Or, précisément, si Benoît Picard exerce sur Schiller une sorte d'attirance intermittente, c'est à cause de certaines affinités qu'il offre avec l'auteur des *Femmes savantes*. Sans doute, ces points de contact ne sont pas partout également visibles ; on ne les constate guère dans la comédie *Neveu et Oncle* ou les *Ménechmes* également traduits par Schiller et qui repose sur une suite de quiproquos amusants, certes, mais sans pénétration psychologique. Par contre, ces réminiscences s'affirment très nettes dans la pièce : *Médiocre et rampant* qui, au point de vue du talent d'observation est de beaucoup supérieure à la précédente. La dite comédie jouée pour la première fois en 1797 se meut au milieu d'un monde bien étrange, bien extraordinaire ; mais comme elle met en scène un de ces caudataires fourbes, audacieux, intrigants dont cette fin de siècle nous offre tant de spécimens, elle contient un incontestable fond de vérité, et c'est cette vérité qui plaisait à Schiller puisque lui aussi, dans sa jeunesse, avait été victime d'intrigues analogues. C'est donc à *Médiocre et rampant* que nous accorderons surtout ici notre attention.

D'abord Schiller ne conserve pas à la pièce en question sa forme versifiée. Sans doute pense-t-il sous ce rapport comme Dufresny (Prologue du *Négligent*) : « Il n'est pas naturel qu'on parle en vers dans une comédie. » Ajoutons d'ailleurs que certains alexandrins de Picard devaient au goût raffiné du poète d'outre-Rhin, paraître d'un prosaïsme déconcertant [2].

C'est donc dans une prose, par moments assez familière comme

1. Il fait toutefois remarquer que l'illustre écrivain accorde peut-être un peu trop de droits à ses servantes ; mais, ajoute-t-il finement, si l'on octroyait de semblables privilèges aux servantes d'Outre-Rhin, leur façon de raisonner serait plus absurde encore (cf. *Schiller's sämmtliche Werke*. Édition Cotta, 1847, t. XII, p. 119 .

2. Tel par exemple ce vers (Acte I, scène 1) :

Je viens *dans vos bureaux*, mon père, et je la vois.

le sujet le comporte, que l'auteur de *Guillaume Tell* présente à ses compatriotes la pièce de son devancier.

En outre, il modifie les noms des personnages, à commencer par le nom de la jeune héroïne (nous disons : *héroïne* bien qu'elle n'ait rien d'héroïque !). Et pourtant le nom de *Laure* donné par Picard à la fille du ministre avait dû faire revivre devant l'esprit de Schiller une impressionnante quoique fugace image d'antan. On connaît ces poèmes aériens, grandiloquents, d'inspiration factice, qu'il adressa dans sa jeunesse à une idole de quelques mois : *Laure au piano*, *A Laure pensées mélancoliques*, *Réminiscence*, *Fantaisie*. Et dire qu'il ne s'agissait que d'une petite hôtelière de mesquine apparence, qui n'avait d'autre attrait que d'être un peu (oh ! bien médiocrement !) musicienne [1] ! Mais à l'époque dont nous parlons (vers 1803) cet amour plutôt cérébral était bien oublié. Schiller crut plus opportun et plus digne de lui de faire acte de galanterie vis-à-vis de sa femme en changeant le nom de Laure en celui de Charlotte.

Quant au ministre lui-même qui, chez Picard, s'appelle Ariste (souvenir sans doute du frère de Chrysale), il prend chez le poète allemand le nom de Narbonne. Il est certain que ce nom avait dû frapper Schiller. N'avait-il pas rencontré en Allemagne ce comte de Narbonne qui exerça quelque temps sur Mme de Staël un si prodigieux ascendant ?

Quant à l'intrigant Dorival, il s'appelle dans la pièce allemande Sélicour. Mme Dorlis, mère du ministre, devient Mme de Belmont. De plus, au titre *Médiocre et Rampant*, Schiller substitue : *Le Parasite ou l'art de faire fortune*.

Mais le fond même de la pièce ne subit aucune altération, sauf, nous le verrons tout à l'heure, au quatrième acte ; encore ne s'agit-il, en l'occurrence, que d'un détail que l'on pourrait appeler d'ordre décoratif.

La comédie de Picard, disions-nous tout à l'heure, est fortement teintée de moliérisme ; en d'autres termes, elle repose sur les mêmes donnés essentielles que les *Femmes savantes*. En effet, Trissotin aspire à la main de Henriette, non qu'il l'aime réellement mais parce que, selon la pittoresque expression de G. Merlet, il lorgne une cassette. C'est pour le même motif que Dorival — *alias* Sélicour — voudrait épouser Laure. Pour se faire agréer, Trissotin cultive ou feint de cultiver les Muses ; il compose d'amoureux sonnets sachant que de la sorte il captivera la sympathie et même l'admiration de Philaminte, toute-puissante, se dit-il, auprès de son mari (ce qui est vrai) et de sa fille Henriette (ce

1. Cf. Robert d'Harcourt, *La Jeunesse de Schiller*, Paris, 1927, *passim*.

qui est faux). De même Dorival-Sélicour simule un vif enthousiasme pour la musique et la poésie ; seulement (et c'est ici le piquant de la situation) comme il est incapable de faire des vers il s'adresse à son rival, Charles Firmin, dont il ignore l'amour pour Laure, en lui demandant de composer une romance à l'occasion d'une soirée musicale tout intime qui aura lieu chez le ministre ; ce petit poème qui sera déclamé, puis chanté avec accompagnement de piano, constituera pour les dames un divertissement esthétique. « J'aurai soin, ajoute Sélicour, de leur en faire connaître l'auteur. » En cela, il trompe son jeune rival; car il a déjà annoncé à Mme Dorlis et à Laure qu'il allait leur lire ou leur faire goûter une pièce de sa composition, mais que, par un sentiment de prudente réserve, il ne tenait pas à passer publiquement pour l'auteur. Heureusement l'officier ne sera pas longtemps dupe de ce stratagème : Dorival-Sélicour se trahira malgré lui. Et ici nous touchons au détail d'ordre décoratif dont nous parlions à l'instant.

Reproduisons d'abord les trois couplets de la pièce française : on y reconnaîtra ce sentimentalisme un peu langoureux que les classiques attardés avaient alors mis à la mode.

ROMANCE.

1. « Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir cesse d'aimer. »
Ainsi chantait au printemps de sa vie
Linval, sensible troubadour
Qui ne pouvait offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

2. Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait ; mais il est auprès d'elle :
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout à coup la fortune inhumaine
Exile au loin le troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine
O vous qui connaissez l'amour !

3. Elle a cessé cette cruelle absence ;
Mais un autre aspire à son cœur.
« Ah ! dit Linval, s'il n'est plus d'espérance,
O mort ! viens finir ma douleur.

Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle
En lui révélant mon amour !
Et je mourrai trop heureux si ma belle
Donne une larme au troubadour.

Voici maintenant la romance par laquelle Schiller remplace celle de son devancier :

LE JEUNE HOMME AU BORD DU RUISSEAU.

1. Le jeune homme était assis au bord du ruisseau,
Il tressait une couronne de fleurs ;
Et voilà qu'il les vit entraînées
Ballottées au gré des flots [1].
Et c'est ainsi que s'en vont mes années
Sans trêve comme le ruisseau,
Et mes joues se flétrissent
(ou bien) Ma jeunesse se flétrit [2],
Rapidement comme les fleurs.

2. Ne me demande pas pourquoi je me désole
A l'époque où la vie fleurit ;
Tout être se réjouit et espère
Lorsque le printemps se renouvelle ;
Mais ces mille voix
De la nature qui se réveille
Ne font que raviver au fond de mon cœur
La navrante tristesse.

3. A quoi me serviraient les plaisirs
Qu'offre le beau printemps ?
C'est un seul être que je cherche
Il est près de moi, mais éternellement loin.
Avidement j'étends les bras
Vers ce fantôme chéri.
Hélas ! je ne puis l'atteindre
Et mon cœur reste inassouvi.

1. Il y a dans ce passage un illogisme manifeste. On se figure difficilement un ruisseau, d'ordinaire calme et placide, entraînant *avec violence* (car c'est là le sens de *fortgerissen*) des fleurs dans son cours. Le texte dit, en effet :

Und er sah sie fortgerissen
Treiben in der Wellen Tanz.

En général pourtant, on remarque moins d'affectation dans le poème de Schiller que dans celui de Picard.

2. Ce vers comporte deux leçons :

Und so bleichen meine Wangen

et

Und so bleichet meine Jugend.

4. Viens, ma douce et belle enfant,
Descends de ton superbe château ;
Ces fleurs qu'engendra le printemps,
Je les verse sur tes genoux.
Écoute les chants résonner dans le bosquet ;
Et le ruisseau coule limpidement.
La plus humble chaumière offre assez de place
Pour deux cœurs unis par un heureux amour.

Le rapport que la romance du poète français offre avec l'ensemble de la comédie est facile à saisir. Charles Firmin, l'auteur présumé de cette pièce de vers, quand il met en scène ce Linval, fait évidemment allusion à sa propre aventure amoureuse. Pendant qu'il se trouvait en garnison à Colmar, il avait vu plus d'une fois Laure chez sa tante ; sans bien savoir qui elle était, il s'en était épris. Séparé quelque temps d'elle, il la retrouve ensuite à Paris ; mais elle est la fille d'un ministre et reçoit les hommages d'un prétendant plus haut placé que Charles ! Dès lors, plus d'espoir ! Il peut dire avec vérité :

La cruelle absence a cessé
Mais un autre aspire à son cœur.

Quant au petit poème de Schiller, les deux premières strophes ne contiennent que des lieux communs ; ce sont les éternelles plaintes d'un jeune amoureux qui oppose son triste état d'âme au magnifique épanouissement de la nature printanière. Dans la troisième strophe le contact avec la réalité contingente commence à s'établir : « L'être aimé est près de moi, dit l'amant, mais éternellement loin ». Ce qui signifie : Charlotte n'est plus séparée de moi par l'espace, mais bien par le rang, par la situation qu'elle occupe ; et c'est là un obstacle infiniment plus grave. Schiller synthétise dans un seul vers, mais sous une forme poétiquement voilée, ce fragment de dialogue de Picard (Acte I, scène 1) :

CHARLES

cette fille charmante
Que dans ma garnison je voyais chez sa tante,
Que mon sort est d'aimer enfin jusqu'au tombeau
C'est la fille...

FIRMIN.

De qui ?

CHARLES.

Du ministre nouveau
Je ne la connaissais que sous le nom de Laure.

FIRMIN.

C'est la fille...

CHARLES.

d'Ariste.

FIRMIN.

Et tu l'aimes encore ?...
Encor si cet amour te laissait quelque espoir :
Mais aimer un objet qu'on ne saurait avoir !
Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse ;
Ta paye et mon emploi voilà notre richesse.

Dans la quatrième strophe le jeune homme se reprend à espérer ; peut-être, se dit-il, l'amour de mon élue m'aidera-t-il à triompher des obstacles. Qu'elle descende donc vers moi ! Qu'elle quitte sa splendide demeure ! Si elle m'aime vraiment, ma situation, toute modeste qu'elle est, suffira à notre bonheur.

On connaît le dénouement. De même que chez Molière Ariste, pour démasquer Trissotin, recourt au stratagème des deux lettres qui annoncent tout à coup à Chrysale la perte de sa fortune, de même Laroche, ami des Firmin, vient raconter que le ministre Narbonne (*alias* Ariste) est tombé en disgrâce pour avoir dévoilé dans un mémoire trop sincère, inspiré par lui, les turpitudes et les avanies du précédent ministère. Or Sélicour, affamé de gloriole, s'était d'abord fait passer pour l'auteur de ce mémoire. Maintenant, pris de peur, il déclare qu'il n'y est pour rien, c'est Firmin, toujours loyal, qui revendique la paternité exclusive de ce document [1].

1. Schiller interprète généralement avec assez de fidélité le texte français. Il lui arrive pourtant par-ci par-là, de ne pas tenir compte de certaines nuances. Quand Firmin dit (acte V) concernant ce fameux Mémoire :

Moi seul en suis l'auteur

le poète allemand se contente de traduire :

Ich bin der Verfasser.

Et à la fin de cette même scène, nous lisons dans le texte de Benoit Picard :

Il (c'est toujours du mémoire qu'il s'agit) honore à la fois votre esprit, votre cœur,
Et le gouvernement vous nomme ambassadeur.

Heureusement il n'y a dans tout cela qu'une ruse inventée par Laroche pour mettre à nu l'égoïsme et la duplicité de Dorival. Dès lors tout s'éclaircit ; l'intrigant est congédié, le père Firmin est récompensé.

H. Glaesener.

POUCHKINE DÉFENSEUR DE Mme DE STAËL

Dans un article publié dans le *Télégraphe de Moscou* en 1825 et intitulé *Mme de Staël et Moukhanoff*, Pouchkine prend la défense de Mme de Staël violemment attaquée par Moukhanoff dans une campagne de presse. Voici ce qu'écrit Pouchkine :

Madame de Staël et Moukhanoff [1]

De toutes les œuvres de Mme de Staël, son livre intitulé *Dix ans d'exil* aurait dû surtout attirer l'attention des Russes. Un coup d'œil rapide et clairvoyant, des remarques extraordinaires de nouveauté et d'exactitude, la reconnaissance et la bienveillance qui ont conduit la plume de l'auteur, tout fait l'honneur aux sentiments de cette femme peu ordinaire. Voici ce qui est dit d'elle dans un manuscrit :

« En lisant son livre *Dix ans d'exil*, on peut clairement se rendre compte que, touchée par l'accueil affectueux des gentilshommes russes, elle n'a pas exprimé tout ce qui se présentait à ses regards (il est question ici du grand monde de Saint-Pétersbourg d'avant 1812). Je ne puis en faire grief à l'éloquente et noble étrangère qui fut la première à rendre pleine justice au peuple russe, éternel objet de la grossière calomnie des écrivains étrangers. »

Cette indulgence que l'auteur du manuscrit se refuse à flétrir, constitue justement le charme de cette partie du livre qui traite de

Schiller laissant de côté le premier vers, dit simplement:

Das Gouvernement ernennt Sie zum Gesandten.

Le poète allemand ne s'illusionne d'ailleurs pas même sur les autres imperfections de son travail puisqu'il écrit à son ami Koerner (Lettre du 7 novembre 1803) : Le plan du *Parasite* est vraiment excellent, l'exécution est beaucoup trop sèche. La comédie a beaucoup de qualités et aurait mérité peut-être une adaptation vraiment sérieuse (Cf. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*, t. I, p. 91).

1. Ce fragment tiré du recueil des articles de journaux n'a encore jamais été traduit. La version ci-dessus est de M. C. de Rochefort.

la description de notre pays. Mme de Staël a quitté la Russie comme un lieu d'asile sacré, comme une famille où elle a été accueillie avec confiance et cordialité. Remplissant les devoirs qui s'imposent à un cœur généreux, elle parle de nous avec estime et modestie, elle loue de toute son âme et ne blâme qu'avec prudence, elle ne lave pas le linge sale en public. Soyons reconnaissants, nous aussi, à notre visiteuse de marque, honorons sa mémoire glorieuse comme elle a honoré notre hospitalité.

De Russie, Mme de Staël se rendait en Suède à travers les plaines désolées de la Finlande. D'âge mûr, éloignée de tout ce qui était cher à son cœur, poursuivie depuis sept ans par le despotisme actif de Napoléon, témoignant d'un poignant intérêt à la situation politique de l'Europe, elle ne pouvait assurément conserver la sérénité d'âme nécessaire pour jouir des beautés de la nature. Il n'est pas étonnant que les roches noircies, les épaisses forêts et les lacs lui aient inspiré de la mélancolie.

Ses notes inachevées s'arrêtent sur une sombre description de la Finlande.

Moukhanoff en parcourant de nouveau le livre de Mme de Staël, a découvert ce dernier fragment et l'a traduit dans une prose assez lourde, en y joignant les *Considérations sur les rêveries de Mme de Staël* qui suivent :

« Sans même parler de la légèreté frivole, du manque d'observation et d'une méconnaissance totale du pays qui stupéfient, malgré lui, le lecteur connaissant les créations de l'auteur du livre *De l'Allemagne*, j'ai été stupéfié à mon tour par le récit lui-même, semblable en tous points aux banals lieux communs de ces Françaillons tâtillons qui, il y a quelques années faisaient leur apparition en Russie avec une pauvre provision de connaissances et des espoirs fabuleux, et qui étaient accueillis joyeusement par nos compatriotes généreux et, parfois, hospitalisés mal à propos ; nos devanciers ne diffèrent d'ailleurs de nous que par leur façon de penser. »

Quel style et quel ton ! Quel rapport peut-il y avoir entre deux pages de notes et *Delphine*, *Corinne*, les *Considérations sur la Révolution Française* ? et qu'y a-t-il de commun entre les Françaillons tâtillons et la fille de Necker persécutée par Napoléon et protégée par la magnanimité de l'Empereur russe ?

« Pour qui a lu les œuvres de Mme de Staël, continue Moukhanoff, où elle s'épanche si souvent, etc..., il peut paraître étrange en effet que les forêts sans limite, etc..., n'aient produit d'autre impression que de l'ennui engendré par la monotonie. »

Après quoi Moukhanoff se donne lui-même en exemple :

« Non, dit-il, jamais je n'oublierai les émotions de mon âme se dilatant pour contenir des impressions aussi vives. Je me souviendrai toujours des aurores, etc... »

Suit une description de la nature septentrionale, d'un style bien différent de celui de Mme de Staël.

Il conseille ensuite à l'auteur défunt de s'informer auprès de ses cochers, à l'aide d'un interprète quelconque, quelle fut la véritable cause des incendies, etc... La plaisanterie sur l'existence des ours et des loups dans les parages de l'Université d'Abo a déplu carrément à Moukhanoff, mais Moukhanoff se lance lui-même dans la plaisanterie :

« Est-il possible, dit-il, que 400 étudiants qui y poursuivent leurs études se préparent au métier de trappeurs ? En pareils cas elle aurait pû appeler avec plus d'exactitude cette Académie un chenil. Est-il possible que Mme de Staël n'ait trouvé d'autre moyen de rechercher les causes qui ralentissent le développement de l'instruction que d'obliger le lecteur, s'étant parée en Diane, de courir avec elle les forêts finlandaises à la quête des ours et des loups, et pourquoi les chercher dans leurs tanières ? Enfin, la peur qui a saisi l'âme timorée de notre dame, etc... ».

On devrait parler de cette femme dans un langage courtois, propre à un homme cultivé. Cette femme, Napoléon l'honorait de sa persécution, les monarques de leur confiance, l'Europe de son estime, et Moukhanoff d'un petit article dans un journal, pas très fin et très inconvenant.

« Qui veut être estimé doit savoir estimer les autres. »

Cette leçon de Pouchkine à Moukhanoff vaut la peine d'être signalée.

P. V. T.

CHRONIQUE

La littérature comparée aux États-Unis. — Rien de plus encourageant, pour l'avenir de notre discipline, que les indices de faveur, d'intérêt et d'activité qu'il est légitime de grouper actuellement sous ce titre. Assurément, la dispersion de bien des efforts aux quatre coins d'un immense territoire, la publicité accordée à de plus frappantes démonstrations d'« efficience », et aussi maintes réalités hostiles ou contraires risquent d'oblitérer bien des perspectives : il n'en est que plus indiqué de faire ici le point.

Il suffirait d'ailleurs à l'auteur de ces lignes de se référer à un article qu'il publiait, voici bientôt quarante ans, sur ce sujet, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, pour constater le chemin parcouru en dépit de maintes circonstances défavorables — isolationnisme ou guerres, « formalisme » ou matérialisme historique — dont nous connaissons par ailleurs les contrariétés. Il en est d'autres, toutes spécifiques, dont il est plus simple de signaler d'abord les incidences dans ce qu'il convient malgré tout d'appeler l' « humanisme américain ».

Pour diverses raisons, les écoles secondaires livrent aux universités des étudiants et des étudiantes dont, sauf exceptions, les connaissances en langues étrangères sont assez médiocres. Alors que nous demandons à nos « comparatistes » de connaître, au moins pour une lecture courante, deux langues outre leur idiome maternel, l'acquisition plus ou moins laborieuse du français, ou de l'allemand, ou de l'espagnol, va occuper amplement les années de collège du « sous-gradué » des États-Unis, c'est-à-dire son initiation à l'enseignement supérieur.

Par ce fait même, il est décidément embrigadé dans un « département », fort admissible pour l'Administration, et aussi pour l'acquisition des rudiments, néfaste par contre à toute vue un peu ample de l'interpénétration des esprits. Sans doute, les maîtres font de leur mieux pour empêcher des cloisons trop étanches de faire obstruction à une entente plus juste des réalités, et des cours de « littérature générale » s'efforcent d'initier les jeunes curiosités à d'autres grandeurs humaines que celles de leur spécialité. Mais ce sont là, le plus souvent, des sauts de cavalier qui promènent les

esprits de cime en cime, sautant de Dante à Cervantès et de Shakespeare à Racine sans que l'intelligence soit éveillée par de plus humbles témoignages ; et comment un adolescent, avisé de la hauteur d'inspiration de Milton, concevrait-il l'importance d'un pressant propos du poète du *Paradis perdu* : « De même que nous importons l'huile et le vin du dehors, un mûr entendement doit être importé chez nous des écrits étrangers » ? Je m'en voudrais d'insister sur un défaut de structure bien connu des éducateurs d'outre-Atlantique, mais je ne puis m'empêcher de rappeler qu'à Harvard, consulté par un candidat au doctorat qui préparait une thèse sur la sociologie d'Helvetius, je lui demandai incidemment s'il avait pris connaissance de la *Fable of the Bees* de Mandeville : « Mais je suis dans le département de français », fut sa réponse scandalisée — et j'eus grand peine à lui faire admettre que l'auteur de l'*Esprit*, lui, n'y était pas — ou pas encore...

D'autres circonstances contraires sont de moindre importance. L'une est le fait que, dans beaucoup d'universités, les thèses de doctorat, souvent utiles pour l'élucidation d'un problème de détail, ne sont pas imprimées, et qu'ainsi des contributions qui, en tout cas, feraient nombre, manquent à la documentation courante, même si les excellents répertoires bibliographiques des *P.M.L.A.* les signalent annuellement. Toute pratique, d'autre part, est une objection dont nous connaissons aussi chez nous la force apparente et, malheureusement, la séduction négative : « Mais il n'y a pas, dans les emplois qui nous sont ouverts, de spécialité « comparatiste » : à quoi mèneraient, pratiquement, mes efforts de ce côté » ? C'est dire qu'à cet égard le sort de nos études est lié au problème, si actuel, de l' « humanisme » — et les plus avisés des éducateurs américains ne manquent pas d'insister dans ce sens, ceux-là surtout qui discutent ces derniers temps le fameux rapport élaboré pour l'après-guerre par l'université Harvard. MM. F. N. Robinson et Chr. Gauss n'ont pas manqué d'y faire allusion, à l'Association des professeurs de langues vivantes, et la riposte que l'on peut redouter, de la part des défenseurs de l'éducation purement technique, on la prévoit d'avance : « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse ! »

D'autant plus réconfortants à signaler sont les indices d'une activité bien faite pour correspondre à nos propres efforts, à leur offrir une sorte de contre-partie qui évite les doubles emplois, à faire bénéficier le monde lettré tout entier de commodités d'organisation et de facilités pratiques dont la pauvre Europe risque fort d'être assez longtemps démunie. Il fut un temps où les États-Unis expiaient leur jeunesse par une certaine disette de livres anciens, de manuscrits, de documents, que notre vétusté n'avait

que trop accumulés dans les dépôts centenaires que venaient consulter nos con rères d'outre-Océan. Sans qu'il soit encore « retourné », le problème a bien perdu de son acuité. Non seulement les grandes bibliothèques américaines rivalisent, même pour le passé de l'imprimé, avec nos institutions du même ordre, mais des collections tendent à grouper des témoignages, aussi bien manuscrits qu'imprimés, dans tel ou tel centre qui deviendra le but de pèlerinages européens, la Huntington Library pour la Renaissance anglaise, Yale pour Gœthe et Heine, Chicago pour Balzac, Princeton pour Coleridge, etc. A quoi s'ajoutent, grâce à des manies heureuses de collectionneurs privés, des ensembles dont Seymour de Ricci avait fait un premier répertoire, et que ne négligeraient pas sans dommage des investigateurs attentifs à la trame serrée de la vie intellectuelle et artistique : c'est ainsi que des mains dévotieuses ont acquis un « fonds Garrick » que la Nouvelle-Angleterre a mis en sûreté et que toute histoire de la scène franco-anglaise du XVIIIe siècle ne saurait ignorer.

« Le véritable inédit, c'est l'imprimé », disait un humoriste de l'érudition, et l'on est tenté, devant le flot montant de ce qui passa par les presses, de se remémorer la devise des bibliothèques bénédictines : « *Qui scit ubi scientia, scienti proximus* ». C'est dire que les répertoires méthodiques deviennent les indispensables auxiliaires de toute recherche, les informateurs nécessaires des entreprises qui ne veulent point rester « en l'air ». Ayant pour mon compte ajouté, à ma réédition de *La Littérature comparée* de L.-P. Betz (1904) quelques milliers de titres anciens et nouveaux, j'ai légué ce répertoire à la Widener Library, qui l'a mis à la disposition d'un collègue de l'université de N. Carolina, M. Werner Friederich. Cet ancien étudiant helvétique de la Sorbonne et de Harvard, germanisant chargé à la fois, à Chapel Hill (ainsi qu'il arrive dans nombre d'institutions américaines), de l'enseignement de sa spécialité et des cours de littérature comparée, espère pouvoir publier ce copieux assemblage : dès octobre 1935, il inaugurait de méritoires efforts pour grouper par correspondance et intéresser à cette cause les nombreux artisans épars d'un travail « collectif » entre tous. Une fois publiée, la *bibliographie* en question permettrait à la fois la démonstration du passé et la marche en avant. Les 22 lettres circulaires par lesquelles ce vaillant travailleur maintenait l'intérêt éveillé depuis deux ans préparent ce résultat.

De ce fait, les comparatistes américains, déjà en possession de nombreux périodiques de linguistique, de pédagogie ou de littérature, récemment enrichis d'un *American Bookman*, de *Symposium*, d'un *Pacific Spectator*, etc., seraient moins tentés de lancer

une revue spéciale du type même de la *Revue de Littérature comparée* : comme l'observe judicieusement l'un des plus avisés des jeunes esthéticiens des États-Unis, profeseur à l'Université de Washington, M. Craig La Drière, il y aurait une impossible gageure à prétendre fournir à plus d'un périodique spécial de bons articles trimestriels, dans un champ mitoyen de tant d'autres. Et de même, la création d'une « Section» spéciale au sein de la puissante « Modern Language Association» ne paraît pas spécialement opportune à son actif secrétaire de tant d'années, le Dr Percy W. Long : cependant la prochaine réunion de la société à Detroit prévoit l'innovation d'une séance « comparatiste » spéciale.

Il s'en faut, en effet, qu'une étiquette marquante eût semblé nécessaire à des travailleurs que nous connaissons bien, et qui ont évoqué ou élucidé bien des problèmes d'interrelations intellectuelles. Tout en maintenant à des anglicistes ou à des germanisants, à des hispanisants ou à des italianisants, la part d'activité inaugurée par les Spingarn et les Schofield, les Hohlfeld et les Fletcher, il semble équitable de rappeler que l'activité comparatiste des Français aux États-Unis, encore épaulée par celle de Canadiens français et de Suisses romands, est restée digne d'ancêtres tels que Fauriel, Quinet ou Villemain. Le sillon tracé par M. G. Chinard continue à remuer un champ spécialement cher à la tradition américaine, celui où Franklin et Jefferson continuaient, tout en les vivifiant, des traditions venues d'Europe ; M. H. Peyre se meut avec aisance dans des ambiances franco-anglaises modernes, tandis qu'à l'autre bout du Continent, M. G. Bonno explore sans se lasser la période la plus fructueuse des rapports anglo-français, le XVIIIe siècle ; M. J.-A. Bédé, que les circonstances ont empêché de poursuivre à Naples ses recherches sur l'abbé Galiani, n'en est pas moins attentif à des problèmes qu'autour de lui de vigilants collègues américains n'ont point cessé de poursuivrè, alors qu'un peu partout la littérature la plus moderne est rattachée par diverses investigations (V. plus loin, *Travaux en cours*) à des éventualités étrangères. M. S. Elisséeff, à Harvard, contribuera pour sa part à déterminer ces occultes courants Asie-Europe que trop de désinvolte actualité ferait négliger. Et quel appoint que l'activité de M. Américo Castro à Princeton ! Enfin, s'il est vrai que le folklore semble souvent, au comparatisme français, trop peu « articulé » pour servir d'objet authentique de démonstration, félicitons-nous de voir cette branche d'investigation renforcer le médiévisme aux États-Unis. C'est par ces activités complémentaires, aussi bien que rivales, que la grande tâche qui nous incombe pourra s'accomplir.

F. B.

Communications faites au 61e Congrès annuel de la « Modern Language Association » (27-30 déc. 1946). — Bien qu'il n'y ait point de section spéciale de littérature comparée, les communications suivantes, réparties entre les différents groupes de discussion au cours de ce congrès, attestent l'intérêt pris par les participants aux questions de littérature comparée.

A Critical Evaluation of the Sixteenth Century Translations of Dante in Spanish and Catalan, Vincenzo Cioffari, Acting Modern Language Editor, D. C. Heath et Cº. — *John Adams's Unknown Translation of La Boétie's « Discours sur la servitude volontaire »*, Alfred Iacuzzi, College of the City of New York. — *Emerson's Translation of Dante's « Vita Nuova »*, J. Chesley. Mathews, Santa Barbara Coll., Univ. of California. — *Unexplored Phases of German Influence on Seventeenth Century English Literature*, Professor Harold Jantz of Princeton Univ. — *« Le Spleen ». An Eighteenth-Century French View of English Character*, Edward D. Seeber, Indiana Univ. — *Madame de Staël and Hannah More on Society.* Alfred Owen Aldridge, Univ. of Buffalo. — *Balzac's Influence on Dostoyevsky*, John M. Mirkin, Univ. of Chicago. — *Margaret Fuller, Prophet and Interpreter of German Literature*, Arthur R. Schultz, Wesleyan Univ. — *James Freeman Clarke, an Apostle of German Culture*, John Wesley Thomas, Univ. of Michigan. — *Mickiewicz and his American Friends*, Leopold Wellisz, New York. — *The Russian Immigrant and American Literature*, Elwood Lawrence, Michigan State Coll. — *Soviet Literary Scholarship*, Ernest J. Simmons, Columbia Univ. — *American Writers on Russia since the Revolution*, Samuel H. Cross, Harvard Univ.

Travaux en cours aux États-Unis. — Mlle M.-L. Dufresnoy (U. de Californie), qui publiait l'an dernier à Montréal (éd. Duchemin) son livre sur l'*Orient romanesque en France*, dont il a été rendu compte ici même, a sur chantier la bibliographie afférente à cette période de 1704 à 1789, si riche en fictions asiatisantes. Il convient de mentionner en même temps, surtout intéressant au point de vue économique, le travail auquel s'adonne M. L. A. Maverick sur la Chine, modèle de nos physiocrates et d'autres idéologues : *China, a Model for Europe*, 2 vol. (San Antonio, Texas). Actuellement M. J. Seznes étudie la *Figure de Julien l'Apostat dans les littératures modernes*, tandis que M. R. G. Mahieu, ayant terminé son enquête sur *Sainte-Beuve aux États-Unis*, poursuit une curieuse recherche sur l'*Automate humain dans la fiction*. M. R. Vigneron se partage entre

Proust et Stendhal, et Mrs Molles-Stein, que des problèmes de « dynamisme » ont intéressée à ce dernier, étudie l'importance de *Hobbes* pour le beylisme, et précise sur divers points la doctrine même de la littérature comparée. M. J. Covell précise *Les Connaissances de Sainte-Beuve en littératures étrangères* ; Edm. Masson se propose de faire le relevé critique des *Réactions françaises devant les lettres russes du XIXe siècle*, sujet proposé par M. W. Lednicki, de qui la culture multiple nous est si précieuse. M. A. Delattre compte publier ses inédits voltairiens de Genève. Dans un ordre de faits presque contemporain, Mrs B. Lang a mis au point ses recherches sur *Les influences allemandes chez André Gide*, tandis que M. Le Sage entreprend une délicate étude analogue pour *Jean Giraudoux*.

D'autre part, l'activité si variée de M. R. Picard a apporté plus d'un renfort à nos études (*Les Supercheries littéraires*, etc.) et les préfaces qu'il donnerait à divers ouvrages feraient de même.

Dans les Universités. — M. Ch. Dédéyan, professeur à l'Université de Lyon, a fait, le 7 et le 8 mai, à l'Université d'Aberdeen et à l'Université d'Édimbourg, une conférence sur *Rilke et la France*.

M. Agne Beijer, professeur à l'Université de Stockholm, a fait, le 5 juin, à la Sorbonne, une conférence sur *Le Théâtre français à la Cour de Charles XII*.

M. Camille Huysmans, ministre de l'Instruction publique de Belgique, président de l'Académie flamande, a fait, le 10 juin, à la Sorbonne, une conférence intitulée : *Quelques types caractéristiques de notre littérature*.

Soutenances de thèses en Sorbonne. — Le P. Jean Monsterleet, professeur à l'Institut des Hautes Études de Tiensin, a soutenu, le 10 mai, pour l'obtention du doctorat ès lettres, ses thèses intitulées : *La littérature chinoise contemporaine* (Thèse principale) ; *Brumes*, traduction française du roman de Pakin (Thèse complémentaire).

M. E. Tellier a soutenu le 6 juin, en vue du doctorat de l'Université de Paris, sa thèse sur *Chateaubriand et Byron*.

Travaux en cours. — 1° *pour le doctorat d'État* : M. Brochard (L.). *Le Mercure de France et la diffusion de la littérature anglaise en France* (Thèse complémentaire).

2° *pour le doctorat d'Université* (*Paris*) : Mlle Rosé (M. F.). *Les poètes romantiques polonais et leurs traductions françaises*.

A l'Institut de Littérature comparée de l'Université de Paris. — Le programme du Certificat de littératures modernes comparées de la Faculté des Lettres a été renouvelé pour deux ans (1947-1948 et 1948-1949). Il comprend, comme d'habitude, des *questions* et des *auteurs*. Comme il peut intéresser des lecteurs et des étudiants, nous les reproduisons ici.

Questions.

Ces questions sont communes aux trois options [1] :

1. L'influence de Gœthe sur la littérature et la pensée anglaises.
2. Le drame romantique en France, en Italie, en Espagne et en Russie.
3. Les écrivains français en Orient, de Volney à Fromentin.

Auteurs.

(Les auteurs français sont communs aux trois options.)

Option I. — *Littérature française et deux littératures du Nord.*

Groupe A : Le roman sentimental au XVIIIe siècle.

Richardson, *Clarissa*, lettres 1-26, 31, 55, 58-63, 75-80, 91-93.

J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, Préface et 1re partie.

Gœthe, *Werther*.

Groupe B : La poésie patriotique au XIXe siècle.

Th. Koerner, *Leier und Schwert*.

Tennyson, *The last Fight of the Revenge*, *The Defence of Lucknow*, *The Charge of the Light Brigade*.

V. Hugo, *L'Année terrible*, septembre 1870, novembre 1870, décembre 1870, février 1871.

Groupe C : Le roman historique à l'époque romantique.

Walter Scott, *Quentin Durward*, Introduction, ch. I à XXIII.

A. de Vigny, *Cinq-Mars*, ch. VII, VIII, IX, XX, XXIV, XXV, XXVI.

Wilhelm Hauff, *Lichtenstein*, *Einleitung*, *Erster Teil*.

Option II. — *Littérature française et deux littératures du Midi, ou une littérature du Nord et une du Midi.*

1. Il est rappelé que chaque candidat fait choix de *deux* littératures étrangères *en plus de la littérature française*. Les explications de textes portent donc, d'après ce choix, sur trois auteurs à l'intérieur de chaque groupe A, B et C. Quelle que soit l'option choisie (I, II ou III), la connaissance de deux langues vivantes est indispensable. Les auteurs russes et la question : « Le drame romantique en Russie » (*Boris Godounov*) seront traités par le professeur de littérature russe.

Groupe A :

J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* (voir plus haut).

Foscolo, *Ultime lettere di Jacopo Ortis.*

Juan Valera. *Pepita Jimenez.*

Groupe B :

Carducci, *Levia Gravia*, livre II, Odes 16, 21, 22, 27, 28.

Quintana, *Al combate de Trafalgar*, *Al armamiento de las provincias*, A España despues de la Revolucion de Marzo.

V. Hugo, *L'Année terrible* (voir plus haut).

Groupe C :

A. de Vigny, *Cinq-Mars* (voir plus haut).

Manzoni, *I Promessi Sposi* (I-VIII, XII-XVI, XXXI-XXXVIII).

Larra, *El Doncel de Don Enrique.*

Option III. — *Littérature française, littérature russe et une autre littérature, soit du Nord, soit du Midi.*

Groupe A :

J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* (voir plus haut).

Karamzine, *Bednaja Liza.*

Groupe B :

V. Hugo, *L'Année terrible* (voir plus haut).

Pouckhine, *Aux calomniateurs de la Russie*, *L'anniversaire de Borodino* (1831).

Groupe C :

A. de Vigny, *Cinq-Mars* (voir plus haut).

Gogol, *Tarass Boulba.*

Livres reçus. — Chateaubriand. *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Édition critique avec un avant-propos, une bibliographie, des notes, par Émile Malakis, 2 vol. The Johns Hopkins Press, Baltimore, Maryland, et Paris, Les Belles-Lettres, 1946.

Christesco (D.). *La fortune d'Alexandre Manzoni en France.* Origines du théâtre et du roman romantiques, Éd. Balzac, Paris, 1943.

Rowbotham (A.). *Missionary and Mandarin, the Jesuits at the Court of China*, Univ. of California Press, Berkeley, 1942.

Spurlin (M.-Paul). *Montesquieu in America* (1760-1801). Louisiana State Univèrsity Press, Louisiane, 1940.

Niess (R. J.). *Émile Zola's Letters to J. van Sauten Kolff.* Washington University Studies, New Series, Language and Literature, n° 10, May 1940.

Gérard (A.). *L'énigme poétique*, Office de publicité, Bruxelles, 1947.

Studies in Language and Literature, edited by George R. Coffman, The University of North Carolina, Chapel Hill, 1945.

Morrissette, (B. A.). *The Life and Works of Marie-Catherine Desjardins* (*Mme de Villedieu*), 1632-1683, Washington University Studies, Saint-Louis, 1947.

James Hutton. *The Greek Anthology in France and in the Latin Writers of the Netherlands to the year* 1800, Cornell University Press, 1946.

Longworth Chambrun. *Shakespeare retrouvé*, Larousse-Plon, 1947.

Anton Blanck. *La Suède et la littérature française* (Trad. Lucien Maury), Stock, 1947.

Floris Delattre. *Ruskin et Bergson*, Oxford Clarendon Press, 1947.

BIBLIOGRAPHIE
LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

382. Baldensperger (F.). Antécédent du comparatisme actuel, *Symphonium*, Syracuse, nov. 1946.

383. Angelloz (J. F.). Compte rendu de Strich (F.) : *Gœthe und die Weltliteratur*, cf. 70, *Mercure de France*, mars 1947.

384. Masson (R.). La nouvelle selon Th. Storm, *Les Langues modernes*, nov. 1946.

385. Chastaing (M.). Notes sur Ramuz et la technique du roman, *Vie intellectuelle*, nov. 1946.

386. Gaunt (W.). *The Aesthetic adventure*, London, Jonathan Cape, 1945. Compte rendu : G. A. Astre. *Critique*, janv.-février 1947.

387. Gérard (A.). *L'énigme poétique*, Bruxelles, off. de publicité, 1947.

388. Weidlé (W.). La poésie pure et l'esprit méditerranéen, *L'Arche*, janv. 1947.

389. Simon (E.). L'esprit du baroque, *Valeurs*, oct. 1946, janv. 1947.

390. Schmidt (A. M.). Destinée du Surréalisme, *Rev. des Sc. hum.*, janv. 1947.

Motifs, thèmes, types.

391. Pommier (J.). Phèdre avant Racine, *Rev. des Sc. hum.*, janv. 1947.

392. Marignac (A. de). *Les imitations françaises de l'Œdipe Roi de Sophocle*, Pub. de la Fac. des Lettres du Caire, 1946.

393. Tosi (G.). Gabriele d'Annunzio en Grèce et la rencontre d'Ulysse, *Rev. des Sc. hum.*, janv. 1947.

394. Forti (E.). Nietzsche et la décadence européenne, *Valeurs*, oct. 1946, janv. 1947.

395. Le Breton (M.). Herman Melville et la mer, *Rev. d'Hist. gén. de la Civ.*, avril-juin 1946, fasc. 42.

Relations générales.

396. Cioranescu (A.). La tragédie « la Soltane » de Gabriel Bounin (1561) et ses sources, *Balcania*, Bucarest, 1944, VII, 2.

397. Lancaster (H. C.). Compte rendu de *La pensée européenne au XVIIIe siècle*, cf. 53. *Mod. Lang. Notes*, février 1947.

398. Leclerc (J.). Compte rendu de *La pensée européenne au XVIIIe siècle*, cf. 53. *Études*, mars 1947.

399. Lovelle (E.). Il secolo dei lumi in un nuovo libro di Paul Hazard, cf. 53. *Vita e pensiero*, avril 1947.

400. Deschamps (J.). La révolution française et les lettres anglaises, *Comp. lit. Stud.*, vol. II.

401. Engel (C.-E.). Genève et l'Angleterre : Les De Luc (1727-1817), *Revue d'Histoire suisse*, 1946, n° 4.

402. Chicoteau (M.). Notes sur la Suisse alémanique et les pèlerins anglais de J. Addison à W. Wordsworth, *Comp. Lit. Stud.*, vol. II.

403. Dollot (R.). Stendhal, correspondant des revues anglaises, *Annales de l'Université de Grenoble*, 1944.

404. Krakowski (E.). Chopin et Norwid, *Messager de la Pologne*, février 1947.

405. Richer (J.). *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, Le Griffon d'or, 1947.

406. Morby (E. S.). William Dean Howells and Spain, *Hispanic Review*, juin 1946.

407. Maclintock, Sainte-Beuve and America, *P. M. L. A.*, juin 1945.

408. Duthie (E.). Some references to the French symbolist movement in the correspondence of Stephan George and Hugo von Hoffmansthal, *Comp. Lit. Stud.*, vol. IX.

409. Dale (H.). Matthew Arnold, ami de la France, *Rev. d'Hist. gén. de la Civil.*, avril, juin 1946, fasc. 42.

410. Decreus (J.). Forces constructives dans *Hamlet* et dans *La Princesse Maleine* de Maeterlinck, *Comp. lit. Stud.*, vol. XI.

411. [voks] Tolstoy and the Americans Thinkers of the xix century, *Comp. lit. Stud.*, vol. XI.

412. Russel (J.). Racine's *Phèdre* and d'Annunzio's *Fedra*, *Comp. lit. Stud.*, vol. VI-VII.

413. Baldensperger (F.). Paul Valéry extra-gœthéen, *Le Monde français*, février 1947.

414. Blanchot (M.). Valéry et Faust, *L'Arche*, nov. 1946. Cf. nos 31, 32, 33, 34, 35.

415. Delattre (F.). *Ruskin et Bergson*, Oxford, 1947.

416. [Les surréalistes étrangers], Études et textes publ. par *Les Cahiers du Sud*, 1947, no 280.

417. Fournier (L.). Paris, capitale du théâtre étranger ? Enquête des *Lettres françaises*, mars-avril 1947.

418. Carré (J.-M.). La littérature comparée en France pendant l'occupation, *Comp. lit. Stud.*, vol. XVII-XVIII.

419. Du Bos (C.). *Journal*, Corréa, 1946.

420. Brest (R.). Deux romanciers britanniques à Paris, Peter Cheyney, Taylor Caldwell, *Nouvelles littéraires*, 1er mai 1947.

Influences italiennes.

421. Fragonard. *Drawing for Ariosto*, with Essays by E. Mongan, P. Hofer and J. Seznec, Harvard College Library, for the national Gallery, of Arts, Washington, London, 1946.

422. Dollot (R.). Paul Valéry en Italie, *Mercure de France*, 1er déc. 1946.

423. Parrot (L.). Écrivains italiens, *Lettres françaises*, 18 avril 1947.

Influences espagnoles et hispano-américaines.

424. Granier Barrera, La prose catalane, *Europe*, mars 1947.

425. Reyes (S.). Le roman américain de langue espagnole. *Europe*, février 1947.

Influences françaises

426. Baldensperger (F.). Le siège de Rouen et son importance pour l'information de Shakespeare, *Comp. lit. Stud.*, v. III.

427. Las Vergnas (R.). Compte rendu de *Montaigne chez ses amis anglo-saxons*, cf. 101, *La Nef*, mai 1947.

428. Lytton Sells (A.). New light on Manon Lescaut, *Comp. lit. Stud.*, vol. X.

429. Peyre (H.). Compte rendu de l'Édition critique de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, cf. 358, *Mod. Lang. Notes*, mars 1947.

430. Meldrum (E.). Roy Campbell et les poètes français du xixe siècle, *Mercure de France*, janvier 1947.

431. Killen (A. M.). Some French influences in the works of W. B. Yeats at the end of the nineteenth century. *Comp. Lit. Stud.*, vol. VIII.

432. Elot (M.). Un siècle de poésie canadienne française, *Nouvelles littéraires*, 24 avril 1947.

433. Symons (A.). Notes taken in Paris in 1926, *Comp. lit. Stud.*, vol. IV.

434. Greene (G.). Mauriac vu par un Anglais, *France libre*, 16 avril 1945.

435. Wacht (E.). French theatre through american eyes, N. Y. Letter, *Le Spectateur*, 1946.

Influences anglaises.

436. Babcock (R. W.). Compte rendu de *L'humour de Shakespeare*, cf. 147, *Mod. lang. Notes*, mars 1947.

437. Baldensperger (F.). *La vie et l'œuvre de W. Shakespeare*, Montréal, l'Arbre, 1946. Compte rendu, *La Nef*, février 1947.

438. Longworth Chambrun. *Shakespeare retrouvé, sa vie, son œuvre*, Paris, Larousse-Plon, 1947.

Compte rendu : R. Las Vergnas, *Hommes et Monde*, février 1947.

439. Reboul (P.). La couleur anglaise chez Chateaubriand, *Rev. des Sc. hum.*, 1947, II.

440. Cazamian (L.). *Anthologie de la poésie anglaise*, Paris, Stock, 1946.

Comptes rendus : *Critique*, mars 1947. R. Las Vergnas, *Hommes et monde*, mars 1947.

441. Leary (L.). Thomas Day on American poetry, *Mod. Lang. Notes*, nov. 1946.

442. Weidlé (W.). De Wells à Eliot, La littérature anglaise entre les deux guerres, *Vie intellectuelle*, oct. 1946.

443. Valette (J.). La poésie d'Anna Ridler, *La Nef*, mars 1947.

444. Valette (J.). Aldous Huxley et l'éternel, *Mercure de France*, janv. 1947.

445. Bruno (J.). L'évolution d'Aldous Huxley, *Critique*, mars 1947.

446. Humbert (H. et P.). Le sens de la vie chez W. Somerset Maugham, *Vie intellectuelle*, juillet 1946.

Influences germaniques.

447. Leibrich (L.). Nietzsche et la politique, *Études germaniques*, 1946, n° 1.

448. Vermeil (E.). *L'Allemagne*, Paris, Gallimard, 1946.
449. Neveux (J.). Les artisans du renouveau spirituel de l'Allemagne, premières étapes du « Kulturbund » et de l' « Aufbau », *Études germaniques*, 1946, n° 3.
450. Angelloz (J. F.). Ernst Wiechert, *Mercure de France*, mai 1947.

Influences helvétiques.

451. Ramuz (C.F.). Trois vallées, *Cahiers du Sud*, 1946, n°274.
452. Chaponnière (P.). Écrivains de la Suisse romande, *Hommes et monde*, mars 1947.

Influences scandinaves.

453. Eggli (E.). Note sur la source scandinave d'*Angantyr* de Leconte de Lisle, *Compl. litt. Stud.*, vol. IX.
454. Lescoffier (J.). Henrik Ibsen, *Études germaniques*, 1946, n° 3.
455. Gravier (M.). La dramaturgie de Strindberg, *Langues modernes*, mars-avril 1947.

Influences slaves.

456. Govy (G.). Alexis Tolstoï, *Action*, 6 déc. 1946.
457. Hofmann. *La vie en Russie*, Klincksieck, 1945.
458. Sokolov (I.). *Le folklore russe*, Paris, Payot, 1945.
459. Gosiely (B.). Science des lettres soviétiques, *Temps modernes*, janv. 1947.

Influences hongroises.

460. Mecs (L.). *Poésies*, précédées de : *Le poète et le peuple*, par H. Membré, Paris, Denoël 1946.
461. Sauvageot (A.). Le paysan dans la littérature hongroise contemporaine, *Essais et études universitaires*, 1945, n° 1.

Influences nord-américaines.

462. Cestre (C.). *La littérature américaine*, Paris, 1945.
Compte rendu : *Rev. d'hist. de la philos. et d'hist. gén. de la civil.*, avril-juin 1946, fasc. 42.

463. Villard (L.). *La poésie américaine*, Paris, 1945.
Compte rendu : *Rev. d'hist. de la philos. et d'hist. gén. de la civil.*, ibid.

464. Saint-Jean (R. de). Compte rendu de : *Aperçus de littérature américaine*, cf. 255. *Fontaine*, nov. 1946.

465. Bibliography of French text books, published in the United States from 1940 to 1945, *The French Review*, mai 1945, XVIII.

466. Cottier (J.). Il y a cent ans, la France découvrait E.Poe, *Nouvelles littéraires*, 24 avril 1947.

467. Malbert (S.). Langston Hughes, *L'Arche*, 1947, n° 23.

468. Pierhal (A.). Éclaircissements sur Henry Miller, *La Nef*, mai 1947.

469. Quéval (J.). Henry Miller, *Poésie* 47, février, n° 37.

470. Pucciani (O. F.). Stanley Kuniholm, un nouveau poète américain (suivi de poèmes choisis), *La Nef*, avril 1947.

471. Maurois (A.). Écrivains américains, *Revue de Paris*, avril 1947.

Influences africaines et orientales.

472. Abd-el-Jalil (J. M.). *Brève histoire de la littérature arabe*, Maisonneuve, 1943.
Compte rendu : M. Cohen, *La Pensée*, 1946, n° 8.

473. M. T. Turkisch influence upon French Culture, *Queen's Quarterly*, Ontario, Spring 1947. (Compte rendu du livre de C.D. Rouillard, *Études de litt. étrang. et comp.*, Boivin, 1937.)

TRADUCTIONS RÉCENTES

Le n° 1 de la Revue de Littérature comparée *a dressé une liste des traductions françaises récentes de l'anglais et du russe. On trouvera ci-dessous les traductions d'œuvres appartenant aux littératures de l'Europe centrale, méditerranéenne, nordique et balkanique.*

Littérature allemande.

Arnim (A. von). *L'invalide fou*, trad. A. Béguin, Fontaine, 1945.

Brentano (N. L.). *Pour moi, c'est la nuit...* Nagel, 1946.

Christina (R.). *Sans Dieu dans le monde*, trad. G. Tournier, Toulouse, 1946.

Heine (H.). *Le Tambour Le Grand*, Portes de la France, 1946.

Hoffmann (E.T.A.). *Petit Zacharie*, trad. Zucher, Aubier, 1946. — *Erzählungen* : *Le chevalier Glück*, *Le conseiller Krespel*, *Mlle de Scudéry*, Payot, 1946.

Hoffmannsthal (H. von). *Jedermann ou la fin de la mort de l'homme riche*, Portes de la France, 1946.

Kafka (F.). *La taupe géante*, trad. A. Vialatte, Fontaine, 1945. — *Journal intime*, trad. P. Klossowski, Grasset, 1945. — *La muraille de Chine*, texte présenté par J. Carrive, éd. P. Seghers, 1946. — *L'Amérique*, trad. A. Vialatte, Gallimard, 1946. — *Le jugement*, Portes de la France, 1946.

Keller (G.). *Henri Le Vert*, trad. G. La Flize, Aubier, 1946.

Kopke (W.). *Explication de l'Allemagne*, Genève, Cheval ailé, 1945.

Le Fort (G. von). *La femme éternelle*, éd. du Cerf, 1946.

Ludwig (E.). *David et Goliath*, éd. de l'Arbre, 1946. — *Quatuor*, trad. G. Mélinand, éd. des Deux-Rives, 1946.

Ludwig (O.). *La Heiteretei*, Aubier, 1945.

Mann (Th.). *Charlotte à Weimar*, Gallimard, 1946.

Nietzsche (F.). *Pages mystiques*, extraits et éclaircissements par A. Quinot, Laffont, 1945.

Rilke (R. M.). *Les sonnets à Orphée*, trad. et gloses de C. Ducellier, préf. de G. Bianquis, Paris 1945. — *Le livre de la pauvreté et de la mort*, Charlot, 1945.

Uhse (B.). *Leutnant Bertram*, trad. H. Thies, éd. du Bateau Ivre, 1946.

Wiechert (E.). *La vie simple*, trad. P. Soudan, Stock, 1947. — *La vie d'un berger*, Stock, 1946.

Zweig (S.). *Brûlant secret*, Grasset, 1946.

Littérature néerlandaise.

Van Eeden (F.). *Le petit Johannès*, Bruxelles, La Sixaine, 1946.

Van Genderen-Stort. *La petite Inez*, Bruxelles, La Sixaine, 1946.

Van Moerkerken. *La statue dans le jardin*, Bruxelles, La Sixaine, 1946.

Walschap (G.). *L'homme qui voulait le bien*, éd. du Dauphin, 1947.

Littératures scandinaves.

Littérature danoise.

Anker Larsen (J.). *La pierre philosophale*, trad. M. Gay, Albin-Michel, 1947.

Bang (H.). *Maison blanche, maison grise*, Stock, 1945.

Bech-Nygaard (J.). *L'œil aveugle de Dieu*, Off. de publicité, 1946.

Gudmundsonn (K.). *Rive bleue*, trad. G. Roud, Julliard, 1946.

Jacobsen (J. P.). *Mogens*, Bruxelles, La Sixaine, 1946. — *Marie Grubbe*, ibid. — *Niels Lynne*, ibid.

Klitgaard (M.). *Les plumets rouges*, éd. P. Bordas, 1947.

Nixo (Martin A.). *Une fille du Kattegat*, Bruxelles, La Sixaine, 1946.

Poutoppidan (H.). *Pierre le Chanceux*, Stock, 1947.

Severinsen (H.). *Il peut se passer tant de choses en huit jours*, trad. J. et G. Gérard-Arlberg, La nouvelle édition, 1946.

Soya, *La maison de grand'mère*, Bruxelles, La Sixaine, 1946.

Vaerlosse (J.). *Jonna*, Off. de publicité, 1946.

Littérature norvégienne.

Bojer (J.). *L'apprenti*, trad. P. G. La Chesnais, Calmann-Lévy, 1946.

Gulbranssen (T.). *Le souffle de la montagne*, éd. Attinger, 1946.

Ingstad (H.). *Klondyke Bill*, Off. de publicité, 1946.

Ombre (A.). *Kristina Bergmann*, trad. M. Chevalley, La nouvelle édition, 1946.

Littérature suédoise.

Hornborg (H.). *Pasteur en pays perdu*, Albin Michel, 1945.

Lagerquist (P.). *Le nain*, Stock, 1946.

Lagerlof (S.). *Le livre des légendes suédoises*, trad. F. Palmer, Perrin, 1946.

Moerne (A.). *Kristina Bjur*, Off. de publicité, 1946.

Littératures baltiques.

Jaaskelainer (L.). *La famille Weckrooth*, trad. G. Sevon-Rosenbroijer, La nouvelle édition, 1946.

Kojo (V.). *Bâtie sur le roc*, trad. P. Chaumelle, Denoël, 1946.

Leinonen (A.). *Selma*, trad. I. Spira, La nouvelle édition, 1946.

Pekkanen (T.). *Aux rives de ma Finlande*, Stock, 1945.

Sillampaa (F. E.). *Paavo*, trad. L. Thomas, Presses universitaires de France, 1946.

Talvio (M.). *La fille de la Baltique*, trad. H. Boissin, S. P. L. E., 1946.

Littérature italienne.

Michel-Ange. *Les sonnets*, Portes de la France, 1946.

Le Tasse. *Les jardins d'Armide*, trad. en vers français par Audiberti, éd. du Seuil, 1946.

Azeglio (Mas d'). *Treize contre treize*, trad. E. Barincore, éd. Bordas, 1947.

[*La Baronne de Carins, poème populaire sicilien*], trad. et ill. par Lanza del Vasto, éd. du Seuil.

Filippini (F.). *Seigneur des pauvres morts*, trad. Schaffter, Les portes de la France, 1946.

Moravia (A.). *Agostino*, Charlot, 1946.

Piovene (G.). *Lettres d'un novice*, trad. G. Petit, éd. Charles Dessart, 1946.

Pirandello (L.). *Les trois pensées de la petite bossue*, éd. du Pré-aux-Clercs, 1947.

Silone (J.). *Et il se cacha*, trad. J. Terracini, Charlot, 1947. [*Italie magique*]. Contes surréels modernes de Palazzeschi, Baldini, Lisi.... trad. H. Breuleux, Portes de la France, 1946.

Littérature espagnole et sud-américaine.

Léon (Fray Luis de). *Poèmes*, trad. P. Darmangeat, éd. du Seuil, 1946.

Alegria (C.). *La symphonie péruvienne*, Nicholson et Watson, 1946.

Amado (J.). *Terre violente*, éd. Nagel, 1946 (traduit du brésilien).

Baroja (P.). *L'arriviste sentimental*, J. Susse, 1946. — *Mauvaise herbe*, ibid. — *Mes paradoxes et moi*, 1945.

Garcia Lorca (F.). *Anthologie poétique*, trad. et introd. de F. Gattegno. Charlot, 1946.

Galvez (M.). *Nacha Regules*, trad. G. Pillemont, Charlot, 1946.

Gomez de la Serna. *Polycéphale*, Portes de la France, 1946.

Arp (H.) et Huidobro (V.). *Trois nouvelles exemplaires*, trad. R. Walter, éd. Fontaine, 1946.

Icaza (C.). *La fosse aux Indiens*, éd. P. Fanlac, 1946.

Mistral (G.). *Désolation*, éd. Nagel, 1946. — *Poèmes choisis*, Stock, 1946. — *Poèmes*, trad. R. Caillois, Gallimard, 1946.

Rojas (F. de). *La Célestine*, adapt. par P. Achard, O. Lieutier, 1946.

Littérature hongroise.

Doblhoff (L.). *Soif*, trad. L. Cara, éd. de La Frégate, 1946.

Hubay (M.). *Le coq d'Esculape*, Portes de la France, 1946.

Mecs (L.). *Poèmes*, trad. Molnos, Pomès, Sauvageot, Swab, Tosi, Horizons de France, 1945.

Moriez (L.). *Fange et Or*, trad. P. E. Régnier, préf. de E. Lajti, Delalain, 1946.

Zilahy (L. de). *Fiançailles*, trad. J. Blanc, éd. du Bateau Ivre, 1946.

Littérature polonaise.

Kuncewiczowa (M.). *Les clefs*, trad. R. Bayard, Corréa, 1946.

Tetmajer (C.). *Marysia la lointaine*, trad. L. Schoell, Libr. univ. de France, 1946.

Wasilewska. *La Patrie*, Hier et Aujourd'hui, 1945.

Littérature tchèque.

Capek (K.). *Hordubal*, trad. L. Hirsch, éd. Seghers, 1946. — *La fabrique d'Absolu*, trad. J. Danès, éd. Nagel, 1946.

Littérature roumaine.

[*Ames en peine*], nouvelles trad. et présentées par M. Roques, éd. Jean Vigneau, 1946.

Pavel (Don). *Le père Incan*, éd. Jean Vigneau, 1945.

Rebreanu (L.). *Ion le Roumain*, trad. Mesnard et Jonesco, Plon, 1946.

Littérature grecque.

Solomos. *Poèmes*. Trad. et introd. de P. Lascaris, Chartres, 1946.

Théodokas (G.). *Le démon*, trad. M. Colombos, Stock, 1946.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Erik von Kraemer. — Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le moyen âge jusqu'au XVIIe siècle. Helsingfors, 1944, 338 p., in-8° (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum, XIII, 6).

Ce travail, dû à un romaniste bien préparé, est une thèse de doctorat soutenue le 11 novembre 1944 à l'Université de Helsinki. Son français, malgré quelques taches, est de qualité fort honorable. Sa tenue scientifique, sa riche bibliographie, son index, en font un livre utile. L'auteur s'est attaché à la fortune littéraire de ce type de mendiant professionnel qui exploite la charité publique en abusant d'une disgrâce réelle ou simulée. Type immortalisé par l'auteur anonyme du *Lazarillo de Tormes* dans l'épisode où son héros est au service d'un aveugle. E. v. Kraemer analyse longuement à la suite de G. Cohen, les scènes des farces et mystères français du moyen âge où intervient le couple comique de l'aveugle et de son valet. La relation du *Lazarillo* avec cette littérature n'en est pas éclaircie. Les racines médiévales du roman espagnol restent attestées uniquement par les miniatures d'un manuscrit du XIVe siècle qui représentent les démêlés d'un aveugle avec son guide : une de ces miniatures montre le valet buvant avec une paille le vin de son maître, comme dans le *Lazarillo*. Mais ces miniatures illustrent un recueil de *Décrétales* et la scène du vin n'apparaît dans aucune farce ou mystère. Il faut donc supposer que nos deux personnages, ayant un solide support de réalité dans la gueuserie de tous les pays, étaient les héros d'historiettes appartenant au folklore européen, source d'inspiration commune au roman et au théâtre sacré ou profane. Même étendue aux *Sacre rappresentazioni* d'Italie, au théâtre de Sanchez de Badajoz et de Horozco, l'enquête purement littéraire nous laisse devant des matériaux hétérogènes sans aboutir à l'histoire d'un type.

E. v. Kraemer, poussant cette enquête plus avant dans le XVIe siècle et dans le XVIIe, discerne un peu artificiellement ce

qu'il appelle « le gueux comme personnage individuel », puis, avec plus de fondement, « la gueuserie organisée », inquiétante et amusante par son organisation même et par son argot. Il y a bien là, dans la France du temps de Henri IV comme dans l'Espagne de Philippe III un domaine nouveau que découvre le « réalisme » de l'âge baroque. Mais dès lors le faux mendiant n'est plus qu'une variété ou un avatar du voleur, du filou, du *picaro* qui vit en marge de la société, qui la gruge et qui la juge. Notre auteur, soucieux de ne pas s'écarter du type choisi comme sujet de son livre, est gêné pour poser dans toute leur ampleur les problèmes d'histoire littéraire et d'histoire sociale que pose l'essor du genre picaresque. Il était plus à l'aise, dans la première partie, pour étudier l'arrière-plan moral et religieux des histoires médiévales de mendiants cyniques et débauchés. Mais il n'a pu l'étudier que de seconde main. On ne peut lui en tenir rigueur : c'est toute la question de la mendicité et de l'aumône qui est en jeu, immense débat pour la société chrétienne. On s'étonne que Vivès et son *De subventione pauperum* soient passés sous silence. — Tel qu'il est, limité à un type de gueux et au domaine roman, le livre constitue une exploration consciencieuse dans ce vaste monde picaresque dont Chandler avait entrepris l'étude d'ensemble, mais dont il n'a donné qu'une description sommaire pour les provinces autres que l'Espagne et l'Angleterre. Les spécialistes y dénonceront des lacunes (le *Pedro de Urdemalas* de Cervantès avait ici sa place aussi bien que l'*Entremés de los Mirones*). Mais ils y auront recours.

Marcel Bataillon.

Dorothée Christesco. — **La fortune d'Alexandre Manzoni en France**. Origines du théâtre et du roman romantiques. Éditions Balzac, 3, rue Auber, 1943, 310 p.

Les amis qu'a conservés après plus d'un siècle, non seulement en Italie, mais en France et ailleurs, l'auteur du *Cinq mai* et des *Fiancés*, seront heureux de posséder désormais un ouvrage solide et sûr qui établit avec précision quelles furent la diffusion de ses écrits, leur interprétation, leur influence, dans le grand pays voisin et ami qui était en partie le sien, puisqu'il avait passé à Paris les meilleures années de sa jeunesse. Mais surtout, peut-être, les curieux de littérature française, spécialement ceux qui désirent suivre de près le mouvement romantique et en analyser en détail les divers éléments, trouveront une grande utilité à voir établies,

d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, les relations de Manzoni avec la France littéraire de la Restauration, l'influence exercée par ses idées dramatiques et ses tragédies d'une part, par son roman historique d'autre part, sur deux directions de première importance du romantisme français. Enfin les simples lecteurs des *Fiancés* dont le cœur enfantin a palpité jadis aux infortunes de Lucia, qu'a fait frémir la scélératesse de don Rodrigo, qui se sont penchés avec curiosité sur les vignettes romantiques des anciennes éditions, qui plus tard ont médité devant la sombre histoire de la religieuse de Monza ou la conversion de l'Innominato, éprouveront du plaisir à retrouve ces tendres ou fortes impressions, et même ces images, dans le volume de Mme Christesco, une Roumaine à qui, comme à tant de ses compatriotes, le monde littéraire de l'Italie et celui de la France sont également familiers.

Dans une bibliothèque de littérature comparée cet ouvrage trouvera sa place à côté de *Dante en France*, *Milton dans la littérature française*, *Gœthe en France*, *Ossian en France*, etc.., sur un rayon distinct de celui qu'occupent les volumes consacrés au succès et à l'influence de Byron, de Scott, de Schiller, etc... à l'époque romantique. L'auteur, en effet, suit la fortune de Manzoni en France depuis les premières mentions faites de son nom en 1806 jusqu'au centenaire des *Promessi Sposi* en 1927, et dépasse même cette dernière limite qu'elle avait assignée à ses recherches en relevant divers témoignages intéressants jusqu'en 1937. Son enquête, quoique portant sur un si grand nombre d'années, est constamment poursuivie avec une précision, une minutie exemplaires ; ses dépouillements consciencieux des éditions publiées en France, des traductions, partielles ou complètes, du *Cinq mai* et du roman, des adaptations de ce dernier, des imitations, des études critiques et des articles consacrés à Manzoni, enregistrent parmi ces broutilles que l'historien des lettres se doit de ne pas négliger malgré leur apparente insignifiance, parmi les à peu près, les faux sens, les erreurs de fait qui offrent au moins l'avantage d'amuser un instant le lecteur, des textes intéressants pour l'histoire des idées littéraires en France, pour celle aussi des fluctuations que les événements politiques imposent au succès des œuvres étrangères.

Le plan adopté divise le sujet en périodes successives ; au cours de chacune, un petit nombre d'ouvrages incarnent en France la pensée et l'art de Manzoni. Les *Inni sacri* n'occupent qu'une place secondaire dans ce vaste tableau ; les deux tragédies, *Il Conte di Carmagnola* et *Adelchi*, ont, par elles-mêmes, exercé sur le théâtre romantique moins d'influence qu'on ne serait tenté de

le croire; mais la *Lettre à M. C**** écrite en français, qui les accompagnait dans la traduction de Fauriel, s'imposa, on le sait, comme un des textes essentiels du romantisme français; influence destinée par sa nature même à être éphémère et à ne plus offrir bientôt qu'un intérêt historique. La fortune du *Cinque maggio* est inégale suivant les régimes ou les sympathies politiques : médiocre, sauf de brillantes exceptions, sous la Restauration, elle croît après 1830 et de nouveau avec le Second Empire. A ce propos, Mme Christesco établit de manière irréfutable, non seulement l'antériorité de l'ode de Manzoni par rapport au *Bonaparte* de Lamartine, que d'autres avaient déjà prouvée, mais l'influence évidente et presque matérielle du poème italien sur le poème français, qui offre parfois l'aspect d'une imitation. Pour les *Promessi Sposi*, il s'agit d'un succès étendu, prolongé, plutôt que d'une influence : en 1828, date de la première traduction, le genre du roman historique était déjà florissant. Mais le nombre et l'importance des témoignages de notoriété, des traductions, des jugements, font de ce roman, encore plus que de l'ode sur Napoléon, le plat de résistance du repas intellectuel auquel nous convie l'auteur.

On ne peut que souscrire aux conclusions particulières des quatre parties et à la conclusion générale qui termine l'ouvrage. Peut-être l'auteur aurait-elle pu, s'élevant au-dessus de la mer immense de ses fiches, au-dessus même de ses conclusions, réfléchir plus profondément aux problèmes que posent de pareillles enquêtes de littérature comparée ; distinguer plus soigneusement notoriété, succès matériel, succès moral, éveil provoqué dans les esprits ou les cœurs, influences littéraires — elles sont rares ici —, imitations ; et, d'autre part, insister davantage sur l'élément catholique du roman, qui a tant fait pour sa diffusion dans des cercles étendus. Elle aurait pu aussi rappeler plus nettement la décadence progressive de la connaissance en France de la langue et de la littérature italiennes dans les milieux cultivés au cours du XIXe siècle : phénomène que constataient avec regret, vers la fin de ce siècle, ceux qui, par tradition familiale ou sympathie instinctive, étaient restés amis de cette langue et de cette littérature. Malgré les grands progrès des études italiennes chez nous et spécialement dans l'enseignement public, cette ignorance n'a fait que croître dans un public en apparence cultivé. Mme Christesco nous dit que chez la plupart des personnes devant qui elle prononçait le nom de Manzoni, ce nom n'éveillait que le souvenir des *Fiancés*. C'est déjà quelque chose ; un élève de l'École Normale Supérieure, à la même époque récente, en interrogeant ses

camarades littéraires, constata que la plupart ignoraient le nom même de l'écrivain...

Je voudrais pouvoir citer quelques passages particulièrement justes de cette étude si complète et solide. La langue en est d'une correction trop rare sous une plume étrangère ; bien peu de légères erreurs de détail ; un peu trop de fautes d'impression en italien, qui rendent peu intelligibles certaines phrases. Le volume est embelli de douze portraits ou vignettes de l'époque. Si le dessein de l'auteur a été en partie de réfuter par des preuves l'opinion italienne, sur laquelle elle revient souvent, d'après laquelle Manzoni n'aurait jamais été suffisamment apprécié en France, elle peut se flatter, je crois, d'y avoir réussi.

P. Van Tieghem.

Arnold H. Rowbotham. — **Missionary and Mandarin, The Jesuits at the Court of China.** Berkeley, California University California Press, 1942, 374 pages.

Le livre de M. Rowbotham donne un aperçu vivant, impartial (l'auteur n'est pas catholique), et fort intéressant du rôle des Jésuites à la Cour de Pékin et de leurs efforts pour faire connaître en Chine la civilisation occidentale et la civilisation chinoise en Europe.

Après avoir brièvement raconté les premiers contacts de la Chrétienté occidentale et de l'Orient, au temps des Mongols d'abord, puis au Moyen âge, l'auteur consacre la plus grande partie de son livre aux « Jésuites en Chine ». Voici Xavier, puis Ricci, Schall et Verbiest, prêtres vivant à la cour des Empereurs. La croissance, l'âge d'or, le déclin de la puissance missionnaire des Jésuites de Pékin, pivot de l'apostolat catholique en Chine sous les Ming et les premiers empereurs Mandchous, sont évoqués. C'est en juge impartial que l'auteur traite de la question des Rites, C'est la querelle prolongée, le désaccord entre missionnaires, qui a causé la ruine de leurs efforts.

Les derniers chapitres, rangés sous le titre général « Orient et Occident », présentent davantage l'apparence d'un répertoire. Tous ceux qui s'intéressent à la littérature comparée y trouveront des indications fort précieuses.

L'auteur remarque que c'est surtout aux Jésuites que l'Occident doit d'avoir compris quelque chose à la Chine, qui était encore terre de fables et de légendes au début du XVIIe siècle. Peu

à peu les Jésuites étalèrent aux yeux de l'Europe la gloire du vaste Empire, la richesse de ses traditions, la grandeur et la beauté de sa culture antique. Ils furent presque les seuls, durant près de 200 ans, à déverser sur l'Europe quantité de lettres, de documents, de livres, qui conquirent de plus en plus l'attention des contrées européennes. A la différence des voyageurs d'autrefois, en effet, les Jésuites s'étaient faits Chinois avec les Chinois :

« Nous (missionnaires Jésuites), écrit Trigault, nous avons vu leurs nobles provinces, nous sommes en contact journalier avec leurs principaux citoyens, leurs magistrats, leurs lettrés, nous parlons le chinois, nous avons pris grand-peine à nous mettre au courant de leurs habitudes, de leurs coutumes, de leurs lois et de leurs rites et, enfin (ce qui est le plus important), nous avons jour et nuit leurs livres en main. » (Cf. pp. 243-245.)

L'auteur montre assez longuement l'influence des livres des Jésuites concernant la Chine sur la littérature française de cette époque, celle, par exemple, de la traduction d'un drame des Yuan, *L'Orphelin de la Maison des Tchao*, par le P. Prémare, sur *L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire, celle du livre du P. du Halde, *La Description de la Chine*, sur l'auteur de *L'Esprit des Lois* (cf. pp. 256-257).

D'autre part, il est curieux de remarquer que la poésie des T'ang et les drames des Yuan furent presque complètement ignorés par ces interprètes de la Chine des XVIIe et XVIIIe siècles.

Notons encore que les Jésuites ont davantage contribué à introduire la culture chinoise en Europe qu'ils n'ont influencé la pensée chinoise par le contact de la civilisation occidentale. Cependant l'auteur lui-même nuance ce jugement et laisse entrevoir que les graines déposées par les Jésuites des XVIIe et XVIIIe siècles ont peut-être germé lentement pour s'épanouir dans la Chine d'aujourd'hui (cf. p. 271 et *Eminent Chinese of the Ch'ing Period*, edited by Arthur Hummel, Library of Congress, Washington, 1943).

Le livre abonde en fines remarques d'une psychologie pénétrante et l'auteur excelle à nous montrer, au cours d'un récit agréable, le merveilleux effort des Jésuites de Chine pour établir un point entre l'Orient et l'Occident.

Jean MONSTERLEET.

Fredrik Böök. — Esaias Tegner, *En levnadsteckning utarbetad på uppdrag av Svenska Akademien* (2 vol. in-8°, Bonnier, Stockholm, 1946).

Ecrire une biographie complète d'Esaias Tegnér, poète national de la Suède, n'était pas chose aisée : retrouver sous l'ample végétation d'une littérature hagiographique ou critique et l'amoncellement séculaire de la légende, des gloses, commentaires et poncifs, l'homme et l'œuvre, la fraîcheur de la source, le jaillissement du griffon, son ciel et sa lumière, nul peut-être ne pouvait le tenter avec plus de chances de réussite que Fredrik Böök : outre une familiarité ancienne et rare du sujet, approfondi à diverses reprises au cours d'une longue carrière, la personnalité, le tempérament, les sympathies et je ne sais quelle solidarité idéologique et sentimentale, en ce Lund universitaire au climat si particulier, où grandirent le génie de l'un, le talent divers et la multiple activité de l'autre, désignaient Fredrik Böök au choix de ses confrères de l'Académie suédoise lorsqu'il s'agit de célébrer authentiquement la mémoire de Tegnér.

Professeur honoraire avant l'âge de la retraite, historien des lettres, critique militant, essayiste passionné, souvent tenté par la politique, écrivain cosmopolite, romancier... Böök disposait de maintes voies d'approche, de moyens d'enquête et de ressources d'expression dont n'est pas toujours suffisamment pourvue la pure érudition.

Ajoutez le bénéfice de l'expérience et peut-être de certaines renonciations ou désillusions qu'enseigne la vie, qui démentent le parti pris et l'intransigeance combattive et hors desquelles l'esprit humain ne saurait conquérir une vérité d'autant plus troublante lorsqu'on en sait ou devine le prix.

Tel est le rapport du peintre à son modèle, tel le ton naturellement humain, persuasif, et par là éloquent, sans emphase, d'un ouvrage à chaque page émouvant et proche de la confidence.

Le modèle lui-même est, entre tous les poètes, l'un de ceux qui se dérobent le plus constamment aux exigences du dessin, de l'image, aux perspectives, aux conventions du portrait. Ariel jailli de l'instant, qu'il divinise et compare lui-même à l'éclair dont s'illumine l'avenir ; Ariel fantasque, subtilement personnel, et d'autant plus insaisissable que sa vie, son être même et son langage sont étroitement mêlés aux plus apparentes, usuelles et triviales réalités — métier, profession, croyances ou rites acceptés, mœurs et coutumes subies, en sorte que l'observateur superficiel est sans cesse sollicité par une imagerie spectaculaire d'où s'est enfui l'essentiel.

Peu de poètes sans doute demeurent aussi foncièrement défigurés aux yeux des contemporains et de la postérité par l'anecdote, le cérémonial, le geste obligé ou convenu, que ce libre esprit, victime consentante de sociétés étroites, de doctrines aussitôt renoncées qu'affirmées — clerc laïque ou ecclésiastique éternellement épris de visions platoniciennes, inséparables d'une intense vie émotive et imaginative et d'un enchantement voluptueux où la femme et les plus délicates et ferventes nuances du sentiment et de la passion l'accompagnent jusque dans l'édifiant exercice de son ministère pastoral ou épiscopal.

Existence vouée aux plus exemplaires devoirs, et dont le paradoxe — ou le drame — se résume en cette difficile acceptation de la convenance, idéologique ou religieuse, politique, professorale, familiale et sociale... Perpétuel compromis, problèmes sans cesse renaissants de ce scholar né à la vie de l'esprit sous le soleil gustavien en pleine lumière classique et française, voltairien et rationaliste à la façon de notre XVIIIe siècle, poète bientôt conquis par l'irrésistible séduction des métaphysiciens et romantiques allemands — avec plus de restrictions et moins d'éblouissement, semble-t-il, que son biographe — et l'on ne saurait oublier sa vive et constante réaction aux travers et défauts de cousins admirés et raillés ; écrivain et lyrique partagé entre ces influences rivales, obéissant à deux époques qu'il concilie aux heures les plus favorisées de l'inspiration et de la composition ; cas typique au surplus et spécifiquement suédois de ces esprits du Nord, si curieux de l'art cosmopolite et accueillants aux contagions étrangères que l'œuvre d'un Tegnér semble parfois un vivant microcosme de littérature européenne...; professeur de grec resté à demi-païen, disciple d'Apollon aussi bien que d'Odin ; professeur de philosophie, théologien appliqué et sceptique ; évêque correct, dévoué à sa mission, et joyeux convive, d'une franchise, d'une spontanéité ardente et spirituelle qui interdisent tout soupçon d'imposture et d'hypocrisie, et se vengeant de la contrainte environnante par la verdeur des propos, une absolue liberté de langage, cette « conversation acérée » qui surprendra Xavier Marmier, une vaste correspondance, l'une des plus vivantes, audacieuses et séduisantes dont s'enorgueillissent les littératures septentrionales.

Compromis, ces passions romantiques, ces présences féminines aux alentours de son foyer souvent morose, Euphrosine Palm, Emilie Selden, et surtout cette inoubliable Martina von Schwerin, en un temps où les femmes scandinaves, grandes amoureuses qui se font de l'amour une si fière, et, à la vérité, si orgueilleuse idée, s'attribuent une puissante influence sur les Lettres (une Malla

Silverstolpe, à Upsal, et près d'E.G. Geijer Amalia von Helvig). Beaux visages, intelligences alertes, imaginations et cœurs romanesques amoureusement décrits par Böök, qui semble ici se souvenir des Portraits de femmes de Sainte-Beuve et souvent n'être pas inégal à l'art nuancé du maître.

Tegnér lui-même avoue n'avoir vécu qu'aux heures de poésie. Grande âme plutôt que grand esprit, supérieure, de toute évidence à son destin... Par delà l'imposante façade d'une minutieuse érudition, l'essentiel mérite de Fredrik Böök est de suggérer, à travers les accommodements d'un nécessaire opportunisme, cette richesse intérieure, ce feu inextinguible, cette lave de volcan, brûlante, éruptive, dont le profane n'aperçoit que les coulées subites, les explosions, les flammes semblables à des météores qui dominent si étrangement de leurs révélations la vie du poète et son temps...

Au lecteur distrait ou non prévenu, qui taxerait de froideur académique la *Saga de Frithiof*, Böök enseigne les ferveurs d'où elle est issue... A la grandeur épique de ce poème fameux, internationalement célèbre, louangé par Gœthe, au chaotique désordre d'*Axel*, nous préférons toutefois aujourd'hui l'accent des poèmes de circonstance, si personnel et émouvant, gracieusement idyllique et élégiaque, frivole parfois, épigrammatique, légèrement ou gravement passionné, irrité et révolté sous la morsure de l'épreuve, parfois proche du sublime lorsqu'il trahit l'exaltation ou le tremblement du visionnaires devant la tragédie de l'homme et sa poignante et durable actualité ; tels ces poèmes, qui pourraient être d'un Vigny scandinave : le morceau faiblement dénommé *Hypocondrie*[1] — faiblement parce qu'il n'évoque pas une humeur accidentelle et passagère, mais l'affreux désespoir, la déception sentimentale, qui décolorent une vie humaine et précipitent, en l'espèce, le poète jusque-là heureux et confiant au pessimisme et aux noirceurs de la seconde partie de sa vie ; le *Héros*, définition lyrique d'un culte des grands hommes, solidaires d'une volonté divine — nous dirions aujourd'hui instruments prédestinés de l'évolution dialectique ; le *Chant au Soleil*, d'une envolée pindarique, voué à l'angoisse du Titan, vibrant de cette fièvre de douleur tragique et d'épouvante pascalienne qui sous-tend d'une harmonique à peine perceptible une grande partie de l'œuvre du poète... ou encore cette *Svea*, Marseillaise suédoise à nos yeux de Français, chant de nostalgie et de colère, invective suprême aux trahisons de la race, hymne patriotique, cantate à la mort préférable à la déchéance.

1. *Mjältsjuskan.*

Fredrik Böök fait bonne justice des légendes calomniatrices, de ces bruits d'éréthisme pathologique, d'érotisme délirant et d'obsession sexuelle accrédités au temps où génie et démence semblaient d'heureux complices ; il conte sobrement l'accident physiologique de 1840, la folie, la demi-guérison, les cinq années d'agonie intellectuelle interrompues de clairvoyants sursauts...

Témoignage de vérité, qui clôt sur un rythme apaisé une douloureuse et tragique existence... et l'une des œuvres maîtresses de l'historiographie littéraire et de la critique suédoises de ces dernières années [1].

Lucien Maury.

SUR DON JUAN

Celui que nous devons saluer comme le doyen des comparatistes du monde entier, et par l'âge et par la date de ses premiers travaux, M. Arturo Farinelli, a donné tout récemment (*Don Giovanni*, Milan, Bocca, 1946) une réimpression de son grand mémoire sur la légende de Don Juan, publié en 1896 dans le *Giornale Storico della letteratura italiana*, et qui, en approfondissant pour la première fois la difficile question des origines, en offrant un tableau déjà assez riche des œuvres suscitées par la légende dans des pays divers, faisait du jeune érudit italien le spécialiste attitré de ce grand sujet. Réimpression sans modifications, et qui, de ce fait, rendra service aux travailleurs qui n'auraient pas les anciens numéros du *Giornale Storico* sous la main ; l'auteur a reculé devant la tâche immense et ingrate de le refaire pour y incorporer les modifications et surtout les compléments qui s'imposaient après un demi-siècle de recherches et de publications en tous pays sur ce thème inépuisable, aujourd'hui vieux de plus de trois siècles, éternellement jeune, comme celui de Faust, dont on l'a bien souvent rapproché. Mais la seconde moitié du volume (252 pages) est remplie par des notes qui doivent se lire en même temps que le premier texte, et qui le développent, le complètent, parfois le contredisent sur tel détail. On y retrouve les thèses principales de l'auteur : les origines peut-être italiennes, napolitaines, de la légende ; la non-existence d'un prototype espagnol authentique de *Burlador de Sevilla* (sur ce point tout le monde est aujourd'hui d'accord) ; l'existence probable d'une pièce antérieure,

1. On souhaite qu'une seconde édition éventuelle s'augmente d'un index des noms propres.

perdue depuis, un *Ur-don-Juan* dont celle-ci ne serait qu'une refonte, ce qui expliquerait certains de ses défauts ; l'hypothèse que Lope de Vega en serait le véritable auteur... La verve combative de M. Farinelli s'exerce à plusieurs reprises à propos de Saïd Armesto, qui l'a combattu jadis avec violence, et du regretté Gendarme de Bévotte, dont les ouvrages sur Don Juan lui doivent tant, et à qui il reproche, d'une façon parfois excessive, de ne pas avoir assez explicitement proclamé ses dettes.

P. V. T.

INFLUENCES DIVERSES

Le beau volume intitulé *Studies in Language and Literature* que publie l'University of North Carolina pour le « sesquicentenaire » de sa fondation (Chapel Hill, N. C., The University of North Carolina Press, 1945) est un recueil contenant 28 études, dues à autant d'auteurs, dont trois intéressent notre discipline. U. T. Holmes Jr (*Comparative Literature: Past and Future; American Colleges and Universities*), au cours de son exposé historique, d'ailleurs fort instructif, paraît se faire une idée peu précise, peu complète, peu exacte de ce qu'est véritablement la littérature comparée, de ses limites, du côté du folklore par exemple, des problèmes qui se posent devant le comparatiste, etc... D'autres que moi pourront lui indiquer dans quel petit livre français il pourrait s'informer plus complètement. W. P. Friederichs (*Switzerland's Contribution to the International Appreciation of Dante Alighieri*) montre les ouvrages latins de Dante appréciés et traduits en Suisse plus tôt que dans tout autre pays ; Bodmer analysant et traduisant le premier en langue allemande de longs passages de l'*Enfer* et défendant en 1763 la *Commedia* contre Voltaire dans une dissertation dont B. Croce fait le plus grand cas ; il examine le rôle de Mérian, du doyen Bridel, de Füssli, de Sismondi, puis, dans une troisième période, les travaux de Burckhardt, du pasteur suisse Scartazzini, etc... — Lyman A. Cotten (*Leopardi and the City of Dreadful Night*) rappelle l'admiration de James Thomson (B. V.) pour Leopardi, à qui il dédia son célèbre et funèbre poème, la parenté de leurs pessimismes, mais essaie de déterminer le degré et la nature de l'influence reçue. Le poète anglais connaissait intimement, outre les *Canti*, les *Operette morali* et l'*Epistolario*, qu'il a traduits ; il nourrit pour Londres l'horreur nerveuse de Leopardi pour sa ville natale de Recanati ; il s'est peut-être souvenu en écrivant *The Dreadful Night* des termes des lettres in-

times (*notte fittissima e orribile... sedici mesi di notte orribile... l'orrenda notte di Recanati...*). D'autres passages de l'*Epistolario* ont pu l'inspirer, ainsi que telle des *Operette morali* ou des poésies ; mais les différences d'atmosphère générale et de style sont si grandes que la ressemblance du « Leopardi anglais » et du poète italien s'explique surtout par l'identité de leurs conceptions du monde, de la vie et de la mort. Cette étude est menée avec beaucoup de précision et de finesse.

P. V. T.

POÈTES ET TRADITIONS

Le savant danois Jens Kruuse, auteur d'un excellent ouvrage d'histoire littéraire internationale sur le théâtre sentimental au XVIIIe siècle (*Det følsomme drama*, Copenhague, 1934), et qui a inauguré la chaire de littérature comparée à l'Université récemment créée de Aarhus, a publié en 1939 un volume intitulé *Digter og Traditioner. Studier i Europæisk Litteratur* (Copenhague, Munksgaard), qui contient cinq études de sujets divers : *La légende de Thaïs* — *Un poème philosophique* (*Nosce teipsum*, par John Davies, 1599, le premier de ce genre en langue anglaise). — *Histoire de l'épigramme en France jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, le plus étendu de ces morceaux. — *La théorie de l'épigramme dans la littérature française.* — *Le roman fantastique en France au temps d'Andersen.* — L'esprit comparatiste anime la plupart de ces études, très précises dans leur approfondissement d'un sujet limité, et qui replacent chaque question dans son cadre européen.

P. V. T.

DÉCOUVERTE DE L'EUROPE PAR LES VOYAGEURS AMÉRICAINS

Le critique américain Philip Rahv vient de publier un volume intitulé *Discovery of Europe.* C'est une anthologie des lettres, journaux, fragments et notes rédigés par des voyageurs et écrivains des États-Unis, au cours d'un siècle et demi, sur leurs expériences successives de l'Europe. L'ouvrage fait aussi une place aux œuvres d'imagination et aux romans dont les personnages expriment la pensée de leurs auteurs. C'est donc une contribu-

tion bienvenue à l'histoire des voyages dont on ne saurait trop souligner l'intérêt pour la littérature comparée. Ce choix rappelle, à certains égards, le petit livre, d'un caractère évidemment plus scolaire, mais d'une utilisation si commode, de F. C. Roe : *French travellers in Britain* (1800-1926). — *Discovery of Europe* contient des textes choisis parmi les œuvres de trente-six écrivains américains, s'ouvre sur une lettre de Franklin (1772) et s'achève par un extrait d'un livre du journaliste contemporain Vincent Sheean (1939). L'évolution de leurs réactions apparaît à travers les écrits de Fenimore Cooper, de Herman Melville, de W. D. Howells, de Mark Twain, de Henry James, d'Edmund Wilson, de Hemingway, etc. Particulièrement suggestives sont les impressions américaines sur l'Europe entre les deux guerres mondiales. Il faut souhaiter la généralisation d'anthologies analogues, établies cependant d'un point de vue plus strictement littéraire. De tels dénombrements, de tels choix nous aideraient à préciser plus facilement l'histoire des écrivains voyageurs, des interprétations et des influences réciproques.

J.-M. C.

PISAREV ET LE NIHILISME RUSSE

L'important ouvrage que M. Armand Coquart nous a donné sous le titre : *Dmitri Pisarev* (1840-1868) *et l'Idéologie du nihilisme russe* (tome XXI de la Bibliothèque russe de l'Institut d'Études slaves, Paris, Institut d'Etudes slaves de l'Université de Paris, 1946) ne sera que le premier, nous l'espérons, de la série dont nous avons besoin sur le mouvement des idées en Russie durant les années « 60 » (qui s'étendent en réalite de 1855, date de la thèse de Tchernychevski, à 1866, attentat de Karakozov contre Alexandre II). Ce mouvement, en effet, présente à l'historien quelques-unes des attitudes les plus caractéristiques de l'esprit russe ; aussi convenait-il de souligner fortement la continuité qui mène de Tchernychevski à Pisarev, du point de départ au point d'aboutissement. Le livre de M. Armand Coquart fournit des données abondantes sur les milieux de la *Parole russe* (*Russkoe Slovo*) et trace, pour la première fois en langue française, les silhouettes d'hommes comme Blagosvetlov et Tkatchev. De cette végétation touffue, la figure de Pisarev ressort avec un relief suffisant. On appréciera particulièrement les rapprochements que M. Coquart établit entre les idées esthétiques de Pisarev et celles

de Gustave Courbet, Proudhon et Jules Vallès : tant il est vra que le nihilisme artistique n'est pas un phénomène spécifiquement slave ! Mais c'est en Russie seulement qu'il pouvait prendre la forme dogmatique que lui a conférée Pisarev. Il faut savoir gré à M. Armand Coquart de nous en avoir donné une savante étude.

Charles Corbet.

MÉRIMÉE ET LES ANGLAIS

Le *Mérimée et les Anglais*, de Dennis Mc Neice Healy (thèse de doctorat de l'Université de Paris, 1946) n'a aucune prétention ; il doit beaucoup à M. Maurice Parturier et n'apporte rien d'essentiellement nouveau, mais il contribue à faire mieux comprendre un écrivain, un homme, qui a déjà été étudié sous tant d'aspects divers. Le titre, choisi à dessein, indique qu'il ne s'agit pas ici d'influences littéraires, mais de contacts personnels. Ceux-ci se sont multipliés au cours d'une longue vie. Tendances anglicisantes de la famille Mérimée ; nombreux voyages en Angleterre : dix-huit (de 1826 à 1868) : les Anglais que Mérimée a connus, souvent de près, soit chez eux, soit à Paris, soit à Cannes — le terme de *Côte d'azur*, qu'emploie l'auteur, fait anachronisme, car il est beaucoup plus récent ; — ses impressions et ses idées sur les beaux-arts, la littérature, la politique de ce pays qu'il connaît si bien ; tout cela est exposé avec simplicité, précision, avec agrément aussi. Cela dit, je dois ajouter que le chapitre *Influence de la littérature anglaise* est peu satisfaisant. Le peu qu'il contient d'utile aurait dû être fondu avec le chapitre précédent : *Les lectures anglaises de Mérimée.* Ensuite, à le prendre en lui-même, il est par trop insuffisant : huit pages, dont trois ou quatre de citations, pour les influence de cinq auteurs différents : celles de Lewis, de Scott et de George Borrow paraissent les plus importantes. Ces influences, note l'auteur avec raison, ne touchent pas l'art ; ce sont plutôt des sources de détails matériels. Mais, encore une fois, *non erat his locus.*

P. V. T.

RELATIONS ITALO-ROUMAINES

Le professeur roumain Claudio Isopescu, qui dirige depuis longtemps l'Institut roumain à Rome, a publié en italien deux volumes qui intéressent plus ou moins directement nos études. *La Stampa periodica Romeno-italiana, in Romania in Italia* (Rome, Istituto per l'Europa orientale, 1937), enregistre 30 périodiques souvent éphémères, qui depuis 1839, jusqu'à des époques récentes, furent publiés en Roumanie, en roumain, en italien, parfois même en français, aux fins de développer les relations entre les deux pays, et surtout de chercher en Italie un appui pour les revendications des Roumains ardemment désireux de conquérir ou de retrouver leur indépendance ou de se voir restituer une de leurs provinces perdue ; puis 11 périodiques du même genre, publiés en Italie et en italien, beaucoup plus importants, quoique moins nombreux, par leur qualité, leur diffusion, leur rôle : cette seconde partie est plus de trois fois plus longue que la première. Un copieux appendice donne des textes de ces époques de successives propagandes politiques et surtout nationales. On sait que la Roumanie, conquise et peuplée par les soldats de Trajan, s'est toujours sentie une particulière affinité avec l'Italie. — Les *Saggi Romeno-italo-ispanici* sont treize articles ou essais (Rome, Signorelli, 1943), dont un seul concerne l'Espagne (*Lingua, letteratura e storia romena in Ispagna*) ; la plupart, les rapports avec l'Italie de divers écrivains roumains, l'influence qu'elle a exercée sur leurs œuvre ; le cas le plus intéressant est celui de Zamfirescu, à la fin du XIXe siècle.

P. V. T.

Le gérant : HENRI LEDUC.

Imprimé à Poitiers (France). — S. F. I. L. et Imp. Marc TEXIER réunies.

LE BARON D'ECKSTEIN
POLICIER ET JOURNALISTE MARSEILLAIS

Le nom du baron d'Eckstein est devenu familier aux spécialistes de la littérature comparée, à ceux d'entre eux surtout qui se sont occupés du romantisme européen, Viatte, Tronchon, Van Tieghem, Baldensperger. Une thèse lui a été consacrée par Nicolas Burtin [1].

Avant de devenir « la baron sanscrit », cet aventurier danois au service de l'Autriche, rendit d'importants services à Louis XVIII, réfugié à Gand pendant les Cent jours. Quand le souverain eut recouvré son trône, il ne se laissa pas oublier et, pour récompense, le 28 août 1816, il fut nommé, à vingt-six ans, commissaire général de la police pour les Bouches-du-Rhône.

Son rôle de haut fonctionnaire ne sera pas examiné ici. S'il eut des mécomptes d'ordre administratif, les cercles lettrés s'ouvrirent devant lui. On fut certainement sensible à ses dons intellectuels, à la singularité de sa culture. L'Académie l'élut dans la classe des sciences, peu après son installation. Il présenta comme titre de candidat un mémoire sur divers problèmes politiques, et fut reçu en séance publique dans la salle du Musée le 20 avril 1817 (*Journal de Marseille* du 23, *Notice des travaux de l'Acad. des Sciences, lettres et arts de M.*, pendant l'exercice 1817, par *Lautard*, Marseille, 1817, p. 30-31), et y prononça un discours sur l'utilité des Académies pour l'avancement des connaissances humaines. Enfin il fit la communication annuelle imposée à chaque

1. P.-M. Nicolas Burtin. *Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein*, Paris, Boccard, 1931. Cf. le compte rendu d'Aug. Viatte et F. Baldensperger, *Rev. de littér. comp.*, oct.-déc. 1933, p. 787-789.

membre sur la religion et la politique des Indous. Mais ses travaux ne se bornent pas à ces rites académiques.

Il y avait à ce moment, à Marseille, une feuille locale bihebdomadaire (mercredi et samedi), le *Journal de Marseille et du dép. des Bouches-du-Rhône*, dirigé par Jauffret, membre de l'Académie, homme de lettres au bagage varié, antérieurement connu pour avoir traduit le théâtre de Kotzebue, à cette date apprécié comme fabuliste. Le journal, fondé pour soutenir le gouvernement de la Restauration, avait des attaches étroites avec la Préfecture. Or, dans le cours de l'année 1817, il publia, en petits caractères, une suite de soixante articles, signés D., avec pour titre *Sur les associations secrètes de l'Europe*, depuis le 12 mars jusqu'au 15 octobre, série qui s'interrompt brusquement. Déjà, avant le 12 mars, d'autres articles avaient paru, mêmes caractères, même initiale : *Remarques sur la discussion relative à la loi des élections* (11-15 janvier, deux articles) ; *Remarques sur les Corporations dites des arts et métiers* (du 18 janvier au 5 février, six articles), suivis de trois autres, à partir du 8 février : *Des fêtes et divertissements publics que se donnaient les corporations dites des arts et métiers* ; à partir du 19 février, jusqu'au 23 avril, en première page, première colonne, *Coup d'œil sur la situation actuelle de l'Europe*, cinq articles, suivis de onze autres *sur les Etats-Unis* ; entre le 19 février et le 8 mars, sous la rubrique *Variétés*, six articles intitulés *De l'art*. Ces diverses études, j'ai acquis la conviction qu'elles émanent du baron d'Eckstein, qui aurait ainsi été le collaborateur temporaire, assidu et zélé de la feuille marseillaise, si zélé même qu'il fournit parfois deux *papiers* dans le même numéro.

A l'occasion de recherches sur le préromantisme provençal et de dépouillements que je faisais parmi les publications du temps, c'est la série sur les *Associations secrètes* qui avait d'abord retenu mon attention, à cause de son importance, — réunis, ces articles constitueraient un volume, — aussi de la personnalité, insolite pour Marseille. qui s'y révélait. Or, J. B. Lautard, dans son *Histoire de l'Académie de Marseille* (3 vol., 1826, 1829, 1843), confirme l'attribution dont j'avais eu idée. A la fin du volume II, il a établi la liste chronologique, par année de réception, des membres de l'Académie,

avec une brève notice sur leurs écrits. On lit (p. 410) à l'année 1817 : *M. le Baron d'Eckstein, des Mémoires sur les Associations secrètes.* Justement le titre de nos articles.

Autre argument, la matière de ces articles a été reprise par d'Eckstein lui-même, dès qu'il eut un poste de choix et de commande à la Société des Bonnes-Lettres. Les *Annales de la littérature et des arts* ouvrent leur tome X (troisième année, Paris, 1823) par une sorte de manifeste contre les principes et les conséquences de la Révolution, signé d'Eckstein, et dans les fascicules qui suivent, insèrent une série de dix articles *Sur les sociétés secrètes par rapport aux mouvements révolutionnaires de l'époque*, lesquels remplissent tout ce volume ; au t. XII, articles sur *la situation morale de l'Allemagne au XVIII*e *siècle*, et trois articles sur *Gœthe* ; au t. XIII, deux articles sur *Schiller* ; aux tomes XV et XVI, *Essai sur les Ecoles littéraires de l'Allemagne*, six articles ; au tome XVII, *De la situation morale et littéraire de l'Angleterre au XVIII*e *siècle*, deux articles. D'Eckstein a fait un remploi des matériaux qu'il avait déjà mis en œuvre pour éclairer la religion des Marseillais ; il s'est borné à débiter sous plusieurs titres ce qui était recouvert sous un titre unique, global et fallacieux. Mais, si d'une série à l'autre, le texte a pu changer, il n'a pas de différence dans le fond, ni dans le dessein.

Il y a là plus que des présomptions : à peine est-il besoin de marquer que les articles marseillais de d'Eckstein coïncident avec son séjour, qu'ils apparaissent très peu de jours après son arrivée (25 décembre 1816, 11 janvier 1817), que le journal, si hospitalier à sa prose, était l'organe officieux de monde administratif. N'était-ce pas, pour le chef de la rédaction, une belle recrue que le commissaire général de la police royale ?

Ces justifications concrètes, je ne les ai découvertes qu'après coup. Pour peu qu'on fût averti de la présence à Marseille du Baron, le contenu de ce mémoire découpé en soixante morceaux, l'esprit combattif et les tendances de l'exposé, la composition et le style, tout dénonçait, à première vue, l'identité de ce rédacteur occasionnel.

Le contenu d'abord et surtout. Quand on parcourt ce travail, on a bientôt l'impression que le titre convient mal.

Sans doute, dans la pensée de l'auteur, les *associations secrètes* ont une sorte de primauté, puisqu'il prétend démontrer, ou plus exactement qu'il insinue à tout moment que leurs machinations souterraines et combinées ont déterminé la chute de l'ancien régime. C'est l'idée génératrice. Mais le sujet, sous sa plume, s'élargit bien au delà de ces limites, et il en vient à recenser toutes les forces d'ordre religieux, politique, moral et philosophique, qui ont agi de concert avec elles ou sous leur impulsion pour assurer la catastrophe, de sorte qu'on songe à un titre plus adéquat : les origines intellectuelles de la Révolution. De la Révolution, et aussi du romantisme : la part qu'il fait aux œuvres et aux initiatives littéraires, celles en particulier qui sont nées en territoire germanique, y apparaîtrait sans cela comme démesurée. Trois séries de faits interviennent donc ici, mais par cette distinction que nous faisons, nous introduisons une ordonnance simple dans un exposé qui est touffu, décousu, désordonné. On voit les grains du collier, mais il n'est pas toujours commode d'apercevoir le fil qui établit le lien.

On remarquera même qu'en ce qui concerne les associations secrètes, ou d'un terme plus juste les sociétés d'initiés, l'auteur est plus sobre que pour tout le reste, et qu'il procède à leur égard, plus souvent par allusions que par développement circonstancié. Après une introduction qui occupe les sept premiers articles, elles nous échappent jusqu'à l'article 12 ; on est alors au XVIIIe siècle, et leur action change d'objet, elle devient principalement politique et s'attaque à l'absolutisme qui ne se décide pas à se reformer. Celle qui les domine toutes, désormais, la franc-maçonnerie, nous est montrée pour ce qu'elle est, une resurgence, aux temps modernes, d'une institution médiévale, fondée par les ouvriers des cathédrales. Elle exerce ses ravages en Angleterre, où elle détermine la Révolution, puis elle débarquera sur le continent, envahira l'Allemagne et même la Suède. Dans l'Europe centrale, elle lie partie avec d'autres groupements, les Frères Moraves, les piétistes, la théosophie, mixture de platonisme et de cabale, dont la fondation se rattache au nom de Jacob Boehme, les Rose-Croix. Le rôle que joue la franc-maçonnerie durant ce siècle, dans les divers pays, les diverses cours d'Europe, est à tout moment invoqué.

A la fin du XVIIIe siècle, les amateurs de mystère et d'occultisme ont de quoi se satisfaire avec Swedenborg, Mesmer, Saint-Germain et Cagliostro. Mais c'est la secte des Illuminés, dits de Bavière, qui est ici mise en relief, avec ses chefs de file Weisshaupt et Knigge: l'auteur connaît par le menu leurs démarches, leurs agissements, leurs tractations, comme s'il avait été de leurs affiliés ; il expose avec irritation et amertume comment ils se laissèrent duper et entraîner dans l'orbite de la maçonnerie par les manigances d'un Mirabeau, auquel il ne pardonne pas (art. 44, 45). La thèse qui sous-tend l'ouvrage, — déjà bien usagée en 1817 — est celle du *complot*, le complot de la *secte*, des sociétés de pensée, dira-t-on aussi, celle qu'on développe depuis 1790, celle qui occupe les cinq volumes de l'abbé Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (1797-1799) qui rencontra tant de faveur parmi les émigrés et en Allemagne. Le propos initial et permanent de d'Eckstein est de montrer que le sous-sol de l'Europe était miné par un réseau de courants souterrains, ramifiés entre eux, et que, par l'effet de l'érosion, la terre qu'on croyait solide s'est écroulée, entraînant avec elle les institutions et les croyances établies. Mais d'Eckstein ne consacre aux associations occultes, c'est-à-dire à l'essentiel, que le quart de son travail, quinze articles, environ, sur soixante, dispersés en îlots.

C'est qu'il aperçoit partout des connivences, et alors, il englobe parmi les complices de l'entreprise tous ceux qui ont contribué au développement de l'esprit humain. Et pour commencer, — car les ferments de la Révolution troublent le monde depuis le moyen âge — Aristote, ou plutôt l'aristotélisme, qui a aidé l'Eglise par l'enseignement de la dialectique, mais qui risquait de mener au doute et qui y a finalement mené ; il a porté un coup funeste à la société « en détachant l'esprit de l'intérêt public » et en développant le sens propre. Après avoir esquissé les origines lointaines de ces mouvements (Aristotélisme, Réforme, Vanini, Bacon, Descartes), il aborde largement le XVIIIe siècle et s'y attarde. C'est la période où les fils se nouent, où les poussées qu'il a antérieurement dissociées convergent pour atteindre le paroxysme de leur efficacité destructive, et alors en quarante-cinq articles (à partir du 15e), se déroule un ample pano-

rama intellectuel auquel il ne manque que d'être mieux disposé et mieux éclairé. C'est d'Angleterre d'abord que vient tout le mal : elle nous avait fait un cadeau, la maçonnerie, elle nous en fait un second, l'empirisme, avec Hobbes et Locke, Locke plus remarquable, dit-on, par son influence que par son génie. « Locke peut être considéré comme le patriarche de ce *modernisme* appelé par excellence l'esprit du siècle » (art. 16). Avec lui commence l'ère des « prétendues lumières ». Inspirer aux hommes le mépris des anciennes traditions, les rendre, pour ainsi dire, étrangers à leur patrie, les déshériter des vertus domestiques de leurs pères, cela s'appelle éclairer le peuple.

Ce philosophe bénéficie d'une propagande dont les principaux agents furent Saint-Evremond, Hamilton, les notables anglais réfugiés en France, et naturellement Voltaire, qui sera le plus actif vulgarisateur ; et Montesquieu aussi, à sa manière, puisqu'il s'inspire des Anglais dans les plans politiques qu'il propose, que l'on croyait éminemment savants et raisonnables, chimère favorite des sociétés secrètes (art. 18).

De là est issu le triumvirat Voltaire, d'Alembert, Diderot, qui se sont donné pour mission d'*écraser l'infâme.* Et on leur adjoint Helvétius : ils sont d'accord avec les hommes rassemblés sous les drapeaux maçonniques.

Mais voici un courant proprement français, qui va s'amplifiant, et dont la source est Rousseau. Les articles qui le concernent sont à la fois véhéments et nuageux. Ce qui lui est reproché, c'est d'avoir mis sur un piédestal la sensiblerie, nous disons la sensibilité, d'avoir proclamé le primat de la vie affective.

Rousseau donna dans une singulière méprise en ne prêtant que du raisonnement aux affections, et des sentiments à l'intelligence (art. 22).

En second lieu, la faute de Rousseau, c'est d'avoir partagé la haine de Diderot contre les classes supérieures. Ce sentiment fut même décoré par lui du nom de vertu. Conséquence :

Cette masse licencieuse, on pourrait dire profondément gangre-

née, dans laquelle Voltaire avait pénétré avec tous les rayons de ses lumières, s'exagéra ses forces ainsi que son mérite à l'aspect de Rousseau (art. 21).

Mais il est des doctrinaires d'autre sorte, et ce sont les économistes, qui ont voulu expliquer les idées de Rousseau, purs théoriciens « qui essayèrent de *faire de l'agriculture*, comme on avait essayé de *faire de l'éducation et de la constitution* »[1] (art. 24), sans comprendre « l'alliance mystérieuse de l'homme avec la terre, alliance dans laquelle celui-ci se rapproche de la vertu primitive à la sueur de son front » (*ibid.*). D'autres disciplines encore sont contaminées : la jurisprudence, avec les Italiens Beccaria, Filangieri ; les sciences de la nature, avec Buffon qui a voulu donner de la nature une explication sans s'appuyer sur la Bible ; Volney qui dans ses investigations sur les croyances des primitifs, prétend ne trouver à l'origine des religions que des cultes agraires ou des mythes solaires (art. 50) :

Ainsi, en nous prêtant à ses explications, il nous faudra prendre comme articles de croyances que la venue du Messie, ses œuvres et tous les mystères du Christianisme ne sont que le résultat de quelques mouvements des corps célestes.

Ce réquisitoire n'épargne aucun des grands noms du XVIIIe siècle, Condorcet, Condillac, Mably, Raynal, Beaumarchais, Mirabeau, et comme si l'auteur craignait d'omettre quelque responsable, on voit, avec surprise, figurer dans cette revue ceux qui nous paraissent bien innocents et étrangers aux mouvements préparatoires de la Révolution, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Barthélemy, et plus anciennement le jansénisme et le quiétisme de Mme Guyon ; eux aussi auraient contribué pour leur part au désordre et à l'inquiétude des esprits, à la diffusion de l'erreur. La résistance n'est représentée que par Leibniz et Bossuet, puis par Saint-Martin, avec des réserves. Les élus se comptent par unités, les réprouvés par dizaines.

Ce résumé laisserait croire que nous avons là une succession de notices individuelles sur ceux qu'on pourrait appeler

(1) Souligné par d'Eckstein.

les instigateurs. En vérité le tissu de l'exposé est sans cesse traversé de considérations générales sur cette période dangereusement féconde. D'Eckstein a bien marqué que le philosophisme tend à remplacer la religion. Il a décelé la naissance et le progrès de l'individualisme, et compris comment les individus, impuissants dans leur isolement, tendent à s'unir en groupes clandestins (art. 15) pour faire pression sur les autorités traditionnelles, comment l'école de Voltaire conjuguée avec la maçonnerie, a su manœuvrer en France pour s'insinuer au sein des familles régnantes, s'imposer au ministre, et conquérir les cours du Nord, la Prusse avec Frédéric II, la Russie avec Catherine, et même en Autriche Joseph II. Les grands, d'autre part, ont perdu le sens de leur devoir d'état et de leur dignité. Il y a eu collusion entre eux et les *avocats* qu'ils méprisaient :

> Désordre moral qui fit concevoir aux grands la vaine prétention de s'abaisser tout en conservant le sentiment de leur élévation et de flatter les savans tout en dédaignant la science.

Les mondaines ont su déployer leurs grâces féminines pour rapprocher et accommoder ces éléments hétérogènes. L'abandon des hiérarchies nécessaires et de ce que Montesquieu appelle les corps intermédiaires, pour avoir préparé la dissolution de l'Etat, devait rendre inefficaces les remèdes de Turgot ou de Necker, et inévitable l'écroulement.

La philosophie, la religion, la politique sont au premier plan dans la pensée de d'Eckstein. Mais il y a pour lui solidarité entre les idéologies qui le préoccupent et cette lassitude des genres établis qui modifie lentement le goût littéraire. Il nous dit donc comment Voltaire a essayé de rajeunir la tragédie en choisissant des sujets modernes et nationaux, comment Ducis essaye d'adapter Shakespeare à la scène française ; tout ce qui annonce, en France, l'éveil de curiosités inédites, le désir du neuf, est ici mentionné, le drame bourgeois, le théâtre de Sedaine, l'œuvre de Sébastien Mercier, la réhabilitation du Moyen Age et l'enthousiasme puéril pour les troubadours, avec la *Bibliothèque des romans*, les *Fabliaux* de Legrand d'Aussy, avec l'abbé Millot, et tout cela qui va s'intégrer dans le romantisme français.

En ce sens, d'un autre que d'Eckstein aurions-nous cet exposé complet de la civilisation germanique au XVIIIe siècle ? Certes, de la France à l'Allemagne, la transition est justifiée puisque l'Allemagne s'est laissé gagner par le philosophisme, la maçonnerie et le sentimentalisme à la Rousseau, mais seize articles là-dessus constituent un véritable *excursus*. On se complaît à ne rien omettre non seulement de la philosophie allemande, depuis Leibniz jusqu'à Kant, en passant par Mendelssohn, Engel, Lessing, Jacobi, Hamann, mais aussi de la littérature, Klopstock, Wieland, Herder, Bürger, Stolberg, Gœthe et Schiller, et encore Winckelmann, avec le retour à l'antique, Bodmer, avec la découverte des Minnesinger, Jean de Muller, avec l'*Histoire de la Suisse*. Ils sont là jugés sans indulgence dans la mesure où ils n'ont pas su se dérober au philosophisme ambiant. On dira de Schiller :

> Ce qui est encore plus à déplorer dans Schiller, c'est d'avoir fourni le germe pestilentiel de ces innombrables romans où il n'est question que de brigands et de scélérats qu'on prendrait, à un certain étalage d'équité, pour d'honnêtes buveurs de sang (art. 36).

Cette évocation tourbillonnante et passionnée de l'*Aufklärung*, du *Sturm und Drang*, avec cette éclosion de génies originaux et ce jaillissement d'œuvres d'art mériterait d'être connue de nos germanisants (art. 30 à 45). Ce qui surprend le lecteur de ces pages, c'est qu'elles n'auraient pu être écrites sans un contact direct avec le monde germanique. L'information n'y est pas livresque ou de seconde main ; elle n'a rien de commun avec celle de Mme de Staël. L'auteur se retrouve, comme un habitué, dans ce dédale d'écoles, de chapelles, d'obédiences. Il connaît les rapports des maîtres avec les disciples, il connaît les plus menues dissidences, les intrigues, les compromis, les trahisons [1]. Il cite des noms qui nous arrêtent. Combien étaient-ils en France entre 1815 et 1820 à connaître le libraire Nicolai, Basedow, Bahrdt, Salzmann, ou Hippel, un Kantien, ou Claudius, dont la philo-

1. A. Viatte (*Sources occultes du romantisme*, t. II, prétend que l'illuminisme de d'Eckstein doit être mis au premier plan de sa pensée : les articles publiés à Marseille donnent la même impression.

sophie « tient le milieu entre celle et de son maître Hamann et celle de Jacobi son ami », ou encore Stilling, Schropfer, le professeur Lichtenberger de Goettingue ? Notre journaliste, au contraire, en parle en homme qui aurait été témoin des luttes, des mêlées. Une pareille familiarité, une si exacte compétence, qui pouvait l'avoir à Marseille, en 1817 ? Personne parmi les indigènes, personne à l'Académie, sauf un hôte de passage qui venait d'outre-Rhin, qui deviendra ultérieurement célèbre à Paris, en raison même de cette spécialité, le Baron d'Eckstein.

Les tendances de cet ouvrage sont également celles du d'Eckstein devenu notoire et parisien. Déjà par les citations que nous avons faites, on a pu reconnaître en lui l'attitude d'un magistrat instructeur et d'un procureur général qui met en accusation la philosophie des lumières et tout ce qui en dérive, ou encore on peut le ranger parmi les prophètes du passé, partisans des restaurations nécessaires. Mais au delà de cette formule qui est une étiquette, on sent en lui un foisonnement de motifs, de réflexions, une complexité de vues ou d'aperçus, d'illuminations desquelles on voudrait dégager un système à la fois étoffé et cohérent. Mais on n'y réussit pas, parce que ce jeune homme, dans sa méditation, en est encore à l'étape de la pensée indistincte, ou plutôt de la pensée passionnée. Pas de raisonnement suivi, pas de discussion en forme, des affirmations brutales, des lueurs qui se projettent au milieu des violences polémiques. Ce qu'on distingue le mieux, ce sont ses haines et ses amours. De ses amours, le compte est vite fait : il n'y a qu'une seule apologie dans ce travail, celle des Jésuites. Ses haines, en revanche, sont nombreuses. La franc-maçonnerie d'abord, et l'Angleterre. La secte, dit-il

> ce fut entre autres... un moyen employé pour *anglomaniser* la France à l'aide des savans et des grands seigneurs de ce pays (art. 11).

Puis Voltaire, l'artisan de toute la machination, « le père du mensonge » (art. 19). Et Montesquieu ? Outre son anglomanie, il est répréhensible pour sa théorie des climats, qui

implique la relativité des croyances et par là favorise l'irréligion. Contre Rousseau, sa colère jaillit en sarcasmes.

C'est lui, au fond, qui mit en vogue cette sagesse en paroles et ce jargon sentencieux où la fausseté et les illusions les plus palpables empruntaient les motifs les plus relevés (art. 21).

Rien n'est d'une plus dangereuse conséquence chez Rousseau que d'avoir, quoique tout autrement que Voltaire, isolé la raison du sentiment.

Et il va jusqu'à l'injure gratuite :

Ce bouleversement des choses dans l'ordre naturel devait produire d'un côté le sublime de la niaiserie, et de l'autre l'absurdité de la barbarie (art. 23).

Il lui adresse même une critique inattendue où se reconnaît l'ami de Schlegel : il en veut à Rousseau d'avoir attaqué la constitution de la France dans ses deux sources : le christianisme et les mœurs germaines. Par ces deux mots, d'Eckstein désigne probablement le Moyen Age féodal, dont la structure sociale, pour un homme du Nord, ne doit rien aux institutions romaines.

Mais ce qui le plus souvent l'irrite, c'est la méthode préconisée par la philosophie des lumières, l'esprit de critique et d'analyse.

L'esprit général tendait fortement à l'exaltation des lumières, c'est-à-dire au triomphe de la raison humaine sur la raison des choses... Ainsi la combinaison des éléments de l'ordre social devait être donnée *a priori* ; rien n'y pouvant être supposé comme résultat de l'expérience, une analyse rigoureuse était appelée à ménager la démonstration de chaque partie jusqu'à l'évidence mathématique. Pour cet effet, il fallut soumettre l'homme lui-même à la division en ne faisant aucun compte de celles de ses qualités qui ne donnaient pas prise à l'entendement. L'imagination, les facultés intuitives, les mouvements du cœur furent repoussés des calculs des gens à lumières (art. 57).

Puis c'est cette conception de l'égalité par nivellement, venue de Rousseau, et qui mène à l'esclavage. Et encore cette aberration qui consiste à isoler l'homme :

Est-il un moyen plus infaillible de livrer une nation pieds et poings liés au pouvoir absolu que de tout réduire en individus par la destruction de tous les liens, que de circonscrire le culte divin dans l'intérieur de l'homme, et d'engendrer des intérêts purement privés sans leur offrir des points d'assemblage qui les rapprochent graduellement d'un intérêt général (art. 23).

D'où ces regrets sur les corporations abolies :

Une fois l'obligation de l'apprentissage abolie, l'honneur des professions mécaniques a été livré à une foule d'aventuriers qui n'avaient passé aucune épreuve. Alors, tout pour le luxe et rien pour honorer le talent (art. 24).

Quand la nation n'est ainsi composée que d'individus détachés de tout ce qui pourrait les encadrer, groupe social, groupe confessionnel, groupe professionnel, quand tout a été combiné pour dissoudre l'organisme politique, le désordre n'est pas loin. Alors, aux approches de 1789,

les bâtards s'arrangèrent avec les comédiens, les hommes d'affaires vinrent les joindre, accompagnés des beaux esprits... rien de ce qui entrait dans cette fermentation ne tenait véritablement à l'État comme ayant droit de cité... (art. 56).

La dislocation des cadres est, après l'action de la franc-maçonnerie, à l'origine de la catastrophe.

Les positions doctrinales du journaliste marseillais sont pareilles à celles que précisera le directeur du *Catholique*, devenu l'adepte de Bonald, de Joseph de Maistre. S'il restait encore un doute sur son identité, il serait vite levé pour qui examinerait sa manière d'écrire et de composer. Mêmes phrases pénibles et lourdes, mêmes locutions impropres, même style disgracieux. Ce qui frappe ici, c'est l'incapacité de rester fidèle à un plan : il annonce le sien au début, en distinguant trois types de sociétés secrètes, mais ne tient aucun compte ensuite de cette division ; c'est un esprit plus apte à la synthèse qu'à la déduction logique, mais la synthèse s'exprime par des fusées soudaines. Son développement est souvent coupé par l'irruption d'une idée adventive qui le presse. Il y a peut-être ordre et cohésion dans sa pensée, mais

non dans le texte qui l'exprime. Or que dira-t-on de lui plus tard à Paris, quand il ne sera plus un débutant ? Voyez Damiron, dans son *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX*e *siècle* (2 vol., 1828, t. I, 306) :

Il est seulement à regretter que sa pensée trop bouillante ne garde pas en son cours cette lucidité et ce bel ordre qui laissent voir les idées dans leur suite et à leur place ; en se précipitant, elle déborde, s'emporte et trouble souvent le lecteur... Il en résulte que les sujets sont plus courus qu'explorés, et esquissés que discutés.

Burtin, dans sa thèse (p. 71), rappelle à son propos ce qu'on disait de Görres :

Ce qui lui manquait c'était l'ordre, la clarté. Il savait trop de choses et il n'avait pas digéré ce qu'il savait ; quand il écrivait, son esprit était comme assailli par les faits et les idées qu'il y avait accumulés et qui semblaient vouloir sortir tous à la fois.

Jugements qui s'appliquent mot pour mot à celui qui était le collaborateur momentané du *Journal de Marseille*, au cours de l'année 1817 [1].

Une fois percé l'anonymat, on est autorisé à attribuer au même écrivain les autres articles signés D. qu'insère la même feuille depuis le 11 janvier. (*Sur la loi électorale*, *Sur les fêtes corporatives*, *Sur la situation actuelle de l'Europe*). Il écrira plus tard dans *Le Catholique* (t. XIV, p. 257) : « Je regardais comme fondamentale la nécessité de donner à tout une base historique » [2]. Cette base, le journaliste la construit à Marseille. Ses articles le prouvent dès 1817. « Il fallait une base à ma spéculation : je la cherchai dans une philosophie de l'histoire. » (*Ibid.*, p. 336.)

Alors quand il aborde le problème *de l'art* (six articles, 19 février, etc.) il ne s'inquiétera ni de beauté plastique, ni de la grâce, ni d'émotion esthétique. Mais, en sociologue, il aura le souci de rattacher les origines de l'art à l'institution sociale et aux fêtes de la religion. Il assimilera les *écoles*

1. Il signe D. ; noter qu'à Paris, d'Eckstein signe aussi souvent par une simple initiale (cf. BURTIN, *op. cit.*, p. 83).

2. *De ma carrière politique et littéraire en France et dans les Pays-Bas.*

aux corporations ; il déclarera que l'enthousiasme doit être accompagné d'un « sentiment de stabilité », et c'est pourquoi il prend vigueur dans les périodes d'ordre et de paix. Çà et là, le philosophe de formation germanique se découvre. C'est évidemment un lecteur de Herder qui écrit :

Un goût, *raffiné par les lumières* [1], a fait disparaître ces chansons, ces contes populaires qui, sous l'apparence d'une simplicité grossière, cachaient souvent plus de sens et plus de verve que beaucoup d'élégans morceaux descriptifs.

C'est un élève de Creuzer, qui explique, en fort mauvais français, la naissance des mythologies,

la mythologie, laquelle n'est autre chose que l'enveloppe plus ou moins sensible, ou, si l'on veut, l'expression des conceptions religieuses puisées par la pensée humaine dans ce que la nature a d'attrayant et de terrible...

Et en opposant art et philosophie, il se donne une occasion d'exprimer encore sa réprobation contre le XVIIIe siècle.

De là cette nouvelle puissance qui, à l'aide des opinions individuelles substitua aux intérêts constitutifs des sociétés, une société fictive sous le nom d'opinion publique. De là encore l'accélération de ce bouleversement qui brisa tous nos liens, détruisit l'esprit de classe et de corps et fit jaillir des décombres de l'édifice social ce *faux éclat*, cet instinct d'orgueil que nous appelons les *lumières du siècle*.

A défaut de qualités littéraires, il y a chez lui unité d'animadversion.

D'Eckstein était donc venu à Marseille, tout gonflé de notions, de principes, d'idées générales ; il avait dans ses malles, des essais, des esquisses, dont il tira des extraits pour le public. En particulier son dossier des *Associations secrètes* est, comme dit Renan de son *Avenir de la Science*, son *pourana*, c'est-à-dire une somme — et un déversoir, — de ses conceptions sur tous sujets. C'est là qu'il puisera à Paris pour fournir de la copie aux imprimeurs.

1. Souligné par d'Eckstein.

Sa contribution aux *Annales de la littérature et des Arts*, à partir de 1823, ne fut qu'un remploi. Si nous avons insisté sur les articles publiés à Marseille, c'est qu'ils sont peu accessibles au chercheur, et qu'ils ont échappé même à la diligence de Nicolas Burtin. Les *Annales*, elles, sont plus faciles à consulter dans les grandes bibliothèques. Et maintenant que nous avons exhumé ces pages enfouies dans une feuille provinciale, chacun au gré de sa curiosité pourra les confronter avec celles qui parurent au grand jour de la publicité parisienne.

Soulignons seulement que d'Eckstein a détaché, dans les *Annales*, ce qui, dans le *Journal de Marseille*, constituait un hors-d'œuvre, les considérations sur la littérature allemande. Il introduit divers articles sur la situation morale de l'Allemagne au XVIIIe siècle, sur Gœthe (t. XII), sur Schiller (t. XIII), sur les écoles littéraires en Allemagne (t. XV et XVI), sur la situation morale et littéraire de l'Angleterre (t. XVII). Ici, l'auteur a mis une sourdine à ses éclats polémiques ; les études sur Gœthe et Schiller présentent des analyses assez objectives, mais on retrouve la personnalité de notre auteur, telle que nous l'avons définie, surtout dans son *Essai sur les écoles littéraires en Allemagne* : information étendue sur la production germanique, considérations amalgamées de littérature, de philosophie et de mystique, précision des faits, gestes et attitudes, importance donnée aux personnalités de second ordre, Jean de Muller, Jacobi, Claudius, Justus Moser, Schropfer, Dr Yung, etc., jugements sévères sur tous ceux qui s'écartent de ce qui est pour lui l'orthodoxie. Les mêmes partis pris qui l'animaient à Marseille sont de nouveau exprimés à Paris. Les sujets qui lui fournissent occasion ou prétexte pour ses professions de foi, seront utilisés encore une troisième fois dans le *Catholique* : aux tomes XIV et XV, il donnera des articles sur Voltaire, les Encyclopédistes, Rousseau, les écoles allemandes, Schiller, Beccaria et Filangieri, la situation morale de l'Angleterre au XVIIIe siècle et aussi de l'Allemagne au même moment. Aux tomes II, III, V, du même périodique, on a des aperçus déjà formulés sur le matérialisme et la civilisation moderne, sur les conséquences philosophiques et politiques de la Réforme, sur la Révolution. Il écrit un ouvrage sur les Jésuites,

sur l'Espagne. Les années passent ; son esprit ne se lasse pas de travailler sur les mêmes données, ni sa plume de retracer les mêmes développements. Tout se passe comme si la substance de sa doctrine était déjà élaborée, comme si les cadres de sa pensée étaient déjà fixés quand il exerçait, à 27 ans, dans les Bouches-du-Rhône, ses fonctions officielles de policier.

Dans son mémoire *De ma carrière politique et littéraire en France et dans les Pays-Bas* (*Catholique*, t. XIV, p. 257 ss.), le baron d'Eckstein passe sous silence son activité d'écrivain pendant son séjour marseillais. Et pourtant il a préludé là au rôle qu'il assumera à Paris: ses écrits de journaliste occasionnel sont des exercices d'entraînement. En ce sens nos quelques pages ne sont qu'une modeste contribution à « sa bibliographie ».

Tout de même, le lecteur d'aujourd'hui, au vu de ces articles qui paraissent, de prime abord, une élucubration morose, y perçoit comme un prélude à des voix qui se sont élevées plus tard. Les origines intellectuelles et européennes de la Révolution française y sont exposées avec le parti pris d'une certaine critique antiromantique que nous avons bien connue avant la guerre. Le baron d'Eckstein est, à sa façon, un précurseur de Maurras et du baron Seillière. Mais les Marseillais de l'autre siècle, abonnés du *Journal*, avec leur culture un peu bornée d'humanistes provinciaux, étaient-ils en mesure de le suivre à travers ses itinéraires idéologiques, et dans ses excursions en Europe centrale ? J'imagine qu'ils devaient ouvrir de grands yeux éberlués devant ce jeune intendant de police, bien curieux semeur d'idées.

A. Brun.

HUGO TROUBLÉ PAR L'INDE

Dans *William Shakespeare*, monument qui exigerait un commentaire perpétuel [1], Hugo convoque autour de son héros les génies suprêmes nommés par lui les Egaux. En manuscrit, l'Inde n'y avait pas de représentant. Sur épreuves seulement, et sur l'adjuration de son éditeur Lacroix, Hugo admettra les épopées hindoues..

En lui renvoyant un paquet de placards, le 2 février 1864, Lacroix [2], parmi beaucoup d'encens, glisse un regret : il vient de lire le *Râmâyana* et le *Mahâ-Bhârata*. « J'en suis, écrit-il, émerveillé. C'est un monde de poésie. » Il s'étonne que le poète puisse n'en pas faire mention « dans la série des grandes œuvres de l'esprit humain ». Sans doute est-ce « parce qu'ils n'ont pas de nom propre ». En effet : Hugo dresse une avenue de colossales statues, comment y faire entrer des génies sans effigie ?

Le lendemain, autre lacune signalée par le diligent éditeur : l'Allemagne n'est pas suffisamment représentée par Beethoven : à celui-ci Hugo se doit de substituer Gœthe, « Schiller à la rigueur ». Lacroix ne s'arrête pas en si bon chemin : voici toute une série de candidatures, depuis longtemps banales, comme j'aurai occasion de le montrer ailleurs ; inévitablement s'y associe aux épopées homérique et hindoue

1. Hugo y attachait une extrême importance : il dit à Stapfer que, dans ce livre, une phrase « contient l'explication de l'univers ». (Paul Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, Paris, 1905, p. 140). Il s'agit de migration des âmes et de « ce que, sous le nom de magie, la science occulte des Perses avait cherché à découvrir ». C'est l'époque où le poète passe du déisme à un quasi-panthéisme : à première vue, il semblerait qu'il dût être sympathique aux doctrines orientales.

2. *William Shakespeare*, éd. de l'Impr. nat. (Ollendorff-Albin Michel), p. 411. Hugo sera ici toujours cité dans cette édition, dont les reliquats et notes sont indispensables.

tout ce que le romantisme couvre du nom gratuit de poésie primitive ou populaire : Eddas, Romancero, Nibelungen.

Le 11 février, Hugo répond sur l'Allemagne, — non, du reste, sans regimber bientôt contre tant d'intervention. Rien à espérer pour Gœthe : il est « surfait ». Olympisme trop bourgeois ? Peut-être, a-t-on supposé, serait-ce trop de deux Jupiter dans un même Olympe.

Finalement, l'Allemagne sera appelée « l'Inde de l'Occident » : n'est-ce pas une association continuant évidemment le dialogue avec Lacroix ? et un peu vengeresse : ce n'est pas, dans le langage Hugo, une très bonne note pour l'Allemagne : après tout, pourquoi venait-on réclamer pour les deux à la fois ? Mais, comme toujours chez Hugo, des mobiles de circonstance sont dominés, on le verra tout à l'heure, par des raisons profondes. Schiller gagne bien quelques rangs, mais Gœthe ne pourra remercier Lacroix que d'obtenir cet attribut terrible : « l'indifférence » [1]. Et, en dépit des éditeurs zélés, il restera que « le grand Allemand, c'est Beethoven ».

Le 14, réponse sur l'Inde : encore une défaite ; peut-être aussi motivée occasionnellement, nous y viendrons, par le même dogme personnel de monarchie olympique ; mais, encore une fois, tenant à toute une cohérence de pensée.

Le poète affirme avoir près de lui tous les « poèmes anonymes ». Il a beaucoup pratiqué, P. Berret l'a montré, les *Livres sacrés de l'Orient*, compilation de Pauthier (1840) ; celui-ci, il est vrai, lois de Manou à part, est très court sur l'Inde, se borne généralement à résumer Colebrooke, n'a rien sur les épopées. Hugo a dû à contre-cœur avaler les vulgarisations de Barthélemy Saint-Hilaire, sa bête noire ; il possédait la collection du *Journal des Savants*, où parut d'abord, en 1853, l'étude sur les Védas, et tant de mémoires académiques que Meurice était chargé de l'en débarrasser ; il suivait les Revues, les travaux de ses amis : à un article de Théodore Pavie, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 55), il prend une citation de l'*Hitopadéça* et en fait un vers de l'*Aigle du*

1. C'est un jugement, une qualification, qu'avait le premier osés Quinet, à une époque (1829-1836) où il voyait souvent Hugo. Cf. *Allemagne et Italie*, Paris et Leipzig, 1839, I, 117-120.

Casque [1]. Or, Pavie a analysé le *Râmâyana* dans la même Revue et parlé des Védas, tandis que J.-J. Ampère y écrivait sur le *Râmâyana* et le *Bhagavata-Purana.*

Dès ses premières notes de travail pour le *Shakespeare* (éd. cit., pp. 360-361), il a sur l'épopée hindoue des vues qui repasseront, parfois textuellement, dans l'addition qu'il va finalement consentir à Lacroix. Pour quelle raison donc écartait-il d'abord les Hindous de l'Eden des Egaux ? Lacroix, dit-il, l'a bien deviné : outre que dans tous les anonymes il y a « beaucoup de fatras » répugnant à son amour de « Latin » pour « le soleil », il y manque la présence du moi créateur : anonymat rédhibitoire pour sa galerie de portraits, absence d'une marque nécessaire pour lui dans tout ce qu'il adore. (« Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu. »)

La correspondance avec l'éditeur s'arrête là [2] : Lacroix rabroué n'a pas poursuivi sa campagne après la ruade du poète. Peut-être, ayant repoussé la suggestion, celui-ci se sentit plus à l'aise pour la laisser faire son chemin : car voici que s'ajoute au texte primitif une page éclatante sur l'Inde. Le thème du conseilleur y semble, maintenant amplifié par les objections mêmes du conseillé, repris avec le coup d'archet du génie. Hugo compare, comme l'avait fait Lacroix, comme tout le monde le faisait, et lui-même dans ses notes de travail, toutes les épopées entre elles ; celles de l'Inde, à présent rattachées par une ficelle à l'autel de la personnalité, expriment un « moi multiple » : le principe est sauf ; sanctifié même par la référence à « l'inscription d'Ash-Nagar » : « *Ces livres n'ont pas été composés par l'homme seul.* »

Toutefois, la hiérarchie est maintenue. Le poète en vient bien aux idées de l'éditeur sur les rhapsodies anonymes, mais non sans enfermer celles-ci, « au sommet de l'art », dans une classe inférieure des sommets : « Ces myriologies composites, les grands testaments hindous surtout, étendues de poésie plutôt que poèmes, expression à la fois sidérale et bestiale des humanités passées, tirent de leur difformité

1. P. Berret, *Le moyen âge européen dans la Légende des Siècles*, p. 352.

2. Mme Daubray, qui prend le soin qu'on sait de l'éd. cit., veut bien me préciser que, lorsque Barthou acheta la correspondance relative à *William Shakespeare*, elle copia « dans le lot ce qui intéressait le volume ». Ce sont ces copies qui figurent dans son édition. A sa connaissance, il n'existe pas « d'autres réflexions de Hugo sur l'Inde », notamment dans la correspondance de 49 à 66.

même on ne sait quel air surnaturel. Le moi multiple que ces myriologies expriment en fait des polypes de la poésie, énormités diffuses et surprenantes. » (pp. 45-46)

Ceci posé, Hugo pouvait contresigner les énumérations de son correspondant, et voilà Edda, Romancero, Nibelungen. Mais pour conclure : « Nous leur préférons les œuvres nommées... Le moi d'un homme est plus vaste et plus profond que le moi d'un peuple. » Tout à fait le point final, mais face au public, du dialogue avec Lacroix : c'est là, en somme, la réponse qui nous semblait manquer à la série des lettres.

Ce parti pris sur l'Inde, c'est malgré tout une date, étant un fait unique, dans l'histoire de Hugo. Et pourquoi celle-là ? Il est aussi facile de l'expliquer que de la fixer : si Lacroix, en 1864, jette les épopées hindoues sous les pas de Hugo, c'est, il le dit, qu'il les a lues récemment parce qu'elles « viennent d'être » traduites. Pourtant Hippolyte Fauche, enthousiaste élève du grand Burnouf et traducteur infatigable, a publié son *Râmâyana* en 9 volumes de 1854 à 1858 ; il a commencé en 1863 la publication du *Mahâ-Bhârata*. Ce qui « vient » d'arriver est qu'en 1864 il donne un abrégé du *Râmâyana* en 2 volumes ; et l'ouvrage ainsi réduit n'est pas seulement plus accessible aux profanes, mais il paraît précisément chez Lacroix, éditeur du *Shakespeare* : c'est sans doute même en manuscrit que Lacroix l'aura d'abord eu sous les yeux, c'est peut-être même par des rencontres avec Fauche qu'il peut se montrer si exactement renseigné sur l'état des études hindoues. Au fait, son insistance de lettré ne concorderait-elle pas avec son intérêt d'éditeur quand il plaide pour obtenir un oracle favorable de Guernesey ?

Pourtant, il y a longtemps que dans le monde mythique de Hugo l'Inde a fait son entrée. Sa résistance surprend en 1864. L'épanouissement progressif des « Petites Epopées » en une *Légende des Siècles*, la montée et l'élargissement de l'esprit épique dans l'évolution du poète, d'abord analysés par P. Berret, ont été dégagés par les travaux de Denis Saurat [1] et L. Emery [2] : parce qu'il a échoué, dans les *Bur-*

1. *Le grand poète épique* (*Europe*, 15 juin 1945, p. 135 suiv.). Cf. *La Religion de Victor Hugo*, Hachette, 1939.

2. *Vision et Pensée chez Victor Hugo*, Lyon (Audin, s. d., 1938 ?), notamment p. 4 suiv.

graves (1843), à imposer au genre tragique toute sa charge de mystère, toute son expansion de sens, Hugo reporte entièrement son espérance sur une dilatation du genre épique. « La tendance à l'épopée » exerce sa souveraineté dès 1853 ; à partir de 1854 le poète « s'adonne tout entier... à ce qu'il appelle ses *Apocapypses* » [1] ; vers 1854-1856 se manifeste décidément le passage du déisme au panthéisme, marque Berret : il ne nomme pas l'Inde comme agent de cette transformation.

Mais D. Saurat (*Europe*, p. 136) restitue à cette influence sa prépondérante, sa juste part : depuis le début du siècle, les immensités versifiées revenues de l'Inde surclassaient, avec leurs milliers de strophes, les pauvres 10.000 vers du *Paradis Perdu*. « Après 1830, les romantiques eurent cet idéal ; Lamartine voulait faire une épopée en 10 ou 15 volumes, dont *Jocelyn* et *La Chute d'un Ange* ne sont que des épisodes. Hugo conserva cette mentalité et enfla sa *Légende des Siècles* de 1 à 4 volumes et garda *La Fin de Satan* et *Dieu* sur le chantier jusqu'à la fin de sa vie... Les romantiques ignoraient ou oubliaient que le *Mahâ-Bhârata* avait été l'œuvre de plusieurs générations. » Nullement : Lacroix vient de l'écrire en propres termes à Hugo, qui lui fera écho. « Je crois, personnellement, qu'il y a là une erreur d'échelle, que le *Mahâ-Bhârata*, à notre sens, n'est pas vraiment une œuvre d'art. » C'est précisément ce que Hugo vient de répondre à Lacroix, et qu'il développera dans son livre.

En vers, le témoignage le plus explicite sera aussi le dernier : *Suprématie*, qui appartient à la *Légende* de 1877 [2]. Auparavant, dans *Dieu*, dont l'essentiel remonte à 1855-56, la

1. *La Philosophie de Victor Hugo*, Paulin, 1910, Introd. et I. Cf. éd. cit. *Fin de Satan-Dieu*, pp. 282-283.

2. On sait que ce poème reprend de très près un dialogue d'une *Upanishad* que Pauthier citait tout au long dans son Introduction. Une coïncidence fait que *Suprématie* est daté de 1870, et que, cette année, les textes de Pauthier sont reproduits dans la *Bibliothèque Orientale* en 2 vol. (Imp. Chaix, aut. éd. Maisonneuve), tirés cette fois, non de Colebrooke, mais de B. Saint-Hilaire trad. Langlois) qui les avait donnés dans le *Journal des Savants*. Le voisinage des citations dans le nouveau recueil me ferait croire que l'araignée qui y figure (p. 11) pourrait avoir décidé le mythe de l'araignée qui sert de conclusion à *Puissance égale bonté*, où échouait la sagacité de Berret ; mais cette dernière pièce appartient déjà à la *Légende* de 59 ; et je n'ai pu découvrir le chaînon intermédiaire où Hugo aurait avant cette date aperçu les textes rapprochés.

place attribuée à l'Inde parmi les principaux systèmes religieux est singulièrement restreinte : pour elle, pas une des huit divisions, des huit figures, qui vont contenir les grandes époques de l'histoire de l'âme ; le manichéisme, encore que traité assez brusquement, obtient du moins son symbole, *Le Corbeau* : un honneur égal est refusé au brahmanisme et au bouddhisme, sur lesquels sa précellence pourtant peut sembler contestable (subordination reproduite dans le *Shakespeare*).

Un poète dit toujours ses vraies raisons, eût-il des raisons qu'il ne dit pas : il y a dans le foisonnement hindou quelque chose qui devrait attirer, étancher, la soif hugolienne de l'immense, et qui, en fait, heurte un besoin vital d'agencer même la démesure, de charpenter la forêt : en toute chose, pour Hugo, un pôle contraire s'appelle Légion.

Sans doute aussi, c'est que dans son poème il réserve à l'Ange le soin d'exposer son propre panthéisme. En conséquence l'Inde est présente, mais éparse. Elle se venge en dictant à Hugo de ces vers miraculeux qui impliquent, quoi qu'il en ait, une familiarité avec l'essentiel :

> Dans les grottes de l'Inde ou dans les rocs d'Eubée,
> Lieux où l'on croit toujours être à la nuit tombée,
> A Glaris où la fleur mandragore chanta,
> A Delphe, à Sunium, dans l'île Elephanta,
> Ou dans la Bactriane ou dans la Sogdiane...

ou encore :

> O voûtes d'Ellora, croupes du mont Mérou
> D'où s'échappe le Gange aux grandes eaux sacrées...

et :

> O prodigieux cerf aux rameaux noirs qui brames
> Dans la forêt des djinns, des pandits et des brahmes...

Saurat a bien raison d'écrire :

Vous pouvez fouiller le *Mahâ-Bhârata* : vous n'y trouverez aucune évocation de ce que nous nous figurons être l'Inde qui se mette auprès de celle-ci :

Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée :
— Viens ! je suis la Nature ! — et, charmés, palpitants,
Vaincus, de tous les points du monde en même temps,
Les bergers, les songeurs, les voyants, les colosses,
Les mornes dieux de l'Inde à tête de molosses...

« Les *mornes* dieux de l'Inde », encore une mauvaise note dans le langage Hugo. Epithète péjorative, emplacements mesurés, l'hommage à l'Inde est à la fois vénération et réticence. L'Orient de Hugo s'est bien développé depuis les *Orientales*, mais surtout vers les mêmes régions où le guidait alors Fouinet, islamisant.

Dans la *Légende*, c'est l'Islam qui, pour l'Asie, s'arroge la part du lion ; la collection d'ascètes, de tyrans, est généralement empruntée à l'Arabie, la Turquie, la Perse. Je parlais de l'influence persistante de Fouinet: en 1828, c'est lui qui avait révélé à Hugo l'extraordinaire « poème de philosophie religieuse» de Ferid-Uddin-Attar, le *Mantic-Uttaïr* [1]; je reste, après Elémir Bourges, persuadé que Hugo a trouvé là, très exactement, son cadre d'oiseaux magiques pour *Dieu*.

Par bien des traits, l'Islam devait moins dépayser que l'Inde la tradition gréco-latine que Hugo défend comme sa chair. Quelque vertige, un recul, sont visibles chez cet ex-virgilien devant tout un hémisphère d'art et de pensée à l'apparence inorganique ; toute une histoire sans dates, toute une civilisation sans individus, tout un panthéon aux branchages mouvants, ne peuvent que déconcerter son besoin de catégories, d'images encadrées.

Comme ses émules, il subit certes le désir de rivaliser, ouvrier du vers, avec les immensités védiques. Mais l'esprit de l'Inde habite peu son subconscient : nous en avons une preuve aussi irrécusable qu'une photographie mentale, les procès-verbaux des tables tournantes de Jersey [2] (n'oublions

1. *Mantic-Uttaïr ou Le Langage des Oiseaux, Poème de philosophie religieuse*, traduit du persan par M. Garcin de Tassy, Impr. Impér., 1863. Le traducteur a publié antérieurement *La Poésie philosophique et religieuse des Persans d'après le Mantic-Uttaïr*. Sur l'influence iranienne chez les écrivain romantiques (Firdousi) v. H. Massé, *Firdousi et l'épopée nationale*, Perrin, 1935, pp. 282-289.

2. Gustave Simon, *Les Tables tournantes de Jersey*, Conard, 1923. L'emménagement mouvementé à Guernesey survient en octobre 55. En mai le poète avait déjà lu à ses familiers la première version de *Dieu*, terminée en avril.

pas que, dans *W. Shakespeare*, il a tenu à insérer tout un plaidoyer pour les tables). Ce que Gustave Simon en a publié recoupe assez exactement (sept.1853-juillet 1844) la gestation de la *Légende* et la première rédaction de *Fin de Satan* (mss. de 1854) et *Dieu* (mss. de 1855). Or, Mahomet, lui, répond volontiers à l'appel du poète — mais pour Brahma, Bouddha, Vichnou, absence totale : ils manquent trop d'humain, sont trop dépourvus d'attributs fixes pour nourrir des apparitions. Signe rédhibitoire, je le crois, pour Hugo : des foisons divergentes, incapables de se restreindre à quelque groupe d'images portatives pour entrer dans un code usuel ; outre que ce panthéisme brouillerait celui du maître de maison, il le déconcerte comme oscillant, historiquement et idéologiquement, entre deux classes, animisme et monothéisme.

Ainsi arrive-t-il que, sauf dans *Suprématie*, il n'a plus à faire à l'Inde après les années 1850-1860, et qu'en 1864 il n'en admet les rhapsodes parmi les Egaux qu'à son corps défendant. Et pourtant, quand il les admet, il se trouve singulièrement accordé avec le plus entier de leurs partisans : Michelet. Et ils se le disent l'un à l'autre avec joie. Il y a donc une entente, et une limite de l'entente.

Parmi les dossiers de travail pour le *Shakespeare*, une petite phrase nous présage la première : « Il est temps de faire la Bible des Peuples»; à très peu près, c'est le titre de Michelet. Plus encore qu'il ne semble : à deux lettres près. Car Michelet dans son journal, le 11 avril 1848 [1], adoptait le titre de « Bible du Peuple », tandis qu'il travaillait au cours public d'où il devait tirer, seize ans plus tard, la *Bible de l'Humanité*.

La *Bible de l'Humanité* paraît en 1864, quelques mois après *W. Shakespeare*. Tout un échange de lettres couvrant les années 1834-1869 nous a été livré [2], où Hugo et Michelet admirent d'avoir à leur insu travaillé si souvent, si parallèle-

1. Gabriel Monod, *La vie et la pensée de J. Michelet*, Champion, 1923, t. 2, pp. 248-249.

2. Par Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps*, Perrin, 1926, pp. 40-70. « Il n'y a pas, dit très justement l'auteur, dans la littérature française du XIXe siècle, deux imaginations plus comparables, deux sensibilités plus fraternelles. » Naguère, puis-je ajouter en confirmation, Georges Victor-Hugo me montrait deux phrases écrites de cœur à cœur par Michelet et que Hugo conservait toujours devant lui sur sa table de travail.

ment et, comme l'écrit le poète à l'historien, trempé « parfois [leur] plume au même encrier ».

Un des axes de la *Bible* de Michelet passe par les découvertes des indianistes. Qui oublierait ses cris magnifiques devant un infini de spiritualité qui le console de la clôture occidentale ? Il s'enflammait, lui, sous l'action vivante du maître de Fauche, Eugène Burnouf lui-même, qui fut pour lui plus qu'une amitié, un culte ; il lui a rendu de fervents hommages. Et je note un petit fait ; dans les papiers Michelet, à Carnavalet, le grand chapitre sur l'Inde manque en entier au manuscrit de la *Bible* : serait-ce que l'auteur l'eût rajouté, sur représentations de Burnouf, en cours d'impression, ainsi qu'il lui arrivait, — ainsi que Hugo sous l'impulsion de Lacroix ?

Quand Hugo remercie Michelet de son livre, le 27 novembre 1864, il souligne la concordance de leurs synthèses : « Votre œuvre est, depuis l'Inde jusqu'à la Révolution, depuis Brahma jusqu'à Robespierre, une tranchée ouverte où l'on peut étudier la formation humaine ». Ce qui unissait ces deux penseurs, avec beaucoup de leurs contemporains, c'était une vaste convocation des âges, où la Révolution, passée mais éternelle, devenait, comme le montrent l'Ange Liberté et toute la conception de *Fin de Satan*, à la fois articulation et symbole dans l'aventure de l'esprit. Mais la limite de leur entente, nous allons la trouver dans le degré de foi attachée à l'apport oriental.

Quelqu'un d'autre encore — et nous arrivons par là à l'explication finale de l'épisode Hugo-Lacroix — suivait alors les mêmes chemins sous les mêmes guides : en 1856, Lamartine remplit de son enthousiasme pour les épopées hindoues tout un admirable volume de son *Cours familier de littérature*. Ses cris sur l'Inde, mais ce sont déjà ceux de Michelet, qui vont rencontrer la demi-adhésion de Hugo. On le comprend : ils sont poussés dans la même atmosphère. Non seulement Lamartine consultait les mêmes sources, mais il recevait les mêmes visiteurs : après d'Eckstein, son fidèle informateur oriental depuis les années 20 déjà et qui alors ne voisinait pas moins avec Hugo, Paul de Saint-Victor était son secrétaire avant de devenir pour Hugo un « commensal assidu » (Berret) et un correspondant régulier (depuis 1858,

d'après la « Note des éditeurs » en tête du *Victor Hugo* de Saint-Victor) ; puis il subissait de plus en plus l'influence envahissante du jeune Dargaud, émissaire, précisément, du groupe Quinet-Michelet, posté auprès du poète croyant pour l'enivrer de tout ce qui n'était pas la foi catholique. De son côté Saint-Victor propageait vers Hugo des idées aussi issues du cours Michelet de 1848.

Sur le rôle capital joué par la transmission orale dans la diffusion des thèmes orientaux parmi les milieux littéraires, L. Renou [1] a un raccourci de quelques phrases où tout est mis à sa place ; j'en extrais seulement un exemple : « C'est surtout Michelet et son cercle, mis en contact avec les orientalistes dans le salon de Mme Mohl [j'y ajouterais, pour Michelet, l'amitié personnelle de Burnouf], qui accueillent les témoignages de l'Inde primitive. » Quant à Lamartine, poésie « antédiluvienne, primitive, orientale..., épopée hindoustanique », ainsi caractérisait-il lui-même les vastes projets où, dès 1836, vingt ans avant le volume hindou du *Cours familier*, va entrer *La Chute d'un Ange*, — « ce qui signifie, dit M. Levaillant [2], que le poème cyclique conçu par lui en 1821 aura l'ampleur des œuvres écrites par les poètes brahmanes, des Védas, ou du *Râmâyana*, dont lui parle alors assidûment l'un de ses nouveaux amis, le baron d'Eckstein ».

Donc, pareillement chez les deux chefs du chœur romantique, le choix de la forme épique la plus distendue, ce tournant des chevaux d'Apollon où va s'infléchir la ligne de la vie poétique, c'est l'émulation avec la poésie hindoue qui en décide, c'est la révélation de l'Inde des orientalistes qui en donne le signal.

Mais là se borne la similitude. Si Lamartine se lance en plein océan oriental dans son poème de 1836, dans sa prose de 1856, si l'Inde le prend à l'âme, Hugo ne dépasse pas une réserve émerveillée : quelques touches dans *Dieu*, un seul poème dans la *Légende*, trois paragraphes somptueux et distants dans *W. Shakespeare*, c'est, sauf rares échappées,

1. *La poésie religieuse de l'Inde antique*, Presses universitaires, 1942, p. XI.

2. Lamartine, *Œuvres choisies*, Hatier, 1925, p. 716. Le dernier critique qui a renouvelé les questions lamartiniennes, H. Guillemin, constate à son tour l'influence notamment des « textes indiens que d'Eckstein a publiés naguère dans *Le Catholique* ». (*Lamartine*, Boivin, 1940.)

tout pour l'Inde. On peut se demander si, le plongeon de Lamartine ayant été un échec relatif, Hugo qui voyait l'expérience aboutir à un renoncement, n'en a pas été renforcé dans son abstention. Sans parler des différences foncières entre les démarches habituelles des deux esprits.

Mais en notant, bien entendu, que ces différences, Hugo n'était pas homme à les oublier ni laisser oublier. Lamartine, quand, sans rancune, il s'incline devant la grandeur hindoue dans le *Cours familier*, ne la côtoie du moins plus, et depuis longtemps, qu'en prose. Lui-même, ce témoignage en prose va gêner celui de Hugo, le Hugo de la lettre à Lacroix, — une fois de plus la concurrence avec le plus égal des Egaux. Il surveillait les publications du rival : on a retrouvé loin dans la *Légende* des souvenirs de *La Chute d'un Ange*.

Et il avait une raison sûre pour ne pas manquer la lecture des Entretiens III à VI du *Cours* et pour n'en pas perdre le souvenir : Lamartine avait terminé le volume par un extraordinaire poème adressé à Mme Hugo « en souvenir de ses noces », où le mari était hardiment qualifié de « vendangeur ivre » [1].

Or, si nous conjecturons que la perspective de reprendre un sujet récemment traité par Lamartine suffit à faire reculer Hugo, nous ne faisons qu'appliquer au domaine hindou la raison avouée par lui, à propos du même *William Shakespeare*, dans le domaine anglais : tandis que le livre achève de s'imprimer, Lacroix tout à coup lui confesse qu'il a depuis longtemps accepté un *Shakespeare* de Lamartine et qu'il va le publier le premier ; aussitôt Hugo s'irrite violemment de la compétition :

« Cela fait une course au clocher, écrit-il à Lacroix le 28 février. Nous devenons, Lamartine et moi, deux jeunes élèves concourant pour le prix sur un sujet donné. » Et cette histoire le travaille tellement qu'il jette pour lui-même une note sur une feuille, afin de mieux se confirmer sa détermination : « M. de L... publie un ouvrage sur Shakespeare. Je

1. Latreille (*Les dernières années de Lamartine*, Perrin, 1925, p. 131) rappelle les circonstances où avait été composée la pièce pour un hommage collectif dédié à Mme Hugo à l'occasion des *Contemplations*. Lamartine la date du 5 juillet 1856, et dit qu'on lui a apporté « hier » sa page à remplir, sa femme, qu'il l'a improvisée dans son lit, sans plume ni crayon.

crois de bon goût d'ajourner la publication de mon livre portant le même titre ».

Mais, ayant mieux pesé les choses, il renverse ses conclusions : en fait, ce qu'il va, au contraire, exiger de l'éditeur, c'est de ne publier Lamartine que six mois au moins *après* lui.

Pourtant Shakespeare était moins que jamais chasse gardée : tous y avaient été devancés par le perpétuel prédécesseur, Chateaubriand. C'est même dans l'*Essai sur la littérature anglaise* que Hugo avait trouvé ce terme d'*Egaux* qui devient central dans son livre ; c'est, en 1836, Chateaubriand le premier qui avait imaginé de grouper autour du poète anglais les plus sublimes des autres pays, et qualifié cette réunion de « société d'illustres *égaux* ». L'expression était reprise et *soulignée* dans un préambule dithyrambique par la *Revue des Deux Mondes*, où Hugo avait pu lire le morceau sur Shakespeare qui y était isolé dans la publication de ces « bonnes feuilles ». Plus même : la Revue ajoutait : « Lui aussi (Chateaubriand), il est de cette *société* » ; tout pareillement, Hugo, ayant dit à son tour et par deux fois : « L'art suprême est la religion des Egaux », conclura que ce n'est « point une *société* fermée », s'y réservant lui-même sa place.

Preuve, il me semble, dans un exemple typique, de ce qui ne saurait être emprunt, mais bien réminiscence inconsciente. Et de même est inconsciente la reprise du *mouvement*. La part faite aux différences du génie, c'est manifestement du branle donné par Chateaubriand que vient cette saisissante puissance de mouvement qui emporte la grande prose historique de Lamartine, Hugo, Michelet : mêmes attaque et fougue, mêmes commentaires lyriques sur des enfilades de noms propres et des raccourcis de périodes. Notez que ce qu'en 1836 Chateaubriand faisait à 68 ans, Lamartine en 1856 le fait à 66, Hugo en 1863 à 61, Michelet en 1864 à 66 ; une coïncidence d'âge aussi dans cette infaillible euphorie des maîtres de la soixantaine (encore un thème cher à Elémir Bourges).

Une sorte de comparatisme à grandes enjambées nous vient du vieux Chateaubriand. Plus d'un en hérite sans peut-être se le rappeler. Hugo ne refuse pas la « compétition » sur Shakespeare avec le maître premier de l'enfant sublime.

Il la refuse avec Lamartine. Passer le second sur l'Inde n'a pas dû lui sourire davantage. Qui sait si ce n'est pas l'enthousiasme effréné de Lamartine pour les épopées hindoues qui aurait achevé de freiner le sien, lui prouvant qu'un tel art ne saurait s'accorder à la fois avec deux appétits de poètes impossibles à confondre ? Ces raisons épisodiques peuvent, fût-ce chez les plus grands, entraver l'expression publique d'une pensée ; elles s'accompagnent d'ailleurs d'un sûr avertissement secret ; je ne crois jamais qu'elles changent une attitude de l'être.

Ici encore, en effet, le mot à mot ferait sortir du *W. Shakespeare*, du témoignage sur l'Inde, tout le sens lointain : ce n'est pas au hasard que Hugo, à cette occasion, se qualifie de « Latin » ni qu'il qualifie l'Allemagne « Inde de l'Occident », — nous y revenons.

On sent chez lui, sur ces deux sujets, un même réflexe de défense : contre cette religiosité poétique, partout répandue depuis plus d'un demi-siècle, venue de Herder, assortie au romantisme allemand, et où la notion de mystère avoisine, selon Hugo, le vice de confusion. Il y a toujours en lui du rocher, qui manque à la féminité de Lamartine et de Michelet ; un instinct élémentaire le met en garde contre ces forces femelles. De là cette méfiance, alors exceptionnelle, devant tout ce qui, se prévalant pourtant à ses yeux de la qualité « populaire » ou « primitive », ne dépasse pas seulement les facultés individuelles, mais submerge les limites de la personne. Il dit parfaitement ce qu'il veut dire quand il appelle l'Allemagne une Inde : dans l'une et l'autre il flaire le même danger pour l'esprit. Est-ce pour jouer un tour à Gœthe que Beethoven est le grand Allemand ? Voici la plus véritable arrière-pensée : « La musique est le verbe de l'Allemagne. La musique est la vapeur de l'art ». Ailleurs émerge le véritable souci : « Ces deux génies, Homère et Shakespeare, ferment les deux premières portes de la barbarie. » Ailleurs on voit l'Inde osciller entre Eschyle, qui est disproportion (et il y a encore de l'Asie en lui) et cette Allemagne qui est vapeur.

L'Allemagne, Inde de l'Occident, c'est une déjà vieille idée, et lancée par l'intéressée, presque une expression traditionnelle : vingt ans plus tôt, Quinet disait : « une sorte d'O-

rient chrétien, une Asie dans l'Europe »; en son admiration nuancée, Hugo, qui a eu le temps de voir où cela mène, montre la face et le revers, sépare la nuée.

C'est par son besoin caractéristique d'engouffrement, de naufrage, que l'Allemagne de Herder (ensuite, de Schopenhauer) se jette dans les grandes marées orientales ; c'est l'appel au déluge et à l'engloutissement qu'à leur insu répètent et Michelet et Lamartine dans ces grands cris contre l'étroitesse occidentale : et c'est exactement ce que l'instinct de conservation chez Hugo se refuse à ratifier. Et sciemment et plus qu'il ne sait, il est hindouisant, mais il est Hugo hindouisant ; lui n'accepte ni ne jubile de se perdre dans la marée. Justement parce que ce rocher n'a pas pour les submersions tout à fait une incompatibilité assurée, il doit leur signifier jusqu'où elles n'iront pas.

Autrement dit, je crois que ce n'est pas de Lamartine que Hugo était vraiment jaloux quand Lacroix le forçait à s'expliquer sur l'Inde : c'est de Hugo. L'Inde, c'est un de ces nombreux secrets de poète avec lesquels il ne lui faut pas trop d'explications.

Car on ne peut prendre pour argent comptant sa condamnation des anonymes ; l'opinion qu'il exprime est en retrait sur l'action qu'il subit. Après les *Burgraves*, il projetait un grand poème sur l'Inde et les continents étranges. Peut-être depuis la fugue de sa fille, l'Inde qui la lui prend devient-elle dans l'animisme du poète une personne adverse. En réalité, si on le contraint d'énoncer un jugement, il est relativement sincère en le faisant circonspect : il ne trouve, en effet, pas très chargée la page hindoue dans le bilan de son rêve éveillé. Mais il n'est pas moins certain pour lui que pour nous que la vérité dépasse la critique textuelle.

Un vrai poète ne peut éprouver, comme il le fait, le choc d'une technique liée à tout un climat, sans que la masse entière des formes de pensée associée aux formes d'expression l'ait pénétré, imprégné. Pas plus que Lamartine, il n'eût pu devenir un épique de proportions asiatiques sans que ce fût devenir un rêveur d'un nouvel hémisphère. L'Inde lui apparaît comme suspecte d'anonymat, en lui elle reste pour une grande part de l'innommé, seulement il est quelqu'un en qui beaucoup de choses essentielles doivent continuer de

bouger par delà les recensements et les catalogues, et l'Inde occupe de larges pans dans cette sorte d'ultra-nomenclature où voyagent les legs de Kabbales et de Gnoses.

Un poète — et en cela Michelet, que cette appréhension empêche de dormir, l'est de la même façon que Hugo — est plein de villes enfouies, de genèses interrompues, de peuplades qui veulent renaître ; c'est à cette fantastique tapisserie intérieure que Hugo confie ses nébuleuses hindoues, c'est à elle en retour qu'il emprunte de quoi les multiplier et résoudre en ces « mythologies composites », dont n'effleurent de fois à autre qu'un torse écailleux, une ombre sur une île, un signe sur un cap, douze ou deux syllabes (yoghi-fakir-Brahma), mais qui nécessairement circulent dans ses zones les plus occultes comme un aliment des profondeurs.

Il n'en peut donner qu'une attestation confuse comme tout le domaine lui apparaît confus : vraiment est-ce qu'il faut qu'il sache à quel point la présence de l'Inde est fatalement liée à tout ce siècle qu'il respire, qu'il aspire ? Hugo fonctionne sans accroc à la façon d'un instrument parfait happant de partout les brins utiles, d'un « alambic » (le mot est de lui) où tous les fruits de l'invention et de la rêverie d'un long temps d'hommes viennent se décanter en essences plus entêtantes. Ce qui compte, ce n'est pas tel emprunt à telle lecture, mais cette imprégnation générale, cette porosité du génie qui produit le prodigieux complexe appelé la pensée de Hugo. La prolifération des poèmes à forme infinie, pareils à des systèmes planétaires, n'aurait sans doute pas poussé dans cette tête latine si toute une connivence d'époque n'y eût aidé à travers les expériences préalables de ceux qui les tenaient expressément de l'Inde. Finalement, il ne donne pas seulement sa forme décisive à une Inde de l'Europe romantique, mais sa machine intérieure en a extrait, sans tout à fait lui en rendre compte, des éléments actifs, fondus en une métaphysique elle-même composite et une théologie en suspens.

Raymond Schwab.

LES AMITIÉS ROMAINES D'ÉMILE ZOLA [1]

On connaît la réponse hautaine d'Emile Zola à Gaston Deschamps qui, au lendemain de la publication de *Rome*, l'accusait d'avoir plagié un ouvrage récent : non seulement il reconnaissait volontiers la dette qu'on lui reprochait, mais encore il énumérait fièrement tous les livres qu'il avait lus et utilisés, des livres difficiles et des livres rares, disait-il, des livres en français, en italien et en latin ; et, affirmant une fois de plus le devoir et le droit du romancier de prendre partout où il les trouvait tous les documents nécessaires à la construction de son œuvre et à l'expression de son idée, d'user de toutes les sources d'information, livres, témoignages oraux, observations personnelles, pourvu qu'avec ces matériaux il sût créer de la vie, il ajoutait :

Si nous abordions les documents fournis par des témoignages

1. Sources : a. *Rome*, journal inédit d'Emile Zola, manuscrit conservé à la bibliothèque d'Aix-en-Provence. Ce journal sera prochainement publié.

b. Des lettres inédites d'amis italiens du romancier. Ces lettres m'ont été communiquées par M. le Dr Jacques Emile-Zola, avec une obligeance et une générosité dont je lui suis infiniment reconnaissant.

c. *Le Temps*, *le Journal des Débats*, *le Figaro*, *le Gaulois*, *le Gil Blas*, *le Matin*, *l'Indépendance belge*, etc., octobre-décembre 1894 et mai-juin 1896.

d. Ugo Ojetti, *Cose Viste*, t. I, pp. 254-263.

M. P. Arrighi a publié dans la *Revue de littérature comparée*, en 1928, sous le titre : *Zola à Rome*, un article dont la documentation est empruntée aux périodiques italiens. Nos sources sont différentes, nos deux études se complètent réciproquement.

Je rappelle, pour la clarté de l'exposé, qu'Emile Zola arriva à Rome le 31 octobre 1894 et qu'il en partit le 5 décembre. Il avait séjourné à Naples, avec excursions à Pompéi, à Capri et au Vésuve, du 23 au 28 novembre ; ce qui réduit à vingt-neuf jours le temps passé à Rome. Il revint par Florence, Venise, Milan, en s'arrêtant dans chacune de ces villes, et fut de retour à Paris le 16 décembre au matin. Le roman parut en mai 1896.

que j'appellerai les documents oraux, nous n'en finirions pas. Ainsi lors de ma troisième visite au Palatin, j'ai eu la chance et l'honneur d'être accompagné par notre grand peintre Hébert et par M. Barnabei, le directeur des fouilles, qui a bien voulu me donner les notes les plus utiles. C'est également avec Hébert que j'ai visité la chapelle Sixtine, les Chambres de Raphaël et le musée des Antiques. Mais je m'arrête : il serait certainement indiscret de nommer les ministres qui se sont mis galamment à ma disposition, les chefs de tous ordres qui ont tenu à me renseigner eux-mêmes, les salons de Rome où j'ai été reçu, tout ce bon vouloir, qui m'a permis de faire, en cinq semaines d'acharné travail, la plus vaste des enquêtes [1].

Déjà, en décembre 1894, à son retour de Rome, il avait déclaré à un journaliste du *Temps* :

J'ai été très cordialement reçu dans de grandes familles romaines, chez le prince Odescalchi, chez la comtesse Lovatelli, chez la comtesse de Santafiora, etc. J'ai vu le plus de monde possible et j'ai causé avec toutes les personnes qui pouvaient me renseigner. J'ai visité Rome avec des personnages qui se sont mis à ma disposition avec une complaisance charmante. Je n'ai qu'à me louer en particulier de M. Baccelli, ministre de l'Instruction Publique, qui a refait le Forum et découvert la Basilique Julia [2]...

Il est facile de contrôler toutes ces affirmations, qu'il s'agisse des livres lus à Paris, ou des rencontres romaines. Zola était le plus méthodique, le plus ordonné des écrivains. Toutes les notes qui ont précédé ses romans ont été par ses soins classées et conservées ; elles ont été après sa mort déposées par Mme Zola à la Bibliothèque Nationale et à la Bibliothèque Méjanes. On peut les consulter. Les notes de *Rome*, indépendamment des deux volumes du manuscrit définitif, forment quatre dossiers : une première ébauche, suivie des fiches individuelles des personnages ; une deuxième ébauche ; le journal du voyage à Rome ; les notes de lectures et divers documents.

1. Article de Gaston Deschamps, dans *le Temps*, 17 mai 1896. Emile Zola, *Les droits du romancier*, dans *le Figaro*, 16 juin 1896 (article reproduit dans : *Nouvelle campagne*, 1897).
2. *Le Temps*, 17 décembre 1894.

Les notes de lectures permettent de savoir quels ouvrages ont été lus effectivement et comment ils ont été lus ; l'étude en est intéressante, mais je ne l'entreprendrai pas ici.

Le *journal* comprend quatre cents feuillets, suivis d'une table des matières. C'est un document fort curieux, qu'on n'a jamais, si surprenant que cela paraisse, utilisé jusqu'ici[1]. Il permet de suivre le romancier, jour par jour, dans son étude méthodique de la ville et dans toutes les étapes de son enquête. On y trouve les premiers éléments des descriptions du roman et parfois, à la suite de notations hâtives, des pages d'une belle venue, dont on pourra préférer la simplicité directe aux développements oratoires qui en sont nés. On y trouve aussi le récit des visites les plus importantes et le sommaire de ce qui y a été dit. On y découvre, dans les limites inévitables d'un séjour trop court et d'une préparation insuffisante, une volonté de connaître et de juger par soi-même, une conscience professionnelle, une méthode, une concentration de la pensée et de l'effort, qui imposent le respect. Même s'il y a çà et là des erreurs et des naïvetés, le journal est la meilleure réponse à tant de critiques, d'insinuations malveillantes, d'accusations et de calomnies que la presse a multipliées et que, par la suite, des revues et des livres ont pris plaisir à répéter.

De ce journal, je n'utiliserai ici que quelques fragments, ceux qui nous permettent de savoir exactement quels ont été les contacts de Zola avec les divers milieux romains, quels ont été les Italiens qu'il a pu interroger et ce qu'il a appris d'eux. Je ne parlerai pas des Français ou des quelques étrangers qui résidaient alors à Rome et qui, les uns prudents et les autres bavards, ont été, à des degrés divers, des informateurs du romancier. Je ne parlerai que des Italiens. Et encore passerai-je sous silence les visites officielles au roi, à la reine et à Crispi, pour ne retenir que les rencontres auxquelles Zola fait lui-même allusion dans les passages cités de ses articles du *Temps* et du *Figaro*. Nous constaterons que lors-

1. M. Maurice Le Blond en a signalé l'existence dans les notes de l'édition Bernouard ; il ne pouvait pas en parler plus longuement. M. A. Zevaès, qui a écrit sur Emile Zola un livre excellent, s'est contenté pour le voyage à Rome, des articles de la presse, sans en effacer les fautes les plus grossières. M. P. Arrighi ignorait l'existence du journal.

qu'il répondait aux attaques que la presse parisienne ne lui avait pas ménagées pendant son absence, ou plus tard à celles de Gaston Deschamps, il mettait dans ses phrases quelques mots excessifs, — ou faisait trop d'honneur à ceux qui l'avaient reçu : les plus grands écrivains ont leurs petites faiblesses, et les polémiques ont leurs nécessités. Nous constaterons aussi que « tout le bon vouloir » des Romains qui l'accueillaient et le guidaient n'allait pas sans de secrètes intentions, — qu'il n'ignora pas. Nous constaterons enfin que les récits de certains contemporains ne méritent pas le crédit qu'on leur a parfois accordé. Et nous pourrons ainsi, par une mise au point qui paraît n'être pas inutile, savoir approximativement ce que le roman doit aux salons de Rome, au prince Odescalchi, à Ruggiero Bonghi, au comte Bertolelli, aux journalistes de la *Tribuna* et à Capuana. Des ministres, il n'y aura rien à dire : Emile Zola est allé rendre visite à Baccelli, ministre de l'Instruction publique, à Boselli, ministre des finances, à Ferraris, ministre des Postes et Télégraphes : le journal les nomme, sans un mot de plus. Il ne permet pas davantage de savoir quels ont bien pû être « les chefs de tous ordres » qui ont tenu à instruire eux-mêmes le romancier. Mais sur « les salons », les renseignements ne manqueront pas.

*
* *

Emile Zola ne pénétra évidemment pas dans le « monde noir », qui se condamnait à la solitude derrière les portes closes de ses palais, et n'allait pas les ouvrir pour l'auteur de *Lourdes*. Mais l'aristocratie qui, par attachement sincère ou par intérêt, s'était ralliée au Quirinal, lui fit un accueil flatteur. Les invitations furent assez nombreuses, parfois pressantes, et pour permettre au romancier de connaître un peu la haute société romaine, on réunissait chaque fois ceux et celles qui pouvaient l'intéresser ou le charmer. Quelles parts avaient dans cet accueil l'admiration, l'amitié, la curiosité, la vanité, le désir de séduire et le calcul politique, il n'est pas possible de le savoir. Il semble bien qu'on s'inquiétait un peu du livre annoncé et qu'on désirait en orienter

les jugements. Cette société, dès lors très diminuée dans ses fortunes et dans son prestige, isolée entre les intransigeances du Vatican et les arrivismes bourgeois du régime nouveau, désirait plaire au romancier et se préoccupait généralement d'être peinte par lui sous des couleurs aimables. Il semble, quand on lit le *Journal*, que cet empressement même fut une maladresse ; du moins tant d'amitié témoignée ne rendit pas Zola plus indulgent pour un monde que d'avance il condamnait : car les notes qu'il rédigeait le soir même de chacune de ces rencontres sont impitoyables ; on serait même prêt à y voir de l'ingratitude, si on ne se rappelait que le souci de la vérité, si rude qu'elle fût, passait pour lui avant tout autre sentiment.

Celle qui la première lui fit fête fut la comtesse Lovatelli. Elle appartenait à la glorieuse famille des Caetani qui était fière, dans le passé, de son pape, de ses cardinaux et de ses hommes de guerre, et dans le présent de ses savants. Le père de la comtesse, Michelangelo Caetani, duc de Sermoneta, l'érudit commentateur de Dante, avait aimé s'entourer d'hommes de lettres et d'artistes et reçu, dans son palais de Rome, Walter Scott, Chateaubriand, Stendhal, Liszt et Gregorovius. Elle-même maintenait cette double tradition, par l'accueil qu'elle faisait aux lettrés et aux savants de tous pays, et par ses travaux érudits. Elle avait cinquante-quatre ans lorsque Emile Zola vint à Rome, et une réputation fort honorable dans le monde de l'archéologie, par de savants articles qu'avaient publiés la *Reale Accademia dei Lincei* ou la *Commissione Archeologica Communale di Roma*. Elle avait écrit précédemment ses *Antichi monumenti illustrati*, ses *Miscellanea Archeologica*, et les *Nuova miscellanea archeologica* venaient de paraître.

Ajoutons que son frère Onorato, duc de Sermoneta, était un géographe estimé et que son neveu Leone se préparait à consacrer sa vie aux études islamiques.

Cette maison dans laquelle Zola pénétrait pouvait être particulièrement intéressante pour un étranger. Mais il n'était attiré ni par les gloires passées d'une famille, ni par les travaux érudits. Il vivait dans le présent, cherchant dans le présent les possibilités d'avenir. Dans les salons de la comtesse Lovatelli, il ne vit qu'un monde étroit, vieillot et ana-

chronique, en marge de la vie, ignorant des grands problèmes des sociétés modernes, et condamné.

Rien pourtant ne fut négligé pour le séduire. Le mardi 13 novembre, la comtesse donna un grand dîner en son honneur ; quelques jours auparavant les journaux avaient annoncé cet événement. Impatiente de s'entretenir avec lui, désireuse de lui plaire par sa science et son talent d'écrivain, désireuse aussi d'être une initiatrice aux beautés de Rome, une inspiratrice, elle faisait déposer à son hôtel, quelques heures avant le dîner, un de ses livres, accompagné d'une lettre fort aimable, où il y avait de la poésie, du latin et du grec, avec écriture régulière et appliquée.

Mardi, 13 *novembre* 1894.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir un de mes petits volumes, dans l'espoir que de retour dans votre pays, il vous rappelle quelquefois mon nom, et cette ville de Rome qui a été si heureuse de vous accueillir et de vous prouver sa sympathie et son admiration. Si un jour par hasard vous ouvrirez (*sic*) ce volume, j'espère que ses pages, surtout celles du *Tramonto Romano* et du *Pincio*, reconduiront votre pensée sous notre beau ciel, au milieu de nos vieilles et classiques ruines enguirlandées et rajeunies par les fleurs et par une éternelle verdure.

Ne voyez donc dans cette petite offre qu'un hommage d'admiration, qu'un simple *Romae et auctoris mnemosynon*. Mille amitiés à madame Zola et à ce soir le bonheur de vous avoir.

Bien à vous.

Ersilia Caetani Lovatelli.

Emile Zola alla donc ce soir-là chez elle, et dès son retour à l'hôtel nota ce qu'il avait observé : « Les deux jeunes filles. La plus jeune : l'air craintif, effacé, un Botticelli éteint. On dit la mère très sévère, toute à sa science, sans grande tendresse. Veuve. N'est jamais sortie d'Italie. Reçoit beaucoup, presque uniquement des hommes, des savants cosmopolites, surtout des Allemands. Une maison spéciale à Rome, et comme il n'y en a pas d'autres. » La semaine suivante, après l'avoir revue, il ajoutait plus durement : « La Lovatelli est

une coquette, tenant beaucoup à être femme, malgré tout son grec. »

Naturellement il ne manque pas de décrire le palais, qui se trouvait à la place Campitelli, un large escalier, de vastes salons, une grande pièce pleine de livres, des plafonds peints ou à caissons dorés, très peu de tableaux, un mobilier insuffisant et disparate, « et beaucoup de choses hétéroclites qui traînent, des photographies, des bibelots de bazar, pas d'objets d'art vraiment intéressants ».

Surtout il juge en quelques lignes cette haute société, d'ailleurs ici assez mélangée, avec laquelle il était pour la première fois en contact : « Un monde enfantin, une conversation molle, diffuse, sans gaieté... Cette société m'a l'air tout à fait en arrière, Louis-Philippe. Les femmes ont plus d'abandon que les nôtres avec les hommes. Une amitié plus libre, plus donnante. » Bonghi seul lui parut « très curieux » ; Hébert était là, mais il restait silencieux. « En somme, tout cela peu récréatif pour nous. » Zola s'était ennuyé, et les propos entendus lui semblaient si pauvres et si peu significatifs qu'il n'avait rien d'autre à noter que ceci : « Un savant allemand qui demeure au Janicule m'a montré un revolver qu'il avait dans sa poche. Il paraît qu'il a déjà été assailli trois fois. Les canotiers de Rome n'osent pas descendre le fleuve dans la ville, parce que les gamins leur lancent des pavés énormes. Jolie enfance. Cela me rappelle encore Aix, les gamins de mon enfance » [1].

La semaine suivante, le mardi 20 novembre, Emile Zola était invité à déjeuner par la comtesse de Santafiora dans sa villa de Genzano, près du lac de Nemi. Il y alla, accompagné de Mme Zola, de la comtesse Lovatelli et de Bonghi. Toute une journée dans des paysages splendides, avec une promenade l'après-midi de Genzano à Frascati, et au retour un beau coucher de soleil sur la campagne romaine. La comtesse Lovatelli, quelque désir qu'elle en eût, ne réussit pas ce jour-là à plaire au romancier, dont le journal trahit l'agacement. Mais elle, enchantée des jolies choses qu'elle n'avait pas manqué de dire, conserva de cette promenade un beau souvenir, avec le secret désir de retrouver un peu d'elle-

1. *Journal*, ff. 206-209. 13 novembre. — Le savant allemand était l'archéologue W. Helbig, m'a dit M. E. Maynial.

même dans les pages du livre qui devaient évoquer Nemi et Frascati. Au début de mai 1896 elle reçut le roman, chercha les pages qui l'attiraient, et remercia aussitôt :

Rome, 13 *mai* 1896.

Cher Monsieur,

Je m'empresse de vous remercier bien sincèrement de l'aimable envoi de votre volume, que je vais lire avec le plus vif intérêt. Mais en attendant, je n'ai pu m'empêcher de parcourir sur-le-champ les pages dans lesquelles vous décrivez avec tant de vérité et en même temps de poésie certains endroits de Rome que j'aime particulièrement, et ses admirables environs. La description de ces derniers m'a fait penser avec plaisir à la course que nous fîmes à Albano, Genzano et Frascati, dans une belle journée d'automne... *dies albo signanda lapillo*. Je sais d'avance que je relirai ces pages plusieurs fois. Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au bon souvenir de Madame Zola et croire aux sentiments d'amitié de votre dévouée

Ersilia Caetani Lovatelli.

Pensa-t-elle que ces pages qu'elle lisait lui devaient un peu de leur beauté ? Peut-être, et peut-être après tout n'eut-elle pas entièrement tort de le croire. Mais cela ne signifie évidemment pas que Zola ait lu le livre, en italien, qu'elle lui avait offert.

*
* *

Beaucoup plus net apparaît, dans certaines pages de Rome, le souvenir des quelques heures passées auprès de la comtesse de Santafiora. Il y avait chez Emile Zola une telle promptitude, une telle vigueur, à saisir l'essentiel, qu'une simple rencontre, une promenade, une conversation, quelques mots, pouvaient être pour lui décisifs. Si bien qu'on retrouve, en plusieurs endroits du roman, la couleur et l'accent des paroles entendues à Genzano.

Emile Zola avait déjà rencontré la comtesse de Santafiora chez le prince Odescalchi. Elle l'avait invité à déjeuner et à passer une journée chez elle par un petit mot très simple :

Cher Monsieur Zola,

M. Hébert me fait espérer que vous pourriez venir un jour à Genzano avec Mme Zola. Veuillez me dire si samedi ou mardi vous conviendraient, j'apprends que les autres jours vous êtes engagé. Je serais enchantée de vous voir et de vous montrer notre villa.

Comtesse de Santafiora.

Jeudi matin, [15 *novembre*].

Emile Zola parle d'elle dans quelques lignes de son journal, non sans rudesse dans les mots, comme toujours, mais avec une évidente sympathie :

La Santafiora, sur le retour, quarante-cinq ans, veuve et désespérée de vieillir... une âme romanesque et mélancolique, s'emplissant de noir devant le lac de Némi. Pour la poésie, pour les amours tragiques qui finissent mal. A dû être charmante plutôt que belle. Voyage, connaît Paris [1]...

Avec elle il revit des paysages qu'il connaissait déjà, mais il les vit sous un autre aspect, avec une autre signification. Le mercredi 7 novembre, il avait fait une grande promenade en voiture par Frascati, Marino, Albano, Genzano ; c'était une belle journée de soleil. Il avait vu le lac d'Albano :

Un lac rond au fond d'un cratère. Un entonnoir de verdure. Lac noir avec des luisants d'étain... L'air triste et funèbre, grand, d'une mélancolie sinistre...

Mais au lac de Némi, il avait surtout admiré l'étonnante richesse de la végétation, plus qu'il n'avait ressenti la tristesse de l'eau dans l'ombre du soir :

Le lac dort au fond d'une coupe de verdure, et la verdure est beaucoup plus vigoureuse et dense qu'au lac d'Albano. Le soleil en été chauffe le lac, une vapeur s'en dégage, et c'est de cette humidité et de ce soleil que naît une fécondité formidable. Coupe profonde. Les arbres descendent jusque dans le lac. Ils trempent leurs branches dans l'eau... En bas des terre-pleins moussus. Nous

1. *Journal*, *t.* 279, 20 novembre.

arrivons vers cinq heures, et à ce moment-là le lac se trouve complètement dans l'ombre portée du bord où nous nous trouvons, de façon que seul le bord opposé, où est Némi, est baigné d'un soleil d'or. En bas la nappe d'eau absolument immobile, pareille à un miroir d'étain terni. Une eau morte, auguste et sépulcrale. Très claire, mais si profonde, si morte. En bas un moulin. Une tombe étrusque, près de là, qui a servi à Renan. Le lac noir et argent. Pas d'habitations autour. Le ciel très bleu au-dessus[1]...

Que l'on compare à ces notes les quelques lignes écrites après la journée à Genzano :

Ce lac de Némi terrible de tristesse, c'est à y mourir... Les bords noirs s'enfonçant et le lac d'étain morne et noir. L'humidité affreuse, la mousse dans les allées qui descendent au bord de l'eau. Le matin, paraît-il, l'épais brouillard; et par les temps de nuages, tout en plomb. Même par le soleil, mélancolique et terrible, avec les arbres qui descendent [2]...

Ne reconnaît-on pas dans cette vision nouvelle, et dans certains mots féminins, la sensibilité d' « une âme romanesque et mélancolique s'emplissant de noir devant le lac de Némi» ?

Et c'est ainsi que la belle page du roman, où le lac est décrit [3], va combiner les images premières avec les impressions suggérées, utilisant, pour accentuer le caractère funèbre et désespérant, ce qui avait été dit primitivement du lac d'Albano et le passé tragique qu'évoque le drame de Renan. Page puissante et complexe, qui mêle, avec un art dont l'analyse révèle les moyens, la vision personnelle du romancier avec le romantisme d'une Italienne passionnée.

Il n'y manque même pas l'allusion précise. Au lyrisme de Pierre Froment, le comte Prada répond en souriant :

Oui, c'est vrai, le lac de Némi n'est pas gai tous les jours... Pour mon compte je sais que je périrais d'ennui s'il me fallait vivre en face de cette eau toute nue. Mais il a pour lui les poètes et les femmes romanesques, celles qui adorent les grands amours passionnés, aux dénouements tragiques.

1. *Journal*, ff. 99 et 101-102, 7 novembre.
2. *Journal*, f. 281, 20 novembre.
3. *Rome*, éd. Fasquelle, II, 78.

C'est aussi la comtesse de Santafiora qui parla au romancier de la rudesse des mœurs, des violences, dans ce pays resté primitif :

Genzano, pays barbare. Des coups de couteau tous les dimanches. Les mères aux enfants : Tu seras *ammazzato* (tué). Contre les étrangers, les *forestieri* [1].

Ces détails ne seront pas oubliés ; on les retrouve dans le roman : le curé de Frascati, Santobono, celui qui par dévouement au cardinal Sanguinetti apportera au palais Boccanera des figues empoisonnées, était « né à Némi, en plein pays farouche, d'une famille violente dont l'aîné était mort d'un coup de couteau... Un coup de couteau, l'affaire la plus banale, la plus fréquente en ce pays encore sauvage des Châteaux Romains. »

Emile Zola resta-t-il en relations avec la comtesse de Santafiora ? Je l'ignore. Avec le petit mot d'invitation, une seule lettre a été retrouvée, celle qui remerciait de l'envoi du roman :

18 *mai* 1896.

Cher Monsieur Zola,

Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à m'envoyer votre nouveau livre que je viens de lire avec un vif intérêt. Parmi les ravissantes descriptions dont il est rempli, j'ai éprouvé un plaisir particulier à trouver celle de la route de Genzano à Frascati qui m'a rappelé notre course de l'année dernière.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de madame Zola que j'ai regretté de ne pas avoir vue quand elle est revenue à Rome et croyez-moi bien affectueusement,

Comtesse de Santafiora.

*
* *

Emile Zola fut reçu par le prince Odescalchi, le jeudi 15 novembre, à dix heures du matin. Ugo Ojetti, qui avait ménagé cette rencontre, en a écrit un plaisant récit dans ses *Cose*

1. *Journal*, f. 282, 20 novembre.

viste [1] ; ce récit est connu, mais il n'est pas sans intérêt de le relire, et de l'examiner plus attentivement.

J'allai prendre Emile Zola, j'eus l'honneur de m'asseoir près de lui dans son landau, qui était déjà bien connu dans toute la ville, surtout dans le Transtévère. Nous arrivâmes au palais Odescalchi aux Saints-Apôtres, à l'heure fixée. Zola photographiait des yeux la vaste entrée, le portier chamarré, la cour monumentale, le tapis rouge du grand escalier, les visages des deux domestiques en haut des escaliers, les armoiries dans l'antichambre sous le baldaquin. Don Baldassare, blond, grand, maigre, avec une barbe rare et dorée partagée en deux sur le menton, l'allure nonchalante et l'accent traînant, plut immédiatement à Emile Zola : *Altesse... Votre Altesse... Oh ! Altesse !* [2]... Il nous reçut dans son bureau, s'allongea dans un fauteuil profond, croisa les jambes l'une sur l'autre, et ne cessant de balancer un pied, les mains sur les bras du fauteuil, s'offrit à l'interrogatoire. Zola, en face de lui, assis au bord d'un siège, sérieux et fronçant les sourcils, récapitulait mentalement les cent questions à poser. Finalement il articula la première : *Je voudrais savoir quelles sont les opinions de l'aristocratie romaine sur la question romaine.* Le pied de Don Baldassare s'arrêta. Il se tourna vers son illustre interlocuteur : « *L'aristocratie romaine ? Mais elle s'en f. . t.* »

Le prince Odescalchi, qui parlait avec cette simplicité, était assis entre deux portraits peints par Francesco Paolo Michetti : celui de la princesse, rose et belle, blonde comme tous les Ruccellai, et celui du pape Innocent XI, qui fut un Odescalchi. Emile Zola, hélas ! ne comprit pas la vérité de ces deux dernières syllabes, qui lui présentaient en un raccourci toute l'âme de Rome. Tout d'abord il sursauta légèrement et ajusta son lorgnon. Puis il regarda fixement les effigies de la princesse et du pape, comme s'il les prenait à témoins de la frivolité d'un prince romain devant un penseur parisien. Finalement il hasarda un : *Pourtant... Pourtant il y en a qui s'imaginent avoir des opinions là-dessus. Voilà. Je voudrais les connaître.* Alors Don Baldassare commença à parler : un jugement, une anecdote, un paradoxe, une pause pour allumer une cigarette, quelques chiffres d'une statistique approximative. Emile Zola était satisfait. Il se tourna vers moi, qui me taisais d'un air contrit et me demanda d'écrire ce que le prince disait. Je m'assis au bureau, devant un paquet de feuilles qui portaient, gravée dans l'angle gauche, une petite couronne

1. Ugo Ojetti, *Cose viste*, I, p. 259-261.
2. Les mots en italique sont en français dans le texte.

fermée, de couleur vermeille. Et j'écrivis pendant une heure. Zola, de temps en temps, sans me regarder, tendait la main vers moi pour me rappeler de numéroter les pages : *Paginez, paginez toujours*. Ce que j'écrivis sur le socialisme, sur le pape, sur la crise de la construction, sur la Franc-Maçonnerie, sur le Midi, à la réserve de quelque mot changé et de quelque accent corrigé, est presque entièrement imprimé dans *Rome*. Mais cela, pas plus que je ne m'en enorgueillis alors, ne me donne aujourd'hui le désir de relire les 751 pages du roman. Je me rappelle une seule ligne, parce que par la suite elle fit grand bruit : « ... *très ignorantes comme toutes les filles de la noblesse romaine* ». Je jure que Baldassare Odescalchi ne l'a jamais prononcée et que je ne l'ai jamais écrite. Du reste les jeunes filles d'alors ont eu le temps d'apprendre à lire.

La scène est amusante et le récit fort spirituel. Mais le journal de Zola et les notes d'Ugo Ojetti lui-même, qui ont été conservées [1], imposent quelques sérieuses rectifications.

Que le prince Odescalchi ait pris un plaisir de grand seigneur à déconcerter par une nonchalance affectée et par la désinvolture de ses propos le trop grave écrivain français ; que Zola se soit senti assez mal à l'aise, qu'il ait été assez gauche dans ses attitudes et ses paroles, c'est fort possible. Mais si, de retour à Paris, il n'avait eu, pour étoffer son roman et expliquer les grands problèmes sociaux et religieux de la Rome moderne, que les notes prises par Ugo Ojetti, il aurait été assez démuni. Car ces notes couvrent à peine quatre petits feuillets, d'une assez grande écriture, une quarantaine de lignes en tout, et elles sont si sommaires, si confuses, qu'elles en deviennent à peu près inintelligibles et inutilisables. Zola heureusement avait pris la précaution de noter lui-même ce qu'il avait entendu, si bien que nous pouvons, par son journal mieux que par les notes d'un secrétaire peu consciencieux, savoir ce qui fut dit et ce que le roman en a retenu [2].

Le prince Odescalchi, interrogé par Zola, parla d'abord des questions religieuses :

En somme il ne m'a dit, écrit Zola, que ce que je savais déjà

1. Bibliothèque d'Aix-en-Provence, ébauches et notes de *Rome*, 4e dossier. Quatre feuillets ; en français.

2. Le récit de la visite au prince Odescalchi occupe dans le journal de Zola les folios 216-218 et 224-225.

sur le côté païen du catholicisme à Rome et sur la religion simplement politique du clergé et du pape. Gouverner le monde en croyant que c'est pour son bien, et avec l'ambition d'en être le maître.

Les notes d'Ugo Ojetti confirment et, sur ce point particulier, complètent le journal :

Vitalité du paganisme. Littérature. M. Silvagni a fait un livre sur Rome pendant la première révolution française : la Madone de S. Agostino a ouvert les yeux, on dit. Pie IX avec une plaie à la jambe gauche : une vieille bigote prend la chaussette du pape et guérit. Réponse de Pie IX.

La foi du Vatican consiste à considérer le spiritualisme comme la forme la plus raisonnable à croire, la plus utile... Surtout ils n'ont aucun doute qu'il faut gouverner le monde despotiquement non seulement pour leur bien à eux, mais aussi pour le bien du monde.

Gregorovius. Histoire de Rome au Moyen Age. Les deux derniers volumes. Cronaca di *Rienzi* par Zefirino Re. Si ça n'est pas traduit il y a le *Rienzi* de Rodocanachi.

L'abbé Froment dans *Lourdes*, s'il était un prêtre italien dans la même situation, il n'aurait aucune espèce de lutte.

Zola a-t-il utilisé les trois ouvrages qui lui étaient signalés? Je l'ignore. Mais ce qu'on peut constater, c'est qu'ils ne figurent pas sur une longue liste de livres achetés à Rome le 19 novembre, à la librairie des frères Bocca [1].

Le prince parla ensuite, et beaucoup plus longuement semble-t-il, du patriciat romain et de ses mariages avec de riches étrangères.

Les Borghèse avec une Française, une La Rochefoucauld : les défauts français ajoutés aux défauts italiens. Avec une Espagnole : l'ignorance espagnole s'ajoutant à l'ignorance italienne. Une Anglaise : le sport et les tailleurs importés seulement. Une Belge : la spéculation (Piombino je crois). Enfin lui par la Pologne : le meilleur croisement, a produit des intelligences, des esprits d'artistes, mais un peu fous.

Ceci encore se retrouve, mais très confus, dans les notes

1. Bibliothèque d'Aix-en-Provence, ébauches et notes de *Rome*, 4e dossier.

d'Ugo Ojetti, avec toutefois quelques précisions et parfois un mot pittoresque à travers lequel on devine le langage du prince :

... Ceux qui ont étés (*sic*) avec des Anglaises (Doria) ont changé des pantalons ; des Espagnoles (Colonna del Drago), même ignorance. Borghèse alliés avec La Rochefoucauld (Louis Philippe) ont reçu l'esprit des affaires... Piombino, père et mère romains, a épousé une Borghèse, est allé à l'Université, a perdu sa fortune. Odescalchi, croisement slave...

Tous propos qui auraient vivement intéressé Bourget (il est vrai qu'il savait déjà tout cela, et qu'il avait publié *Cosmopolis* l'année précédente), et qui intéressaient non moins le romancier de l'hérédité.

Le prince se laissa aller ensuite à parler des grandes familles romaines, avec la plus entière liberté, sans le moindre souci, qui lui eût sans doute paru bourgeois, de cacher les faiblesses et les aventures.

Une R..., mariée à un crétin, maîtresse d'un ministre du roi de Naples, joue à la grande politique, espère rouler Cavour ; et son rêve s'écroule, lors de l'effondrement du royaume de Naples.

Ojetti ajoute : « Quand le royaume de Naples tombe, elle est dehors, elle entre dans la papauté, son fils zouave. »

Ici s'arrêtent les notes d'Ugo Ojetti, car le prince Odescalchi commençait à parler des femmes, ce qui était pour lui, semble-t-il, un sujet de prédilection, et le secrétaire regrettait qu'un Romain parlât des Romaines, à un étranger, avec si peu de respect et tant d'imprudence. Mais les notes de Zola sont précises :

... Ensuite le plus intéressant sur les femmes... Selon lui, la femme très ignorante. Capable d'une longue fidélité et de passions. Ma femme possible : mal mariée, aimant un petit cousin et se réservant pour lui (vierge), avec une sorte de superstition dévote. — Beaucoup de vieux collages respectés par le monde. Si une femme rompait avec un ancien amant, le monde trouverait cela très mal; tandis qu'il ne dit rien de l'adultère en lui-même : le mari pas intéressant.

Retenons la première esquisse de Benedetta. Retenons aussi les mots : « Selon lui, la femme très ignorante. » Zola ne les a pas inventés. Pourquoi Ugo Ojetti, qui effectivement ne les a pas écrits, jure-t-il que le prince Odescalchi ne les a jamais prononcés ?

Il fut aussi question des classes sociales : peuple, bourgeoisie du temps des papes, et nouvelle bourgeoisie des *mercanti di campagna.* Mais dans tout cela il y eut plus d'anecdotes et de libres propos que de considérations profondes. Comment Ugo Ojetti peut-il dire : « Ce que j'écrivis sur le socialisme, sur le pape, sur la crise de la construction, sur la Franc-Maçonnerie, sur le Midi, à la réserve de quelque mot changé ou de quelque accent corrigé, est presque entièrement imprimé dans *Rome* ? » Il n'a absolument *rien* écrit sur ces sujets et il n'a rien écrit parce que vraisemblablement le prince n'a rien dit.

Mais si le prince Odescalchi ne traita pas de grandes questions, ses anecdotes et ses jugements incisifs, dans leur fantaisie désabusée, n'en furent pas moins précieux pour le romancier qui voulait, en quelques jours, avoir des idées sur la haute société et sur la femme romaine.

Déjà H. Méreu, le correspondant de l'*Indépendance Belge*, lui avait dit que le patriciat romain était « fini ». « Une race abâtardie, achevée » ; et cette condamnation ne l'avait pas surpris : « De grands enfants selon moi. Des cerveaux épuisés [1]. »

Ce qu'il entendit dans le cabinet de travail du prince, ce qu'on lui raconta et ce qu'il observa au cours d'une réception à laquelle le prince l'invita, tout cela ne fit que confirmer sa première opinion [2].

Dans les salons du palais Odescalchi, il se trouva au milieu d'une société qu'il jugea « assez hétéroclite » et fort peu brillante. Une Américaine « un peu bas-bleu », qui avait épousé un Romain assez fruste et ruiné le prince B..., son amant, dans des spéculations immobilières ; une Russe « qui s'allonge et qui fume »... « On cause dans les coins, pas de conversation générale... Un monde qui manque de notre amabilité fran-

1. *Journal*, f. 142.
2. Soirée chez le prince Odescalchi : *Journal*, ff. 257-262, samedi 17 novembre.

çaise », et qui est « très peu au courant de notre France. Sans la bonhomie du prince ce serait gênant. »

Les hommes lui parurent « très enfants, s'amusant à des riens. Et vaniteux ; les coups de chapeau au Corso. Matériels, positifs, égoïstes et vicieux. Le type de mon jeune prince romain. A arranger avec ceux que j'aurai vus». Tel sera en effet Dario, dans le roman : aimable, médiocre et insignifiant.

Quelque temps après, le lendemain de la journée passée à Genzano, Emile Zola, revoyant dans son esprit tous ceux qu'il venait de rencontrer, ou qu'il avait rencontrés précédemment, ajoutait une page à ses notes :

... Toute cette société patricienne. J'ai vu la duchesse C..., une ancienne beauté brune, avec de beaux yeux encore et des sourcils épais, terribles : mais pas plus de distinction qu'une de nos vieilles bourgeoises. Les autres à l'avenant, ou bien des étrangères. Tout ce monde pas beau, pas majestueux. Le fils de la comtesse S..., un garçon boucher (épileptique dit-on)... Le prince C..., celui qui a voyagé, si grand, si long, l'air naïf. Où sont donc les jolies femmes, les belles princesses, les beaux et intelligents princes ?

Le prince Odescalchi, malgré sa « bonhomie », était jugé en quelques formules qni l'auraient péniblement surpris s'il les avait connues : « L'air artiste négligé et bon enfant », et plus loin : « Le chic artiste d'un bourgeois ».

La conclusion était celle de Méreu : « toute une fin de race »[1].

Quant à la femme et à la jeune fille romaines, après avoir écouté les récits du prince et mis à profit son expérience, après avoir regardé autour de lui, Zola estima qu'il pouvait les définir :

En somme, sur la femme, sur l'amour à Rome, voici ce qui est, je crois. La jeune fille, très tenue, et pêchant un mari avec les yeux. Des billets donnés à des galants. L'histoire de la jeune bourgeoise qui se fait enlever par un prince romain. Tous les deux dans un hôtel. La famille du prince jetant feu et flamme. Et le père, le bourgeois, reprenant sa fille, disant qu'il a son orgueil aussi, qu'il ne consent pas au mariage, avant un an, pour laisser le temps de la réflexion au prince et pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir voulu conquérir un prince [2].

1. *Journal*, ff. 270-280, 20-21 novembre.
1. *Journal*, ff. 259-262.

On reconnaît, avec quelques différences, les épisodes du roman où sont racontés l'amour du bel Attilio Sacco, le fils du député, avec la petite princesse Celia Buongiovanni, si douce et si obstinée, et les scrupules que croit devoir affirmer hautement le père d'Attilio [1].

En tout cas, continue Zola, rarement les jeunes filles se donnent : du flirt seulement, avec un peu de laisser-aller parfois. Mais la femme mariée : beaucoup ont des aventures. On compte même les parfaitement honnêtes. La femme : beauté généralement sérieuse, sombre et triste ; pas d'éclat ni de gaieté ; de très grands yeux, les cheveux noirs, les traits tirés, allongés, en lignes sévères et tristes. Expression sérieuse, profonde, triste. Le prince Odescalchi me disait que ce n'était pas son genre : une longue cour le plus souvent pour arriver, puis la femme collante, dont on ne peut plus se débarrasser. Les liaisons s'éternisent, finissant généralement mal, par de la jalousie et des coups. Pas d'amour ailé, léger, capricieux, un plaisir qu'on prend, qu'on laisse ; mais une passion continue. Et avec cela un fond pratique, la femme ne se perd pas dans les nuages, ne rêve pas, veut la matérialité des choses, la possession : d'où sa passion vivante et charnelle, sa jalousie aussi. Capable d'une longue fidélité, d'une longue attente, pour posséder. La liaison s'éternise... un fond d'ignorance et de la superstition à une certaine vierge de son quartier. Telle sera mon héroïne, et je prendrai un tableau ancien pour le portrait physique. Si je veux une femme savante, il me faudra une princesse d'importation, ou une exception comme la comtesse Lovatelli...

Car Zola, encore à ce moment-là, ne savait pas exactement ce que serait son héroïne. Il finit par se décider pour une jeune fille peu cultivée, pieuse et passionnée, et lui donna le visage de celle en qui on voulait alors reconnaître Béatrice Cenci, dans le tableau du Guide, à la galerie Barberini [2].

*
* *

C'est chez le peintre Hébert que Zola passa la plus agréable de ses soirées romaines :

1. *Rome*, I, 161-3 et 147.

2. Zola ne connut le tableau du Guide que par des reproductions ; il n'était pas allé à la galerie Barberini. Il visita peu de musées et le guide Baedeker, qu'il avait entre les mains, parlait de cette collection en termes peu engageants : « C'est la galerie des désillusions... (p. 169.)

M. de Behaine très gai et assez libre. La jolie jeune bourgeoise. Le père qui nous a soutenu que le débit du Tibre était plus fort que celui de la Seine (un Romain qui aime trop sa ville). Le comte Primoli (Loulou, Luigi, pas Joseph), un grand enfant qui fait de la photographie et qui montre la lanterne magique. La jeune et divorcée Madame d'Annunzio, qui a un bébé de cinq ans et demi jouant de la mandoline à la perfection. Bonghi, un finaud. Tout cela aimable et à la française [1].

Tout à la fin de son séjour, il fut encore invité à une autre soirée chez le comte Luigi Primoli, le 3 décembre ; mais il devait le lendemain être reçu par la reine, faire quelques visites officielles et visites d'adieu ; il partait le surlendemain ; il n'a rien écrit dans son journal ; peut-être n'avait-il plus rien de nouveau à écrire.

Des relations de Zola avec le comte Luigi Primoli, il ne reste que deux témoignages, deux lettres : dans l'une, écrite à la fin de novembre 1894, le photographe-amateur met son talent au service du romancier :

...Permettez-moi de vous envoyer quelques photographies du Vatican et de la campagne romaine, heureux de pouvoir vous envoyer quelques souvenirs de mes mains. J'espère toujours arriver à prendre votre image en passant. Je crois que l'ouverture de la Chambre sera le 3 décembre, cela n'est pas encore décidé. Je me réjouis de vous recevoir ce soir-là dans mon atelier... Pourrais-je vous demander votre précieuse signature dans mon album. Merci !

L'autre lettre, qui répond probablement à l'envoi de *Rome*, évoque pour nous l'image d'un de ces Italiens cosmopolites que Bourget connaissait bien, et qui promènent dans ses romans leurs élégances parisiennes et leurs snobismes :

En arrivant de la campagne, je trouve votre livre qui m'attendait ; je tiens à vous en envoyer de suite mes remerciements sincères et empressés. Vous êtes bien aimable de vous souvenir encore de moi. Veuillez présenter mes hommages à Madame Zola, à laquelle j'écrirai de Londres où je vais passer deux mois pour

1. *Journal*, ff. 275-276, dimanche 18 novembre. Le comte Lefebvre de Béhaine était ambassadeur de France auprès du Vatican ; il était le cousin d'Edmond de Goncourt.

la *season* ; de là j'irai en Autriche-Hongrie et Allemagne passer l'été avant de rentrer à Rome en novembre où j'espère avoir le plaisir de vous revoir tous les deux...

L'écriture est haute et large, le chiffre énorme, voyant et compliqué : Zola, en recevant ces deux lettres, put répéter : « un grand enfant. »

Quant au comte Joseph Primoli, il est probable que Zola le vit à Paris. Le comte vint lui rendre visite pour le remercier d'un roman envoyé (*Rome* probablement), et ne l'ayant pas trouvé laissa sa carte : « ... J'espérais beaucoup vous rencontrer à Paris puisque j'avais eu le regret de vous manquer à Rome et je souhaite que l'occasion se retrouve de vous serrer la main. » Et quelques années plus tard il lui envoyait ses vœux sur une carte où il avait collé une photographie d'amateur, d'ailleurs fort jolie, représentant des *lazzaroni* qui se chauffent au soleil au pied d'un mur, avec quelques mots répartis dans les quatre angles : « Vœux – 1899 – Rome – Joseph Primoli. » On avait en toutes circonstances, dans cette famille, le souci de l'originalité.

*
* *

Ainsi donc Zola était maintenant bien convaincu que la noblesse romaine ne pouvait plus jouer aucun rôle dans la vie politique de l'Italie moderne. Mais, dans ce jeune royaume qui possédait sa capitale depuis vingt-cinq ans à peine, quels étaient les éléments sains, les forces neuves ? Où étaient les promesses d'avenir ? Dans la bourgeoisie ? Dans le peuple ? Mais la bourgeoisie, ne lui disait-on pas qu'elle ne formait qu'une classe très restreinte, avide de profits faciles, des méridionaux qui aussitôt après la victoire s'étaient rués à la curée, des *mercanti di campagna*, enrichis par le trafic, une génération de spéculateurs succédant à une génération de héros ? Ne voyait-il pas, au cours de ses promenades, se dresser de toutes parts les grands immeubles inachevés et déjà délabrés, peuplés de miséreux, symboles d'une fièvre, d'une folie de lucre, où avaient sombré de vieilles fortunes et de nobles espoirs ? Il se contenta de ces vues sommaires, et se fit raconter longuement l'histoire

du grand krach financier, qui se prolongeait alors par des scandales bancaires. Ni avec ce monde des affaires, auquel appartiendra dans son roman le comte Prada, le fils d'un des héros de l'indépendance, ni avec la petite bourgeoisie, il n'eut de contacts personnels. Quant au peuple, il vit le spectacle de sa misère, en parcourant le Transtévère ou les *Prati di Castello.* Mais il ne savait pas l'italien et ne pouvait pas interroger ces pauvres gens. Si bien que, pour connaître un peu et la bourgeoisie, et le peuple, et les problèmes sociaux, et les possibilités d'avenir, il ne put qu'écouter ce que lui disaient Henri Darcourt, le correspondant du *Matin*, ou Méreu, le correspondant de l'*Indépendance belge*, ou le personnel de l'ambassade au palais Farnèse, ou quelques Italiens, qui parlaient français, et qui par leur connaissance de la vie politique et des divers milieux romains, pouvaient, en effet, lui être fort utiles : Ruggiero Bonghi, le comte Bertolelli et les rédacteurs de *la Tribuna.*

Nul mieux que Bonghi ne pouvait lui parler de l'Italie actuelle, sinon avec une objectivité rigoureuse, du moins avec une vaste connaissance des hommes et des faits, et les vues pénétrantes d'un intellectuel chez qui les luttes quotidiennes avaient, non pas restreint, mais enrichi la réflexion historique et philosophique. L'homme qui avait pris part au mouvement libéral de 1848-1849, qui avait travaillé à la réunion du royaume des Deux-Siciles et du Piémont, qui avait combattu Crispi, combattu Giolitti, affirmé contre les partisans de la Triple Alliance ses sympathies pour la France, et pendant un quart de siècle bataillé au Parlement, l'homme qui avait été l'ami de Manzoni, de Rosmini, qui répandait dans les journaux et les revues les flots de ses idées, qui avait écrit de nombreux livres sur les questions politiques et religieuses, sur Cavour, sur Pie IX et sur Léon XIII, tout en traduisant Platon et en professant l'histoire ou les littératures anciennes, — cet homme-là pouvait être pour Emile Zola un informateur de choix, et un guide averti à travers les variations des gouvernements et les incertitudes d'une opinion publique qui ne savait pas exactement ce qu'elle voulait. Lorsqu'on lit le journal du romancier, on est, il faut l'avouer, un peu déçu.

Emile Zola avait rencontré Bonghi, d'abord au grand ban-

quet qui avait été organisé par l'Association de la Presse, puis chez la Comtesse Lovatelli et chez Hébert. Un homme « très curieux », pensait-il, « un finaud ». Il put s'entretenir plus longuement avec lui à Genzano, chez la Comtesse de Santafiora, le 20 novembre [1]. Bonghi lui parla d'abord de ce qui faisait la faiblesse de l'Italie moderne, l'insuffisance du patriotisme, le manque d'élan, de force jeune, d'idéal. Mais il semble que Zola eut ce jour-là moins le désir d'écouter que d'exposer ses propres idées, ce qui, pour plusieurs raisons, n'était pas très heureux.

Pour lui, dit le journal, le malheur de l'Italie, c'est de n'avoir aucune force intellectuelle et morale, neuve, décisive. Je lui ai fait remarquer que cela vient de ce que, en Italie, il n'y avait pas comme chez nous un peuple (paysans et ouvriers), qui est la réserve de la nation, d'où tous nos hommes nouveaux partent. Notre vitalité vient depuis cent cinquante ans de l'ascension du peuple, du mouvement des individualités à travers le corps social. En Italie, l'aristocratie a croulé, la bourgeoisie reste neutre et sans force, et le peuple reste enfant : de là la décadence irrémédiable. Il faudrait prendre le problème par le bas, donner au peuple l'instruction, la force du travail, créer une démocratie vivante et ascendante. Pourquoi l'unité allemande a-t-elle produit des résultats si grands, tandis que l'unité italienne est restée si chancelante, si paralysée ? Bonghi dit que l'effort intellectuel et l'effort moral ont manqué, que le patriotisme intelligent a fait défaut. Mais pourquoi ? Parce que selon moi le sol social est épuisé, vieille civilisation qui croule. La crise à Rome en est une preuve.

Instruire le peuple, créer « une démocratie vivante et ascendante », c'est le désir et l'espoir du vieil Orlando, qui, après avoir combattu toute sa vie pour la grandeur de l'Italie, ne peut accepter l'échec, et affirme à Pierre Froment sa confiance dans l'avenir. Mais Pierre sait que la grandeur de l'Italie est dans le passé, que les peuples vieillissent comme les hommes, que « les Romes modernes s'appellent Paris, Londres, Chicago », et qu'il faudra beaucoup de temps, une longue période de recueillement, pour instruire le peuple [2]. Dans ces pages du roman, Zola expose sa pensée personnelle;

1. *Journal*, ff. 283-290.
2. *Rome*, II, 300-301.

mais cette conclusion qui condamne l'Italie à la sagesse, au travail patient et silencieux, lui interdit avant longtemps les grandes ambitions, avait trouvé, ou cru trouver, une confirmation dans les phrases où Bonghi exprimait ses désillusions, dans ces aveux, où, sans peut-être douter pour cela de l'avenir, il jugeait sévèrement les défaillances du peuple italien et de ceux qui jusqu'ici l'avaient gouverné.

Bonghi parla aussi des fortunes des princes romains, « fortunes mortes », qui ne peuvent s'accroître, qui s'effritent, ou sombrent dans de maladroites spéculations. Il parla de la politique religieuse ; de la prudence, à son avis excessive, du gouvernement en face de l'Eglise, du prochain pape, des possibilités d'accord entre le Quirinal et le Vatican, de la superstition dans le peuple, de la Franc-Maçonnerie. Zola lui demanda des précisions sur le divorce en Italie, mais sans trouver dans les réponses le moyen de résoudre la délicate situation de son héroïne. Et enfin, il recueillit une anecdote qui lui parut significative et qu'il commente avec quelque naïveté :

L'histoire du duc de Gallese. Un Normand, Hardouin, venu avec l'armée française, pour défendre le pape il y a trente-six ans, je crois. Il était gai, de bonne figure, et il remarqua que la duchesse de Gallese le regardait avec quelque tendresse. De là, cour assidue, intrigue et finalement mariage. Je remarque que les dames romaines aiment l'officier. Il a donc été duc de Gallese avec un duché réel quelque part, du côté de Naples. Sa femme est morte, poitrinaire, je crois. Son fils a fait un très beau mariage. La fille est plus mal tombée, en se faisant enlever par Gabriele d'Annunzio. En somme, encore un pays où les duchesses épousent des soldats de fortune, et où les jeunes filles se font enlever.

Ce récit ne sera pas perdu : Zola en fera l'histoire de la mère de Dario, une Montefiori, qui, devenue veuve, épouse un ancien sergent et le fait marquis : Pierre Froment le voit passer au Pincio, en voiture, superbe, « le dernier des aventuriers heureux, triomphant au pays légendaire où les bergers épousent des reines »[1].

Car, dans ce que lui donnaient ses conversations romaines, rien pour Zola n'avait plus de prix que les anecdotes, les do-

1. *Rome*, I, 165.

cuments humains, les particularités de mœurs, les détails pittoresques, les dessous révélés sous les apparences, ce qu'on ne trouve pas dans les livres, tout ce qu'il faut amasser et brasser pour recréer la vérité et la vie.

Mais pourquoi, après avoir noté ces utiles indications que lui donnait Bonghi — sans manifester cependant un intérêt particulier, ce qui nous surprend, — n'a-t-il pas cherché à le revoir ? Le programme qu'il s'était fixé le lui interdisait-il ? Bonghi était-il trop occupé, ou absent ? Ou devons-nous penser que le romancier préférait, aux vastes considérations de l'homme politique et du philosophe, les menues remarques de témoins médiocres qui se contentaient de dire ce qu'ils avaient vu, simplement et familièrement, les Carry et les Ziegler qui lui parleront du pape et du Vatican ? Peut-être, et lorsqu'on y réfléchit un peu, on est beaucoup moins surpris. Il désirait, surtout dans le domaine politique, préserver l'indépendance de ses jugements, — et ce n'était pas toujours facile.

*
* *

Emile Zola connaissait depuis plusieurs années Jacques Caponi, Vénitien, qui était à Paris le correspondant de la *Tribuna*. Caponi l'aida à préparer son voyage et en prévint le comte Bertolelli, l'administrateur du journal, qui se mit aussitôt à la disposition du romancier avec un empressement où quelque intérêt se mêlait à la courtoisie. Car le séjour d'Emile Zola à Rome devait être, pour le journal qui publiait ses œuvres, une excellente publicité ; l'équipe de *la Tribuna* le comprit aussitôt, comme on comprit dans les milieux politiques combien un livre, qui allait être lu dans l'Europe entière, pouvait servir utilement la propagande italienne. Il suffisait, pensait-on, d'en orienter habilement les jugements dans un sens opportun, en enveloppant l'auteur d'un réseau d'hommages, de manifestations flatteuses, de complaisances et d'informations tendancieuses.

De toutes les manifestations qui saluèrent sa venue, la plus bruyante fut le banquet organisé par l'Association de la Presse. Bonghi, qui présidait, porta un toast à l' « illustre représentant de la France intellectuelle et morale » et l'invita « à étudier la Rome moderne qui a arboré le drapeau

de la civilisation et du progrès ». Ses paroles, qui étaient habilement choisies et qui, en exaltant la Rome nouvelle, paraissaient condamner le gouvernement de la papauté, provoquèrent tant de protestations catholiques que désormais les portes du Vatican ne pouvaient plus s'ouvrir pour Emile Zola, ni même s'entr'ouvrir discrètement. C'était bien ce qu'on désirait. Le ministre des Postes, l'adjoint au maire de Rome, affirmèrent l'amitié de l'Italie pour la France, et de toutes parts on invita le romancier à regarder avec attention et sympathie l'œuvre accomplie [1].

Zola ne fut pas dupe, et il est assez piquant de lire, après les récits de cette fête, de ces hommages et de ces discours, les quelques lignes très perspicaces qu'il écrivit le lendemain :

> C'est décidément un peuple qui doute de lui. De là la pression qu'il tâche d'exercer sur moi. Une peur de femme qui tremble qu'on la trouve pas belle. Comme il n'est guère en beauté en ce monde, il s'inquiète de ce qu'on pense de lui, il voudrait vous forcer à l'admirer [2].

Il eut, au cours de son séjour, plusieurs entretiens avec deux rédacteurs de *la Tribuna*, Luzzatto et de Angelis. Le journal de voyage les montre l'un et l'autre désireux d'offrir du présent et de l'avenir de Rome une image rassurante. « La population de Rome, affirmait Luzzatto, qui était d'environ deux cent mille habitants en 1870, a presque doublé aujourd'hui. Il n'y a jamais eu de recul dans le chiffre de la population. » Le peuple est paresseux, mais il a peu de besoins ; il est très pauvre, mais sa misère est plus patiente, plus gaie que celle des pays du nord ; il est patriote, « à ce point que le seul soupçon de voir la cité Léonine rester au pape a failli soulever tout le Transtévère » ; il est superstitieux mais non religieux ; les possibilités de développement de la capitale sont évidemment limitées par le désert qui l'entoure, par un fleuve non navigable et par l'insuffisance des voies ferrées, mais de grands projets ont été déposés à la Chambre qui

1. Les journaux, 11 novembre 1894 (le banquet avait eu lieu la veille).

2. *Journal*, ff. 178-179, 11 novembre. Zola avait d'abord écrit :... qui tremble qu'on *ne* la trouve pas belle, puis il a barré la négation. — Cf. *Rome*, I, 75.

auraient résolu certaines difficultés s'ils ne s'étaient pas heurtés à l'opposition de la province ; quant aux rapports entre le Vatican et le Quirinal ils s'amélioreront progressivement [1].

A Rome, disait de son côté de Angelis, il n'y a pas de véritable sentiment religieux ; de la superstition, du formalisme, de l'affectation, de l'intérêt, de la politique, mais rien de plus. Les églises sont assez fréquentées parce que la dévotion romaine s'attache aux images et aux rites, mais « l'indifférence s'est faite, la religion ne passionne plus personne... Entre l'Italie et la papauté il est à croire que tout ira en s'arrangeant » [2].

Jugement trop sommaire, pensait Zola, de gens qui, voyant de trop près les petitesses inévitables d'une administration, fût-elle ecclésiastique, réduisant le Vatican à un pouvoir local, limité et peu gênant, oublient l'immense rayonnement de l'Eglise et la puissance à travers le monde d'une institution qui, seule actuellement, donne aux âmes les espérances et les certitudes dont elles ont besoin [3].

Et à l'ensemble de l'exposé optimiste par lequel on avait voulu le convaincre, il répondait par une page où s'esquissait une des considérations dominantes de son livre en même temps que le large mouvement dans lequel elle allait s'exprimer :

Quelle chose étrange que l'histoire naturelle de Rome dans sa poussée moderne. Le vieux tronc dont on essaie encore de faire jaillir la sève. Le rêve de Rome capitale dès 1860. Et tout sacrifié à cette idée patriotique, nécessaire, fatale. La lutte contre la nature elle-même, la ville qu'on veut ressusciter quand même, malgré les obstacles physiques. Le poids de plomb de l'antiquité. L'*Urbs dell' antica e dell' età futura*. Et le coup d'enthousiasme dans l'orgueil de la conception. La griserie, puis la débâcle fatale, lorsque les choses apparaissent : une ville énorme, bâtie pour une population qui n'existe pas, la capitale moderne rêvée échouant contre la ville réelle avec son manque de communications, la ceinture mortelle de terrain stérile, son fleuve mort. L'orgueil a rêvé ce que la réalité ne peut réaliser. Quel cas étonnant et intéressant, quelle page de l'histoire naturelle d'une ville [4] !

1. *Journal*, ff. 107-118, jeudi 8 novembre.
2. *Journal*, ff. 317-320.
3. *Journal*, f. 321.
4. *Journal*, ff. 119-120.

*
* *

Le comte Bertolelli avec qui Emile Zola causa longuement, au cours de promenades romaines, et surtout un soir, à Naples, fut plus discret, ou plus habile, que ses collaborateurs. Il parla des sujets les plus divers : les grandes familles romaines, les unes fidèles au Vatican, les autres ralliées au Quirinal ; la bourgeoisie, peu nombreuse et peu fortunée, et qui malgré le désir qu'elle en a, n'est jamais admise dans les salons aristocratiques; les trop rares fêtes ou réunions de l'hiver ; le protocole des réceptions royales, les gardes nobles et les gardes suisses. Il savait décrire une chasse au renard dans la campagne romaine ; il rappelait les sorties du pape, autrefois : « Le carrosse traîné par quatre chevaux, les jours ordinaires, par six chevaux les jours de gala. Toutes les cloches des églises devant lesquelles passait le pape devaient sonner. Un avertisseur courait en avant, qui arrêtait les voitures : les femmes se mettaient debout, les hommes devaient descendre et s'agenouiller [1] ». On devine, à travers les notes de Zola, l'aimable liberté des propos, la précision des noms et des faits, de la vivacité et du pittoresque. Ces conversations de Rome ou de Naples furent le début d'une bonne amitié, dont témoignent les quelques lettres qui ont été conservées :

Rome, 27 *novembre* 1895.

Mon cher Maître,

... Madame Zola en rentrant à Paris, vous aura raconté l'enthousiasme qu'on conserve ici toujours pour vous et j'espère qu'elle vous aura dit aussi l'affection qui me lie à vous et dont je suis fier.

Mon cher maître, pendant que le monde se prépare à vous acclamer dans la nouvelle manifestation de votre génie, je partage avec vous l'anxiété de l'attente et je jouirai avec vous du triomphe qui ne pourra pas manquer...

Cependant, lorsqu'il reçut, en mai 1896, un exemplaire de *Rome*, il fut déçu, péniblement surpris, et dut faire un effort sur lui-même pour surmonter l'impression première :

1. *Journal*, ff. 332-342.

...Dans son ensemble votre nouveau roman est sans doute un colossal ouvrage, quoique des vérités un peu rudes nous blessent quelquefois vivement.

Veuillez, mon cher maître... croire à mon affection et à ma dévotion la plus cordiale.

*
* *

Il ne serait pas sans intérêt d'examiner ce que Zola devait à Barnabei, qui lui expliqua le Palatin, et à Venturi qui le guida à la galerie Borghèse, comme Hébert lui avait présenté au Vatican Michel-Ange, Botticelli et Raphaël. Mais cette étude où sont évoqués quelques Italiennes et quelques Italiens qui ont aidé le romancier dans son enquête, se limite à l'Italie vivante et écarte ce qui est du domaine de l'art, comme dans l'étude même du présent elle a écarté tout ce qui touchait au Vatican. Nous ne parlerons plus que d'un romancier, Capuana.

Lorsqu'on lit le journal de Zola, on est surpris, au premier abord, de n'y trouver aucune allusion à la littérature italienne. Pas un mot sur les écrivains vivants et sur les œuvres récentes. Aucun souci apparent de connaître ceux même qui se réclamaient du naturalisme français et de son chef. Il est vrai que beaucoup d'entre eux n'habitaient pas à Rome ; que Rome n'était pas une capitale intellectuelle. Il est vrai aussi que le journal est un instrument de travail et exclut ce qui doit être étranger à l'abbé Pierre Froment. Mais ce silence n'en paraît pas moins, à première vue, étonnant et regrettable.

Car, en cet automne 1894, se précisaient déjà les mouvements qui allaient conduire la littérature italienne fort loin du vérisme, dans les voies du roman psychologique, du roman poétique ou du roman idéaliste. D'Annunzio venait de publier *Il trionfo della morte*, et Fogazzaro écrivait *Piccolo mondo antico*. Ces tendances nouvelles, Zola ne les ignorait pas. M. Arrighi a cité la lettre qu'il écrivait au romancier napolitain L. F. Guerra, quelques mois plus tôt : « ... On me dit qu'en Italie il se forme contre ma prétendue influence un groupe d'adversaires acharnés, réclamant au nom du génie italien... Je veux bien ne pas compter, seulement j'affirme une fois de plus que la victoire sera au naturalisme, aussi

bien en Italie qu'en France [1] ». Si, à Rome, il s'enquit de la situation du vérisme et des réactions qui s'affirmaient contre ses doctrines et contre les insuffisances du réalisme provincial, le journal ne nous a conservé aucune trace de cette curiosité, de cette sollicitude.

Emile Zola savait-il que « le jeune Ugo Ojetti », qui notait (et si mal) les propos du prince Odescalchi, était déjà l'auteur d'un roman, *Senza Dio*, et préparait cette vaste enquête qui, publiée l'année suivante, sonnerait le glas du vérisme ? M. Arrighi a montré comment les années 1894-1896 furent pour la littérature italienne des années cruciales. Zola comprit-il la gravité de cette crise, la condamnation qui menaçait une forme d'art à laquelle son nom était lié ?

Il ne semble pas qu'il ait rencontré à Rome d'autres romanciers que Capuana. Mais au cours de leurs entretiens, lui parla-t-il, avec des préoccupations de technicien et d'artiste, de son recueil de nouvelles, *Paesane*, qui venait de paraître à Catane ? Les grands créateurs s'intéressent peu aux créations des autres. C'est normal et c'est nécessaire. Et en outre, Emile Zola était venu à Rome avec un objet très précis : nourrir son roman de « choses vues », comme il disait. Ce sont donc des « choses vues » qu'il demanda à Capuana, comme à Bonghi, au prince Odescalchi ou au comte Bertolelli.

Capuana était venu lui rendre visite, accompagné de Ugo Ojetti, dès son arrivée à Rome. Ojetti a raconté cette première rencontre comme il a raconté la visite au prince Odescalchi, c'est-à-dire avec beaucoup d'esprit, un peu de mauvaise foi et fort peu de bienveillance [2]. Mais en ce temps-là, s'il condamnait déjà le vérisme et le naturalisme, il respectait encore le grand romancier et se montrait, en lui écrivant, fort déférent [3].

Zola a noté à la date du 2 décembre sa conversation avec Capuana et leur promenade au Pincio :

Vu ce matin Capuana, qui a fait de moi une photographie.

1. P. Arrighi, *Le vérisme dans la prose narrative italienne*, p. 538.
2. Ugo Ojetti, *Cose viste*, t. I, pp. 254 sqq.
3. Une lettre a été conservée, — où le j de la signature partage la page d'un grand trait vertical.

Habite Via in Arcione 88, au troisième, dans une vieille maison romaine. Bonne à prendre. Escalier en pierre. Porte de chêne verni. La pièce du coin, grande, nue, pavée de marbre, avec les trois fenêtres sans rideaux de vitrage, ouvrant sur les toits roses, décolorés, et sur la rue profonde, d'où montent des cris de marchands. Meubles rares et inconfortables. Empire raide. — Je suis allé avec Capuana au Pincio, en causant. Sur la femme romaine. Il prétend qu'elle a souvent à trente ans un épanouissement particulier. C'est alors que ses formes se développent, prennent plus de beauté ample ; et même son esprit se développerait aussi, aurait une floraison. Il dit n'avoir jamais rencontré qu'une jeune fille, et artiste, musicienne, ayant au cœur un amour idéal, romanesque. Les autres très positives. Peu sensuelles même. Il faudra que, dans la passion de mon héroïne, je mette beaucoup de bon sens et de netteté positive. — Cela me rappelle ce que m'a dit M. Guillaume [1] sur ce peuple de Rome. Il l'a vu pendant les événements de 48 et il dit qu'il a été stupéfait de son bon sens. D'un bout à l'autre de la ville couraient comme un mot d'ordre les décisions sages. C'est ce que j'ai déjà noté. Sous l'exagération, le bruit, une grande prudence, une grande politique : des combinaisons...

Ce matin, au Pincio, un temps adorable. Ce jardin, petit, est vraiment délicieux par un jour tiède d'automne. Les arbres toujours verts. Les bustes. Les palmiers, etc... Et la vue de Rome sur Saint-Pierre, par une clarté limpide, poudrée de soleil [2].

La veille, Zola avait assisté, au théâtre Valle, à une représentation donnée par la troupe d'Antoine. On jouait *Blanchette* et *le Baiser*. Le public, manifestement, ne comprenait pas.

Jamais, notait Zola, je n'ai mieux senti Rome. Capuana m'a dit que toutes les villes de l'Italie, depuis vingt ans, produisaient des artistes, tandis que Rome seule restait stérile. Evidemment l'effet de la longue oppression morale des papes : la peur de la nature, l'écrasement de toute liberté intellectuelle. Une population de musée, qui ne vit plus que de l'étranger et où la femme est reine (dans le célibat des prêtres). Puis, le sol stérilisé par l'histoire : le fait de mes pêchers de Médan... Une population qui est pour la gaieté des spectacles, les charmes de la vie : l'horreur du

1. Directeur de la Villa Médicis.
2. *Journal*, ff. 382-385, dimanche 2 décembre

laid, du pauvre, du souffrant. Pas de pitié humaine, de tendresse pour la misère basse : cela semble être du Nord. Mais alors, comment saint François a-t-il été possible ? Etudier. Développer cela. C'est un vrai point d'interrogation [1].

*
* *

Ainsi Zola, du matin au soir, observait, interrogeait, écoutait, notait, réfléchissait, acceptait ou contestait, construisait dans son esprit les épisodes et les thèses d'un roman qu'il n'oubliait pas un instant. A toutes les pages du journal on voit un écrivain qui, ayant conçu son œuvre dans sa signification et ses grandes lignes, travaille à la réaliser, tendant sa pensée vers tout ce qui lui est utile, sachant la nécessité des limitations et des refus. De ce journal, on n'a étudié ici qu'un aspect, mais les quelques fragments cités ou analysés suffisent, même si on pense que le séjour fut trop bref, l'enquête trop hâtive, à montrer chez le romancier une vaste curiosité, un souci de vérité, une activité de l'esprit, qui ne méritent ni les attaques violentes des uns, ni les ironies des autres. Ils nous apprennent aussi que certains des jugements qui, à la lecture du roman, ont blessé ou peiné les Italiens, avaient leur origine et leur justification dans les propos de Romains avertis. — Outre le plaisir qu'il y a pour nous, en lisant ces notes sans apprêt, à évoquer des figures qui déjà s'éloignent, dans la grandeur des palais, ou dans la lumière de Genzano et du Pincio.

René Ternois.

1. *Journal*, ff. 381-2.

ALPHONSE DAUDET ET LES SERBES

Les civilisations humaines obéissent, comme le monde physique, à la loi de l'action et de la réaction. Si l'on constate une influence dans un certain sens, entre deux civilisations, c'est qu'il y a eu contact et par suite influence possible dans le sens opposé, en un mot échange. Mais, comme dans le monde physique, si les masses en présence sont très inégales, l'action de la plus petite sur la plus grande pourra paraître négligeable. C'est ainsi qu'on peut écrire un livre sur l'influence de Daudet dans la littérature serbe et traiter en quelques pages le rôle des Serbes dans son œuvre. Cependant, les deux aspects du problème sont inséparables ; ils s'éclairent mutuellement et ont pour cause commune certaines affinités entre le génie de Daudet et le génie propre du peuple serbe.

Au XIXe siècle, la Serbie prend place parmi les nations européennes, tant sur le plan politique que sur le plan de la culture. Des siècles de domination turque n'ont pu rompre les liens qui l'attachent aux civilisations chrétiennes de l'Europe. A peine libérée, elle se tourne avec avidité vers la culture occidentale ; elle doit rattraper le temps perdu, brûler toutes les étapes. Elle, qui a dû vivre jusqu'alors sur son fonds populaire, est attirée vers les formes les plus évoluées, les plus raffinées. Et c'est là sans aucun doute une des causes du prestige de la culture et en particulier de la littérature française dans la Serbie du XIXe siècle. Les Russes sont plus proches par l'esprit et la langue (et leur influence est considérable), les voisins germaniques, par leur situation géographique, mais les écrivains serbes sentent que la France leur fournira l'aliment le mieux assimilable, les enrichira

et les cultivera sans les priver de leur originalité. La littérature populaire, à laquelle, sagement, tous les écrivains restent profondément fidèles, sert de base à la littérature serbe moderne.

L'historien et le critique littéraire Bogdan Popovitch, mort en 1944, qui personnifia l'esprit de cette époque et sanctionna ses conquêtes, le style littéraire en particulier, me dit un jour : « Savez-vous quels ont été mes maîtres ? Montaigne, Daudet et Laza Lazarevitch ». Cet homme si fin, qui pendant de longues années régenta la vie littéraire serbe, livrait avec ces trois noms les modèles auxquels il se référait toujours en écrivant ses critiques redoutées et respectées comme des oracles par les auteurs et les lecteurs. Il me donnait la clef de son époque : Montaigne c'est le pont entre les classiques et les modernes, qui permet de franchir d'une enjambée les siècles qui manquent à la culture serbe, et lui apporte les qualités intellectuelles qu'elle estime le plus : le bon sens et toutes les audaces de la pensée, la plus haute probité intellectuelle et la sagesse souriante qui remet chaque chose à sa vraie place. Daudet, c'est le maître du style français moderne : une phrase où chaque mot infailliblement choisi est à la place qu'il faut, avec l'exact relief qui lui convient ; une langue riche, imagée ; mais aussi une émotion contenue et souriante ; une ironie tendre et très conforme au génie serbe tel que le révèlent les poésies populaires, enfin un sens de la nature qui devait toucher profondément un peuple paysan. Laza Lazarevitch enfin, peintre du village serbe, d'ailleurs influencé par Daudet, c'est le lien avec la langue et le génie populaire, la racine qui puise la sève aux traditions nationales et sauvegarde l'originalité de la littérature serbe.

Pour ne parler que de Daudet, son influence fut considérable en Serbie. En 1870, les Serbes commencent à lire les premières traductions de ses œuvres. Au cours des vingt années qui suivent, des journaux et des revues, le *Pays Natal*, le *Signal*, *Strajilovo*, le *Travail*, la *Sentinelle*, la *Gazette du Peuple*, l'*Erable*, la *Fraternité*, la *Pensée*, la *Guzla*, la *Ronde de Branko*, introduisent l'auteur français dans la littérature serbe. Et depuis, de tous les écrivains français, c'est assurément Daudet le plus connu chez nous. Rare

est le bambin de lycée qui ignore les aventures de la pauvre *Chèvre de M. Seguin*. On se presse au Théâtre de Belgrade pour applaudir le *Nabab*, pièce tirée du roman, et surtout l'*Arlésienne*. Le traducteur, Milovan Glichitch (il avait traduit également *Le secret de maître Cornille*) avait choisi justement cette dernière pièce par ce goût du terroir et de la vie paysanne qui caractérisait son œuvre personnelle influencée par les auteurs russes, Gogol et Tourguéniev surtout.

Si les Serbes et leurs écrivains, avec Laza Lazarevitch en tête, ont adopté et aimé Daudet, c'est en partie justement grâce à Tourguéniev qui, dans les années soixante-dix, avait, à Belgrade, un immense succès et, doué de qualités très analogues de sensibilité et de romanesque mêlé de réalisme, fut l'introducteur tout naturel de Daudet.

D'ailleurs, nous savons que celui-ci connaissait et goûtait la littérature russe. S'il ne comprenait pas Dostoïevsky, il avait, par contre, un véritable culte pour Tolstoï. Il revenait à la lecture de *La Guerre et la Paix* et de *Anna Karénine* dans les derniers jours de sa vie, et tel passage des chefs-d'œuvre de Tolstoï l'aidait à supporter sa douleur. Mais c'est Tourguéniev qui était son auteur préféré. Il connaissait à fond son œuvre. Depuis le jour où il avait lu « avec une grande émotion » les *Matinées d'un Seigneur russe* qui l'ont conduit « à l'intimité de ses autres œuvres », le grand Russe, dit-il, « trônait dans mon Olympe, sur une chaise d'ivoire, au rang de mes dieux ».

Tant d'affinités morales et artistiques liaient Tourguéniev et Daudet ! Ce qui les rapprochait surtout, c'était un amour passionné de la nature, « une compréhension jumelle de son enveloppement ». L'auteur russe « est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eau, de limpidité de ciel et se laisse bercer par l'orchestre de ses sensations ». « On devient bon à écouter la nature, et ceux qui l'aiment ne se désintéressent pas des hommes. » C'est Tourguéniev tout entier et c'est Daudet aussi. Les Serbes avaient raison de les confondre dans leur admiration pour ce « mélange du pessimisme de Balzac et du réalisme de Dickens », baigné de poésie.

Daudet devait à Tourguéniev pas mal de renseignements sur tout ce qu'il allait introduire de slave dans son œuvre.

Il faut se rappeler, par exemple, l'étrange figure de Sonia Wassilief dans *Tartarin sur les Alpes*.

Nous verrons plus loin comment Daudet fut amené à s'intéresser aux Serbes, à les admirer et à les aimer. Pourtant, bien avant cette époque, par un accident, heureux si nous le considérons sous l'angle de la réussite littéraire, mais fâcheux du point de vue de la renommée des Serbes, l'un d'eux se fourvoya dans l'œuvre la plus fameuse de Daudet. Nous voulons parler du « prince Grégory de Monténégro », qui abusa si adroitement de la crédulité de Tartarin.

Daudet avait longtemps porté dans son cerveau les aventures du célèbre Tarasconnais comme le prouvent ses fameux *Petits Cahiers*. Parti en 1861 pour l'Algérie où il devait retrouver la santé — il avait alors vingt ans — Daudet y emporta les premiers germes de son futur roman. D'abord, ce que prouve la première version : *Chapatin tueur des lions* publiée en 1862, c'est un vulgaire voleur arabe qu'il donne pour compagnon à son héros. Ensuite, il est remplacé par le « prince » monténégrin dans *Barbarin de Tarascon*. Enfin dans la dernière rédaction, *Tartarin de Tarascon*, le portrait de l' « Altesse » se précise. Le Carnet consacré presque tout entier à ce roman prouve combien il était obsédé par ce personnage.

Le Monténégrin qui avait ébloui le naïf Tarasconnais était beau, « mince, fin, les cheveux crépus, frisés au petit fer, rasé à la pierre ponce, constellé d'ordres bizarres », « l'œil futé, le geste câlin et l'accent vaguement italien qui lui donnait un faux air de Mazarin sans moustache»; il savait Tacite et Horace par cœur et les *Commentaires*, « très fort sur les langues latines ». « De vieille race héréditaire, ses frères, paraît-il, l'avaient exilé, dès l'âge de dix ans, à cause de ses opinions libérales ». Et il voyageait pour son plaisir et son « instruction », « en Altesse philosophe ». Il avait même séjourné à Tarascon. Vous imaginez la joie de Tartarin : un prince qui a honoré sa ville de sa présence ! Comment se fait-il que Tartarin ne l'ait jamais rencontré ? « Je sortais si peu... » répondit le prince, d'une manière un peu trop évasive. Le Tarasconnais n'osa pas en demander davantage. « Toutes ces grandes existences ont des côtés si mystérieux ! »

Cette aventure serait restée dans le domaine littéraire

comme une trouvaille heureuse, si elle n'avait pas eu de suites presque politiques. Car les Monténégrins ne sont pas moins susceptibles, bien au contraire, que les paisibles habitants de cette bonne ville de Tarascon. Très chatouilleux sur les questions d'honneur national, ils ne pouvaient pardonner à Daudet d'avoir choisi pour type de son chevalier d'industrie un habitant de cette Montagne Noire peuplée d'hommes farouches, peut-être, mais honnêtes et braves.

Quand il parvint à Cétinié, la minuscule capitale du minuscule Etat de Monténégro, *Tartarin de Tarascon* fit « grande sensation », nous raconte Simo Matavoulj dans ses *Notes d'un Ecrivain*. L'auteur de *Bakonia Fra Brné*, un des chefs-d'œuvre de la littérature serbe, nous raconte en des pages savoureuses cet événement, car ce fut un véritable événement. L'écrivain dalmate était alors professeur de français des jeunes princesses, filles du prince régnant Nicolas. L'une d'elles, Militza, lui dit un jour, d'un air fâché et non sans amertume : « Est-ce que M. Daudet n'aurait pu trouver mieux dans notre pays, qu'un aventurier né parmi nous ? » Voir mêler la famille princière aux intrigues de ce Grégory, ce n'était pas certes très agréable à Nicolas. Pour comble, cet imposteur se disait son frère, exilé pour ses « idées libérales ». Avoir traduit en vers le *Dernier des Abencérages*, avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand en même temps que son président du conseil, le duc Boja Petrovitch, et être tourné en ridicule dans un des romans français les plus lus de l'époque, c'était dur.

Simo Matavoulj, pourtant, a compris en homme d'esprit l'œuvre de Daudet, dont il est d'ailleurs l'élève. Dans une page restée classique il souligne des ressemblances frappantes entre les gens du Midi de la France que Daudet avait immortalisés et les Dalmates et les Monténégrins, habitants d'un pays qui est une sorte de Midi de la Serbie. Matavoulj y a observé et décrit l'action de « ce coquin » de soleil, selon son expression. Par sa faute, les hommes « imaginent et sentent tout d'une manière exagérée ». « Le comte » Ilia Bouline des *Derniers Chevaliers* et tant d'autres personnages de Matavoulj ne seraient pas déplacés dans la Provence de Daudet, dans « ce diable de pays où le soleil transfigure tout et fait tout plus grand que nature ! Ah, le seul menteur dans le Midi, s'il y

en a un, c'est le soleil. Tout ce qu'il touche, il l'exagère. »

Matavoulj, mieux que personne, connaissait ces montagnards dalmates et monténégrins qu'il a immortalisés dans son œuvre. Fiers et bouillants, ils passent leurs journées à se raconter des exploits et des prouesses qu'ils n'ont accomplis bien souvent qu'en imagination, et sans se rendre compte de leurs mensonges. Mais leur goût des récits héroïques ne les empêche nullement d'être capables, quand il le faut, de bravoures vraiment légendaires comme en témoigne leur histoire. Conscients de leur valeur, ils sont incapables de cette rancune qui est un indice de faiblesse. Ils l'ont prouvé dans le cas de Tartarin, et quelques années après la blessure d'amour-propre que nous avons relatée, ils expriment pour l'œuvre de Daudet une admiration sincère. Le feuilletoniste de la *Monténégrine* salue ce grand poète de l'âme humaine et souligne ses « subtilités psychologiques » et l'amour de la vérité qui apparaît dans ses créations.

Sachant que Daudet, comme en témoignent ses *Cahiers*, tirait de la vie même la plupart de ses modèles, Simo Matavoulj s'est demandé s'il avait existé un véritable Grégory. Certes, nous refusons avec indignation l'opinion de ce Français qui, à Cétinié, avait prêté son exemplaire de *Tartarin de Tarascon* à Matavoulj : à l'endroit où Daudet avait écrit la phrase bien connue : « En France tout le monde est un peu de Tarascon », ce Français, cédant au désir de sacrifier la vérité à un mot d'esprit, avait tracé ces paroles injustes : « Au Monténégro tout le monde est un peu le prince Grégory. »

Mais il y a eu au moins un « prince » Grégory et, selon toutes probabilités, il fut le modèle même de Daudet. Il s'appelait « Douka od Medouna », duc de Médune. C'est du moins le nom que s'était donné ce curieux personnage. Dans les années soixante-dix, il fut pendant longtemps un sujet de conversations et même d'articles que lui consacrèrent les journaux de l'Europe où il voyageait et se livrait à des exploits vraiment extraordinaires. Cet aventurier, né à Bielopetrovitch, au Monténégro, était parti tout jeune courir le monde, d'abord en Serbie, où il avait des parents, ensuite en Italie, où il avait épousé une certaine comtesse de Castelfidardo. Il eut même d'elle un fils. Jeune, beau, comme le sont presque tous les Monténégrins, et intelligent, il réussit à devenir un des

aides de camp de Garibaldi. Parlant parfaitement l'italien, le français, l'allemand et « dix autres langues » il pouvait facilement élargir son champ d'action, opérer dans «le grand style», comme dit Simo Matavoulj, et augmenter considérablement le nombre de ses victimes. En effet, lorsqu'il se présentait aux particuliers, et même devant les têtes couronnées, comme « prince de Monténégro et héritier du trône » beaucoup et non des moindres le croyaient. N'a-t-on pas organisé en son honneur une revue des troupes à la cour du roi de Saxe ? Le roi lui-même lui décerna et lui remit les plus hautes décorations. En France, Napoléon III le reçut aux Tuileries. Très grand était le nombre de ses amis dans la noblesse russe et même française à Nice et à Monte-Carlo. Quand la coupe de ses scandales déborda, la cour de Monténégro, émue et inquiète, réussit enfin, non sans peine ni sans stratagème, à l'attirer dans un guet-apens et à le ramener à Cétinié, pour le juger et le condamner. Le prince régnant assistait en personne au procès. Il demanda, paraît-il, à l'aventurier, comment il avait osé se faire passer pour son frère ? Et celui-ci de répondre : « Eh bien, Seigneur, n'avez-vous pas dit vous-même que tous les Monténégrins étaient vos frères ». Vieux et malade, oublié, dans la misère, « Douka od Medouna» vivait de quelque menu argent que lui rapportait la rédaction des requêtes qu'il écrivait pour d'autres aux autorités. Il se plaignait à qui voulait l'entendre, rappelant avec mélancolie les jours heureux et la gloire passée. Il buvait, et souvent, ivre, se présentait dans les légations étrangères à Cétinié : « Duc de Medune, avocat national ». Le distingué professeur à l'Université de Belgrade, mort récemment, Tikomir Georgevitch, a suivi les traces de l'aventurier jusqu'à sa tombe retrouvée dans une toute petite ville de Serbie, à Alexinatz, où il était venu mourir auprès de parents éloignés, n'ayant plus de famille au Monténégro.

Daudet a certainement entendu parler de ce curieux personnage dans les milieux cosmopolites qu'il aimait à fréquenter et où il prenait ses notes. Nous savons qu'en France vivait, entre 1820 et 1870, un assez grand nombre de Balkaniques, très à la mode dans les salons parisiens. Tout ce qui était « couleur locale » et « exotique » enchantait les Français de cette époque. Les salons parisiens s'arrachaient tous ces

« princes charmants » turcs, valaques, grecs, monténégrins. Parmi eux, l'un surtout attirait l'attention, le jeune prince régnant Nicolas de Monténégro, portant, lui et sa suite, le pittoresque et majestueux costume national bleu et rouge brodé d'or, avec sur la poitrine force décorations, et à la ceinture force pistolets et yatagans. Le jeune Daudet a dû le rencontrer en 1867, pendant l'Exposition Universelle. Paris, cette année-là, était devenu le rendez-vous de rois et de princes qui entouraient Napoléon III dans les fêtes et les réceptions et parmi lesquels le prince « Nikita » devait faire assez belle figure. C'est l'Orient surtout qui était à l'honneur à l'Exposition : caravansérails, pagodes chinoises voisinaient avec les temples égyptiens et grecs. Les mosquées, les bazars étalaient leurs couleurs vives et leurs costumes voyants.

Nul doute que Daudet, par réaction contre l'engouement des romantiques pour l'exotisme, n'ait désiré se moquer un peu de cet enthousiasme exagéré, et démasquer les aventuriers qui pouvaient en abuser. D'ailleurs, le Monténégro, dans le monde littéraire, était si l'on peut dire «dans l'air ». Une des ballades de Mérimée dans la *Guzla*, cette remarquable mystification, avait inspiré à Gérard de Nerval son *Chant monténégrin* et en 1840 le drame lyrique intitulé *Les Monténégrins* écrit en collaboration avec un certain Alboise et mis en musique par Limandier. Nodier avait également mis à la mode les « Morlaques ».

Si curieuse qu'en soit l'histoire, on peut considérer le «prince» Grégory comme un effet du hasard dans l'œuvre de Daudet et, à l'honneur des Monténégrins, on doit reconnaître qu'il n'a rien de proprement serbe mais qu'il est le type de l'escroc international, sans attache aucune avec sa patrie, qu'il ne peut donc déshonorer. Mais c'est avec une connaissance beaucoup plus profonde du monde serbe, de ses coutumes, de ses traditions, c'est avec admiration et sympathie pour son peuple que Daudet abordera son œuvre maîtresse, celle que Zola a saluée comme un chef-d'œuvre, *Les Rois en Exil*. On parlait beaucoup à cette époque de la Serbie, ce petit pays, dont Gambetta, ami de Daudet, défendait la cause en des pages célèbres. On louait sa bravoure dans sa lutte pour la liberté. Un jeune prince serbe, le fameux Kara,

qui sera plus tard le roi Pierre Ier, s'était distingué pendant la guerre de 1870. Tout jeune officier de l'Armée française sorti de l'école de Saint-Cyr, il avait été blessé à Sedan. Plus tard, Daudet fera même sa connaissance chez Mme Adam qui avait voyagé en pays serbe.

Paru d'abord dans le *Temps* du 15 août au 10 octobre 1879 et édité la même année chez Dentu, le roman de Daudet eut un succès plus grand qu'aucune autre de ses œuvres, aussi bien en France qu'à l'étranger. En quelques semaines, *Les Rois en Exil* atteignirent vingt éditions, les premières épuisées en quelques jours. Celle de Flammarion seule, considérée comme courante, porte la mention 100e en 1940. Nous avons trouvé en outre soixante-douze éditions différentes, sans compter les traductions étrangères, très nombreuses.

Que Daudet ait pris au sérieux ce « sujet énorme d'un roman oublié par Balzac », comme a dit Barbey d'Aurevilly, son *Cahier* consacré aux *Rois en Exil* et où se trouve déjà l'ébauche de cette œuvre en est la preuve. « Voici certainement celui de tous mes livres qui m'a donné le plus de mal à mettre debout, celui que j'ai le plus longtemps porté, gardé dans ma tête, à l'état de titre et d'obscure ébauche », dit Daudet dans son *Histoire de mes livres*. Il l'a, en effet, porté longtemps dans sa tête, depuis le jour peut-être où, pendant les Expositions, il a vu réunies à Paris ces têtes couronnées ; depuis le bal chez Czartoryski donné à la veille d'un départ armé pour la Pologne auquel il a assisté et qui lui a donné l'idée de sa « fête aux guzlars », chapitre-clef de l'œuvre.

La tâche qu'il s'était donnée était énorme, tyrannique. La page de l'*Histoire de mes livres* où Daudet raconte ses travaux acharnés, « ces heures cruelles qui sont le meilleur de la vie », montre combien il considérait l'œuvre comme importante. Parvenu au cœur du livre, tout d'un coup il sentit « le craquement de la machine surmenée ». Il fut obligé d'interrompre son travail. Après un court repos, il se croit rétabli. Mais, écrit-il, « brusquement, sans douleur, une hémoptysie violente m'éveillait, la bouche âcre et sanglante. J'eus peur, je crus que c'était fini, qu'il fallait s'en aller, laisser l'œuvre inachevée ; et dans un adieu qui me semblait l'adieu suprême, j'ai eu tout juste la force de dire à ma femme, au cher compagnon de toutes les heures bonnes ou mauvaises :

« Finis mon bouquin ». La crise passée, Daudet reprend le livre, l'achève. Mais à quel prix ! Cette œuvre lui a coûté le meilleur de ses forces. « Désormais je ne pourrai plus traiter mon corps comme une loque, écrit-il, le priver de mouvement et d'air, prolonger les veillées jusqu'au matin pour l'amener à la fièvre des belles trouvailles littéraires. »

Et ce chant du cygne de l'écrivain français était un magnifique hommage aux Serbes. Car ce *roman parisien*, tel en est le sous-titre, est également un *roman serbe*. Daudet était si passionné par le sujet des *Rois en Exil* qu'il songea même à écrire une pièce qui aurait porté le titre de *La Reine Frédérique*, cinq actes. Il avait dressé la liste des personnages, presque les mêmes que ceux du roman. Le nom du roi Christian est remplacé par celui de Léopold, que portait le petit prince de Zara. Cette pièce devait sans doute être la suite du roman.

Le projet que Daudet n'a pas poursuivi, un autre le réalisera. Plusieurs auteurs dramatiques désiraient tirer une comédie de son roman. Daudet hésitait. Mais un jour il apprit qu'un Italien avait adapté *Les Rois en Exil* pour le théâtre et en avait tiré un drame joué à Rome. Cela le décida. Il en parla à plusieurs auteurs dramatiques. Coquelin, avec qui il était très lié, lui en proposa un, sans le nommer. C'était Paul Delair, « écrivain de grand talent », nous dit Daudet. « Un peu confus parfois, mais avec des éclairs de génie et de la grandeur, un poète. » Et quand Coquelin lui lut la pièce « acte par acte, à mesure qu'ils étaient bâtis », « je trouvai, dit Daudet, l'œuvre éloquente, d'une prose large, spirituelle, bien dialoguée. La pièce me convenait ». C'était l'avis de tous ceux qui l'écoutaient dans son petit salon de l'avenue de l'Observatoire : Gambetta, Edmond de Goncourt, Zola, Banville qui s'en inspirera pour sa tragédie *Pour la Couronne*.

Portée au théâtre, la pièce a eu un retentissement presque politique. Elle était « bien montée », la meilleure troupe du Vaudeville l'interprétait, la direction n'avait pas ménagé sa peine, et cependant, nous dit Daudet dans son *Histoire de mes livres*, « je n'ai jamais vu une salle tendue, hostile, comme celle de la première. On siffla le lendemain et tous les jours suivants. Tous les soirs les cercles (royalistes) envoyaient leurs délégués pour faire du tapage. Des scènes entières, très

belles, très émouvantes, passaient dans le bruit sans que l'on entendît une phrase ». Le public, partagé entre adversaires et partisans de Gambetta et de Théron, ce dernier étant monarchiste, croyait y voir l'intention de Daudet d'opposer les deux hommes sur le terrain constitutionnel et de flatter le régime. De toute façon, « la pièce eut, nous dit Daudet, le bénéfice d'un universel éreintement », et les vrais gagnants, dans ce duel comme dans le succès du roman, furent les Serbes, sous le nom d' « Illyriens », car rarement une œuvre purement littéraire avait fait une propagande aussi efficace.

Ce drame royal se passe à Paris, mais les personnages principaux sont les « Illyriens » : le roi Christian, la reine Frédérique, leur fils, le petit prince héritier de Zara, le conseiller Bochkovich, le Père Alphée, le duc de Rosen et son fils Herbert, la servante Petcha et le vieux serviteur Greb. Une foule d' « Illyriens » viennent rendre hommage à leur roi et à leur reine. Daudet parle du pays, de sa vie, de ses coutumes, de sa poésie populaire comme un témoin oculaire.

Lorsqu'on connaît la méthode de travail de Daudet et ses scrupules de documentation, on est sûr qu'il n'a rien inventé de toutes pièces et que l'atmosphère qu'il recrée est le résultat d'une étude approfondie. Ses *Petits Cahiers* sont fameux. Il les traînait partout. il en encombrait toutes ses poches et ses amis ne cessaient de le taquiner au sujet de ces carnets chiffonnés et sales qu'il sortait en promenade, au jardin, dans la rue, au café, pour y inscrire ses impressions, ses remarques sur les choses et les gens observés, sur ses lectures aussi, car il était un lecteur passionné. Il y notait, au jour le jour, presque heure par heure, tout ce qui arrêtait son attention et frappait son imagination. Il emmagasinait ainsi une foule d'observations qu'il utilisait dans son œuvre. Ses observations sont de deux espèces : les unes prises sur le vif : personnages qu'il rencontre ou dont il entend parler ; les autres viennent de ses lectures, où il cherche des documents sur les pays où vivront ses personnages. Cet observateur butinait, comme son maître Michel de Montaigne, les fleurs de la vie pour en faire *son* miel. Ses *Petits Cahiers*, esquisses de scènes, jalons de ses œuvres futures, qui se lisent avec le même intérêt que les œuvres elles-mêmes, en sont la preuve.

Cette éternelle « chasse aux modèles, aux renseignements vrais », dont il parle dans le *Cahier* consacré aux *Rois en Exil*, caractérise toute sa création littéraire. Il cherchait « toujours à laisser l'étiquette de la vie au bas de ses inventions les plus soigneusement démarquées ». Il écrivait toujours d'après nature ». Dans la solitude de son cabinet, il retrouvait « les personnages de son imagination, vivant comme des êtres, en groupe autour de sa table de travail ».

Or nombreux étaient les livres qui parlaient des « Illyriens » ou « Morlaques », habitants des Provinces Illyriennes fondées par Napoléon, qui rêvait d'en faire un Royaume des Slaves du Sud, celui-là justement que Daudet réalisera dans ses *Rois en Exil*. Ces provinces étaient peuplées par les Serbes, les Croates et les Slovènes, et leur capitale était Lioubliana, la même que dans le roman. Pour ne citer que les plus célèbres, Mme de Staël dans *Corinne* parlait déjà de l'Illyrie « où il y a dans les mœurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d'original ». Le premier historien de ces Provinces Illyriennes fut naturellement Charles Nodier que Napoléon avait envoyé à Lioubliana pour diriger la bibliothèque de cette ville et surtout le *Télégraphe*, journal officiel où il publie une série d'articles sur le pays, sur la vie de ses habitants, les Morlaques, sur leurs costumes, leurs coutumes, leur poésie populaire, leur langue, la langue « illyrique ». Ses articles furent réimprimés dans le *Journal des Débats* et dans ses *Mélanges de Littérature et de Critique* que Daudet a pu consulter, ainsi que ses contes, *Jean Sbogar* et *Smarra*. Mais la principale source de Daudet fut, sans doute possible, la *Guzla* de Prosper Mérimée, cette énorme mystification littéraire qui trompa les plus avertis. Le sous-titre de la *Guzla* donna à Daudet le cadre du royaume de son roman : la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine. Mérimée parlait aussi des « Morlaques » qui sont « des habitants de la Dalmatie » et « parlent le slave ou illyrique » ; de la Bosnie et de l'Herzégovine où la langue « illyrique s'est conservée dans toute sa pureté ». Et Daudet écrit dans ses notes : « On parlera dans mon Illyrie et Dalmatie un patois dalmate et illyrien. » Et il l'entend « sonore et dur comme un flot roulant des galets ». Il connaît même certains détails géographiques précis qui rendent ses descriptions plus pittoresques et plus

authentiques : il est exact, par exemple, que la route qui mène de Raguse à Gravosa est en corniche, qu'un « raidillon conduit du port de Raguse à la citadelle »; il a noté dans ses *Cahiers*, une description très précise du *stradone* de Raguse, qu'on nomme aussi « le Corso-Architecture des maisons de Venise », avec ses bijoutiers, passementiers, ses « costumes éclatants », les portefaix, les filles des environs de Brno, de Raguse-Vecchia, « quittant le marché sur leurs felouques pour gagner leurs villages », « bateaux aux formes antiques, filles debout chantant sur le pont ». Daudet connaît aussi la flore de la Dalmatie, et parle des cactus, des figuiers de Barbarie, des aloès, flore commune, il est vrai, à toute la Méditerranée.

Daudet se complaît dans les descriptions des costumes « illyriens » : « dalmatiques écarlates », « écharpes à franges », « gilets à boutons de métal » qui détonnent « brillamment dans la grise uniformité du vêtement parisien ». Voyez ailleurs « la coiffe blanche et le grand fichu brodé de rose qui complète la coiffure des femmes dalmates », le « manteau noir sur le costume musulman des paysans morlaques ». Et les descriptions se poursuivent : les pêcheurs de Branizza, les muletiers de Raguse, les maraîchers du Breno, de la Brazza, les femmes portant « la blanche petcha, un pagne retombant dans le milieu du dos comme un fichu, bordé de larges rubans roses ou la calotte rouge brodée d'or et à gros galons d'or ». Et dans le *Cahier* : « Vêtement : Dalmatique noire taillée en carré, d'où s'échappe la large manche blanc de lait » ; « Chaussure : l'opanké classique. Lanières. » « Chemise de toile blanche brodée de beaux dessins vifs aux manches et sur la poitrine. Sur cette chemise, veste bleue ouverte devant, ornements rouges, jaunes, broderies aux poches avec de petits coquillages. La ceinture, cinq rangs de cuivre aux clous d'argent innombrables. Pour tablier un tapis aux mille couleurs, frange au bas. Le cou chargé de colliers, ambre, verroteries ; jambières colorées retombant sur l'opanké, chaussure slave». Et pour la troisième fois, Daudet note cette curieuse chaussure qui visiblement l'avait intrigué : « *Opanké* en peau de mouton noué sur le pied avec des lanières de paille ». Daudet prend un visible plaisir à cette orgie de couleurs, et pour qui connaît la richesse et la variété des costumes des Slaves du Sud, il n'a pas eu à ajouter à la vérité.

Nous ne le chicanerons pas sur quelques erreurs ou imprécisions quant à l'origine exacte ou le détail des costumes : il écrit un roman et non le catalogue d'un musée ethnographique. Et peut-être celui-ci est-il moins vrai que celui-là quand il s'agit de rendre la vie. Dans l'ensemble d'ailleurs, il est documenté à de bonnes sources. Il semble que l'une d'elles soit un livre de F. L. Levasseur, intitulé *La Dalmatie ancienne et moderne*, son histoire, ses lois, ses mœurs, ses usages, sa littérature, ses monuments, ses éléments de prospérité et de grandeur future », paru en 1861, et où nous trouvons des descriptions de ces costumes richement ornés et de couleurs si vives et des fameux « opanké ». Mérimée et Dozon donnent également la description de cette chaussure grossière que Daudet semble avoir copiée chez le dernier en ajoutant, par désir de précision, des lanières « de paille », ce qui est inexact.

On relève, par ailleurs, soit dans le texte du roman, soit dans le *Cahier*, bien d'autres recherches de couleur locale pour lesquelles Daudet a dû se documenter à des sources sérieuses ou qu'il croyait telles : il connaît la danse nationale serbe, le «*kolo*» (cercle). On danse en rond alterné par couples des deux sexes, l'homme ne donne pas la main à sa voisine mais, passant son bras sous celui de la danseuse à côté de laquelle il est, va chercher la main de celle qui la suit. Toute la chaîne s'entremêle ainsi et frappe le sol en chantant un air monotone, un peu triste, tout le corps en mouvement ». Nous trouvons les descriptions du kolo chez Dozon et chez Levasseur, différentes, mais tout aussi exactes, chaque auteur semblant n'avoir connu qu'une forme de ces danses infiniment variées, et typiquement serbes.

Daudet ne pouvait manquer de tirer parti du trésor le plus précieux du folklore serbe : la poésie populaire, étroitement liée à son interprète traditionnel, le guzlar. Il en a fait le morceau de bravoure du roman : le chapitre central est, en effet, le bal chez le vieux fidèle du roi, le duc de Rosen, un peu forban, enrichi par le butin considérable rapporté autrefois de ses guerres contre les Turcs. Son magnifique hôtel de l'île Saint-Louis regorge de trésors d'une splendeur orientale, entre autres, « les étendards, richesse du Monténégro et de l'Herzégovine que le goût parisien avait su grouper, assembler, sans rien de criard ni de trop exotique ». C'est

bien là le cadre qui convient à la scène où Daudet réunit et accommode lui aussi au goût parisien, usant des licences du romancier, tout ce qu'il a appris de la poésie populaire serbe. Relisons la belle page consacrée à l'exécution de l'« hymne illyrien » qui salue l'entrée du roi et de la reine en cette soirée mémorable où l'on fête le départ de l'expédition qui doit reconquérir le trône :

Du milieu d'un massif de rhododendrons partent subitement trois coups d'archet, bizarres, déchirants, énergiques. Tout ce qu'il y a de slave dans l'assemblée tressaille en reconnaissant le son des guzlas, dont on entrevoit à travers la verdure sombre les mandolines à long manche. Cela commence par un prélude bourdonnant, un débordement de lointaines ondes sonores qui s'avance, monte, grandit, se répand. On dirait une nuée lourde chargée d'électricité, que de temps en temps l'archet plus vif zèbre d'éclairs et d'où jaillit bientôt le rythme orageux, voluptueux, héroïque de l'air national, hymne et danse à la fois, cet air de Rodoïtza qui, là-bas, est de toutes les fêtes, de toutes les batailles et présente bien le double caractère de son antique légende : l'heiduque Rodoïtza tombé aux mains des Turcs fait le mort pour s'échapper. On allume du feu sur sa poitrine ; l'heiduque ne remue pas. On glisse dans son sein un serpent, aiguisé par le soleil, on lui enfonce vingt clous sous les ongles, il garde son immobilité de pierre. Alors, on fait venir Haïkouna, la plus grande, la plus belle fille de Zara, qui se met à danser en chantant l'air national illyrien. Dès les premières mesures, dès que Rodoïtza entend tinter les sequins du collier de la belle, frémir les franges de sa ceinture, il sourit, ouvre les yeux, serait perdu, si la danseuse, dans un pas élancé, ne jetait sur le visage qui s'anime, le foulard de soie dont elle marque et couronne la danse. Ainsi l'heïduque fut sauvé, et voilà pourquoi, depuis deux cents ans, l'air national d'Illyrie s'appelle l'air de Rodoïtza.

En l'entendant sonner sous le ciel d'exil, tous les Illyriens, hommes et femmes, ont pâli. Cet appel des guzlas, que du fond des salons l'orchestre accompagne en sourdine, comme un murmure de flots au-dessus desquels crie l'oiseau des orages, c'est la voix même de la patrie, gonflée de souvenirs et de larmes, de regrets et d'espoirs inexprimés. Les archets énormes, lourds, en forme d'arc de combat, ne vibrent pas sur des cordes vulgaires, mais sur des nerfs tendus à se rompre, des fibres délicatement résonnantes. Ces jeunes gens, hardis et fiers, à tournure de heiduques, se sentent tous le courage indomptable de Rodoïtza, si bien payé de l'amour d'une femme ; ces belles Dalmates, grandes comme Haï-

kouna, ont au cœur sa tendresse pour les héros. Et les vieux en pensant à la patrie lointaine, les mères en regardant leurs fils, tous ont envie de sangloter, tous mêleraient leur voix au cri stridant à toute gorge, que les joueurs de guzlas, leur morceau fini, jettent jusqu'aux étoiles dans une dernière fusée d'accords.

Quelle est la part de la vérité historique et ethnique dans cette page, quelle est la part de la fantaisie et de l'interprétation? Il est exact que pour les Serbes, et pour les Serbes seuls, la guzla est l'instrument national, indissolublement lié à un passé glorieux, plus grand par ses infortunes héroïquement supportées que par ses victoires. Depuis la chute de l'empire serbe à Kosovo et pendant les siècles de domination turque, seule la poésie populaire a préservé la continuité, l'existence même du peuple serbe. Les magnifiques épopées en décasyllabes, de tradition orale, étaient chantées ou plutôt psalmodiées par des guzlars aveugles s'accompagnant sur un instrument très primitif, la guzla. Le récitatif se poursuit en mélopée monotone, plaintive et traînante, soulignée par les trois notes déchirantes de la guzla. L'effet est loin d'être harmonieux à des oreilles occidentales, mais il est poignant par son intime accord avec le génie de la poésie populaire, et bien caractéristique d'un peuple qui a toujours puisé le meilleur de son courage dans la conscience de ses malheurs virilement acceptés.

Malgré l'inexactitude des détails, car on conçoit que cet instrument plaintif ne peut accompagner une mélodie quelconque, Daudet a parfaitement senti l'impression que produisait sur les « Illyriens » exilés les sons de la guzla et quels rêves héroïques ils leur inspiraient. Il a compris toute l'importance de ce thème et l'effet dramatique qu'il pouvait en tirer. Il a noté dans son *Cahier* consacré aux *Rois en Exil* : « La Guzla — corde à boyau sur une mandoline à long manche. Un archet fait d'un arc tendu par une corde à boyau. » C'est une description exacte et qu'il a copiée presque textuellement chez Mérimée et chez Dozon. Ce dernier écrit en effet : « Guslé, instrument de musique à une seule corde, ayant la forme générale d'une guitare, sauf que le corps est convexe, et dont on joue au moyen d'un archet en forme d'arc ; il sert uniquemet à accompagner la récitation déclamée des poésies populaires ». Déjà, Mme de Staël, dans

Corinne, et Nodier avaient parlé du guzlar, mais c'est surtout dans la *Guzla* de Mérimée que Daudet a puisé ses renseignements : « Le chanteur pousse un grand cri, ou plutôt un hurlement semblable à celui d'un loup blessé. On entend ces cris de fort loin dans la montagne, et il faut y être accoutumé pour penser qu'ils sortent d'une bouche humaine ». Le passage cité plus haut est évidemment inspiré de ces lignes impressionnantes.

Quant à la poésie populaire serbe elle-même, nous savons la fortune qu'elle a connue à l'époque romantique. Consacrée par l'admiration de Gœthe, elle fit le tour de l'Europe cultivée, partout l'objet d'un engouement d'ailleurs justifié. Daudet, familier des *Entretiens* avec Eckermann auxquels il revenait souvent, y a lu tout ce que le grand poète disait de la poésie populaire serbe, dont le célèbre écrivain polonais Mickiewicz, professeur au Collège de France, où il eut pour élèves George Sand et Michelet entre autres, disait qu'elle est la « plus grande gloire de la littérature des Slaves ». L'admiratrice de Gœthe, Mme de Staël, Charles Nodier, et surtout Prosper Mérimée, lui fournissent des documents qui, en ce qui concerne ce dernier, sont malheureusement apocryphes. Daudet, néanmoins, lui emprunte deux textes : le roi Christian les chante à Marseille à la préfète, lorsque la tentative de débarquement en Dalmatie avec ses partisans vient d'échouer. Ce sont : « Beaux yeux bleus comme un ciel d'été » et « Jeunes filles qui m'écoutez en tressant des nattes ». Le premier est tiré de la ballade *Le mauvais œil* que nous trouvons dans la *Guzla* et le second de la pièce intitulée *L'amant en bouteille.*

Heureusement Daudet a disposé de sources plus authentiques. Fauriel, Elise Voïard, Robert Cyprien, Jean de Cajaux, Louis Léger, Dora d'Istria, Xavier Marmier, pour ne citer que les principaux, autant de connaisseurs de la poésie serbe. Mais celui qui a contribué surtout à sa diffusion en France, c'est Auguste Dozon qui, en 1859, publia sa traduction des *Poésies populaires serbes.* M. Fernand Baldensperger lui a consacré une étude dans la *Revue étrangère* de Belgrade en 1933. Dans le recueil de Dozon, Daudet a pris, outre les renseignements dont nous avons parlé, le texte du « *Petit Radoïtza* », authentique chanson populaire. Nous trouvons

la transcription d'un passage dans son *Cahier*, presque identique au texte définitif dans le roman. Par suite sans doute d'une erreur de transcription, le nom de Radoïtza est devenu chez Daudet Rodoïtza.

Quant aux personnages principaux: Christian, le roi déchu et acceptant la déchéance; Frédérique, la reine fière et énergique, fidèle aux plus nobles traditions de son rang et consciente des devoirs qu'il impose, le duc de Rosen, Elysée Méraut, le Français plébéien dévoué corps et âme à la cause illyrienne, ils sont vrais d'une vérité éternelle et universelle, parce que leur créateur était un grand romancier, sachant tirer des hypothèses de caractères et de circonstances les conclusions nécessaires de leur comportement. Les notes du *Cahier* montrent que, dans la mesure où il s'est servi de modèles, il a emprunté des traits à tous les exilés royaux qui vivaient à Paris à l'époque. L'humanité des personnages illyriens ne doit rien à leur origine, ils ne sont pas spécifiquement serbes, et comme tels ils échappent à notre propos. Le Père Alphée pourtant fait exception. Où Daudet a-t-il trouvé le modèle de cet étrange chapelain ? Car le personnage est trop vrai pour avoir été inventé de toutes pièces. « Il y avait dans ce prêtre illyrien à mine de forban, écrit Daudet, le sang, l'allure, les lignes faciales d'un de ces Usquoques, oiseaux de rapine et de tempête, anciens écumeurs des mers latines. » Ce « fils d'un pêcheur de Zara, recueilli un jour par les Franciscains pour sa jolie voix qui, de moussaillon passa enfant de chœur, grandit au couvent et fut un chef de la congrégation. » Il est plus soucieux de l'action que des prières et il est prêt à dépêcher en bloc « le matin toutes les oraisons de la journée, même celles du lendemain, « afin de s'avancer »... point bigot ni méticuleux, pouvant faire au besoin sa partie de couteau pour le bon motif». C'est lui qui passe aux douanes « sous l'étiquette *objets de piété*, avec des chapelets d'olives et des roses de Jéricho», les ballots de proclamations que le roi exilé adresse à son peuple. Certes Daudet a dû lire les *Usquoques* de George Sand, mais s'il leur compare son personnage, ce n'est pas là qu'il l'a trouvé. Ce prêtre combatif, ce moine soldat a existé pourtant à des milliers d'exemplaires parmi les chrétiens des Balkans, catholiques ou orthodoxes. La domination turque a contraint

les églises dans ces régions à rester combattantes quelques siècles de plus qu'en Occident. Elles recrutaient leurs moines, leurs prêtres, parmi des paysans rudes, habitués à l'action clandestine et à une vie précaire qu'il leur fallait disputer par la force et par la ruse à un occupant capricieux et avide. La littérature serbe compte de nombreux portraits que Daudet aurait pu copier pour son Père Alphée. Le chef-d'œuvre du genre est, sans aucun doute, le classique *Bakonia Fra Brné* de Matavoulj. Mais Daudet n'a pu les connaître que de seconde main et son *Cahier* ne nous révèle pas qui fut son modèle.

On a prétendu parfois que Daudet avait pris le roi Milan de Serbie pour modèle de son Christian, roi d'Illyrie, ce qui chronologiquement paraît impossible. D'abord les *Rois en Exil* ont paru en 1879, à l'époque où Milan régnait encore. Ce n'est qu'en 1889 qu'il abdiquera et viendra vivre à Paris sous le nom de prince de Takovo. Pourtant, les ressemblances ne manquent pas entre le roman et l'histoire et il est possible que Daudet ait entendu parler de ce jeune prince monté sur le trône en 1872, à l'âge de dix-huit ans, et qui venait à Paris festoyer dans des endroits assez mal fréquentés, aimant les femmes, les banquets, la mauvaise compagnie, gaspillant sans compter, tout comme Christian. Sa fortune s'épuisa vite, il était criblé de dettes. Deux ans après son avènement, il vendit même le fameux sabre orné de diamants que le sultan avait donné à ses ancêtres et qui était considéré comme une relique nationale. Daudet connaissait-il ce détail lorsqu'il a décrit le vol de la couronne d'Illyrie? C'est possible. Quand il parle des ancêtres débauchés de Christian, on est tenté de penser aux parents du roi Milan. Comme au roi Christian, la reine Frédérique, on peut aussi opposer au roi Milan la reine Nathalie qu'il répudiera plus tard et qui se retira dans un couvent parisien. Par ses vertus, sinon par son énergie, la reine Nathalie rappelle Frédérique et elle jouissait auprès des Serbes d'une popularité qui survécut même à son exil.

Le roman de Daudet a été en quelque mesure prophétique. Il est possible même que la décadence du royaume d'Illyrie ait eu une action sur les événements politiques en Serbie dans les années quatre-vingts. Car si les Serbes ont accueilli avec grande faveur l'œuvre de Daudet, ce n'est pas parce qu'ils se voyaient introduits sous un jour très favorable dans la

première littérature du monde par un de ses plus brillants représentants. Ils se sont toujours peu souciés de propagande, ressemblant en cela, comme sur bien d'autres points, aux Français. Quand parut à Belgrade, en 1881, la traduction serbe des *Rois en Exil*, deux ans après la première édition française, elle fut saluée avec enthousiasme, mais pour une autre raison. Ce n'étaient pas les patriotes « illyriens » ou la noble reine Frédérique, qui importaient aux Serbes. Mécontents de leur propre roi, ils ne voyaient que Christian, le faible, le débauché, et, de cette agonie d'un royaume, ils ne voulaient voir que l'envers. La traduction de ce roman de Daudet fut un événement politique de première importance. Cette œuvre d'un royaliste eut en Serbie le sort qu'avait eu en France la pièce tirée du roman : elle fut saluée et utilisée comme un pamphlet contre la royauté : en l'espèce contre le régime autoritaire de Milan Obrenovitch. Les partis politiques de l'opposition, adversaires du roi, que ce soit les radicaux ou les républicains, s'en servirent abondamment pour attaquer le régime. C'était la seule manière de dire au souverain ses vérités et de le menacer du sort de Christian d'Illyrie.

Le signal fut donné par un jeune socialiste, Pierre Todorovitch qui, en 1881, présenta au public serbe, dans le journal *Le Travail*, la traduction des *Rois en Exil*. Sa critique était un véritable manifeste révolutionnaire, auquel le roman de Daudet servait de prétexte. Pour épigraphe il avait pris ces vers de Victor Hugo :

> Ces rois,
> Sous leur large couronne ont des fronts étroits.

Analysant le roman, Todorovitch prenait un plaisir évident à dénigrer le régime du roi Milan sous couvert d'attaques dirigées contre la royauté en général, démontrant par l'exemple du roi Christian tout ce qu'elle avait d'arbitraire et d'odieux. Le jeune socialiste était heureux de mettre sous les yeux des lecteurs un portrait frappant de ressemblance avec leur propre roi. « Il est beau, écrit-il, de faire la chronique de ce royaume en agonie, d'écouter la respiration, de jour en jour plus faible, du monde ancien qui se débat et expire avec la monarchie. Cette atmosphère puante de paresse et de débauche vous étouffe et vous voudriez vous enfuir loin

des êtres ignobles qui traînent ainsi leur vie absurde et débauchée. Nous aussi nous avons touché avec dégoût à ces monstres immoraux que Daudet a si fidèlement dépeints ». Et quel plaisir de pouvoir prédire au roi le sort qui l'attend avec les paroles mêmes de l'auteur français, comme dans cette page du roman décrivant les jours où la reine d'Illyrie sentait sur elle les regards haineux d'un peuple qui se « désaffectionnait de ses princes » :

Venaient les malentendus, les entêtements, les méfiances, enfin la haine, cette horrible haine de tout un pays, cette haine qu'elle sentait dans l'air, dans le silence des rues, l'ironie des regards, le frémissement des fronts courbés, qui lui faisait craindre de se montrer à une fenêtre, la rejetant au fond de son carrosse pendant ses courtes promenades. Oh ! ces cris de mort sous les terrasses de son château de Laybach... Les villages soulevés et hurlants, ivres de liberté comme les villes.

Quelques années plus tard, Todorovitch fera mieux. En 1889, il commencera un roman, *La Descente du Trône*, où il reviendra sur le sujet traité par Daudet dans les *Rois en Exil*. C'est une véritable satire politique contre le roi Milan. Le jeune souverain Moutimir est, comme Christian, débauché, objet de scandales, oubliant ses devoirs de prince.

Dans une mesure qu'il est difficile d'évaluer, le roman de Daudet contribua sans doute à l'abdication de Milan en 1889. La vérité historique imitant l'art, il vint alors rejoindre à Paris toutes les têtes couronnées que l'auteur français avait pris pour modèles.

Ainsi le cercle se refermait. Les Serbes reprenaient à Daudet une part de l'œuvre qu'eux-mêmes avaient inspirée.

Dans le monde encore en partie inexploré des influences, des échanges, des sources, si nous avons réussi à identifier et à éclairer le double courant qui s'établit entre le génie de Daudet, avide d'acquérir, mais prompt à rendre sous une forme plus belle, et le petit peuple balkanique qu'il a si bien deviné, nous avons atteint notre but, qui n'était pas de simple érudition. Car l'un des mérites de la littérature comparée, le principal peut-être, est de montrer aux civilisations les plus éloignées en apparence tout ce qui les rapproche et la richesse de leur fonds commun.

Milan Markovitch.

NOTES ET DOCUMENTS

IVAN TOURGUÉNIEV ET MAXIME DU CAMP

(Documents inédits)

Faute d'un texte fournissant une date précise, il faut se contenter d'approximations et de conjectures sur le début des relations d'Ivan Tourguéniev avec Maxime Du Camp.

Parti de Russie, à la suite de Pauline Viardot, pour un nouveau voyage à Paris, où il arrive en juillet 1847, Tourguéniev n'a évidemment pas encore rencontré Du Camp quand il quitte Paris, le 24 juin 1850, rappelé par la maladie de sa mère, qui mourut le 28 novembre, pour n'y revenir qu'en août 1856. C'est alors qu'il va manifester son intention de se lier avec quelques écrivains français, quoique, écrit-il à Aksakov [1], le 1er/13 novembre, il ne ressente de sympathie pour aucun et qu'il n'en attende rien. Deux mois plus tard, en effet, il a fait la connaissance de beaucoup d'écrivains, « non pas les vieilles gloires, chefs de file », à l'endroit desquels il se montre assez dédaigneux, mais « les jeunes d'avant-garde » dont il n'est pas satisfait davantage. « Tout cela, déclare-t-il, est très petit, prosaïque, vide et sans talent. » Le nom de Maxime Du Camp vient alors sous sa plume pour la première fois [2].

Peu de temps après, il se liait avec Prosper Mérimée qui l'invitera à déjeuner pour le 8 avril 1857 [3] et, plus tard, en décembre 1861, l'introduira chez Mme Delessert qui, après 1860, va rendre à son vieil ami l'affection qu'elle lui avait retirée au profit du jeune Maxime Du Camp. Celui-ci ne fréquente plus, à Passy, chez Mme Delessert, lorsque Tourguéniev y paraît.

Donc, si Tourguéniev a pu rencontrer Du Camp, dès novembre 1856, dans les milieux littéraires [4], rien n'autorise à croire que des

1. Cf. *Viéstnik Evropy*, 1894, II, pp. 496-497.

2. Cf. *Viéstnik Evropy*, 1894, II, p. 498 ; — *Lettres de Kaveline et J. Tourguéniev à Alex. Herzen* (en russe). Genève, 1892, pp. 96-97.

3. Lettre inédite.

4. Il faut noter que la *Revue de Paris* du 1er décembre 1857 (p. 321) a publié la comédie de Tourguéniev « Un déjeuner chez le maréchal de noblesse » (publiée dans le *Sovremennik*, en août 1856) sous le titre « Le Partage ».

relations amicales se soient établies entre eux, et l'on peut reculer de quelques années l'envoi de ce billet, non daté :

« Cher ami, je viens d'apprendre par Mlle Mary que vous m'aviez demandé les « Récits d'un Chasseur » et qu'elle n'avait pu vous les procurer. Je vous envoie mon exemplaire en vous priant de le garder aussi longtemps que vous voudrez et de ne pas oublier pendant la lecture, ce que je vous ai dit du caractère morne et procès-verbal de la traduction. Mille amitiés et compliments.

J. Tourguéneff.

La traduction en cause est évidemment celle de H. Delaveau, publiée chez Dentu le 12 décembre 1857, plus fidèle mais plus terne que celle d'Eugène Charrière [1], et que Tourguéniev paraît avoir médiocrement goûtée. Le volume devait être épuisé puisque l'auteur en est réduit à confier son propre exemplaire. Il n'est donc pas impossible que ce billet soit postérieur, de plusieurs années, à la traduction de Delaveau, postérieur donc au 23 février 1863, date à laquelle Gustave Flaubert et Tourguéniev se rencontrèrent pour la première fois au dîner Magny [2]. Que Flaubert ait ensuite présenté son ami Du Camp à Tourguéniev comme il a fait pour George Sand, et qu'il soit à l'origine des relations cordiales qui vont unir les deux écrivains, il est permis de le croire. En tout cas, c'est le 22 février 1865 que l'on trouve, associés pour la première fois, les noms de Tourguéniev et de Du Camp dans la correspondance de Flaubert, qui écrit : « Aujourd'hui je dîne chez Mme Husson [3], avec Tourguéniev, Taine et du Camp. » Le billet suivant, non daté, est peut-être de la même époque :

1. Enregistrée à la *Bibliographie de la France* le 15 avril 1854 (nº 2.110).

2. Sur les rapports de Tourguéniev et de Flaubert, voir Gustave Flaubert, *Lettres inédites à Tourguéneff*. Présentation et notes par Gérard Gally. Editions du Rocher, Monaco (1946).

3. Flaubert cite à plusieurs reprises, dans ses lettres, Mme Husson, qu'il appelle son « bon mouton » ou son « jumeau ». Elle serait devenue folle en 1871 (Monomanie du suicide (Cf. *Lettres de Flaubert à Tourguéneff*, pp. 23-24). M. Auriant a publié deux lettres de Flaubert à cette dame (Cf. « Onze lettres inédites de Gustave Flaubert », *Poésie* 45, août-septembre 1945, nº 26-27, pp. 94-96). Adèle Husson était la femme d'un ami de Du Camp, qui le cite dans ses *Souvenirs littéraires* (t. II, p. 90). Il s'agit de Jean-Christophe-*Armand* Husson, né à Claye (S.-et-M.), le 8 septembre 1809 ; mort à Paris le 7 décembre 1874. Il fut membre au 3e degré de la famille saint-simonienne (1831) ; chef de bureau à la Préfecture de la Seine, puis chef de division (1847); directeur de l'Assistance publique (1859), et secrétaire général de la préfecture de la Seine (1871). Le 7 février 1863, il fut élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Mon cher ami, je viens vous prier de m'excuser auprès de Mme Husson. En acceptant ce matin sa précieuse invitation, j'avais oublié que je devais dîner aujourd'hui chez le comte Fleming ; c'est une partie arrangée, et il m'est impossible de manquer. Mais si Mme Husson veut bien le permettre, je viendrai aussitôt après, et je resterai la soirée. Mille amitiés.

Jeudi. Minuit.

J. Tourguéneff.

*
* *

C'est à la fin de 1854 que Mme Delessert signifia son congé définitif à Prosper Mérimée, son amant vieilli, rompant ainsi une liaison qui remontait au 16 février 1836. Maxime Du Camp, cause de cette rupture, mêlait à la vanité d'avoir supplanté l'auteur de *Carmen*, dans le cœur et dans l'esprit de sa maîtresse, une amertume mauvaise, et il n'en faisait point mystère. « Merci aussi de ce que tu dis du Mérimée », écrivait-il à son ami Charles Alexandre, le secrétaire de Lamartine. « J'ai cet homme en horreur ; je trouve que d'honnêtes garçons comme nous ne doivent jamais pardonner une monstruosité comme la brochure sur Beyle. » (Lettre inédite). Il composait alors sa virulente préface aux *Chants modernes*, datée du 6 janvier 1855 [1], où Mérimée a sa bonne part du fiel qui coule dans ces pages. La liaison de Maxime Du Camp et de Valentine Delessert dura sept ans, « sept années, dira-t-il, d'un bonheur ineffable » et elle se termina en 1860. Il en fit un ennuyeux roman, *les Forces perdues*, qui ne mériterait, comme on l'a dit, que le dédain et l'oubli, s'il n'avait point sa place dans l'histoire de l'*Education sentimentale* de Flaubert [2]. Du Camp y raconte sans discrétion sa liaison avec Valentine Delessert, fort reconnaissable sous les traits de Viviane, et Tourguéniev, sans doute bien formé, écrira dans sa préface : « L'histoire que nous raconte l'auteur des « Forces perdues » est réellement vécue et non inventée. C'est une confession (nous n'avons pas à savoir si c'est la sienne ou celle d'un autre)... » La première partie des *Forces perdues* parut le 1er septembre 1866, dans la *Revue nationale*. La troisième partie paraissait le 1er novembre suivant, quand Mme Delessert, tout à fait désabusée, rendit à Mérimée une amitié qui lui était si pré-

1. *Les Chants modernes*, par Maxime du Camp, Paris, Michel Lévy, 1855, in-8°, sont enregistrés à la *Bibliographie de la France*, le 31 mars 1855 (n° 1.858).

2. Voir « Autour de Mérimée. *Les Forces perdues* et l'*Education sentimentale* ». *Bull. du Bibliophile*, novembre et décembre 1931, pp. 487-492 et 533-539 (tirage à part, Giraud-Badin, 1932).

cieuse. « Il m'a semblé, écrivait-il le 24 novembre, que vous m'ôtiez une épine du cœur. » Au mois de mars 1867, le roman était mis en vente chez Michel Lévy, à la Librairie nouvelle [1], et Maxime Du Camp de s'occuper tout de suite de le faire traduire et publier en Russie.

Ivan Tourguéniev était alors à Saint-Pétersbourg et ne reçut la lettre que lui écrivit Du Camp qu'à son arrivée à Moscou, le 8/20 mars 1867. Il y répondit aussitôt :

Moscou.

Vendredi 10/22 mars 1867.

Mon cher ami,

Je ne suis ici que depuis hier et ce n'est qu'hier qu'on m'a remis votre lettre. Envoyez-moi vite votre volume. Je reste à Moscou pendant trois semaines encore. Tout sera fait comme vous le désirez. J'éprouverai un véritable plaisir à faire apprécier au public russe, et un ouvrage aussi remarquable que les « Forces perdues » et votre talent qui, du reste, n'est pas aussi ignoré de nos lecteurs que vous le supposez.

Je suis si accablé de besogne dans ce moment que vous m'excuserez de ne pas parler d'autre chose. Je compte vous voir à Paris vers les premiers jours de mai et je vous serre bien cordialement la main.

T[out] à v[ous]

J. Tourguéneff.

P. S. — Adressez votre volume à la rédaction du « Messager russe », ici.

Ivan Tourguéniev s'occupait alors de la publication de son roman *Fumée* (*Dym*) qui allait paraître à la mi-avril, dans le nº 3 du *Rousskii Viéstnik* (Messager russe). Ses épreuves corrigées, il part pour Saint-Pétersbourg le 12 avril, puis, le 16, pour Berlin et Baden-Baden où il arrive le 19, trouvant les esprits fort préoccupés de l'affaire du Grand-duché de Luxembourg, qui provoque une véritable panique.

« Je suis bien arrivé ici hier, écrit-il à son ami Vasili Pétrovitch Botkine [2], et j'ai trouvé tout le monde en bonne santé. Tout

1. Enregistré à la *Bibliographie de la France*, le 16 mars 1867 (nº 2.185).

2. Cf. *V. P. Botkine et I. S. Tourguéniev. Correspondance inédite*, 1851-1869. Académia, Moscou-Léningrad, 1930, p. 260 [en russe].

va bien, tout est vert, les lilas fleurissent, bref tout est parfait. La seule chose mauvaise c'est qu'il semble que la guerre ne puisse pas être évitée. J'ai voyagé depuis Berlin jusqu'ici avec le comte de Flemming, l'amabassadeur de Prusse. Son chef, le comte de Bismarck, ne doute pas que la guerre ne soit proche. Un changement radical s'est produit dans l'état d'esprit de la société. L'an passé encore, tout le monde était pour l'Autriche et maintenant, même au Palatinat, où les sympathies pour la France étaient si fortes, tout le monde est pour la Prusse, pour l'unité de l'Allemagne et, chose bizarre ! tout le monde veut la guerre le plus tôt possible, parce qu'on la considère comme inévitable. Les valeurs sont en baisse ; je ne sais pas comment tu as réussi d'obtenir 1000 roubles. Malgré cela, il arrive ici pas mal d'étrangers... »

Cependant Tourguéniev s'est occupé de placer le roman de Du Camp. Il a vu Hélène-Nikolaièvna Akhmatov, qui édite à Saint-Pétersbourg un « Recueil de romans, nouvelles et récits étrangers traduits en russe », et s'est engagé à écrire une préface, ce qu'il s'empresse de mander à Maxime Du Camp :

Bade, Schillerstrasse 277.

Lundi, ce 29 avril 67.

Mon cher ami,

Il y a huit jours que je suis de retour ici et il faut que je vous dise ce que j'ai fait pour les « Forces perdues ». Nous avons à Pétersbourg une entreprise de traductions de romans étrangers : il en paraît douze numéros par an comme des numéros de revues. Il y a de 5 à 6.000 abonnés : cela existe depuis une dizaine d'années. Ces traductions sont très bien faites. Votre roman sera publié dans le cours de l'été, et j'ai promis une préface, où je dirai beaucoup de mal de vous tout en esquissant à grands traits l'état actuel du roman en France. Cette préface doit être prête le 1er juin et j'ai déjà écrit les premières pages. Une fois la traduction publiée, on en parlera dans les critiques et on en parlera bien. Vous voyez que l'affaire est solidement engagée.

Mon diable de pied va toujours assez mal et je crois que je serai obligé de faire une cure à Wildbad. On était tout à fait résigné à la guerre ici : depuis deux jours le vent souffle à la paix. Je suis naturellement pour la paix : elle a cela de bon entre autres qu'elle vous ramènera ici. Je ne sais pas trop quand j'irai en France, ce ne sera dans tous les cas que pour voir ma fille [1]. Si vous êtes encore

1. Sa fille Pauline à qui il a écrit le même jour. Cf. E. Séménoff. *La Vie douloureuse d'Ivan Tourguéneff*, Paris, Mercure de France, 1944, p. 175.

à Paris, j'irai vous serrer la main. Quand venez-vous ? Viardot vous fait dix mille amitiés et moi je vous serre cordialement la main.

J. Tourguéneff.

Si Maxime du Camp a cru à ces assurances de Tourguéniev, c'est qu'il connaissait bien mal cet excellent homme de qui les bonnes intentions étaient rarement suivies d'exécution, à la date annoncée tout au moins. La préface aux *Forces perdues* dormait dans le tiroir du « bon moscove ». La guerre était écartée et l'Exposition universelle était ouverte, à laquelle le conviait Mérimée :

« J'apprends votre retour, lui écrit celui-ci, avec grand plaisir et encore plus votre voyage projeté à Paris. L'exposition vaut la peine d'être vue et votre patriotisme s'y pourra régaler. Régaler est le mot, car vous mangerez des *chtsi* et de la crème et boirez du thé dans un verre servi par une demoiselle portant un *kakochnick*. Il y a outre cela de très belles mosaïques et toutes sortes de choses curieuses. De toutes les expositions, les culinaires sont les plus suivies. On commence aussi, à ce qu'il m'a semblé, à exposer de la *chair vive*, comme disaient nos ancêtres [...] Il paraît qu'on ne veut pas de la guerre. On n'y croit plus du tout à présent, et nous ne nous occupons qu'à faire fête au roi de Prusse venant ici, mais sans armée. On nous annonce également votre empereur. Quant aux princes, il en viendra tant qu'on sera obligé de les mettre coucher deux dans le même lit. Croyez cependant que s'il n'y a pas de coups de canon en 1867, ce ne sera qu'un plaisir retardé. La question d'Orient mûrit si rapidement que nous ne manquerons pas de distractions dans un temps fort rapproché. Avez-vous toujours les mêmes inclinations ? Avez-vous assez d'argent pour en consacrer beaucoup à l'acquisition de Constantinople et à maint *graeculus escuriens* qui viendra vous demander de quoi boire à votre santé ? ... » (Lettre inédite).

A côté de l'exposition de peinture du Champ-de-Mars, le « Salon » ouvre ses portes, le 15 avril, au Palais de l'Industrie. C'est Maxime du Camp qui en rendra compte dans la *Revue des Deux Mondes*. Or Tourguéniev a pour ami un peintre qui a exposé des portraits et il écrit au critique :

Bade, Schillerstrasse 277.

Mercredi, 8 mai 1867.

Cher ami, je viens vous ennuyer avec une demande que j'avais déjà faite il y a un an. Comme c'est pour un ami je prends un

front d'airain. Il y a à l'exposition de peinture un portrait de femme par Louis Pomey ; voyez-le. Si vous croyez qu'il est digne d'une phrase ou d'un mot dans votre *Salon*, nommez-le [1]. Je sais que vous évitez autant que possible les noms, « nomina sunt odiosa », mais enfin, voyez le portrait, et puis agissez comme bon vous semblera. Pomey est un très excellent garçon que j'aime beaucoup.

Je vais à Paris au mois de Juin : je vous y trouverai encore. Malgré la grande baisse d'hier à la Bourse, nous croyons encore ici à la Paix. En attendant je vous serre la main bien cordialement.

J. Tourguéneff.

Tourguéniev était fort lié en effet avec Louis-Edmond Pomey qu'il avait choisi comme témoin pour le mariage de sa fille [2]. N'avait-il pas été lui-même témoin au mariage de son ami, lorsque celui-ci avait épousé Jeanne Fowtier, à Nancy, le 14 novembre 1864. On rencontre le nom de Pomey, à plusieurs reprises, dans les lettres de Tourguéniev, soit qu'il déjeune avec lui (mars 1868), soit qu'il le recommande à ses amis et à Mme Delessert (2 octobre 1872). Au salon de 1868, le peintre exposera le portrait de Pauline Viardot dans la *Norma*. Pomey était aussi licencié en droit et quelque peu poète ; il a traduit en vers, après Tourguéniev et Mérimée, *le Novice* de Lermontov [3], et l'a dédié à la mémoire de son ami :

O toi, que j'étais fier d'appeler mon ami
Au temps où tes rivaux te proclamaient leur maître,
Pardonne si je n'ai reproduit qu'à demi
Le charme de ces vers que tu m'as fait connaître.
Tu m'en vantais la grâce et la simplicité
Que chez moi vainement tu chercheras peut-être
. . . . . .
Toi qui de ton pays avait l'idolâtrie.

1. Du Camp écrira : « Nous devons dire cependant que MM. Rodakowcki, Klapincki, Pomey et Cabanel ont exposé de fort bons portraits. » *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1867, p. 654 ; reproduit dans les *Beaux-Arts à l'exposition universelle et aux Salons de* 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, par Maxime du Camp, Paris, Vve Jules Renouard, 1867, p. 250.

2. Louis-Edmond Pomey, selon les dictionnaires, serait né à Paris en 1831. Or, sur l'acte de mariage de Pauline Tourguéniev, le 23 février 1865, il est porté comme âgé de 30 ans. Il est mort à Gérardmer, le 7 septembre 1901.

3. Louis Pomey, *Le Novice*, traduit de Lermontoff, Paris, Paul Ollendorff, 1894.

*
* *

Tourguéniev n'oublie pas cependant la préface qu'il a promise, commencée peut-être, et qu'il faudrait achever par un rapide énoncé des publications de l'auteur *Forces perdues*. Aussi écrit-il pour demander les renseignements utiles :

Bade, Schillerstrasse.

Mardi 2/14 mai 1867.

Cher ami, envoyez-moi vite une petite note de *tous* vos ouvrages publiés : cette donnée statistique m'est nécessaire pour l'achèvement de la préface qui va partir pour Pétersbourg à la fin de cette semaine.

Je vais à Paris entre le 5 et le 10 du mois prochain. J'irai vous serrer la main. En attendant « farewell ».

J. Tourguéneff.

La note fut envoyée, bien complète, par Du Camp et elle fut utilisée pour la fin de la préface qui s'achève comme il suit :

« L'auteur des « Forces perdues », Monsieur Maxime Du Camp est depuis assez longtemps connu du public français. Il a commencé sa carrière littéraire par des vers dans lesquels, à l'inverse de beaucoup de poëtes romantiques et autres, il a chanté ce qu'on appelle la « prose du siècle », les progrès de la civilisation, de la science, de l'industrie même ; il a publié quelques descriptions intéressantes des pays qu'il a visités (il est resté longtemps en Orient) ; il a raconté l'expédition de Garibaldi en Sicile, la fameuse expédition des Mille, où il joua lui-même un rôle actif. Il a fait imprimer plusieurs romans, et ces derniers temps il a consacré son activité à la critique d'art. Fin connaisseur et juge sincère des œuvres de peinture et de sculpture, il s'est fait un nom estimé par ses « Salons » dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Journal des Débats*. De plus, il a, pendant sept ans, dirigé la *Revue de Paris*, qu'il avait reprise et qu'un décret impérial a interdite en janvier 1858. Maxime Du Camp ne croit pas à la solidité de la dynastie napoléonienne et appartient à l'opposition libérale. Ses travaux de statistique ne manquent pas de mérite et sont remarquables par l'élégance de la présentation. »

« J. Tourguéneff. »

La préface ne partit pas pour Pétersbourg « à la fin de la se-

maine », et Tourguéniev, lui, partit pour Paris, visiter l'Exposition universelle, voir sa fille et Mérimée, qui lui a écrit le 13 juin : « Cher Monsieur, je vous attends avec grande impatience. Je serai chez moi toute la matinée de samedi et si vous ne l'employez pas à l'exposition, je vous attendrai. Veuillez après samedi m'indiquer le jour que vous pourrez me donner pour dîner en tête-à-tête afin de causer *de rebus omnibus* » (Lettre inédite).

Tourguéniev arrive en effet, à Paris, le samedi 15 juin, et il écrit aussitôt à Du Camp :

Paris, Hôtel Byron, rue Laffitte.

15 juin 67.

Mon cher ami,

Il y a un bouledogue plus terrible que Pégase [1], le sentiment du devoir et de la famille, rien que cela ! ! Ma fille écrit qu'elle arrive ce soir (je viens, moi, d'arriver ce matin) et qu'elle s'empare de moi pour les deux journées de Dimanche et de Lundi. Si vous voulez de moi pour *mardi*, faites-moi savoir l'heure à laquelle vous voulez que je vienne, et j'arriverai, exact et ponctuel comme un notaire. En attendant je vous serre cordialement la main et me dis

Tout à vous

J. Tourguéneff.

Il passera une semaine à Paris et visitera avec « un enthousiasme de veau » l'exposition qui est « une chose divine, miracle des miracles », « un chef-d'œuvre en son genre ». Il est de retour à Bade le 23 juin, où il sera très occupé à composer et à faire représenter « des opérettes en français, pour lesquelles Mme Viardot a écrit la plus délicieuse des musiques. L'une d'elles surtout intitulée « Le Dernier sorcier » a obtenu un énorme succès ». En outre, il a fort à faire avec la traduction de *Fumée*, que le prince Galitzine prépare pour le *Correspondant*. Ce n'est qu'au mois d'octobre qu'il enverra enfin la préface au livre de Du Camp. Il écrit à ce sujet à son ami Annenkov, le 7/19 octobre 1867 [2] :

« Cher Paul Vassiliévitch, il y a ici un écrivain français, avec lequel je suis lié d'amitié et de qui je suis en quelque sorte l'obligé. Il a écrit un roman *Les Forces perdues* et ayant appris

1. Chien de Tourguéniev.
2. *Rousskoé Obozrenié*, 1894, t. I, p. 24.

que ce roman m'avait plu, il me demanda de m'occuper de le faire traduire en russe, ce que j'ai promis de faire (tout ceci se passait en hiver). Au mois de mars, j'ai vu Mme E. N. Akhmatov, éditeur du Recueil de traductions et j'ai accepté d'écrire une préface pour la traduction qui doit paraître dans ce recueil et qui, autant que je sache, est prête depuis longtemps. Mais, étant donné la paresse qui m'est propre, je viens seulement d'achever cette préface (j'ai dit à Du Camp, en rougissant secrètement, que je l'avais envoyée depuis longtemps) et je vous la fais parvenir maintenant. Lisez cela et après l'avoir corrigée au besoin, portez-la à Mme Akhmatov et donnez-la-lui avec de grandes excuses de ma part. De mon côté, je lui écris, au sujet de la traduction, que je vous donne le droit de changer ce qu'il faudra. Je vous en prie, ne perdez point de temps et demandez à Mme Akhmatov de presser la publication, car ici je meurs de honte devant Du Camp. Vous me rendrez un très grand service... »

La préface aux *Forces perdues* paraît enfin à la mi-janvier 1868 et Tourguéniev écrit à Annenkov, le 24 janvier-5 février : « J'ai lu dans les journaux l'annonce de l'apparition du premier livre du « Recueil de romans » avec la traduction de Du Camp et ma préface, mais jusqu'à présent, je n'ai pas reçu les *deux* exemplaires promis par l'éditeur. Je n'en ai pas besoin, mais Du Camp s'y intéresse vivement. Je vous en prie, allez-y et rappelez-leur cette promesse. » Il est donc obligé de s'excuser auprès de Du Camp et lui écrit :

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 12 février 1868.

Mon cher ami,

Si vous avez quelque Russe sous la main et que vous lui fassiez traduire le grimoire ci-joint, il vous dira que c'est l'annonce de la traduction des « Forces perdues » avec ma préface. Les deux mots soulignés sont votre nom, ni plus ni moins. J'ai déjà écrit à Saint-Pétersbourg pour demander ce qui fait que malgré la promesse donnée, on ne m'ait pas envoyé d'exemplaire jusqu'à présent. Il y a bien trois semaines que cela a paru. Dès que j'aurai le livre en question, je vous l'enverrai, ou plutôt je vous l'apporterai moi-même, car je pars de Bade Dimanche et j'irai vous voir Lundi ou Mardi. Je descends à l'Hôtel Byron, rue Laffitte. Je reste à Paris une semaine environ.

Je serai bien aise de vous voir ainsi que Flaubert qui je l'espère ne s'en ira pas à Rouen avant mon arrivée. Ici tout le monde

va assez bien ; il n'y a que Pégase qui ait changé, il devient doux comme un mouton, ce qui lui ôte de la physionomie.

Mes compliments à M. et Mme Husson et mille amitiés à vous.

J. Tourguéneff.

Le 16 février, Tourguéniev n'a pas encore reçu les deux exemplaires du recueil de Mme Akhmatov, et le 26 du même mois, il les réclame encore à Annenkov. Il a d'ailleurs reculé la date de son départ pour Paris. Une de ses nouvelles « l'Histoire du lieutenant Yergounov » a paru dans le premier numéro du *Rousskii Viéstnick*, le 12 février, et Tourguéniev en a envoyé la traduction à la *Revue des Deux Mondes*. Mérimée est à Cannes, «respirant assez mal», préparant son article sur « Ivan Tourguéneff » pour le *Moniteur universel*. Il ne corrigera pas les épreuves, comme il a fait pour les précédents récits et peut-être en a-t-il été un peu piqué ? Quand il lira la nouvelle à Montpellier, le 29 avril 1868, il écrira en effet : « Je viens de lire l'aventure du lieutenant Yergounov. Vous m'en aviez déjà parlé. J'en suis très content mais je regrette que vous ne m'ayez pas chargé de revoir la traduction. Il y a nombre de petites observations que je vous aurais faites. Ainsi pour commencer par la plus importante, le lieutenant Y. ne doit pas dire qu'il *dérogeait* en allant visiter Mlle Emilie. J'aimerais mieux se compromettre, se commettre, compromettre son uniforme, etc. Déroger en France, n'a qu'un sens très restreint. La lettre de la fin est charmante et tout à fait empreinte du *gemüth* allemand. » (Lettre inédite.) Peut-être Mérimée savait-il que Maxime Du Camp avait été chargé de corriger les épreuves de « l'Aventure du lieutenant Yergounov. »

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 18 février 1868.

Mon cher ami,

Je crois que le diable en personne s'en mêle et me met des bâtons dans les roues ; il est possible que je sois dès après-demain à Paris, mais il est tout aussi possible que mon voyage ne se fasse que vers le 15 mars. Or, dans cette incertitude, voici ce que je fais : je commence par prendre une pose suppliante et vous dis ce qui suit : J'ai envoyé à la *Revue des Deux Mondes* un petit récit, de moi, traduit par moi avec l'aide de Viardot, intitulé « L'Aventure du Capitaine Yergounoff ». Ce récit (de 25 à 30 pages

tout au plus) est destiné à la livraison du 1er mars de la Revue. Or il faut corriger les épreuves ! Vous voyez d'ici ce que je vous demande. Allez à la Revue (j'écris aujourd'hui même à Buloz) et si ma machine est acceptée (ce qui n'est pas du tout sûr, le sujet étant un peu scabreux) ayez la bonté extrême d'en corriger les épreuves (le manuscrit est très lisible). Si on ne veut pas de mon Aventure, mettez-la tranquillement dans votre poche et quand j'arriverai à Paris vous me la rendrez ou vous me direz ce qu'il faut en faire. C'est une corvée que je vous mets comme ça sans façons sur les épaules, mais vous savez que c'est le sort habituel des amis complaisants. Je vous fais encore une fois un profond salut à la Russe et vous remercie d'avance. Je suis furieux de ne pas voir venir l'exemplaire des « Forces perdues » ; j'ai écrit une lettre à cheval à l'éditeur. Vous l'aurez le jour suivant de son arrivée ici. Mille amitiés à tout le monde et à bientôt peut-être.

Votre
J. Tourguéneff.

L'« Aventure » ne parut dans la *Revue des Deux Mondes* que le 1er avril, à cause des retards de Tourguéniev qui remet de jour en jour son voyage à Paris.

Bade, Schillerstrasse 7.

Ce 1er mars 1868.
Dimanche.

Mon cher ami,

J'avais la ferme intention de partir mardi, c'est-à-dire après demain, mais de nouveaux obstacles se sont élevés, de façon que je ne puis plus savoir avec certitude quand je pourrai quitter Bade. Ainsi faites-le savoir à la Revue et agissez en conséquence.

J'ai fini par savoir la raison du retard dans l'envoi des « Forces perdues ». On a publié votre roman en deux parties et la seconde vient à peine de paraître dans le numéro de février, mais à présent je vais l'avoir sous peu de jours et vous l'expédierai immédiatement.

J'ai prié Hetzel de vous envoyer deux exemplaires de mon roman, l'un pour vous, l'autre pour Flaubert. Je me recommande à votre bienveillance.

Mille amitiés et au revoir.
J. Tourguéneff.

La traduction de *Dym* (*Fumée*) venait en effet de paraître en volume chez Hetzel[1] et, le dimanche 8 mars, Tourguéniev avait écrit de Bade à son éditeur (lettre inédite)[2] :

Mon cher ami, je viens de recevoir l'exemplaire de *Fumée*. C'est charmant comme type, impression, papier, etc., et vous faites magnifiquement les choses. Reste à savoir ce qu'en dira le lecteur. Vous m'enverrez, n'est-ce pas, les cinq autres exemplaires par le *chemin de fer*, pour ne pas vous ruiner. J'espère que vous avez envoyé les deux exemplaires à Du Camp. Voici une liste de douze personnes auxquelles vous seriez bien gentil et bien aimable de faire parvenir par la petite poste des exemplaires.

1. Mme Delessert, Passy, rue Basse, 9.
2. M. L. Pomey, 25, quai Bourbon.
3. M. L. Aignan, 74, boulevard Malesherbes.
4. Le prince A. Galitzine, Bureau du *Correspondant*, rue Tournon, 29.
5. M. P. Lanfrey, rue Chaptal, 20.
6. M. H. Martin, rue du Montparnasse, 36.
7. M. Albert Wolff au *Figaro*.
8. M. L. Depret au *Charivari*.
9. M. Sainte-Beuve } Je ne connais pas leur adresse mais
10. M. de Lamartine } c'est facile à savoir.
11. M. Prévost-Paradol, aux *Débats*.
12. M. L. Buloz, à la *Revue des Deux Mondes*.

Puis, il faudra que vous ayez l'obligeance d'envoyer un exemplaire à Mérimée à Cannes, et un au docteur A. Frisson à Jouy-le-Châtel, Seine-et-Marne. Avec les 6 que j'aurai à Bade, cela m'en fera 22. Quand je viendrai à Paris, je vous en demanderai probablement encore 2 ou 3.

Viardot ne va toujours pas assez bien pour que je puisse quitter Bade. C'est une maladie obstinée et qui montre par son obstination même qu'elle a été plus grave qu'on ne l'avait cru d'abord.

Mille amitiés et compliments.

J. Tourguéneff.

Tourguéniev a envoyé un exemplaire à Pietsch le 9 mars, à Ralston[3] le 13 mars et il a écrit à Mme Delessert le 9 mars 1868 : « On a dû vous remettre hier de ma part un exemplaire de mon

1. Enregistré à la *Bibliographie de la France*, le 28 mars 1869 (n° 2.629).
2. Collection privée.
3. Cf. *Le Monde slave*, n° 5, mai 1925, p. 259.

dernier roman qui se nomme « Fumée » ; j'avais espéré pouvoir vous le porter moi-même, car je devais faire un voyage à Paris ; mais la maladie d'un de mes amis m'a retenu ici et je ne puis encore fixer avec certitude le jour de mon départ. Je sais, par ma fille, que vous avez lu « Fumée » dans le *Correspondant*. Je le regrette presque, car cette traduction fourmillait de fautes ; j'ai dû faire des changements dans des centaines d'endroits. Cette fois-ci, c'est au moins très exact. » (Lettre inédite.)

Flaubert reçut aussi son exemplaire, et n'ayant pas réalisé son projet de dîner, en mars, avec son « chéri Tourguéniev» [1], il le remercia par une lettre qui n'a pas été retrouvée.

Cependant les exemplaires des *Forces perdues* promis « sous peu de jours » n'arrivent toujours pas et Tourguéniev de harceler Annenkov, le 4 mars 1868 [2] : « Que deviennent Hélène Nikolaièvna Akhmatov et les « Forces perdues » de Ducamp ? » ; et à nouveau, le 17 mars: «Mme Akhmatov m'excède avec son inexactitude. Dieu seul sait combien j'ai honte devant M. Du Camp ; dès que vous recevrez cette lettre, rendez-moi le service de souscrire à son stupide Recueil, découpez-y le roman de Du Camp avec ma préface et envoyez-le aussitôt. »

Tourguéniev arriva à Paris le 24 mars, sans les exemplaires attendus, et le soir même il dînait chez Mme Delessert, puis le 27, chez son ami Pomey, et le 28, il quittait Paris pour retourner à Bade.

*
* *

Ce n'est que le 9 avril qu'il peut écrire à Annenkov : « J'ai enfin reçu les deux exemplaires magnifiquement reliés du roman de Du Camp, de la part de Mme Akhmatov, et je lui en ai déjà envoyé un. Remerciez-la en mon nom ; mieux vaut tard que jamais. »

Maxime Du Camp put se faire lire la préface de son ami [3]. Assez aimable pour les *Forces perdues*, où l'on a trouvé « justement la présence de cette vérité dans la vie que, malheureusement, nous rencontrons si rarement dans les autres œuvres françaises contemporaines » et qui « surtout, dans les premiers chapitres, rappelle (évidemment dans de moindres proportions) « Mme Bovary » de

1. *Correspondance de Flaubert*, 5e série, Paris, L. Conard, 1929, p. 367.
2. *Rousskoé Obozrenié*, 1894, II, p. 493.
3. Cette préface a été réimprimée dans les *Propylées russes* (t. III, pp. 170-174) par Gerchenzon. C'est le texte que nous avons traduit. — On connaît un brouillon manuscrit de cette préface. Cf. *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguénev* par André Mazon, Paris, Champion, 1930, p. 71.

Flaubert, qui est incontestablement l'œuvre la plus remarquable de la jeune école française », la préface est dure pour le roman français en général. Tourguéniev se félicite de ce que l'influence des lettres françaises aille en diminuant en Europe, et que les écrivains étrangers s'affranchissent de cette tutelle. Le Français de qui l'intelligence est aiguë et rapide, n'a qu'une imagination « pauvre et plate », et sans vérité. Ainsi Balzac, l'extraordinaire Balzac : « tous ses personnages crèvent les yeux par leur caractère de « type » ; ils sont bâtis et travaillés finement jusqu'aux moindres détails et pourtant aucun d'eux n'a vécu et n'aurait pu vivre ; aucun d'eux ne possède même l'ombre de cette vérité qui respire par exemple dans les personnages des *Cosaques* de notre L. N. Tolstoï [1] ». Sans remonter à l'époque où Boileau et Voltaire, et même Delille et Ducis étaient considérés en Russie comme les législateurs du Parnasse, le temps n'est déjà plus où Dumas père pouvait s'écrier « avec cette naïve adoration de soi-même qui lui est particulière : *Les Russes ne lisent que moi* ! *Cela fait honneur à leur goût* ; *ils me jugent maintenant comme la postérité me jugera dans cinq ou six cents ans* ! » [2]. Certes, on lit encore Dumas en Russie, mais on ne le traduit plus. « On ne traduit plus Paul de Kock : « Fanny », la fameuse Fanny elle-même n'a point trouvé d'éditeur convenable. On ne traduit plus tous ces *Griffes roses*, *la Mort de l'Amour*, *l'Amour du diable*, *le Fils du Diable*, *le Fils de Tantale*, *le Tueur de Mouches*, *le Tueur de Tigres*, *le Tueur de Brigands*, *Palsambleu* !, *Ce que Vierge ne peut lire*, *Entre Chien et Loup*, *la Poudre et la Neige*, *le Nez d'un Notaire* — en un mot tout ce que les Parisiens avalent si goulûment. Et nous ne pouvons nous retenir de citer un aphorisme émis devant nous par un jeune écrivain français : « *Il s'agit seulement de trouver un titre*, affirmait-il, *le titre est tout* ; *le reste, peu de chose et ne demande qu'un peu de discernement. C'est le titre seul qui fait acheter le livre* » [3]. Nous ne parlerons pas de bouquins dans le genre des Mémoires de Thérésa, de Mogador, de Cora..., quoique ces livres soient tirés et vendus par dizaines d'éditions dans la capitale de « Figaro ». Même les productions de la littérature dramatique française qui, jusqu'à présent, fournissait le

1. Le 7 avril 1868, il écrivait à Ralston : « Je me permets d'appeler votre attention sur le nouveau roman du comte L. N. Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, *Vojna i Mir*. A côté des longueurs et des maladresses, il y a des beautés de premier ordre, et c'est certainement le livre russe le plus intéressant qui ait paru depuis longtemps. Son succès est retentissant. »

2. Ce qui est *en italique* est *en français* dans le texte.

3. A rapprocher de Ed. et J. de Goncourt, *Charles Demailly*, 2e édition des *Hommes de Lettres*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven, 1868, p. 41.

monde entier de vaudevilles, de comédies et de drames, paraissent mal s'adapter à notre scène... Offenbach, il est vrai, triomphe pleinement, indiscutablement, mais tant que les provinces du Rhin ne seront pas annexées au Grand Empire, il est impossible de le considérer comme Français puisqu'il est né et qu'il a été élevé à Cologne... » Voilà la littérature du Second Empire étrangement accommodée. *Madame Bovary* et *les Forces perdues* échappent seuls à l'exécution ; on attendait plus de discernement et d'équité du délicat écrivain de *Premier amour* et de *Relique vivante*, et n'aurait-il pas pris trop au sérieux les boutades de son ami Flaubert ?

* * *

Après un court séjour à Paris, et une visite à Croisset, chez Flaubert, le 22 novembre 1868, Tourguéniev est parti pour Carlsruhe, où il travaille ferme à ses *Souvenirs littéraires*, à sa nouvelle *L'Infortunée*, qui paraîtra dans la première livraison du *Rousskii Viéstnik*, à la fin de janvier 1869. Il s'occupe encore de la nouvelle édition de ses *Œuvres complètes* que préparent à Moscou les frères Salaïev et pour laquelle on grave un portrait de l'auteur par Hédouin.

« Carlsruhe est un vrai monastère, écrit-il à Borissov [1], le 28 novembre 1868. Les rues sont tellement silencieuses qu'elles inspirent un sentiment de respect. Il faut travailler, et du travail j'en prévois une énorme quantité pour ces trois mois. A ce propos, soyez assez aimable d'aller chez Salaïev ; dites-lui que le portrait est commandé chez le premier graveur de Paris, E. Hédouin, et que les « Souvenirs » touchent à leur fin ». C'est à Hédouin, ce me semble, qu'il écrit le 3 janvier 1869, de Carlsruhe : « Je vous envoie ci-joint la feuille supérieure de mon livre que je viens de recevoir de Moscou, cela vous représente la grandeur exacte de votre in-8°. Le nombre des épreuves à tirer est de 5.030... Mon éditeur veut qu'il y ait un autographe sous le portrait ; aussi vous trouverez à la page suivante une espèce d'hiéroglyphe qui veut dire mon nom en russe... Je suis bien content que mes livres vous plaisent [2]. » Il accusera réception des eaux-fortes à Hédouin, le 3 février 1869 (lettre inédite) en déclarant que ses amis lui trouvent l'expression un peu sombre mais que ce n'est pas un mal. Du Camp a servi d'intermédiaire et a reçu la lettre suivante :

1. *Recueil Chtchoukine*, t. VIII, Moscou, 1909, p.396 [en russe].
2. *Catalogue Cornuau*, n° 202, 1934.

Carlsruhe.

Hôtel du Prince Max.
Ce 13 janvier 69.

Mon cher et bon ami,

Mille remerciements des soins que vous voulez bien prendre de mon portrait. Je me suis décidé à supprimer l'autographe et j'ai écrit dans ce sens à Hédouin et à mon éditeur. Je ne me sens décidément pas assez classique pour cela et je trouve qu'un *portrait* dépasse déjà un peu la mesure. Laissons cela pour une édition « post mortem » s'il doit y en avoir et tâchons qu'elle arrive le plus tard possible. Je suis content que vous soyez content du portrait.

Je me plais assez à Carlsruhe. J'y travaille un peu plus qu'à Bade ; j'ai encore fait quelques jolies chasses. J'ai assisté à un massacre de sangliers renfermés dans une enceinte (chez le Grand-Duc). J'en ai même abattu un qu'un piqueur du Grand-Duc est venu achever en se dandinant et avec un agréable sourire. Il lui a enfoncé sa dague dans le cœur avec le geste de lui remettre une carte de visite, puis il a essuyé la lame sur son flanc tout palpitant et toujours en souriant. Cela m'a fait penser à la Saint-Barthélemy. Il me semblait que j'assistais lâchement et silencieusement à un meurtre. Lâchement est le mot, car j'étais placé dans une espèce de carré en bois, de chaire, et les malheureux animaux défilaient devant nous. Enfin, je me dis qu'il fallait voir aussi cela.

Que fait Flaubert ? L'avez-vous vu ? Que fait son roman ? Dites-lui mille choses de ma part, ainsi qu'à Mme Husson, son mari et tous les amis. Le mélancolique Viardot ne va pas mal, je lui ai transmis votre poignée de main.

Pégase est décidément devenu borgne, comme Annibal, Sertorius, Philippe de Macédoine et Koutouzoff de Russie. Malgré ces illustres coborgneries, je remarque en lui un grand développement d'humilité chrétienne, de celle qui vient quand on ne peut pas faire autrement. Il a aussi la sciatique dans la patte gauche... ce que c'est que de nous ! Mille amitiés.

J. Tourgueneff.

Pégase, « l'illustre Pégase » tient sa place dans la vie de l'auteur des *Mémoires d'un Chasseur*, qui, en décembre 1871, lui consacrera quelques pages pleines d'émotion. « Pégase » destiné d'abord au

1. *L'Education sentimentale.* Cf. La lettre de Tourguéniev à Flaubert, du 25 janvier 1869, dans Halpérine-Kaminsky (*op. cit.*, p. 52).

journal « *La Chasse* » de Ivanov, est annoncé pour la première fois, le 20 mars 1874, dans les *Kazanskié goubernskié viédomosti*, et paraît chez P. P. Vasiliev, Kazan, 1874.

«... Le meilleur chien que j'aie jamais possédé, écrit Tourguéniev, était un chien à long poil, noir, avec des taches jaunâtres, nommé « Pégase », acheté par moi dans les environs de Karlsruhe, chez un garde-chasse, pour la somme de cent vingt gulden, près de quatre-vingts roubles d'argent. Par la suite, on m'en a offert plusieurs fois mille francs. Pégase (il est encore vivant, quoique au début de cette année il ait perdu presque soudainement le flair, l'ouïe, qu'il soit devenu borgne et se soit tout à fait abandonné), Pégase est un grand chien au poil ondulé, avec une tête énorme, étonnamment belle, de grands yeux bruns et une physionomie d'une singulière et fière intelligence. Il n'est pas de race tout à fait pure ; il apparaît comme un mélange de setter anglais et de berger allemand : sa queue est grosse, ses pattes de devant trop charnues et celles de derrière un peu grêles. Doué d'une force remarquable et grand batailleur, il a certainement sur la conscience, plusieurs âmes canines, sans compter celles des chats... » Suit l'exposé des merveilleux talents de Pégase, de son caractère un peu rude mais attaché à son maître jusqu'à la tendresse. Et Tourguéniev de conclure, Pégase devenu infirme : « Adieu, mon chien incomparable. Je ne t'oublierai pas de ma vie et je n'aurai plus jamais un tel ami ! D'ailleurs, je doute que je chasse encore ! »

C'est Pégase encore dont il sera question dans cette lettre à Du Camp :

Bade.

Thiergartenstrasse 3.
Mercredi 21/14 avril 69.

Mon cher ami,

Quand venez-vous à Bade ? Il fait si admirablement beau ici que je ne puis m'empêcher de vous faire cette question. Il est vrai que vous avez à Paris un cabinet dont on ne doit se séparer qu'avec peine. Enfin dès que vous viendrez vous serez le bienvenu.

J'ai fait un très amusant voyage à Weimar. On y a donné, au théâtre s'il vous plaît, une de nos opérettes, et elle a parfaitement réussi [1].

A propos, Hédouin m'a fait payer, pour sa gravure, pour son eau-forte, 1.000 francs. Quand il me les a demandés, j'ai cru qu'il

1. Tourguéniev est arrivé à Weimar le 6 avril. Le 8 avril 1869, première représentation de son opérette « *Le Dernier Sorcier* ».

y entrait une part du prix du papier, tirage, etc.. Mais non : j'ai reçu, et payé, une nouvelle note de 800 francs à peu près. Mille francs une tête à l'eau-forte, c'est un peu salé et je ne crois pas que je pourrai risquer mettre tout cela sur le dos de mon éditeur. Je paierai ma part, voilà tout.

Pégase a un œil d'une belle couleur d'opale, pauvre diable Du reste il va bien et se permet encore des fredaines : car il est revenu un jour hurlant et criant comme un damné ; on lui avait frotté (pour le dégoûter probablement d'une chienne qu'il fréquentait trop assidûment) la partie peccante avec de la *térébenthine*!! Les Allemands ont des inventions! A bientôt n'est-ce pas? Mille amitités à Mr et à Mme Husson et si Flaubert est encore à Paris vous l'embrasserez de ma part [1].

Tout à vous.

J. Tourguéneff.

*
* *

Le 12 janvier 1870, Tourguéniev vint passer une semaine à Paris. Il était à table, chez un de ses amis, quand il reçut de Maxime Du Camp « l'invitation tout à fait inattendue d'assister à l'exécution de Troppmann » qui eut lieu le 19 janvier 1870. En effet, Du Camp venait de publier le 1er janvier dans la *Revue des Deux Mondes* une étude sur « La Place de la Roquette. Le quartier des condamnés à mort et l'échafaud». « Pour serrer la vérité d'aussi près que possible, disait-il dans cette étude, j'ai suivi toutes les phases d'une exécution et je prie le lecteur de m'en savoir gré. » Il s'était mis en rapport à cette occasion avec M. Claude, chef de la Sûreté et celui-ci les conduisit à la Roquette où ils assistèrent à l'exécution et aux scènes scandaleuses auxquelles elle donna lieu. Le soir même, Tourguéniev dégoûté et honteux de sa curiosité, quittait Paris pour Bade. Le 22 janvier il écrivait à son ami Annenkov : « ... La mort me « pue » particulièrement parce que j'ai eu ces jours-ci, d'une façon tout à fait inattendue, l'occasion de la flairer tout à mon saoul, grâce à un ami qui m'a procuré une invitation pour assister non seulement à l'exécution de Troppmann, mais aussi au moment où l'on devait lui signifier sa condamnation, à sa « toilette », etc. Nous étions huit en tout. Je n'oublierai jamais cette nuit terrible au cours de laquelle « *I have*

1. Flaubert a dîné avec Tourguéniev le 29 mars, chez les Husson. Il a assisté avec lui, le 30 mars, à une représentation de *Patrie* de Sardou. Tourguéniev a quitté Paris le 4 avril pour Karlsruhe, puis Bade.

supp'd full of horrors » et conçu un dégoût définitif pour la peine de mort en général et pour la façon dont elle est appliquée en France en particulier. J'ai déjà commencé une lettre pour vous, dans laquelle je raconte tout en détail et que vous pourrez plus tard, si cela vous chante, publier dans la Gazette de Saint-Pétersbourg. Pour l'instant je ne dirai qu'une chose : je n'aurais jamais pu imaginer un pareil courage, un mépris de la mort tel que celui de Troppmann... Mais la chose en soi est horrible... horrible. » L'article de Tourguéniev « L'Exécution de Tropmann » a paru le 13 juin, dans le *Viéstnik Evropy*. Il a été traduit par Isaac Pavlovsky dans ses *Souvenirs sur Tourguéneff*.

*
* *

Vint la guerre, qui sépara les deux écrivains. De Bade, Tourguéniev adresse à la *Gazette de Saint-Pétersbourg* sa « Correspondance sur la guerre franco-prussienne ». Mérimée, qui a lu l'article du 23 août /4 septembre, écrit le 23 septembre, jour de sa mort : « J'ai lu votre article que je n'aime pas. Il faut laisser cela à M. Maxime Du Camp. » De ce dernier, pas de nouvelles. « Il a disparu dans la tourmente comme tant d'autres », écrit Tourguéniev le 13 juin 1871, à Flaubert, qui lui répond : « J'ai vu Du Camp qui m'a paru lui aussi avoir « le coco fêlé ».

Tourguéniev revint définitivement de Bade à Paris, le 19 novembre 1871 et il n'est plus question de Maxime Du Camp jusqu'en 1880. Au mois de mai de cette année, une souscription est ouverte dans les journaux de Rouen pour l'érection d'un monument à Flaubert, et au mois de novembre, un comité est formé composé de « Victor Hugo, président d'honneur, Ch. Lapierre et Ivan de Tourguéneff [*sic*] vice-présidents. Les membres du comité seront MM. Charpentier, Dalloz, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Hébrard, Lemerre, de Heredia et Guy de Maupassant. » La *Chronique des arts* qui publie cet écho le 20 novembre, oublie Zola, que Tourguéniev sollicite le 26 (et non le 28) novembre, et Du Camp, à qui il écrit le 25 du même mois :

Mon cher ami, vous savez que vous êtes comme de juste du comité Flaubert. J'étais venu vous prier de me donner une adhésion écrite que je dois présenter au sous-comité exécutif qui se réunit demain chez moi (je suis un des vice-présidents). Le grand comité a cela de particulier qu'il ne siégera pas mais le sous-comité demandera son approbation pour toutes les mesures qu'il croira devoir prendre. Mille amitiés et au revoir j'espère.

Ivan Tourguéneff,
50, rue de Douai.

Le 21 décembre suivant, Tourguéniev convoque Zola et Maupassant pour la réunion du sous-comité. Il écrit le même jour à Du Camp :

Mardi 21 dé[cembre] 80

Mon cher ami, vous seriez bien aimable de venir à la rue de Douai 50, vendredi à 4 heures. Vous trouveriez notre sous-comité réuni et nous pourrions causer de l'affaire Flaubert qui prend une assez mauvaise tournure. En attendant je vous serre cordialement la main.

Ivan Tourguéneff.

Dernière lettre, le 22 janvier 1881 :

« Mon cher ami, Maupassant a dû s'absenter et il a des tracas de famille. J'espère pourtant le voir demain et il vous communiquera les renseignements sur la famille qui évidemment ne fera rien ; mais il faut le savoir authentiquement. Mille amitiés.

Iv. Tourguéneff.

Le 8 mai 1881, Tourguéniev partait pour Saint-Pétersbourg et écrivait à Maupassant : « J'ai vu Du Camp et je l'ai prié d'envoyer ses 500 fr. à L[aporte] à Rouen [1] ».

* * *

Les lettres de Tourguéniev, écrites en français à Du Camp, que nous publions ici font partie des papiers de Maxime Du Camp à la Bibliothèque de l'Institut de France [2]. Halpérine-Kaminsky en supposait l'existence en 1901, dans son *Ivan Tourguéneff d'après sa correspondance avec ses amis français*. « Les lettres à Maxime Du Camp, si elles existent, écrivait-il, ne pourront voir le jour qu'en 1910 en même temps que les autres documents littéraires laissés par lui. » Nous avons cru utile de les faire connaître, en y ajoutant les éclaircissements indispensables, pour ce qu'elles apportent de précisions et de détails nouveaux sur Tourguéniev.

1. Halpérine-Kaminsky (*Ivan Tourguéneff*..., p. 274) donne la date évidemment erronée du 8 *avril*.

2. Le dossier contient en outre le billet suivant que nous n'avons pas pu dater : « Mon cher ami, je pars après-demain Dimanche. Demain, jusqu'à 3 h., je ne quitte pas la maison. (Je suis maintenant à la villa Viardot.) Mille amitiés à vous et à Achard. J. Tourguéneff. »

L'amitié du « bon Moscove » n'y apparaît pas fort chaleureuse et il n'y a rien de comparable ici aux sentiments qui l'unirent à Gustave Flaubert. Ses rapports avec Du Camp se résument en quelques services rendus de part et d'autre ; la cordialité en est toute de surface. Le fond, rarement immuable, n'est d'ailleurs pas facile à trouver chez ce « doux géant » qui, à ses aspirations occidentalistes, mêlait souvent les détours et les subtilités d'une âme profondément slave. Quant à Du Camp, nous n'avons pas pu retrouver ses lettres à Tourguéniev, mais n'est-il pas significatif que le nom de l'auteur des *Mémoires d'un Chasseur* ne se rencontre pas une fois dans les *Souvenirs littéraires*.

Maurice PARTURIER.

UNE LETTRE INÉDITE DE TENNYSON A HIPPOLYTE LUCAS

La Bibliothèque municipale de Rennes a hérité des papiers d'Hippolyte Lucas. Ce littérateur rennais qui a eu son heure de notoriété comme poète et comme critique et qui n'est pas oublié des spécialistes du romantisme a fait preuve d'une multiple activité.

Né à Rennes, le 20 décembre 1807, il fait d'abord des études de droit qui le conduisent au barreau de Paris ; mais il a tôt fait d'abandonner la profession d'avocat pour la littérature. On le vit collaborer au *Globe*, où il donna des traductions de la *Revue d'Edimbourg*, au *Charivari*, à *l'Artiste*, au *National*, au *Siècle*. Il crée encore la *Revue de Bretagne*. Il se partage entre la poésie, l'érudition, la critique et le théâtre. Dès 1834, il donne *le Cœur et le Monde*, recueil de nouvelles qu'il fait suivre en 1836 de *Caractères et portraits de femmes*, et bientôt, en 1843, il commence à publier son *Histoire du théâtre français*, qui ne sera achevée qu'en 1863. Il va entrer enfin comme Conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, où il termine sa carrière. Quand il meurt à Paris, le 14 novembre 1878, il laisse une œuvre fort importante par son étendue, sinon par sa qualité. Ce qui doit retenir notre attention, ce sont ses travaux relatifs aux littératures étrangères, ses adaptations théâtrales du *Corsaire* de Byron (refusé à l'Odéon), de *Lalla Rookh* en 1882, du *Médecin de son honneur* de Calderon en 1844. Il est un des premiers à s'intéresser à l'histoire du théâtre américain, qu'il étudie dans ses *Curiosités dramatiques et litté-*

raires de 1855, après la littérature anglaise et avant le théâtre chinois et celui d'Hrostsvitha.

Mais il est aussi attiré par la poésie anglaise : dès avant 1840, il s'essaye à des traductions et à des adaptations de Tennyson comme en témoigne la lettre que l'on va lire. Elle est la seule du poète anglais que nous ayons trouvée à la bibliothèque de Rennes dans la collection de lettres à lui adressées et reliées en plusieurs volumes par ses soins. Elle est écrite sur quatre pages de petit format et n'est pas datée ; mais nous pouvons supposer qu'elle est de 1835, puisqu'elle est classée parmi des lettres de cette période et que l'article de la *Quarterly Review* auquel il est fait allusion est de 1835. Nous ignorons quels ont été par la suite les rapports des deux écrivains également férus de légendes celtiques... Il est vraisemblable qu'ils n'ont pas été au delà de cet article de la *Revue de Bretagne* et de cette lettre de remerciements. Lucas ne parle pas de Tennyson dans sa *Littérature anglaise* de 1855, où il s'arrête à Byron et à Moore. Cette lettre est intéressante pour connaître la psychologie de Tennyson et sa réaction à l'égard du critique de la *Quarterly*. L'article de Kinglake ici incriminé n'était pas toujours injuste. Certaines remarques étaient fondées et Tennyson corrigea par la suite les passages où la simplicité frisait la trivialité et où le mètre manquait de force et d'harmonie. Il est facile de comparer l'édition de 1833 et celle de 1842 et de mesurer l'importance des modifications.

Charles DÉDÉYAN.

April 4th

Somersby-Spilsby
Lincolnshire

My dear Sir,

(for I trust that you will let me call you « dear Sir » after our English fashion). I am sorry that your kind hearted note was not answered immediately. I was, unfortunately far from home, when I arrived [1]. It is a pleasurable thing to have found out a poetical spirit that can sympathize with me on the other side of the broad seas. Poets, as you say, are — at least they ought to be — bound together by an electric chain — for a Poet does not speak only to his own countryman but wishes that his words and feelings may penetrate wherever there exist a brother to

1. Il était sans doute à Mablethorpe ou à Londres, à moins qu'il ne fût en Hollande ou en Rhénanie.

echo them. Allow me to return you my thanks for your critique in the *Revue de Bretagne* and for the pleasure you have afforded me thro' the perusal of your lines « à l'auteur des Fantômes ». They seem to me perfect of their, kind — like the tones of a lute full of graceful touching melancholy. I was particularly delighted with the four beautiful stanzas beginning « Assise en un jardin !...» and we seem to fly forward with that fairy company till we come upon the sweet fresh lilies deep hidden in the thick woods. I read these verses several times over, and was better pleased with them at each successive reading. If they bear any similarity to my own Poem, I ought, I think to feel myself the party flattered.

I thank you, likewise, for your generous combat with *the Quaterly* but I fear that you will not reform those gentlemen (the Editors) in a hurry : they see too thickly thro'the mists of political prejudice [1].

I wish, for their own sakes, that their article upon myself had been written with a little more talent. Such a critique could not crush a butterfly — otherwise it would not have much displeased me to have been immolated upon the same altar with some of our best Poets [2]. Let us leave them in their own Limbs.

non regioniam di lor, ma guardia e paja.

You have rather paraphrased Eleonore than translated her, but I dare say you found it necessary to do so, in order to accomodate the Poem to the taste of the French public.

If ever I pass thro' Bretagne (I fear that at present there is little likelihood of my so doing) I will do myself the pleasure of calling at your house. Your province is rich in legend and all poetical material and should be especially dear to Englishmen. I hope one day to see it and you in the mean times.

believe me, dear Sir, ever yours truly

Alfred Tennyson.

1. Il était Libéral.

2. Kinglake, auteur lui-même d'*Eothen*, écrivant dans la *Quarterly*, en 1839, un article sur les poésies de Monckton Milnes, déclarait : « We are quite sure that he [Milnes] will hereafter obey one good precept in an otherwise doubtful decalogue. « Thou shall believe in Milton, Dryden, Pope, and regret few sins more bitterly than the homage he has now rendered at the fantastic shrines of such baby idols as Mr. John Keats and Mr. Alfred Tennyson». John Stuart Mill lui avait répondu en condamnant son incompétence et n'avait pas craint d'ajouter :

« Except that the versification is less exquisite, *The lady of Shalott* is entitled to a place by the side of *The ancient mariner* and *Christabel*. »

TROIS POÈMES OPTIMISTES DE JAMES THOMSON

James Thomson, second poète de ce nom, est surtout connu comme le Lauréat du pessimisme victorien. Et certes son œuvre maîtresse, *La Cité de l'Épouvantable Nuit*, n'exprime qu'entier désespoir. La pièce qui prélude à sa période de maturité, *A Nos Dames de la Mort*, et celle qui termine sa carrière, *Insomnie*, n'ont pas une couleur moins sombre. Mais le désespoir, dans l'âme et l'esprit divisés du poète, jamais ne régna longtemps sans conteste : sa vie interieure est la rivalité, la lutte ou l'alternance de ce désespoir avec une ardeur tenace à vivre, une émouvante, héroïque obstination dans l'espérance ; son œuvre est le tragique dialogue de la douleur et de la joie dont les deux motifs, s'interrompant tour à tour, tour à tour rejaillissant en variations puissantes et diverses, possèdent tous deux une intensité poignante, un timbre unique dans le riche concert victorien. Si cette vie demeure marquée par un grand deuil initial, si une évidente fatalité achemine cet homme, à travers la pauvreté, l'obscurité, la dipsomanie, la maladie, vers une fin misérable, et si lui-même se déclare prédestiné à la contemplation de ce qu'il nomme « la vérité de minuit », il ne nie point « la vérité de midi », et ne refuse point de la célébrer. Parmi ses œuvres de jeunesse, pour la plupart inspirées par la mort de sa fiancée, une pièce a pour titre : *Un Poète heureux*, et trace un lumineux programme dont le destin le détournera trop vite. Il saura chanter pourtant, avec une ampleur de registre, une variété de tons allant de l'humour à l'extase, toutes les joies d'un *Dimanche sur la rivière* ou d'un *Dimanche à Hampstead*. Dans les dernières et les plus dures années, précédant de peu les suprêmes, les terribles strophes d'*Insomnie*, éclateront encore des poèmes d'un lyrisme ardent, coloré, enthousiaste et vraiment juvénile. Privée de la *Cité* fameuse et des grands poèmes pessimistes qui l'annoncent ou la suivent, réduite aux seuls poèmes de joie, l'œuvre formerait un beau recueil et révélerait encore un grand poète [1].

Trois pièces composées dans les premières années de maîtrise, de 1862 à 1867, et voisines, autant que par la date, par la forme

1. Un volume de traductions, présentant les poèmes « optimistes » de James Thomson, est en préparation. *La Cité de l'Epouvantable Nuit*, suivie des autres grands poèmes pessimistes, doit paraître d'abord dans la collection bilingue des Editions Montaigne.

et l'inspiration, proclament une foi persévérante dans la vie et dans la mort.

Thomson, qui venait de s'installer à Londres après avoir perdu son poste d'instituteur militaire, vivait alors une des plus heureuses périodes de son existence, au foyer de son ami Charles Bradlaugh, fondateur et directeur de ce *National Reformer* où parurent un grand nombre de ses poèmes et essais. Ce radical généreux et hardi, dont il avait fait la connaissance en Irlande, au camp de Ballincollig, lui avait procuré un emploi chez un avoué ; ce gagne-pain laissait au poète des loisirs pour le travail et la rêverie, pour les jeux et les promenades avec les deux fillettes de Bradlaugh, qu'il adorait et qui lui rendaient son affection.

La sécurité, l'harmonie, la douceur de ces quelques années se reflètent dans les trois poèmes. Le peintre futur des ténèbres absolues baigne ici sa création d'une clarté sereine, chaude et tendre. Le musicien qui déroulera dans la *Cité*, dans *Insomnie*, des harmonies massives et sombres, s'abandonne à un lyrisme chantant, limpide et comme matinal, à des rythmes vifs disant l'éveil et la jeunesse du monde. En leur brièveté légère, mais rigoureuse, où chaque syllabe prend toute sa valeur évocatrice et musicale, avec le déroulement tout uni, mais envoûtant, de leurs rimes plates, l'hexasyllabe, plus lyrique, des *Trois qui seront un*, l'heptasyllabe, plus narratif et volontiers ironique, de l'*Hébé de la Vie* et de la *Déesse nue*, ont à la fois une simplicité de fable et une solennité de mythe, où ne détonne point, par endroits, la secrète ou cinglante satire.

La hantise et le désir de la Mort, thèmes familiers de Thomson, la première pièce les exprime avec une douceur, une confiance inouïes chez notre poète ; le souvenir de son deuil est apaisé, enchanté par un mystique espoir.

La Vie, tant de fois maudite, quelle beauté, quelle divine allégresse lui prête la seconde ! Si le renonçant, qui refuse de goûter à sa coupe (d'ailleurs sans brutalité ni dédain, et tempérant son refus d'un respectueux baiser sur le front), apparaît bien supérieur aux présomptueux, aux timides, aux imprudents mêlant au breuvage leurs humaines boissons, plus sage est celui qui le boit d'un trait, sans mélange, puis hardiment baise les chaudes lèvres d'Hébé.

L'aveugle, implacable, incompréhensible Nature, nous la voyons, dans la troisième pièce, régner sur un paradis terrestre, aussi bienveillante que majestueuse, et terrible seulement lorsqu'il le faut défendre. Le poète n'a pour elle que ferveur, et réserve toutes ses dures railleries à la vanité des dogmes et des systèmes humains.

Ces trois fables d'un grand pessimiste rappellent les inventions des plus sereins, des plus lumineux parmi les voyants et les sages. Certes, cette Mort douce et miséricordieuse, qui ne sépare qu'un temps, ressemble à la Nuit de Novalis, ce Novalis au destin si fraternel, au génie si proche, que Thomson prit pour pseudonyme l'anagramme « Vanolis », précédé d'un des prénoms de Shelley ; et l'épigraphe de *la Déesse nue* est empruntée à Leopardi, cher à ses heures désespérées, dont il fut le traducteur et le disciple. Pourtant, l'esprit comme la couleur de ces œuvres fait songer plus fréquemment à Platon (dont le *Critias* et le *Timée* ont suggéré la fin du même poème), à Gœthe, Blake ou Whitman. Baignées de lumière et de sereine sagesse, rayonnantes de la « vérité de midi », elles sont trois pures colonnes d'un temple de la foi dans la vie, préservé par le poète à quelque distance de sa terrible *Cité* : temple trop délaissé, non seulement des passants hâtifs que la mode conduit, mais des connaisseurs eux-mêmes. A ces derniers est offert cet essai de traduction.

Charles Vachot.

Les trois qui seront un

Amour se pose sur la terre
afin d'en prendre seigneurie,
regarde à la ronde et rit d'allégresse :
« Noble est mon empire ! »
Ce rire à peine éteint,
royal surgit le soleil,
répandant un éclat doré
sur le divin royaume.

Vint alors une belle, Mai,
éblouissant le jour nouveau,
couronnant ses cheveux d'or
des roses rouges de ce domaine,
riant, les yeux pleins de soleil,
aux cieux pleins de soleil,
allant libre et légère
au rythme de son propre chant.

Amour, aussitôt ravi, s'écria :
« Vie bien-aimée, sois mon épouse ! »

Elle répondit, fière et sans crainte :
« Cher Amour, oui, suis ton épouse !
A nous tous les fruits, toutes les fleurs de la terre,
à nous tous les trésors du monde ;
le soleil, la lune et les étoiles sont les gemmes
de notre diadème nuptial. »

Donc ils font route ensemble,
couple aimable et joyeux ;
la main dans la main, ils parcourent
leur séjour paradisiaque ;
chacun, aux yeux de l'autre,
est inépuisable délice ;
le ciel bleu, la terre en fleur,
se réjouissent de la joie de leur enfant chérie.

Qui donc s'en vient à leur rencontre,
apparition au front blême,
couronnant ses cheveux de nuit
des rouges pavots de ce domaine,
versant l'ombre de ses yeux graves
par les cieux pleins de soleil,
allant si taciturne
en sa profonde rêverie ?

La Vie pâlit à son approche,
Amour trembla de doute et de crainte.
« Ainsi, dit-elle, en vérité
(ses yeux étaient pleins de tendre compassion),
Amour, tu voulus cette Vie,
cette belle, Mai, pour épouse ?
Pourtant, à un autel redoutable,
ne m'as-tu point donné ta foi ? »

Pâle, toujours plus pâle la pauvre Vie ;
Amour murmura : « Il est vrai !
Comment te pourrais-je trahir ?
Je m'éveille de ce rêve fugitif.
Pourtant, Mort bien-aimée,
vois sa grande souffrance ;
avant de quitter avec moi la terre
donne-lui consolation, tendre cœur ! »

Mai gisait évanouie ;
Amour la ranima d'un baiser ;

puis la Mort sur elle se pencha,
la Mort, douce consolatrice !
Elle murmura, souriante et baignée de larmes :
« Patiente encore un peu,
lors je viendrai te prendre ;
nous sommes une seule famille. »

(1863.)

L'Hébé de la Vie

Dans le prime éclat matinal
d'une journée divine,
je vis une vierge debout,
une cruche à la main ;
elle en versait dans une coupe,
jusqu'à la remplir à demi,
un nectar, or et lumière
dans la coupe de clair cristal.

Et le premier qui prit la coupe,
d'eau pure la remplit ;
quand il but, elle était encore
plus vermeille et plus dorée ;
il bondit, dansa, chanta,
comme au son des cymbales bachiques.

Celui qui prit alors la coupe,
de vin rouge la remplit ;
ce qu'il but fut une liqueur
d'un bleu profond et sombre ;
d'abord il chancela, se traîna sur le sol,
puis demeura gisant, quoique ne dormant point.

Celui qui prit alors la coupe ,
de lait blanc la remplit ;
ce qu'il but fut d'abord une liqueur de sang,
s'épaissit et brunit pareil à de la boue ;
et lentement il s'éloigna
comme un bœuf fatigué.

Celui qui prit alors la coupe,
de miel doux la remplit ;
et pourtant ce qu'il but
fut un maigre breuvage d'un noir d'encre ;

en s'en allant bientôt il trébucha,
et demeura gisant, évanoui, comme mort.

Elle, cependant, sans un mot,
à tous offrait la coupe ;
souriait suavement et doucement riait,
tandis que chacun mêlait son propre breuvage.

Celui qui prit alors la coupe
la leva dans le soleil,
la rendit sans y goûter ;
la vierge la reprit vide ;
il s'inclina d'abord avec respect,
puis il la baisa sur le front.

Celui qui prit alors la coupe
la but tout entière sans mélange ;
quand elle la reprit de sa main
la coupe était pleine jusqu'au bord ;
et lui, hardiment l'étreignit,
et franchement baisa ses douces lèvres.

Alors elle chanta, ravie :
« Qui a soif , qu'il vienne, qu'il vienne !
Le nectar, or et lumière
dans la coupe de clair cristal,
le nectar, flamme et soleil,
brûlant comme le désir d'un cœur brûlant,
ma coupe jamais plus n'en manquera,
mon bras jamais ne se lassera d'en verser ;
l'eau, le miel, le lait, le vin
mêlez au divin breuvage,
buvez-le pur, ne le buvez point ;
chacun est libre de choisir sa part.
Ne suis-je point jeune ? Ne suis-je point ardente ?
Deux seulement m'ont hardiment baisée ! »

Elle était jeune, belle et joyeuse
autant que cette jeune et splendide journée.

(1866.)

La Déesse nue

« Arcane danze
D'immortal piede i ruinosi gioghi
Scossero e l'ardue selve (oggi romito
Nido de' venti). »

Leopardi.

Par la campagne, jusqu'à la ville,
courut la rumeur, la légende
qu'une femme majestueuse, de haute taille,
au pied rapide, et de plus
éclatante et nue comme un lys,
était apparue à des yeux qui ne rêvaient point,
s'élançant par de lointaines clairières de la forêt,
dardant du soleil sous les ombrages.

De cette rumeur grandissante
voilà toute la ville bourdonnante et agitée ;
les sénateurs solennels tinrent conseil ;
prêtre, mage, astrologue,
sophiste subtil, barde, sage,
apportèrent leur sagesse, leur savoir et leur esprit
pour expliquer l'énigme ;
enfin, un portefaix risqua :
« Nous y pourrions aller voir nous-mêmes. »

C'est ainsi qu'un matin d'été
voilà toute la cité déserte ;
maisons, rues et places
nues et silencieuses dans le soleil,
galères se balançant à l'abandon,
sans un bruit, dans la baie étincelante ;
tout le peuple sortant par essaims,
jeunes et vieux, en cohue joyeuse,
riches et pauvres, s'écoulant au loin
par les champs et les prairies assombries de rosée,
foule après foule, multitude après multitude ;
rires, babillages, plaisanteries, chansons,
assourdissaient tous les oiseaux chanteurs,
étonnaient les calmes troupeaux paissants.

Gravissant la colline, face au soleil,
où court la lisière de la forêt ;
suivant la crête horizontale,
où, par fragments, l'azur du ciel

et l'éclat vermeil du matin
tombent à travers les arbres,
là où l'herbe entoure le hallier
d'un lac lucide et cristallin,
là où s'étendent les amples clairières
jusqu'à mêler nuages et feuillée ;
là d'où l'on peut, se retournant,
découvrir la ville et la baie,
et, au delà, la mer brillante et vaste,
lieue sur lieue de lumière oblique ;
là où dorment les ombres mouillées et bleues
dans la profondeur sainte de la forêt.

Soudain les premiers s'arrêtent,
avant que l'arrière-garde n'en discerne la raison ;
les attardés se pressent, rang sur rang,
la masse entière oscille et s'enfle ;
tous, d'une seule voix, murmurent ;
tous, immobiles et curieux, prêtent l'oreille :
un silence, et d'innombrables visages
levés blancs et attentifs.

Quatre larges hêtres, au tronc puissant,
couronnaient la molle et verte colline ;
contre l'un d'eux Elle s'appuyait, la forme superbe
dont la beauté ardente éblouissait,
nue comme le soleil à midi,
nue comme la lune à minuit ;
et autour d'elle, familières et douces,
toutes les sauvages créatures de la forêt :
lion, panthère, faon et chevreau,
aigle, faucon, colombe, attirés tous
par la magie de sa splendeur,
par sa grande voix, riche et tendre,
dont toute bête et tout oiseau
comprenaient chaque mot, chaque accent,
tandis qu'elle flattait et caressait,
jouaient capricieux et joyeux.

Soudain le lion se dressa,
se tourna, vit la multitude,
gonfla de colère son front puissant,
poussa son rugissement d'ardente rage ;
alors Elle aussi se tourna, la vivante lumière,

se leva droite, grandit encore,
les frappa de la foudre et de la flamme
de son rapide et terrible regard ;
forme divine, empourprée, palpitante,
plus effrayante que la plus noire tempête.

Toutes les créatures de la forêt s'aplatirent,
tremblantes, gémissantes, accablées ;
tous les simples qui regardaient
tombèrent à genoux en leur terreur
de cette Déesse, farouche et splendide,
par eux sottement offensée ;
ils murmuraient de timides prières,
ils balbutiaient leur désespoir,
tant que son air de brûlant courroux
s'adoucit et s'apaisa.

S'avança le grand prêtre,
jusqu'au milieu de la verte pente ;
et là commença un long prêche
sur le grand, déplorable mal
qu'elle faisait à son âme,
à vivre ainsi, insoucieuse
des dieux bénissants et sauveurs,
de la vie d'outre-tombe ;
à vivre avec les bêtes périssables,
loin de tout rite entretenant
foi, espérance, amour sacré,
apaisant les trônes d'en haut ;
plein d'onction plaida le prêcheur ;
qu'elle vînt, ils lui montreraient
l'esprit étouffé dans les mailles
de la chair vile et pécheresse ;
à gagner le céleste prix,
à mériter le Paradis ;
pénitence, prière, sacrifice,
jeûne, solitude monastique,
élévation de l'esprit, soumission du cœur ;
telle une Vierge, pure et chaste,
dans les bras du Fiancé.
La robe à capuchon des vestales,
étroite et roide, brune et lugubre,
il présenta, et la posa
sur l'herbe verte qu'elle renfrogna.

Puis s'avança le vieux sage des sages,
ridé par la pensée plus que par les ans :
Quoi de plus affligeant et déprimant
pour toute intelligence exercée,
que de voir dans la forêt sauvage
créature humaine adulte
jouer avec les bêtes et les oiseaux,
comme eux ignorante et sauvage ?
Les sciences et les arts, par quoi
l'homme enrichit la misérable vie naturelle,
domine le monde environnant,
s'en affirme le Roi par soi-même couronné,
elle n'en connaissait rien,
ne savait pas même ce que c'était !
Le corps exposé nu à l'air,
et la raison tout aussi nue !
Pourtant (car les circonstances, qui peuvent
entraver le plein développement de l'homme,
ne peuvent tuer les germes de dignité
innés chez le Maître de la Terre),
pourtant on la pourrait instruire, amener
à la pleine maîtrise de la pensée,
la couronner de la glorieuse couronne de la raison.
Il offrit donc et posa,
grave et grise à côté de la brune,
très ample robe philosophique.

Cependant elle était debout, calme et fière
avec un sourire étonné ;
quand le sage lumineux eut fini,
elle parla, comme usant
d'un langage étranger,
des mots très simples sur un ton très doux :
« Pauvres vieilles barbes grises, usées, courbées !
Je ne sais ce qu'ils voulaient dire ;
seul, çà et là, un mot,
de tout ce bruit, parvint à ma pensée ;
qu'un enfant vienne ici, peut-être
comprendrai-je ce qu'il dira. »

Donc deux enfants approchèrent,
hésitants sur la verte pente,
la main dans la main, cependant
enhardis par son doux sourire ;

son baiser les fit sans contrainte,
joyeux comme sur les genoux maternels.
« Apprenez-moi maintenant, mes chéris,
ce qu'ils me veulent dire ».
Alors le petit garçon et la petite fille, sans crainte,
tantôt séparément, tantôt ensemble,
dirent en leur babil à celle qui était là assise
et caressant leur jeune et tendre chevelure :
« Chère bonne dame, demeurez-vous
ici dans un loisir perpétuel ?
Dormez-vous parmi les arbres ?
Ils veulent, s'il vous plaît,
que vous vous vêtiez pour venir
avec nous dans notre cité ;
demeurez avec nous et soyez notre amie :
nous aurons de si bons moments !
Mais si vous ne pouvez venir,
voulez-vous nous laisser jouer
avec vous et toutes ces heureuses créatures
portant pelage et cornes et brillantes ailes ? »

Elle se leva et descendit à mi-pente,
prit la robe de vestale,
l'essaya, creva ce linceul,
comme le brûlant soleil perce un nuage ;
elle la rejeta fendue et déchirée ;
et dit : « Ce triste suaire fut destiné
à quelque maigre créature rabougrie,
aux seins flétris, tout os et peau. »

Puis elle essaya la robe de sage,
enveloppant de ses longs et larges plis
toute sa grâce éclatante et souple :
« A chaque pas trébucherais !
Ce gros sac ne peut contenir
qu'un pauvre traînard, vieux et gras,
qui va boiteux et fatigué,
en cachant sa forme hideuse ! »
A son tour elle la rejeta
avec un geste de dédain.

Nue comme la lune à minuit,
nue comme le soleil à midi

brûlant d'un éclat trop intense,
vêtue de sa propre éblouissante lumière,
moins visible ainsi que sous le voile
de la brume matinale ou du nuage vespéral,
elle dominait, terrible et fière,
la foule pâle et tremblante.

Elle fit un geste, et soudain
un faucon se percha sur son poignet ;
elle murmura quelque chose
que l'oiseau seul entendit ;
puis le lança : aussitôt
il monta droit comme tombe une pierre,
vif comme un trait bien haut, bien haut,
jusqu'à n'être plus qu'un point dans le ciel ;
puis il décrivit cercle après cercle,
et, comme ayant trouvé sa proie,
s'élança dans sa poursuite
droit vers l'occident...
Les regards qui suivaient son vol
furent frappés d'un rayon oblique,
tous furent aveuglés un instant,
puis cherchèrent alentour :
qui donc était passé près d'eux ? Où était-elle,
la déesse offensée ?
Par delà la ville, par delà la baie,
ils la virent disparaître au loin,
disparaître à leur vue
dans les régions occidentales ;
tandis que l'aigle irrité poussait des cris rauques,
et que le lion grondait comme la flamme.

Prêtre et sage, la même nuit,
moururent de mâle rage.
Jamais plus dans le bois sauvage et vert
on ne revit cette Déesse resplendissante,
jamais plus ; et depuis ce jour
mauvais sort et triste déclin
s'abattirent sur la campagne et la ville ;
des orages de printemps détruisirent pousses et
[bourgeons,
les soleils d'été versèrent peste et sécheresse,
la maigre récolte d'automne ne mûrit point,
les neiges d'hiver bloquèrent des affamés ;

les vignes étaient noires au temps de la vendange,
gros et petit bétail mourait de maladie ;
les barques de pêche rentraient vides,
les nefs solides sombraient dans l'écume ;
les marchands hagards perdaient courage
en parcourant le marché désert ;
car l'air était lourd de ténèbres,
de silence, et de mortel présage.

Mais ces petits enfants
par elle tendrement caressés,
furent fiancés la même nuit,
grandirent, brillants et beaux,
s'aimant dans les années des jeux
et jusqu'au jour des noces.
Trois longs mois de bonheur nuptial
les comblèrent ; après quoi,
avec sa jeune épouse et une troupe
des plus nobles du pays,
jeunes hommes et vierges, couples
à peine plus instruits des soucis de la vie,
il s'embarqua, mit à la voile,
hors de la baie, vers l'occident ;
emportant, de l'autel natal,
le Feu sacré, divin,
qu'ils nourriront en leurs errances,
inextinguible sur l'écume salée de la mer,
et qui doit brûler sous un dôme
en quelque nouvelle et lointaine patrie...

Comme ils s'aventuraient de plus en plus loin
sur cet océan sans rivage,
et que plus d'un cœur se refroidissait
pour l'entreprise trop hardie,
un faucon, dit-on, descendit
du libre azur, vif comme flamme.
Tous les couchants s'endormaient
sur la haute proue recourbée,
tous les levants s'éveillaient
pour s'envoler vers l'occident ;
et ils suivaient, réconfortés,
sur cet océan sans rivage.
Trois lunes croissent, atteignent leur plénitude,
décroissent sur le désert marin,

et voilà que sourit un vert rivage :
c'était cette île des Atlantes,
noyée sous les flots et les ans,
dont une ombre faible et confuse
transparaît sous l'onde récente
de la fable platonicienne.
Sur ce vert rivage était debout
celle qui déserta leur bois natal,
rayonnante, et d'une main solennelle
elle leur fit signe d'aborder.
Bien qu'elle disparût aussitôt
qu'approcha la galère lasse,
ils savaient bien que sa présence
hantait toujours fleuve, bois et colline.
Là ils débarquèrent, grandirent,
fondateurs d'un état puissant ;
là le Feu sacré, divin,
brûla dans un merveilleux sanctuaire
que Sa statue rendit fameux
à travers maint vaste royaume.
Là ces enfants portèrent la couronne
qu'ils transmirent à leurs enfants
durant maint et maint âge d'or
effacé maintenant des pages de l'histoire ;
jusqu'au jour où le dernier de la lignée
se ligua avec les neuf autres grands rois
atlantides dont les armées
ravagèrent toutes les côtes méditerranéennes :
alors l'irrésistible déluge roula
sur toutes ces antiques contrées ;
trois fois trois mille ans avant que Solon
n'interrogeât la tradition d'Egypte.

(1866-1867)

SUR UN POÈME D'UNAMUNO

Le 31 décembre 1936, sans nul symptôme préalable de maladie, ni même de malaise, en présence d'un ami avec qui, les pieds au brasero, il s'entretenait, s'éteignait à Salamanque, à l'âge de soixante-douze ans, l'un des hommes les plus illustres de l'Espagne contemporaine et de l'Espagne de tous les temps. : Miguel de Unamuno.

Basque de naissance et d'éducation, Unamuno avait donné tout son cœur au cœur de son Espagne à la Castille où il repose maintenant.

Exauçant le vœu pathétique de son poème *Pour après ma mort*:

«... Mon chant, survis
et porte par le monde
une ombre de mon ombre,
mon néant. »

nous avons voulu, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, évoquer sa voix dans un de ses poèmes préférés, en faisant, autant que possible, *revivre* — l'auteur eût aimé ce mot — les circonstances dans lesquelles il fut écrit et les sources d'inspiration qu'il suggère.

DANS UN CIMETIÈRE DE VILLAGE CASTILLAN.

Enclos de morts, entre de pauvres murs
eux aussi faits de terre,
enclos où la faucille plus ne fauche,
seule une croix parmi les champs déserts
nous dit à quoi tu sers.
Le long de tes murs cherchent un abri
contre le fouet vif du vent les brebis
des troupeaux transhumants ;
les rumeurs vaines de la vaine histoire
contre eux se brisent ainsi que des vagues.
En juin, tel un îlot,
t'étreint la mer dorée
des épis qui ondulent sous la brise
et l'alouette chante haut sur toi
son chant de la moisson.
Lorsque le ciel descend en pluie aux champs,
le ciel descend aussi sur l'herbe sainte,
— où la faux plus ne fauche —
l'herbe qui pousse en ton enclos de morts
et ceux-ci sentent dans leur os l'invite
de l'eau, source de vie.
Ces murs de terre, les graines ailées
les franchissent ou les oiseaux pieux
te les apportent et coquelicots,
fenouil sauvage, bruyère et chardons
poussent celés parmi tes croix branlantes,

pâture aux seuls oiseaux.
Dans ta libre broussaille, enclos sacré,
seulement la houe œuvre
pour y semer le grain d'une pauvre âme
qui souffrit en ce monde
et puis, sur ces semailles,
une longue jachère !
Auprès de toi le chemin des vivants,
non point ainsi que toi clos et muré,
par où ils vont et viennent,
en rires ou en pleurs,
brisant avec ces rires ou ces pleurs
le silence immortel de ton enclos !
Et quand le soleil lent a touché terre,
à l'heure où le désert gagne le ciel
— heure du souvenir —
au coup de l'angélus et du repos,
la rude croix de pierre
au-dessus de la terre de tes murs
reste comme un gardien toujours alerte,
veillant sur le sommeil de la campagne.
L'église des vivants au pied de quoi
dort le village, elle, n'a point de croix ;
chien de berger fidèle, ta croix garde
le lent sommeil des morts parqués au ciel.
Et du ciel de la nuit,
le Pâtre souverain
avec des yeux sans nombre qui scintillent
compte sans fin les brebis du troupeau.
O pauvre enclos de morts entre tes murs
faits de la même terre,
seule une croix nous dit à quoi tu sers
dans le désert solitaire des champs !

Salamanque 11-1913 [1].

Cette élégie, Miguel de Unamuno l'a écrite à Salamanque en février 1913. Par conséquent en plein hiver castillan, alors qu'il était empêché de se livrer à son goût des courses à travers la campagne. Son poème est donc né d'un souvenir. Lequel ?

En avril de l'année précédente, pendant les vacances de Pâques — Unamuno était alors professeur de grec à l'Université — il

1. *Andanzas y visiones españolas*, Espasa Calpe, Madrid, 1940.

fait un séjour à l'Escorial [1]. Mais, selon son habitude, il ne se rend pas tout droit à son but. Premier arrêt à Medina del Campo, où les ruines imposantes du château de La Mota (où mourut Isabelle la Catholique en 1504) lui sont prétexte à une de ces rêveries ou plutôt de ces méditations tragiques, si familières à son génie. De là, départ à pied — encore une de ses chères habitudes — pour Olmedo, à vingt kilomètres de là. Il fera une partie du chemin sur une charrette de marchand de vin. « C'était pour moi une vieille obsession que de visiter Olmedo. » Pourquoi ? Parce que c'est là que s'est livrée en 1467 la bataille, d'ailleurs indécise, entre les partisans du faible Henri IV alors régnant et ceux de son frère l'infant Alfonso, qui devait périr un peu plus tard empoisonné et dont les tenants devaient se regrouper autour d'Isabelle et la porter au trône en 1479. D'Olmedo, Unamuno va à Arévalo, « autre ville isabeline » [2].

Celle-ci se trouve au confluent de deux rivières, et sur la pointe même de ce confluent se dresse le vieux château dont l'enceinte intérieure a été transformée en cimetière. Mais ce cimetière lui-même est abandonné.

« Avez-vous vu, dira Unamuno en rappelant sa visite, quelque chose de plus mélancolique et de plus chargé de sens tragique qu'un cimetière abandonné, que les ruines d'un cimetière [3] ? »

Tandis qu'il le visite, l'élégie de Thomas Gray lui revient en mémoire. En sait-il quelque strophe par cœur ? C'est probable. Sa mémoire était exceptionnelle.

Pendant l'été de cette même année, il fera une excursion en Galice [4]. Du repli vert où, un après-midi, en compagnie de quelques amis, il écoute jouer de la cornemuse, on découvre un tout petit village, un hameau « avec un cimetière recueilli ». De nouveau le souvenir de l'élégie de Gray accourt à sa mémoire et non seulement à la sienne, mais à celle de ses amis. « Nous étions, hélas ! des littérateurs », avouera-t-il. — Et ensemble ausi, ils évoquent le poème de Rosalia de Castro, la poétesse galicienne — si mal connue parce qu'elle a écrit en dialecte et qui mériterait de l'être — sur les cimetières de son pays.

En septembre 1913, de retour à Salamanque après ses excursions estivales, en l'espèce à La Peña de Francia, il relit l'élégie de Gray et traduit même la strophe qui commence par

Some village Hampden

1. *Ibid.*, p. 42 sq. *Hacia el Escorial.*
2. *Ibid.*, p. 46.
3. *Ibid.*, p. 47.
4. *Ibid.*, p. 74.

et entreprend celle des Lettres du même auteur. Frappé par celle que Gray, le 8 mai 1736, adressait de Cambridge à son ami West, il en traduit un assez long fragment [1]. Mais ceci ne nous intéresse plus ou ne nous intéresse plus qu'à titre d'écho. C'est dans l'intervalle entre sa visite à Olmedo et Arévalo et son excursion en Galice et son séjour à La Peña de Francia qu'il a composé son cimetière de village castillan.

Que doit celui-ci à Gray ? A peu près rien. Le décor est tout autre. Un cimetière anglais est presque idyllique, un cimetière de Castille, l'image même du néant. Au lieu des joies modestes, mais réelles, de l'œuvre des rudes *forefathers* de Stoke-Poges évoquée par Gray, que trouvons-nous dans l'enclos de morts de ce village sans nom de Castille ? Rien. Une croix, des tombes abandonnées, l'herbe qui pousse, les fleurs sauvages semées par le vent et les oiseaux.

Il ne doit pas davantage à Rosalía de Castro. La Galice n'est pas un désert. La poétesse nous en montre les cimetières plantés de cyprès et d'oliviers, couverts de fleurs. Qu'aurait pu en retenir Don Miguel ? Pas même ce mot de la fin ce *durmanos* — dormons — qui devait lui apparaître, à lui, l'inquiet par définition, comme une mort dans la mort.

Son cimetière n'est pas non plus celui d'Arévalo, ni le cimetière désaffecté du château en ruines, ni l'autre. Si modeste, si négligé qu'il soit, celui-ci ne peut répondre à la description du poète. Arévalo n'est pas, en effet, un village. C'est un bourg de près de cinq mille âmes, plein de souvenirs de l'enfance de la Reine catholique encore qu'elle n'y soit pas née. Son berceau, tout proche, est Madrigal de las Altas Torres, dont Unamuno dira : « les hautes tours de Madrigal des Hautes Tours — celles des bastions de ses murailles — ne sont plus hautes et beaucoup d'entre elles ne sont même plus des tours. Comme elles ne défendent rien, comme elles ne portent rien — si ce n'est quelque nid de cigognes — on les a laissé tomber » [2]. Et, toujours hanté par le cimetière du château d'Arévalo, il ajoute : « Une tombe elle-même ne demeure telle que tant qu'elle garde les os de celui qui l'habite, dans la quiétude et le repos — et encore pas toujours ; — mais si le mort émigre, la tombe n'est plus qu'une ruine. Et la ruine d'une tombe est ce qu'il y a au monde de plus tragique [3] ».

Fallait-il que son impression, à Arévalo, eût été vive pour que, neuf ans plus tard, il l'exprimât de nouveau presque mot pour

1. *Ibid.*, p. 84-85.
2. *Ibid.*, p. 234.
3. *Ibid.*, p. 234.

mot ! Envers ce bourg qu'il désirait tant connaître, quelle est donc, quant au *Cimetière de village castillan*, sa dette ? C'est le ferment initial, l'émotion intense qui a laissé dans l'âme comme un levain et secrètement, tacitement, à l'insu même du poète, y élabore, non le poème, mais le besoin de l'écrire.

Le modèle précis auquel il se reporte, quel est-il ? Lui, si exact, n'a pas pris la peine de nous le dire. « J'ai mis en vers le sentiment éveillé en moi par la contemplation d'un cimetière solitaire dans le désert castillan », se contente-t-il d'indiquer dans ces *Visiones rítmicas*, sorte de court prologue aux pièces en vers qui terminent son volume de *Andanzas y visiones españolas* [1].

Mais il n'en avait certes pas vu qu'un seul exemplaire. Il en avait peut-être vu des dizaines et aurait pu en voir des milliers. C'est le cimetière typique de ces villages tout en *adobes* — briques ou plutôt mottes de terre crue — qui se distinguent à peine de la terre. Sans un arbre, sans un monument, sans même un clocher, tout juste le pan de mur un peu surélevé, avec son embrasure comme de fenêtre, à la poutre supérieure duquel est accrochée la cloche. Et ici, pas même surmonté d'une croix. Ce que le poète a pu voir de plus chétif, de plus humble, de plus dépouillé.

Et pourtant ce n'est pas un sentiment de dénuement qui nous étreint dans son œuvre. Cet enclos si abandonné, si pauvre, le riche océan doré des moissons le ceint en été et au-dessus de lui en tout temps le ciel veille, le ciel qui, sur cette terre haute — et hautaine — et sèche, à l'air d'une transparence absolue, brille avec une richesse, un éclat incomparables. Et, même dans cet enclos de la mort, celui qui devait si magistralement chanter la Castille, se sent sur « cet autel géant » d'où exhaler des chants qui, s'ils sont dignes de leur objet, descendront vers les hommes « du haut de toi », dit-il en s'adressant à la patrie de son âme.

Mathilde Pomès.

1. *Ibid.*, p. 247.

CHRONIQUE

Dans les pays slaves. — Il ne saurait être question de donner ici un aperçu d'ensemble, même sommaire, des ouvrages intéressant l'histoire comparée des littératures qui ont été publiés dans les divers pays slaves depuis la fin de l'année 1939. Nous ne pouvons signaler qu'un petit nombre d'entre eux, les plus importants parmi ceux qui nous sont parvenus ; les lecteurs pourront se reporter, pour le reste, à la Chronique bibliographique de la *Revue des Études slaves* (t. XXII, 1946, pp. 229-242, pour les travaux russes ; pp. 257-258, pour les travaux tchèques ; p. 264, pour les travaux polonais ; pp. 273-275, pour les travaux bulgares).

C'est dans l'Union Soviétique, que, malgré la guerre, l'activité a été la plus grande.

G. A. Gukovskij a publié une *Littérature russe du XVIII*e *siècle* (*Russkaja literatura XVII veka*, Moscou, 1939, 528 pages, édition du Commissariat de l'Éducation Nationale), qui aura pour les étudiants les qualités d'un bon manuel et pour les spécialistes celles d'un instrument de travail commode et sûr. Cet auteur est, comme on le sait, le meilleur connaisseur de cette époque. L'invitation à transférer le *Slovo d'Igor* du XIIe siècle au XVIIIe (*Le Slovo d'Igor*, Paris, 1940, 182 pages ; *Revue des Études slaves*, XXI, pp. 5-45 : « La tradition manuscrite » ; et *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1944, pp. 213-220 : « L'auteur probable du *Slovo d'Igor* ») n'a certes pas convaincu nos collègues russes, mais elle a du moins déterminé un effort nouveau de leur part, et cet effort, s'il n'aboutit pas à prouver l'authenticité du texte, contribuera en tout cas à liquider maintes conjectures aujourd'hui reconnues vaines : il faut retenir surtout les *Observations* présentées par MM. Bicilli, Ivačenko, A. Solovjev, I. N. Goleniščev-Kutuzov (*Zametki k Slovu o polku Igoreve*, Belgrade, 1941, 59 pages, édition de l'Institut Kondakov), — la 2e édition du travail d'A. S. Orlov (*Slovo o polku Igoreve*, M.-L., 1946, 216 pages, avec l'addition d'un chapitre final sur les « sceptiques », — l'édition d'Alexis Jugov (M., 1945, 194 pages), avec une

introduction en deux parties dues respectivement à B. D. Grekov et à A. S. Orlov. — M. Henri Grégoire, qui s'intéresse à ce débat, a publié une magnifique traduction du texte en français et annonce, à cette occasion, la parution prochaine aux États-Unis d'un travail collectif tendant à remettre le *Slovo* à sa place d'honneur (*Renaissance, revue trimestrielle publiée par l'École libre des Hautes Études de New-York*, vol. II-III, New-York, 1945, pp. 93-110). Une bibliographie, composée par V. P. Adrianova-Peretc., sera la bienvenue auprès des chercheurs : *Slovo o polku Igoreve, bibliografija* (M. L., 1940, 110 pages, édition de l'Académie des Sciences).

L'histoire de la poésie romantique s'enrichit de plusieurs travaux. D'abord un beau recueil de mémoires consacré à Pouchkine sous la direction de D. D. Blagoj et V. Ja. Kirpotin: *Puškin rodonačal'nik novoj russkoj literatury* (M.-L., 1941, 608 pages, édition de l'Académie des Sciences, Institut d'histoire littéraire de Moscou) et, d'autre part, un aperçu critique par Cyževśkyj des travaux récents concernant Pouchkine en Russie et à l'étranger (*Zeitschrift für slavische Philologie*, XVI, pp. 363-397, et XVII, pp. 431-445). Puis deux volumes de *L'Héritage littéraire*, toujours dirigé avec autorité par Silberstein, offrent quantité de documents nouveaux et plusieurs études originales sur Lermontov de Komarov, Eichenbaum, Azadovskij, Ivan Rozanov, Komarovič, Tomaševskij, Vinogradov, etc. (*Literaturnoe Nasledstvo*, 1941, vol. 43-44 et vol. 45-46) et, d'autre part, une biographie exhaustive du poète nous est apportée par N. L. Brodskij : *M. Ju. Lermontov, Biografija*, t. I (1814-1832), M. 1945, 348 pages.

L'historien des idées et du mouvement révolutionnaire dans l'Europe de 1848 trouvera une mine de données nouvelles dans les deux volumes de *l'Héritage littéraire* consacrés à Alexandre Herzen (*Literaturnoe Nasledstvo*, 1942, vol. 39-40 et vol. 41-42) ; lettres inédites de Proudhon, Michelet, Victor Hugo, Louis Blanc. Le même recueil nous dote d'une encylopédie de connaissances nouvelles sur la vie et l'œuvre de Léon Tolstoï ; l'on y relèvera en particulier une belle étude d'Eichenbaum sur « Tolstoï après *La guerre et la paix* ».

V. M. Žirmunskij a eu l'heureuse idée de rassembler en un volume, sous un titre unique, une série d'études dispersées d'Alexandre Veselovskij, dont plusieurs sont inédites. Ce sera là, comme l'a souhaité l'éditeur, une sorte de traité de « poétique historique » qui, pour les comparatistes, sera d'un grand prix: A. N. Veselovskij, *Istoričeskaja Poetika*, L., 1940, 648 pages, éd. Chudovestnnaja Literatura.

Le tome III et dernier de l'ensemble intitulé *La culture russe*

et la France est constitué par le double fascicule 33-34 de *L'Héritage littéraire* (Moscou, 1939), qui n'est parvenu en France qu'avec un grand retard. Le contenu en est d'un grand intérêt pour la littérature comparée. On y trouve notamment: une étude d'Efros sur Julie de Krüdener d'après sa correspondance avec Bernardin de Saint-Pierre, Mme de Staël, Chateaubriand et Benjamin Constant, — des textes inédits de Xavier de Maistre, — des documents nouveaux sur Mme de Staël en Russie, — un mémoire du regretté Tynjanov sur Kuchelbecker en France et ses jugements sur Balzac, — la correspondance de Joseph de Maistre et de Sainte-Beuve avec Roxandre Sturdza-Edling, — quelques autographes inconnus jusqu'à ce jour de Jean-Jacques Rousseau, de Chateaubriand, de Béranger, de George Sand, — des rapports de la Censure tsariste sur des écrivains français, — et un aperçu historique des études de littérature russe en France, par P. Berkov.

En *Bulgarie*, M. Pierre Christophorov, à qui nous sommes redevables du livre le meilleur sur le premier romancier de son pays (*Ivan Vazov : la formation d'un écrivain bulgare*, Paris, 1938, *Travaux publiés par l'Institut d'Études slaves*, tome XVII), reprend, pour l'approfondir, l'étude des premières œuvres d'Ivan Vazov avant 1880 : *Tvorčeskoto razvitie na Ivan Vazov ; ranni vlijanija* (Sofia, 1944, 240 pages, avec un résumé en français, p. 238, *Annuaire de l'Université*, tome XL, 1943-1944). Il précise par une analyse rigoureuse la part dans la formation du poète des influences roumaine et française, à côté de l'influence bulgare; il se réserve d'étudier bientôt à part l'influence russe. Nous retrouvons dans ce travail les qualités de précision et de critique dont l'auteur nous avait déjà donné la preuve (voir *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1939, pp. 192-194).

En *Bohême*, l'Académie tchèque a publié, sous la direction d'Arne Novák, le tome Ier d'un recueil des articles de Jean Gebauer relatifs à l'histoire littéraire : *Stati literárně dějepisné*, I, Prague, 1941, XIX-371 pages. Il est désirable que cette publication, dont une bibliographie initiale nous laisse apercevoir l'étendue, soit menée à bonne fin, car elle est d'un intérêt capital pour l'histoire de la littérature moderne (la querelle des faux manuscrits de Kralové Dvur doit y trouver sa place). D. Cyževskyj a poursuivi dans la *Zeitschrift für slavische Philologie* (tome XVIII) la bibliographie critique des travaux concernant la littérature « baroque » en Bohême qu'il avait entreprise dans le tome XV de la même revue.

Le *Centre d'Études polonaises* de Paris, avant d'être réduit au silence par l'occupation allemande, a fait paraître une monographie consacrée par Paul Cazin à l'écrivain classique du XVIIIe

siècle le plus curieux qui soit en Pologne : *Le Prince-Évêque de Varmie Ignace Krasicki* (1735-1801), Paris, 1940, 318 pages. Poète épique, romancier, satirique, fabuliste, moraliste, Krasicki est une figure typique, mais d'une rare distinction, d'humaniste polonais ayant fortement subi l'influence du classicisme français.

André Mazon.

Benedetto Croce et l'Allemagne d'aujourd'hui. — Au moment où paraît l'ouvrage de Jean-Marie Carré : *Les écrivains français et le mirage allemand*, il n'est pas sans intérêt de relever, dans les récents cahiers de la *Critica*, deux appréciations de Benedetto Croce qui semblent apporter d'avance l'adhésion de l'illustre philosophe italien aux conclusions du professeur français.

Voici ces deux fragments :

1° « Reconstruire l'histoire d'un peuple, c'est bien ; mais prétendre dire ce qu'est un peuple en son présent, c'est s'abandonner à la fantaisie et poser un problème illusoire. Que le résolve par la passion et l'imagination, celui qui est la proie des passions et se sert de son imagination pour les satisfaire ; mais qui possède le sens critique, qui est scrupuleux de vérité sent le terrain mouvant sous ses pieds, et se rend vite compte que ces oscillations ne font que traduire l'incohérence de son propre effort pour rendre statique ce qui est dynamique ; solide, l'histoire essentiellement fluide. Il n'est aucune description, si fameuse qu'elle soit apparue, si riche même de vérités en tant qu'elle recueille et rassemble les fils d'une longue histoire, qui n'ait été très vite démentie par les faits. Je pense à l'Allemagne de Mme de Staël et aux caractères par elle attribués au peuple allemand ; à peine ce livre eût-il été publié, que vint la guerre de libération. L'Allemagne changea de visage jusqu'à devenir, dans le cours même du siècle, la Germanie de Bismarck, et celle bien pire qui la suivit et dont, à peine plus de cent ans après Mme de Staël, il nous a été donné, à nous, de jouir [1] ».

2° « Une lettre de Thomas Mann, dans laquelle cet écrivain fait connaître les raisons diverses qui lui ont fait choisir le parti de ne pas retourner en Allemagne et de devenir citoyen américain (*Warum ich nicht nach Deutschland zurückgehe* ? dans les *Neue Schweizer Rundschau* du 8 octobre 1945) s'achève par des exhortations, des espérances et la prévision d'une heureuse et très prochaine palingénésie allemande :

« Je crois à la grâce, écrit Thomas Mann, et je crois à l'avenir de l'Allemagne, si désespéré qu'apparaisse son présent, si déso-

1. Méthodologie historique, *Quaderni della Critica*, n° 4, 1946, pp. 87-88.

lante que soit la destruction qui l'a atteinte. L'Allemagne ne s'identifie pas avec le bref et trouble épisode historique qui porte le nom d'Hitler. Elle ne s'identifie pas non plus avec ce moment de son histoire, qui compte seulement deux siècles et auquel on peut donner comme nom de baptême celui de Frédéric le Grand. Elle s'apprête à revêtir une forme nouvelle, à s'engager dans une nouvelle condition de vie qui sans doute, après les premières douleurs du changement et du trépas de ce qui fut, apportera avec elle la promesse d'un plus grand bonheur et d'une véritable dignité ; je pense que cette forme sera plus favorable aux besoins et aux tendances propres à la nation allemande que l'ancienne. Peut-être, d'ailleurs, l'histoire du moment approche-t-elle de sa fin ? Du moins se précipite-t-elle en ces heures et l'histoire de l'Allemagne y demeure-t-elle incluse. Certes la politique de puissance semble encore par sa violence et ses remous excessifs nous dissuader de nous croire parvenus au port ; mais l'espérance ne subsiste-t-elle pas de voir, sans intention et par nécessité, s'ébaucher les premiers pas qui nous conduiront à une condition moderne de l'homme où l'individualisme national du XIXe siècle se désagrégera et définitivement disparaîtra ? L'élargissement de l'économie qui devient mondiale, la diminution de l'importance des frontières politiques, une certaine dépolitisation de la vie, de l'Etat en général, l'éveil de l'humanité à la conscience de son unité politique, son premier effort pour prendre en considération la situation du monde, cet humanisme social enfin qui va très au delà de la démocratie bourgeoise — point sur lequel la grande lutte va s'engager — tous ces changements devraient-ils être étrangers et contraires à la nation allemande ? Dans sa retraite hors du monde, elle jetait au monde un si ardent appel ! dans cette solitude qui la rendait méchante, qui ne sentait son désir d'aimer et d'être aimée ? Que l'Allemagne chasse enfin de son sang l'orgueil et l'esprit de haine, elle retrouvera en elle son amour et elle pourra être aimée. Malgré tout, elle reste un pays plein de hautes valeurs morales ; on peut donc compter sur la capacité de ses hommes comme sur l'aide que lui apportera le monde. A elle, quand sera passé le moment le plus difficile, est réservée une vie nouvelle, riche d'œuvres et de considération. »

« M'est-il permis de dire, ajoute Benedetto Croce, que je m'étais mis à lire ces lignes avec le désir d'en tirer la lueur d'une espérance, mais que j'ai été déçu et plus déçu encore par une seconde lecture. Si peu persuasives cette fois ont résonné à mes oreilles les paroles de Thomas Mann ! *L'Allemagne demeure toujours pour nous un mystère douloureux et inquiétant* [1] ».

1. Prévisions sur l'Avenir de l'Allemagne, *Quaderni della Critica*, n° 5, 1947, pp. 127-128.

On ne peut mieux définir que dans ces deux notes l'incertitude du destin de l'Allemagne, la confusion des perspectives qu'elle nous offre, la fluidité de son devenir. Nous savons certes que sa pensée est un aspect essentiel de la culture européenne, qui, sans elle, apparaît mutilée, mais nous savons aussi que chaque peuple porte en lui les tendances et les passions qui dessinent son avenir, non pas irrésistiblement certes, — car il n'y a pas de fatalité en histoire, comme l'a montré J.-B Vico, — mais par une pente qu'il ne lui est pas toujours aisé de remonter.

J. Chaix-Ruy.

A l'Institut français d'Amérique Latine (Mexico). — Aux travaux en cours signalés dans nos précédentes chroniques, il convient d'ajouter :

Pour le doctorat d'Etat, Escarpit (Robert G.). *Madame de Staël et l'Angleterre* (Thèse complémentaire).

Que ce soit l'occasion de mentionner le triple enseignement de littérature comparée donné à Mexico, en 1947, par des professeurs de l'Institut Français d'Amérique Latine. Tandis que M. Jean Camp, Directeur de l'I. F. A. L., traitait de sujets concernant l'Espagne dans la littérature française et M. René Marchand de littérature comparée franco-slave, M. R. G. Escarpit a abordé des problèmes de littérature générale tels que ceux des sources littéraires, des intermédiaires et de l'histoire littéraire internationale.

Livres reçus. — Hocquette (Maurice). *Les fantaisies botaniques de Gœthe.* — Lille, Demailly, 1946.

Westra (Pier). *George Buchner dans ses rapports avec les contemporains*, Voorburg, 1946.

Note rectificative. — Certains de nos amis américains se sont plaints de ne pas trouver leur nom dans la liste des souscripteurs de l'épée académique de Paul Hazard. Cette liste a été établie près de 6 ans après la souscription qui a eu lieu en 1940-41, au début de l'occupation allemande, et elle comporte sans doute des erreurs et des lacunes. C'est ainsi que nous avons trouvé trace, pour New-York, d'une souscription globale envoyée par le regretté professeur Horatio Smith qui avait dû la recueillir sans que soit parvenue l'indication des participations individuelles. Nous espérons que nos amis américains ne nous tiendront pas rigueur d'une omission involontaire dont nous nous excusons rétrospectivement. (N. D. L. R.)

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES ET PÉRIODIQUES

Théorie.

474. Wimsalt (W. K.). The structure of the Concrete Universal in Literature, *P. M. L. A.*, mars 1947.

475. K(orrodi). (E.) Eine Bibliothek der Weltliteratur (A propos d'un essai de Martin Bodmer dans le *Neujahrsblatt* 1947 der « *Gelehrten Gesellschaft* »), *Neue Zürcher Zeitung*, nº 39, 8 janv. 1947.

476. Philippon (E.). Ueber das Verhältnis von Sage und Literatur, *P. M. L. A.*, mars 1947.

Genres littéraires, motifs, thèmes et types.

477. Eberhard (A.). Wandernde Märchen (A propos d'un recueil de contes de fées turcs, sans citation exacte), *Neue Zürcher Zeitung*, nº 545, 21 mars 1947.

478. Ruegg (W.). Troubadours und Frauendienst (Critique du livre de Jacques Wettstein, *Mezura, L'idéal des Troubadours, son essentiel et ses aspects*, Zurich, 1945), Sonntagsblatt der *Basler Nachrichten*, nº 9, 2 mars 1947.

479. Ruegg (W.). Die Literarische Kultur des Frühmittelalters (Critique de l'ouvrage de Reto R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident* (500-1200), *Neue Zürcher Zeitung*, nº 21, 5 janv. 1947.

480. Mossé (F.). Les ballades traditionnelles dans les littératures germaniques, *Etudes germaniques*, avril-juin 1946.

481. Spoerri (T.). Die französische Novelle und Kurzgeschichte, *Volkshochschule*, Zurich nºs 3 à 5, avril-juin 1947.

482. Kaiser (T.). Vom Schöpfer zu den Theoretikern der deutschen Novelle, *Der Ausblick*, Berne, nº 1, avril 1947.

483. Jenal (E.). Schweizerdichtungen der deutschen Romantik, *Neue Zürcher Zeitung*, nºs 108-124, 18-20 janv. 1947.

484. F. G. Eine Komische Oper von Hans Haug in Zürich :

Der unsterbliche Kranke (d'après Molière), *Basler Nachrichten*, Beilage zu nº 63, 11 fév. 1947.

485. H. S. Der unsterbliche Kranke (Critique de l'opéra de Hans *Haug*, livret Bernhard *Diebold* (d'après Molière). *Neue Zürcher Zeitung*, nº 259, 10 fév. 1947.

486. T(HIELE) (E.). Der Unsterbliche Kranke, Hans *Haugs* neue Oper, *Der Bund*, nº 68, 11 fév. 1947.

487. Y. Der Unsterbliche Kranke, *Nationalzeitung*, nº 69, 11 février 1947.

488. STERN (J.). De Pégase et de quelques autres, *Formes et Couleurs*, Suisse, nº 1.

489. PERROCHON (H.). Sainte-Beuve et Vinet critiques (A propos du livre de Victor Giraud, *La critique littéraire*, cf. 15), *Gazette de Lausanne*, nº 9, 11 janv. 1947.

490. BONDY (F.). Abendländischer Realismus (Critique du livre d'Erich Auerbach, *Mimesis*), *Weltwoche*, Zurich, nº 705, 14 mai 1947.

491. BETTEX (A.). Der Mond in Dichtung und Volksglauben, *Du*, Zürich, nº 5, mai 1947.

492. VON SCHULTHESS (E.). Der Mond im Buch der Bücher, *Du*, Zürich, ibid.

493. GOETZ (B.). Sankt Petersburg im Spiegel der russischen Dichtung, *Atlantis*, Zurich, nº 6, juin 1947.

494. RIBONI (D.). Le thème de la mort chez Hermann Hesse, *Suisse contemporaine*, nº 2, 4 février 1947.

495. DELATTRE (F.). Shakespeare et la guerre, *Les Langues modernes*, mai-juin 1947.

496. FLATTER (R.). Hamlet, etwas anders, *Nationalzeitung*, Bâle, nº 166, 12-13 avril 1947.

497. K(ORRODI) (E.). Darsteller und Kommentatoren zum Hamlet-Problem, *Neue Zürcher Zeitung*, nº 493, 15 mars 1947.

498. NICOLLIER (J.). Une traduction nouvelle de *Roméo et Juliette* (celle de P. M. MATTHEY), *Gazette de Lausanne*, nº 92, 19 avril 1947.

499. PAPST (T. L.). Eine französische Faust Ubersetzung (d'après l'introduction à la traduction de P. SABATIER), *Die Tat*, Zurich, nº 154, 7 juin 1947.

500. WB. Gérard de Nervals Faust (A propos de l'édition aux Portes de France, avec une introduction par A. BÉGUIN), *Neue Zürcher Zeitung*, nº 61, 11 janv. 1947.

501. NOULET (E.). Mon Faust, par P. Valéry, cf. 31, 32, 33, 34, 35, *Fontaine*, avril 1947.

502. WENGER (J.). Character types of Scott, Balzac, Dickens, Zola, *P. M. L. A.*, mars 1947.

Relations générales.

503. Basler (O.), Vom griechischen Mythos zum modernen Humanismus (Zu den schweizerischen Schriften Karl *Kerenyis*), *Neue Schweizer Rundschau*, nº 2, juin 1947.

504. Prieur (S,). Le platonisme d'Alastor, *Les langues modernes*, mars-avril 1947.

505. Milch (W.). Deutsche Barocklyrik und Metaphysical Poetry in England, *Trivium*, Zürich, nº 1.

506. Baenziger (H.). Zu einem Gotthelf von Ernst Jünger ausgesehen, Sonntagsblatt der *Basler Nachrichten*, nº 13, 30 mars 1947.

507. Hennig (J.). Irisch-schweizerische Literaturbeziehungen, eine Betrachtung zur Ausstellung Schweizer Buchdruckerkunst in der Irischen Nationalbibliothek, *Die Tat*, Zürich, nº 171, 24 juin 1947.

508. S. Kulturbeziehungen zwischen italienischer und alemannischer Schweiz (A propos du livre de G. Locarnini, cité ci-dessous), *Nationalzeitung*, Bâle, nº 147, 30 mars 1947.

509. Zoppi (G.). Die literarischen Beziehungen zwischen der deutschen und der italienischen Schweiz (Critique du livre du même titre de G. Locarnini), *Der Kleine Bund*, Berne, nº 18, 4 mai 1947.

510. Roepke (W.). Thema « Deutschland », ein Literaturbericht, *Neue Schweizer Rundschau*, nº 1, mai 1947.

511. Wehrli (M.). Deutschland in der Kultur des Abendlandes, *Civitas*, nº 8, avril 1947.

512. De Gandillac (M.). La France devant l'Allemagne, *Suisse contemporaine*, nº 2, fév. 1947.

513. Dumont-Wilden (L.). Le Slavisme et la culture française (A propos du livre d'A. Mousset, *Le monde slave*), *Curieux*, Neuchâtel, nº 6, 6 fév. 1947.

514. Wolff (W.). Sophokles und Hölderlin, *Nationalzeitung*, nº 105, 5 mars 1947.

515. Zingg (H. I.). Sophokles und Cocteau, *Schweizer Rundschau*, nº 2, mai 1947.

516. Deierkauf-Holsboer, S. Wilma. Les représentations bilingues à l'Hôtel de Bourgogne en 1612, *Mod. Lang. Notes*, avril 1947.

517. J. F. La pensée européenne au XVIIIe siècle (Critique de l'ouvrage de Paul Hazard), cf 53, *Neue Zürcher Zeitung*, nº 64-65, 12 janv. 1947.

518. Weil (E.). Qu'est-ce que le XVIIIe siècle ? (Critique de

La pensée européenne au XVIIIe siècle), cf. 53, *Critique*, avril 1947.

519. De Blasi (G.). Compte rendu (en italien) de *La Crise de la conscience européenne*, trad. de P. Serini, *Revista di Letterature moderne*, mars 1947.

520. Smiley (J. R.). The subscribers of Grimm's Correspondance littéraire, *Mod. Lang. Notes*, janv. 1947.

521. K. W. August Graf von Platen in Zürich, *Schweizer Bücher Zeitung*, n° 4, avril 1947.

522. Vermeil (E.). Arrière-plans révolutionnaires dans le Faust de Gœthe, *Etudes germaniques*, oct.-déc. 1946.

523. Flaubert (G.). *Lettres inédites à Tourguenieff*, éd. du Rocher, 1947.

524. Kirby (Th.). Irving and Moore, a note on Anglo-American Literary Relations, *Mod. Lang. Notes*, avril 1947.

525. Cordasco (F.). George Moore and Edouard Dujardin. *Mod. Lang. Notes*, avril 1947.

526. F. B. Ein Frankreich Buch (Critique du livre de Werner Richter, *Frankreich von Gambetta zu Clemenceau*, Erlenbach-Zürich 1947), *Die Tat*, Zürich, n° 99, 12 avril 1947.

527. Oechler (W.). The reception of E. Verhaeren in Germany, Some unpublished letters of Stefan Zweig, *Mod. Lang. Notes*, avril 1947.

528. Schlappner (M.). Thomas Mann im Spiegel der französischen Kritik der Zwischen Kriegszeit, *Schweizer Annalen*, n° 6-7.

529. Schlappner (M.). Thomas Mann und Romain Rolland, *Der Kleine Bund*, Berne, n° 17, 27 avril 1947.

530. Schlappner (M.). Thomas Mann und die französische Musik, *Neue Schweizer Rundschau*, n° 2, juin 1947.

531. Carlsonn (A.). Gingo Biloba (Comparaison H. Hesse et Th. Mann), *ibid.*

532. Beausire (P.). Paul Valéry et Léonard de Vinci, *Suisse contemporaine*, n° 1, janv. 1947.

533. Conard (N.). *Poèmes à la France de grands poètes anglais* (1939-1944), tr. par l'auteur. Ed. P. Seghers, 1947.

Influences françaises.

534. Lancaster (H. C.). Compte rendu de *Montaigne chez ses amis anglo-saxons*, cf. 101, *Mod. Lang. Notes*, mai 1947.

535. de Pange (J.). Les voyages de Herder en France, *Etudes germaniques*, janv.-mars 1947.

536. Brown (D.). Chateaubriand and the history of Jorge Isaac's « Maria », *Mod. Lang. Notes*, mai 1947.

Influences anglaises.

537. Huchon (R.). Le style de Shakespeare (fragment du tome III, non publié, de l'*Histoire de la langue anglaise*), *Les langues modernes*, mai-juin 1947.

538. Valette (J.). Compte rendu de : *Shakespeare retrouvé...* cf. 438, *Mercure de France*, mai 1947.

539. Connes (G.). Compte rendu de : *A la découverte de Shakespeare*, cf. 146, *Les Langues modernes*, mai 1946.

540. Wieder (R.). Le *Docteur Johnson, critique littéraire* (1709-1784), Paris, Didier 1943.

Compte rendu : R. Granbois, *Les Langues modernes*, mai 1946.

541. Kerst (H.). Compte rendu de : *Le Romantisme anglais*, cf. 185, *Les Langues modernes*, juillet 1946.

542. Koszul (A.). Compte rendu de : *Anthologie de la poésie anglaise*, cf. 440, *Les Langues modernes*, mars-avril 1947.

543. Valette (J.). Quelques aventures du futurisme, *La Nef*, juillet 1947.

544. Las Vergnas (R.). Un grand romancier britannique : A. J. Cronin, *Revue de Paris*, février 1947.

545. Villard (L.). Jane Austen devant la postérité, *Les Langues modernes*, janv.-fév. 1947.

546. Daiches (D.). *Virginia Woolf*, Londres, Nicholson et Watson, 1945.

Compte rendu : L. Villard, *Les Langues modernes*, janv.-fév. 1947.

Influences germaniques.

547. Fejtoe (F.). *Henri Heine*, Paris, éd. Maréchal, 1947.

Compte rendu : A. Lebois, *Etudes germaniques*, janv.-mars 1947.

548. Steffensen (S.). Rainer Maria Rilke. Les élégies de Duino *Etudes germaniques*, oct.-déc. 1946.

549. Fougère (J.). *Thomas Mann ou la séduction de la mort*, Paris, éd. du Pavois, 1947.

Influences helvétiques.

550. Broughton (R. S.). Compte rendu de : *Le Journal de Gibbon à Lausanne* et de : *L'importance du deuxième séjour de Gibbon*

à Lausanne dans la formation de l'historien, *Mod. Lang. Notes*, mars 1947.

551. Audoin (A.). Carl Spitteler et le « Printemps olympien », *Etudes germaniques*, avril-juin 1946.

552. Gyergyai (H.). Comment la Hongrie découvrit C. F. Ramuz. *Gazette de Lausanne*, nº 127, 31 mai 1947.

553. Angelloz (J. F.). Présentation de : Das Glasperlenspiel par Hermann Hesse, *Etudes germaniques*, oct.-déc. 1946*l*

554. Helbling (C.). Literarische Zwischenbilanz (La situation actuelle de la littérature suisse), *Echo*, nº 2, fév. 1947.

555. de Jouvenel (B.). La République des Lettres (Mission de la Suisse), *Gazette de Lausanne*, nº 39, 15 fév. 1947.

Influences slaves.

556. Maquet (J.). Gogol et la règle d'or, *Critique*, mai 1947.

Influences nord-américaines.

557. Brodin (P.). *Les écrivains américains de l'entre-deux guerres*, Paris, 1946.

558. Pons (Ch.). Compte rendu de : *Aperçus de littérature américaine*, cf. 255, *Cahiers du Sud*, nº 281.

559. Astre (G. A.). Sur le roman américain (A propos de : *Aperçus de littérature américaine*, cf. 255 et : *Les écrivains américains de l'entre-deux guerres*, cf. 558, *Critique*, avril 1947.

560. Bernfeld (H. et M.). *Poètes anglo-américains des deux guerres*, Presses universitaires de France, 1947.

561. Winters (Y.). *Aspects de la littérature américaine*, Paris, éd. du Chêne, 1947.

562. Le Breton (M.). Compte rendu de : *La Littérature américaine*, cf. 462. *Les Langues modernes*, mars 1946.

563. Bataille (G.). Un nouveau romancier américain : Frédéric Prokosch, « Les Asiatiques », *Critique*, mai 1947.

564. Las Vergnas (R.). Rhapsodie en gris (sur l'œuvre de Willa Cather), *Hommes et Monde*, juillet 1947.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Erich Auerbach. — **Mimesis : dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur**. Eine Geschichte des abendländischen Realismus als Ausdruck der Wandlungen in der Selbstanschauung des Menschen. Bern, A. Francke, A. G. Verlag ; gr. in-8° de 503 pages.

Une histoire du « réalisme » où manque jusqu'au nom de Champfleury ; une théorie de l' « imitation » qui semble ignorer cet abbé Batteux dont Gœthe disait que c'était « l'apôtre d'un Evangile à demi vrai, l'imitation de la Nature », ne semble pas devoir donner satisfaction à ceux qui demandent à l'histoire littéraire, comme à l'histoire tout court, de rapporter de son mieux « ce qui s'est réellement passé ». Ne demandons point, par conséquent, à l'auteur de ce beau livre de nous exposer comment le *sic pictura poesis* d'Horace a donné naissance à cet ouvrage fameux, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe* (1746), générateur de l'encombrant poème descriptif ; ou comment, en 1857, de justes protestations d'atelier ont amené l'inévitable revendication du « réel » pour les écrivains aussi. Par une juste déférence à son pays d'asile, M. Auerbach cite deux fois le nom de Jeremias Gotthelf, mais c'est sans indiquer la stricte transcription du connu, par quoi l'auteur d'*Uli der Knecht* tenait une place à part, que devait signaler Gottfried Keller lui-même, pourtant amené par sa vocation de peintre à imaginer ce que Théophile Gautier appellera des « transpositions d'art ».

A défaut d'une « histoire » annoncée par son titre, le mérite de l'ouvrage semble résider dans des choix significatifs et des prélèvements heureux qui font saisir épisodiquement, à des relais variés de la littérature « occidentale » (*Ancien Testament* compris !), l'accent nouveau ou la convention stylisée qui marquent un dialogue, une description, un signalement : d'où des insertions copieuses de citations, le plus souvent traduites. Et, comme nulle aération ne pénètre ces densités, on a l'impression d'un *cours*, ingénieux dans son procédé, qui faisait saisir à des étudiants curieux d'Istamboul (où M. Auerbach enseignait), diverses « images » d'Europe, et qui n'aurait pas été soumis à une refonte ou à un allègement. Le moyen âge, comme il est naturel de la part d'un

« romaniste », tient là une place majeure : il convient de s'en féliciter quand le commentaire ne tend pas à l'excès au système, à la démonstration à toute force de particularités dont nous connaissons mal l'ambiance. N'est-on pas autorisé à quelque inquiétude, lorsqu'on voit par exemple le dialogue si plaisant des *Quinze Joyes de Mariage* allégé de « Mon ami » et de trois « M'amie », qui insinuent dans l'original (pp. 240 ss.) quelque chose de moins revêche dans la situation conjugale ? De même que l'écrivain réaliste cède le plus souvent à des tendances préalables qu'il importe de déterminer, le démonstrateur ne risque-t-il pas de donner, pour améliorer son cas, le « coup de pouce » dont parlent les modeleurs [1] ?

Mais c'est, d'une façon générale, une méthode que défend finalement (pp. 488 ss.) M. Auerbach, et que Leo Spitzer, souvent cité en effet, préconise de son côté en « stylistique ». Elle consiste à choisir un texte approprié et à en déduire les caractéristiques applicables à l'écrivain et à son époque, sans employer en rien la méthode « génétique » usitée ailleurs. Or c'est ici qu'une conciliation, tout au moins, de procédés paraît bien préférable à toute systématisation. Pour prendre un exemple, p. 416, l'entrée matinale de Mme Vauquer dans la salle à manger de sa fameuse pension de famille est ingénieusement exploitée comme un « comprimé » de milieu balzacien d'où l'on ferait, pour un peu, sortir toute la *Comédie humaine* : harmonie de *réalisme d'atmosphère* étendue au romantisme lui-même. Or ce trop ingénieux développement peut-il être plus convaincant que la certitude historique suivante : à l'écart de ses contemporains, au contraire, Balzac se persuada, par la lecture de Lavater et de Cabanis, et la fréquentation du Muséum, que moral et physique se tiennent chez l'homme comme chez l'animal, avec le *milieu* créant l'ambiance d'assimilation, mais que les « mystiques », charité, amour, science, échappent à ce déterminisme en tendant vers un « lieu » qui est hors du réel : comment, à défaut de cette réserve, inclure *le Lys dans la vallée*, *la Recherche de l'Absolu* et *le Médecin de campagne* dans une série que le *Père Goriot* préfacerait grâce à maman Vauquer ? Walter Scott, qui ne paraît qu'à la page 422 et n'est nommé qu'une fois

1. Très peu d'*errata* dans un livre d'une typographie exemplaire, que dessert cependant une densité effrayante de certaines pages sans alinéas. Lire *desscin*, p. 320, *leur église*, p. 355, *encor* dans la citation de la page 358 ; *nulle complaisance*, p. 370. Le « cas » de Saint-Simon embarrasse-t-il M. Auerbach, ou bien la qualité individuelle, et non pas imputable à une époque (XVIIe, XVIIIe) l'obligerait-elle à abandonner toute « Geistesgeschichte » ? *Mutatis mutandis* le cas de Dante (chap. VIII) semble donner des difficultés de même ordre, la *Comédie* étant dissociée du genre de la *vision* qui la conditionne tout autant que les souvenirs classiques

dans ce gros livre, sans doute parce que son « gibier » ordinaire était un moyen âge sur lequel nulle *mimesis* ne pouvait opérer, a été souvent, par Balzac lui-même, cité comme l'instigateur de présentations *concrètes* de décors et de personnages, que le temps présent (ou légèrement passé pour la *Comédie humaine*) n'avait plus qu'à « déguiser » à nouveau : n'y a-t-il point là, pour un cas de réalisme avéré, une certitude qui infirme gravement toute méthode faisant trop bon marché de la Muse de l'histoire, l'attentive Clio ?

Fernand Baldensperger.

Clarence Dana Rouillard, **The Turk in French History, Thought and Literature** (1520-1660). Paris (Boivin). *Etudes de Littérature étrangère et comparée*, t. 13, s. d. (700 p. in-8° et 25 planches).

Ce livre ne porte pas d'autre date que celle de son Avant-propos (1938). Achevé d'imprimer en France quand la France était envahie, il attendit, pour paraître, des jours meilleurs : il était de ceux qui peuvent attendre. Mais il est temps de dire quelle contribution capitale il apporte à un complexe chapitre d'histoire intellectuelle et littéraire. Et même d'histoire tout court.

Voilà bientôt un siècle que Michelet, mis en éveil par la monumentale publication de Charrière (*Négociations de la France dans le Levant*, t. I, 148), devinait le vaste ébranlement moral provoqué dans l'Europe de la Renaissance par ses rapports avec les Turcs. Péril turc, toujours plus menaçant après Rhodes, Belgrade, Mohacz et Vienne ? C'est beaucoup moins simple. François Ier a fait alliance avec les infidèles. « Soliman sauve l'Europe» : c'est ainsi que Michelet intitule son chapitre sur le mémorable événement. « La France, après Venise, fut le grand renégat qui, le Turc aidant, défendit la chrétienté contre elle-même, la garda de l'Espagne et du roi de l'Inquisition. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette vue aventureuse. Mais comment oublier, au seuil du volume de *La Réforme*, les fortes pages consacrées par Michelet au Turc et à son hallucinante avance ? Il était réservé à G. Atkinson, maître des études sur la littérature géographique française de la Renaissance, d'entreprendre une première enquête méthodique sur les curiosités de la France du XVIe siècle à l'égard des nouveautés qui élargissent son univers. Et c'est lui qui lance cette formule saisissante pour résumer tout un inventaire des livres imprimés alors en langue française sur les régions encore

mal connues du monde : sans faire état des voyages en Terre sainte, sans tenir compte des brochures de nouvelles sur la guerre contre les Turcs, *il y a deux fois plus de livres sur les Turcs et sur l'Empire turc que sur l'Amérique* (*Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935, p. 10).

C. D. Rouillard, élève de G. Atkinson, a retourné en tous sens le champ dont son maître avait montré la fertilité. Il a retracé d'abord, en guise d'introduction, les rapports franco-ottomans antérieurs à 1520, puis le rôle des Turcs sur l'échiquier européen de 1520 à 1660 et les relations franco-turques pendant la même période, restituant ainsi l'arrière-plan politique de la littérature qu'il se proposait d'analyser. Il a situé à leur place les brochures d'actualité dont Atkinson avait poussé le catalogue jusqu'en 1610 et dont il a enrichi la liste.

La seconde et la troisième partie de son travail présentent, avec un luxe de détails tout nouveau et infiniment précieux, l'apport de cette riche littérature française concernant les Turcs dans laquelle Atkinson avait fait déjà plus que des sondages ; apport matériel de connaissances sur la vie politique, sociale et privée des Turcs, et de pittoresques images de cette vie ; apport d'idées générales déjà élaborées par les voyageurs eux-mêmes, — les Postel, les Belon, — repensées par les plus profonds essayistes de l'époque, — les Bodin, les Montaigne, — ou par les polémistes, qui, chacun selon leur propos, étalent sous les yeux des chrétiens les vertus des infidèles : leur discipline militaire, leur sens de la justice et de l'ordre, leur sobriété, leur charité, leur tolérance. L'extension de l'enquête aux années 1610-1660 permet sans doute de constater qu'on met alors une sourdine à de telles considérations. Le grand ouvrage de Baudier sur la *Religion des Turcs* (1625) et même son *Histoire du Serrail* (1624) sont significatifs à cet égard par leur hostilité. Mais C. D. Rouillard montre bien que, même alors, ce qu'il appelle la tradition de croisade est très tempérée par le respect de l'ennemi, sauf peut-être en un homme comme le P. Joseph, l'Eminence grise, l'auteur de la *Turciade*.

Enfin, dans une quatrième partie, la recherche s'engage sur le terrain de la pure littérature, rejoignant ainsi les préoccupations des historiens qui avaient abordé le problème de l'exotisme, et en particulier de P. Martino (*L'Orient dans la littérature française*). Etudiant les tragédies, comédies, romans, nouvelles, poèmes, ballets qui, avant l'époque de *Bajazet*, ont évoqué les Turcs avec la liberté de la création artistique, l'auteur montre l'insuffisance des objections de principe que Brunetière et Lanson lui-même avaient opposées à l'existence d'un exotisme oriental en France avant Tavernier et Galland. Si Martino a pu, selon

lui, exagérer l'exotisme de *Bajazet*, il y a une couleur orientale plus accentuée, dès la première moitié du XVIIe siècle, dans l'*Osman* de Tristan ou dans l'*Ibrahim* de Mlle de Scudéry. Il est vrai, peut-être, que l'intérêt dramatique ou romanesque qui s'attache aux Turcs reste extérieur, peu différent de celui que pourrait susciter toute autre humanité violente, portée aux passions de l'amour et au meurtre. Et la couleur locale dont une Scurédry charge ses tableaux de la cour ottomane s'inspire de l'esprit des gazettes du temps plus que de celui des voyageurs qui avaient obligé les Européens du siècle précédent à réfléchir sur leurs voisins de l'Est.

L'auteur n'a pas voulu mener de front, par périodes successives, l'histoire des Turcs et celle de leurs relations diplomatiques, l'étude de la littérature de voyages, d'idées et d'imagination. Au risque de quelques redites et de nombreux renvois, il a préféré traiter ces divers aspects de son sujet dans des sections distinctes, pour la plus grande commodité des lecteurs qui aborderont son livre avec des intérêts divers. Il l'a muni d'un index des noms propres qui est en même temps un index des ouvrages cités et tient lieu de répertoire des indications bibliographiques contenues dans les notes. Celles-ci ne sont pas toujours aussi explicites qu'on le souhaiterait. Le travail de N. Jorga cité p. 175 n. 3 est-il différent de celui qui est accessible dans la *Revue des Cours et Conférences* (1925-27, t. II, à 1927-28, t. II) ? D'autre part, certains lecteurs aimeraient avoir entrée dans un livre de contenu si riche par un index alphabétique d'idées et de sujets. Si nous exprimons ces regrets, c'est que ce beau volume, splendidement illustré de 25 planches reproduisant des gravures d'ouvrages anciens ou des dessins inédits, sera un indispensable instrument de travail et la base de départ pour d'autres entreprises analogues, grâce auxquelles les réactions de l'Europe en face des Turcs apparaîtront enfin dans toute leur ampleur et leur variété.

Des études méthodiques s'imposent sur les Turcs dans l'histoire et la littérature de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Italie. Tout cela, d'ailleurs, se tient, et ne peut qu'artificiellement se compartimenter. Un Luther, un Erasme, un Vivès, un Sepúlveda, ont pris position sur la croisade contre le Turc et ne se sont pas ignorés mutuellement. Si Paul Jove a été traduit en français et rentre par ce biais dans l'étude de C. D. Rouillard, d'autres Italiens importants comme Menavino et Ramberti y apparaissent incidemment comme sources de Geuffroy. Nous avons signalé ailleurs (*Erasme et l'Espagne*, Paris, 1937, p. 716 et 724-5) les multiples lectures probables de l'anonyme auteur espagnol du *Viaje de Turquia*.

Dans un article paru avant que le livre de C. D. Rouillard fût accessible, Al. Ciorănescu (Balcania, VII, 2, Bucarest, 1944) posait le problème des sources de *La tragédie «La Soltane» de Gabriel Bounin* (1561), qui inaugure la série des drames sombres inspirés par le meurtre de Mustapha (1553) sur l'ordre de son père Soliman. Le critique roumain voyait d'étroits rapports entre la tragédie et la relation de l'ambassadeur français Codignac, imprimée en italien dans les *Lettere di principi* (1562) de Girolamo Ruscelli. Mais notre livre nous apprend que Bounin a suivi de très près la narration due au Dôlois Nicolas de Moffan, qui parut en latin à Bâle en 1555 et fut deux fois traduite en français l'année suivante. Moffan se présente comme un ancien captif qui fut pris en Bulgarie et enfermé avec un Turc dont il a appris « plusieurs choses de leur religion et meurs » ainsi que la tragique histoire de Mustapha. Quel rapport y a-t-il entre le récit de Moffan et celui de Codignac ? D'où vient celui que Juan Martin Cordero traduit en espagnol avec le *Pompeius fugiens* de Vivès, *Las quexas y llanto de Pompeyo*, Anvers, 1556) ?

Récemment, des recherches sur une nouvelle turque de Lope de Vega (*La desdicha por la honra, Génesis y sentido de una novela lopesca*, à paraître dans le n° 1 de la *Nueva Revista de Filología Hispánica*, Mexico) nous ont mis en présence du livre documentaire que le grand écrivain espagnol a exploité : Ce *Nuevo tratado de Turquia* (Madrid, 1622) est l'œuvre d'un prêtre sicilien, Octavio Sapiencia, qui vécut à Constantinople comme captif et comme chapelain des ambassadeurs de France Salignac et Sancy. Lope lui emprunta avec tous ses détails la tragique histoire du Vizir Nassouf. Les Français qui ont conté la même histoire, Baudier (1624), Malingre (1635), ne doivent-ils rien à Sapiencia ? rien à Lope ? C. D. Rouillard nous rappelle que *El amante liberal* de Cervantès, traduit, il est vrai, dans le recueil de ses *Nouvelles*, a été deux fois porté à la scène en 1636 par Georges de Scudéry et Guérin de Bouscal. Un Baudier a-t-il personnellement visité la Turquie ? Jorga le croyait. Mais C. D. Rouillard en doute. En présence de livres comme ceux de Menavino, de l'Espagnol à qui nous devons le *Viaje de Turquia*, de Nicolas de Moffan, et, qui sait ? de Sapiencia, la question se pose de savoir si la capture de l'auteur par les Turcs n'est pas simple affabulation romanesque. Parmi l'énorme masse de la littérature instructive sur les Turcs, on pourrait démêler sans doute la constitution d'un genre littéraire sérieux dans lequel le drame trop réel de vrais captifs comme Georgiewitz se transforme en un artifice plus ou moins bien mis en œuvre.

Les quelques remarques et questions qui précèdent ne visent

qu'à rappeler l'enchevêtrement européen de cette littérature. Elles n'impliquent nul reproche à l'égard du livre exact et solide qui s'est volontairement borné à l'exploration du secteur français, et qui, ouvrant une phase nouvelle dans les recherches sur ce grand sujet, invite à les poursuivre dans tant de directions.

Marcel Bataillon.

Le Rhin dans les Littératures. — (Dans *Le Rhin, Nil de l'Occident*, 1 vol. in-8°, Paris, 1946, Les Ordres de Chevalerie).

Un volume collectif intitulé *Le Rhin, Nil de l'Occident*, nous offre une série de quatre études fort intéressantes pour la littérature comparée.

La première est celle de M. Raymond Las Vergnas sur *Le Rhin et les Littératures anglo-américaines*. Dans le cadre d'une présentation anthologique, l'auteur nous montre combien il faut attendre longtemps avant de voir le thème du Rhin s'introduire vraiment dans les lettres britanniques. Les brèves mentions du *Marchand de Venise* et de *Hamlet*, comme celle du *Voyageur malheureux* de Thomas Washe ne nous apportent rien de substantiel. L'intérêt est surtout tourné vers la France et l'Italie. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle, en 1793, que les deux volumes de Thomas Cogan, *Le Rhin, ou un voyage d'Utrecht à Francfort*, nous montrent de petites scènes locales et des études de mœurs. Chose curieuse, au moment où la littérature gothique fleurit outre-Manche, avec le roman noir, les impressions directes ne sont pas favorables. Ann Raddiffe est surtout frappé par la saleté des lieux et des gens. Elle ne peut sans doute manquer d'être attirée par la majesté ténébreuse du fleuve, mais Godesberg la fait songer aux *Saisons* de Thomson, et cette imaginative n'a nullement respiré le parfum des légendes du Rhin,

Le voyage de Coleridge et celui de Wordsworth sont plus fructueux. Et pourtant Coleridge est poursuivi par les mauvaises odeurs de Cologne. Wordsworth, plus éthéré, chante la cathédrale et se livre aux réflexions philosophiques, mais selon la remarque de M. Las Vergnas il « regarde essentiellement en lui-même, et son attitude vis-à-vis du fleuve reste celle de l'indifférence ».

Byron va venir qui compensera ces omissions. L'hymne au Rhin du 3e chant de *Childe Harold* est un monument à la gloire du passé et du décor du fleuve, qui nourrissent l'inspiration sentimentale du poète. Mais plus encore que Byron, c'est le germanisme de

Carlyle qui mettra le Rhin à la mode. Il y a les *Légendes du Rhin* de Thomas Colley Grattan, celles d'Ingoldsby et aussi leur envers burlesque, les *Kicklchurys sur le Rhin* et *La Légende du Rhin* de Thackeray. M. Las Vergnas ne cite pas *Les pèlerins du Rhin* de Bulwer Lytton, mais insiste avec raison sur l'apport rhénan dans les premières œuvres de Meredith, qui séjourna de 14 à 16 ans à Neuwied. Sa *Farina* est un conte ironique qui ne nous fait pas oublier ses *Scènes sur le Rhin* de 1851, où il chante la gloire du fleuve et de ses paysages, avec toute la reconnaissance d'un adolescent ébloui. Un Thomas Hood reprendra le sujet de la Lorelei dans *La légende de Cologne* dont M. Las Vergnas note fort bien la résonance shelleyenne. C'est aussi la Lorelei qui inspire Mark Twain. Il a eu « la bonne fortune de découvrir un ouvrage qui l'a charmé au point de lui en faire perdre les sens ». Il s'agit des *Légendes du Rhin, de Bâle à Rotterdam*, par F. J. Kiefer. A son tour il traduit le conte avec un sens remarquable du rythme et de la mélodie.

M. Las Vergnas termine cette revue suggestive par Upton Sinclair et par Fenimore Cooper. Pour le premier, le Rhin est « un prétexte à révolte symbolique ». Pour le second, le rival de l'Hudson, auquel il le compare longuement. Le pays rhénan tient une place importante dans sa correspondance, et dans la préface de l'*Heidenmauer* publié en 1832. Les ruines lui font oublier *La Prairie* et *Le dernier des Mohicans*.

Nous ne savons rien de l'attrait littéraire exercé par le Rhin sur les écrivains néerlandais. Cette lacune, la courte étude de MM. Anton Van Duinkerken et Johannes Tielrooy la comble excellemment. Ils remarquent que « les paysages qui bordent le Rhin néerlandais ne montrent pas les belles et obscures profondeurs des collines et des bois de l'Eufel, de sorte que chez eux se meuvent les légendes de la mythologie germanique primitive et le folklore des fées rhénanes, des elfes dansant dans les prairies et des Loreleis. » D'ailleurs « le peuple des Pays-Bas n'a pas le sens maladif du mystère ». Aussi la littérature néerlandaise du Moyen Age est-elle pauvre de textes sur le Rhin et il faut attendre le grand poète du XVIIe siècle, Josst van den Vondel, pour voir le Rhin faire son entrée dans la littérature des Pays-Bas. A son hymne *De Rijnstroom*, daté de 1629 où il célèbre « toute la vie historique du Rhin », vient répondre en 1633 un autre beau poème, celui de Johan van Heemskerck : *Sur l'ouverture du Rhin par la prise de Rynskerck*. Après ces deux œuvres, il y a un long silence jusqu'en 1827. On peut à cette date admirer l'*Hymne au Rhin* de Wilhelm Bilderjik, à moins qu'on ne lui préfère la touchante ode élégiaque du professeur Elias Anne Borger, *Au Rhin, au Prin-*

temps de l'an 1820, que devait traduire en français notre compatriote Auguste Clavareau. De nos jours enfin le romancier Herman de Man a retracé la vie des bateliers et des paysans du Rhin néerlandais dans *L'eau qui croit.*

D'une tout autre importance est l'apport allemand que commente M. Lucien Schwab. Pour lui « la littérature relative au Rhin se rattache à une tradition orale qui remonte à des temps immémoriaux et dont la conservation est en premier lieu due au mouvement romantique », aux travaux des Grimm, des Simrock.

L'histoire de Lohengrin nous fait remonter à la *Chanson des Nibelungen* et descendre à un des chefs-d'œuvre de Wagner. Mais le Rhin est aussi le fleuve du *Sturm und Drang*, le fleuve de Strasbourg, où se rencontrent romantisme allemand et préromantisme français.

Et le fleuve lui-même apparaît dès le XVIIIe siècle comme le lien qui unit entre elles des régions diverses. N'est-ce pas ce que chantent L. H. Holty, Mathias Claudius et Gœthe, sensibles aux vertus du vin rhénan. Gœthe, il est vrai, s'intéresse à l'archéologie, aux trésors artistiques, au trésor littéraire de l'épopée médiévale. Par lui en partie, l'influence du Rhin sur les romantiques « est affirmée et étendue », que ces romantiques s'appellent Frédéric Schlegel, Zacharias Werner ou Heinrich von Kleist. Mais M. L. Schwab a raison de songer surtout à Clément Brentano qui a eu le mérite d'introduire dans la poésie rhénane la légende de la Lorelei, immortalisée bientôt dans les vers de Heine. L'ombre de Charlemagne plane sur les rives du fleuve et sur toute la littérature qu'elles inspirent comme dans *La légende du Rhin* de Geihel.

Mais le Rhin romantique ne doit pas faire perdre de vue le Rhin politique, car l'élément politique ne manque pas dans le romantisme du Rhin. Déjà au temps de la guerre de Trente ans, Hans Assman von Abschatz « demande que « les crapauds » qui visent le Rhin soient renvoyés au Rhône et à la Seine ». Friedrich von Stolberg exprime à Klopstock, en 1775, des sentiments semblables dans des termes plus adoucis. La Révolution française provoque des manifestations de sympathie des Allemands rhénans. Mais dès 1802, Arndt précise ses revendications dans *Germanien und Europa* et, en 1813, il publie son petit livre dont le titre est tout un programme : *Le Rhin, fleuve allemand et non frontière de l'Allemagne.* Pour lui « Le Rhin allemand, c'est l'équilibre, le Rhin français, ce serait l'hégémonie française en Europe ». Une telle idée ne pouvait avoir en Allemagne qu'un immense et favorable retentissement. Frédéric von Stolberg la paraphrase longuement dans l'ode qu'il publie l'année suivante : *La Frontière.*

Max von Schenkendorf l'adopte en termes plus mesurés dans son *Chant du Rhin*. Si la fin des guerres napoléoniennes provoque une pause, dès 1840 la crise d'Orient échauffe l'atmosphère et c'est le défi lancé par Nicolas Becker dans son *Rheinlied*, bientôt mis en musique par plus de cent cinquante compositeurs et auquel répondent Lamartine, Musset et Quinet. Trois mois après cette chanson du Rhin, c'est *La Garde au Rhin* de Max Schneckenburger.

Mais il serait faux de croire l'Allemagne unanime. On n'a pas oublié la réponse ironique de Heine à Becker dans *Deutschland, ein Wintermärchen*, et M. Schwab nous fait connaître les critiques généreuses adressées par Ludwig Seeger, Rudolf Gottschall ou Robert Prutz au greffier de Cologne. Mieux encore, la Révolution de 48 fera naître les mêmes espoirs qu'en 1792, et si Gottfried Kinkel chante dans *En mars aux Bords du Rhin*, le lien fraternel que doit être le fleuve, et son enthousiasme pour la démocratie, qui teint des couleurs françaises les eaux du « royal vieillard », *Bleu, blanc, rouge* est le titre du poème enthousiaste de Franz Dingelstedt, célébrant à la fois la liberté et l'hospitalité de la France. Fleuve de légende, fleuve du vin qui pétille, fleuve romantique, et fleuve politique, tels sont donc les quatre aspects que les pages de M. Schwab mettent fort bien en lumière.

Il était réservé à M. Jean-Marie Carré de nous présenter *Le Rhin dans la Littérature française* en une étude alerte et lucide, nourrie de citations. Il est curieux de constater que l'histoire littéraire du Rhin suit en France le mouvement inverse de celui qu'elle suit en Allemagne. Elle commence chez nous par où elle finit chez nos voisins. Car le Rhin sera successivement pour nos écrivains « fleuve stratégique, fleuve romantique, fleuve politique, fleuve nordique et wagnérien ». Sans doute, ces dominantes admettent des interférences, mais il n'en faut pas moins constater le fait. Nous avons ainsi dès le XVIIe siècle une littérature alimentée par les événements politiques. Les écrivains classiques considèrent le Rhin « soit comme la frontière protectrice des Etats de Hollande, dressée contre le juste courroux du grand Roi et franchie par ses armes victorieuses, soit comme la couverture de l'Alsace menacée par les Impériaux ». N'est-ce pas « l'exploit royal » du *Passage du Rhin* que célèbrent à l'envi Mme de Sévigné et Boileau dans sa 4e épître. Mais l'exploit chanté en termes hyberboliques par le législateur du Parnasse, est ramené à des proportions plus raisonnables par la marquise et surtout par Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*. Or, pas plus que Montesquieu remontant le Rhin en venant d'Italie pour aller en Hollande, pas plus que Diderot traversant l'Allemagne pour se rendre en Russie

le fleuve, déjà « romantique », ne semble avoir frappé l'ami de Frédéric II. Jusqu'après la Révolution, le fleuve, devenu celui de l'émigration, garde un caractère politique. Si Chateaubriand en rejoignant l'armée des Princes, en 1792, « enregistre les impressions pittoresques dont Eudore se souvint dans *Les Martyrs*, les préfets du Consulat et de l'Empire ne regardent le Rhin qu'en administrateurs. Mais M. Carré souligne fort judicieusement les impressions de Mme de Staël qui marquent le passage du politique au romantique : « C'est, disait Barrès, la porte d'entrée du mystère et des musiques ». Dès lors nos écrivains vont de plus en plus se passionner pour la légendaire histoire, pour Charlemagne et Barberousse. Le jeune Edgar Quinet en 1827, le jeune Xavier Marmier en 1832, et tout de suite après, Montalembert, Gérard de Nerval et Alexandre Dumas sont captivés par le Rhin et ses légendes ; sans doute un nom domine : celui de V. Hugo avec *Les Burgraves* et *Le Rhin*. Mais Marmier et Nerval apportent une note peut-être plus personnelle et plus intime, surtout Nerval, dont M. Carré cite la dédicace de sa *Lorely* à Jules Janin.

Cette riche floraison, due à des écrivains qui ont visité le pays rhénan, subit le contre-coup du défi de Becker. Il fallut y répondre, et le Rhin, de thème romantique, redevient thème politique. C'est d'ailleurs un peu avant qu'Edgar Quinet, « brouillé avec le germanisme », a jeté l'alarme à nos pères. Cette fois, les événements justifient ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, ses lettres à sa mère et son poème quelque peu agressif des *Bords du Rhin*. « La bataille lyrique du Rhin commençait ». Au *Rheinlied* de Becker, vont répondre la *Marseillaise de la Paix* de Lamartine, le *Rhin allemand* de Musset, le *Rhin* de Quinet, celui de Victor Hugo. Lamartine et Hugo sont pour la réconciliation, Quinet et Musset préfèrent une plus fière attitude. M. Carré analyse ici la réaction littéraire et patriotique de la France, mais la bataille eut une fin, avant même 1848.

Avec le Second Empire, le thème du Rhin devient nordique et wagnérien. Sans doute, il ne faut pas négliger cet aspect mondain, touristique et balnéaire, du pays rhénan symbolisé par la *Grande Duchesse de Gérolstein*, et dont parle Barrès dans le *Génie du Rhin*. Mais, de plus en plus, l'aspect nordique et païen, imposé par la philologie allemande et l'inspiration de Wagner, domine, dans la littérature française comme dans l'allemande, malgré les efforts d'Ozanam pour sauver et restaurer la grandeur chrétienne du Rhin. Après la guerre de 1870, « pour Catulle Mendès, Judith Gautier, Th. de Wyzewa, Ed. Schuré, et les écrivains de la *Revue wagnérienne*, le Rhin, c'est le grandiose décor de la Tétralogie et Siegfried le Rhénan, c'est maintenant l'incarnation héroïque de

la race. Toutefois le Rhin de Romain Rolland, dans *Jean Christophe*, est avant tout le fleuve de Beethoven. Et combien M. Carré a raison de mettre, à côté de Rolland, Apollinaire, dont *Les Rhénanes* ont cette bonhomie souriante et triste que nous avions désapprise depuis Nerval et qui rappelle, « par certains aspects, l'atmosphère des *Contes des bords du Rhin* d'Erckmann-Chatrian». Enfin il y a Barrès, que M. Carré cite souvent, mais en passant, car il a préféré en parler plus longuement dans le livre qui vient de paraître : *Les écrivains français et le mirage allemand* (1800-1940).

Grâce à ces quatre études, le problème littéraire du Rhin, qui en recouvre tant d'autres, est excellemment posé et illustré de textes pertinents. Espérons que ces pages susciteront d'autres travaux d'ensemble qui enrichiront l'histoire des grands thèmes en littérature comparée.

Charles Dédéyan.

Maurice Gravier. — **Tegnér et la France**, 162 p., Paris, 1943.

On est enclin parfois en Suède à ne reconnaître dans le développement et dans l'œuvre de Tegnér que des influences allemandes. De France, le poète n'aurait fait venir que ses vins. Ceci ne laisse pas de paraître étrange quand on songe à tous les poèmes consacrés à Napoléon, à un éloge de la clarté dans le plus beau peut-être de ses poèmes, qui se résume dans le vers célèbre : « Ce qui est obscur dans l'expression était obscur aussi dans la conception », au blâme infligé aux poètes dont les œuvres confuses et brumeuses trahissent l'influence des romantiques allemands. Il ne saurait être un seul instant question de mettre en cause l'objectivité d'écrivains qui sont l'honneur de la critique suédoise, mais on peut se demander si dans certain cas cette disposition à ne rechercher chez Tegnér d'autre influence que celle de l'Allemagne ne viendrait pas d'une sympathie trop ardente pour ce dernier pays.

C'est l'influence française chez Tegnér que M. M. Gravier, professeur à l'université de Nancy, a étudiée dans son ouvrage nourri de faits précis, de rapprochements probants, d'interprétations ingénieuses.

Le premier chapitre est charmant ; il nous montre un Tegnér nourri dans sa jeunesse et tout imprégné de lectures françaises et, dans ses premiers poèmes, s'inspirant soit directement, soit par l'intermédiaire des poètes gustaviens, de nos poètes du

XVIIIe siècle, et particulièrement de Voltaire ; il se dégage des citations nombreuses une impression de clarté, d'élégance, d'éloquence aussi — qualités qui, à l'époque gustavienne, se sont manifestées dans la littérature suédoise avec assez de vigueur pour que leur influence bienfaisante n'ait jamais cessé depuis de se faire sentir.

Le second développement, qui comprend trois chapitres, est consacré à Napoléon et à la place qu'il tient dans l'œuvre du poète. Tegnér emploie dans les poèmes les plus anciens le plus pur vocabulaire de la Convention nationale : il voit en Bonaparte un héros républicain, défenseur de la vertu, impatient d'assurer le triomphe de la liberté, et Joséphine est l'Andromaque des Gaules. Le 18 brumaire et le sacre provoquent une déception certaine, mais des préoccupations suédoises angoissantes vont se mêler aux réflexions qu'inspire à Tegnér la carrière de l'empereur. Il s'agit de la Finlande, menacée par les Russes, et pour la défense de laquelle il faut lever des armées. Tegnér écrit le *Chant de guerre pour les troupes de réserve de Scanie*, et il se trouve que ce poème tyrtéen révèle à chaque strophe l'influence de la *Marseillaise* ; les rapprochements sont nets, on a par endroits l'impression que Tegnér a simplement démarqué notre chant national. Mais il avait signé son poème W. Tellus. Wilhelm Tell ! il s'était donc, dira un critique suédois, inspiré de Schiller et de l'Allemagne. A ce compte-là Jeanne d'Arc aussi serait bientôt une héroïne allemande. Ayons la candeur de voir en Guillaume Tell un Suisse, et de réfléchir que la Suisse après tout est la patrie de Rousseau.

Car, après la perte de la Finlande, dans le magnifique poème intitulé *Svea*, Tegnér oppose les Suédois d'aujourd'hui, sans force pour résister à l'ennemi, aux Suédois d'autrefois que le luxe et la civilisation n'avaient pas encore corrompus. Quels sont ces Suédois d'autrefois ? Certainement ceux de l'époque des Vikings, thème constant à l'époque romantique, et qui correspondent en Suède à ce qu'était chez Rousseau l'homme primitif. M. Gravier aborde là un problème délicat. Lorsqu'il est question dans la poésie suédoise d'une civilisation primitive, n'ayant pas encore subi l'atteinte de la civilisation, il y a évidemment un souvenir de Rousseau et aussi une influence de Montesquieu (théorie des climats), mais il y a une part de tradition suédoise remontant au XVIIe siècle (tradition rudbeckienne) et le dosage n'est pas toujours facile. Quand on considère en tout cas que toute une école poétique en Suède (école gotique) s'était donné pour tâche de chanter l'époque des Vikings, il est parfaitement évident qu'il n'est pas exact de voir dans les Suédois

d'autrefois de Tegnér ceux de l'époque de Charles XII (opinion de M. Böök).

Tegnér est antirusse, il espère un conflit entre Napoléon et le tsar, et la victoire de Napoléon. Et il lui reste fidèle après sa chute ; il continue de voir en lui un des aspects du génie, et sa conception de la personnalité géniale dans le domaine de la pensée ou de l'art s'est formée à la lumière de celui qui fut le génie de l'action.

Mais Tegnér se consacre depuis longtemps à l'étude des philosophes allemands et M. Gravier ne cache pas ce qu'il doit à Kant, à Fichte, et il signale les réminiscences qu'on trouve chez lui de la poésie philosophique de Schiller. Cet idéalisme s'est exprimé de la façon la plus éloquente dans le discours prononcé à Lund en l'honneur de Luther en 1817. Tegnér y lance l'anathème contre le XVIIIe siècle, qui ne voit les choses que sous l'aspect de l'utile, et le grand réformateur lui apparaît comme le restaurateur de la liberté religieuse, de la liberté de pensée et même de la liberté politique. On ne saurait être plus net : Tegnér n'a plus rien à voir avec la France puisqu'il rejette le XVIIIe siècle. Nous connaissons cette théorie, d'après laquelle l'esprit français n'aurait apparemment rien produit après le XVIIIe siècle puisqu'il trouve en ce siècle son expression unique. C'est la théorie allemande officielle, enseignée dans tous les gymnases. Elle a le mérite de la commodité et l'inconvénient de l'absurdité. Mais il se trouve que le discours de Tegnér offre des rapprochements vraiment curieux, jusque dans le détail, avec les idées de Mme de Staël et que Mme de Staël, peu de temps auparavant, avait fait un séjour en Suède. La France est décidément encombrante !

Le chapitre consacré aux grandes œuvres épiques de Tegnér, la *Saga de Fritheof* et *Axel*, est peut-être le plus riche en résultats. M. Gravier prouve par des analyses très poussées que la tonalité sentimentale, les péripéties et les situations romanesques de ses épopées rappellent étrangement nos romans français de la fin du XVIIIe siècle, la *Nouvelle Héloïse*, *Paul et Virginie*, et *Atala*, qui est de 1801, et même l'histoire de Cora dans *les Incas* de Marmontel (dédié à Gustave III). Un des meilleurs critiques suédois, le professeur A. Blanck, avait déjà signalé des ressemblances entre la *Saga de Fritheof* et *Paul et Virginie* ; M. Gravier a mené beaucoup plus loin sa recherche et ses conclusions sont partout probantes : les ressemblances sont là et ne peuvent être écartées.

Il paraît difficile d'écrire maintenant sur Tegnér sans tenir le plus grand compte du livre de M. Gravier.

A. Jolivet.

Alison Fairlie. **Leconte de Lisle's Poems on the Barbarian races.** Cambridge University Press, 1947, xiii et 426 p.

Miss Alison Fairlie, « Fellow of Merton College », publie sous ce titre une importante étude sur les sources de Leconte de Lisle qui constitue sa thèse de doctorat (Oxford) dirigée par G. Rudler. Ces seules indications garantissent la valeur du travail : la documentation est solide, l'investigation minutieuse et fort étendue. Même après les études de J. Vianey, de Bernès, de P. Martino, de R. Chauviré, de G. Chinard, d'E. Carcassonne, d'A. Guérard, elle nous apporte bien des précisions suggestives et l'on ne saurait trop la remercier de nous avoir donné, malgré les obligations d'un enseignement alourdi par la guerre, un aussi vaste travail d'ensemble.

Complétant souvent et rectifiant parfois les démonstrations de ses prédécesseurs, elle a fait elle-même quelques découvertes intéressantes et s'est attachée à tirer des conclusions personnelles des adaptations et transformations que Leconte de Lisle a fait subir aux récits, légendes, histoires et documents qui lui ont servi. Si son livre nous aide à mieux comprendre certains aspects du poète, il jette aussi une utile lumière sur l'état des connaissances historiques, géographiques, archéologiques du temps. Sur ce dernier point peut-être, son analyse s'étend avec une certaine prolixité. Sa chasse a été fructueuse et elle étale, non sans complaisance, son butin.

Dans cette mise au point générale, elle examine, successivement, les poèmes égyptiens, finlandais, scandinaves, celtiques, polynésiens, bibliques, espagnols, arabes et « peaux-rouges ». Sans trop se préoccuper du recueil, elle entend donc, par poèmes barbares, ceux qui sont inspirés par l'histoire et la légende des peuples placés en dehors de la tradition gréco-latine. Elle laisse pourtant de côté les poèmes hindous — qui font partie des *Poèmes antiques* et elle annexe le cycle de Don Pèdre — des *Poèmes tragiques* — sans doute à cause de son atmosphère hispano-mauresque et de sa parenté avec le cycle du Cid, qui fait effectivement partie des *Poèmes barbares*. On pourrait discuter son classement.

L'ouvrage relève autant de la littérature française que de la littérature comparée, car les sources exotiques de Leconte de Lisle ne lui ont généralement été accessibles qu'à travers des textes français. Miss Fairlie a cependant raison de rappeler, au début, les lectures étrangères du poète, Walter Scott, Fenimore Cooper, Byron, ses articles de *variété* sur Shéridan et Hoffmann

l'impression qu'a pu laisser sur lui, à Rennes, le cours de Xavier Marmier de 1839 (trois ans avant la publication de ses *Chants populaires du Nord*), l'influence stimulante de ses amis Louis Ménard, dont il lut les adaptations de ballades nordiques, et Thalès Bernard, dont le cosmopolitisme contagieux lui ouvrit bien des horizons.

Il n'est pas question de relever ici, chapitre par chapitre, tout ce que Miss Fairlie ajoute aux travaux de J. Vianey et de ses autres devanciers, ni ce par quoi ses conclusions s'en écartent. Je veux simplement souligner ce qui lui a permis d'étayer d'une façon originale plusieurs de ses démonstrations : d'une part, la comparaison établie par elle entre certains poèmes et cette *Histoire du Moyen Age*, publiée en 1876, sous le pseudonyme de Pierre Gosset, qu'elle attribue à Leconte de Lisle lui-même, d'autre part, l'accès qu'elle a eu aux *Cahiers inédits* du poète.

Rien n'est plus contestable que l'affirmation de Maurice Souriau : « *Les Poèmes barbares* procèdent simplement du livre de X. Marmier, *Les Chants populaires du Nord.* » Miss Fairlie examine avec diligence et profit les auteurs connus de Leconte de Lisle : E. de Rougé (Egypte), Léouzon le Duc (*Kalevala*), Villemarqué (Chants populaires celtiques), Bergmann, J. J. Ampère et X. Marmier (Epopées scandinaves), Aug. Thierry et Henri Martin (Moyen Age), Renan (Ecriture sainte), Moerenhout et Quatrefages (Polynésie), Viardot (Arabes d'Espagne). Mais elle nous révèle surtout l'importance de certaines sources dont on ne s'était guère avisé avant elle.

Son chapitre sur les poèmes celtiques contient un long développement pertinent et neuf sur *Le massacre de Mona*. Alors que J. Vianey n'avait trouvé, à l'origine du poème, qu'un bref passage de Tacite, elle montre, dans le plus grand détail, ce que le poète doit à Roujoux : *Histoire des rois et des ducs de Bretagne* (4 vol., 1828). En ce qui concerne *Le barde de Temrah*, elle apporte un nouvel argument pour appuyer l'hypothèse de P. Van Tieghem, selon laquelle Leconte de Lisle aurait, outre *La légende celtique* de Villemarqué, consulté l'*Irlande* d'O'Sullivan.

Le chapitre sur les poèmes bibliques confirme certains rapprochements amorcés par Bernès, d'une part entre *Caïn* et *Le monde antédiluvien* de Ludovic de Cailleux, poème en prose de 1845, d'autre part entre *Caïn* et le chapitre de Proudhon : *De la Providence*. Mais Miss Fairlie, sans négliger les sources connues (Bible, Milton, Chateaubriand, Byron, Lamartine, etc.) consacre tout un développement à Cailleux dont l'influence a été, d'après elle, « sous-estimée ».

Le chapitre sur le triptyque de Don Pèdre démontre — et ceci

est aussi nouveau, semble-t-il — que Leconte de Lisle a suivi de très près, en dehors du *Romancero* traduit par Damas Hinard, l'*Histoire de Don Pèdre Ier, roi d'Espagne*, par Mérimée, parue dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1847, et publiée en volume l'année suivante.

Enfin, au sujet des poèmes consacrés aux Indiens d'Amérique. Miss Fairlie complète la recherche de J. Vianey et de G. Chinard en les rapprochant de l'ouvrage de George Catlin, *Letters and Notes on the Manners, Customs and Conditions of the North American Indians*, traduits en 1867 par un ami de Leconte de Lisle, Ferdinand de Lanoye.

La bibliographie du volume est abondante et généralement rigoureuse. J'ose à peine indiquer à l'auteur (cf. p. 31 et 40 en note) que mon article sur l'*Egypte antique dans l'œuvre de Th. Gautier* a paru en 1932, non dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mais dans la *Revue de littérature comparée*, et je laisse aux historiens de la littérature française le soin d'examiner les conclusions de Miss Fairlie. Car son livre, un peu lourd et encombré, dépasse la petite érudition : il pose des problèmes intéressants sur le mécanisme de la création poétique chez Leconte de Lisle, la part de son tempérament personnel, l'influence de ses conceptions philosophiques, politiques, sociales, les exigences de son art, etc. Autant de questions qu'il eût été possible de mettre plus en valeur si l'analyse du détail eût été allégée. Somme toute un livre jeune, un peu prolixe, mais appliqué, consciencieux, ingénieux et utile.

Jean-Marie Carré.

TABLE DES MATIÈRES

de la vingt et unième année

ARTICLES DE FOND

Bémol (M.). Gœthe et Valéry 382
Brun (A.). Le baron d'Eckstein, policier et journaliste marseillais 481
Chaix-Ruy (J.). Un disciple hétérodoxe de J.-B. Vico : Nicolas Boulenger 161
Charlier (G.). Diderot et la Hollande 190
Chast (D.). Eugénio de Castro et Stéphane Mallarmé 243
Dimoff (P.). Winckelmann et André Chénier 321
Drougard (E.). Ibsen et Villiers de l'Isle-Adam 230
Guyot (C.). Sur Ruskin et Proust 54
Jaffé (G.). L'influence de Bérenger en Allemagne 334
Lytton Sells (A.). *Kléarista*, idylle écossaise 39
Markovitch (M.). Alphonse Daudet et les Serbes 543
Milliex (R.). Costis Palamas et l'Europe 355
Pitrou (R.). Rilke et Van Gogh 69
Roddier (H.). Robert Challes, inspirateur de Richardson et de l'abbé Prévost 5
Schwab (R.). Hugo troublé par l'Inde 497
Ternois (R.). Les amitiés romaines d'Émile Zola 512

NOTES ET DOCUMENTS

Algarotti : Autour d'une phrase d'Algarotti (R. Michéa). 87
Bayle, Hume and Berkeley (P. Courtines) 416
Berkeley, Hume and Bayle (P. Courtines) 416
Boccace et la nouvelle française de la Renaissance (V.-L. Saulnier) 404
Bouhours é Vico (M. Fubini) 77
Camoëns : Nochmals Camoëns in Deutschland (J. Korner) 261
Chénier : Un témoignage allemand sur la mère d'André Chénier en 1777 (F. Baldensperger) 89

Du Camp (Maxime) et Ivan Tourguéniev (M. Parturier). 564
Gautier : Un emprunt de Gautier à Hoffmann (L. Guichard) 92
Hume, Bayle and Berkeley (P. Courtines)..... 416
Lamartine : Les Influences étrangères dans *La Chute d'un ange* (M.-F. Guyard)..... 262
La première comédie en hébreu (J. Fink) 413
Lucas (Hippolyte) : Une lettre inédite de Tennyson (Ch. Dédéyan) 585
Nerval (Gérard de) : Le texte authentique du dernier autographe de Gérard de Nerval (J. Richer) 281
Picard (Benoît), modèle de Schiller (H. Glaesener)..... 436
Pouchkine défenseur de Mme de Staël (P. van Tieghem).. 443
Radishchew and Sterne (D. M. Lang)..... 254
Saint-Non (Abbé de) : Une querelle littéraire en 1785 : L'Abbé de Saint-Non et ses collaborateurs (H. Tuzet) 428
Schiller : Benoît Picard modèle de Schiller (H. Glaesener)..... 436
Staël (Mme de) : Pouchkine défenseur de Mme de Staël (P. van Tieghem)..... 443
Sterne and Radishchew (D. M. Lang)..... 254
Tennyson : Une lettre inédite à Hippolyte Lucas (Ch. Dédéyan) 585
Thomson : Trois poèmes inédits (Ch. Vachot)..... 588
Tourguéniev (Ivan) et Maxime Du Camp (M. Parturier). 564
Unamuno : Sur un poème d'Unamuno (M. Pomès)..... 601
Un journal allemand pour la littérature étrangère (1836-1840) (H. Deiters)..... 269
Vico é Bouhours (M. Fubini) 77

CHRONIQUE

La vogue du roman américain en France, 95. — La littérature comparée au Canada français (Auguste Viatte), 96. — Romain Rolland et les influences étrangères, 97. — Alfonso Reyes à l'U. N. E. S. C. O., 98. — Benedetto Croce et la Critica, 99. — France-Suède (L. Maury), 288. — France-Hongrie, 291. — La Littérature comparée aux États-Unis (F. B.), 446. — Communication faite au 61e Congrès annuel de la «Modern Language Association» (27-30 déc. 1946), 450. — Dans les pays slaves (A. Mazon), 607. — Benedetto Croce et l'Allemagne d'aujourd'hui (J. Chaix-Ruy), 610.

Travaux en cours 101, 292, 451
Travaux en cours aux États-Unis 450
Dans les Universités 99, 292, 450
Livres reçus 453, 612
Revues 101
Soutenances de Thèses en Sorbonne 451
Cours de Littérature comparée 101
A l'Institut Français de Littérature comparée de l'Université de Paris 452
A l'Institut de Littérature moderne comparée 293
A l'Institut français d'Amérique latine (Mexico) 612
Commission internationale d'Histoire littéraire moderne. 102
Note rectificative 612

BIBLIOGRAPHIE

Livres et périodiques 104, 295, 455, 613
Traductions récentes 120, 460

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Auerbach (E.). Mimesis : dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur (F. Baldensperger) 619
Böök (Fr.). Esaias Tegnér (L. Maury) 471
Bowra (C. M.). From Virgile to Milton (M. Bataillon) ... 302
Childs (F. S.). French refugee life in the United States (1790-1800) (P. Hazard) 144
Christesco (D.). La fortune d'Alexandre Manzoni en France (P. V. T.) 466
Dédéyan (Ch.). Montaigne chez ses amis anglo-saxons (J.-M. Carré) 306
Dresch (J.). De la Révolution française à la Révolution hitlérienne (J.-M. Carré) 152
Dufrénoy (M.-L.). L'orient romanesque en France (P. Barrière) 141
Garrick (D.). The Journal of D. Garrick (P. Hazard) ... 143
Gravier (M.). Tegnér et la France (A. Jolivet) 630
Hazard (P.). La Pensée Européenne au xviiie siècle, de Montesquieu à Lessing (B. Munteano) 125
Kraemer (E. von). Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le moyen âge jusqu'au xviie siècle (M. Bataillon) 465
Michéa (P.). Le voyage en Italie de Gœthe (J.-M. Carré). 146

Ross (Fl. E.). Gœthe in modern France (P. van Tieghem). 148
Rouillard (Cl. D.). The Turk in French History, Thought and Literature (M. Bataillon)..... 621
Rowbotham (A. H.). Missionary and Mandarin. The Jesuits at the Court of China (J. Monsterleet). 469
Strich (Fritz). Gœthe und die Weltliteratur (F. Baldensperger) 312
Tuzet (H.). Voyageurs français en Sicile au temps du Romantisme (1820-1848) (Ch. Dédéyan) 309
(Divers). Le Rhin dans les Littératures (Ch. Dédéyan)... 625

ANALYSES D'OUVRAGES

Clement (N. H.). Romanticism in France (P. V. T.)... 156
Cowdrick (R. E.). The early Reading of Pierre Bayle (F. B.)..... 156
Coquart (A.). Dimitri Pisarev (1840-1868) et l'Idéologie du nihilisme russe (Ch. Corbet) 477
Farinelli (A.). Don Giovanni (P. V. T.)..... 474
Healy (D. Mc. N.). Mérimée et les Anglais (P. V. T.)..... 478
Isopescu (Cl.). La Stampa periodica Romeno-italiana, in Romania, in Italia. — Les Saggi Romeno-italo-ispanici (P. V. T.) 479
Kruuse (Jen). Digter og Traditioner (P. V. T.)..... 476
Mandach (A. de). Molière et la Comédie de mœurs en Angleterre (Cl. E. E.). 154
Mattlé (R.). Lamartine voyageur (P. Moreau)..... 157
Rahv (Ph.). Discovery of Europe (J.-M. Carré)..... 476
Schoell (Fr. L.). Léo Ferrero et la France (J.-M. C.)..... 159

Le gérant : Henri Leduc.

Imprimé à Poitiers (France). — S. F. I. L. et Imp. Marc TEXIER réunies.

Vingt et unième Année. — N° 1 Janvier-Mars 1947

REVUE
DE
LITTÉRATURE COMPARÉE

FONDÉE PAR
F. BALDENSPERGER ET P. HAZARD

DIRIGÉE PAR
J.-M. CARRÉ, PROFESSEUR A LA SORBONNE
M. BATAILLON, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

		Pages
H. Roddier	*Robert Challes, inspirateur de Richardson et de l'abbé Prévost*	5
A. Lytton Sells	*Kléarista, idylle écossaise*	39
C. Guyot	*Sur Ruskin et Proust*	54
R. Pitrou	*Rilke et Van Gogh*	69

Notes et Documents : Vico e Bouhours (M. Fubini). — Autour d'une phrase d'Algarotti (R. Michéa). — Un témoignage allemand sur la mère d'André Chénier en 1777 (F. Baldensperger). — Un emprunt de Gautier à Hoffmann (L. Guichard). . . . 77

Chronique 95

Bibliographie 104

Comptes rendus critiques : P. Hazard. La Pensée européenne au XVIIIe siècle (B. Munteano). — M.-L. Dufrénoy. L'Orient romanesque en France (P. Barrière). — The Journal of D. Garrick (P. Hazard). — F. S. Childs. French refugee life in the United States (1790-1800) (P. Hazard). — R. Michéa. Le voyage en Italie de Gœthe (J.-M. Carré). — Fl. E. Ross. Gœthe in modern France (P. Van Tieghem). — J. Dresch. De la Révolution française à la Révolution hitlérienne (J.-M. Carré). 125

Analyses d'ouvrages 154

PARIS
BOIVIN ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS
5, RUE PALATINE (VIe)

Paraît chaque trimestre

Tous droits réservés.

BOIVIN et Cie, ÉDITEURS, 5, Rue PALATINE. PARIS

Chèques Postaux : Paris 1604 — Reg. Com. : Seine n° 84.115

REVUE

DE

LITTÉRATURE COMPARÉE

TRIMESTRIELLE — *VINGT ET UNIÈME ANNÉE*

DIRIGÉE PAR

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

MARCEL BATAILLON
Professeur au Collège de France

ABONNEMENT (Un an) 1947 { France et Colonies.... 750 fr. / Etranger..... 900 fr.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros d'années parues, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la LIBRAIRIE BOIVIN et Cie, 5, rue Palatine, Paris.

Avis important. - Nous prions instamment nos abonnés de joindre la dernière bande d'envoi de la Revue à toute *correspondance, réclamation* ou demande de *changement d'adresse.*

La REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE interrompue en Juin 1940 vient de publier le dernier numéro de la Vingtième Année 1940-1946.

HOMMAGE A PAUL HAZARD

in-8° de 176 pages avec un portrait hors texte

Prix : France, **250** fr. — Etranger, **300** fr.

Extrait de ce numéro

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE PAUL HAZARD

établie par

G. SAINTVILLE

Fascicule in-8° de 56 pages avec un portrait hors texte, **100** fr.

BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET COMPARÉE

collection fondée par

PAUL HAZARD
de l'Académie Française

JEAN-MARIE CARRÉ
Professeur à la Sorbonne

N° 1 PROSPER MÉRIMÉE : **LETTRES A FANNY LAGDEN** TEXTE ET TRADUCTION 200 fr.

N° 2 LUCIENNE PORTIER : **ANTONIO FOGAZZARO** 200 fr.

N° 3 MONA E. MACKAY : **MEREDITH ET LA FRANCE** 150 fr.

N° 4 PAUL ARRIGHI : **LE VÉRISME DANS LA PROSE NARRATIVE ITALIENNE** 200 fr.

N° 5 **LA POÉSIE VÉRISTE EN ITALIE** 150 fr.

N° 6 ANTONIO FOGAZZARO : **POÉSIES** traduites par LUCIENNE PORTIER 100 fr.

N° 7 PIERRE JOURDA : **L'EXOTISME DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS CHATEAUBRIAND** LE ROMANTISME 150 fr.

N° 8 ALAN CAREY TAYLOR : **CARLYLE ET LA PENSÉE LATINE** 200 fr.

N° 9 **LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET L'AUSTRALIE** 100 fr.

N° 10 VICTOR MICHEL : **C.-M. WIELAND** 250 fr.

N° 11 SISTER MARY CAMILLE BOWE : **FRANÇOIS RIO** 150 fr.

N° 12 YVONNE BÉZARD : **LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET SES AMIS DE GENÈVE** 150 fr.

N° 13 C. D. ROUILLARD : **THE TURK IN FRENCH HISTORY, THOUGHT AND LITERATURE** 300 fr.

N° 16 HENRI LE MAITRE : **ESSAI SUR LE MYTHE DE PSYCHÉ DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE** 300 fr.

N° 17 HÉLÈNE TUZET : **VOYAGEURS FRANÇAIS EN SICILE AU TEMPS DU ROMANTISME** 500 fr.

N° 18 CHARLES DÉDÉYAN : **MONTAIGNE CHEZ SES AMIS ANGLO-SAXONS** (2 vol.) 630 fr.

N° 19 **ESSAI SUR LE JOURNAL DE VOYAGE DE MONTAIGNE** 300 fr.

BOIVIN ET Cie, ÉDITEURS, 5, RUE PALATINE, PARIS

PAUL HAZARD
de l'Académie française

LA PENSÉE EUROPÉENNE
AU XVIIIe SIÈCLE
DE MONTESQUIEU A LESSING

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : Le procès du Christianisme. — La critique universelle. — Le bonheur. — La raison. — Les Lumières. — Le Dieu des chrétiens mis en procès. — Contre les religions révélées. — L'Apologétique. — Les progrès de l'incrédulité.

Deuxième partie : La Cité des Hommes. — La religion naturelle. — Les sciences de la nature. — Le droit. — La morale. — Le gouvernement. — L'éducation. — L'Encyclopédie. — Les lettres. — Les mœurs.

Troisième partie : Désagrégation. — Le devenir. — Nature et raison. Nature et bonté. — L'optimisme. — La politique naturelle et le Despotisme éclairé. — Nature et liberté. — Le sentiment. — Primitivisme et civilisation. — Diderot. — Le Déisme. — Bolingbroke et Pope. Voltaire. — Lessing.

Conclusion : L'Europe et la fausse Europe.

L'ouvrage in-8° carré, illustré, se compose de deux tomes de texte (vendus ensemble) ..... 525 fr.
et d'un tome de Notes et Références (épuisé) ..... 175 fr.
Edition originale numérotée (3 tomes vendus ensemble) :
sur vélin ..... 1.000 fr.
sur alfa ..... 1.200 fr.

Rappel

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE
(1680-1715)

Ouvrage in-16 broché en 1 vol. ..... 200 fr.

Bluet. 1/11/50.

1966 1

81 - 11

58 - 1

92-1